



HAL
open science

Qu'est-ce qu'une pratique? : théories et théorisation des pratiques

Régis Catinaud

► **To cite this version:**

Régis Catinaud. Qu'est-ce qu'une pratique? : théories et théorisation des pratiques. Philosophie. Université de Lorraine, 2016. Français. NNT : 2016LORR0002 . tel-01754586

HAL Id: tel-01754586

<https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01754586>

Submitted on 30 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>



**UNIVERSITÉ
DE GENÈVE**



**UNIVERSITÉ
DE LORRAINE**

Unité d'Histoire et Philosophie des Sciences (Genève)
Laboratoire d'Histoire des Sciences et de Philosophie -
Archives Henri-Poincaré - École doctorale Stanislas (Nancy)

THÈSE DE DOCTORAT EN COTUTELLE

Présentée pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE
ET DE L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE**

Spécialités

Philosophie

Épistémologie, Histoire des sciences et des techniques

**Qu'est-ce qu'une pratique ?
Théories et théorisation des pratiques**

Présentée par :
Régis CATINAUD

Sous la direction de :
**Jan LACKI
Gerhard HEINZMANN**

et la codirection de :
**Léna SOLER
Marcel WEBER**

soutenue le **8 décembre 2015**

devant le jury composé de :

M. Jan LACKI	Directeur de thèse
M. Gerhard HEINZMANN	Directeur de thèse
Mme Léna SOLER	Codirectrice de thèse
M. Marcel WEBER	Codirecteur de thèse
M. Thomas BÉNATOUIL	Rapporteur
M. Bruno KARSENTI	Rapporteur

Unité d'Histoire et Philosophie des Sciences (Genève)
Laboratoire d'Histoire des Sciences et de Philosophie -
Archives Henri-Poincaré - École doctorale Stanislas (Nancy)

THÈSE DE DOCTORAT EN COTUTELLE

Présentée pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE
ET DE L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE**

Spécialités

Philosophie

Épistémologie, Histoire des sciences et des techniques

**Qu'est-ce qu'une pratique ?
Théories et théorisation des pratiques**

Présentée par :
Régis CATINAUD

Sous la direction de :
**Jan LACKI
Gerhard HEINZMANN**

et la codirection de :
**Léna SOLER
Marcel WEBER**

soutenue le **8 décembre 2015**

devant le jury composé de :

M. Jan LACKI	Directeur de thèse
M. Gerhard HEINZMANN	Directeur de thèse
Mme Léna SOLER	Codirectrice de thèse
M. Marcel WEBER	Codirecteur de thèse
M. Thomas BÉNATOUÏL	Rapporteur
M. Bruno KARSENTI	Rapporteur

Remerciements

Je tiens tout d'abord à adresser mes remerciements à mes directeurs Jan Lacki et Gerhard Heinzmann, et à ma co-directrice de thèse Léna Soler, qui m'ont soutenu non seulement pendant ces derniers mois particulièrement intenses, mais aussi tout au long de ce parcours laborieux qu'est le doctorat. Je leur suis reconnaissant de leur disponibilité, des nombreux conseils qu'ils m'ont donnés au cours de nos discussions, et bien sûr de leurs encouragements qui m'ont été précieux pour cette fin de thèse.

Je remercie également Marcel Weber d'avoir accepté de co-diriger ma thèse dans le Département de Philosophie de l'Université de Genève, ainsi que Thomas Benatouïl et Bruno Karsenti de s'être associés à mes directeurs pour constituer mon jury.

Ce travail a commencé à Genève, sur un autre terrain, qui a servi de point de départ à cette recherche. J'ai été accueilli dans l'Unité d'Histoire et de Philosophie des Sciences de l'Université de Genève, pour travailler, dans le cadre d'un projet sinergia (FNS) intitulé la « fabrique des savoirs » sur l'histoire de la physique en Suisse romande. Je souhaite remercier les membres de cette Unité, Jean-Pierre Hurni, Raphaël Sandoz et Araceli Varela, avec qui j'ai pu partager les joies (et les frustrations) de la recherche en archive et celles des premiers pas dans la vie de doctorant. Je voudrais en particulier exprimer ma gratitude à Jan Lacki qui m'a intégré à cette équipe, et qui m'a suivi depuis le début de cette aventure. Alors que l'idée de cette thèse était encore vague, il a su m'orienter, être patient et surtout toujours disponible pour discuter, à chaque nouvelle étape de ce projet, de tous les aspects de mon travail de thèse – de l'opportunité de mes choix d'orientation jusqu'aux détails des calculs de Maxwell.

Une autre partie de cette recherche a été menée parallèlement à l'Université de Lorraine, dans le laboratoire des Archives Henri-Poincaré, au sein de l'équipe PratiScienS. Je souhaite remercier chacun des membres de cette équipe avec qui j'ai eu le plaisir et la chance de collaborer, Catherine Allamel-Raffin, Mélissa Arneton, Jean-Luc Gangloff, Valeria Giardino, Cyrille Imbert, Vincent Israel-Jost, Amirouche Moktefi, Jean-Michel Salanskis, Emiliano Trizio et Frédéric Wieber. Ma gratitude est sans égale envers Léna Soler, dont l'exigence, les encouragements et les conseils ont été de précieuses ressources tout au long de ce travail. J'ai beaucoup appris à son contact et

j'admire sa façon de travailler qui, j'en suis certain, continuera à m'inspirer dans la poursuite de mes recherches. Je veux également remercier Gerhard Heinzmann pour ses conseils avisés de lecture, ainsi que les autres membres et le personnel des Archives Henri-Poincaré où il m'a été très agréable de travailler. J'ai une pensée particulière pour les autres jeunes chercheurs du séminaire des doctorants, Pierre Gégout, Stefan Jokulsson, Sylvain Moraillon, Guillaume Schuppert, David Thomasette, Pierre Willaime, et pour Anny Bégard, qui m'a guidé depuis mon arrivée aux archives dans toutes les démarches administratives.

Mes pensées vont également vers celles et ceux, qu'il serait trop long de nommer ici, avec qui j'ai pu, dans le cadre de colloques, de séminaires, de rédactions d'ouvrages, ou simplement de conversations amicales, discuter de mon travail et de mes hypothèses.

Ce travail n'aurait pas pu voir le jour sans le soutien, l'écoute et les encouragements de mes proches et de tous ceux qui me sont chers, à qui je souhaite adresser mes plus chaleureux remerciements. A ma famille, pour m'avoir conforté dans mes choix et soutenu pendant cette épreuve, à mes amis, pour leur présence à mes côtés et leur bienveillance, et à Marion, pour ses conseils pertinents, sa patience et son soutien qui m'a été indispensable dans cette aventure.

Enfin je tiens particulièrement à remercier toutes les personnes qui ont contribué à la finalisation de ce travail par leurs précieuses corrections et leurs aides dans cette tâche fastidieuse qu'est la relecture : Anna, Alicia, Alice, Cécile, Claire, Fanny E., Fanny V., Gabriel, Jean-Louis, Julie, Julien B., Julien G., Juliette, Lucie, Manue, Mathieu, Max, Maxime, Marie-Odile, Marion G., Marion S., Pierre, Renaud, Robin, Simon et Sylvie.

Table des matières

Remerciements	iii
Introduction	1
I Thématisation	15
1 Se familiariser avec la pratique	19
Introduction	20
1.1 Approcher et observer la pratique	22
1.1.1 Un exemple du quotidien : à la terrasse d'un café . . .	22
1.1.2 Quelques indices pour repérer une pratique	29
1.1.3 Récapitulatif	40
1.2 Le vocabulaire de la pratique	42
1.2.1 Les notions de la pratique dans le langage ordinaire . .	42
1.2.2 Le terme de « pratique » dans le tournant pratique . .	48
1.3 Le « tournant pratique »	67
1.3.1 <i>Le tournant pratique ou les tournants pratiques ?</i> . . .	72
1.3.2 Origines, thèmes et perspectives	74
1.3.3 Récapitulatif	80
2 Les problèmes de la pratique	83
Introduction	84
2.1 Le problème de Turner	87
2.1.1 Les problèmes des théories de la pratique selon Turner	89
2.1.2 Critiques de la vision des pratiques adressées à Turner	98
2.1.3 Récapitulatif et orientations	118
2.2 La multiplicité des conceptions de la pratique	122
2.2.1 La pluralité des conceptions de la pratique n'est-elle pas un avantage ?	124
2.2.2 Les solutions envisageables au problème de la multiplicité	126
2.3 L'anti-théorisme	130
2.3.1 Problème général : le paradoxe de l'action	133
2.3.2 Les arguments de l'anti-théorisme	134
2.3.3 Esquisse d'une critique de l'anti-théorisme et orientations	140
2.3.4 Récapitulatif	143
Conclusion	146
II Théorisation	149
3 Critique de l'action concrète	153
Introduction	154
3.1 L'individuation des actions	158
3.1.1 L'intention, les descriptions de l'action et la question « pourquoi ? »v.	159

3.1.2	Derrière le découpage, un mécanisme d'individuation de l'action?	162
3.1.3	Davidson, les événements comme particuliers réels . . .	169
3.1.4	Supplément : la sémantique des situations	173
3.2	L'action vécue	175
3.2.1	Le monde social et l'analyse scientifique de l'action chez Schütz	178
3.2.2	Critique de l'action subjective et du vécu comme niveau de référence	186
3.2.3	Supplément : le parallèle avec l'herméneutique et la narration de l'action.	198
	Conclusion : vers une conception interprétativiste de l'action	200
4	Observer l'action	207
	Introduction	208
4.1	Le cadre d'observation	213
4.1.1	Présupposés et définitions	213
4.1.2	Qu'est-ce qu'un observateur?	215
4.1.3	L'acte réflexif	216
4.1.4	La position de l'observateur	224
4.1.5	La focalisation	228
4.1.6	L'émergence de l'action comme concept	231
4.1.7	Récapitulatif	234
4.2	Variation des cadres d'observation	236
4.2.1	Exemple 1 : l'atelier de sidérurgie	236
4.2.2	Exemple 2 : l'analyse d'un processus de théorisation . .	242
4.2.3	Exemple 3 : la biologiste, le protocole et la protéine . .	245
4.2.4	Récapitulatif	250
4.3	Diversité des pratiques	251
4.3.1	Dispositions	254
4.3.2	L'extériorisation progressive des dispositions : <i>habitus</i> , cadre et schème	256
4.3.3	Extériorisation complète : les rationalités de l'action et les situations	259
4.3.4	L'activité	262
4.3.5	Le régime	263
4.3.6	Récapitulatif	266
	Conclusion	268
5	Compléments au modèle de l'action observée	273
	Introduction	274
5.1	Complément 1 : extériorisation et formes stables	276
5.1.1	Inscription et extériorisation	277
5.1.2	Investir des formes : stabiliser la conception de l'action	279

5.1.3	L'« affordance » des formes stables	280
5.1.4	Les systèmes d'équivalence	282
5.1.5	Conclusion	284
5.2	Complément 2 : le point de vue théorique	286
5.2.1	Le problème du point de vue théorique chez Bourdieu	286
5.2.2	La question de la réflexivité	290
5.2.3	Les problèmes résiduels de la conception de Bohman et les moyens de les dépasser	294
5.2.4	Conclusion	300
5.3	Complément 3 : vers l'instrumentalisme	304
 III Études de cas		307
 6 L'explicitation des connaissances tacites		311
	Introduction	312
6.1	Connaissance tacite, pratique et théorie	316
6.2	La connaissance explicite	320
6.2.1	Quand y a-t-il connaissance explicite ?	320
6.2.2	Connaître, exprimer et transmettre	322
6.2.3	Expressions et supports	325
6.2.4	La relativité de la connaissance explicite	327
6.2.5	Déflation de la métaphore de la connaissance-« stuff » et de l'explicite-support chez Harry Collins	329
6.3	Distinguer l'explicite du tacite	332
6.3.1	Sur les deux critères de distinction de l'explicite et du tacite chez Collins	332
6.3.2	S'éloigner de la conception de la connaissance- <i>stuff</i>	334
6.4	Quelques différences de degrés	337
	Conclusion	342
 7 Analyse de la pratique de théorisation de Maxwell		345
	Introduction	346
7.1	Le cas	349
7.1.1	Bref rappel historique	349
7.1.2	Le modèle des tourbillons moléculaires	353
7.2	La controverse	361
7.2.1	Origine de la controverse	362
7.2.2	La controverse, oppositions d'interprétation	364
7.2.3	Récapitulatif	373
7.3	Recaractérisation de la controverse	375
7.3.1	Le cadre d'observation	376
7.3.2	L'article scientifique et le processus effectif de découverte	386

7.3.3	Le cadre d'observation du modèle des tourbillons moléculaires et l'identification de la lumière à un phénomène électromagnétique	397
	Conclusion	404
	Conclusion	407
	Annexes	413
A	Garfinkel et les activités ordinaires	417
B	Notions de la pratique chez Schatzki	419
C	Les conceptions de la pratique fondées sur la notion d'activité	421
D	L'opposition theoria/praxis	437
E	Le tournant pratique dans les études sur les sciences (TPES)	441
F	La pratique poïétique	445
G	Entités de la pratique chez Foucault	449
H	Outils pour analyser la quotidienneté	453
I	Dispositions et pratiques	461
J	Wittgenstein et les pratiques	473
K	Continuité de l'expérience vécue ?	477
	Bibliographie	485
	Table des figures	501

Introduction

Qu'est-ce qu'une pratique ? Au sens le plus commun, la pratique évoque une conduite humaine routinière et ordinaire ; quelque chose que l'on fait régulièrement, sans nécessairement y penser, par habitude. C'est une façon particulière d'agir, ou de réagir, développée au fur et à mesure de notre expérience du monde, et de nos interactions avec des personnes et des choses qui, du fait de ces contacts répétés, nous sont devenues familières. En ce sens, la pratique a avant tout un caractère social : elle renvoie à des comportements lentement incorporés par les individus, à travers l'intégration de règles et de normes propres à des contextes, des communautés ou des cultures particulières. Elle est ce qui leur permet de savoir comment se comporter de manière appropriée en fonction des événements, des situations ou des personnes qu'ils sont amenés à rencontrer.

Communément ancrée dans le monde concret du quotidien, la pratique se caractérise aussi par son opposition à l'abstrait, à la contemplation et au théorique. La manière tout à fait ordinaire et habituelle avec laquelle les individus mettent en œuvre des pratiques dans leur vie de tous les jours contraste, en effet, avec l'exercice de la conscience théorique, engagée dans la réflexion, vers les généralités ou l'universel, sur le fond d'un questionnement orienté vers la recherche de vérités fondamentales. Un contraste si évident qu'il pourrait nous conduire à douter du fait que notre question – qu'est-ce qu'une pratique ? – puisse jamais obtenir de réponse si nous tentons de forcer l'entrée du territoire de la pratique par la voie théorique. Ne risquerions-nous pas, en effet, de compromettre la pratique en la traitant abstraitement, c'est-à-dire en l'extrayant des contextes locaux et particuliers où elle apparaît et à partir desquels elle acquiert son sens ?

L'un des objectifs centraux de notre étude est d'affirmer, contre cette inquiétude de compromission, qu'une étude théorique des pratiques est tout à fait envisageable et féconde. Établir la légitimité d'une telle étude implique cependant de remettre en cause de plusieurs présupposés concernant la nature de la pratique et la fonction de la théorie.

1. Intention générale

Ce travail de thèse prend comme point de départ une question classique et néanmoins toujours d'actualité en philosophie : « comment concevoir théoriquement nos pratiques ? ». Qu'on ne se méprenne pas cependant, notre intention n'est pas de proposer une nouvelle théorie ou d'avancer un nouveau concept de la pratique, mais de réévaluer la manière dont les approches contemporaines existantes conçoivent le lien entre la théorie et la pratique. A travers cette enquête, nous chercherons à atteindre trois objectifs corrélés : premièrement, comprendre comment relier les différentes conceptions de la pratique que l'on trouve dans ces approches ; deuxièmement, remettre en cause leur tendance à attribuer à la pratique un statut ontologique fort, qui repose sur un réalisme de l'action non questionné ; et troisièmement, montrer qu'il n'y a rien de contradictoire dans l'idée de vouloir mettre sur pied une *théorie* de la *pratique*.

Pourquoi l'idée de théoriser la pratique peut-elle poser problème ?

Dans de nombreux courants de la philosophie traditionnelle qui ont marqué la culture occidentale, on trace généralement une ligne de démarcation très nette entre l'*action* et la *pensée* ; la première s'inscrivant dans le domaine du faire, de l'immanence et du concret, *i.e.* de la *praxis*, la seconde dans le domaine de la réflexion, de la contemplation et de l'abstraction, *i.e.* de la *theoria*. Ces deux domaines sont habituellement mis en relation dans une opposition hiérarchique, où un de ces domaines est considéré comme ontologiquement supérieur, ou premier, par rapport à l'autre. On connaît par exemple, aux origines de cette distinction, la défense de la supériorité de la vie contemplative par rapport à la vie pratique et les activités du quotidien chez Platon et les philosophes de l'Académie.

Dans la présente étude, nous nous concentrerons essentiellement sur des approches philosophiques qui ont tenté d'inverser ce rapport hiérarchique en rehaussant la *praxis*, et en plaçant l'action au centre de leurs analyses. Ces approches – que nous qualifierons de « pratiques » – ont été poursuivies par des courants relativement hétérogènes ; parmi eux, nous pouvons par exemple compter au XX^e siècle, le marxisme, le pragmatisme, la phénoménologie et plus récemment un ensemble diversifié de travaux associés à ce qu'on a pu appeler le « tournant pratique ». Dans leur grande majorité, ces philosophies tendent à considérer que la seule réalité digne de confiance (ou, moins radicalement, que la réalité première) se trouve dans *ce qui se fait*, dans la pratique, dans ce que Marx (1845) appelait l'« activité sensible effective ». Elles partagent la conviction que l'action et la pratique ne peuvent être correctement appréhendées par la *theoria* ; tout spectateur qui voudrait contempler l'action de l'extérieur tendrait, ce faisant, à la dénaturer, transformant un processus dynamique et ouvert en un objet stable et délimité. La mise en avant, par opposition, de la *praxis* a contribué à installer ces

philosophies dans une position de rejet vis-à-vis du domaine de la théorie, des généralités et des abstractions. L'engagement pour une philosophie de la pratique implique, presque nécessairement, comme une profession de foi, ce divorce avec l'attitude contemplative que l'on suppose impuissante à intégrer, dans ses théories englobantes, rétrospectives, et par dessus tout fixes, les aspects changeants et transformatifs des actions concrètes réalisées par les individus dans leur quotidien. Si l'abstraction correspond, en effet, à une décontextualisation, alors il est peu probable que la réalité concrète et située de la pratique puisse un jour pouvoir être saisie théoriquement. Dans les versions les plus radicales de cette opposition – que nous étudierons notamment à travers les études ethnométhodologiques de Garfinkel (1967) et la philosophie du second Wittgenstein (1958b) –, les théories ont été remplacées par des constructions locales, temporaires et révisables, ou encore par des méthodes d'investigation directement inscrites dans la pratique elle-même. Dans ce contexte, une *théorie* de la *pratique* est devenue un objet paradoxal et difficilement concevable.

Mais ne s'agit-il pas là seulement d'un problème *philosophique* ? C'est-à-dire uniquement un problème pour le philosophe désireux de saisir de manière réflexive la nature des pratiques, car, il faut bien l'admettre, parler ou imaginer la pratique ne semble d'ordinaire éveiller chez nous aucune inquiétude particulière ; c'est une chose que nous faisons quotidiennement. Nous possédons en effet déjà une compréhension assez intuitive et naturelle de ce que nous faisons, et nous pouvons en parler sans nous confronter à des difficultés conceptuelles insurmontables.

Ces réalisations ou ces discours ordinaires ne sont en effet pas problématiques. Ils sont typiquement ce que les philosophes de la pratique tentent de réinvestir. Chez eux, ces réalisations concrètes et ces discours ne sont pas pris comme *problèmes* mais comme *données*, comme point de départ, ils sont en réalité compris eux-mêmes comme des pratiques, comme ces façons routinières avec lesquelles les individus sont habitués à agir ou à parler de leurs actions et de celles d'autrui. Mais dès lors que la réflexion sur la pratique dépasse le cadre de l'ordinaire ou du quotidien, dès lors en somme que ce discours devient réflexif et tend vers l'abstraction ou la généralisation, les philosophes de la pratique auront tendance, pour leur grande majorité, à considérer que l'on glisse dangereusement, comme le soulignait (Bourdieu, 1972), de la « logique de la pratique » à la « pratique de la logique ». Pour ces philosophes, tirer la pratique vers une théorie *formelle* ou *systématique* revient à l'extraire vers un domaine qui ne lui correspond pas, un domaine où les questions qu'on pourrait se poser à son propos seraient déformées par l'emploi d'une rationalité théorique.

Nos recherches sur ces approches *en pratique* contemporaines nous ont permis de réaliser que cette aversion pour l'attitude théorique est notamment fondée sur deux présupposés, l'un relatif à la nature des pratiques, l'autre à la fonction que nous attribuons aux théories à propos de ces pratiques. Sur

la nature de la pratique, la majorité des philosophes de la pratique considèrent que la réalité de la *praxis* est première et par nature insaisissable. Les pratiques sont attachées à des situations particulières, et nous ne pouvons que les approcher localement, les décrire en contexte sans recourir à des généralisations. Elles ne peuvent pas, par conséquent, être extraites vers la théorie pour devenir des objets abstraits. Cette extraction conduirait à vider les pratiques de leur substance. Concernant le rôle des théories, les philosophes de la pratique supposent donc qu'une théorie formelle manquerait inéluctablement la diversité, la fluidité et la complexité des pratiques.

Le but de ce travail est de récuser ces deux présupposés en prouvant que nous pouvons bien *théoriser* la *pratique*, à partir du moment où nous nous entendons sur ce que la théorisation implique et sur ce à quoi la pratique peut correspondre. A cet égard, notre intention est, d'une part, de suggérer que la théorie ne doit pas nécessairement être conçue comme une extraction de la pratique. Il n'y a en effet aucun contenu qui serait prélevé de la pratique pour être transféré à l'intérieur de la théorie. Ceci est seulement une métaphore. La théorie peut en revanche plus simplement être considérée comme un outil qui nous permet de comprendre et de nous orienter dans le monde social à travers la construction de concepts. D'autre part, nous indiquerons que le statut ontologique fort habituellement attribué aux pratiques est problématique. Lorsque ces dernières sont conçues comme des réalités concrètes inscrites dans le monde social, il devient difficile de les localiser précisément et de comprendre pourquoi l'identification de cette réalité des pratiques peut varier significativement selon les auteurs.

Si nous visons bien à effacer le doute ancré, au moins depuis Wittgenstein, selon lequel les aspects de la *praxis* ne peuvent pas être apprivoisés par un compte rendu théorique, il ne s'agit cependant pas de promouvoir un retour aux approches formelles de l'action et de la pratique. En effet, nous ne cherchons pas à départager les différentes approches possibles de la pratique, mais à poser à nouveaux frais la question du statut théorique des différents concepts de la pratique mis en avant dans la littérature, en nous demandant notamment ce qui permet de les distinguer de ces autres approches formelles.

2. Cadre de l'étude : le tournant pratique

Cette étude s'inscrit dans la lignée du « tournant pratique » contemporain qui a émergé progressivement entre les années 1960 et 1970. Ce courant est vaste et hétérogène ; il est étendu à un grand nombre de disciplines des sciences humaines (philosophie, sociologie, anthropologie, histoire, épistémologie, etc.). S'il donne lieu, dans chacune de ces disciplines, à des développements particuliers, souvent propres à chaque auteur, il peut toutefois *a minima* être décrit comme l'ensemble des études qui partagent l'idée que « la pratique » est une entité première, ou primordiale, et que nos analyses

du monde social doivent partir de cette entité. Nous aurons l'occasion de revenir de manière plus détaillée au chapitre 1 sur les circonstances de son émergence et sur le corps des thèmes et orientations critiques qui le caractérisent (cf. 1.3). Dans les limites de cette introduction, nous nous bornerons simplement à indiquer en quel sens il faut comprendre qu'un *tournant* a été opéré, et de quelle manière nous entendons nous situer vis-à-vis des études relevant de ce tournant.

Le terme de « tournant » suggère l'idée d'un changement, d'un virage pris par rapport à une certaine manière d'approcher ou de concevoir nos objets d'étude en sciences humaines. Sur un versant critique, il s'agit d'abord d'un virage pris en opposition à l'abstraction, aux idéalizations et aux théories déconnectées du monde réel. Ce *contre quoi* les auteurs du tournant pratique s'incrivent en faux dépend cependant de la discipline considérée. En sociologie, ce sont notamment le structuralisme de Levi-Strauss et le fonctionnalisme de Parsons qui sont attaqués, pour leur façon de représenter le monde social en s'appuyant sur des structures ou des systèmes abstraits. Ces approches, pour des auteurs comme Boudieu, Foucault ou Giddens, déterminent trop fortement les comportements des agents sociaux sans prêter suffisamment attention à leur capacité à comprendre ou à modifier ces structures par leurs actions quotidiennes et locales. En philosophie, et particulièrement en philosophie des sciences, c'est à l'empirisme logique et à une partie de la philosophie analytique que le tournant pratique s'oppose, critiquant leur conception idéalisée de la science focalisée uniquement sur les produits, les connaissances justifiées et déjà validées par les communautés scientifiques, plutôt que sur les processus, c'est-à-dire les activités qui permettent d'élaborer ces connaissances ainsi que les contextes concrets de leurs utilisations.

Sur un second versant, plus constructif, le tournant pratique peut être considéré comme un mouvement *vers*, plutôt que comme un mouvement *contre* : *vers* les détails de l'action concrète, *vers* les routines du quotidien, *vers* l'ordinaire et le familier, *vers* les agents, pris dans des situations particulières, *vers* les objets qu'ils manipulent et les stratégies qu'ils mettent en place pour s'orienter dans le monde, *vers* les modifications et les transformations qu'ils font subir à ce monde, *vers* le contextuel et le contingent. Se tourner *vers* la pratique, c'est donc aussi considérer l'ensemble de ces éléments qui sont habituellement négligés par la philosophie et la sociologie classiques. Les auteurs du tournant pratique prennent soin de décrire dans le détail comment ces différents éléments se configurent dans la pratique en s'appuyant notamment sur des études de cas locaux.

Notre étude se situe à l'intérieur de ce courant. Notre intention, soyons clair sur ce point, n'est pas de le remettre en cause ; nous partageons en effet la majorité de ses préoccupations et nous avons une certaine affinité pour les propositions avancées par ses auteurs. Toutefois, il ne s'agira pas non plus de défendre ses mérites ni de rétablir la pertinence de ses critiques vis-à-vis

des approches en opposition desquelles il s'inscrit en opposition. Le tournant pratique n'a aujourd'hui plus autant besoin de ces efforts de légitimation ; il est suffisamment bien ancré dans le territoire de la recherche en sciences humaines pour ne plus nécessiter de telles prises de positions. En revanche, ses développements sont désormais suffisamment conséquents pour que nous puissions réaliser un examen critique de ses présupposés, de ses thèses et de ses orientations. Plusieurs ouvrages se sont déjà penchés sur cette évaluation rétrospective des développements et enseignements que nous pouvons tirer du tournant pratique. Nous pouvons notamment citer le *Practice Turn in contemporary theory* (Schatzki et collab., 2001) qui constitue une référence en la matière, et plus récemment le *Science After the Practice Turn* (Soler et collab., 2014) qui se concentre essentiellement sur les études *en pratique* des sciences. Nous ne chercherons pas, pour notre part, à proposer des panoramas aussi complets sur les études *en pratique*. Notre discussion se limitera à l'étude des difficultés liées à la définition et à la conceptualisation des pratiques au sein du tournant pratique.

Les thèses qui nous intéresseront plus spécifiquement sont celles des quelques auteurs qui, dans la lignée de Bourdieu et de Giddens, ou plus récemment de Turner et de Rouse, ont tenté d'apporter un éclairage sur la notion de « pratique » elle-même et sur notre rapport théorique à cet objet (ou inversement celles des auteurs qui ont explicité les raisons de leur refus de considérer théoriquement cet objet). La notion de pratique est, en effet, rarement définie par les auteurs du tournant pratique. Son lien avec les différentes théories de l'action existantes reste d'ailleurs le plus souvent très énigmatique. Ceci est notamment dû, comme nous l'avons déjà souligné, au rapport compliqué qu'entretiennent ces auteurs avec les théories, les systématisations ou les généralisations. Nous défendrons cependant que cet effort théorique serait le bienvenu, ne serait-ce que pour savoir si les différents auteurs du tournant pratique ont bien, dans des nuances raisonnables, la même conception de leur objet d'étude.

Notre dialogue avec ces théoriciens et anti-théoriciens de la pratique nous amènera à identifier plusieurs présupposés potentiellement préjudiciables pour le tournant pratique. Nous nous attacherons particulièrement à la remise en cause de l'un de ces présupposés, profondément ancré, selon lequel la pratique correspondrait à un domaine de réalité concret et univoque, et les pratiques à des réalisations concrètes mises en œuvre par les individus à l'intérieur de ce domaine. Nous indiquerons sur ce point qu'il n'est pas du tout évident de pouvoir déterminer *une* réalité de la pratique valable pour toutes les études *en pratique*. Au contraire, il semblerait que ce qui tient lieu de pratique et de concret peut varier selon les approches *en pratique* considérées.

3. Problèmes étudiés et thèses défendues

Le tournant pratique contemporain se trouve dans une situation paradoxale. Ne se donnant pas les moyens d'évaluer théoriquement les approches de ses différents auteurs, ni de comparer leurs concepts, il est conduit à accepter, derrière le terme de « pratique », une multitude d'objets et d'études qui, par leur diversité, tendent à affaiblir la portée de la notion de « pratique », et à porter le doute sur la cohérence du tournant en lui-même.

D'un côté, ses auteurs affichent une certaine méfiance vis-à-vis des interprétations totalisantes et décontextualisées de la pratique. S'ils n'adhèrent pas tous à un anti-théorisme aussi radical que celui de l'ethnométhodologie, ils restent dans leur majorité réticents à l'idée d'une saisie théorique de la pratique – où la théorie serait comprise comme un système formel représentant, de manière abstraite et idéalisée, le comportement des individus. D'un autre côté, ces mêmes auteurs ne s'empêchent pourtant pas de produire de nombreuses études à propos des pratiques ; des analyses empiriques descriptives rendant compte du comportement des agents dans des situations spécifiques. Chacune de ces études adopte une conception particulière, souvent tacitement admise et non-questionnée, de la pratique. Un problème naît cependant dès lors que l'on s'interroge sur la relation entre ces différentes conceptions. Cette question, qui a émergé autour des années 1990 notamment avec la publication de *Social theory of practices* de Turner (1994), a permis de mettre en évidence une des faiblesses du tournant pratique qui menace sa cohérence d'ensemble, et peut-être plus profondément la viabilité de son projet. La notion de pratique renvoie, en effet, chez ses auteurs à un ensemble de termes qui, de loin, paraissent avoir un certain *air de famille*. Parmi ces termes, on trouve par exemple ceux d'« activité ordinaire », d'« habitude », d'« *habitus* », de « routine », de « coutume », de « schème », de « compétence », de « savoir-faire », de « disposition », de « connaissance tacite », de « cadre d'expérience », de « régime d'action », etc. Cependant, lorsque nous nous intéressons de plus près à la relation entre ces différentes termes, et que nous commençons à les comparer les uns aux autres, nous avons le sentiment de faire face à des objets hétérogènes à divers égards, objets dont l'unité apparaît donc comme fortement problématique. Certains d'entre eux vont par exemple nous amener à nous focaliser davantage sur la relation des individus à leurs corps, à la matérialité et aux compétences, tandis que d'autres nous inviteront à considérer des transformations sociales de plus grande ampleur, des activités ou des traditions qui s'étirent sur des temporalités manifestement plus étendues.

La multiplicité de ces conceptions met le tournant pratique dans une situation inconfortable : son objet d'étude devient de plus en plus divers, éclaté et fuyant, mais ses auteurs sont réticents à entrer sur le terrain théorique pour établir des liens, des catégories ou des hiérarchies entre ces différents concepts. Ils redoutent en effet que la pratique leur échappe à partir du mo-

ment où ils essayeront de l'enserrer dans des définitions, des généralisations ou des abstractions. Quant à leur propre rapport théorique à leur concepts, ces auteurs se conçoivent soit comme « en dehors » de la théorie, dans l'investigation locale des pratiques (*e.g.* Garfinkel (1967); Lynch (1997b)), soit dans une position théorique particulière, qui n'est pas abstraite ou surplombante, mais située *en pratique*, tournée vers les éléments concrets de la vie quotidienne (*e.g.* Foucault (1994a, n°106), Bourdieu (1972)). Le statut théorique de leurs productions reste cependant généralement impensé. Aussi, nous nous retrouvons face à un dilemme : si chacun de ces auteurs adopte une conception particulière de la pratique, attachée au contexte spécifique dans lequel elle est étudiée, et s'ils ne souhaitent pas effectuer de rapprochements ou de comparaisons entre leurs différentes conceptions, comment être sûrs que tous ces auteurs parlent effectivement de la même chose ? N'y aurait-il pas plutôt *des pratiques*, ou encore plus exactement : des études sur les activités ordinaires, des études sur les habitudes et les routines, des études sur les dispositions, etc. ? Autrement dit, derrière cette bannière du « tournant pratique », et éventuellement après un moment critique commun contre les théories englobantes et les généralisations abusives, n'aurions-nous pas finalement autant de méthodes, d'approches et d'objets d'étude différents ?

Notre sentiment est que cette diversité des conceptions de la pratique est un problème seulement si l'on considère, comme c'est très souvent le cas, qu'elles portent sur les mêmes actions concrètes ; *i.e.* qu'il n'y a qu'un niveau de réalité *en pratique*, et qu'une seule sorte de chose que les individus font effectivement dans cette réalité. Cette conception, largement partagée, de l'unicité du domaine de la pratique est, à notre avis, issue de sa mise en opposition unilatérale avec le domaine théorique. Dans cette étude, nous souhaitons à l'inverse défendre qu'il n'existe pas un seul niveau concret et univoque de réalité – l'*en pratique* – qui contiendrait des actions réelles et prédéterminées que l'analyse aurait à retrouver et à caractériser.

Pour remettre en cause cette idée d'une réalité concrète et univoque de la pratique, nous avancerons que le lien de la pratique à l'action doit être réévalué. Plus précisément, nous souhaitons montrer que la majorité des auteurs du tournant pratique admettent sans justification que partir de la pratique, c'est analyser ce que les individus *font effectivement* – autrement dit qu'il existe un domaine de l'action supposé plus « réel » ou plus « authentique » que les reconstructions rétrospectives des approches théoriques qui cherchent à l'atteindre. Or, il nous semble que les diverses conceptions contemporaines de la pratique s'appuient, contrairement à ce qu'elles semblent présupposer, sur des compréhensions différentes de l'action et de sa réalité. Ce qui, chez elles, est identifié comme « la » pratique ou « le » domaine de la pratique varie, en effet, selon le *positionnement* théorique de leurs auteurs par rapport aux situations étudiées.

Dans cette perspective, nous proposons d'envisager les pratiques non pas comme des entités présentes dans le monde social, mais comme des *concepts*,

construits dans des contextes spécifiques à travers un effort réflexif pour rendre compte de certains aspects du monde social. Nous défendrons par conséquent dans ce sens qu'il n'existe rien de tel qu'un référent unique pré-structuré de la pratique, mais plusieurs regards qui correspondent à différents cadres d'observation, situés, et tournés vers différents types de questionnement. Aussi, ce qui constitue le « concret », ou ce qui tient lieu de « situation locale », sera dans chaque cas relatif au cadre d'observation adopté.

En somme, notre travail sera essentiellement consacré à la justification et à l'articulation de trois thèses principales. Premièrement, nous chercherons à détacher les études *en pratique* de l'opposition monolithique entre le domaine pratique et le domaine théorique, en défendant qu'il n'existe pas une réalité *en pratique*, mais bien une multitude de pratiques issues d'une pluralité de perspectives. Deuxièmement, nous avancerons que ces perspectives correspondent à des cadres d'observation particuliers, et que la multiplicité des conceptions de la pratique est à comprendre comme une conséquence de la variation de ces différents cadres. Troisièmement, ces deux premières thèses nous permettront de reconnaître qu'il y a bien une *attitude théorique* à l'œuvre dans le tournant pratique, ne serait-ce que dans la façon de construire réflexivement les concepts de la pratique, et que la façon dont certains théoriciens et (anti-) théoriciens se représentent cette *attitude*, comme une tentative d'extraction de la pratique de son domaine local d'apparition, est manifestement inexacte.

4. Plan de l'argumentation

Notre étude est organisée en trois parties. La première est consacrée à une évaluation des différents usages du terme de « pratique » dans les approches contemporaines. Elle nous permettra d'identifier les différents problèmes liés, d'une part, à la théorisation de la pratique et, d'autre part, à la diversité de ses conceptualisations. La deuxième partie propose d'explorer ces problèmes en examinant plus spécifiquement la relation de la pratique à l'action. Nous avancerons que le problème de la multiplicité des pratiques est principalement lié à l'attachement des auteurs du tournant pratique à l'idée d'une action concrète ou d'un domaine de réalité concrète dans lequel leurs études seraient inscrites. La remise en cause de ce présupposé nous amènera à repenser les pratiques comme des *concepts*, issus de cadres d'observation particuliers, qui nous permettent de comprendre des aspects spécifiques du monde social. Enfin, la troisième et dernière partie est construite autour de deux études de cas qui nous permettront d'illustrer nos analyses, en nous donnant également la possibilité d'appliquer certains de nos outils et de prolonger certaines de nos conclusions. La première étude de cas s'intéresse à l'opposition classique entre les connaissances tacites et les connaissances explicites, que nous comprendrons comme un cas particulier de l'opposition

entre la pratique et la théorie. La seconde étude de cas propose une réinterprétation d'une controverse historique à propos du processus de théorisation du physicien James Clerk Maxwell. Nous y retrouverons en particulier certaines de nos critiques de l'idée qu'il puisse exister une action effective ou un domaine de réalité concret pour analyser les pratiques.

Partie 1. Thématisation. La pratique et ses problèmes.

L'objectif de la première partie est de recenser et de répertorier les usages les plus courants de la notion de pratique, et de souligner les difficultés liées à la multiplicité de ces conceptions. Pour aboutir à cet objectif, nous commencerons par nous intéresser aux caractéristiques principales des différentes approches *en pratique* (philosophie, sociologie et analyse des pratiques scientifiques). Il s'agira de mieux cerner ces approches en les catégorisant en fonction d'un certain nombre de points d'intérêts. L'idée est celle d'une structuration (partielle) du champ et des concepts de la pratique. A la suite de cet effort de catégorisation, nous concentrerons notre attention sur les différents obstacles qui, dans les approches *en pratique*, peuvent nous empêcher d'aborder théoriquement la pratique ou d'en dégager une conception commune.

Cette première partie se divise en deux chapitres. Le **chapitre 1** (Familiarisation) est une introduction générale au concept de « pratique ». Il invite à comprendre la place que cette notion occupe dans le tournant pratique contemporain. Cette recherche sur le vocabulaire de la pratique nous permettra d'identifier les principaux sens qu'on lui attribue habituellement, et de relever certaines ambiguïtés quant à son utilisation : elle peut en effet aussi bien renvoyer à un *domaine* de réalité, à une *entité* intermédiaire entre les individus et les structures sociales ou à un *mécanisme* qui permet d'expliquer la formation de régularités dans les conduites humaines.

Le **chapitre 2** (Les problèmes de la pratique) sera consacré à une présentation des problèmes que rencontrent aujourd'hui les différentes approches de la pratique. Nous étudierons en particulier (1) la thèse de Stephen Turner qui a tenté, dans *The social theory of practices* (1994), de remettre en cause la pertinence de la notion contemporaine de « pratique » et son applicabilité théorique, (2) les critiques qui lui ont été adressées par les normativistes (*e.g.* Bohman (1997); Rouse (2001)) et les ethnométhodologues (*e.g.* Lynch (1997b)), et (3) les approches anti-théoriques de la pratique (l'ethnométhodologie de Harold Garfinkel et le second Wittgenstein). Cette incursion dans les débats sur la théorisation des pratiques nous permettra de constituer l'arrière-plan de notre étude. Nous y discernerons notre problème de fond, celui de la multiplicité des conceptions de la pratique, et nous avancerons plusieurs hypothèses pour expliquer son origine ainsi que les moyens de le contourner. Plus spécifiquement, nous suggérerons que ce problème de la multiplicité est lié à l'adoption d'un présupposé réaliste fort concernant les

actions sur lesquelles sont censées reposer les pratiques.

Partie 2. Théorisation. Action concrète et action observée.

Nous entamerons notre deuxième partie par une enquête sur l'action concrète et le domaine de la pratique. En nous rapportant aux théories classiques de l'action de la philosophie analytique et de la phénoménologie, nous chercherons à déterminer si l'idée d'une action réelle ou concrète peut trouver un écho dans ces approches. Cette analyse nous conduira à deux conclusions. Premièrement, il n'existe pas d'entité d'action objective (concrète, effective ou réelle) sur la base de laquelle nous pourrions espérer reconstruire la notion de pratique. Plus généralement, ce sont les notions d'*action concrète* et d'*en pratique* qui doivent être remises en cause. L'*en pratique* et l'*action concrète*, défendrons-nous, ne sont que des perspectives particulières sur l'action (le plus souvent attachées aux notions de *vécu humain* et de *quotidienneté*) et ne peuvent fonctionner comme points de référence objectifs et univoques pour l'analyse des pratiques.

Pour rendre compte de cette diversité des points de vue *en pratique*, nous proposerons de comprendre les différentes notions de la pratique existantes non pas comme des réalités tangibles et incontestables, valables pour tous les points de vue, mais comme des *concepts* attachés à des *cadres d'observation* particuliers. Cette conception, qui sera qualifiée de « modèle de l'action observée », s'inspire en partie des théories interprétatives de l'action et de certains aspects de la phénoménologie de l'action de Schütz. Elle nous permettra d'indiquer, en s'appuyant sur ce modèle générique de l'action observée, comment les différents concepts de la pratique peuvent nous permettre de révéler certaines récurrences dans les conduites humaines relativement aux cadres d'observation qui sont adoptés. La diversité des conceptions de la pratique ne sera par conséquent plus envisagée comme un problème, mais comme un moyen de rendre compte de différents aspects du monde social.

Le **chapitre 3** (Critique de l'action concrète) sera consacré à la remise en cause de la conception selon laquelle il existe une entité fondamentale d'action — l'action concrète, l'action effective ou l'action pratique — sur laquelle la notion de pratique pourrait reposer. Nous suivrons, pour commencer, différents chemins qui pourraient nous permettre de retrouver cette action concrète ; dans une partie de la philosophie analytique d'abord, avec Anscombe et Davidson, puis dans l'approche phénoménologique de l'action chez Schutz ensuite. Les échecs de ces deux tentatives — dues notamment à la pluralité des descriptions de l'action, et à la capacité des agents à s'inscrire dans différents régimes d'action pour concevoir réflexivement leur propres actions — nous amènera à nous tourner vers certaines conceptions interprétatives de l'action.

A partir du **chapitre 4** (L'action observée), nous abandonnerons définitivement l'idée qu'il puisse exister une action réelle ou concrète. Nous

proposerons à l'inverse de concevoir l'action comme un concept construit à partir d'un cadre d'observation. Avec ce modèle générique de l'action observée nous expliquerons comment, en faisant varier les cadres d'observation, nous pouvons obtenir différentes conceptions de la pratique.

Cette analyse de l'action observée nous permettra de répondre à la majorité des questions que nous aurons précédemment soulevées. Par souci de rigueur, nous la compléterons cependant dans le **chapitre 5** par trois développements supplémentaires qui préciseront des questions relatives au modèle de l'action observée ou qui répondront à des problèmes subsidiaires que nous aurons identifiés au cours de notre étude.

Le **complément 1** (Extériorisation et formes stables) nous renseignera sur la possibilité d'extérioriser ou de récupérer des conceptions existantes de l'action et de la pratique. Nous supposerons en effet que les observateurs n'ont pas une liberté totale dans leur détermination du sens de l'action. Premièrement, leur perspective d'observation doit être située socialement. Deuxièmement, les concepts d'action ont une stabilité et une permanence qui dépassent le cadre d'une seule situation d'observation. Ce premier complément rend compte de cette extériorisation des concepts d'actions et de leur stabilisation. Il s'inspire notamment de la notion d'« investissement de forme » forgée par Laurent Thévenot.

Le **complément 2** (Le point de vue théorique) étudie le cas particulier où l'observateur de notre modèle de l'action est un théoricien (du monde social ou de la pratique). En reprenant et en prolongeant les discussions de Bohman sur la position de l'observateur et du théoricien chez Bourdieu, nous déterminerons quelle peut être la spécificité du théoricien de la pratique en tant qu'observateur de l'action sociale, et nous tenterons de réduire ce faisant la distance qui l'éloigne des agents qu'il observe. Autrement dit, nous supprimerons l'opposition habituellement maintenue entre la réflexivité pratique de l'agent social, immergé dans le quotidien, et la réflexivité théorique du sociologue ou du philosophe de la pratique, seuls agents à posséder la distance nécessaire pour considérer l'action d'un point de vue abstrait.

Enfin, le **complément 3** (Vers l'instrumentalisme) présente une courte remarque sur l'adéquation entre la perspective de l'action observée, où les pratiques sont des concepts construits pour rendre compte de certains aspects du monde social, et la conception du rôle des théories dans l'instrumentalisme. Nous récuserons par cette indication une des thèses de Turner pour qui les théories instrumentales de la pratique ne sont que des solutions de second ordre, imparfaites.

Partie 3. Études de cas.

Notre dernière partie est réservée à l'analyse de deux études de cas.

Le **chapitre 6** (Cas n° 1 : L'explicitation des connaissances tacites) nous permettra de prolonger nos remarques sur le rôle instrumental des théories de la pratique en montrant que celles-ci ne doivent pas être conçues comme des *explicitations* d'un substrat pratique que l'on trouverait dans la réalité sociale. Pour justifier cette intuition, nous étudierons un cas particulier de la relation théorie/pratique, à savoir l'opposition connaissance explicite/connaissance tacite. En partant de la littérature contemporaine sur les connaissances tacites (et en particulier du travail de Harry Collins), nous suggérerons qu'il n'existe aucun objet qui puisse entièrement être compté au rang des connaissances explicites, et ce pour deux raisons : (1) aucune connaissance n'est objectivement explicite en dehors de toute référence à un individu particulier pour qui elle pourrait l'être, ou en dehors d'un contexte particulier de communication dans laquelle on peut juger du caractère plus ou moins explicite d'une expression ; (2) la connaissance n'est pas une inscription matérielle dans un objet (comme une théorie), elle est localisée dans l'individu et émerge dans l'interaction entre cet objet et l'individu. De la même manière, aucune théorie n'est une explicitation de son objet en ce sens-là. De la même manière, aucune théorie de la pratique ne pourrait avoir la prétention d'« extraire » la pratique. Ces affirmations nous permettront de critiquer la conception réaliste des théories que la plupart des (anti-)théoriciens de la pratique adoptent pour remettre en cause l'idée qu'il puisse exister une théorie de la pratique.

Enfin, dans le **chapitre 7** (Cas n° 2 : Le processus de théorisation de Maxwell), nous nous intéresserons à une controverse historique sur l'interprétation du processus de théorisation du physicien James Clerk Maxwell dans son article *On physical lines of forces* (1861-62). Notre objectif sera d'indiquer que les termes de cette controverse renvoient aux types de problèmes que l'on rencontre dans le tournant pratique lorsque nous essayons de déterminer quelle est la réalité concrète, *en pratique*, à partir de laquelle nous pouvons interpréter et comprendre l'action d'un individu. Dans cette controverse, ce sont plusieurs historiens et philosophes qui s'opposent à propos de la pratique effective de Maxwell et du rôle heuristique que pourrait avoir joué son modèle des tourbillons moléculaires pour l'obtention de plusieurs résultats importants en électrodynamique. Nous chercherons à réévaluer cette controverse en suggérant que plusieurs cadres d'observation peuvent être adoptés pour rendre compte de la pratique de Maxwell, et que l'évaluation de la valeur heuristique de son modèle n'obtiendra pas nécessairement la même réponse selon le cadre d'observation adopté.

5. Résultats attendus

Pour résumer, cette étude devrait nous permettre d'apporter à l'analyse des pratiques les sept contributions suivantes :

1. Proposer un panorama et quelques classifications des différents concepts de la pratique rencontrés dans la littérature contemporaine.
2. Identifier les problèmes liés à la multiplicité des conceptions de la pratique, et dégager des solutions pour y répondre.
3. Souligner les difficultés inhérentes à la conceptualisation de la pratique comme un domaine de réalité ou comme une entité ontologiquement première (*e.g.* multiplicité des descriptions possibles de l'action, pluralité des vécus humains).
4. Remettre en cause la notion d'« action concrète » (ou d'« action effective ») et lui substituer la notion d'« action observée », plus polyvalente et mieux adaptée à l'analyse des pratiques.
5. Mettre en évidence que les notions d'« action concrète » et d'« en pratique » les plus fréquemment rencontrées dans la littérature sont intuitivement associées aux notions de « vécu humain » et de « quotidienneté », et établir les limites de ce rapprochement.
6. Avancer que la diversité des conceptions de la pratique peut être expliquée par une variation des cadres d'observation adoptés pour rendre compte de différents aspects du monde social. Suggérer en conséquence des voies d'amélioration pour le tournant pratique (*e.g.* distinguer les types d'analyses en pratique, remplacer le terme de « pratique » par un vocabulaire plus approprié, ne pas comparer sans précautions les différentes études de la pratique en supposant qu'elles traitent du même objet).
7. Défendre enfin que l'anti-théorisme de la pratique est, entre autres, lié à une méconception du rôle des théories, où celle-ci seraient assimilées à des systèmes formels qui extrairaient la pratique hors de son contexte pour la traiter abstraitement.

Première partie

Thématisation

La pratique et ses problèmes

Vue d'ensemble de la première partie

Cette première partie est consacrée à une *thématisation* de la notion de pratique et des enjeux qui sont liés à son étude dans le tournant pratique contemporain. Son objectif est double : nous chercherons, d'une part, à clarifier le sens de cette notion de pratique en identifiant les différentes façons dont elle est utilisée, aussi bien dans le langage ordinaire que dans la recherche en sciences humaines. Nous analyserons, d'autre part, les difficultés liées à la diversité de ces conceptions. C'est à partir de cette présentation générale que seront identifiés les problèmes spécifiques que nous entendons résoudre dans notre deuxième partie.

Deux chapitres composent cette première partie. Le **Chapitre 1** (familiatisation) est une introduction à la notion de pratique. Il invite à comprendre la place qu'elle occupe dans le tournant pratique contemporain, en particulier dans la théorie sociale et dans le courant pluridisciplinaire des études sur les sciences. L'objectif est de dégager les principaux sens et les principales utilisations de la notion de pratique, et de les catégoriser. Le **Chapitre 2** (les problèmes de la pratique) présentera les difficultés auxquelles font face aujourd'hui ces différentes approches de la pratique. Nous nous concentrerons plus spécifiquement sur trois d'entre elles : (1) les incohérences, identifiées par Turner, concernant la conception la plus commune de la pratique comme entité privée et collectivement partagée ; (2) la multiplicité des conceptions des pratiques ; et (3) les problèmes liés à la théorisation des pratiques.

Certains aspects des pratiques qui seront mis en avant dans cette thématization ne prendront pleinement leur sens que dans les parties suivantes. Nous espérons néanmoins que les efforts de clarification que nous allons réaliser dans cette première partie seront déjà l'occasion de réfléchir sur le sens que peut recouvrir l'idée d'une *théorisation* des pratiques à travers les généralisations et les catégorisations que nous allons proposer. Une des thèses centrales défendues dans ce travail, bien qu'elle ne soit pas explicitement exposée et argumentée ici, sera ainsi déjà insinuée. Elle défendra l'idée que les constructions théoriques (les schémas, les modèles, les abstractions, les formalisations, les généralisations, etc.), quand bien même elles ne seraient que temporaires, ont un rôle important à jouer dans la dynamique de la recherche sur les pratiques.

Chapitre 1

Se familiariser avec la pratique

Plan du chapitre

Introduction	20
1.1 Approcher et observer la pratique	22
1.1.1 Un exemple du quotidien : à la terrasse d'un café .	22
1.1.2 Quelques indices pour repérer une pratique	29
1.1.3 Récapitulatif	40
1.2 Le vocabulaire de la pratique	42
1.2.1 Les notions de la pratique dans le langage ordinaire	42
1.2.2 Le terme de « pratique » dans le tournant pratique	48
1.3 Le « tournant pratique »	67
1.3.1 <i>Le</i> tournant pratique ou <i>les</i> tournants pratiques ?	72
1.3.2 Origines, thèmes et perspectives	74
1.3.3 Récapitulatif	80

Introduction

Nous attribuons à ce premier chapitre une fonction essentiellement pédagogique. Il s'agira d'introduire la question de la pratique de façon simple et imagée, en dressant un certain nombre de distinctions concernant les emplois de ce terme dans la littérature théorique contemporaine. Nous proposerons des éclaircissements sur le vocabulaire et la grammaire spécifiques de la pratique, ainsi que les représentations qui y sont associées.

Ce chapitre est organisé autour de trois sections. Dans la première (1.1), nous nous mettrons à la place d'un observateur curieux qui, à partir d'un scène de la vie quotidienne, essaye progressivement de donner sens à la notion de pratique. Nous parlerons de ses liens avec la notion d'action et de son caractère fuyant, de la difficulté de la saisir dans une théorie. Nous chercherons ensuite à déterminer le lien que la pratique entretient avec la notion d'action, et plus précisément quels types d'actions peuvent nous indiquer que, dans une situation donnée, il y a bien une pratique à l'œuvre. Dans la deuxième section (1.2), nous préciserons quelques questions de vocabulaire concernant la notion de pratique : qu'entend-on par le terme de « pratique » dans le langage ordinaire ? Comment ce terme est-il utilisé dans la philosophie des pratiques ? Y a-t-il *une* ou *plusieurs* pratiques ? Comment distinguer une approche *en pratique* du *domaine de la pratique* ? Quel est le rapport de la *praxis* à la *theoria* ? etc. La troisième section proposera enfin un rappel historique sur les conditions d'émergence du tournant pratique contemporain dans lequel s'inscrit notre étude (1.3).

Par ces développements, nous souhaitons parvenir à deux résultats distincts. Notre premier objectif est de pouvoir proposer un ensemble de repères et d'outils – rappels historiques, définitions, schémas explicatifs et établissement de catégories et de conventions – qui permettront de nous orienter par la suite dans la pensée contemporaine de la pratique. Notre second objectif est, plus indirectement, de commencer à faire affleurer la difficulté qui tient à la diversité de ces traitements de la pratique. Le constat auquel nous aboutirons est que la pratique est manifestement un objet pluriel (ne devrions-nous pas d'ailleurs parler « *des* pratiques » ?). Elle peut correspondre, aussi bien dans le langage commun que dans l'approche théorique, à plusieurs sortes de choses : une compétence, un exercice répété, une habitude, une routine, une activité, une réalité concrète, etc. C'est à travers l'analyse de ce vocabulaire de la pratique, profondément divers, que l'on pourra progressivement comprendre en quoi la pluralité des conceptions de la pratique peut être problématique pour le tournant pratique – un problème que l'on repousse habituellement dans la théorie des pratiques en invoquant la vertu de la diversité des points de vue ou encore l'intérêt des dissensions pour la richesse du débat et l'avancement de la recherche. Mais cette tolérance vis-à-vis de la pluralité des conceptions de la pratique masque sa perte de sens progressive. C'est le principe même du galvaudage : plus un terme est utilisé pour évoquer

de choses différentes, moins il peut espérer s'appliquer de façon pertinente à une réalité particulière ; son intelligibilité en tant que concept unique et univoque se dissout progressivement. C'est le danger que cours aujourd'hui la notion de pratique : nous perdons peu à peu de vue ce qui fait son unité ; nous ne savons plus très bien ce que telle conception (*e.g.* la pratique comme routine, comme habitude, comme application concrète) permet par rapport à telle autre (*e.g.* la pratique comme compétence, comme savoir-faire ou comme activité), au point que nous pourrions nous demander s'il ne s'agirait pas, finalement, de champs d'études distincts qui ne s'appliquent pas aux mêmes objets.

1.1 Approcher et observer la pratique

Pour commencer, nous allons essayer de dégager ce à quoi la « pratique » pourrait correspondre en partant d'un exemple du quotidien. Nous cherchons plus exactement à savoir *ce qu'elle peut être, où elle se trouve et comment nous pouvons la penser*.

Cet exemple nous révélera que le terme de pratique peut renvoyer à de nombreuses entités, localisées en différents endroits du monde social, et que nous pouvons rencontrer certaines difficultés à la penser abstraitement, hors de son contexte.

Pour mieux nous repérer, nous nous risquerons ensuite à proposer une définition provisoire pour la notion de pratique. Nous préciserons, en partant de cette définition, quels liens elle entretient avec la notion d'action, et nous identifierons quelques marques empiriques qui peuvent nous permettre de soupçonner la présence d'une pratique dans l'observation d'une scène particulière. Ces marques seront également liées à notre définition de la pratique ; il s'agira de types d'actions spécifiques qui *manifestent* une pratique¹.

1.1.1 Un exemple du quotidien : à la terrasse d'un café

Imaginons-nous dans la situation suivante : nous sommes assis à la terrasse d'un café d'un boulevard parisien, en train de feuilleter l'*Esquisse d'une théorie de la pratique* de Bourdieu. Nous décrochons un instant les yeux de notre livre, et nous nous mettons à observer, d'un air absent, le va-et-vient de passants. Soudain, nous remarquons une personne sortir d'une porte cochère. D'un pas pressant, elle se dirige jusqu'à un passage clouté, attend que le flot continu des voitures s'arrête, puis, sur un signe du sémaphore, s'engage et traverse de l'autre côté de la rue. Arrivée sur le trottoir d'en face, nous la voyons s'éloigner, jusqu'à ce qu'elle finisse par disparaître entièrement en s'engouffrant dans une bouche de métro.

Empressé de mettre en application notre lecture de Bourdieu, nous nous amusons à essayer de déterminer ce qui, dans la situation que nous venons juste d'observer, pourrait correspondre à une pratique.

*
* *

D'abord, à quoi pourrait correspondre de manière évidente une pratique dans cette situation ? Par « évidente », il faut entendre « évidente pour tout le monde » ; c'est-à-dire que nous pourrions nous retourner vers notre voisin de table en lui demandant « quelle est la pratique de ce passant ? », et qu'il

1. Selon certaines approches, ces types d'action en situation *sont* les pratiques mêmes (plutôt qu'elles ne manifestent des pratiques). Cf. ci-dessous « Où se situe la pratique ? », p.25.

nous réponde sans aucune hésitation. Il aurait compris, de manière évidente, ce que nous visions dans cette situation.

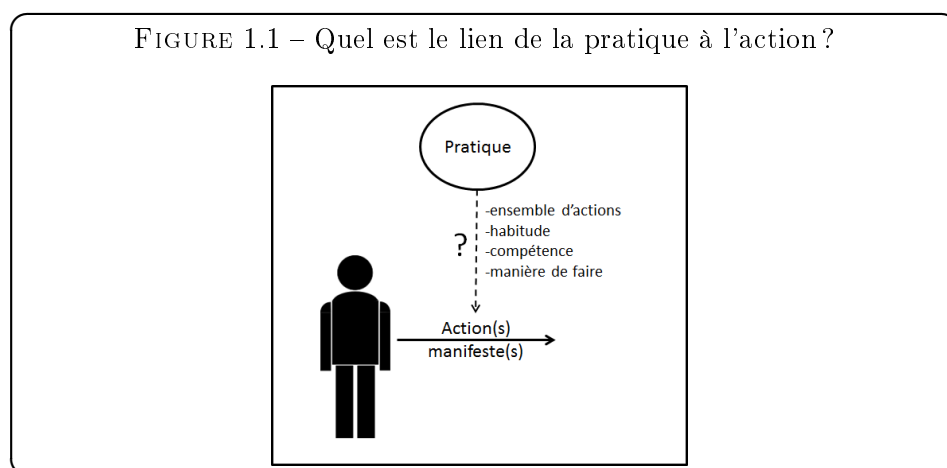
Donc, si nous tentions de décrire la scène dont nous venons d'être les témoins à notre voisin de table, qu'est-ce qui pourrait de manière aussi évidente correspondre à une pratique ? Éventuellement une action particulière ? Par exemple le fait que cette personne soit en train de « marcher » ; qu'elle « mette un pied devant l'autre » ? Mais si la pratique entretient un lien certain avec l'action, puisqu'il s'agit de quelque chose que l'on *fait*, que l'on *réalise* ou que l'on *met en œuvre*, nous avons cependant le sentiment qu'il existe quelques nuances sensibles entre ces deux notions. Pour commencer nous ne dirons pas de la personne que nous avons observée qu'elle « pratique » la marche, ou qu'il est « dans sa pratique » de marcher. Nous réserverions plus volontiers cette idée d'une « pratique de la marche » à un randonneur, c'est-à-dire une personne qui exerce une certain type d'*activité* bien identifié, ou encore à une personne qui *possède* une certaine pratique de la marche – au sens d'une *expérience* ou d'une *compétence* – c'est-à-dire une personne qui sait marcher d'une certaine manière, intensivement, sur des longues distances, avec un équipement adapté, etc.

De la même manière, nous aurions probablement quelques réticences à dire de cette personne, puisque nous ne la connaissons pas personnellement, qu'il est « dans sa pratique » de marcher. « Dans sa pratique », suggère dans ce cas une habitude ; par exemple : « il est dans sa pratique de prendre quotidiennement tel chemin plutôt que tel autre », ou « il est dans sa pratique d'utiliser le métro plutôt que de prendre un taxi ». Pour que nous puissions dire que sa façon de marcher ou que l'itinéraire que cette personne emprunte est le reflet d'une pratique, nous devrions avoir observé qu'il s'agit d'un comportement *régulier* et *habituel*.

Un autre moyen, peut-être, pour identifier une pratique à partir de notre observation, serait de focaliser notre attention sur l'allure générale de cette personne, sur sa posture et la cadence de ses pas et de remarquer que, par rapport aux autres passants dans la rue, elle marche d'une façon tout à fait particulière et identifiable, une attitude ou une « façon de faire » qui lui appartiendrait. Nous pourrions, à ce moment-là, nous souvenir de Marcel Mauss, de ses « techniques du corps » (1936). Un ouvrage où il relatait une prise de conscience de l'aspect culturel des *façons de marcher* des individus. « Marcher » peut alors devenir une pratique au sens d'une attitude singulière – que l'on peut éventuellement retrouver chez d'autres passants qui partagent certains aspects de sa culture ou de son identité sociale, une pratique qui suggère en tout cas une socialisation particulière, progressivement intériorisée et se manifestant à travers l'action. En comprenant la *pratique* de « marcher » en ce sens-là, nous aurions retrouvé ce que Bourdieu décrit dans son *Esquisse d'une théorie de la pratique* comme un *habitus*. « Marcher » d'une manière spécifique, socialement déterminée, est une « disposition » acquise qui désigne « une *manière d'être*, un *état habituel* (du corps) et, en particulier, une

tendance, une *propension* ou une *inclinaison* » à marcher de la sorte².

Dans ces différents sens de la notion de « pratique » que nous venons de donner, sans encore chercher à les distinguer de manière rigoureuse, nous pouvons déjà remarquer que la pratique se distingue à chaque fois de la somme des actions de notre protagoniste ou d'un de ses gestes particuliers. Elle semble impliquer quelque chose de plus : une compétence, un savoir faire, une habitude, une routine, l'intériorisation d'une façon de faire, d'une norme sociale ou culturelle, ou d'autres choses encore que nous n'avons pas encore identifiées. Autrement dit, nous pouvons la comprendre pour l'instant soit comme une entité bien différente de l'action, mais qui se manifeste par l'action, soit comme une forme d'action particulière (habituelle, répétée, compétente).



Selon la conception envisagée, la pratique pourra par conséquent renvoyer à un grand nombre de choses bien différentes. Mais sans nous intéresser encore aux types d'objets que la pratique peut recouvrir dans la théorie, ce qui doit retenir notre attention – et qui constitue, finalement, toute la question de la philosophie des pratiques – est de savoir comment nous pouvons expliquer le lien qui unit une action manifeste, concrète et actuelle (et son enchaînement avec d'autres actions précédentes et à venir) à une pratique dont il faut déterminer la localisation dans le monde social (cf. schéma 1.1³) : la pratique est-elle *dans* l'action, ou *cause*-t-elle l'action ? Et dans ce second cas, où peut-on la trouver ? Est-ce qu'elle est détenue par l'individu ? Partagée par plusieurs individus ? Comment se transmet-elle ? Comment s'apprend-t-elle ?

2. (Bourdieu, 1972, p. 256 et note 39).

3. On peut utiliser le terme de « pratique » pour se référer à ce *quelque chose* situé derrière l'*action manifeste* ou à un *type* d'action précis (*e.g.* habituel, régulier) que l'on observe en situation. Cf. 1.2.2.

Où se situe la pratique ?

Dans notre exemple, nous avons pour l'instant fait comme si, dans la scène que nous observions, nous pouvions « voir » la pratique (même si nous ne savions pas encore très bien à quoi elle pouvait correspondre); comme si elle était présente dans la scène, disponible à tout observateur qui aurait voulu s'en saisir. En réalité, on trouve dans le tournant pratique un certain désaccord concernant la *localisation* et l'*accès* aux pratiques. Au moins deux tendances s'opposent.

Selon la première – opposée à la théorisation –, la pratique est totalement disponible, en surface, à même l'action. D'ailleurs, ce que l'on observe dans la scène n'est pas une action qui manifeste une pratique, mais la pratique elle-même. Par exemple, lorsque nous regardons le passant, nous voyons d'abord directement sa « manière spécifique de marcher » avant même de la décomposer en une série d'actions qui viendraient caractériser cette façon de faire. De même, du point de vue du passant, la « manière spécifique de marcher » (*i.e.* sa pratique) est directement mise en œuvre sans que celui-ci ait besoin de penser à exécuter telle ou telle action pour réaliser cette pratique. Dans cette première approche, si l'*accès* à la pratique est facilité par sa disponibilité dans les situations observées, son *explication* théorique est néanmoins plus difficile (voire impossible), car *rendre compte théoriquement* de la pratique implique de la conceptualiser, c'est-à-dire de l'extraire de son domaine d'existence authentique⁴.

Selon la seconde approche – favorable à la théorisation –, la pratique est « opaque », c'est-à-dire qu'il nous est impossible de la voir directement, par le biais d'une simple observation. Les seules choses que l'on peut voir sont des *manifestations* des pratiques à travers, notamment, les comportements des individus. La « façon spécifique de marcher » de notre passant, par exemple, n'est pas une pratique, mais une action ou un ensemble d'actions qui sont les manifestations d'une pratique précédemment *apprise* et *incorporée*, et éventuellement *partagée* avec d'autres individus. Dans cette première conception, la pratique ne peut se dévoiler que par l'analyse, par un effort de recherche théorique⁵.

Mais si nous admettons pour un instant avec cette seconde approche, que la pratique est bien *autre chose* que l'action manifeste du passant, que peut-elle être alors⁶ ? Si nous ne pouvons pas la désigner, si nous ne pouvons pas la montrer du doigt quelque part sur le chemin du passant, est-ce que cela signifie qu'elle existe à un autre niveau, invisible à l'œil nu, dissimulée derrière ou au-delà de l'action manifeste ? Et dans ce cas, comment peut-on se la représenter ? Comme quelque chose que le passant aurait intégré quelque part dans son corps ou dans son cerveau, et qui lui dicterait sa façon

4. Cf. (Wittgenstein, 1958b) et (Garfinkel, 1967) discutés au Chap.2.3.

5. Cf. par exemple (Bourdieu, 1972) (Chap.3.2.2) et (Turner, 1994) (Chap.2.1)

6. La première approche rencontre d'autres problèmes. Nous y reviendrons (cf. Chap.2.3).

si particulière de marcher ? Ou comme une sorte de règle qui s'imposerait à lui de l'extérieur et sur laquelle il n'aurait aucun contrôle, une règle inscrite quelque part dans un ordre sous-jacent à notre monde social quotidien ?

La pratique ordinaire et la pensée de la pratique

Quelle que soit l'origine ou la localisation de cette pratique, nous devons remarquer ici un autre fait étrange. Si nous – en tant qu'observateurs de cette scène – sommes capables d'identifier la manière particulière de marcher du passant comme quelque chose de singulier, quelque chose qui attire notre attention, le passant, lui, la réalise de manière tout à fait habituelle et non-consciente. Comme une routine mécanique et familière. Il ne se dit pas, contrairement à nous qui l'observons, « Tiens ! Je vais entrer dans une bouche de métro », « Tiens ! J'ai une manière particulière de marcher », ou encore « Tiens ! Je suis en train de mettre un pied devant l'autre ».

Il semble bien que le fait que cette personne mette un pied devant l'autre n'ait, pour elle, *aucune* importance – en a-t-elle même conscience ? –, ni aucun sens particulier. En tout cas pas plus de sens que le fait de plier le genou pour avancer. Depuis qu'elle a appris à marcher, l'action de mettre un pied devant l'autre est devenue routinière, automatique, et il n'y a aucune raison pour que cette personne puisse, ou encore moins veuille, s'y intéresser (qui pense effectivement à plier son genou lorsqu'il marche ?). Et cependant, en tant qu'observateur, nous restons intrigués. Nous forçons notre regard à considérer cette routine insignifiante de normalité comme un fait étonnant et saisissant, à considérer cette « inquiétante étrangeté de l'ordinaire »⁷. Si nous nous demandons ce qui retient notre attention, nous comprendrons que c'est justement cette façon routinière, naturelle, presque instinctive dont cette personne – mais aussi tous les autres passants – ont de mettre un pied devant l'autre, de répéter cette action, et de la répéter à nouveau. Ceci semble aller de soi, comme le fait que cette personne que nous observons se soit arrêtée au passage piéton, et que, sans un mot, le flot des voitures se soit coupé un instant pour la laisser passer, le tout dans une mécanique fluide et si naturelle qu'il ne nous semble pas émerger, dans les comportements apparents des acteurs, l'ombre d'un doute ou d'une confusion.

En nous concentrant sur ces actions routinières, nous nous forçons à les détacher de leur banalité. La suite d'actions effectuées par cette personne que nous observons, sa démarche, deviennent significatives, structurées par notre regard qui les constitue en objet d'étude. Nous fixons la pratique, cette *manière de faire*, et nous la faisons devenir un objet d'intérêt, en nous détachant de la situation, en nous distanciant de l'acteur, pour qui il n'y a rien là que de l'ordinaire. Mais est-ce vraiment notre œil d'observateur qui a transformé

7. Nous reprenons cette expression à (Cavell, 1988) qui l'utilise dans son interprétation des travaux de Wittgenstein pour évoquer cet état angoissant dans lequel nous plonge le fait de considérer, dans une position sceptique, l'usage ordinaire que nous faisons de notre langage.

ce flots d'actions en une pratique bien identifiée, qui serait la « marche » ou l'« allure » particulière de cette personne ? Qu'est-ce qui a pu attirer notre œil à considérer ce flot comme une pratique ? Est-ce sa forme singulière *par rapport* à d'autres façons de marcher ? Mais qui effectue ce *rapport* ? Est-ce nous ? Où est-ce cette forme singulière qui est *naturellement, objectivement* différente ? Et dans ce cas alors, où peut-on trouver dans la scène que nous observons une raison d'expliquer cette façon de marcher ? Dans le corps de l'individu ? Quelque part dans l'espace social *entre* les individus ? Et si nous voyons d'autres personnes marcher de la même manière que le passant que nous observons, pourrions-nous dire qu'ils « partagent » la même pratique ? Et dans ce cas, comment s'effectue ce partage ? Est-ce d'ailleurs exactement la même chose qui est partagée ? Et quelle est cette chose ?

Nous ne chercherons pas à débattre ici de la façon dont nous pourrions bien retrouver cette pratique, et des différents endroits où l'on pourrait la localiser. Ce qui nous intéresse pour le moment est seulement de comprendre en quoi notre regard d'observateur introduit une séparation entre ce que cette personne fait de manière ordinaire – la pratique qu'elle met en œuvre – et notre compréhension réflexive de ce qu'elle fait – la pensée de la pratique. Chaque fois que l'on cherche à identifier une pratique, c'est-à-dire à désigner par un concept ce qu'une personne *est en train de faire*, on extrait la pratique de son domaine concret d'apparition pour en faire une chose pensée, une idée abstraite. Si nous parlons de la « pratique de la marche », ou de cette « manière particulière de marcher » de l'individu que nous observons, nous faisons sortir la pratique de son instantiation particulière (cette personne en train de marcher, là, sous nos yeux) pour la transformer en un concept (la façon de marcher « X »). Notre problème est que, dès le moment où nous définissons la pratique à partir d'un concept, dès le moment où nous la rendons abstraite, nous l'empêchons de correspondre à ce qui est en train de se passer, à la façon dont cette personne est en train de marcher. Si nous disions, par exemple, que sa « manière spécifique de marcher » correspond à telles ou telles caractéristique générales de la façon de marcher « X » – qui constituent à ce titre une règle d'action – cela signifierait que nous comprendrions la pratique de cet individu comme une *application* ou une *mise en œuvre* de cette règle qui détermine sa façon de marcher, sans qu'il en ait nécessairement conscience. Or, ce que ce passant est en train de faire lorsqu'il marche ne nous semble en rien correspondre à l'actualisation d'une règle sociale surplombante qui le conditionnerait à marcher ainsi. Ce qu'il fait *en pratique* est ordinaire, routinier. Il nous semble qu'il n'applique à aucun moment un concept de la « marche » pour savoir comment marcher, ou comment « mettre un pied devant l'autre ». Il le *fait* simplement. Nous aurons donc beaucoup de difficultés à expliquer ce *faire* ou cette *façon de faire* en ayant recours à un concept qui est si différent de ce que cette personne met en œuvre dans sa pratique.

La pratique, donc, se distingue de l'action, mais entretient cependant

avec elle un lien fort, un lien qui nous reste encore énigmatique. Nous avons d'ailleurs remarqué que, dès que la pratique est détachée de l'action manifeste, du concret, de ce qui se passe au moment où cela se passe, on tend à la perdre de vue, et des questions concernant sa forme et sa localisation commencent à émerger : où est-elle ? Qu'est-elle réellement ? etc. Les concepts de la pratique souffrent de ce même problème d'éloignement ; dès que l'on essaye de les appliquer à la réalité concrète de l'action, on finit par sentir un décalage. Ils ne lui correspondent jamais totalement. Ce que les individus font concrètement dans leur quotidien reste plus contingent et plus imprévisible que ce que nous pouvons espérer saisir dans les limites figées des concepts de la pratique. Et c'est là toute la difficulté d'une théorie de la pratique, car l'objet auquel elle s'applique est fondamentalement *particulier*. Aussi, essayer de le généraliser c'est risquer de lui ôter toute substance. Reprenant l'*Esquisse d'une théorie de la pratique* que nous avons laissé sur la table, on remarquera d'ailleurs que la pratique – comme concept théorique clairement défini – brille par son absence dans l'ensemble de l'œuvre de Bourdieu. S'il parle effectivement de « production des pratiques », de « structuration des pratiques », de « sens pratique », de « raisons pratiques » ou de « théorie de la pratique », la pratique reste cependant un objet fuyant, nulle part véritablement identifié et défini. La raison étant, peut-être, que Bourdieu est tout à fait conscient qu'une théorie de la pratique qui traiterait la pratique de manière abstraite, en commençant par la définir de manière générale et impersonnelle, risquerait d'être « coupée de la pratique », c'est-à-dire de s'ôter les moyens d'étudier authentiquement son objet⁸.

Pour résumer :

1. La pratique est différente de l'action. Leur lien est encore obscur (l'action est-elle une mise en application d'une pratique dans des circonstances particulières, ou la pratique est-elle une forme d'action spécifique ?).
2. La pratique a pour l'instant à voir avec plusieurs choses différentes : des habitudes, des actions régulières, des dispositions (compétences) à agir, des activités, des manières de faire.
3. Les pratiques se manifestent – tout du moins du point de vue des individus qui les réalisent – dans des contextes apparemment routiniers, ordinaires et familiers. La pratique semble donc également entretenir un lien privilégié avec la *quotidienneté* des vécus humains.
4. Plus généralement, nous nous sommes rendus compte que l'on pouvait éprouver une certaine difficulté à parler théoriquement des pratiques. La conceptualisation des pratiques tend en effet à fixer les pratiques, à les transformer en quelque chose de stable. Ceci entérine par conséquent

8. (Bourdieu, 1972, p.226).

une séparation entre l'objet conceptuel (la pratique X) et la réalisation concrète et dynamique des pratiques. En parlant ainsi théoriquement des pratiques, il nous semble que nous perdons quelque chose de leur essence.

5. Enfin, on pourra s'étonner de l'absence d'une définition claire et précise de la pratique dans la majorité des théories de la pratique (soit comme concept, soit comme entité bien identifiable, présente sous une certaine forme et localisée en un certain endroit dans le monde social). Si nous reprenons par exemple l'ouvrage que nous avons sous la main, *l'Esquisse d'une théorie de la pratique*, on remarquera que Bourdieu évite soigneusement de définir clairement son objet d'étude. Comme si le fait de le cerner et de l'identifier précisément risquait de le faire basculer d'une théorie (empirique) de la pratique à une pratique (abstraite) de la théorie, détachée de la réalité concrète des pratiques.
6. En simplifiant, nous pourrions pour l'instant comprendre la théorie de la pratique de Bourdieu comme une étude des « manières de faire » (*habitus*) des individus et des déterminants sociaux qui permettent d'expliquer l'émergence et la reproduction de ces « manières de faire » (ainsi qu'une réflexion épistémologique sur nos moyens des les aborder et de les étudier scientifiquement). La pratique est donc visible à travers ces manières de faire locales et instanciées, mais seulement indirectement à travers les questions qui l'entourent, les entités auxquelles elle se rapporte, et les logiques qui la produisent : l'*habitus*, les champs, les incorporations des normes sociales. Mais la théorie de la pratique reste une théorie dont l'objet est fuyant.

1.1.2 Quelques indices pour repérer une pratique

Les théoriciens et anti-théoriciens de la pratique s'opposent sur ce qu'ils considèrent être la *nature* des pratiques et sur les moyens d'y *accéder*. Sans encore prendre parti pour l'une ou l'autre de ces positions, nous aimerions suggérer quelques moyens qui peuvent s'offrir au sociologue ou au philosophe pour repérer une pratique. Pour cela, nous devons partir d'une définition de la pratique qui puisse être suffisamment large pour être admise, dans son idée générale, par l'ensemble des théoriciens et anti-théoriciens de la pratique.

Reprenons notre précédent exemple. Nous observons une personne marcher dans la rue. Comment identifier une pratique en relation avec ce cours d'action (c'est-à-dire dans cette trajectoire continue où nous la voyons aller de son appartement jusqu'à une bouche de métro) ? Comment séparer et identifier des actions spécifiques et nous assurer qu'elles appartiennent bien à une pratique (qu'elles sont les manifestations d'une pratique ou qu'elles sont les pratiques mêmes) ?

En partant d'une définition provisoire de la pratique, nous allons essayer d'identifier quelques formes d'actions caractéristiques sous lesquelles la pra-

tique se retrouve. Des indices qui nous permettraient d'identifier, dans ce cours d'action, ce qui appartient à la pratique et ce qui n'y appartient pas. Mais avant cela, ajoutons une courte précision sur le rapport de la pratique à l'action.

A Pratique et action

Dans le tournant pratique, on suppose généralement que la notion de « pratique » est liée à l'action⁹. La nature de ce lien, par contre, diffère selon la conception de la pratique adoptée. La pratique peut être une forme d'action (*e.g.* une action régulière (Stern, 2003)), un ensemble qui regroupe plusieurs actions (*e.g.* une activité (Schatzki, 1996)), un principe générant des actions (*e.g.* l'habitude (Turner, 1994)), un cadre dans lequel les actions prennent leurs sens (*e.g.* le cadre de l'expérience (Goffman, 1974)), etc. Dans la théorie, la notion de pratique est *issue* d'une conception de l'action, de ce que « faire » signifie, et, en retour, les actions des individus sont expliquées, dans le monde social, par la logique de la pratique.

De manière générale, on retiendra donc que :

1. La pratique est liée à l'action – pas de pratique sans action – quel que soit la nature de ce lien.
2. La théorie de la pratique est généralement liée à une conception *réaliste* de l'action. Que veut-on dire par là ? Quel que soit le lien de la pratique à l'action envisagé, les différentes conceptions de la pratique supposent qu'il existe un niveau de réalité où les individus opèrent, où ils réalisent des actions, et que ces actions sont à leur niveau d'apparition des réalités indiscutables. La notion de pratique est théoriquement évaluée par sa capacité à rendre compte de ces actions.

D'autre part, et pour établir nos premières conventions, nous distinguons :

1. La *pratique*, qui peut être selon les cas une forme d'action spécifique, un ensemble d'actions, une règle d'action, un principe générant des actions, etc. Cependant, elle n'est jamais strictement équivalente avec le seul concept d'action. Si l'on veut associer la pratique à l'action,

9. Cf. par exemple (Salanskis, 2014) pour qui la notion de pratique n'a de sens qu'à partir du moment où nous pouvons l'attacher d'une manière ou d'une autre à une action : « Quand on parle des pratiques, notre discours semble se référer à une dimension de la réalité, à des données déjà disponibles et identifiables comme telles. J'avancerai pour ma part que quelque chose mérite d'être nommé pratique uniquement si nous sommes capables de reconnaître une action en elle. L'action est la catégorie simple et générale qui est en jeu. Si nous ne voulons pas tout noyer dans une espèce de soupe pratique, nous devons savoir ce que nous appelons l'action et pourquoi, et nous devons également faire la distinction entre différents types d'actions. ». On pourra aussi parcourir avec intérêt le commentaire de cet article de Salanskis par (Gangloff et Allamel-Raffin, 2014) dans lequel sont répertoriés un certain nombre d'auteurs qui se sont penchés sur ce lien entre actions et pratiques et sur les thèmes récurrents qui apparaissent dans ces tentatives (pp.60-62).

il est nécessaire de préciser de quel type d'action il s'agit (*e.g.* action routinière).

2. L'*action*, qui est une *manifestation*, ou un *constituant* de la pratique. Ces actions (ou actes, ou comportements, ou conduites) sont réalisées par les individus dans des situations spécifiques¹⁰. Elles ne sont pas abstraites (l'action de « marcher » en général est par exemple abstraite, il ne s'agit pas de l'action réalisée par une personne en particulier).
3. L'*agir*, qui est la dimension de l'action, ce qui constitue sa nature. Définir l'agir, c'est permettre de distinguer une action humaine par opposition à ce qui n'en est pas (cette définition pouvant varier selon les auteurs). Pour les théoriciens de la pratique, le domaine de l'agir correspond le plus souvent au vécu humain et à la quotidienneté. Pour comprendre ce que les individus font véritablement, il faut se mettre à leur place et essayer d'imaginer comment il se représentent eux-mêmes, au quotidien, le sens de leurs actions¹¹.

B La pratique : une définition provisoire

Proposons une première définition qui n'aura pas vocation à s'établir comme principe mais qui pourra servir de point de départ à partir duquel nous pourrions progressivement articuler les différentes interprétations de la pratique : une pratique représente un ensemble d'actions *concrètes*, que les individus réalisent dans leur quotidien de manière *ordinaire* et *répétée* et qui sont pourvues d'un *sens* particulier en fonction de l'*espace social* où elles apparaissent¹².

10. Les théoriciens de la pratique ne font pas nécessairement la distinction entre les « actions », les « comportements » ou les « conduites ». Ces termes peuvent apparaître dans une même étude comme des synonymes. Ils sont généralement utilisés de manière très différente selon les auteurs et les disciplines considérés. Dans l'analyse de l'action, que ce soit en sociologie, en psychologie ou en philosophie, ils servent souvent à introduire une distinction entre une face « visible » (ou « extérieure ») et une face « cachée » (ou « intérieure ») d'une réalisation. Dans le behaviorisme par exemple en psychologie, les « conduites » et les « comportements » peuvent être conçus comme des manifestations visibles (physique et corporelles) d'états mentaux intérieurs à un sujet. Dans le tournant pratique, l'« action » remplit souvent un rôle similaire à ces comportements. Ce sont les manifestations visibles, *en réalisation*, des pratiques. Elles sont les parties concrètes et observables de la pratique. Le terme de « conduite » est quant à lui alternativement utilisé chez les auteurs du tournant pratique comme synonyme d'« action » (*e.g.* la conduite de tel individu dans telle situation donnée) ou de « pratique » (*e.g.* les conduites humaines correspondent à ces attitudes réalisées de manière récurrente, par habitude).

11. Le domaine de la pratique, par opposition au domaine théorique, est en effet très fréquemment associé à cette conception phénoménologique du vécu humain. Cf. Chap.3.2.

12. Cette définition s'inspire des celles de David Stern et Karin Knorr-Cetina : « Qu'est-ce qu'une pratique? (...) A tout le moins, une pratique est quelque chose que les gens font, pas seulement une fois, mais de manière régulière. Mais il s'agit plus que juste d'une disposition à se comporter d'une certaine manière : l'identité d'une pratique dépend non seulement de ce que les gens font, mais aussi du sens de ces actions et de l'environnement

C La pratique et l'action régulière

Dans la conception minimale et la plus consensuelle que l'on trouve aujourd'hui, la pratique est une forme d'habitude, un type ou un ensemble d'actions répétées ou régulières (cf. schéma 1.2)¹³. La pratique d'un art, la pratique d'un sport, la pratique expérimentale ou la pratique théorique ont toutes ceci de commun qu'elles se réfèrent à des actions relativement similaires qui seront répétées en différents endroits et en différents temps (par la même personne ou par des personnes différentes). Voir qu'un individu agit constamment de la même manière dans une situation donnée, ou que différents individus agiront de la même manière dans une situation donnée, est ce qui nous permet d'inférer qu'il y a derrière cette répétition ou cette régularité une pratique à l'œuvre.

La régularité des actions est donc un des moyens les plus sûrs pour identifier une pratique. Cette répétition est la manifestation même de la pratique, ou l'indication de la présence d'un mécanisme sous-jacent – d'une logique – de la pratique dont cette manifestation n'est qu'un effet. Par conséquent, la répétition, ou la régularité, est pour les théories de la pratique autant un *indicateur* de la pratique qu'un *phénomène à expliquer*.

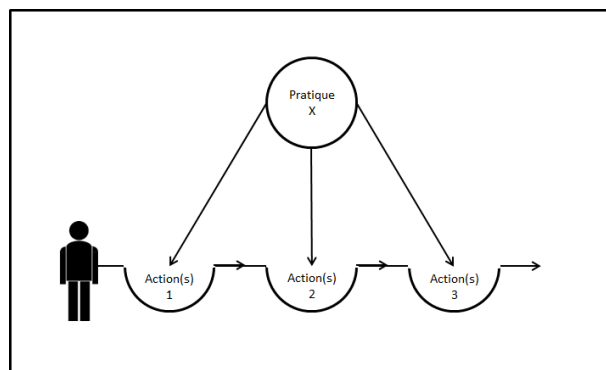
Avec une telle définition de la pratique – comme action, ou comme ensemble d'actions régulières –, peut-on alors considérer que la personne qui marche dans notre exemple introductif manifeste une pratique? Au sens strict, cette action n'est pas une pratique, c'est une action singulière. La personne considérée est simplement en train de marcher. En revanche, si nous revenions chaque jour nous assoir à la terrasse du café et que nous observions que cette personne marche quotidiennement et à la même heure dans la même direction, nous pourrions suspecter que cette action a des chances d'appartenir à une pratique.

Par contre, la régularité n'est pas toujours une caractéristique simple à identifier. Premièrement, une action qui peut apparaître comme régulière d'un certain point de vue, ne le sera pas nécessairement depuis un autre point de vue. Si le fait de « marcher » est bien une action singulière, sa réalisation

dans lequel elles se produisent » (Stern, 2003, p.186); « la majeure partie des auteurs semblent être d'accord sur le fait que les pratiques doivent être considérées comme des processus récurrents régies par des schémas spécifiés de préférences et de prescriptions. Ces processus sont (...) au premier plan dans de nombreux domaines de la vie sociale; leur existence maintient le sens que nous attribuons aux pratiques qui sont des façons coutumières ou routinières de se comporter » (Knorr-Cetina, 2001). En réalité, la majorité des auteurs du tournant pratique s'opposent à cette idée avancée par Knorr-Cetina selon laquelle une pratique pourrait être « gouvernée » par des « schémas de prescriptions », cf. Chap.2.3.

13. Cf. les définitions de la note 12. Cf. également (Reckwitz, 2002) : « A 'practice' is a routinized type of behaviour which consists of several elements, interconnected to one another : forms of bodily activities, forms of mental activities, 'things' and their use, a background knowledge in the form of understanding, know-how, states of emotion and motivational knowledge. ».

FIGURE 1.2 – La régularité comme marque de la pratique



La pratique *est* (ou se *manifeste* à travers) un type ou un ensemble d'actions régulières.

suppose une répétition d'actions plus courtes comme le fait de « mettre un pied devant l'autre ». D'autre part, si le passant que nous observons est bien en train d'effectuer une action unique – « marcher » – nous pouvons cependant remarquer que la même action est répétée par les autres personnes que nous apercevons sur le trottoir et qui sont elles aussi en train de « marcher ». Enfin, certaines pratiques, comme le fait de marcher d'une certaine manière relative à un *habitus*, n'impliquent pas que ce soit exactement les mêmes actions qui soient réalisées : nous pouvons avoir l'impression qu'il y a quelque chose de commun entre les gestes qui constituent une attitude, mais ces gestes peuvent ne pas être tout à fait les mêmes. Pour ces trois raisons, nous ne pourrions pas prendre la régularité comme seul critère pour identifier une pratique. La régularité peut être identifiée de différentes façons. La notion de *régularité* de la pratique ne va par conséquent pas de soi, ou plutôt ce n'est pas une caractéristique qui se manifeste d'elle-même en dehors de tout point de vue. Elle doit être associée à une réflexion sur son origine et son lien avec la position d'observation.

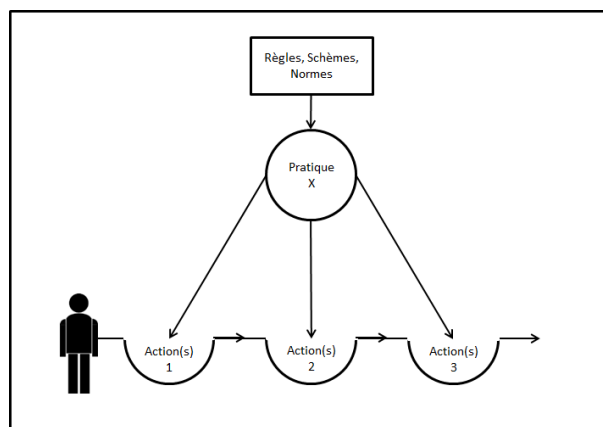
En laissant pour l'instant de côté ce rôle de l'observateur, on admettra que la régularité des actions est conçue simplement comme un marqueur, une trace, de la pratique qui incite l'observateur à chercher la logique de cette régularité dans un mécanisme à déterminer.

La régularité dans la théorie des pratiques

Dans l'orthodoxie à laquelle s'oppose le tournant pratique, l'action régulière est conçue comme une réponse normative (consciente ou inconsciente) à des règles sociales explicitement ou implicitement établies et intégrées par les acteurs. Pour donner un exemple simple, si le passant que nous observons

a traversé la rue en empruntant le passage piéton, c'est parce qu'il a intégré des règles de conduite qui déterminent, ou du moins orientent, son comportement. Sa pratique est encadrée par des règles définies *extérieurement*¹⁴.

FIGURE 1.3 – Une pratique répétée et gouvernée par des règles ou des normes.



La pratique X est un type ou un ensemble d'actions qu'un même ou plusieurs individus ont réalisés de manière similaire ou de façon répétée. La pratique X est gouvernée par des règles, des normes ou des schèmes d'actions. Dans la majorité des études qui s'intéressent à la pratique, ces règles, normes ou schèmes ne sont pas extérieurs à la pratique, mais intégrés à la pratique c'est-à-dire directement modifiables par les agents en situation.

Chez (Bourdieu, 1972) cependant – et l'on retrouvera cette tendance chez de nombreux autres auteurs de la philosophie des pratiques –, la régularité, bien qu'elle soit un effet observable de la pratique, ne découle d'aucune forme de règles ou de normes abstraites, ou d'un quelconque autre mécanisme que l'on pourrait réifier comme un structure objective *en dehors de la pratique*. S'il existe un mécanisme de la pratique – si tant est que nous puissions parler de mécanisme (cf. 1.2.2.D), il doit être *dans la pratique*, *i.e.* modifié, transformé et perpétué à travers l'action des individus. Une des thèses centrales défendues par les auteurs du tournant pratique est, en effet, de supposer que la régularité des actions ne s'explique pas par des mécanismes

14. « Extérieur » signifie « hors de portée » des individus, comme s'il s'agissait d'une loi fondamentale sur laquelle les individus ne pourraient exercer aucun contrôle possible, seulement la subir. Dans notre exemple du passage piéton, la règle est institutionnelle. Il s'agit du code de la route. Mais dans le tournant pratique, les « règles extérieures » font le plus souvent référence à des structures plus fondamentales qui régissent les sociétés humaines (*e.g.* les structures de (Lévi-Strauss, 1948) qui fonctionnent comme des règles sous-jacentes et récurrentes dans le monde social, comme par exemple les façons dont sont ordonnés les systèmes de parenté dans les sociétés humaines).

fondamentaux déterminants de manière sous-jacente la structure du monde social, mais à l'inverse que ce sont les réalisations concrètes des individus qui produisent cette régularité *dans la pratique*¹⁵. C'est ce sur quoi Bourdieu insiste lorsqu'il nous demande de ne pas croire que derrière une répétition d'actions se cache nécessairement un mécanisme qui produit cette répétition. Par exemple, si nous pouvons donner une moyenne statistique de ce que les passants que nous observons sont en train de faire (la plupart d'entre eux *marchent*), cela ne doit pas automatiquement nous conduire à penser qu'il existe un « mécanisme de la marche » qui explique cette régularité. Pour paraphraser Bourdieu, il ne faut pas prendre des substantifs pour des substances et traiter ces substances comme des objets propres qui auraient « le pouvoir d'agir » ; il faut éviter de prendre « les choses de la logique pour la logique des choses » :

« Pour échapper au réalisme de la structure qu'hypostasient les systèmes de relations objectives en les convertissant en totalités déjà constituées en dehors de l'histoire de l'individu et de l'histoire du groupe il faut et il suffit d'aller de l'*opus operatum* au *modus operandi*, de la régularité statistique ou de la structure algébrique au principe de production de cet ordre observé et de construire la théorie de la pratique ou, plus exactement, du mode de génération des pratiques »¹⁶ (Bourdieu, 1972, pp.253-255)

A comprendre : le fondement de la pratique n'est pas une règle abstraite ou un mécanisme extérieur inscrit dans on ne sait quelle réalité qui fonctionnerait comme une structure objective qui déterminerait nos actions, mais un mécanisme inscrit dans la pratique et qui est plus dynamique, qui évolue : la pratique est à la fois une structure qui est structurée par les actions qui la précèdent, mais elle est aussi une structure qui oriente la structuration des actions à venir¹⁷.

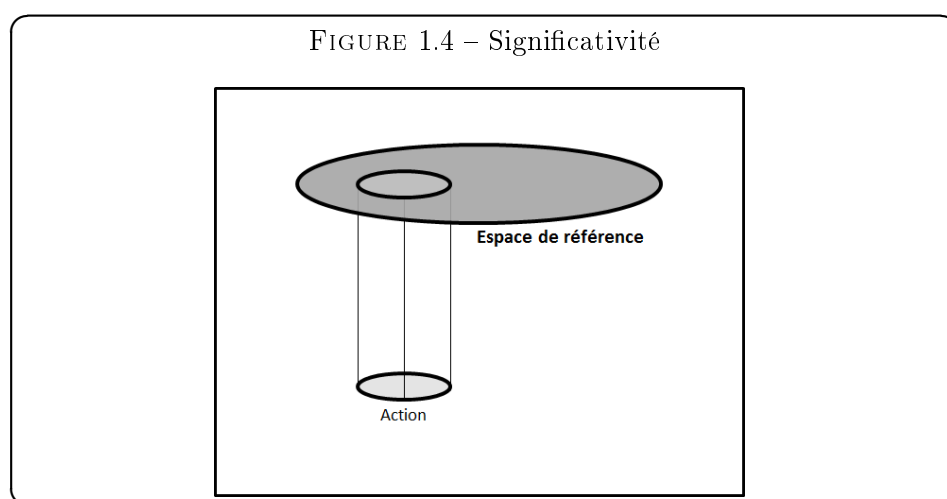
15. Pour rendre compte de cette production et de ce maintien de la régularité en pratique, les théories de la pratique comme celle de Bourdieu doivent cependant intégrer des entités intermédiaires qui ont une fonction structurante et qui sont à la fois les *produits* des actions individuelles et les *cadres* qui déterminent récursivement la façon dont ces actions vont pouvoir être réalisées. Voir à ce propos notre discussion sur les entités intermédiaires (1.2.2.E).

16. Notons sans en tirer les conséquences que ceci n'enlève rien au fait que c'est pourtant bien une structure, transformée en principe de production et inscrite en pratique, qui permet à Bourdieu de pouvoir identifier, au moins temporairement, la régularité d'une pratique. Le mécanisme de production de la pratique est bien différencié, même temporairement, de l'action.

17. En nous reportant à *L'esquisse d'une théorie de la pratique*, nous remarquerons que nous avons ici atteint la définition de l'*habitus* : « *habitus*, systèmes de *dispositions* durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement "régées" et "régulières" sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles (...). ». Bourdieu ajoute en note du terme « disposition » la définition suivante : « Le mot "disposition" paraît particulièrement ap-

D La pratique et l'action sensée

Outre la répétition, il existe une deuxième caractéristique qui permet d'identifier un type d'action (ou un ensemble d'actions) comme appartenant à une pratique : la significativité. Une action significative est une action qui prend son *sens* relativement à un « espace de référence » particulier (cf. schéma 1.4). Pour revenir à notre exemple du passant, si nous nous concentrons en l'observant sur sa « façon de marcher » spécifique, les actions que nous le voyons effectuer se détachent sur le fond de cette pratique ; elles nous semblent sensées par rapport à cet « espace de référence » particulier que constitue ici sa « façon de marcher ».



L'« espace de référence » est un concept que nous forgeons pour regrouper tous les termes qui, dans les théories de la pratique, ont exactement cette fonction d'attribuer du sens aux actions qui appartiennent à des pratiques (ou aux actions qui manifestent des pratiques). La majorité des théories de la pratique font appel à des espaces de référence. Parmi ces espaces on peut par exemple compter : les « arrières-plans », les « formes de vie » ou les « jeux de langage » chez (Wittgenstein, 1958b), le « *bios* » ou la « *viva* » chez (Arendt, 1958), les « significations subjectivement pensées » chez (Weber, 1922) ou chez les phénoménologues sociaux tel que (Schutz, 1963), les communautés (Winch, 1958) les « systèmes de pratiques » ou les « activités » chez (Chang, 2014) ou (Schatzki, 1996), les « structures » chez (Giddens, 1987), les « champs » chez Bourdieu (Bourdieu et Passeron, 1970), les « régimes » chez (Thévenot et Boltanski, 1991), etc. Dans certaines de ces approches,

proprié pour exprimer ce que recouvre le concept d'*habitus* (défini comme système de dispositions) : il exprime d'abord le résultat d'une action organisatrice présentant alors un sens très voisin de mots tels que structure ; il désigne par ailleurs une manière d'être, un état habituel (en particulier du corps) et, en particulier, une prédisposition, une tendance, une propension ou une inclination. » (Bourdieu, 1972, pp.256 et 393).

les pratiques sont directement assimilées à ces espaces de référence, c'est-à-dire à des sites de réalisation du monde social où sont organisées les actions humaines. Ces espaces de référence sont alors considérés comme les entités sociales primordiales dans lesquelles se structurent les interactions entre les individus et d'où émerge le sens de leurs actions¹⁸. Par exemple, si notre passant, avant de traverser par le passage piéton, devait lever la main pour faire signe aux voitures de s'arrêter, ce geste prendrait son sens par rapport à ce site particulier qu'est la circulation en milieu urbain. Ce même geste aurait un sens totalement différent, voire aucun sens du tout, s'il devait être réalisé dans l'appartement de cette personne.

La localisation de ces espaces de référence, tout comme celle des pratiques, est diverse. Ce peut-être par exemple l'acteur qui par son *intention* donne un sens à l'action, ce peut être le *contexte* ou la *situation* qui précise ce sens, ou encore des règles extérieures qui viennent déterminer leur sens comme dans notre précédent exemple de la conception classique de la régularité à laquelle s'oppose notamment Bourdieu.

E La pratique et l'action concrète

Une « action concrète » est ce que nous définissons comme une action réelle, située, attachée à un contexte particulier d'apparition¹⁹. Elle sert, chez les auteurs du tournant pratique, à évoquer ce niveau réel, univoque et tangible où se déploient les actions qui manifestent des pratiques (leurs conceptions de l'action concrète peut cependant varier). Il s'agit par exemple de ce que le passant est *en train* de faire, là, devant nous, au moment où nous l'observons. Une action concrète s'oppose à une conception abstraite ou à un compte rendu rétrospectif de l'action. On s'attarde, en étudiant les actions concrètes, à ce que les individus font réellement dans les situations dans lesquelles ils sont pris, et non pas à une forme idéalisée et simplifiée de ce qu'ils ont pu faire (ou de ce qu'ils peuvent faire en général).

Dans notre exemple, si nous voulions raconter l'action du passant à une

18. Voir par exemple chez Schatzki la relation des actions aux pratiques, et la façon dont le sens des actions émerge à travers ces « sites sociaux » que sont les pratiques : « les contours, positions et sens des entités sociales dérivent en partie d'un contexte composé de pratiques sociales. (...) Ce qu'une chose est, est fondamentalement ce qui est compris de cette chose. Les compréhensions, par ailleurs, sont portées dans les pratiques sociales et exprimées dans les faires et les dire qui composent ces pratiques. (...) Le sens, par conséquent, est porté et établi dans les pratiques sociales. (...) Le sens n'est pas une affaire de différence, de schéma abstrait, ou d'une attribution relative, mais une réalité qui doit être ramené dans ces régimes d'activité et d'intelligibilité qu'on appelle les "pratiques" » (Schatzki, 2002, pp.20 et 58).

19. Ce concept d'« action concrète » nous sert à regrouper sous un seul terme les différentes expressions que les auteurs du tournant pratique utilisent pour se référer à la réalité de l'action manifestant une pratique (*e.g.* « action effective » (Schatzki, 2010), « ce que les gens font effectivement » (Soler et collab., 2014), (Pickering, 1992), « action pratique » (Woody, 2014), etc.).

tierce personne, et que nous disions « il est allé vers son lieu de travail », notre interlocuteur pourrait nous demander « mais qu'a-t-il *vraiment* fait lorsque tu l'as vu ? ». Le « vraiment » sous-entend que notre description n'était pas suffisamment fidèle, qu'elle ne rapportait pas la véritable suite d'actions que le passant a effectivement réalisée, mais seulement une synthèse générale de tout ce qu'il a pu faire depuis qu'il est sorti de chez lui jusqu'à ce qu'il ait atteint son lieu de travail. Si la notion d'action concrète renvoie, par exemple, à ce que le passant a effectivement lui-même vécu et pensé, nous aurions pu dire à notre interlocuteur que le passant « est sorti de chez lui », qu'il « s'est ensuite arrêté au passage piéton », et qu'il « a attendu que le flot des voitures s'arrête et que le sémaphore lui donne le signal pour traverser », etc.²⁰.

Pour la majorité des auteurs du tournant pratique, la notion de « pratique » repose sur l'idée que les agents sociaux effectuent des actions concrètes. Analyser la pratique c'est porter un intérêt particulier à l'action telle qu'elle est effectivement menée par les individus ; c'est produire un compte rendu fidèle, authentique, de la réalité de l'action, et non pas une reconstruction rétrospective ou un modèle de l'action reposant sur une conception abstraite de l'agent.

Un problème : la multiplicité des descriptions de l'action et la multiplicité des conceptions de la pratique

De notre point de vue d'observateur, comment peut-on accéder à ce que le passant a fait *effectivement* ? Sur ce point, nous devons souligner sans en prendre encore pleinement la mesure, que cette dernière question n'est pas anodine, elle vise un présupposé largement partagé par les théoriciens de la pratique qui consiste à penser qu'une étude de la pratique et de son fonctionnement doit s'attacher à déterminer ce que les acteurs *font effectivement*. Défendre qu'il y a des faires effectifs ou des actions effectives, revient à adopter ce que nous appellerons un « réalisme de l'action »²¹.

A partir de notre description de l'action concrète, une problème se pose : qu'est-ce qui nous permet de décider quelle description de l'action pourra être acceptée comme le compte rendu le plus authentique de l'action effectivement réalisée ? Dans notre cas, qu'est-ce qui permet de nous dire que la description « le piéton est sorti de chez lui, il s'est arrêté devant le passage clouté, il a attendu que le flot des voitures s'arrête et que le sémaphore lui donne le signal pour traverser, etc. » est plus fidèle que « il est allé vers son lieu de travail » ? Et lorsqu'il fait un pas, comment pouvons-nous décrire cette action ? On peut dire que le pas est une action dans l'activité qui consiste à marcher d'un endroit à un autre. On peut concevoir ce pas de manière physiologique en étudiant la manière dont il engage toute une mécanique du corps pour

20. La notion d'« action concrète » n'est cependant pas toujours attaché au sens subjectivement vécu de l'action comme chez Weber. Sur ce point, cf. Chap.3.

21. Cf. Chap.3.

tenir en équilibre, on peut étudier les processus neuro-physiologiques pour rendre compte de cette action, on peut découper l'action d'un point de vue physique en une multitude de petits instants. Il semblerait donc que pour la même action, il y ait une multiplicité – voire une infinité – de descriptions possibles. Les questions les plus difficiles de la description sont celles de la segmentation et de l'échelle (ou du registre de la conceptualisation) : pour quelle raison un cours d'action doit être découpé de telle ou telle, ou compris selon tel ou tel niveau (il marche *ou* il va à son travail) ? La multiplicité des descriptions suggère qu'il existe plusieurs segmentations et plusieurs plans de description valables d'un même cours d'action visé (physique, neurologique, physiologique, intentionnel, etc.). Le problème de cette multiplicité est, d'une part, qu'il peut parfois être difficile de rapporter ces différents plans entre eux, et, d'autre part, que ces différents niveaux de description proposent plusieurs points de départ possibles pour comprendre l'action concrète, et y attacher la pratique. Cette multiplicité des descriptions de l'action entraîne par conséquent un problème de la multiplicité des conceptions de la pratique : elle menace la possibilité de conceptualiser la pratique à partir d'un niveau unique et univoque. Un de nos objectifs au cours de ce travail sera d'éclaircir ce problème de la multiplicité des conceptions de la pratique en le rattachant aux difficultés qui apparaissent au niveau des description de l'action, de *ce qui est fait*, et de la manière dont nous pouvons analyser ce qui est fait ²².

F La pratique et l'action ordinaire

L'« ordinarité » de l'action est une marque empirique que l'on retrouve dans l'éthnométhodologie de Garfinkel et chez Wittgenstein. L'ordinarité est un concept difficile à saisir tant il nous est familier. Il se conçoit peut-être mieux négativement, dans une situation de crise : lorsqu'un individu est pris dans une situation inhabituelle, il se trouve comme contrarié dans sa routine et va rétrospectivement concevoir cette routine comme quelque chose qui allait de soi, quelque chose d'ordinaire. Par contraste, dans la grande majorité des actions quotidiennes, les individus agissent naturellement ; ils savent ce qu'ils doivent faire à tel point que ce « faire » n'est même probablement pas conscientisé comme une action. L'ordinarité est le fait que les agents savent manifestement comment se comporter dans des situations données, que leur action semble aller de soi, qu'elle ne semble pas leur poser de question ni de problème.

Pour un analyste du monde social, cette ordinarité ne devrait cependant pas aller de soi ; elle devrait au contraire nous intriguer et nous suggérer que ce rapport non-problématique de l'acteur à ses activités quotidiennes est un phénomène intéressant à étudier ²³. L'ordinarité se caractérise par le fait que

22. Pour plus de détail sur ce problème, cf. Chap.2.2

23. Rappelons que ces actions ordinaires sont au cœur de l'analyse ethnométhodologique. Elles peuvent d'ailleurs être assimilées dans ce courant à l'entité principale de la

les individus semblent « savoir ce qu'ils font » et en même temps qu'ils le font de manière non-réflexive²⁴. Cette ordinarité se décline en plusieurs manifestations. La coordination par exemple : le fait que les agents savent apparemment coordonner entre-eux leurs actions, est une manifestation de cette ordinarité. Autre fait important : l'ordinarité implique qu'il existe comme une dimension naturelle dans ce que nous faisons, une dimension plus fondamentale que n'importe quelle conception réflexive de ces actions, ou de n'importe quelle expression qui viendrait après coup essayer d'explicitier ce que nous avons fait. Par exemple, lorsque nous marchons dans la rue, nous savons ce que nous faisons sans avoir besoin de nous le représenter mentalement ou de le dire. De sorte que, comme le souligne Rouse, la pratique semble reposer sur une compréhension ordinaire de ce que nous faisons qui est antécédente à toutes les conceptualisations ou toutes les formulations que nous pourrions en avoir :

« there must be a level or dimension of human understanding expressed in what we do that is more fundamental than any explicit interpretation of that understanding. The concept of a "practice" is then widely invoked in social theory to identify the locus of this background understanding or competence that makes it possible to follow rules, obey norms, and articulate and grasp meanings. » (Rouse, 2007, p.503)²⁵

1.1.3 Récapitulatif

1. La pratique entretient un lien étroit avec l'action. Selon les approches, on peut considérer que la pratique est (1) une *forme* d'action particulière, (2) un ensemble d'actions, ou bien (3) quelque chose d'autre, encore indéterminé, qui se manifeste par une ou un ensemble d'actions.
2. Nous avons provisoirement proposé pour la pratique la définition suivante : « une pratique représente un ensemble d'actions *concrètes*, que

pratique. Cf. 1.2.2.E. Voir également l'annexe A sur « Garfinkel et les activités ordinaires ».

24. Ogien décrit l'objectif des *Recherches* de Garfinkel comme étant d'« isoler et [de] décrire les opérations épistémiques (ou les "méthodes") que les acteurs effectuent de façon irréfléchie pour mettre directement en ordre les éléments perceptibles d'un environnement d'action (choses, individus, faits et gestes, énoncés) aux seules fins pratiques d'assurer l'imprévisible déroulement des échanges sociaux. » (Ogien, 2008, p.810).

25. Dans ce passage, Rouse ne s'intéresse pas directement à la conception ethnométhodologique de la pratique, mais à une synthèse des approches de Wittgenstein et Heidegger. Il poursuit : « Les théoriciens de la pratique espèrent ainsi développer l'affirmation énigmatique de Wittgenstein selon laquelle les règles et le suivi de la règle s'inscrivent sur "des accord dans les formes de vie", et l'affirmation plus élaborée de Heidegger selon laquelle l'articulation la plus fondamentale de l'homme de tous les jours ne vient pas d'une détermination individuelle de l'action, mais de "ce qu'une personne fait" (das Man, la "personne") ». On remarquera cependant que cette description sied également aux conceptions de l'action ordinaire et des situations chez Garfinkel. Pour plus de détails sur ce parallèle, cf. 2.3.

les individus réalisent dans leur quotidien de manière *ordinaire* et *répétée* et qui sont pourvues d'un *sens* particulier en fonction de l'*espace social* où elles apparaissent ».

3. La pratique est répétée, ou s'observe par les répétitions d'actions, ou de schémas d'actions semblables. Plusieurs concepts centraux du tournant pratique sont liés à cette répétition (la régularité, l'habitude, la routine, la reproduction). Cependant, la répétition d'une ou d'un ensemble d'actions similaires n'est pas un critère suffisant pour identifier une pratique.
4. Les actions appartenant à des pratiques acquièrent leur *sens* relativement à des *espaces de référence*. Ces espaces de références peuvent être assimilés aux pratiques mêmes dans certaines conceptions de la pratique (*e.g.* la notion d'« activité » chez (Schatzki, 1996)²⁶).
5. Dans le tournant pratique, il est courant d'associer la pratique à un domaine réel de l'action, que nous avons défini comme le niveau des « actions concrètes ». Nous avons cependant entrevu une difficulté dans l'identification de ces actions concrètes. En effet, plusieurs descriptions de *ce qui est fait* sont envisageables. Comment dès lors savoir à quelle description se fier pour concevoir ou retrouver la pratique ?
6. Les actions effectuées dans le cadre de pratiques sont réalisées de façon ordinaire, à savoir qu'elles n'impliquent pas nécessairement d'effort réflexif de la part des individus les réalisant pour être menées à bien. L'ordinarité des situations pratiques peut nous conduire à suspecter qu'il existe un *niveau fondamental* dans lequel les pratiques s'inscrivent. Ce *domaine pratique* semble résister à l'explicitation car il n'est ni de l'ordre de la *représentation*, ni de l'ordre du *langage* ; il est antérieur à ces efforts de préhension théorique. Reste à savoir si ce niveau peut être conquis par l'analyse, et si même avant cela nous pouvons admettre que ce niveau fondamental existe réellement.

26. A ce propos, voir les annexes B et C sur « les trois notions de la pratique chez Schatzki » et sur « la conception des pratiques fondée sur la notion d'activité ».

1.2 Le vocabulaire de la pratique

Nous allons maintenant apporter quelques clarifications sur le vocabulaire de la pratique, car il est, à notre avis, à l'origine de nombreuses confusions et de nombreuses erreurs de conceptualisation²⁷.

Nous commencerons d'abord par distinguer les différentes façons dont la notion de « pratique » est aujourd'hui utilisée dans le langage courant (1.2.1), puis nous nous concentrerons ensuite sur les différents emplois de ce terme dans les théories de la pratique (1.2.2).

1.2.1 Les notions de la pratique dans le langage ordinaire

L'analyse du langage ordinaire constitue généralement une assise confortable pour engager une réflexion philosophique sur une notion aussi complexe et plurivoque que celle de la « pratique »²⁸. Notre intention n'est cependant pas de dresser un inventaire scrupuleux des différents usages courants de cette notion ; la rigueur des définitions n'étant pas un trait caractéristique du langage ordinaire, cet inventaire risquerait de se confronter à des problèmes de chevauchement de sens. Nous cherchons seulement à identifier les sens les plus courants dans lesquels le terme de « pratique » est aujourd'hui employé. Ces sens pourront nous être utiles pour comprendre par la suite quelles directions le tournant pratique a choisi d'emprunter vis-à-vis de ces notions (et éventuellement aussi quels sont ses oublis)²⁹.

27. A propos du vocabulaire de la pratique, on pourra consulter (Soler, 2015, à paraître) qui s'attache à distinguer les différentes fonctions de l'emploi du terme « pratique » dans le tournant pratique des études sur les sciences.

28. Pour nous référer à ces compréhensions ordinaires du terme de « pratique », nous distinguons (pour ce chapitre seulement) les « notions » de la pratique des « concepts » de la pratique. La « notion » se différencie du « concept » en ce qu'elle est plus élémentaire, plus intuitive, mais parfois aussi plus imprécise. Elle se réfère à notre emploi quotidien, routinier et non-réflexif des mots. De l'autre côté, le « concept » découle d'une *conception*, c'est-à-dire d'une réflexion théorique sur un sujet. *Le Petit Robert* (2004, p.499) définit le concept comme une « représentation mentale, générale et abstraite d'un objet ». On comprendra dans ce sens le *concept* de la pratique comme un objet construit dans une théorie spécifique de la pratique. Pour une présentation des *notions* de la pratique en partant du langage ordinaire, cf. (Schatzki, 1996, Three notions of practices, pp.89-90) et (Lynch, 1997b). Inversement, pour une présentation des théories du tournant pratique centrée sur quelques *concepts* de la pratique, cf. (Rouse, 2002, Ch. 5 : Two concepts of practice). Notre étude s'inspire des travaux de Schatzki (1996) sur les notions de la pratique dont on trouvera un résumé dans l'annexe B. Son étude se limite à trois notions de la pratique – dont deux seulement sont utilisées dans sa construction d'un système de la pratique, cf. annexe C.

29. A propos de l'intérêt de retourner vers les notions de la pratique dans le langage ordinaire, et la critique de l'oubli de certaines de ces notions, cf. (Lynch, 1997b).

Notion 1. La pratique comme « réalité concrète »

Exemple : « En théorie cela semble être correct, mais dans la pratique, ça ne marche pas »³⁰.

D'après ce premier sens, la pratique renvoie à un domaine de réalité concrète que l'on oppose habituellement – survivance de notre héritage platonicien – à un domaine théorique idéal et abstrait. L'expression « en pratique » ou « dans la pratique » vient insister dans ce cas sur *ce qui se passe effectivement*, sur *le monde tel qu'il est réellement*, par rapport à ce que l'on aurait pu prévoir ou imaginer. La pratique s'oppose ici à la spéculation, aux hypothèses scientifiques, aux conjectures et aux théories ; un ensemble de concepts abstraits qui ne sont jamais à l'abri de manquer une prédiction, ou d'être réfutés, « parce qu'en pratique, c'est plus compliqué », et que toute théorie, en tant que généralisation, néglige nécessairement certains aspects de cette complexité.

Cette notion de pratique comme domaine de réalité est aussi souvent associée à tout un ensemble d'aspects qui viennent caractériser la réalité humaine concrète, c'est-à-dire ce que nous vivons familièrement dans notre quotidien, au jour le jour : la sensation du temps qui passe, et des événements qui se succèdent continuellement, leur imprévisibilité, mais aussi la matérialité du monde, la présence d'autres individus dans notre entourage, l'importance de nos relations avec eux, etc.

Notion 2. Pratique (adjectif) comme qualificatif d'une « attitude » ou d'une « approche » particulière du monde

Exemple : « Il a un bon sens pratique ».

Cette deuxième notion de la pratique, proche de la précédente, sert habituellement à qualifier l'attitude des personnes qui sont tournées vers la réalité, vers l'aspect concret et matériel des choses. « Avoir un bon sens pratique » c'est par exemple savoir comment manipuler des objets ou des outils, savoir s'organiser rapidement dans l'instant, prendre des décisions, être dans le moment, dans l'action.

Dans cette perspective, une approche « en pratique » se rapporte à l'action humaine comprise comme *attitude* vis-à-vis de la réalité humaine concrète (celle de la notion 1.). Elle renvoie à ce moment-là à l'opposition classique entre la *theoria* et la *praxis* ; entre d'un côté la contemplation *passive* du monde platonicien des Idées ou la position du spectateur aristotélicien³¹

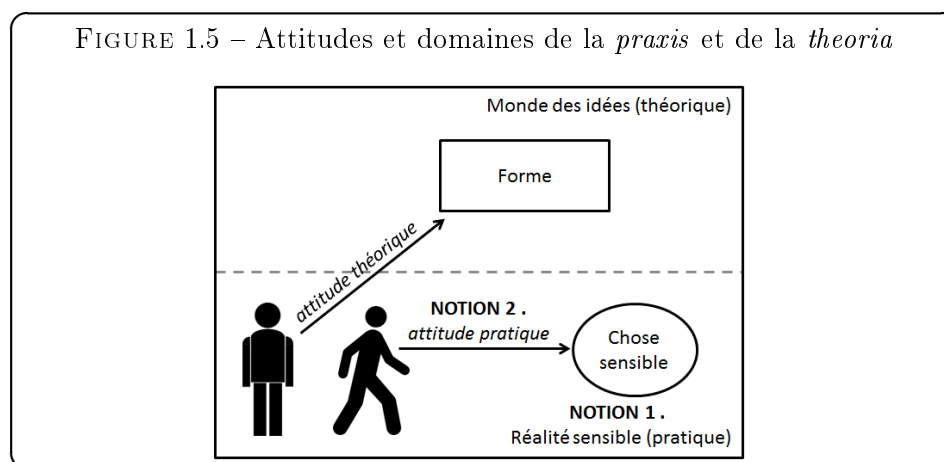
30. A propos de cette expression, on lira avec intérêt le court opuscule de Kant : « Sur l'expression courante : c'est bon en théorie, mais non en pratique » (Kant, 1793). A travers l'analyse de cette expression, on lit une interrogation que l'on trouve de manière récurrente dans la philosophie de Kant : quelle est la relation entre les concepts rationnels élaborés par la métaphysique, et l'usage défini de ces concepts dans la science et dans l'action humaine ? Le but est de résoudre l'antinomie, essentielle, entre l'origine transcendante de ces concepts et leur application immanente. On retrouve cette question dans la philosophie des pratiques, notamment à travers le problème de la règle et de son application. Cf. Ch.2.

31. Platon nomme « Formes » ou « Idées » des réalités archétypales sur lesquelles le

(nous dirions aujourd'hui une position réflexive ou d'abstraction) et l'engagement *actif* de l'individu, aux prises avec tout ce que le réel peut contenir d'aléatoire et de contingent. L'engagement *actif* suppose aussi l'idée d'un mouvement et d'une transformation du monde de la part de l'agent.

On remarquera que cette opposition se maintient dans le langage courant : si « en pratique » se réfère à l'action réelle d'agents, « en théorie » exclut l'idée d'une action (même d'une action mentale) ; ce qui est « en théorie » est niché dans un monde conceptuel au sens platonicien, un monde de formes fixes et universelles. Nous pourrions cependant arguer que la pensée théorique est aussi un *acte*. Mais, dans le sens commun, la représentation d'une personne *en train* de théoriser n'implique aucun mouvement physique, aucune action visible, contrairement à l'image d'une personne en train de pratiquer une activité, d'agir physiquement. Si cette association de la pratique au mouvement physique, et de la théorie à une absence de mouvement, n'est pas entièrement justifiée, nous devons toutefois reconnaître qu'elle a une place importante dans la pensée ordinaire de l'opposition théorie/pratique.

On peut essayer de distinguer la notion 1. de la notion 2. à travers l'opposition *theoria/praxis* qui peut s'inscrire selon deux modes d'opposition différents : soit on oppose deux **attitudes** d'un individu face au réel, la contemplation ou l'action, soit on oppose deux **domaines ontologiques**, celui des objets abstraits, des théories idéales, et celui du réel concret, des choses sensibles (cf. schéma 1.5).



Selon la philosophie considérée, la position hiérarchique entre les deux termes de cette polarité (d'attitude ou d'ontologie) peut être inversée. Dans la philosophie antique, chez Platon et chez Aristote par exemple, l'attitude monde sensible est modelé (Platon, 383, av. JC.). Le sens du mot « *theoria* » évolue chez Aristote pour passer de la simple action de « regarder » à la contemplation théorique (Dudley, 1982). L'acte du spectateur observant une pièce de théâtre devient une métaphore de l'homme contemplant l'univers (Aristote, -350). Sur l'opposition entre les concepts de *theoria* et de *praxis* chez Platon et Aristote, cf. l'annexe D.

contemplative est mise en avant comme un idéal à atteindre³². Dans les philosophies de la pratique, à l'inverse, l'opposition hiérarchique est retournée à l'avantage à la *praxis*. Le domaine de la pensée, abstrait, est considéré comme approximatif, parce qu'idéalisé, tandis que le domaine du concret est considéré comme plus réel, plus entier, plus vrai. La pratique n'est pas sélective ; contrairement à la théorie, elle reflète toute la complexité du réel où les aléas et les aspects contingents, écartés par la théorie, sont entièrement présents. L'action concrète ne peut exclure aucun facteur contingent ou conjoncturel. L'expression commune « c'est vrai en théorie, mais en pratique cela ne marche pas » souligne cette opposition entre ce qui, dans un cas abstrait fonctionne, mais qui, dans la réalité concrète, est soumis à d'autres types d'influences qui peuvent faire échouer la prédiction du cas théorique³³.

Cette dichotomie entre deux domaines d'existence est fondamentale, notamment parce qu'elle peut se superposer à un large nombre d'oppositions structurantes de la philosophie occidentale : abstrait/concret ; réalité/apparence ou idéal/réel ; actif/passif, physique/mental ou corps/esprit, etc.

Notion 3. La pratique comme « activité »

Exemple : « La pratique des échecs ».

Dans un troisième sens, la pratique peut être conçue comme une *activité*. Cette notion se retrouve dans de nombreuses expressions du langage courant, comme la pratique professionnelle, la pratique d'un art, la pratique expérimentale en science, etc.

Cette notion recouvre toute activité qui peut être associée à des règles, à des normes, ou à des codes qui précisent ce à quoi correspond l'activité *X* en question. Par exemple, le jeu d'échecs comporte certaines règles (*e.g.* « la tour se déplace latéralement », « le fou se déplace en diagonale ») qui précisent le contour de cette activité³⁴.

Notion 4. La pratique comme « réalisation effective » ou comme « action concrète »

Exemple : « Il est en train de pratiquer son sport ».

Dans ce quatrième sens, la notion de pratique implique l'idée d'une action *en train* de se réaliser, au moment présent, sous nos yeux. Cette réalisation effective se distingue toutefois d'une simple action (par exemple : « il marche »

32. Idéal qui ne peut être atteint que pour lui-même : si la *theoria* devait viser d'autres buts, notamment pratiques, elle ne serait pas, aux yeux d'Aristote, poursuivie pour de bonnes raisons, cf. annexe D.

33. Voir à ce propos l'analyse de (Cartwright, 1983) sur l'idéalité des théories en physique. Cet ouvrage est, avec celui de (Hacking, 1983), une des références qui marquent l'émergence du tournant pratique en philosophie des sciences. Cf. l'annexe E sur « le tournant pratique dans les études sur les sciences ».

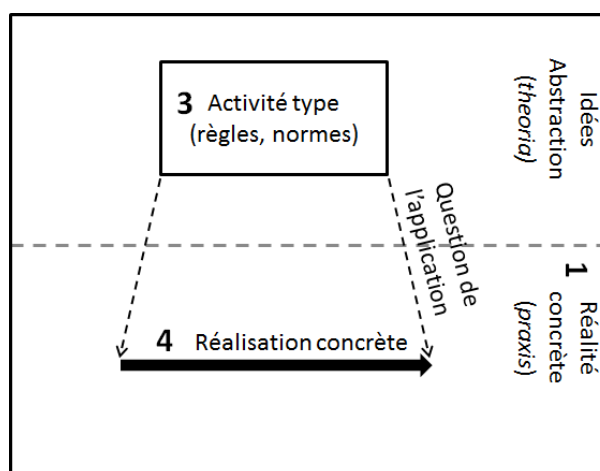
34. A propos des théories de la pratique qui associent le concept de la pratique à l'activité, cf. annexe C.

ou « il range son bureau ») dans la mesure où ce qui est pratiqué doit être *habituellement* ou *régulièrement* pratiqué.

Dans la théorie des pratiques, cette quatrième notion entretient un lien problématique avec la précédente. Quelque chose que l'on est en train de pratiquer peut en effet se concevoir simplement comme une « réalisation effective » et régulière apparaissant dans le domaine de la pratique, ou comme l'« application » (la « mise en pratique ») d'une activité X au sens de la notion 3. Par exemple : « mettre en pratique des règles de conduite ».

Un des intérêts de cette notion 4. est de mettre l'accent sur la force de la relation (normative, réglementaire, suggestive, indicative) entre une activité et son application, et de questionner justement la nature de ce rapport. Une grande partie de la littérature des théories de la pratique cherche à élucider la relation entre la notion 3. (activité) et la notion 4. (réalisation concrète), en essayant de savoir si cette relation peut se lire comme une « application ». Le schéma 1.6 représente la différence – et les relations – entre les notions 1, 3 et 4 que nous venons de dégager.

FIGURE 1.6 – La relation entre une activité et une réalisation concrète ou le problème de l'application de la règle



Notion 5. La pratique comme « compétence », « savoir-faire » ou « disposition »

Exemple : « De longues années d'expérience lui ont permis d'acquérir une pratique solide de la navigation. ».

Avoir la pratique, c'est aussi *posséder* quelque chose, à la suite, par exemple, d'un apprentissage. Cette notion est synonyme de *compétence*, de *disposition*, de *capacité*, de *savoir-faire* ou encore d'*expérience*.

De nombreuses théories de la pratique s'appuient sur ce genre d'entités dispositionnelles pour rendre compte de ce qu'est l'objet *pratique*. Cette no-

tion de « compétence », peut, selon la théorie de la pratique considérée, soit être entièrement assimilée à la pratique (*e.g.* la notion d'*habitude* chez (Turner, 1994), ou les *compétences* chez (Dreyfus et Dreyfus, 1980)), soit être seulement un élément parmi d'autres qui apparaît dans la pratique mais qui n'est pas assimilable, à lui seul, à l'ensemble de la pratique (*e.g.* la notion d'*habitus* chez (Bourdieu, 1972)).

Notion 6. La pratique comme « habitude » ou comme « routine »

Exemple : « Chaque fois qu'il reçoit quelqu'un, il lui offre un thé à la menthe. C'est une pratique courante chez lui ».

Dans ce dernier sens, la notion de pratique renvoie à une action routinière, une coutume ou un rituel ; à ce que nous avons l'habitude de faire, régulièrement, sans avoir à y penser. Cette notion de la pratique comme habitude est proche de la notion 5. (compétence, disposition) et de la notion 4. (réalisation concrète) : nous pouvons dire d'une personne qu'elle a une habitude (elle a intégré une manière de faire) que l'on ne peut observer que dans des manifestations concrètes.

Une grande partie de la littérature philosophique et sociologique sur les pratiques concerne ces actions ordinaires et répétées (« ordinaire » signifie ici : naturelle, habituelle, familière, dans le cours des choses, comme si l'action allait de soi et qu'elle ne devait poser aucun problème à l'individu qui la réalise). Car en réalisant des actions régulières, les individus font à la fois transparaître certaines conventions sociales qu'ils ont incorporées, mais ils les *reproduisent* également à travers ces réalisations. L'action routinière est par conséquent à la fois une *manifestation* de l'apprentissage des normes sociales et un *moteur* de leur maintien ou de leur reproduction.

Pour résumer

Nous avons identifié six emplois différents de la notion de « pratique » résumés dans le tableau suivant :

Notion	Terme employé
1	« réalité concrète » « domaine de la pratique » ou « l' <i>en pratique</i> »
2	« attitude » ou « approche <i>en pratique</i> »
3	« activité »
4	« action concrète » ou « réalisation » (« mise en application » de la notion 3.?)
5	« compétence », « disposition », « capacité » ou « savoir-faire » (<i>know-how</i> en anglais)
6	« habitude » ou « routine »

1.2.2 Le terme de « pratique » dans le tournant pratique

Devons-nous parler de « la » pratique ou « des » pratiques ? Une théorie de « la » pratique peut-elle contenir plusieurs pratiques ? Que doit-on entendre par une approche « *en pratique* » des pratiques ? Et est-il d'ailleurs possible de parler de « la pratique » en un sens abstrait ?

Pour répondre à ces questions, poursuivons notre travail de clarification sur le vocabulaire de la pratique en nous appliquant cette fois-ci à son traitement dans le champ scientifique.

Nous allons voir que le terme de « pratique » peut désigner – parfois chez un même auteur – aussi bien une « méthode de recherche », une « entité réelle » présente dans le monde social, une « logique de l'action », ou tout simplement une ou un ensemble d'« actions » (A), et qu'il peut être employé aussi bien comme un nom (« *la pratique* ») que comme un adjectif (« le tournant *pratique* ») (B), au singulier ou au pluriel (« *la* » ou « *les pratiques* ») (C).

Nous apporterons également deux précisions : premièrement sur les problèmes liés à l'utilisation du terme « pratique » pour se référer au *mécanisme* ou à la *logique* des pratiques (D), et deuxièmement sur les types d'*entités* qui, dans différentes théories, peuvent être associées à *la* pratique et qui ont pour fonction d'expliquer la relation entre les actions individuelles et les structures sociales (E).

A Les différents emplois du terme « pratique »

Au sens le plus large, le terme de « pratique » peut être utilisé pour qualifier un *domaine* d'étude (comme dans la notion 1. du sens commun) ou un *type d'approche* (notion 2.). Lorsque l'on parle d'une étude « *en pratique* », on sous-entend souvent ces deux sens à la fois : l'analyste décide d'adopter une *attitude* pratique tournée vers le *domaine* pratique.

Attitude, approche

L'analyse *en pratique* est un type d'approche particulier. Il s'agit d'une méthode souvent descriptive et à visée réaliste qui tend à investiguer son objet d'étude en s'abstenant autant que possible de recourir aux abstractions ou des généralisations. Adopter une approche *en pratique*, c'est aussi se tourner vers le *domaine* de la pratique et être attentif aux dynamiques locales de changement, à la particularité de chaque individu, selon son histoire, selon sa culture, selon ses compétences et sa situation ; et c'est inscrire sa pensée dans la logique des choses, telles qu'elles nous apparaissent au quotidien : normales, habituelles, ordinaires.

Domaine

La pratique en tant que *domaine* de réalité concrète est un lieu où sont

mis en scène les éléments de la vie quotidienne : comportements des individus, objets familiers, situations et environnements locaux, coutumes et habitudes. Dans ce domaine de la pratique, on observe le flot concret des choses, en l'occurrence celui des actions humaines : les routines et gestes ordinaires mis en œuvre par les individus, leurs interactions avec d'autres individus, leurs associations dans des communautés, leurs productions (objets de consommation, machines, outils, instruments ou institutions) et l'utilisation de ces productions, et plus généralement, toutes ces « manières de faire » spécifiques, identifiables notamment par leurs manifestations récurrentes en différents endroits, ou différents temps, dans le monde social. L'analyse de ce domaine pratique s'intéresse aussi aux discours, aux stratégies et à la rationalité pratique des agents, tournés vers l'action pratique, *i.e.* une action aux prises avec les détails de la vie quotidienne, et concernée par les conséquences actuelles et locales de sa mise en œuvre. Le domaine de la pratique est cet espace foisonnant où les individus, les mots et les choses apparaissent dans leur aspect concret et particulier, c'est-à-dire attaché à une situation ou un événement précis *qui ne peut pas être soumis à l'abstraction* sans risquer de perdre ce qui fait sa particularité.

Prendre l'*en pratique* pour domaine de référence implique d'assumer une distinction entre un monde théorique et un monde pratique ; entre un monde des connaissances, des formes et des vérités, et un monde de l'action pratique. Il s'agit en quelque sorte d'un glissement métaphysique, qui n'est pas toujours conscient ou explicitement affirmé par les auteurs du tournant pratique. On passe d'une métaphysique substantialiste, faite de choses et d'entités, de formes et de structures stables, à une métaphysique du mouvement, des processus, des flots et des actions, une métaphysique attentive à l'évolution concrète des objets présents dans le monde, à leur durée, à leur permanence, à leur transformation et à leur manipulation³⁵.

Aspects, ressources *pratiques*

Ensuite la « pratique » peut servir à désigner un aspect particulier des choses étudiées (que ce soit des objets, des processus ou des interactions). On trouve dans ce sens les expressions de « ressources », d'« aspects » *pratiques*, ou encore d'« éléments » ou de « composantes » de *la pratique*³⁶. Par exemple, les connaissances tacites, les savoir-faire ou les compétences sont des *ressources* pratiques (ou des ressources de la pratique), c'est-à-dire des

35. Les objets ne sont donc pas absents des approches *en pratique*. On les retrouve ici aussi, mais sous une autre forme que dans la *théoria* : en tant qu'objets *particuliers*, inscrits dans la réalité concrète. Cf. par exemple le concept de « non-humain » de la sociologie des objets (Latour, 2005) et (Latour et Johnson, 1988). Leur intégration se mesure au regard de l'interaction qu'ils ont avec (et de l'impact qu'ils ont sur) les actions humaines, en fonction de leur inscription dans un lieu particulier, dans une situation spécifique.

36. Les aspects *pratiques* appartiennent au domaine de la pratique, tandis que les éléments de *la pratique* sont les parties d'une entité (comme les actions liées à des activités).

capacités à disposition des individus qui peuvent leur permettre d'agir d'une certaine manière et de mener à bien certaines actions³⁷.

Que veut-on suggérer lorsque l'on parle d'aspects *pratiques*? Toujours dans l'opposition à ce qui est théorique ou abstrait, les aspects pratiques renvoient à l'humain, aux agents en situation, aux stratégies et aux manipulations locales déployées par ces agents, à la matérialité, au quotidien et à l'ordinaire. Viser l'aspect *pratique* d'un objet ou d'une interaction indique que l'on va mettre en avant ces qualités là de l'objet. Si nous analysons par exemple une théorie, étudier les aspects *théoriques* supposera de s'intéresser au contenu, à la relation des ses termes avec ceux obtenus par l'observation, à ses avantages relatifs par rapport à d'autres théories passées ou concurrentes. Mais si l'on s'intéresse aux aspects *pratiques* de la théorie, on regardera comment elle a été effectivement construite par tel agent dans tel contexte, quelles étaient les intentions de celui-ci lors de la construction, quels outils et quel formalisme il a utilisé, sur quel support matériel la théorie a été inscrite et développée, comment elle s'est ensuite diffusée, par quels canaux, et comment elle a été utilisée, à quelles fins, pour quels types de transformations, etc.

La pratique est dans ce troisième sens un terme bien commode qui est utilisé pour regrouper tous ces différents aspects de la réalité humaine concrète. Dans certaines études du tournant pratique, lorsqu'on souhaite se référer à ces aspects (ressources, composantes) pratiques, on parle par métaphore de « *la* » pratique, c'est-à-dire que l'on rassemble tous ces différents éléments dans un ensemble pratique. Dans ce cas, *la* pratique a un sens très proche de la notion de *domaine* de la pratique.

Concept

« *La* » pratique peut ensuite renvoyer à un *concept* beaucoup plus précis. Par exemple, le concept d'« action régulière ou répétée »³⁸. Dans cette approche particulière de la pratique comme répétition, lorsqu'on observe un individu réaliser plusieurs fois et dans des contextes similaires des actions semblables (ou plusieurs individus réagir de façon équivalente dans une même situation) on suppose qu'il y a, derrière ces manifestations régulières, une pratique à l'œuvre. On appelle alors « pratique » (dans un sens général et abstrait) toute forme d'action régulière effectuée par des individus dans des contextes similaires. Le terme de « pratique » renvoie donc à la fois, et c'est là toute la difficulté, au *concept* forgé par le théoricien pour généraliser un type ou une forme d'action spécifique (régulière), et à l'action effectivement réalisée par un individu dans un contexte spécifique. Nous apporterons

37. Selon les théories considérées, ces ressources pourront être assimilées aux pratiques mêmes. Cf par exemple la critique de (Turner, 1994) où les connaissances tacites sont assimilées à des pratiques. Cf. également (Collins, 2010) pour la notion de connaissance tacite, ou (Dreyfus et Dreyfus, 1980) pour la notion de compétence.

38. Cf. les définitions de (Stern, 2003) et de (Reckwitz, 2002), notes 12 et 13.

quelques précisions sur ce double sens lorsque nous distinguerons l'emploi du pluriel ou du singulier pour le terme « pratique ».

Les concepts de la pratique ne se limitent pas à la pratique comme régularité, ils sont en réalité très nombreux (quelques autres exemples : la pratique est une règle de conduite que les agents actualisent, la pratique est une habitude acquise par incorporation des normes sociales via l'apprentissage, la pratique est une activité typique). Nous aurons l'occasion de rencontrer plusieurs de ces conceptions tout au long de notre étude. Pour le moment, nous souhaitons seulement attirer l'attention sur le fait que la pratique peut, en fonction des conceptions adoptées, soit être envisagée comme une sorte de *mécanisme*, soit comme une *entité* ou soit tout simplement comme une *action* (ou un ensemble d'*actions*)³⁹.

Mécanisme, logique

L'emploi du terme pratique comme *mécanisme* signifie simplement « logique » ou « mode de fonctionnement ». L'expression « logique des pratiques » (dont on parle parfois par métonymie comme de *la* pratique) sert à désigner tout type d'explication du comportement des individus sociaux inscrite dans le *domaine* de la pratique, analysant des *aspects* pratiques ou portant sur les pratiques quotidiennes des individus. Le mécanisme de la pratique peut être décrit comme un mode de fonctionnement abstrait ou comme une logique appartenant à la pratique et inscrite dans la réalité concrète⁴⁰. Enfin, le mécanisme ou la logique des pratiques peut être associé au mode de fonctionnement d'une entité bien spécifique. Par exemple, dans de nombreuses études sociologiques, « la pratique » correspond à une entité intermédiaire entre les individus et les structures sociales, une entité qui sert à faire le pivot entre l'impact des contraintes sociales sur les actions menées par les individus et, dans l'autre sens, la capacité des individus à modifier (ou à maintenir) les structures sociales au travers de leurs actions locales⁴¹.

Entité

Comme *entité* présente dans le monde social, la pratique peut se rapporter à différentes sortes d'objets : des habitudes intégrées par les individus, des compétences possédées par les individus, des manières de faire partagées par les individus, des processus ou des activités réalisés par les individus, etc⁴². L'idée d'une pratique comme entité implique une inscription ontolo-

39. Pour ne pas simplifier les choses, on peut parfois trouver le terme de « pratique » pour se référer à ces trois sens différents dans une même théorie (c'est par exemple le cas chez Bourdieu (1972)).

40. Cf. sur ce point la Précision 2 « sur le problème de la logique ou du mécanisme de la pratique » (1.2.2.D).

41. Cf. sur ce point la Précision 3 « la pratique comme entité intermédiaire entre l'individu et le monde social » (1.2.2.E).

42. Sur la pratique en termes de processus (productifs), cf. annexe F.

gique de la pratique : on considère que la pratique (ou les pratiques), même si on peut en parler de manière conceptuelle, sont des entités réelles qui ont une localisation et une fonction spécifiques dans l'espace social.

Action ou ensemble d'actions

Enfin, on utilise aussi le terme de pratique pour se référer aux actions réalisées par les individus. Comme synonyme de ce dernier sens, on trouve également les termes de « comportements » ou de « conduites humaines »⁴³.

Pour résumer :

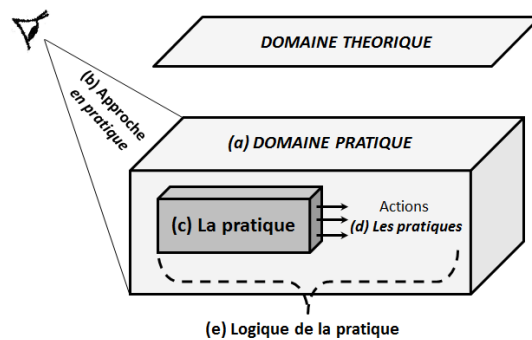
- (a) Au sens le plus large, la pratique renvoie d'abord, comme dans la notion 1. au « domaine de la réalité concrète ».
- (b) Le terme de pratique est ensuite utilisé pour qualifier le type d'approche spécifique au tournant pratique : l'« approche *en pratique* » (équivalent à la notion 2.). Cette dernière est souvent descriptive, se concentre sur des cas d'études concrets et locaux, analyse les comportements des individus en situation, dans des contextes précis, et renonce à utiliser, dans la mesure du possible, les généralisations et les abstractions.
- (c) La pratique peut ensuite être utilisée pour se référer à un ensemble de ressources, aspects *pratiques* ou éléments de *la* pratique (au sens de la notion 1.).
- (d) La pratique peut également correspondre à un concept plus précis (*e.g.* une manière de faire, une action régulière, une activité, etc.). On distinguera dans ce cas les *mécanismes* (ou *logiques*) de la pratique, les *entités* de la pratique, et les *actions* (ou *pratiques*) réalisées par les individus dans des contextes spécifiques.
- (e) La pratique comme *entité* renvoie à une réalité – une chose ou un objet – que l'on peut localiser dans le monde, qui possède une certaine forme, une certaine étendue spatiale et temporelle, et un principe de formation (de génération, de constitution). Le plus souvent les théoriciens de la pratique, pour éviter les confusions et en même temps préciser leur idée, remplacent pour ces entités le terme de « pratique » par un concept plus spécifique (« activité », « habitude », « compétence », « processus »). En fonction des conceptions adoptées, ces entités de la pratique vont permettre d'expliquer différents phénomènes sociaux (le comportement des individus, la construction des structures sociales, la

43. Le terme de « comportement » est cependant fortement connoté. Il est lié aux formes d'actions étudiées en psychologie par le behaviorisme (ou comportementalisme). Le comportement est dans ce cas-là seulement la partie « extérieure » de l'action qui se manifeste à un observateur (comme un « mouvement de bras »). La partie « interne » de l'action, par exemple ce qui est lié à l'intention d'un agent, n'est pas considérée comme appartenant au comportement.

reproduction des structures sociales, la coordination entre les acteurs, l'émergence des normes sociales, etc.). Nous allons apporter quelques explications supplémentaires sur ce type d'entité lorsque nous aborderons les « entités intermédiaires » (1.2.2.E).

- (f) Le terme de « pratique » peut être utilisé pour se référer à une *logique* ou à un *mécanisme*. Il apparaît dans les expressions « logique de la pratique » ou « théorie de la pratique » pour évoquer, par métonymie, les analyses qui s'intéressent à *la* pratique (entité) ou *aux* pratiques (ces formes d'actions spécifiques réalisées par les individus).
- (g) Enfin, les pratiques peuvent aussi tout simplement être comprises comme les *actions* qui sont réalisées par les individus. Ce sont cependant des actions spécifiques, des actions *régulières* ou *habituelles* par exemple.

FIGURE 1.7 – Distinction du domaine de la pratique, de l'approche en pratique, de l'entité de la pratique, des pratiques et de la logique de la pratique



Un exemple de ces différents emplois chez (Bourdieu, 1972)

Chez Bourdieu, la « théorie de la pratique » sert à étudier les comportements des agents sociaux en situation, la particularité de ces comportements en rapport à l'histoire, à la position sociale et culturelle des individus, et la façon dont les structures sociales sont produites et reproduites à travers leurs actions.

La « théorie de la pratique » dans ce sens est une *logique*, l'étude d'un mécanisme (g), celui de la génération des pratiques.

La « logique de la pratique » signifie par métonymie quelque chose comme l'« analyse des pratiques des individus », c'est-à-dire d'un ensemble d'actions

spécifiques (**f**) réalisées dans des contextes particuliers⁴⁴.

Ensuite, l'*habitus* est le concept qui, chez Bourdieu, pourrait certainement le mieux correspondre à cette idée de la pratique en tant qu'*entité* réelle présente dans le monde social (**e**). L'*habitus* est un « système de dispositions durables » que les individus acquièrent, et qui leur permet d'agir d'une manière conforme à leur position (et à leur trajectoire) sociale. Pourquoi l'*habitus* peut-il être considéré comme une entité ? Car il a, pour Bourdieu, une existence sociale bien réelle ; il est localisé dans l'espace social, il peut être partagé par un certain nombre d'individus (*e.g.* l'*habitus de classe*), il a une origine (il est généré par des « environnements socialement structurés »), et un mode de fonctionnement (c'est une « structure structurée » par ces environnements, et qui « structure » en même temps les pratiques des individus)⁴⁵. Pourquoi peut-il être associé à une pratique ? Ne pourrait-on pas plutôt parler plus exactement d'une « entité produisant des pratiques » ? Ceci permettrait, il est vrai, d'éviter certaines confusions. Mais dans bien des cas, les théories de « la pratique », sont des théories à propos du mode de fonctionnement de ces entités telles que l'*habitus*. Si la pratique est, en effet, ce qui permet d'expliquer le comportement des individus en situation, l'*habitus* correspond bien à l'un de ces concepts que l'on peut identifier comme entité de la pratique⁴⁶.

Bourdieu admet par ailleurs un ordre pratique, un *domaine* de réalité concrète (**a**), lorsqu'il oppose des formes abstraites – « règles », « régularité statistique », « structure algébrique » – à une réalité plus empirique de la pratique, où s'effectue le « mode de génération des pratiques » (p.256). Enfin, il adopte une approche *en pratique* (**b**), dans la mesure où il cherche à observer empiriquement « le principe de production » de la pratique, directement à sa source, en évitant d'être « théoriquement (...) coupé de la pratique », c'est-à-dire en évitant de traiter la pratique abstraitement (p.226 et p.256).

44. Pour le sens (**f**), comme *logique*, cf. simplement le titre de son ouvrage « *Esquisse d'une théorie de la pratique* ». Pour l'emploi du terme comme actions réalisées par les individus (**g**), cf. (p.256) où les pratiques sont décrites comme les actions produites par l'*habitus* : « les « *habitus* [...] sont prédisposés à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principe de génération et de structuration des pratiques et des représentations ».

45. Notons tout de même que dans l'architecture théorique de Bourdieu, l'*habitus* a un statut peu clair ; il est tantôt décrit comme un concept, tantôt comme un type général (*e.g.* l'*habitus de classe*) et tantôt comme un *habitus* particulier incorporé par un individu et se manifestant à travers l'action.

46. Indiquons par ailleurs une difficulté courante dans les études en pratique : lorsqu'elle est présentée comme une entité, la pratique peut parfois être alternativement (et indifféremment) traitée comme une logique, comme un concept, sous le mode général ou comme particulier. Le risque est de semer la confusion dans l'esprit du lecteur, et d'oublier, du côté de l'auteur, de traiter des questions importantes. Pour un aperçu de ces confusions possibles et de ces oublis, cf. par exemple (Soler et Catinaud, 2014).

B Nom/adjectif

Poursuivons maintenant par la différence nom/adjectif.

Lorsqu'il est employé comme un adjectif (comme dans « approche *pratique* »), le terme de « pratique » sert à qualifier la particularité d'une manière de faire, d'une méthode d'approche ou d'une perspective. Cette *attitude* pratique s'oppose le plus souvent, comme nous l'avons vu, à une *attitude* théorique ; on tend à s'orienter activement vers l'aspect concret et quotidien du monde, par l'action, par la manipulation, plutôt que par la réflexion, la contemplation et la conceptualisation. Une manière de se représenter la différence entre une attitude pratique et une attitude théorique est de penser à l'opposition entre les représentations caricaturées du théoricien contemplateur et de l'expérimentateur manipulant⁴⁷.

Dans le sens commun, l'adjectif « pratique » renvoie à la matérialité, au concret et à l'applicabilité. Il sert aussi, comme dans l'expression « c'est pratique », à désigner quelque chose d'utile ou de commode. Cette utilité est souvent évaluée par la bonne adaptation ou l'efficacité d'une action ou d'un procédé dans un contexte pratique (*i.e.* situé, local, matériel). Par exemple, une idée pratique est une idée qui a une application directe, efficace et pragmatique dans le contexte présent. Dans le tournant pratique, l'adjectif « pratique » évoque aussi en partie cela, mais il renvoie surtout, comme nous l'avons indiqué précédemment, à un type d'approche plus descriptif que normatif, concentrée sur des études de cas locaux et attentif à tous les détails de ces situations.

Maintenant, lorsqu'il est employé comme un nom, le terme de « pratique » sert à se référer à différents types de choses. Comme nous l'avons détaillé au point précédent, la pratique peut par exemple être une entité réelle présente dans le monde social (*e.g.* sa pratique de la marche, au sens de la compétence possédée par un individu), un concept abstrait (la pratique de la marche en général), un domaine de réalité concrète (le domaine pratique – la *praxis*⁴⁸ – opposé au domaine théorique), etc.

Aussi, parler d'étude « en pratique » peut signifier aussi bien (et en même temps) : une étude qui est pratique et une étude qui s'intéresse au domaine pratique, une étude qui analyse les pratiques.

Un des enjeux de notre travail sera de bien dissocier ces différents sens et de prêter une attention particulière aux rapports qu'ils entretiennent avec la théorie, comme approche ou comme domaine. Nous chercherons plus pré-

47. Cette opposition ne vaut que pour la caricature. Et l'on voit d'ailleurs que lorsque l'on pousse l'opposition, elle ne tient plus : l'expérimentateur réfléchit tout comme le théoricien manipule. Cf. annexe E sur « le tournant pratique dans les études sur les sciences ».

48. Le terme de « *praxis* » est originellement employé pour désigner *une* action orientée vers une fin bien déterminée, vers un résultat pratique (c'est-à-dire bien identifié, situé, concret, local qui implique souvent des transformations matérielles). Par extension, la *praxis* se réfère au domaine général de l'action humaine. Pour le reste de l'étude, nous utiliserons quasi exclusivement le terme de « *praxis* » en ce second sens.

cisément à suggérer que :

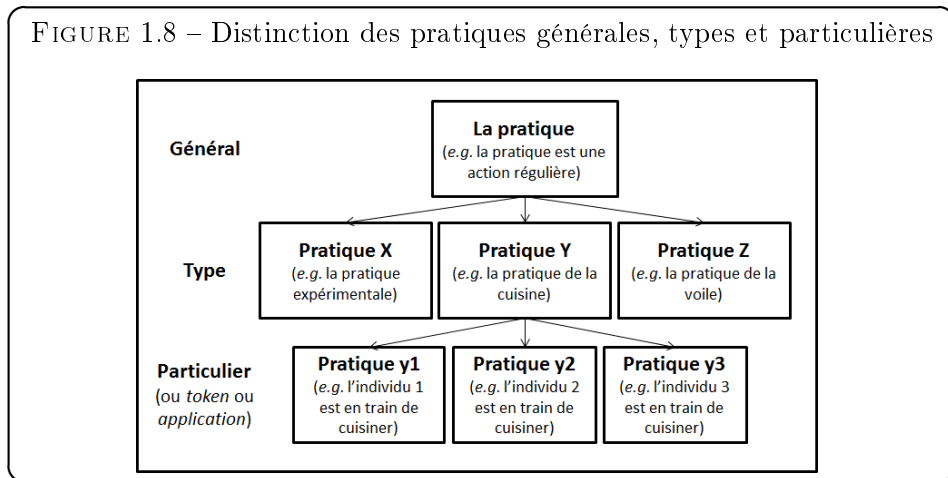
1. On peut approcher le domaine pratique de manière théorique. Le domaine théorique n'est pas abstrait ou déconnecté du domaine pratique. Une « théorie » a par exemple toujours un ancrage pratique. Inversement, une approche pratique a des aspects théoriques.
2. Plus généralement, l'opposition entre l'approche théorique et l'approche pratique n'a rien de fondamental. L'approche pratique s'intéresse plus à des études de cas locales (proches de l'individu) tandis que l'approche théorique est plus généraliste. Mais ces deux tendances sont largement relatives l'une à l'autre. De la même manière, le domaine théorique comme le domaine pratique ne sont pas des réalités indépendantes l'une de l'autre, et la limite entre l'abstrait et le concret n'est, encore une fois, pas naturelle. Insister sur le théorique, ou inversement insister sur le pratique, c'est mettre en avant différents aspects d'une même chose. Ces aspects ne sont pas opposés par essence ; l'opposition est déterminée en fonction d'un regard posé sur les choses.

C Pluriel/singulier

Parle-t-on de « théorie de *la* pratique » ou de « théorie *des* pratiques » ? Autrement dit existe-t-il une ou plusieurs pratiques ? L'emploi du singulier (la pratique) sert habituellement à se référer au concept général de la pratique, considéré comme un objet d'étude (*e.g.* « la théorie de la pratique », « la logique de la pratique », etc.). « La pratique » peut dans ce cas correspondre à une définition abstraite et impersonnelle, par exemple : « une pratique est une manière de faire récurrente ». A noter un cas particulier, « la pratique » au singulier peut également se référer à un domaine de réalité concrète : la « réalité pratique » ou la « *praxis* ».

L'emploi du pluriel (*les* pratiques), qui est en français plus souvent utilisé que le singulier, peut signifier deux choses différentes. Soit les pratiques sont des types spécifiques de *la* pratique en général. Par exemple : la pratique religieuse, la pratique artistique, la pratique sportive, la pratique professionnelle, etc. Soit elles sont des applications concrètes, réalisées par une ou plusieurs personnes à un moment donné dans un contexte particulier, de ces types spécifiques de pratiques. Par exemple, si nous observons une personne en train de cuisiner un poisson et une autre personne en train de cuisiner des légumes, nous pourrions dire qu'elles mettent toutes les deux en œuvre la pratique de la cuisine de manière particulière. Le premier emploi du pluriel est donc utilisé pour renvoyer à des types d'activité, le second pour évoquer cette idée du passage du général au particulier ou se référer à une action particulière se réalisant présentement sous nos yeux.

Pour certains théoriciens de la pratique (*e.g.* Turner (1994)), la pratique ne peut exister qu'au pluriel. Les types ou les définitions générales de la pratique sont des constructions, mais, dans la réalité, seules les manifestations



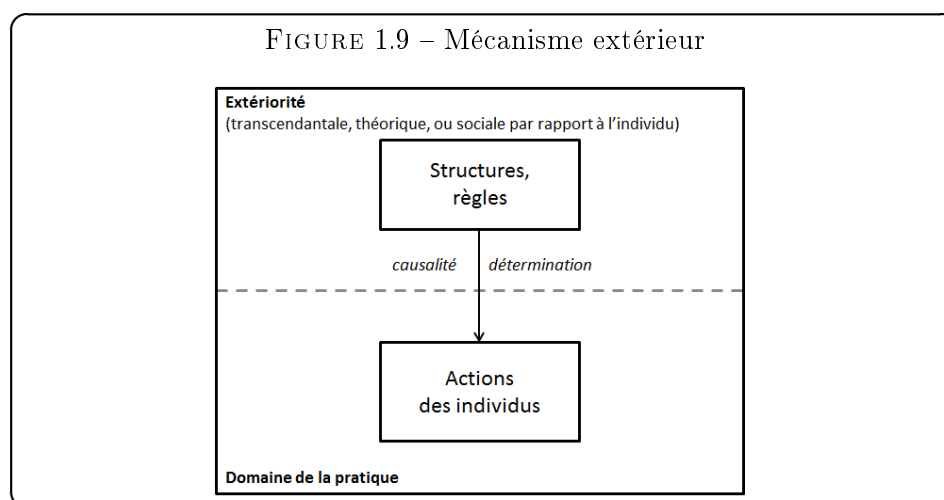
concrètes des pratiques dans des situations particulières existent. Traiter la pratique comme un type ou en utilisant une généralisation tend à l'abstraire, c'est-à-dire à la considérer, illégitimement selon la plupart des théoriciens de la pratique, sous un mode théorique.

Pour le reste de l'étude, nous emploierons aussi bien le pluriel que le singulier. Le singulier (la pratique) nous servira à viser le concept général de la pratique, et le pluriel (les pratiques) nous servira à évoquer les réalisations particulières où des entités concrètes présentes dans le monde réel. Pour évoquer les types, nous ajouterons à chaque fois un « *X* » (pratique *X*, activité *X*, processus *X*, etc.) pour indiquer qu'il s'agit de la pratique *de quelque chose*.

D Précision 1 : sur le problème de la *logique* ou du *mécanisme* de la pratique

Prendre la pratique pour un *mécanisme* pourrait sembler être un contre-sens pour les théoriciens de la pratique. Mais décrire la pratique comme un mécanisme n'implique pas de prendre ce terme au sens fort, c'est-à-dire de supposer qu'il s'agit d'un régime extérieur qui produit causalement et de façon déterminée l'action des individus, ou encore comme une *machine* qui calculerait de façon rigoureusement déterminée l'action des agents selon des règles définies par un programme. Parler de la pratique comme d'un mécanisme, c'est se référer par métonymie à ce régime de production des pratiques ou à cette logique de fonctionnement⁴⁹. Ce que réfute le tournant pratique,

49. On parle aussi bien dans la littérature de « la » pratique comme de ce mécanisme que « des » pratiques comme les actions produites par ce mécanisme, ce qui peut parfois semer la confusion. Pour complexifier encore ces problèmes d'appellation, le mécanisme (*i.e.* la logique) des pratiques peut comprendre en même temps plusieurs mécanismes sous-jacents ou locaux (comme celui du fonctionnement des dispositions, celui de la construction des structures, etc.).



ce sont certains types de mécanismes, comme celui de l'agent rationnel (*i.e.* d'une machine algorithmique qui en fonction des données qu'elle reçoit calcule une réponse appropriée) ou de la structure extérieure qui s'applique causalement à l'action des agents⁵⁰. La vision mécanique est considérée comme un problème si le mécanisme est extérieur et que le produit de son fonctionnement s'applique de façon déterminée à l'action des agents (1.9). Dire que la pratique peut être représentée (ou fonctionne) sous la forme d'un mécanisme n'implique pas nécessairement cette détermination extérieure. Par exemple, dans les approches interactionnistes (comme le normativisme de (Rouse, 2002)), la production des normes sociales par l'interaction des agents peut être représentée sous la forme d'un mécanisme sans que l'action des agents soit déterminée par ce mécanisme. Le mécanisme montre comment la pratique fonctionne, il ne précise pas quelles sont les actions qui vont être produites par l'interaction des agents.

Certaines approches de la pratique, comme l'ethnométhodologie ou le quêtisme wittgensteinien, refuseraient probablement catégoriquement de parler de mécanisme, c'est-à-dire de la possibilité d'abstraire la logique de fonctionnement des pratiques. À l'inverse, elles mettraient en avant le fait que cette logique est immanente à la pratique, qu'elle ne peut être saisie qu'en situation, dans un ordre local⁵¹. Mais nous entrevoyons là, de nouveau, le dilemme de la théorisation de la pratique. Défendre le localisme ou l'immanence de la pratique – c'est-à-dire l'idée que la pratique a son principe en elle-même, qu'elle se constitue de manière interne et que son saisissement, l'intelligibilité que nous pouvons en avoir, ne peut pas avoir lieu en dehors de la pratique –, c'est refuser que la pratique soit produite, mais encore plus

50. À propos de cette conception des mécanismes appliquée à la notion dispositionnelle de pratique, cf. (Bourdieu, 1998).

51. Cf. Chap.2.3.

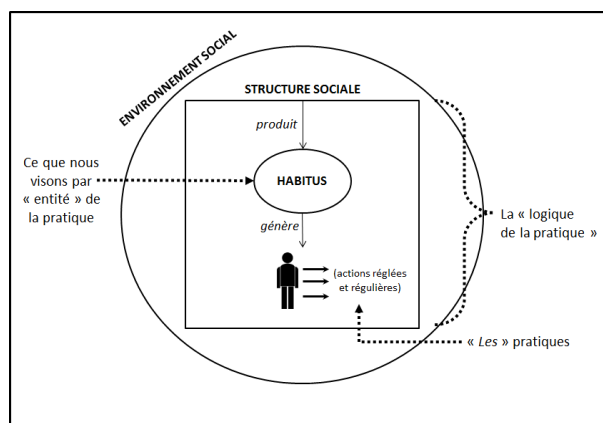
fortement qu'elle *puisse être expliquée* à l'aide d'un mécanisme extérieur. Les anti-théoristes de la pratique présupposent en effet que de penser la pratique en termes de mécanisme(s) contraint souvent l'analyste à s'acquitter d'une certaine obligation ontologique, plus ou moins forte selon les versions de ce mécanisme. Chaque fois qu'un mécanisme de la pratique est décrit dans une analyse, la justification de sa validité s'accompagne d'une certaine naturalisation du mécanisme : si la pratique fonctionne selon ce mécanisme, c'est que, quelque part, le mécanisme existe. Ainsi va la tendance à la réification du mécanisme. Mais refuser cette extériorisation et cette réification n'implique cependant pas que les analyses qui se construisent dans la localité de la pratique n'emploient pas strictement de la même manière des mécanismes pour expliquer la production des pratiques. Si ces mécanismes sont locaux, comme celui de la « production d'ordres transitoires » chez (Garfinkel, 1967), c'est-à-dire produits dans la localité de l'agent, il n'en demeure pas moins que ce mécanisme de production fonctionne de la même manière pour tous les agents en différents endroits et en différents temps⁵². A partir du moment où Garfinkel dégage ces phénomènes d'ordre, à partir du moment où il prend la pratique comme son objet, il produit de fait une généralisation et établit des mécanismes qui décrivent le fonctionnement, certes local, des pratiques. Si les théories de la pratique (ou méthodes d'investigations de la pratique) veulent pouvoir être transposées à différentes situations, ou si elles veulent simplement être en capacité de reconnaître différentes situations comme identiques – par exemple ne serait-ce que reconnaître qu'*il y a* de la pratique –, il semble qu'elles doivent s'autoriser la possibilité de généraliser sur la pratique, de produire des mécanismes. Reste à déterminer à partir de quel moment la production de ces mécanismes introduit un biais dans l'analyse des pratiques, à partir de quel moment ils dérivent vers une substantialisation. Nous reviendrons sur ces questions au chapitre suivant.

E Précision 2 : la pratique comme entité intermédiaire entre l'individu et le monde social

Pour la majorité des études *en pratique*, la pratique n'est pas seulement un domaine de réalité à propos duquel portent les analyses. « *La* » pratique ou « *les* » pratiques peuvent aussi être comprises comme des objets particuliers présents dans le monde social. Des objets auxquels on peut attribuer certaines propriétés : une localisation (*e.g. dans* l'individu, ou entre les individus et les structures sociales), une étendue, une temporalité, des principes de formation et de reproduction. Ce sont ces types d'entités de la pratique que nous visons ici (cf. schéma 1.10).

52. Cf. annexe A

FIGURE 1.10 – La pratique, en tant qu'entité, est à différencier des pratiques produites par ces entités ou de la logique des pratiques ; un exemple avec la théorie de Bourdieu



Pour Bourdieu, la « théorie de la pratique » (*i.e.* le « mode de génération des pratiques ») fonctionne de la manière suivante : « les structures qui sont constitutives d'un type particulier d'environnement (...) produisent des *habitus*, systèmes de *dispositions* durables », dispositions qui sont « prédisposées à fonctionner comme des structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principe de génération et de structuration de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement "régliées" et "régulières" (...) ». Les entités auxquelles nous nous intéressons dans cette section sont celles qui occupent la même fonction que l'*habitus* chez Bourdieu.

Ces types d'objets, qui apparaissent plus fréquemment dans les études sociologiques, permettent d'expliquer comment les individus peuvent réaliser des actions, et comment les structures sociales peuvent être construites et reproduites, en évitant des réductions holistes (l'action individuelle est déterminée par les structures sociales) ou individualistes (les structures sociales sont les produits de l'interaction entre les individus). Comme le rappelle (Ortner, 1984), la théorie de la pratique « cherche à expliquer la (les) relation(s) qui sont obtenues entre, d'un côté, l'action humaine, et de l'autre, une entité globale que l'on appelle "le système" » (cf. schéma 1.13, p.70)⁵³.

Dans ces conceptions, la pratique fonctionne comme un niveau *intermé-*

53. On lira avec intérêt l'analyse de Schatzki (1996, pp.1-18) qui associe, de façon similaire à Ortner, l'émergence de la pratique à une réaction (ou une façon de concilier) l'opposition entre les totalités, les tous (le *wholism* et les *totalities*), et les individus et les particuliers. Ce problème de la relation de l'action individuelle aux structures est plus spécifique aux approches de la pratique en sciences sociales. Du côté du tournant pratique des études sur les sciences (cf. annexe E), l'analyse des pratiques scientifiques s'intéresse plus à savoir comment des processus (expérimentaux, théoriques) se déploient *en pratique* pour aboutir à des résultats. Cependant, on trouve dans la critique du théorie-centrisme une mise en balance similaire : avec d'un côté les théories totalisantes, et de l'autre les actions et instruments locaux qui ont permis de les produire.

diaine, un pivot, entre les agents et les structures sociales. Dans leur quotidien les agents réalisent des actions, ils mettent en œuvre des pratiques régulières, des *manières de faire* récurrentes, apprises et incorporées, qui leur permettent de savoir comment agir dans des situations spécifiques.

De l'autre côté, les structures sociales viennent encadrer les pratiques des individus. Par le biais d'institutions, de règles et de normes, elles constituent aussi bien des contraintes que des ressources qui orientent et rendent possibles les pratiques. Autrement dit, elles donnent un cadre aux pratiques ; une mise en forme qui assure leur maintien et leur transmission. Ces structures sont en même temps constituées récursivement par les pratiques. L'évolution locale et progressive des manières de faire, au fur et à mesure de leur mise en œuvre dans des situations nouvelles, va modifier en retour incrémentalement les structures sociales.

Le sens de la notion de « structure » dans les conceptions de la pratique n'est cependant plus exactement le même que celui que l'on pouvait rencontrer dans les théories sociales antérieures. Les structures ne sont plus envisagées comme des formes d'organisations sociales qui déterminent de l'*extérieur* (à la manière de règles abstraites, ou de lois de composition) la façon dont les individus se comportent⁵⁴ ; elles ne sont pas au-dessus ou en retrait – enfouies dans l'inconscient collectif – du monde social. Elles sont, pour les auteurs du tournant pratique, directement inscrites dans le domaine de la pratique, immanentes à la pratique, c'est-à-dire qu'elles sont un aspect des pratiques. Comment peut-on se les représenter ? Il est impossible de voir directement les structures. On ne peut que les inférer par la régularité des pratiques ; elles ne se manifestent qu'à travers les réalisations des agents *en pratique*.

Exemple d'entité intermédiaire : les pratiques dans la théorie de la structuration chez Giddens

La théorie de la *structuration* de Giddens nous servira ici d'exemple pour rendre compte de la place de ces entités intermédiaires dans les théories de la pratique. Dans *La constitution de la société* (1987), Giddens tente de se démarquer de tous les courants de l'orthodoxie sociologique qui présentent des défauts dans leur conception de la relation entre les actions individuelles et les structures sociales : d'abord le *fonctionnalisme* et le *structuralisme* pour qui le terme de « structure » renvoie soit, pour les premiers, à une sorte

54. « Extérieur » signifie ici « en dehors de tout contrôle possible des individus ». Rappelons en effet que, pour Lévi-Strauss, les structures, en tant que fondements des sociétés, sont des sortes de formes organisationnelles logées dans l'inconscient collectif des individus : « Si, comme nous le croyons, l'activité inconsciente de l'esprit consiste à imposer des formes à un contenu, et si ces formes sont fondamentalement les mêmes pour tous les esprits, anciens et modernes, primitifs et civilisés (...) il faut et il suffit d'atteindre la structure inconsciente, sous-jacente à chaque institution et à chaque coutume, pour obtenir un principe d'interprétation valide pour d'autres institutions et d'autres coutumes » (Lévi-Strauss, 1958, p.34).

de charpente surplombant le monde social, extérieure à l'action des individus, et réglementant ces actions, soit, pour les seconds, à des canevas universels d'actions profondément enfouis dans le tissu social, et ne se manifestant qu'à l'occasion de situations bien précises. Ensuite l'*herméneutique* et les *analyses interactionnistes* qui, selon Giddens, restent trop concentrées sur le vécu du sujet ou sur les interactions entre les individus et qui ont par conséquent des difficultés à expliquer la constitution de phénomènes sociaux de plus grande ampleur. Pour se démarquer de ces différentes positions, Giddens propose le terme de « *structurel* » pour qualifier un ensemble de règles et de ressources encadrant les pratiques des individus et étant en même temps constitué récursivement par ces pratiques⁵⁵. Mais le structurel ne se détache pas des pratiques ; il ne s'agit pas d'un ensemble à part qui entretiendrait des liens de causalité avec les pratiques. Le structurel est plutôt un ensemble de propriétés que l'on ne peut inférer que dans la réalisation des pratiques. Les pratiques, affirme Giddens, « affichent des propriétés structurelles » :

« En analyse sociale, le "structurel" fait référence aux propriétés structurantes qui favorisent la "liaison" de l'espace-temps dans des systèmes sociaux, à ces propriétés qui permettent que des pratiques sociales similaires persistent dans des étendues variables de temps et d'espace, et qui donnent à ces pratiques un caractère systémique⁵⁶. Affirmer que le structurel est un ordre virtuel de relations transformatrices signifie, d'une part, que les systèmes sociaux en tant qu'ensembles de pratiques sociales reproduites, n'ont pas de "structure", qu'ils affichent plutôt des "propriétés structurelles". D'autre part, le structurel n'existe en tant que présence spatio-temporelle que lors de son actualisation dans les pratiques qui constituent les systèmes, et sous la forme de traces mnésiques grâce auxquelles les agents orientent leurs conduites. Nous pouvons néanmoins concevoir une hiérarchie des "propriétés structurelles" en fonction de l'extension spatio-temporelle des pratiques qu'elles structurent de façon récursive. » (Giddens, 1987, p.66)

Pour Giddens donc, les agents qui réalisent des actions dans des situations spécifiques font à la fois deux choses. Premièrement, il actualisent ce qu'ils ont gardé en mémoire – les traces mnésiques – comme étant la bonne manière d'agir ou de réagir dans cette situation. Ce faisant, deuxièmement, ils mani-

55. Comme nous l'avons souligné, le terme de « structure » renvoie chez Giddens au résultat d'un « processus de construction actif qui est accompli et composé par les actions des sujets actifs » (Giddens, 1976) ; on se décentre de l'idée de formes structurelles présentes dans le monde social pour étudier des mécanismes de structuration visibles à travers l'accomplissement des pratiques.

56. Les systèmes sont chez Giddens des ordres virtuels des modes de structuration. Ils sont proches des notions de « formes de pouvoir » de Foucault (cf. annexe G) ou des « rationalités de l'action » de Garfinkel (cf. annexe A).

festent à travers leurs actions des propriétés structurelles qui correspondent à leur façon d'agir. Le structurel n'est donc visible, *activement*, qu'à travers les actions concrètes des individus ; il est, sinon, localisé, *passivement*, dans la mémoire de ces mêmes individus. Le structurel est par conséquent, immanent aux pratiques des individus. Et il est également à la fois constitué par, et constitutif de ces pratiques. C'est ce mécanisme récursif que Giddens appelle la « dualité du structurel » :

« La constitution des agents et celle des structures ne sont pas deux phénomènes indépendants, un dualisme : il s'agit plutôt d'une dualité. Selon le dualisme structurel, les propriétés structurelles des systèmes sociaux sont à la fois le médium et le résultat des pratiques qu'elles organisent de façon récursive. Le structurel n'est pas "extérieur" aux agents : en tant que traces mnésiques et en tant qu'actualisé dans des pratiques sociales, il est, au sens durkheimien, plus "intérieur" qu'extérieur à leurs activités. Le structurel n'est pas que contrainte, il est à la fois contraignant et habilitant. Ceci n'interdit pas que les propriétés des systèmes sociaux s'étendent, dans le temps et dans l'espace, bien au-delà du contrôle que peut en exercer chaque acteur. »⁵⁷ (Giddens, 1987, pp.74-75)

Ce va-et-vient entre les pratiques des agents et le structurel permet en définitive d'animer, de maintenir et de reproduire aussi bien les pratiques que les systèmes sociaux.

Distinction des différents types d'entités intermédiaires

Plusieurs auteurs qui peuvent être associés au tournant pratique ont utilisé des concepts qui ont une fonction similaire à ces entités intermédiaires. Nous pouvons par exemple citer les concepts de disposition, de compétence, de savoir-faire, de connaissance tacite, d'*habitus*, d'habitude, d'action ordinaire, de schème interprétatif, de rationalités de l'action ou de forme de

57. Le structurel a un statut ambigu chez Giddens. Il semble être *à la fois* un élément de la réalité sociale, *et* un concept théorique développé par le sociologue pour étudier son objet. Giddens va d'ailleurs proposer à la suite de ce passage de concevoir l'explicitation théorique de la pratique comme une transposition du structurel dans les théories sociales : « Ce qui précède n'interdit pas non plus que des systèmes sociaux puissent être réifiés dans des théories produites par des acteurs qui, par leurs activités, contribuent à la constitution et à la reconstitution de ces mêmes systèmes. La réification des relations sociales, ou la "naturalisation", sous forme de discours, des circonstances et des produits historiquement contingents de l'action humaine, constitue une des principales dimensions de l'idéologie dans la vie sociale. ». Cette conception est fortement similaire à celle que Foucault développe à propos des « formes de rationalités » (cf. annexe G). Il n'est jamais évident de bien comprendre chez Foucault ou chez Giddens si ces concepts doivent être considérés comme des outils théoriques ou comme des réalités sociales. Nous voyons bien ici le sentiment d'inconfort que les théoriciens de la pratique entretiennent à propos de la théorie, ou de l'idée d'une théorisation de la pratique.

rationalité, de cadre, d'activité, de système de pratiques, de régime d'action ou de paradigme⁵⁸.

Nous pourrions sans aucun doute ajouter à cette liste un grand nombre d'autres concepts qui ont un sens analogue. Et nous devons par ailleurs prendre avec précaution ces rapprochements : il existe, entre chacun de ces concepts, des nuances plus ou moins subtiles qui ne nous autorisent pas à les traiter de manière équivalente. Néanmoins, de manière générale, tous ces concepts essaient d'expliquer, dans des logiques qui leur sont propres, comment les individus sont capables d'agir, de quelle manière nous pouvons comprendre le sens de leurs actions, qu'est-ce qui les permet, qu'est-ce qui les oriente, comment ces actions contribuent à une mise en ordre d'une portion plus ou moins grande du monde social, et comment, en retour, cet ordonnancement oriente la conduite des actions des individus.

Par souci de clarté, nous proposons de distinguer ces différentes entités selon une échelle qui prend pour axe de référence le corps humain et le vécu humain au temps présent (cf. schéma 1.11)⁵⁹. Cette échelle part de l'individu humain, de son corps et de sa conscience de l'instant présent (par exemple une *action* comme « lever la main » se déroule dans un espace dont l'étendue est proche de celle du corps humain, et dont la durée, à peine une seconde, est également proche de notre sensation de l'instant présent), pour s'étendre vers de plus larges portions de l'espace social et du temps humain (par exemple, les « paradigmes » de Kuhn sont des espaces de pratiques qui s'étalent sur des cycles temporels relativement longs – plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines d'années – et qui sont étendus à des communautés scientifiques toutes entières). Les différentes conceptions que nous venons d'évoquer se prêtent bien à cette distinction car, si dans la majorité des cas l'entité intermédiaire invoquée dans ces conceptions exerce une fonction relativement similaire, sa localisation dans l'espace social et sa proximité avec l'action individuelle peuvent grandement varier.

Prenons quelques exemples :

La notion de « disposition » ou de « compétence » (notion 5.) renvoie à une entité que les individus *possèdent* et qui leur permet d'effectuer des actions⁶⁰. Dans cette conception, la pratique est quelque chose que l'on *a* plus que quelque chose que l'on *fait*. Par exemple, si une personne est capable de réaliser une certaine action (*e.g.* escalader un mur), c'est qu'elle en *a* la compétence. Ce concept de la pratique comme compétence ou disposition est localisé au niveau de l'individu.

La notion de « régime d'action », que l'on retrouve dans la sociologie de Thévenot et Boltanski⁶¹, sert à caractériser des modèles d'action régionaux,

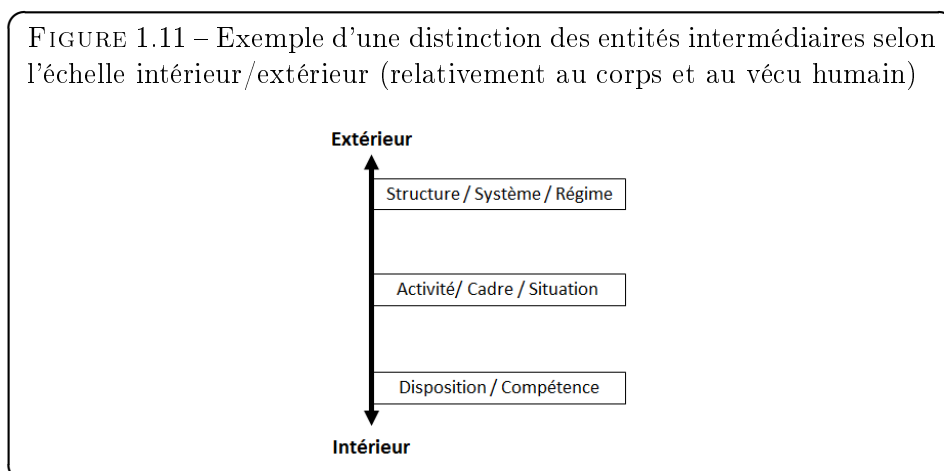
58. Tous ces termes sont associés à leurs auteurs dans la figure 1.12 ci-dessous.

59. Pour plus de détails sur le sens de cette échelle, cf. annexe H.

60. A propos de la littérature sur ce concept et de ses liens avec la notion de pratique, cf. annexe I.

61. Voir en particulier (Thévenot et Boltanski, 1991) et (Thévenot, 2006).

FIGURE 1.11 – Exemple d’une distinction des entités intermédiaires selon l’échelle intérieur/extérieur (relativement au corps et au vécu humain)



que plusieurs individus peuvent partager, pour savoir comment agir dans certaines situations sociales spécifiques (l’amour, la justice, la violence, la compassion, etc.). La forme et le sens des actions, c’est-à-dire la façon dont les agents vont les comprendre, les définir et les réaliser, vont varier en fonction de ces différents régimes d’action⁶². Le régime est donc un concept qui est *attaché* aux situations plus qu’aux individus. Il est largement étendu dans l’espace social : il peut être partagé par plusieurs individus. Et il est également étendu dans le temps : sa stabilité dépasse la durée d’une vie humaine. Le paradigme kuhmien a des propriétés spatiales et temporelles similaires⁶³.

Entre ces deux extrêmes (entités intermédiaires possédées par les individus et entités intermédiaires très étendues), on peut trouver des concepts, comme celui de « cadre » chez Goffman (1974), qui se situent à *proximité* des individus. Le « cadre », pour Goffman, est un moyen disponible qui permet aux agents qui s’en saisissent de configurer leurs expériences lorsqu’ils sont confrontés à des situations précises. Ces cadres, *extérieurs* mais à *proximité* des agents, vont être adoptés par les agents pour donner du sens à des situations, et permettre d’agir en conséquence⁶⁴.

62. Pour plus de détails sur cette conception, cf. Chap.4.

63. A noter cependant : le régime renvoie à des manières de faire propres à des situations d’interactions entre les acteurs. On peut retrouver un même régime d’action dans différentes époques. Le paradigme est plus une manière de voir le monde propre à une communauté, porté par des communautés. Une fois qu’un paradigme est remplacé par un nouveau paradigme stable, il y a peu de chances qu’on puisse le voir réapparaître.

64. « Un cadre primaire est un cadre qui est considéré comme rendant sensé un aspect de la scène qui serait autrement autrement apparu comme non-significatif. » (Goffman, 1974, Ch.2).

FIGURE 1.12 – Exemple de localisation des entités intermédiaires sur l'échelle intérieur/extérieur

- **Entités intérieures** : Disposition, Compétence (Dreyfus et Dreyfus, 1980), Connaissance tacite (Polanyi, 1962), (Collins, 2010), Savoir-faire (Ryle, 1949), Schème interprétatif (Kögler, 1997), Habitude (Turner, 1994)
- **Entités à proximité de l'individu** : Activité (Schatzki, 1996), Cadre (Goffman, 1974), *Habitus* (Bourdieu, 1972), Action ordinaire (Garfinkel, 1967), Forme de rationalité (Foucault, 1990), Rationalités de l'action (Garfinkel, 1967)
- **Entités extérieures et étendues** : Champ (Bourdieu, 1979), Système des pratiques (Chang, 2014), Structurel (Giddens, 1987), Régime (Thévenot et Boltanski, 1991), Tradition (MacIntyre, 1977), Paradigme (Kuhn, 1962)

1.3 Le « tournant pratique »

Pour saisir les différents sens sous lesquels on peut retrouver le concept de « pratique », il nous semble nécessaire de donner un premier éclaircissement historique. Le terme de « tournant pratique » a récemment fait surface dans la philosophie et la sociologie pour caractériser un ensemble de recherches qui, depuis les années 1970, ont développé de nouveaux types d'approches, de nouvelles perspectives sur leurs objets d'étude.

Ce mouvement vers la pratique, cet appel à considérer l'aspect pratique aussi bien de nos objets d'étude (inscrits *en pratique*) que de nos questions philosophiques, est cependant un mouvement récurrent dans l'histoire de la philosophie. En remontant au début du siècle dernier, on peut par exemple voir dans l'émergence du pragmatisme cette mise en avant de la *praxis*, de la réalité concrète des choses et du particulier, par opposition aux idées abstraites des différentes formes d'intellectualisme. Pour le pragmatisme, la philosophie n'est pas un savoir indépendant du monde empirique, un savoir à propos d'une réalité abstraite, métaphysique, et seulement atteignable par l'exercice de la raison contemplative. Elle est au contraire considérée comme une méthode, et l'exercice de la raison comme une activité elle-même concrète, une activité dont un des principaux objectifs est de rendre pensables les problèmes selon leurs conséquences pratiques. On retrouve cette opposition entre l'approche pratique et l'approche théorique de la philosophie notamment chez John Dewey, une des figures majeures du pragmatisme américain. Dans son *Reconstruction in Philosophy* de 1920, qui propose une relecture générale de la philosophie occidentale depuis Platon, il souligne que la connaissance, qui est d'ordinaire considérée comme un exercice théorique de contemplation, peut aussi être pensée dans une perspective pragmatique comme une activité pratique tournée vers le monde sensible, vers la réalité empirique.

« La division du monde en deux sortes d'Êtres, un supérieur, accessible uniquement à la raison et de nature idéal, l'autre inférieur, matériel, changeant, empirique et accessible par l'observation sensible, aboutit inévitablement à l'idée que la connaissance est par nature contemplative. Elle présuppose une distinction entre la théorie et la pratique qui est entièrement au désavantage de cette dernière. Mais (...) [l]orsque la pratique de la connaissance a cessé d'être dialectique pour devenir expérimentale, le fait de savoir signifiait s'intéresser aux changements, et tester la connaissance est devenu le fait de pouvoir rendre compte de certains changements. Connaître, pour les sciences expérimentales, signifie une certaine forme d'action menée avec intelligence ; la connaissance cesse donc d'être contemplative et devient véritablement pratique. Maintenant, cela implique que la philosophie, sauf à subir une rupture complète avec la manière de penser de la

science, doit également modifier sa nature. Elle doit assumer sa nature pratique ; elle doit devenir opératoire et expérimentale. » (Dewey, 1920, pp.69-70)

Un siècle auparavant, on trouve ce même mouvement chez le jeune Marx dans son opposition à l'idéalisme allemand. Dans ses *Thèses sur Feuerbach* (1845), il décline une série de propositions qui protestent vigoureusement contre l'intellectualisme et plus généralement toute forme de philosophie contemplative. Comme chez Dewey, un peu moins d'un siècle plus tôt, la pratique est mise en avant comme pivot de l'accès à la vérité contre la théorie et les pensées abstraites.

« 1. Le principal défaut, jusqu'ici, du matérialisme de tous les philosophes – y compris celui de Feuerbach – est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont saisis que sous la forme d'objet ou d'intuition, mais non en tant qu'activité humaine concrète, en tant que pratique, de façon non subjective. C'est ce qui explique pourquoi l'aspect actif fut développé par l'idéalisme, en opposition au matérialisme, – mais seulement abstraitement, car l'idéalisme ne connaît naturellement pas l'activité réelle, concrète, comme telle. »

« 2. La question de savoir s'il y a lieu de reconnaître à la pensée humaine une vérité objective n'est pas une question théorique, mais une question pratique. C'est dans la pratique qu'il faut que l'homme prouve la vérité, c'est-à-dire la réalité, et la puissance de sa pensée, dans ce monde et pour notre temps. La discussion sur la réalité ou l'irréalité d'une pensée qui s'isole de la pratique, est purement scolastique. » (Marx, 1845)

Ces deux exemples ne sont pas des cas isolés, nous pourrions sans aucune difficulté retrouver d'autres types de revirement similaires dans l'histoire de la philosophie. Se *tourner* vers la pratique signifie, dans son acception la plus lâche, quelque chose comme reconnaître l'aspect concret des choses, prendre en compte la particularité contre l'abstraction, se soucier de la matérialité, de la réalité empirique, du sensible, des contextes et des circonstances. La convocation de la *praxis* est souvent apparue dans ce sens comme un garde-fou face aux différents moments où l'abstraction philosophique menaçait de dériver vers des considérations métaphysiques détachées de tout ancrage pratique, vers des endroits où la raison semble comme pédaler à vide sans prise et sans impact sur notre vie quotidienne, ou sans conséquence effective.

Le « tournant pratique » qui nous concerne est un exemple parmi d'autres de ce type de mouvement (mais par simplicité, nous réserverons cependant l'expression « tournant pratique » uniquement à la caractérisation de ce virage récent). Étant le tournant pratique de son temps, il a bien entendu ses particularités, d'abord dans son rapport antagonique à la philosophie qui remplit ce rôle de la pensée abstraite avec laquelle il entend établir une rup-

ture – la philosophie analytique pour la majeure partie – et par les types d’arguments qu’il lui oppose spécifiquement. Mais on trouve aussi une autre particularité dans sa façon de concevoir ce qu’est la pratique. Comme dans les ruptures précédentes, la pratique est associée à un domaine de réalité concrète dont on ne peut rendre compte qu’en adoptant une approche particulière (il est sous-entendu que les études *en pratique* déploient des stratégies particulières d’observation, différentes de celles employées dans les philosophies abstraites). Mais la pratique, plus que dans les ruptures précédentes, est dans ce nouveau tournant pratique considérée comme une entité à part entière dans cette réalité pratique. Une entité fondamentale qui, selon l’approche en pratique considérée, apparaîtra sous des formes relativement diverses : une action régulière, une disposition, une routine, une activité, une tradition, un cadre d’action, etc.

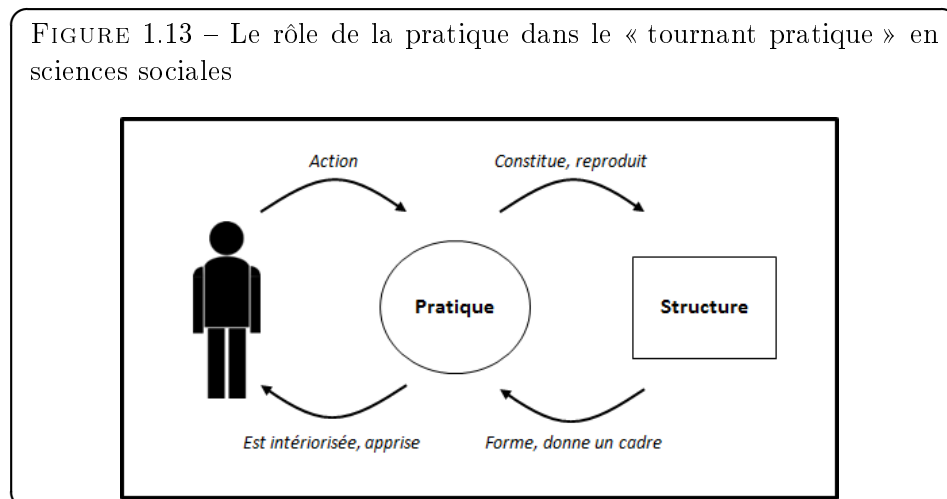
Ce tournant pratique est représenté par deux branches majeures, avec d’un côté les sciences sociales (sociologie, ethnométhodologie, anthropologie, économie, études culturelles) et de l’autre les études sur les sciences (histoire, sociologie et philosophie des sciences)⁶⁵. La frontière entre ces deux branches n’est cependant pas cloisonnée : plusieurs auteurs peuvent appartenir aussi bien à l’une qu’à l’autre, et l’on retrouve d’un côté comme de l’autre les mêmes questions fondamentales : qu’est-ce qu’une pratique ? De quoi se compose-t-elle ? Sur quoi repose l’action des individus ? Comment en rendre compte conceptuellement ? etc. Pourtant, la manière d’aborder les pratiques et l’origine de ce *tournant* pratique – compris comme un virage pris *en rupture avec* une tradition – diffèrent sensiblement selon la branche disciplinaire considérée.

Dans les sciences sociales, la notion de pratique émerge dans l’analyse de l’action humaine comme un moyen d’échapper à l’opposition dualiste entre les différentes versions de l’individualisme et du holisme. Dans l’individualisme, les phénomènes sociaux sont compris comme des conséquences directes des comportements individuels, souvent considérés comme rationnels. Pour le holisme, ce sont à l’inverse les structures sociales qui déterminent les comportements des individus. Avec l’introduction de la notion de pratique, des auteurs comme (Bourdieu, 1972), (Garfinkel, 1967) ou (Giddens, 1987) ont développé, dans des perspectives toutefois différentes, des propositions alternatives pour pouvoir rendre compte *à la fois* de la capacité des agents sociaux à déterminer la conduite de leurs propres actions *et* de l’impact des structures sociales sur la conduite de l’action humaine. La pratique fut donc

65. Une brève remarque : nous utilisons le terme d’« études sur les sciences » en un sens légèrement différent du terme anglais « sciences studies ». Avec le terme d’« études sur les sciences » nous regroupons toutes les disciplines qui travaillent à l’interprétation ou à l’explication du phénomène scientifique. Le terme de « sciences studies » est tout autant interdisciplinaire mais apporte une nuance supplémentaire : l’influence de la sociologie y est plus importante dans la mesure où un de ses objectifs prioritaires est de rendre compte de l’articulation de la science au reste de la société.

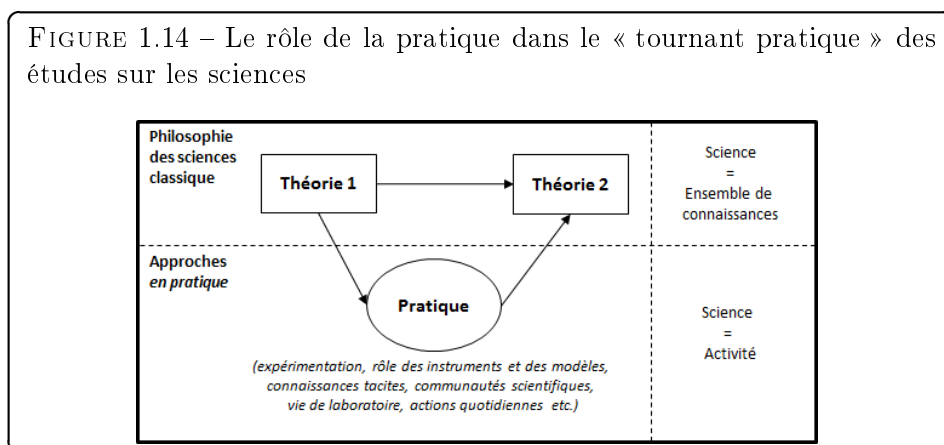
conçue comme un moyen de pouvoir rendre compte de ce que les agents font dans des contextes spécifiques, d'expliquer comment ces actions, structurées dans des pratiques, peuvent à la fois permettre de produire et de reproduire les structures sociales, et comment, en retour, ces structures sociales peuvent s'imposer comme des contraintes à l'action des individus par le biais des pratiques (cf. schéma 1.13).

FIGURE 1.13 – Le rôle de la pratique dans le « tournant pratique » en sciences sociales



Dans les études sur les sciences, l'intérêt pour les pratiques scientifiques naît en réaction à la philosophie des sciences classiques et à sa conception de la connaissance scientifique comme ensemble de croyances justifiées et vraies. Les auteurs associés à ce tournant pratique dans les études sur les sciences – aussi bien historiens, sociologues que philosophes – rejettent cette vision trop réductrice de la science qui ne se limite qu'aux produits finis et validés par les communautés scientifiques (*i.e.* les théories) en oubliant totalement tous les processus concrets de production de cette connaissance scientifique. En considérant que la science est avant tout une activité, qui peut éventuellement conduire vers la production de connaissance, ces auteurs ont élargi l'analyse du phénomène scientifique à tous ces aspects pratiques jusqu'alors négligés : les opérations quotidiennes menées par les scientifiques, les processus de décisions, les rôles des communautés dans l'orientation de la recherche et la transmission des connaissances, l'importance des processus expérimentaux dans le développement de la connaissance scientifique, le rôle des instruments, des modèles, des compétences et savoir-faire, l'impact des connaissances tacites, etc. Dans ce tournant pratique des études sur les sciences, la notion de pratique fut invoquée à la fois pour évoquer très largement l'ensemble de ces aspects pratiques ignorés par une philosophie uniquement focalisée sur les résultats théoriques formalisés, mais aussi plus spécifiquement pour rendre compte des actions pratiques concrètes réalisées quotidiennement par les scientifiques dans leur laboratoires (cf. schéma 1.14).

FIGURE 1.14 – Le rôle de la pratique dans le « tournant pratique » des études sur les sciences



Notre étude se concentrera plus spécifiquement sur le tournant pratique en sciences sociales. Nous considérons en effet que la question du fondement des pratiques y est plus directement adressée ; elle est l'objet qui est à l'étude. Tandis que dans les études sur les sciences, les stratégies d'approche consistent le plus souvent à partir d'une définition ou d'un sens général de la pratique afin d'étudier des aspects du phénomène scientifique. Les questions sur l'origine, la localisation et le sens des pratiques y sont donc abordées moins frontalement.

Ces deux enquêtes sont cependant corrélatives ; elles s'informent l'une l'autre. D'abord, les pratiques scientifiques sont, au fond, des pratiques comme les autres : elles s'inscrivent dans l'analyse de l'action humaine en général, dans les questions relatives à l'habitude, aux routines, à la constitution de manières de faire quotidiennes, locales, privées ou collectives. Étudier les pratiques scientifiques, c'est étudier la pratique en général appliquée à un contexte spécifique, dirigée, entre autres, vers la production de connaissance⁶⁶. En ce sens, l'étude des pratiques scientifiques fournit des cas d'étude précieux pour observer le fonctionnement des pratiques dans des situations ou des processus bien délimités et identifiables (le laboratoire, la construction d'une théorie, le développement d'une expérience, l'émergence et la résolution d'une controverse, etc.). Autre avantage qui nous concerne plus spécifiquement, l'analyse des pratiques de théorisation dans l'étude des sciences peut nous permettre de mieux comprendre notre rapport à l'acte théorique vis-à-vis des pratiques. C'est-à-dire aussi bien *ce que nous faisons* lorsque nous théorisons les pratiques, que la relation pratique que nous entretenons avec nos productions – les théories de la pratique – : quel est leur statut ? Comment les construisons-nous ? Comment les utilisons-nous ? Etc. Nous y reviendrons⁶⁷.

66. On trouve parfois le terme de « pratiques épistémiques » pour désigner les pratiques scientifiques. Cf. par exemple (Chang, 2014).

67. Cf. le Chap.4 ainsi que les compléments (5.1) et (5.2).

Dans le cadre limité de la présente section 1.3, nous commencerons par nous demander si le tournant pratique contemporain est bien unitaire ou s'il s'agit de *plusieurs* tournants pratiques concomitants (1.3.1). Nous décrirons ensuite les principaux traits de ce (ces) tournant(s) pratique(s) (1.3.2). Nous rappellerons d'abord le rôle qu'ont joué les travaux précurseurs de Heidegger, sur la compréhension, et de Wittgenstein, sur le suivi d'une règle, pour l'émergence des études en pratique. Nous dégagerons ensuite quatre thèmes centraux, récurrents dans les analyses en pratique (et valables aussi bien pour la branche des sciences sociales que pour celle des études sur les sciences). Nous finirons par indiquer, en plus des sciences sociales et des études sur les sciences, d'autres types de recherche qui peuvent être associées au tournant pratique contemporain⁶⁸.

1.3.1 *Le tournant pratique ou les tournants pratiques ?*

Il est extrêmement difficile d'appréhender le tournant pratique contemporain comme un courant unitaire. Les différents auteurs qui s'y sont essayés se sont tous confrontés à cette résistance particulière qu'offre le tournant pratique contre toute tentative de synthèse générale et unifiée, à tel point que l'idée d'une pluralité des tournants pratiques a souvent été avancée, une pluralité qui ne peut pas être réduite seulement à une différence disciplinaire dans le traitement de la question des pratiques⁶⁹. Contre cet effort d'unification, nous pouvons relever au moins trois types de résistances.

Premièrement, comme nous avons eu l'occasion de le voir, les conceptions de ce à quoi la pratique peut renvoyer sont extrêmement diverses. Nous grossirions à peine le trait si nous avançons qu'il existe presque autant de définitions de la pratique – lorsque ces définitions existent effectivement – que d'auteurs de la pratique. Pour ne rien arranger, le terme même de « pratique » est souvent utilisé chez ces divers auteurs que l'on associe au tournant pratique de manière interchangeable et quasi-synonymique avec une palette de concepts qui, entre eux, peuvent recouvrir des sens relativement éloignés :

68. Dans l'annexe E, nous avons ajouté quelques détails supplémentaires sur l'émergence du tournant pratique dans les études sur les sciences; nous aurons, en effet, peu d'occasions d'y revenir au cours de ce travail.

69. Plusieurs ouvrages, chapitres d'ouvrages ou articles se sont penchés sur la question de l'histoire du tournant pratique. Une des grandes références reste le volume collectif de (Schatzki et collab., 2001), et en particulier son introduction rédigée par Schatzki. Sur le tournant pratique en général on pourra aussi consulter (Stern, 2003) et (Rouse, 2007). Sur des aspects particuliers du tournant pratique, on consultera l'article de (Ortner, 1984) sur le tournant pratique en anthropologie, qui fait référence par son ancienneté; l'ouvrage de (Turner, 1994) sur la notion de pratique sociale; l'article de (Reckwitz, 2002) sur le lien entre le tournant pratique et les « théories de la culture ». Enfin, concernant la littérature sur le tournant pratique dans les études sur les sciences, on pourra notamment se reporter aux quatre volumes collectifs (Pickering, 1992), (Buchwald, 1995), (Soler et collab., 2014) et (Agazzi et Heinzmann, 2015) dont les introductions apportent des perspectives précieuses pour comprendre l'origine historique et la diversité du tournant pratique.

Action, activité, praxis, habitude, habitus, disposition, capacité, compétence, savoir-faire, performance, réalisation, actualisation, application, utilisation, coutume, institution, règle, norme, cadre, paradigme, tradition, idéologie, rationalité pratique, connaissance pratique, culture, forme de vie, schème, arrière-plan, connaissance tacite, régime, cadre, etc.

Mais il n'est pas encore évident de savoir à ce point si cette diversité est due à la variété des approches qui se considèrent être *en pratique*, ou à la pratique elle-même – objet potentiellement multiple dont il serait impossible de saisir la diversité des aspects par une unique perspective d'approche.

Parallèlement à cette diversité, on trouve une deuxième résistance à l'unification dans la multiplicité des thèmes abordés, des sujets traités et des domaines d'application des études du tournant pratique. Le champ d'expertise du tournant pratique comprend des phénomènes aussi divers que le quotidien, les actions, la science, la société, la relation individu/collectif, les normes, le jugement, la raison, la connaissance. En nous plaçant du point de vue d'un non-spécialiste, nous pourrions avoir l'impression que presque tous les domaines classiques des sciences humaines et sociales peuvent être étudiés *en pratique*. « Rien d'étonnant à cela », nous répondraient les auteurs associés au tournant pratique, « c'est que la pratique est au fondement de tous ces phénomènes sociaux ». Un facteur commun, en effet, à la majorité des études en pratique est de prendre la notion de pratique comme point de départ de leur analyse, en considérant qu'il s'agit d'une entité sociale primordiale. Mais l'impression de la grande diversité – voire de la sur-application – des concepts de la pratique en rapport aux phénomènes sociaux dont ils sont censés rendre compte demeure. La pratique peut aussi bien être invoquée pour expliquer une compétence individuelle, locale et privée (*e.g.* le fait de « savoir faire du vélo »)⁷⁰, que des phénomènes de plus grande ampleur comme la structuration des systèmes sociaux et leur reproduction⁷¹. Entre ces différents domaines de recherche, la définition des pratiques, leurs aspects, la façon dont elles se déploient, les éléments qu'elles convoquent, les logiques avec lesquelles elles peuvent être saisies, etc., vont varier significativement d'une étude à l'autre, à tel point que nous pourrions nous demander si le tournant pratique ne serait pas mieux caractérisé comme autant de théories distinctes qui s'appliquent à des objets qui leur sont propres (*i.e.* une théorie de l'action pratique, une théorie de la disposition, une théorie de l'activité, une théorie de la structuration, etc.).

Enfin, on trouve une troisième résistance à une présentation englobante du tournant pratique dans la forme privilégiée que prennent la plupart des études en pratique. Majoritairement descriptives et situées, les analyses de la pratique se focalisent sur des cas d'études locaux en évitant autant que

70. (Polanyi, 1967), (Collins, 2010).

71. (Bourdieu et Passeron, 1964), (Giddens, 1987).

possible les généralisations, les abstractions et les identifications non-précautionneuses de caractères communs entre différents cas d'étude ; la perspective pratique, rappelons-le, est avant tout une attention portée au concret, au particulier⁷². Pour cette raison, les auteurs du tournant pratique sont eux-mêmes réticents à adopter une position en surplomb qui pourrait leur permettre d'obtenir une vision plus globale de leur courant et d'en dégager quelques thèmes centraux et récurrents. Une telle position en surplomb aurait le défaut de devoir les tirer vers une discussion théorique, abstraite, où sont soupesés les rôles relatifs qu'occupent les concepts dans la pensée de tel ou tel auteur, c'est-à-dire à un niveau de réflexion bien loin du terrain concret de la pratique.

Ces trois résistances rendent difficile l'appréciation du tournant pratique comme un courant unitaire. Mais le verdict doit encore attendre avant d'être rendu, la diversité du tournant pratique n'est peut-être que le juste reflet de la diversité des conceptions de la pratique elle-même. *Un* tournant ou *des* tournants pratiques, la question reste donc pour l'instant ouverte.

1.3.2 Origines, thèmes et perspectives

A Une origine importante : la question de l'interprétation chez Heidegger et du suivi de la règle chez Wittgenstein

Les travaux d'Heidegger (1927) sur l'interprétation et de Wittgenstein (1958b) sur la relation entre les règles de conduites et les comportements ont eu une forte influence sur la pensée contemporaine de la pratique⁷³. Une partie de leurs réflexions, pour Heidegger dans *Être et temps* et pour Wittgenstein dans les *Recherches philosophiques*, sont dirigées vers le problème de la compréhension et de l'interprétation que nous pouvons avoir de l'action humaine : quel est son sens ? Comment peut-on l'approcher et la saisir ? Comment pouvons-nous en parler ? Et est-il possible d'en rendre compte théoriquement ? En s'installant du point de vue de l'individu qui réalise l'action, on cherche à savoir comment nous conférons habituellement du sens à nos actions, *i.e.* comment nous comprenons *ce que nous faisons*, sans nécessairement avoir à l'explicitier. Peut-être que lorsque nous agissons, nous suivons des *règles de conduite* extérieures qui viennent déterminer nos actions à la manière des lois physiques ? Par exemple, lorsque nous pratiquons une

72. La position descriptiviste n'est cependant pas en principe opposée à la généralisation. Le descriptif s'intéresse à rendre compte de la réalité des faits, *ce qui se fait*, par opposition au normatif qui vise à dégager *ce qui doit* ou *ce qui devrait être fait*. Tandis que la généralisation s'oppose au particulier, au contextuel et au circonstanciel. Les descriptivistes sont toutefois profondément méfiants vis-à-vis des généralisations qui tendent souvent à réifier leurs concepts abstraits et à ne plus voir les situations particulières que comme des applications de ces concepts abstraits.

73. C'est en tout cas la thèse de (Preda, 2000). Cf. également (Stern, 2003) et (Rouse, 2007).

activité (*e.g.* la pêche à la ligne), nous réalisons un ensemble d'actions (*e.g.* accrocher un hameçon, lancer la ligne, mouliner, etc.) qui semblent renvoyer à un corps de règles que nous appliquons dans la situation présente. Pour comprendre ce que nous faisons, et pour définir une activité pratique comme la pêche, avons-nous de cette manière l'habitude de nous référer à des règles extérieures qui viennent encadrer nos actions et orienter notre conduite ?

Chez Wittgenstein, la réponse à cette question est loin d'être évidente, et les interprétations, parfois contradictoires, de ses différents exégètes n'ont pas simplifié l'affaire⁷⁴. Il est en tout cas certain que pour Wittgenstein, cette relation d'application de la règle à l'action semble douteuse. Il semble bien, en effet, que d'ordinaire nous agissons par habitude, de façon naturelle, sans penser à une règle de conduite que nous actualiserions. Partant de ce constat, Wittgenstein avance dans ses *Recherches philosophiques* l'idée suivante, pour le moins énigmatique :

« Suivre une règle, transmettre une information, donner un ordre, faire une partie d'échecs sont des *coutumes* (des usages, des institutions). » (Wittgenstein, 1958b, §199)

Que Wittgenstein suggère-t-il ici ? Une des interprétations – que l'on qualifie de « communautariste » – tire de cette affirmation que le sens d'une règle de conduite est inscrite dans, et définie consensuellement par une communauté. Selon cette interprétation donc, comment pourrait-on définir l'activité de la « pêche » ? C'est simplement ce qu'une communauté d'individus s'accorde implicitement à définir comme l'acte de pêcher. L'activité est par conséquent déterminée *en pratique* de manière consensuelle par une communauté⁷⁵. Plusieurs auteurs ont rejeté cette interprétation en avançant que Wittgenstein n'endossait pas totalement cette position mais l'opposait simplement comme argument dans un dialogue avec d'autres conceptions de l'action (individualistes et rationalistes)⁷⁶. Mais il ne nous est pas nécessaire de donner ici le fin mot de cette bataille interprétative. Limitons-nous à relever deux faits importants.

D'abord, il semble évident que, pour Wittgenstein, le rapport des règles aux comportements des individus pose question et ne va pas de soi. Les règles ne s'interprètent pas d'elles-mêmes. C'est-à-dire qu'il est impossible de décrire l'activité humaine comme l'application d'une règle de conduite extérieure. Sinon, il y aurait un problème de régression à l'infini : si nous interprétons nos actions grâce à des règles, comment expliquer alors comment nous interprétons ces règles ? Par des règles d'interprétation des règles ? Nous voyons rapidement le problème. Il vaut donc mieux, selon Wittgenstein, se rendre à l'évidence : l'action des individus n'est pas guidée par une interpré-

74. Pour un aperçu de ces différentes versions, cf. annexe J à propos des « différentes lectures de la conception des pratiques chez Wittgenstein ».

75. (Bloor, 1983).

76. Cf. par exemple (Laugier, 2008).

tation de la règle, ou plutôt ce n'est que dans la pratique, en contexte, que le fait de suivre une règle peut avoir un sens. Cette idée a par ailleurs une conséquence majeure concernant la possibilité de théoriser la pratique : s'il est impossible d'explicitier l'action humaine par des règles, comment peut-on envisager une théorie de la pratique ou de l'action sachant qu'il est impossible de les saisir dans un corps de règles formelles ? Ce problème de l'irréductibilité de la pratique à la théorie a influencé de nombreux auteurs de la pratique, parmi lesquels Bourdieu et Garfinkel⁷⁷.

Deuxième remarque, ce problème du suivi de la règle chez Wittgenstein, et les différentes interprétations qui en ont découlé, ont participé à une remise en question de la compréhension de l'action humaine et de ses fondements, en dirigeant l'attention vers la notion de pratique à travers cette insistance dans le §199 sur le rôle des « *coutumes* » et des « *usages* ». L'interprétation communautariste, par exemple, se trouve au fondement de la sociologie des sciences et de l'intérêt porté aux communautés de pratiques dans les études de la connaissance scientifique.

Dans une réflexion en certains points comparables, Heidegger avance que toute interprétation, toute compréhension intelligible du monde, repose sur des compétences plus fondamentales que des règles, des croyances, des intentions ou des concepts explicites. Ces compétences non-articulées permettent à différents individus d'agir de façon similaire dans des situations comparables, et ce sans avoir à formuler ou même à se représenter consciemment les raisons ou les règles qui seraient aux fondements de leurs actions. La similarité, ou la conformité, des actions entre les individus n'est pas une moyenne statistique ou le résultat de l'application d'une même règle. Elle est le produit de cette capacité qu'ont les individus à faire face aux situations et à y apporter une réponse appropriée (en anglais « *coping skills* »). Lorsqu'elles sont mises en œuvre dans la pratique, il nous est possible d'entrevoir les manifestations de ces capacités d'adaptation ou de conformité. Elles sont publiquement accessibles et nous pouvons leur attribuer une signification. C'est à travers ce processus pratique que, pour Heidegger, les individus sont capables de comprendre le monde, de le rendre intelligible. Pour reprendre notre exemple de la pêche, ce n'est qu'au cours du déroulement de l'action et au contact de la pratique, assis sur le bord d'une rivière et observant un ou plusieurs pêcheurs jeter leur ligne, mouliner, et recommencer, et en nous y essayant nous-mêmes que nos capacités d'adaptation ou de conformité peuvent nous permettre de développer *en pratique* un sens et une compréhension de ce que « pêcher » signifie⁷⁸.

77. Pour plus de détail sur ce point, cf. Chap.2.3.

78. Cette interprétation des thèses d'Heidegger s'inspire du travail de (Dreyfus, 1991). Dreyfus résume sa propre interprétation de la manière suivante : « In my Commentary, I spelled out Heidegger's basic theses that (1) people have skills for coping with equipment, other people, and themselves; (2) their shared everyday coping practices conform to norms; (3) the interrelated totality of equipment, norms and social roles form a whole

Wittgenstein et Heidegger rejettent donc tous les deux l'idée que l'action puisse être envisagée comme l'application causale et déterminante de règles extérieures. Ils semblent également partager la conviction que la compréhension (et donc l'analyse) de l'action humaine doit être réalisée *en pratique*, dans le monde de la *praxis*. Le sens d'une action est intégré au monde lui-même, au contexte dans lequel celle-ci se réalise. L'intervention des règles elles-mêmes doit être réalisée *en pratique*⁷⁹.

B Les thèmes centraux des analyses en pratique

Les auteurs qui ont tenté de dégager les grandes lignes de l'histoire du tournant pratique ont généralement pris le parti de la présenter de manière thématique, en insistant sur les convictions partagées des chercheurs associés à cette tendance⁸⁰. Nous avons choisi de suivre leur exemple, et ce malgré la difficulté soulevée précédemment de pouvoir parler du tournant pratique dans sa généralité, comme s'il s'agissait d'un courant unitaire. Par conséquent, nous devons prendre la précaution d'indiquer que les quatre grands thèmes que nous allons dégager peuvent ne pas s'appliquer à certains auteurs pourtant associés au tournant pratique.

— *La pratique comme objet premier*. Le tournant pratique auquel nous nous intéressons rassemble des courants d'analyse dans les sciences humaines et sociales qui partagent un consensus minimal : l'idée que la pratique est la chose sociale primordiale, une entité, ou encore quelque chose de plus vague comme un domaine de réalité concrète, l'*en pratique* ou la *praxis*. Dans sa diversité, le dénominateur commun des approches en pratique est de prendre la pratique comme le point de départ de l'analyse. Cependant, une fois pris en considération la diversité des définitions, des méthodes et des objectifs des analyses en pratique, cette première particularité n'est pas fortement engageante. D'autant que, comme nous l'avons déjà souligné, l'analyse des

which Heidegger calls "significance" ; (4) significance is the basis of average intelligibility ; (5) this average intelligibility can be further articulated in language. », repris chez (Stern, 2003, p.190).

79. Sur ce rapprochement entre la pensée d'Heidegger et de Wittgenstein, nous renvoyons à (Rouse, 2007), dont nous nous permettons de reporter de nouveau ici la conclusion éclairante : « The upshot of both [Heidegger and Wittgenstein] criticisms is that there must be a level or dimension of human understanding expressed in what we do that is more fundamental than any explicit interpretation of that understanding. The concept of a "practice" is then widely invoked in social theory to identify the locus of this background understanding or competence that makes it possible to follow rules, obey norms, and articulate and grasp meanings. Practice theorists thereby hope to develop Wittgenstein's enigmatic claim that rules and rule-following draw upon "agreement in forms of life" [PI 241], and Heidegger's more elaborated claim that the most basic articulation of everyday human being comes not from individual self-determining action, but from "what one does" (das Man, the "anyone"). ».

80. Cf. note 69.

pratiques ne doit pas nécessairement être une analyse d'entités que l'on appellerait « pratiques », mais peut plus largement être une étude *en pratique*, c'est-à-dire une analyse selon une certaine perspective qui s'intéresse aux éléments qui apparaissent dans une situation concrète et locale.

— *De l'idéal au concret.* Le tournant pratique est un mouvement qui se positionne généralement contre les abstractions et toutes les sortes d'idéalités déconnectées de la réalité empirique. Méthodologiquement, cela se traduit par une préférence pour les analyses descriptives et les études de cas historiquement situés. La diversité des aspects du réel, habituellement effacée par l'idéalisation, y est réintroduite par le biais d'un intérêt pour la matérialité, pour les aspects tacites des connaissances humaines, pour la part opératoire et transformative des processus humains ainsi que pour les compétences et les savoir-faire pratiques mis en œuvre par les individus dans ces processus.

— *Retour sur les agents, et leur complexité.* Conformément à cette défense d'un réalisme des situations concrètes, les auteurs du tournant pratique se sont aussi opposés aux études philosophiques et sociologiques qui se représentaient les agents sociaux soit comme des acteurs purement rationnels, capables de convoquer de façon optimale des moyens dans le but d'atteindre des objectifs clairement définis à l'avance, soit comme des « imbéciles sociaux » (*social dopes*⁸¹), incapables de décider de leur devenir par eux-mêmes et complètement déterminés par les structures sociales extérieures. Le tournant pratique, à l'inverse, insiste sur la singularité de l'action des agents en fonction des situations et des contextes particuliers dans lesquels ils opèrent. Il met aussi l'accent sur les parcours des individus, sur leurs apprentissages, leurs compétences, leurs savoir-faire, en s'inspirant notamment des résultats des recherches en cognition située et en psychologie sociale.

— *La pratique, une voie médiane entre l'individualisme et le holisme.* Dans la majorité des cas, les théories de la pratique se proposent de dépasser des dualismes, propres à leur champ disciplinaire, entre des entités supra-individuelles et surdéterminantes (les tous, les totalités, les structures ; ensembles que l'on qualifie en anglais de *wholists*, synthèse des notions de « tout » (*whole*) et de « holisme »), et des approches uniquement centrées sur les individus et leur capacité à déterminer rationnellement leurs intérêts et leurs orientations. La pratique intervient dans cette opposition comme un troisième terme médiateur qui permet de passer plus fluidement des structures aux individus : elle est à la fois *détenue* ou *partagée* par les individus, mais elle est aussi capable de s'inscrire dans le monde social, au travers par

81. On trouve aussi dans la littérature les termes de « cultural dopes » et de « judgmental dopes ». Cette critique a originellement été avancée par (Garfinkel, 1967, p.66) contre le fonctionnalisme de Parsons.

exemple des règles et institutions, de structurer les systèmes sociaux, et en retour les individus. De cette manière, le pouvoir contraignant des structures qui s'impose aux individus peut être conservé, en même temps que la liberté et la capacité des individus à pouvoir déterminer leurs actions dans certaines situations⁸².

C Tendances disciplinaires et autres perspectives transversales associées au tournant pratique

Comme nous l'avons déjà souligné, le tournant pratique contemporain est constitué de deux grandes tendances, organisées autour des sciences sociales d'une part, et des études sur les sciences d'autre part. Mais nous pouvons également ajouter trois autres perspectives qui ont de nombreux points communs avec les recherches menées dans le tournant pratique.

— *Le versant politique et normatif de la pratique.* Les analyses de la pratique dans les sciences sociales et dans les études sur les sciences sont majoritairement descriptives. Elles s'intéressent simplement à *décrire* ce qui se passe dans les situations pratiques, en se demandant « comment peut-on approcher et observer la pratique ? » et « comment est-il possible d'en rendre compte de manière fidèle dans un discours ? ». Par opposition, les approches politiques et normatives cherchent à répondre à la question « que devrions-nous faire ? » ou « qu'est-il bien de faire ? ». Elles s'interrogent sur l'orientation que devraient avoir nos pratiques, ou sur les conseils normatifs que nous pourrions être en mesure de donner grâce à une analyse des pratiques. Plusieurs auteurs peuvent être associés à cette tendance : Foucault (1990), dans une certaine mesure Bourdieu (1964), ou encore Arendt (1958), des penseurs marxistes tel qu'Althusser (1965), ou les études féministes (Haraway (1989), Butler (1990)). Si ces formes d'étude de la pratique suivent, de manière affirmée, des idéologies politiques, la part de leurs travaux dédiée à l'analyse des pratiques n'est néanmoins pas à minimiser. Pour cette raison, nombre

82. Cf. (Ortner, 1984) : « La théorie moderne de la pratique cherche à expliquer les relations que l'on peut obtenir entre l'action humaine, d'un côté, et une entité globale que nous pouvons appeler "le système", de l'autre. (...) Les versions modernes de la théorie de la pratique trouvent leur originalité dans leur façon d'accepter les trois côtés du triangle de Berger et Luckmann, [c'est-à-dire (1) la société est une réalité objective, (2) la société et la culture façonnent les individus (3) la société et la culture sont produites et reproduites à travers l'action humaine] : que la société est un système, que le système est fortement contraignant, et pourtant que le système peut être fait et défait par les actions et les interactions humaines. » (Ortner, 1984, p.148 et p.159). Cet article d'Ortner est une des (sinon la) premières références où est clairement formulée l'idée d'un « tournant pratique » dans les sciences sociales. Ortner analyse plus particulièrement l'évolution des théories dans le domaine de l'anthropologie. Sa thèse centrale est que la pratique est un concept développé de manière à pouvoir expliquer la relation entre l'action individuelle et les structures ou systèmes sociaux, et que *la* pratique, en tant qu'entité, correspond à toutes les sortes de choses que les individus *font*, pour autant que ces actions aient une implication politique (p.149). Cet aspect politique de la pratique est cependant loin d'être communément admis comme critère de démarcation pour identifier les pratiques.

de ces auteurs peuvent aussi être associés au courant des sciences sociales en général.

— *Psychologie sociale, sciences de l'éducation et cognition située*. Plus rarement relevées, les analyses psycho-sociales de l'activité (Leontiev (1977), Engeström (1987)), la cognition située et distribuée (Suchman (1987)), les sciences de l'éducation, les analyses du travail et l'ergonomie (Béguin et Clot (2004), Perrenoud (2003)) ont de grandes affinités avec les études en pratique. On trouve particulièrement, dans ces champs d'analyse, des études sur la façon dont les individus agissent et organisent leurs pratiques dans des contextes spécifiques : apprentissage, situation professionnelle, interaction avec des objets, etc. Si leurs intentions ne sont pas directement de pouvoir expliquer le rôle de la pratique dans les conduites humaines, elles fournissent cependant de précieux outils pour rendre compte de l'action des agents en situation. Le tournant pratique aurait à gagner à intégrer plus intensivement les résultats de ces recherches.

— *Pragmatisme et pratiques*. Il est certain que la pensée du tournant pratique a de grandes affinités avec le pragmatisme, même si celle-ci n'est pas explicitement cultivée. L'interaction et l'influence des idées du pragmatisme sur le tournant pratique contemporain est une piste d'étude qui demande encore à être développée⁸³.

1.3.3 Récapitulatif

Pour résumer :

1. L'exigence d'un retour à notre rapport pratique au monde est un mouvement récurrent en philosophie. La mise en avant de l'*en pratique*, ou du domaine de la *praxis*, s'établit contre les métaphysiques jugées déconnectées du monde réel, contre les idéalités et les concepts abstraits qui ne rendent pas bien compte de ce qui se passe dans la réalité concrète, dans notre quotidien, dans le monde ordinaire.
2. L'expression « tournant pratique » est réservée à un de ces mouvements, au courant des années 1970, qui s'oppose, en sociologie, au fonctionnalisme parsonnien et au structuralisme, et, dans les études sur les sciences, à la philosophie analytique et plus spécifiquement à l'empirisme logique du Cercle de Vienne.
3. A ce stade de notre étude, il n'est pas encore évident de savoir si le « tournant pratique » peut être effectivement considéré comme un courant unitaire et cohérent, ou inversement comme un ensemble d'approches qui peuvent sembler avoir un certain air de famille mais qui,

⁸³. Nous pouvons cependant renvoyer aux récents travaux de Kilpinen, en particulier (Kilpinen, 2009), qui tente justement d'évaluer les intérêts communs à ces deux traditions.

en réalité, possèdent à la fois des méthodologies et des objets d'études bien différents.

4. La pratique est, au sein de ce mouvement (ces mouvements ?), une notion plurivoque et, en définitive, ambiguë. Elle peut renvoyer à une entité spécifique présente dans le monde (une action concrète, une réalisation locale, une activité collective, une compétence, une habitude, une manière de faire partagée, etc.), à un domaine de réalité (l'*en pratique* ou la *praxis*, un domaine où les choses nous apparaissent dans leur réalité concrète, dans un déroulement ordinaire et familier), ou encore à un type d'approche ou une méthodologie de recherche qui consiste à s'éloigner des idéalités et de la contemplation pour atteindre des caractérisations réalistes de la pratique.
5. Nous proposons pour finir comme repère un schéma qui regroupe une sélection de quelques auteurs centraux associés au tournant pratique (cf. schéma 1.15). Pour chaque auteur, nous avons indiqué une œuvre emblématique où l'on peut voir s'affirmer ce virage pris vers la pratique. Quelques remarques sur ce schéma : (1) la distinction par disciplines que nous avons choisi d'adopter peut masquer la diversité de la trajectoire de certains auteurs qui ont pu contribuer au développement des recherches sur les pratiques dans plusieurs disciplines. (2) Les auteurs issus des sciences sociales sont sous-représentés. Ce manque sera progressivement comblé au fur et à mesure de notre étude car, nous l'avons déjà indiqué, la majorité de nos discussions sur les pratiques se fera en dialogue avec ces auteurs. (3) Plus généralement, il serait intéressant de prolonger ce schéma sommaire sur les différentes branches du tournant pratique par une étude bibliométrique plus approfondie. Une telle étude pourrait certainement suggérer aux auteurs du tournant pratique des pistes de développement encore trop faiblement explorées (nous pensons en particulier aux liens avec la psychologie sociale, les sciences de l'éducation et le pragmatisme qui pourraient être étendus).

FIGURE 1.15 – Une sélection des auteurs du tournant pratique par discipline

Sociologie	Garfinkel [1967]	Bourdieu [1972], Giddens [1987]	Turner [1994], Schatzki [1996]
Sociologie des sciences	(ethnométhodologie) Livingston [1986], Lynch [1997]		
	Bloor [1976], Barnes [1977], Latour et Woolgar [1979], Knorr [1981], Collins [1985]		
Histoire des sciences		Pickering [1992]	
		Galison [1987] Warwick [2003]	
Philosophie des sciences	Kuhn [1962] Hanson [1958]	Hacking [1983], Cartwright [1983], Franklin [1986], Ackerman [1989],	Rouse [2002], Giere [1988]
Philosophie	Heidegger [1927] Wittgenstein [1958]	Polanyi [1962]	(analytique) Kitcher [1984], Humphreys [2002], Wimsatt [2007]
		Dreyfus [1991]	

Auteurs

Heidegger [1927 (1927)]

Hanson [1958]

Kuhn [1962 (1962)]

Polanyi [1962]

Wittgenstein [1958b]

Garfinkel [1967]

Bourdieu [1972 (1972)]

Bloor [1976]

Barnes [1977]

Latour et Woolgar [1988 (1979)]

Knorr [1981]

Livingston [1986]

Hacking [1983]

Cartwright [1983]

Kitcher [1984]

Collins [1985]

Franklin [1986]

Giddens [1987 (1987)]

Galison [1987]

Giere [1988]

Ackerman [1989]

Dreyfus [1991]

Pickering [1992]

Turner [1994]

Schatzki [1996]

Lynch [1997a]

Rouse [2002]

Warwick [2003]

Humphreys [2004]

Wimsatt [2007]

Ouvrage de référence*Être et temps**Patterns of discovery**Structure of scientific revolutions**Personal knowledge**Recherches philosophiques**Studies in ethnomethodology**Esquisse d'une théorie de la pratique**Knowledge and social imagery**Interests and the growth of knowledge**La vie de laboratoire**The manufacture of knowledge**The ethnomethodological foundations of mathematics**Representing and intervening**How the laws of physics lie**The nature of mathematical knowledge**Changing order**The Neglect of Experiment**The constitution of society**How experiments end**Explaining Science**The new experimentalism**Being-in-the-world**Science as practice and culture**The social theory of practices**Social practices**Scientific practice and ordinary action**How scientific practices matter**Masters of theory**Extending ourselves**Re-engineering philosophy for limited beings*

Chapitre 2

Les problèmes de la pratique

Plan du chapitre

Introduction	84
2.1 Le problème de Turner	87
2.1.1 Les problèmes des théories de la pratique selon Turner	89
2.1.2 Critiques de la vision des pratiques adressées à Turner	98
2.1.3 Récapitulatif et orientations	118
2.2 La multiplicité des conceptions de la pratique .	122
2.2.1 La pluralité des conceptions de la pratique n'est- elle pas un avantage?	124
2.2.2 Les solutions envisageables au problème de la mul- tiplicité	126
2.3 L'anti-théorisme	130
2.3.1 Problème général : le paradoxe de l'action	133
2.3.2 Les arguments de l'anti-théorisme	134
2.3.3 Esquisse d'une critique de l'anti-théorisme et orien- tations	140
2.3.4 Récapitulatif	143
Conclusion	146

Introduction

Le chapitre précédent a été l'occasion de prendre la mesure de la diversité des conceptions de la pratique. Nous chercherons maintenant à savoir quelles sont les conséquences de cette diversité et comment les théoriciens de la pratique y régissent.

De la variété des réactions et des réponses proposées, allant de la construction de nouvelles perspectives fondées sur une entité fondamentale (ou un mécanisme) de la pratique jusqu'à l'abandon de la notion de pratique ou encore, plus radicalement, au renoncement de toute tentative de théorisation de la pratique, nous allons suggérer que, au fond, c'est toujours la même question qui irrigue ces difficultés et ces inquiétudes : « est-il possible de théoriser la pratique et qu'est-ce que cette théorisation implique ? ». Deux aspects sont simultanément mis en jeu dans cette question : premièrement, est-ce que les théories sont des instruments adéquats pour saisir la pleine nature des pratiques ? Et corrélativement, n'est-ce pas cette nature même des pratiques qui les rend rétives à toute forme de conceptualisation ? Impuissance de l'outil théorique ou nature insaisissable des pratiques ?

Notre étude se développera plus spécifiquement autour de trois problèmes généraux, qui parcourent l'ensemble du tournant pratique : le *problème de Turner*, la *multiplicité des conceptions de la pratique* et la *difficile théorisation de la pratique* qui conduit certains auteurs à adopter une position *anti-théoriste*.

(1) *Le problème de Turner : de l'inconsistance à l'abandon de la notion classique de pratique*

Le premier problème qui nous intéressera a été identifié par Stephen Turner dans *The social theory of practices* (1994). Dans cet ouvrage, Turner s'intéresse à une notion particulière de la pratique qui lui semble regrouper toutes les propriétés des différents concepts de la pratique rencontrés dans la littérature. Selon cette conception classique typique, la pratique se conçoit comme une entité *tacite* et néanmoins *collectivement partagée* par les individus. « Tacite » signifie « qui ne peut pas être explicité », c'est-à-dire notamment « qui ne peut pas être transmis à travers un langage ». La compréhension de la notion classique de la pratique par Turner peut être qualifiée de « dispositionnaliste naïve » ; une conception selon laquelle les actions des individus sont expliquées par la *possession* d'un quelque chose (une habitude, une capacité, une compétence) qui leur permet d'agir d'une certaine manière dans des contextes spécifiques. Ces dispositions sont tacites : elles sont incorporées par les agents, elles ne sont pas visibles, et il est difficile, voire impossible, de pouvoir les *dire* et les transmettre grâce au langage. Par exemple, si une personne sait faire du vélo, qu'elle en a la compétence, il lui est cependant impossible de dire cette compétence et de la transmettre en

la disant à une autre personne¹.

Pour Turner, cette conception classique de la pratique est douteuse et devrait être abandonnée pour deux raisons. D'abord, affirme-t-il, il semble que nous n'ayons aucun moyen d'accéder empiriquement à une telle entité et de prouver que ce soient bien les *mêmes* pratiques qui sont *identiquement* partagées par différents acteurs. Deuxièmement, le caractère *tacite* des pratiques et leur capacité à être en même temps *collectivement partagées* sont deux caractéristiques incompatibles ; il ne peut exister une chose qui soit à la fois privée et propre à chaque individu et qui puisse cependant être publiquement accessible à un niveau social ou collectif. La critique de Turner insiste plus exactement sur le décalage entre la nature privée des pratiques et notre manière métaphorique d'en parler, en tant que théoricien de la pratique, comme d'une chose publique et collective. Cette analogie à une entité publique que nous utilisons dans nos discours scientifiques sur la pratique ne devrait pas être autorisée selon Turner.

(2) *Multiplicité des conceptions de la pratique*

La multiplicité est notre problème de surface, révélateur d'autres problèmes d'égale importance. En quoi consiste ce problème ? Dans le chapitre précédent, nous avons montré qu'il existe une multiplicité de conceptions de la pratique qui ne renvoient pas exactement aux mêmes types d'entités. Ceci menace par conséquent la cohérence des théories de la pratique comme discours spécialisé sur un type d'objet. Plutôt qu'une théorie de *la* pratique, n'aurions-nous pas plutôt un ensemble de théories sociales et philosophiques travaillant sur des objets différents, *e.g.* une théorie des dispositions, une théorie des activités, une théorie de la culture, une théorie de la structuration des systèmes sociaux, etc. ? N'y a-t-il pas un risque à vouloir rassembler chacune de ces études particulières sous la bannière des pratiques alors qu'elles ne s'intéresseraient finalement pas aux mêmes objets ? Le risque est celui de la perte de cohérence du tournant pratique comme courant rassemblé autour d'un objet d'étude, la pratique, et par suite celui de la perte de la capacité explicative de la notion de pratique elle-même : voulant embrasser trop de phénomènes différents, elle ne serait finalement pertinente et incisive pour aucun d'entre eux. Anticipons tout de suite une objection qui pourrait nous être opposée : ce problème de la multiplicité ne sera pas évacué en invoquant la pluralité des pratiques. Dans cette pluralité, la question de l'identité revient encore et de manière peut-être encore plus problématique : qu'est-ce

1. La compréhension de la notion de « connaissance tacite » par Turner, et son identification de la pratique comme une entité tacite possédée par les individus, est loin d'être défendue par tous les auteurs du tournant pratique. Il serait en particulier plus juste de parler de « ressources tacites » qui sont « mises en jeu » dans les pratiques quotidiennes des individus, plutôt que de traiter par association ces ressources tacites comme des pratiques. Nous détaillerons cette relation des pratiques aux connaissances tacites au Chapitre 6. En ce qui concerne les conceptions dispositionnalistes, naïves et autres, voir l'annexe I.

qui fait que ces différentes entités peuvent être assimilées à des pratiques ? Une même forme ? Une même logique de production ? Une même localisation dans l'espace social ? Un fonctionnement apparenté ? La question de la singularité des pratiques dans leur diversité d'expression doit également trouver une réponse.

(3) *L'anti-théorisme*

Par rapport à la question de la théorisation, certains auteurs considèrent que toute conceptualisation *abstraite* de la pratique est impossible. Deux raisons à cela : premièrement toute théorie de la pratique tend à réifier ses concepts en objets réels, et à prendre ses propres explications de la logique des pratiques pour des règles existantes, extérieures et déterminantes. Deuxièmement, l'action, par nature, est située. Elle ne peut par conséquent être extraite ou généralisée dans un discours stabilisé sans du même coup perdre sa nature de chose concrète et en réalisation. C'est ce que nous identifierons comme le « paradoxe de l'action ». Attaché essentiellement au discours de l'ethnométhodologie et du second Wittgenstein, l'anti-théorisme considère à l'inverse qu'il est préférable de décrire, ou simplement de regarder la pratique à son niveau local d'apparition, dans la *praxis*. Mais comment nous est-il alors possible de rendre compte de la pratique *en dehors* de ces contextes ? Comment nous est-il possible ne serait ce que de parler de la pratique, puisque toute forme de saisie, risque dans ce sens de la dénaturer ?

Ce chapitre, présentera tour à tour ces trois problèmes en indiquant, à chaque fin de section, les options envisageables pour y répondre et les positions que nous défendrons dans la suite de ce travail.

2.1 Le problème de la notion classique de pratique selon Turner

En 1996, Turner propose dans *The social theory of practices*² une des premières réflexions critiques générales sur la notion de « pratique », sur ses origines et ses développements dans la théorie sociale contemporaine. Loin de se limiter à un simple tour d'horizon des différentes approches existantes, l'intention de Turner est plus spécifiquement de relever les présupposés et de signaler les lacunes de ces approches, en montrant que leur optimisme trop bienveillant vis-à-vis de la notion de pratique les a conduites à occulter un certain nombre de problèmes inquiétants.

Sa critique s'élève en particulier contre l'idée qu'il puisse exister une théorie *sociale* de la pratique, dans laquelle la pratique serait conçue comme une sorte de chose – une substance – *collectivement partagée* par différents acteurs (Turner, 1994, p.13). En procédant à une réévaluation des propriétés qui sont habituellement attribuées aux pratiques (pouvoir causal, capacité d'être partagée, transmissibilité, tacite etc.) il entreprend de nous montrer que nous n'avons non seulement aucun moyen d'attester de ces propriétés, mais plus généralement qu'il n'existe aucun moyen d'identifier empiriquement ce que sont ces pratiques, ni de pouvoir spécifier en quoi elles peuvent être théoriquement explicatives pour rendre compte des phénomènes sociaux. De ce constat, il finit par en conclure qu'il serait en définitive préférable d'abandonner la notion de pratique telle qu'elle est classiquement conçue pour revenir au concept plus modeste et moins galvaudé d'« habitude », c'est-à-dire une notion de la pratique comme disposition personnelle et privée.

À travers cette critique, *The social theory of practices* a engagé une nouvelle étape de clarification conceptuelle sur la notion de pratique, en parti-

2. Notez bien : pratiques au pluriel et non au singulier. Dans son ouvrage Turner a distingué deux sens de la notion de pratique : (1) « la pratique » et (2) « les pratiques ». Le premier sens, « la pratique », est équivalente à notre notion d'*activité*. Pour expliquer cette première notion, Turner prend pour exemple le sens que Kant donne à la notion de pratique dans son opuscule « c'est vrai en théorie, mais dans la pratique cela ne marche pas » (1793). La pratique vise dans ce cas une « activité », comme la médecine ou la cuisine, qui « vise un but "qui est conçu comme le résultat de la poursuite de certains principes ou procédures" » (Turner, 1994, p.8). Turner qualifie cette pratique de « pratique téléique » (téléique du grec *telos* : fin) c'est-à-dire une activité ayant une fin en soi bien déterminée. Cette notion de pratique téléique, se divise selon Turner en deux autres sens. Le premier, associé à la pensée de Kant, est une activité générale qui correspond à notre notion 3 de la pratique (cf. 1.2.1), *i.e.* une pratique qui peut être ramenée à des règles ou des principes généraux. Le second, associé à la notion de *praxis* chez Marx, est quelque chose comme « une activité se réalisant (*living activity*), avec ses propres buts internes (*inherent goals*), qui ne peuvent pas être capturés par des principes ou réduits à une théorie ». Il s'agit de notre notion 4.

La deuxième notion de pratique, *les pratiques* au pluriel, renvoie pour Turner à des « morceaux d'habitude ou des bouts de connaissance tacite », c'est-à-dire à une notion dispositionnelle de la pratique (notion 5.). Dans son ouvrage de 1996, Turner se concentre uniquement sur cette dernière notion de la pratique.

culier en ce qui concerne sa localisation ou son ancrage social, son ontologie, ses formes et sa logique de fonctionnement. Les réactions suscitées par cet ouvrage, aussi bien positives que négatives, ont permis de produire des réponses plus satisfaisantes aux questions – qu’il a parfois fallu reformuler – posées par Turner à l’ensemble des théories de la pratique. Au minimum, on pourra reconnaître que *The social theory of practices* a le mérite d’avoir remis en cause l’idée selon laquelle le concept de pratique était en soi naturellement explicatif et qu’il correspondait à une réalité sociale bien identifiée et non-problématique.

Dans une première section (2.1.1), nous allons commencer par rappeler les différentes critiques que Turner a avancées contre ce qui lui semble être la notion de pratique la plus communément admise en sociologie et en philosophie. Nous rappellerons également dans cette même section la thèse que Turner propose en opposition et selon laquelle la notion classique de la pratique devrait être abandonnée au profit de celle d’« habitude ». Au cours de ces développements, nous tenterons d’identifier les critères que Turner utilise, de manière explicite ou implicite, pour évaluer la légitimité du recours à la notion de pratique dans différents discours théoriques.

Dans la section suivante (2.1.2) nous nous pencherons sur la réception de ces critiques de Turner. Nous nous concentrerons en particulier sur trois observations qui lui ont été adressées à plusieurs reprises. Premièrement, la conception alternative de l’« habitude » proposée par Turner ne répond pas de manière satisfaisante aux critères, dégagés par Turner lui-même, que devrait assumer une bonne théorie de la pratique. Deuxièmement, des auteurs comme (Gulick, 1998) et (Bohman, 1997) ont avancé que ces critères d’évaluation, vérificationnistes et empruntés aux sciences naturelles, sont trop rigides pour s’appliquer aux théories des sciences sociales. Troisièmement, la critique de Turner ne semble pas s’appliquer à toutes les conceptions de la pratique mais seulement à une partie d’entre elles (en l’occurrence les conceptions dispositionnalistes naïves). Des auteurs comme (Bohman, 1997), (Rouse, 2002) et (Lynch, 1997b) ont par exemple soutenu que leur conception pouvaient échapper aux critiques de Turner.

Après avoir développé plus longuement ces oppositions, nous examinerons avec plus d’attention deux de ces conceptions, particulièrement élaborées, qui prétendent échapper aux problèmes de la pratique identifiés par Turner : celle de l’ethnométhodologie, que l’on défendra avec la voix de Michael Lynch, et la conception normative de la pratique, d’inspiration brandomienne, portée par Joseph Rouse et James Bohman. Nous verrons que si ces deux positions permettent d’affiner les critères d’évaluation des théories de la pratique de Turner, elles ne constituent cependant pas des réponses entièrement satisfaisantes dans le sens où elles ne font que déplacer les questions de Turner sur un autre terrain, et révèlent ce faisant des problèmes supplémentaires auxquels doivent répondre les théories de la pratique.

Nous récapitulons l'ensemble des problèmes identifiés dans une dernière section (2.1.3).

2.1.1 Les problèmes des théories de la pratique selon Turner

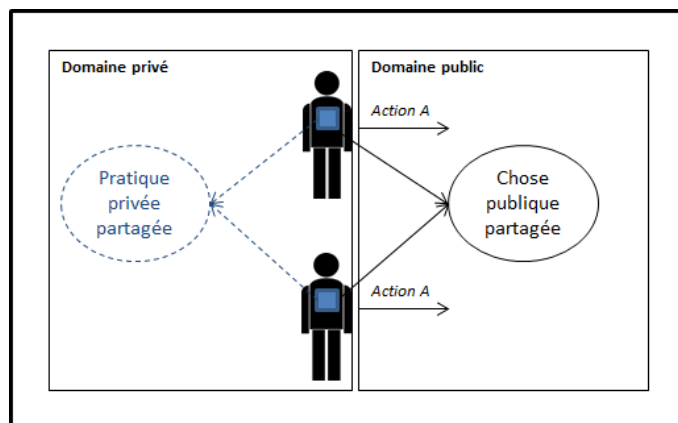
L'évaluation critique de Turner (1994) part d'un constat très simple : dans les théories contemporaines, la notion de pratique est incarnée par un ensemble de concepts qui renvoient à des idées relativement similaires :

« A large family of terms [are] used interchangeably with 'practices', among them (...) some of the most widely used terms in philosophy and the humanities such as tradition, tacit knowledge, Weltanschauung, paradigm, ideology, framework, and presupposition. » (Turner, 1994, p.2)

Prenant note de cette similarité, il tire de l'ensemble de ces concepts une formulation de la pratique censée regrouper en deux caractéristiques fondamentales l'essentiel des enjeux de la théorie des pratiques. Premièrement, la pratique est un objet détenu par les agents sociaux, mais détenu de façon *privée*. « Privé » signifie simplement que cet objet n'est pas visible, qu'il ne peut pas être directement observé ; qu'il est « opaque à l'analyse ». La pratique n'est en effet qu'indirectement accessible au travers des actions quotidiennes – apparemment sensées – effectuées par les acteurs. Deuxièmement, la pratique est aussi un objet *collectif* ; plusieurs personnes peuvent posséder la *même* pratique. Il nous semble assez évident de penser que si deux personnes semblent manifestement réaliser des actions similaires (par exemple conduire un vélo), c'est qu'elles détiennent la même disposition (elles ont la compétence de savoir faire du vélo, ou la pratique du vélo). Cette même pratique possédée de manière privée par deux acteurs différents est collective (ils la possèdent tous les deux) et causale (c'est la compétence qui *permet* de faire du vélo, elle est la *cause* de cet *effet*). Ainsi la pratique, même si elle demeure privée, peut être traitée par analogie comme une chose publique que les individus peuvent partager, apprendre et se transmettre (cf. schéma 2.1).

« In each of these cases the idea of a tacit common possession, something that is itself not a text, fact or event – a 'hidden collective object' shared among a certain set of persons – seems to be a plausible hypothesis. The plausibility depends on analogies to 'public' things, like articulated beliefs, facts and texts. The terms for this kind of collective non-public possession, such as tacit knowledge, rely directly on these analogies. The non-public things have effects or causal powers like those of things that are themselves explicit and public. » (Turner, 1994)

FIGURE 2.1 – La conception « classique » de la pratique selon Turner



Dans ce schéma, les comportements manifestés par les deux individus dans le domaine public sont similaires car ils proviennent de pratiques (dispositions) communes. Les pratiques sont traitées comme des objets privés collectivement partagés, de façon analogue aux objets publics (*e.g.* un livre).

A Critique du caractère collectif *et* caché de la pratique

Pour Turner, cette notion classique de la pratique est une pseudo-explication, une conception qui vient remplir un vide de l'explication scientifique sans s'appuyer sur des preuves empiriques suffisamment rigoureuses. Par un tour de passe-passe métaphorique, elle tend à nous faire croire qu'elle vise une réalité sociale existante, un objet *à la fois* caché *et* collectif (« hidden collective object ») que les individus possèderaient. En réalité, affirme Turner, ces deux caractéristiques sont incompatibles. Comment un objet pourrait-il être détenu de manière privée par les agents et avoir en même temps la capacité de se transmettre publiquement, de passer par des canaux de communication, par des *media* publics ? Il n'existe selon lui aucun moyen empirique d'accéder à ces entités collectives, à cette chose partagée, c'est-à-dire finalement aucune preuve tangible de leur existence. En dehors du fait que les individus agissent, personne n'a jamais pu observer une pratique, personne n'a pu la *voir* être transmise³. Le concept classique de pratique,

3. A noter : la majeure partie de l'argumentation de Turner se focalise sur une notion de pratique au sens de disposition, *i.e.* quelque chose que les gens *ont* ou *possèdent*. Cf. note 2, p. 87. On trouve toutefois dans son chapitre 4 (« Change and History ») une extension de ces arguments à des entités supra-individuelles (qui regroupent chez Turner des entités comme les structures sociales, les cultures, les traditions). Ces catégories, qui ne sont pas à proprement parler des pratiques pour Turner mais associées à des études de la pratique, ont les mêmes problèmes que les dispositions : elles possèdent des caractéristiques (*e.g.* la permanence, la reproductibilité, la transmissibilité, *etc.*) qui n'ont aucune correspondance dans les faits empiriques. Elles sont donc également associées à des objets collectifs cachés.

en conclut Turner, est vide de sens :

« I think the case for practices, or practice, understood as a hidden collective object, is faced with such serious difficulties with respect to the means of the transmission and acquisition of these objects that it cannot be accepted, and that appeals to "practice" used in this sense, either in philosophy or social theory, are therefore appeals to nothing. » (Turner, 1994, p.100)

B Critique des théories de la pratique (I) : des métaphores (à valeur instrumentale) et les dangers de la substantialisation

Selon Turner, on trouve dans les conceptions classiques de la pratique une analogie entre, d'un côté, la façon dont les actions des agents sont liées à leurs pratiques (identifiées de manière restrictive par Turner à des « prémisses tacites ») et, de l'autre côté, la façon dont les développements ou les prédictions d'une théorie scientifique (« explicit theory ») sont liées à ses prémisses (ou ses fondements). De la même manière que nos inférences rationnelles sont construites sur la base de prémisses fondamentales selon la conception formelle des théories, les actions des individus seraient à comprendre comme des engagements (« commitments ») qui dérivent des pratiques inscrites dans leur corps ou dans leur esprit. Une autre manière de dire cela : les actions des agents sont déterminées par des sortes de règles intérieures propres à chaque individu ou à chaque groupe d'individus qui partagent les mêmes pratiques. Turner remarque qu'en postulant que ces prémisses sont à la fois fondamentales *et* tacites, ces théories classiques de la pratique conduisent nécessairement à un relativisme dommageable : pour expliquer les pratiques de groupes d'agents, il nous faudrait à chaque fois nous rapporter à des systèmes de pensées différents, particuliers, et prendre état de cette diversité sans pouvoir lui donner d'autre raison qu'une divergence originelle des prémisses tacites admises par ces communautés de pratique.

« The idea of intractable conflicts resulting from different fundamental premisses, or different fundamental commitments, depends on the analogy between ordinary belief and action and belief and action within explicit theories. The language of 'commitment' that runs through this literature also depends on this analogy. We are depicted as being committed to premisses – tacit premisses. Learning something in the ways we ordinarily learn and becoming convinced by it – a causal process – is reconstrued in terms of an analogy with theoretical reasoning from premisses. The analogical construal proceeds by reasoning backwards from present beliefs to hypothesized premisses. The "most basic" of these premisses cannot, by definition, be justified. » (Turner, 1994, p.119)

Ce problème du relativisme mis à part, la référence à ces prémisses tacites peut toutefois se révéler utile ; elle peut avoir, nous dit Turner, une certaine valeur « instrumentale » pour l'analyse. Si l'on regroupe ces prémisses auxquelles devraient se référer les agents dans ce que Turner appelle des « objets notionnels » – des objets métaphoriques construits en vue de simplifier l'analyse –, alors on peut éventuellement tirer des conclusions intéressantes dans des contextes spécifiques sur l'action des agents⁴.

« A great deal may be conceded with respect to the instrumental utility or convenience of the 'mind full of presuppositions' model. In the history of science, in the history of political ideas, and in other places where similar terms are used in different ways, it is useful to think of these differences as involving different premises. » (Turner, 1994, p.121)

Cette manière de rendre compte des situations et de traiter de la pratique ne peut toutefois être acceptée qu'à titre de métaphore. Mais les analyses classiques de la pratique ont selon Turner cette fâcheuse tendance à dépasser le cadre instrumental de validité de ces termes notionnels en les naturalisant ou en les substantialisant en des entités bien réelles qui seraient supposées cachées, inaccessibles et partagées collectivement.

« But this utility misleads us, if we think that we are identifying psychologically real bases of the thought of other people. » (Turner, 1994, p.121)

Ne prenons pas, nous avertit Turner, nos concepts instrumentaux de la pratique pour la pratique elle-même. Si ces concepts peuvent se révéler utiles dans certaines conditions (« les pratiques ne sont pas des objets, mais plutôt des constructions explicatives qui permettent de résoudre des problèmes spécifiques de comparaison et d'attentes non-satisfaites. » (p.123)), à partir du moment où nous les transformons en des objets sociaux réels ou naturels, il nous devient alors difficile de pouvoir expliquer comment ces propriétés peuvent par exemple être « partagées collectivement ». Par conséquent, cette réification, qui pouvait avoir un intérêt explicatif dans une analyse instrumentale, devient à la longue douteuse :

« How seriously should we take this language? Are there really objectifiable things that we should think of as being shared or inherited? » (Turner, 1994, p.2)

Bien évidemment, la réponse de Turner est « non ». Ces choses ne sont que des constructions. Les pratiques dans les théories classiques ne sont que des objets notionnels, ils ne fonctionnent que comme des outils. Et à partir du moment où ils prétendent être plus que cela, à partir du moment où on les substantialise, des erreurs surgissent car on affuble les pratiques de propriétés

4. Exemple d'« objets notionnels » : les arrière-plans, les présuppositions, les compétences, les croyances, etc.

que l'on ne peut pas vérifier (« il n'y a pas de raison de penser qu'il existe de telles prémisses fondamentales » (p.105)).

Mais nous remarquerons que Turner a, vis-à-vis des conceptions instrumentales, une position paradoxale. De son point de vue, les théories instrumentales de la pratique ont un défaut majeur : elles tendent irrésistiblement à traiter leurs objets conceptuels comme des choses réelles, à transformer leurs systèmes théoriques explicites en des systèmes existants, *i.e.* en des systèmes permettant d'expliquer causalement l'action des agents⁵. Mais d'un autre côté, ailleurs dans son ouvrage, Turner avance qu'il est important pour les théories instrumentales d'avoir une prétention réaliste, ce sans quoi elles ne resteraient que des interprétations locales et par conséquent incomplètes de la pratique. Selon lui les théories instrumentales devraient utiliser des concepts qui ont une certaine correspondance dans la réalité sociale, et non pas seulement combler des vides de l'explication en construisant des termes dont l'unique fonction est de combler ces vides sans se soucier de la réalité phénoménale sous-jacente à ce vide explicatif. Autrement dit, Turner conçoit les théories instrumentales d'une manière fortement réaliste, très proche, en réalité, des conceptions réalistes (qui supposent que les objets théoriques existent ou ont une correspondance isomorphique avec des objets réels) :

« The need [for a theory that preserve an instrumental value] is to connect the stuff of thought to the world of cause [dit autrement : de connecter le concept à la réalité]. The predictive use of either the concept of practice or the "psychological" concept of presupposition and its variants depends on the idea that there is some substance to it, something with more continuity than the words or acts which exhibit the practice or presuppositions. The instrumental uses of the concept itself seem also to require some sort of substance and continuity beyond the overt manifestations. »
(Turner, 1994, p.37)

Autrement dit, Turner ne prend pas du tout au sérieux les prétentions instrumentales des théories⁶. A un instrumentaliste qui lui affirmerait : « je n'ai pas besoin de postuler des entités persistantes pour que mon interprétation

5. Il est intéressant de noter que cette critique de Turner vis-à-vis des théories classiques de la pratique est exactement la même que celle que des théoriciens de la pratique plus classiques comme Bourdieu ou Giddens adressaient au structuralisme ou aux théories de l'agent rationnel, à savoir le refus de penser qu'il puisse exister un ensemble de règles (ou de prémisses) sous-jacentes qui permettraient à la fois de déterminer et d'expliquer l'action des agents.

6. Les théories de la pratique qu'il critique ne sont d'ailleurs pas instrumentales mais bien, le plus souvent, réalistes. Turner ne fait toutefois pas l'amalgame. Il nous dit simplement que ces théories n'ont, contrairement à leur prétention, aucune portée d'un point de vue réaliste, et ne peuvent avoir, à la limite, qu'une valeur instrumentale. Valeur dont il s'emploie péniblement à montrer la faiblesse.

fonctionne, pour qu'elle soit pertinente et qu'elle permette de saisir le phénomène observé », Turner est en train de lui répondre : « Non bien entendu. Mais votre théorie ne restera qu'instrumentale ; elle ne pourra pas espérer expliquer les pratiques, seulement tirer quelques conclusions valables seulement dans un contexte précis et local ». C'est-à-dire qu'il assimile, au fond, les instrumentalistes à des réalistes refoulés, ou à des théoriciens de second rang dont le rôle se limite à proposer des solutions temporaires et provisoires en attendant qu'une théorie réaliste plus complète viennent prendre la place de leurs constructions.

C Critique des théories de la pratique (II) : la sous-détermination

Si l'on admet avec Turner que les théories instrumentales de la pratique sont imparfaites, comment pouvons-nous alors expliquer pourquoi, dans certains cas, ces théories s'avèrent pertinentes dans le sens où elles permettent de donner des explications des comportements des agents sociaux, voire de les prédire ?

Turner admet volontiers une efficacité *relative* aux conceptions de la pratique existantes. Mais cette efficacité, selon lui, ne dépasse jamais le domaine d'application original de ces concepts. Lorsque ceux-ci sont poussés en dehors de leur cadre d'élaboration, on se rend compte rapidement à quel point ils sont vagues et inadéquats pour expliquer d'autres phénomènes sociaux observés.

« The idea of 'practice' and its cognates has this odd kind of promissory utility. They promise that they can be turned into something more precise. But the value of the concepts is destroyed when they are pushed in the direction of meeting their promise. (...) [W]e get, so to speak, different kinds of scans of the beast, each of which cannot be improved beyond a certain level of fuzziness. » (Turner, 1994, p.116)

Cette faible applicabilité des concepts de la pratique est due, comme nous l'avons vu dans le point précédent, au décalage entre les concepts instrumentaux produits par les théoriciens et ce qu'il est effectivement possible d'observer dans la réalité sociale.

Pour justifier et renforcer cet argument à propos de l'inefficacité des théories classiques de la pratique, Turner va utiliser le concept de « sous-détermination » de la théorie par l'expérience⁷. Pour rappel : lorsque nous ne possédons pas suffisamment de données expérimentales pour départager une théorie d'une autre théorie rivale, nous disons qu'elle est « sous-déterminée » par l'expérience. Turner utilise donc ce critère de démarcation pour montrer qu'aucune théorie de la pratique existante n'a pu, de manière incontestable, éliminer ses rivales en expliquant mieux que les autres des phénomènes de

7. Cf. (Quine, 1951).

la réalité sociale. Par exemple, il nous est impossible de départager selon Turner les conceptions qui vont penser la pratique comme une sorte de disposition à agir localisée dans le cerveau des individus et des conceptions qui vont alternativement se la représenter comme une règle qui détermine causalement l'action des individus ; en termes de données expérimentales, ce que nous observons, c'est-à-dire les comportements manifestes des individus, sont exactement les mêmes dans un cas comme dans l'autre.

« The concept of practice, whether it is conceived cognitively, as a kind of presupposition, or causally, as a kind of mental trace which disposes thought or action in a certain way, is epistemically elusive. Practices are not directly accessible, and the means of accessing them indirectly are fraught with difficulties, of which underdetermination is the most obvious and pervasive. The required inferences are inherently flawed. They do not distinguish between "as if" explanations and causal explanations. » (Turner, 1994, p.43)

L'utilisation de ce critère de la sous-détermination par Turner nous renseigne sur sa conception du rôle des théories en sciences sociales. Premièrement une théorie ne doit pas être instrumentale mais réaliste (elle ne peut pas par exemple rendre compte des pratiques à l'aide de modèles construits, même s'ils sont partiellement opérants). Ses concepts doivent correspondre à des entités réelles, et la relation entre ces concepts et ces entités doit être *empiriquement* vérifiée et validée. Turner assume donc une conception forte des théories scientifiques, calquée sur le modèle des sciences expérimentales.

Pour résumer son processus de sélection d'une théorie adéquate de la pratique : l'explication apportée doit reposer sur des entités observables, ou sur des données empiriques fiables qui peuvent attester de l'existence d'entités inobservables ou cachées. Si les entités sont observables, il faut pouvoir indiquer précisément quelles marques (empiriques) nous permettent de les remarquer. Si elles ne sont pas visibles, alors le mécanisme inobservable sous-jacent doit être expliqué (et l'explication doit tenir face à l'exigence expérimentale), et cette explication doit s'appuyer sur des marques (empiriques) indirectes. Lorsqu'une explication s'appuie sur des marques indirectes, elle doit passer le test de la « sous-détermination ». Pour passer le test de la sous-détermination, il faut qu'une explication puisse *mieux que toutes ses concurrentes* expliquer comment les marques sont agencées et pourquoi elles le sont de telle manière. Si une autre explication permet aussi de le faire (ou si l'explication que l'on teste n'explique pas toutes les marques) alors elle ne peut pas être comptée comme une candidate sérieuse à l'explication des pratiques.

D La solution de Turner : l'« habitude »

Pour Turner, les pratiques ne sont pas des entités privées, collectives et publiquement accessibles lors de leurs manifestations ou de leurs transmissions. Ce sont simplement des habitudes privées, propres à chaque individu et totalement opaques à l'analyse.

« There are no hidden collective objects; there is, however, a large body of private mental traces – what I have called habits – which persist and which enable people to emulate and operate in relation to one another. These mental traces, however, are effectively opaque to analysis. They are individual, private, and, as best we can tell, irremediably diverse. » (Turner, 1994, pp.104-105)

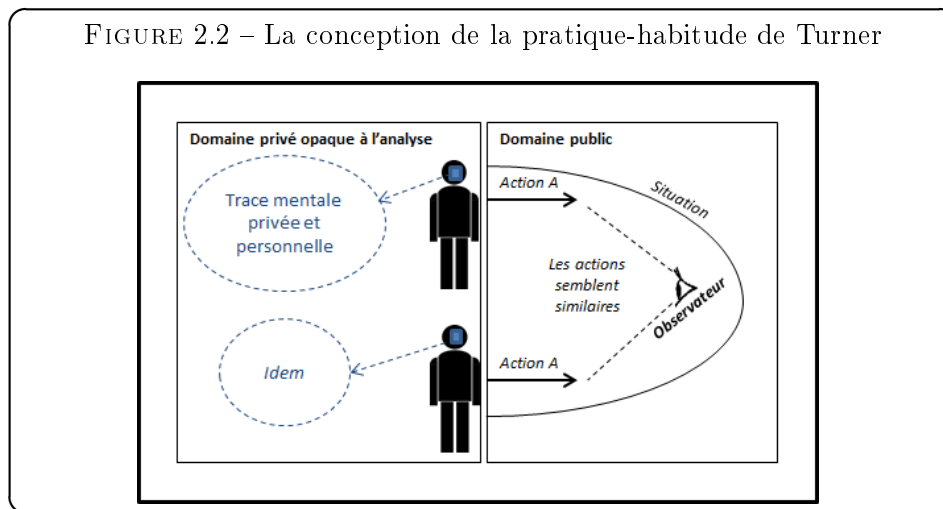
Il propose de recourir au concept d'« habitude », qui prend chez lui un sens particulier (*i.e.* une disposition individuelle privée), qui n'implique pas de devoir admettre que ce que les individus possèdent, leurs habitudes, sont identiques, *même si nous pouvons observer qu'elles donnent lieu à des comportements similaires*⁸. En posant cette définition de l'« habitude », il supprime le problème du partage d'une entité privée mais identique entre plusieurs individus.

« It is only on the surface – in the forms of expression that others can, more or less successfully, respond to – that there is any kind of uniformity to them. (...) There is no sameness other than the sameness of effects – no hidden sameness to explain overtly similar performances. (...) What we have are private habits, with a variegated causal structure; If the notion of sameness is dropped (...), the concept [of practice] collapses into habit – into a non-public, non collective fact » (Turner, 1994, p.105)

La similarité entre les actions des individus est de surface, elle nous apparaît dans la praxis (dans le domaine de la pratique manifeste, en réalisation). Et nous n'avons pas besoin d'invoquer, par une inférence fallacieuse, que si ces actions nous semblent similaires c'est parce qu'il doit exister une similitude sous-jacente dans les dispositions des individus. Pour Turner la similitude est de perspective, elle a un sens pour qui est déjà inscrit dans une perspective sociale, dans un contexte, où des « observances » réalisées par d'autres acteurs font sens et sont considérées comme régulières ou similaires à celles d'autres acteurs (cf. schéma 2.2).

Ce qui apparaît comme une régularité au niveau de la praxis et que l'on traduit métaphoriquement en termes d'objets collectifs peut s'expliquer plus simplement en se rapportant à des processus individuels. Voici de quelle manière : dans la pratique, les individus produisent et s'insèrent dans des « processus d'émulations » (qui pourraient ressembler à des jeux ou à des

8. Pour une présentation plus concise du point de vue de Turner, cf. (Turner, 2001).



activités). Dans ces processus, il n'y a rien qui est matériellement constitué ou transmis. Les permanences, que l'on traite de façon erronée comme des objets collectifs partagés (*e.g.* les cultures, les traditions, les croyances, les présuppositions, etc.) « peuvent être réalisées entièrement à travers des habitudes individuelles (et potentiellement différentes) qui émergent dans les individus comme une *conséquence* des performances émulative produites par des activités particulières, des observances, ou des phénomènes similaires » (Turner, 1994, pp.98-99). Dit autrement, des activités spécifiques produisent chez les individus qui y participent des processus d'émulation qui convoquent les habitudes particulières des individus. C'est dans ces activités que peuvent émerger, et se conserver, les permanences, au moyen notamment d'« observances », qui ne sont autres, selon notre lecture, que des capacités d'auto-correction normatives.

« If acting in accordance with a tradition is acting in accordance with the way of life of a community, and if the way of life of a community includes certain observances, performances and activities, and individual habits and mental habits arise through engaging in the relevant performances, nothing need follow with respect to the causal role or status of practice understood as a kind of collective object. All we need is this : by performing in certain ways, people acquire habits which lead them to continue perform, more or less, in the same ways. The observances, so to speak, cause *individual* habits, not some sort of collectively shared single habit called a practice or a way of life, which one may possess or fail to possess. If this is so, the collective or public facts about traditions or "cultural systems of meaning" begin and end with the observances or public objects themselves. Everything else is individual – there is no collective tacit fact of the matter

at all. » (Turner, 1994, pp.99-100)

E Résumé des critiques adressées par Turner aux conceptions dominantes de la pratique et la solution de l'« habitude »

Pour résumer l'ensemble des problèmes identifiés par Turner :

- La pratique ne peut pas être un objet privé *et* collectivement partagé.
- Tous les objets notionnels collectifs extérieurs à l'individu sont des métaphores ou des instruments.
- Toute théorie de la pratique doit pouvoir donner des moyens d'accès empiriques aux entités qu'elle postule.
- Les théories proposées doivent passer le test de la sous-détermination.
- Les théories actuelles de la pratique n'ont qu'une valeur instrumentale. Ce sont des métaphores qui ne sont applicables que de manière restreinte et qui ne fonctionnent que sous certaines conditions.
- Les théoriciens de la pratique ont tendance à réifier ces entités métaphoriques ou ces concepts instrumentaux.
- Une bonne théorie de la pratique ne peut pas être simplement instrumentale. Elle doit avoir des prétentions réalistes.

Pour contourner ces problèmes, la solution de Turner est de recourir au terme d'« habitude », c'est-à-dire à la seule chose qui reste effectivement une fois que toutes les réifications ont été supprimées :

- L'« habitude » est une trace mentale privée propre à chaque individu. Elle se manifeste dans des observances locales produites en situation. Les activités (ou situations) permettent aux individus qui y participent de mettre à jour (au sens de révéler et d'actualiser) leurs habitudes par des processus d'émulation.

2.1.2 Critiques de la vision des pratiques adressées à Turner

L'ouvrage de Turner a suscité de nombreuses réactions, positives et négatives. Nous ne rapporterons ici que les critiques qui se sont concentrées sur sa notion d'« habitude » et sur ses thèses relatives à la théorisation de la pratique⁹. Ces critiques, qui peuvent être regroupées en trois ensembles, à la fois nuancent et apportent des compléments de réflexion sur ces thèses de Turner.

9. Pour les discussions les plus importantes pour nous cf. (Rouse, 2001), (Rouse, 2002), (Rouse, 2007), (Bohman, 1997), (Lynch, 1997b), (Gulick, 1998).

A Trois critiques

(a) La notion d'« habitude » ne satisfait pas entièrement aux exigences posées par Turner

Le premier corps de critiques vise la notion d'« habitude » développée par Turner qui, selon plusieurs auteurs, ne répond pas aux critères de validité d'une bonne théorie de la pratique selon les exigences établies par Turner lui-même. Bohman, avec qui nous allons ensuite discuter une proposition alternative pour la conception de la notion de pratique, avance que la notion d'« habitude » est tout aussi problématique que les notions classiques de la pratique dans sa double prétention à vouloir représenter une réalité présente dans le corps ou dans l'esprit des acteurs *et* un concept de la pratique permettant d'analyser l'action des agents :

Similar problems emerge with Turner's narrow construal of the requirement that practices have "psychological reality." (...) the demand that only the dispositional states of individuals explain regularities leads to rejecting social explanations tout court and picks out nothing that practice explanations do not share with many other explanations. (...) Many different factors can act as parameters to my strategic actions, including the desires of others that have no psychological reality in me. If practices suffer from underdetermination in relating external performance to internal structure, Turner's proposal suffers from complementary difficulties. It simply does not provide sufficient explanatory structure to explain how people do such complex tasks as building particle accelerators or nation states. (Bohman, 1997, p.98)

Pour reformuler le contre-argument de Bohman : si ce sont les habitudes privées et propres à chaque individu qui sont identifiées comme étant la cause des actions, que faire alors des autres paramètres qui interviennent dans d'autres descriptions de l'action mais qui ne sont pas liés de manière évidente aux habitudes des individus (comme les désirs des autres individus ou le contrôle normatif qu'une institution peut exercer sur les individus) ? Ne pas prendre en compte ces effets revient, nous dit Bohman, à faire abstraction de toutes les influences sociales qui agissent extérieurement sur les individus et sur lesquelles ceux-ci n'ont aucun contrôle. Ces influences peuvent être le fait d'autres individus (appartenir à la réalité psychologique d'autres individus) ou, plus dérangeant encore pour la conception de Turner, appartenir à une réalité sociale dépassant le cadre des individus.

La deuxième difficulté est qu'en ne reconnaissant que les « habitudes » individuelles comme notions valables pour étudier la pratique, Turner se coupe de la possibilité d'expliquer *simplement* comment sont réalisées des activités complexes. Il ne nous donne en effet aucune indication spécifique dans sa conception de l'habitude sur la manière dont nous pourrions rendre compte d'activités de long terme sans recourir à des permanences plus grandes que

les seules habitudes des individus (*e.g.* l'État, les traditions, les idéologies, les connaissances). Nous pourrions éventuellement nous passer de ces permanences en décrivant une succession d'actions individuelles et d'observances locales, mais nous devons alors nous attendre à ce que le compte rendu final soit extrêmement lourd et compliqué. Sans recourir à ces objets, en utilisant *uniquement* des volitions privées, des compétences individuelles, etc., nous ne pourrions proposer que des explications longues et fastidieuses passant un à un sur tous les individus ayant participé à l'activité étudiée, sans à aucun moment pouvoir parler – sauf de manière métaphorique – de « volonté commune », de « compétence partagée » ou de « processus global ». Décrire tous les contacts entre les individus, rendre compte de la façon dont ils s'entendent en partant de compétences chaque fois uniques serait un travail interminable¹⁰.

Troisièmement, la notion d'« habitude » de Turner est-elle satisfaisante en ce qui concerne l'accès et la vérification empirique ? Comme le remarque Bohman, la seule façon d'attester de l'existence des habitudes privées est de constater leur manifestation dans des régularités comportementales. Pour le dire autrement : la notion d'« habitude » de Turner ne nous offre *rien de plus* en termes d'explication, et la réalité qu'elle vise est tout aussi opaque, que les autres notions que Turner tente de récuser, elle souffre du même problème de sous-détermination :

« Just as we can know preferences only when they are revealed in actions, we can only know habits when there are behavioral regularities. To say that a behavioral regularity is explained by a habit is to offer no explanation at all (...) it is simply to rename the regularity. » (Bohman, 1997, p.99)

(b) Les critères d'acceptation d'une théorie de la pratique sont excessifs

Le deuxième corps de critiques vise les critères de validité d'une théorie de la pratique établis par Turner. Trop exigeants, ces critères employés par Turner pour admettre ou écarter des concepts théoriques ne sont même pas utilisés aussi rigoureusement dans les sciences naturelles.

On peut en particulier trouver dans *The Social Theory of Practices* un critère sur lequel Turner semble se reposer en priorité : la vérification empirique. Ce critère, qui intervient avant tous les autres, fait de lui un *vérificationniste*. En philosophie des sciences, ce terme renvoie à une position épistémologique, associée au Cercle de Vienne, concernant la validité des énoncés scientifiques qui pourrait être résumée comme ceci : une proposition est scientifique si elle

10. Mais non pas impossible. Pragmatiquement cependant, la valeur d'un tel compte rendu serait très faible : sans la possibilité de faire appel à des objets sociaux abstraits, il serait difficile à n'importe quel lecteur humain de pouvoir donner du sens à un compte rendu aussi long.

est empiriquement signifiante, c'est-à-dire si elle peut être mise en relation rigide avec des observations directes ou indirectes. Cette position épistémologique concernant la validité scientifique des théories est loin de faire consensus aujourd'hui. Pour Bohman par exemple, qui semble plus s'inspirer du faillibilisme de Lakatos (*i.e.* des faits peuvent contredire les prédictions théoriques, tant que le noyau dur de ces théories n'est pas affecté par ces réfutations, la théorie est encore considérée comme valable¹¹), le vérificationnisme de Turner ne correspond pas à la réalité de la recherche en sciences sociales. Certains des concepts théoriques qui y sont développés s'appliquent à des domaines restreints et n'ont pas vocation à expliquer la totalité des phénomènes impliqués dans l'étude des pratiques. Ils sont pourtant considérés comme pertinents pour ces domaines de validités, et sont effectivement utilisés par les théoriciens indépendamment de leur correspondance exacte avec l'ensemble des phénomènes liés aux pratiques. Il suffit seulement que « quelques preuves » justifient l'utilisation de ces concepts pour les accepter comme opérants. Postuler des entités qui sont non entièrement mais tout de même partiellement vérifiables est une façon de procéder scientifiquement valable, même dans une approche réaliste. Cette remarque, et nous irons avec elle dans le sens de Bohman, est plus en adéquation avec ce qui se passe habituellement dans les développements des sciences, aussi bien sociales que naturelles. Depuis les raffinements du faillibilisme par Lakatos nous pouvons admettre que si certains faits ne sont pas entièrement en adéquation avec nos théories, cela n'empêche pas que nous utilisions ces théories et qu'elles puissent positivement fonctionner comme des instruments heuristiques.

« Turner's insistence on overly narrow definitions of localizability and observability commits him to be a verificationist about causal and intentional properties; the requirements of such verificationism for theoretical terms is hardly met by any science. Such a demand for the admissibility of only certain types of evidence cannot be equated with the justifiable demand for some supporting evidence. » (Bohman, 1997, p.99)¹²

11. Lakatos est un élève et héritier de la pensée de Popper. Popper a développé le faillibilisme pour s'opposer au vérificationnisme. Selon le faillibilisme (ou réfutationnisme ou encore falsificationnisme), une proposition est corroborée tant qu'elle n'est pas réfutée par l'expérience. La conception des programmes de recherche de Lakatos qui distingue dans les théories des *noyaux durs* et des *hypothèses auxiliaires* rend le faillibilisme poppérien plus accommodant : la réfutation d'une théorie n'implique pas directement son abandon. Si ce sont les hypothèses auxiliaires qui sont remises en cause et non le noyau dur, alors la théorie peut encore être conservée. Cf. (Popper, 1934) et (Lakatos, 1976).

12. On trouve chez Gulick une critique similaire : « Turner suppose que les seules explications valables sont celles qui sont découvertes par une preuve empirique. Les explications qui sont d'une quelconque manière construites sont entachées de subjectivité. Il y a derrière cette hypothèse la croyance que ce qui est découvert est objectif et donc fiable, alors que ce qui est postulé ou réglementaire n'est pas fiable. (...) Le problème avec cette hypothèse de Turner est qu'elle est improprement modélisée sur les sciences physiques. » (Gulick,

Ce deuxième corps de critique est tout à fait recevable. Turner n'a pas apporté de justification appropriée pour expliquer pourquoi le vérificationnisme, plutôt qu'une autre option épistémologique, serait la seule option valable pour départager les différentes théories de la pratique. Bohman concède cependant que le vérificationnisme de Turner peut avoir une certaine utilité ; il admet que les théories de la pratique doivent apporter au moins « quelques preuves empiriques » pour valider leur conception, à défaut de quoi elles ne resteraient qu'instrumentales :

« Nonetheless, I think that practice theorists ought to accept Turner's demands for verification up to a point ; defenders of interpretive social science have not paid sufficient attention to the sort of public evidence on which it is based (...) Practice theorists have to accept Turner's burden of proof and show that their reconstructions are not "objectionably instrumentalist." »

Nous voyons ici, de nouveau, que ce rejet de l'instrumentalisme s'appuie sur une conception caricaturale des thèses qui y sont associées. Les théories instrumentales ne sont pas des constructions déconnectées de la réalité. Elles doivent, au même titre que les théories réalistes, être liées aux observations. Cependant, pour les instrumentalistes, il n'est pas nécessaire que ces théories soient des représentations fidèles de la réalité. Il suffit qu'elles y conduisent, qu'elles permettent de réaliser des opérations ou de dégager des prédictions à propos de cette réalité pour qu'elles soient considérées comme valables¹³.

(c) D'autres conceptions de la pratique sont envisageables

Le dernier corps de critiques, probablement le plus important, s'oppose à la définition trop restreinte donnée par Turner de la notion de pratique comme « objet collectif caché ». C'est le constat même à partir duquel Turner entame son ouvrage qui est remis en cause. Dans ce constat, pour le rappeler, il est établi que l'on peut trouver plusieurs termes dans les sciences sociales qui correspondent globalement à une même notion de la pratique qui peut être définie comme une sorte d'objet causal, détenu de manière privée par les individus, et collectivement partagé. Pour (Lynch, 1997b) par exemple, la conception de la pratique de Turner ne prend pas en compte ou ne distingue pas suffisamment de nombreux autres aspects de la pratique¹⁴ :

1998, p.7).

13. Cf. sur ce point Chap.5.3.

14. Cf. également (Gulick, 1998), pour qui l'abandon de la notion de pratique téléologique est préjudiciable, (Rouse, 2002) qui avance une autre conception de la pratique, normative, que Turner aurait manqué, ou encore (Bohman, 1997) pour qui la conception normative de la pratique, l'ethnométhodologie ainsi que les « thicks descriptions » de (Geertz, 1973) (descriptions épaisses ou denses des comportements des agents par la prise en compte de son contexte, des intentions des acteurs, de la perspective de l'observateurs, etc.) ne sont pas concernés par la critique de Turner.

« Like the writers he criticizes, Turner does not devote much attention to differentiating the various ordinary and theoretical conceptions of practice, practices, practical reasoning, and practical action ; nor does he try to distinguish them from schemata, themata, ways of seeing, modes of meaning-making, and thought styles. There may be good reason for retaining such an undifferentiated conception, if only for purposes of critique, but it may help clarify the limits of Turner's criticisms by developing a more nuanced conception of "practice." » (Lynch, 1997b, p.337)

A l'aide d'un dictionnaire, Lynch va distinguer, comme nous l'avons fait au chapitre précédent, plusieurs autres sens de la notion de pratique qui ont échappés à Turner (en particulier : les notions de pratique comme exercice et comme performance « réelle »). Ce troisième corps de critique est pour nous crucial car il peut nous permettre d'aboutir à un des problèmes fondamentaux de l'analyse des pratiques, à savoir la *multiplicité des pratiques*. Cependant, chez ces auteurs que nous avons évoqués, la critique de la conception trop restreinte des pratiques chez Turner sert bien souvent à mettre en avant, par contraste, leur propre conception des pratiques. Nous allons donc pour un moment laisser la question de la multiplicité des pratiques de côté pour nous concentrer sur ces conceptions alternatives qui se disent échapper aux problèmes énoncés par Turner, en particulier le programme ethnométhodologique (défendu par Lynch) et le programme normatif (défendu par Rouse et Bohman). Nous verrons que ces deux conceptions, si elles ne répondent pas entièrement aux problèmes de Turner, proposent certains éléments de réponse intéressants et apportent elles-même leur lot de problèmes.

B La pratique ordinaire de l'ethnométhodologie

Dans un compte rendu de lecture du *Social theory of practices*, Michael Lynch soutient que l'approche ethnométhodologique peut échapper aux critiques de Turner dans la mesure où elle conçoit les pratiques d'une manière relativement différente de ce dernier. Pour l'ethnométhodologie, les pratiques ne sont pas des entités cachées et privées mais des entités publiques accessibles aux individus *selon les circonstances*¹⁵. Partant de ce constat, Lynch

15. (Lynch, 1997b). Pour une version plus développée de ces arguments, on consultera aussi (Lynch, 1997a) qui décrit l'application des idées de l'ethnométhodologie à l'étude des pratiques scientifiques. James Bohman, qui défend une conception normative de la pratique, considère également que l'ethnométhodologie ne tombe pas sous le coup de la critique de Turner (« un examen plus approfondi d'une plus grande variété d'études ethnométhodologiques montre que celui-ci ne commet pas les erreurs causales ou épistémologiques de la théorie de la pratique ») et ceci pour une raison simple : les études ethnométhodologiques rendent, dit-il, « normative and cognitive practices explicit by observing actions and interactions in their everyday settings ». Raisons qui semblent bien s'accorder avec sa propre conception normative des pratiques (Bohman, 1997). Remarquons cependant que la réticence de Turner à attribuer le statut de théorie à des

s'attache en particulier à critiquer la notion d'« opacité » que Turner attribue aux pratiques. Cette opacité est selon Lynch une opacité de *théoricien*. Les pratiques qui nous semblent cachées d'un point de vue « extérieur » (*i.e.* du point de vue d'un observateur assis dans une position surplombante), ne le sont en réalité pas pour ceux qui les mettent en œuvre. Du point de vue des agents, c'est l'ordinaire qui prévaut.

« The practical reality at stake is not invisible or abstract ; it is commonplace and on the surface. » (Lynch, 1997b, p.338)

Conformément à ce qui apparaît comme une défense en règle de l'approche ethnométhodologique, Lynch souligne que la critique que Turner adresse aux conceptions dominantes de la pratique ne concerne que les notions théorisées et abstraites de la pratique (au sens de : issu d'un effort de généralisation). Des notions bien différentes de la pratique telle qu'elle est « réalisée dans la pratique ».

Pour Lynch, il est tout à fait possible de rester « à la surface » des pratiques. Il poursuit sur cette idée en refusant d'admettre, contre Turner, que toute conception des pratiques se réduit invariablement à l'identification d'une entité cachée et collectivement partagée derrière les manifestations quotidiennes et ordinaires des pratiques individuelles :

« Many Wittgensteinians, phenomenologists, ethnomethodologists, and pragmatists also reject the idea that “practices” are some sort of “stuff” that exerts mechanical force on human behavior, but for some reason Turner barely acknowledges this [...] [Turner] never fully comes to terms with the possibility that a “practice” might be described as something other than “a fact in a causal world” or a moment in a theoretical explanation. ». (Lynch, 1997b, p.342)

Pour l'ethnométhodologie, l'opacité des pratiques n'existe qu'à partir du moment où l'on cherche quelque chose de caché. Or les pratiques ordinaires, étant disponibles à la surface, ne souffrent aucunement de ce problème. Elles peuvent éventuellement devenir opaques pour certains observateurs ou acteurs, mais elles ne le sont que dans certaines circonstances pratiques où des stratégies de dissimulations sont mises en œuvre par les acteurs en raison d'objectifs pratiques. Lynch prend pour exemple des luttes politico-sociales, les luttes ouvrières, où certaines informations, pensées, ressenties ou vécues par un groupe d'acteurs (*e.g.* les ouvriers) sont volontairement dissimulées et par conséquent inaccessibles en dehors de certains cercles privilégiés, pour des raisons stratégiques (par peur de représailles par exemple). Mais pour ceux qui, comme les ethnologues ou les historiens, vont aller interroger ces

comptes rendus qui n'ont pas plus de prétention réaliste que de décrire ce qui se passe « à la surface » – et il considère lui-même que la régularité des pratiques et leur similarité est un effet qui ne peut être produit qu'à cette surface, dans les situations, en pratique – est plutôt en accord avec la position anti-théorique de l'ethnométhodologie.

groupes d'acteurs sur le terrain ou chercher à retrouver d'autres formes de discours, d'autres modes d'expression de savoirs pratiques qui ne sont pas exprimées dans les comptes rendus officiels, la pratique peut leur (re-)devenir accessible. Lynch admettant que « bien que l'occultation, la dissimulation et les phénomènes similaires peuvent présenter de grandes difficultés pratiques pour les historiens et les ethnographes », il n'en demeure pas moins qu'« aucune de ces conceptions des "connaissances tacites" n'implique le genre de "dissimulation" (*hiddenness*) que Turner critique » (Lynch, 1997b, p.342).

Pour résumer, selon Lynch l'opacité des pratiques n'est plus à concevoir comme un problème à partir du moment où les actions « pratiques » ou « ordinaires » des agents sont considérées comme des données fondamentales directement accessibles en dehors de toute stratégie de dissimulation. Le problème de Turner (l'adéquation d'un concept de la pratique avec la réalité sociale, et la nécessité d'une attestation empirique de la validité de cette adéquation) disparaît donc de lui-même dans cette conception de la pratique.

Présupposés de l'approche ethnométhodologique : les activités ordinaires ou les situations

Dans l'analyse ethnométhodologique, la pratique n'est pas conçue comme une manière de faire spécifique attachée à un individu (ou un groupe d'individus), ni comme une action régulière. La pratique, en tant qu'entité, est synonyme d'« activité ordinaire » ou de « situation »¹⁶. Pour résumer de manière simplifiée, la pratique est une activité extérieure et toujours particulière¹⁷. Par exemple nous pouvons observer à un moment particulier une personne en train de cuisiner. La pratique est cette situation (ou cette activité) spécifique et ordinaire. Contrairement aux analyses dispositionnalistes – où les individus *ont* une pratique –, l'activité ordinaire est *extérieure* aux individus. Cependant, lorsque les individus *réalisent* des activités, nous pouvons dire qu'ils sont *dans* ces activités.

Pour l'ethnométhodologie, ce sont les activités (et non les individus) qui sont considérées comme les entités sociales primordiales ; c'est à partir d'elles que l'analyse doit démarrer. Selon Garfinkel, un des objectifs de l'ethnométhodologie est d'analyser ces activités et d'en tirer des « propriétés formelles » :

« [Ethnomethodological studies are] directed to the task (...) of discovering the formal properties of commonplace, practical common sense actions, "from within" actual settings, as ongoing accomplishments of those settings. » (Garfinkel, 1967, preface, p.viii)

Il ne nous est pas nécessaire de nous aventurer plus loin dans la conception ethnométhodologique de la pratique pour remarquer que cette position

16. Pour plus de détails, cf. l'annexe A sur Garfinkel et les activités ordinaires.

17. Pour l'extériorité, cf. 1.2.2.E, pour la particularité cf. 1.2.2.C.

implique un parti-pris *théorique* relativement fort : les entités de la pratique (activités ou situations ordinaires) sont postulées d'emblée, c'est-à-dire admises sans justification. Or, une partie de la critique de Turner concerne justement ce manque d'explication et de vérification empirique de ces entités qui sont habituellement postulées dans les différentes théories de la pratique. Toute théorie doit, pour Turner, préciser les conditions dans lesquelles son concept de la pratique peut être admis, et apporter la preuve de l'opérativité et de la pertinence de ce concept.

Si le mot d'ordre de l'ethnométhodologie est de « revenir aux pratiques mêmes » (Ogien, 2008), la demande de justification de Turner ne s'y applique pourtant pas moins qu'ailleurs : que sont ces « pratiques mêmes » ? Que l'ethnométhodologie déplace effectivement l'objet de l'enquête empirique dans l'observation locale et *in situ* de la manière dont les individus agissent et rendent compte de leurs actions, ne rend pas moins pertinente la mise en garde de Turner d'éviter de substantialiser les objets qui sont à l'étude, à savoir pour l'ethnométhodologie les « activités ordinaires » et les « situations » dans lesquelles les individus sont pris, ainsi que les « méthodes » qu'ils mettent en œuvre pour réaliser les activités pratiques. La demande de clarification conceptuelle s'applique ici aussi : que sont ces « méthodes » auxquelles les agents recourent *dans* la pratique ? Ne jouent-elles pas finalement le même rôle que celui des mécanismes cachés, à la seule distinction qu'elles ne sont pas extérieures mais chaque fois et de nouveau reconstruites dans la pratique¹⁸ ? Et enfin, quel est cet objet, l'« activité ordinaire », *dans* laquelle les individus effectuent leurs actions ? Bien entendu cette notion d'activité ne correspond pas exactement à la notion d'objet privé, partagé et causal, mais on peut demander des preuves empiriques d'existence au même titre que pour ces autres objets.

Permettons-nous pour finir une remarque plus générale : nous ne pouvons faire de la théorie (ou de l'investigation) des pratiques sans présupposer une entité, la « pratique », qui constitue l'objet de cette théorie (ou de cette investigation). Qu'on la suppose naturelle ou construite (par les acteurs eux-mêmes en situation ou par l'observateur), privée ou publique, on ne peut

18. Contre cette remarque, que les méthodes jouent finalement le même rôle que des règles extérieures organisant l'ordre social dans ces séquences locales que sont les activités, Garfinkel répond qu'à la différence des structuralismes où ces règles extérieures sont générales et surplombantes, les méthodes et les ordres que les activités pratiques établissent sont locaux, à même la pratique, produits dans la pratique et portés par les agents. Deuxièmement, il affirme que les méthodes sont toujours transitoires, remises sur l'ouvrage lors de chaque activité, et non pas permanentes ou universelles. Mais cette inscription de la règle (de méthode) dans le local et son aspect transitoire, si elle permet bien de rendre compte du phénomène de la production des pratiques, des normes et des règles en esquivant le problème de l'extériorité, butte sur un autre problème qui apparaît dès la suppression de cet ordre universel : comment expliquer la permanence des comportements *sur des échelles de temps long* si les méthodes ne sont que transitoires, attachées à des situations particulières ?

esquiver la question de l'accès à cet objet, ni de son statut ontologique. Le recours à l'ordinarité des situations ne permet pas de contourner cette question. Dire d'un objet qu'il est simplement « là », « en surface » doit appeler une justification théorique ne serait-ce que sur les raisons qui font de ce « là » ou de cette « surface » l'espace de référence. Par ailleurs, comme nous le verrons dans nos études de cas, il peut y avoir des ambiguïtés sur ce à quoi ce « là » et cette « surface » renvoient dans l'expérience vécue des acteurs¹⁹.

C La conception normative de la pratique

Parallèlement aux réactions de Lynch, on trouve chez James Bohman et Joseph Rouse une conception de la pratique qui prétend également échapper aux problèmes de Turner, une conception dite *normative* ou *reconstructive* des pratiques.

Une théorie « reconstructive », terme que l'on doit à Bohman, est une théorie qui se donne pour objectif de retrouver et de reconstruire les pratiques des agents. On doit cependant la distinguer des théories qui tentent de « reconstruire » les prémisses tacites des agents en partant de la régularité observable de leurs comportements – sur ce point Bohman s'accorde avec Turner pour reconnaître que de telles reconstructions ne seraient que de « contestables instrumentalismes » ne pouvant que présupposer des entités totalement invérifiables. La « reconstruction » vise dans son approche à rendre compte de structures objectives et publiques entourant l'action des acteurs. Pour Bohman, une explication dans une théorie de la pratique doit viser à :

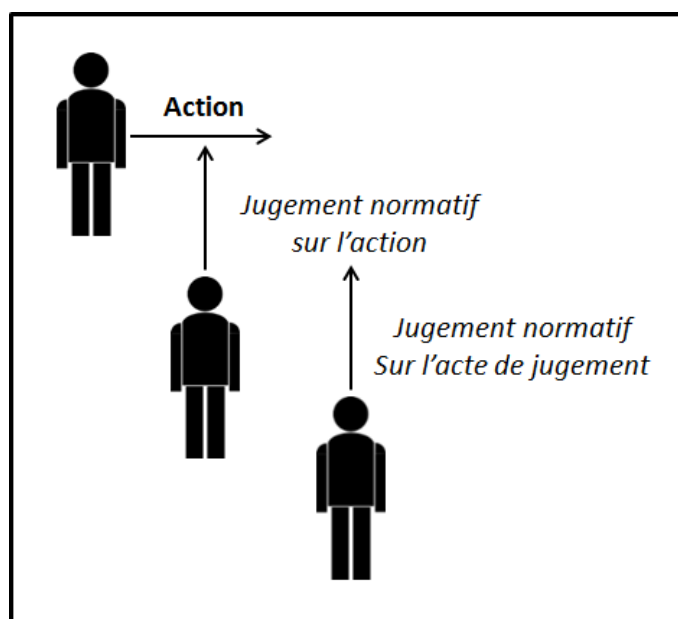
« specify the structure of the abilities and norm-guided activities of knowledgeable social actors who operate in a social environment already structured by ongoing, historically developed, and highly coordinated social activities. (...) Practice theory makes this structure explicit, without turning agents into “judgmental dopes” at the mercy of mysterious causal entities, such as traditions and norms, that do not guide their actions. » (Bohman, 1997, p.100)

C'est-à-dire que la reconstruction théorique doit « rendre explicite » la structure des compétences et des activités normalisantes des acteurs, sans faire appel à des entités causales mystérieuses (intérieures ou extérieures aux agents).

19. Cf. Chapitre 7. Si l'ordinarité peut nous sembler être un point de départ plus naturel pour analyser la pratique, c'est que, dans la temporalité de la pratique, ce niveau du vécu de l'action au temps présent nous est le plus familier. Les individus ont cependant la capacité de se projeter dans des cadres ou régimes d'action qui peuvent engendrer une conceptualisation ou une interprétation différente de leur action, du temps présent et par conséquent aussi de ce qui vaut pour une situation. L'ontologie des situations (ou des activités) est mise en défaut par la pluralité des temporalités et des interprétations de l'action, et ce aussi bien dans la perspective du théoricien que de l'acteur.

Parallèlement, la notion de « norme » renvoie au type de mécanisme (en pratique) qui est décrit par cette reconstruction. Le principe d'une conception normative est de rendre compte de l'action des agents sociaux non pas en se référant à une règle générale et extérieure aux situations, mais à une norme intérieure c'est-à-dire produite par l'interaction des agents dans la pratique. Il ne s'agit donc ni d'un individualisme où la pratique (au sens de disposition) est ramenée à quelque chose détenue par les agents, ni d'un holisme où la pratique serait inscrite dans des règles ou des structures extérieures aux agents. La pratique est produite par l'interaction des agents dans des situations locales. On suppose dans cette approche que la régularité des comportements est l'effet non pas de l'application d'une règle, mais de l'apprentissage d'une norme par un acteur ; un apprentissage qui résulte d'une suite de jugements normatifs effectués par d'autres acteurs, dans la pratique. Chaque acteur *autorise* ou *sanctionne* (d'où l'aspect normatif) les actions des autres acteurs selon sa conception de la norme dans une situation particulière. C'est cette pratique correctrice (qu'on appelle normative) qui est le mécanisme par lequel les (autres) pratiques se construisent, sont jugées, modifiées et perpétuées (cf. schéma 2.3).

FIGURE 2.3 – La conception du jugement normatif de la pratique chez Rouse



Voici la description que Rouse nous donne de cette conception en la mettant en opposition à celle de Turner :

« Turner fails to acknowledge the possibility of an alternative conception of a 'practice,' in which actors share a practice if

their actions are appropriately regarded as answerable to norms of correct or incorrect practice. Not all practitioners perform the same actions or presuppose the same beliefs, but some are subject to sanctions for actions or beliefs that are inappropriate or otherwise incorrect. » (...) « On this "normative" conception of practices, a performance belongs to a practice if it is appropriate to hold it accountable as a correct or incorrect performance of that practice. Such holding to account is itself integral to the practice, and can likewise be done correctly or incorrectly. If incorrectly, then it would appropriately be accountable in turn, by responding to it as would be appropriate to a mistaken holding-accountable. And so forth. » (Rouse, 2001, p.100) et (Rouse, 2007, pp.529-530)

Pour reprendre donc, les acteurs réalisent des actions. Ces actions sont évaluées comme des réponses correctes ou incorrectes par rapport à une « pratique donnée » qui fixe les critères normatifs de l'action appropriée. Le mécanisme est une correction inter-individuelle normative. Bien entendu, sur une action donnée, les individus peuvent réagir différemment et donner des réponses normatives contradictoires (ils peuvent différemment considérer cette action comme la réalisation correcte ou incorrecte de la pratique donnée). Mais, cette manière de juger normativement si les actions des autres sont correctes ou incorrectes est aussi action pratique qui peut être jugée par les autres acteurs comme appropriée ou non.

(a) Est-ce que la conception normative des pratiques évite la réification des entités de la pratique sans apporter de preuve empirique de l'existence de ces entités ?

Dans la conception normative, la connaissance pratique des agents (dans leurs réponses normatives) peut être un bon candidat pour appréhender la pratique puisqu'elle est publiquement accessible : « la connaissance pratique de l'agent fournit exactement le mécanisme de connexion que Turner nie pouvoir être donné » (Bohman, 1997, p.98). Selon Bohman, prenant appui sur le *Making it explicit* de (Brandom, 1994), les pratiques « sont par conséquent non pas étudiées comme des sortes de substances sociales affublées de certaines propriétés, mais plutôt comme des sortes d'autorités contraignantes et comme des moyens d'accéder aux actions des autres individus » (Bohman, 1997, note 12, p.102). Par rapport à la conception classique de la pratique qui était critiquée par Turner, cette conception normative, plus fluide, repose sur plusieurs éléments, certes, mais auxquels nous pouvons, en tant qu'analyste, accéder empiriquement à travers les réactions normatives des agents en situations – réactions qui nous sont manifestement disponibles.

On trouve par exemple dans une description d'une situation en pratique chez Bohman (jouer un morceau de jazz), une séparation entre plusieurs

éléments pratiques : des normes locales produites par l'interaction entre les acteurs, des dispositions personnelles à agir (ou réagir) selon les compréhensions individuelles de la norme et des situations dans lesquelles ces interactions et ces jugements normatifs ont lieu (et à propos desquels ils portent : l'individu qui est dans une telle situation juge si cette situation correspond bien à la pratique qu'elle est censée représenter). L'objectif de Bohman dans cet exemple est de nous prouver que ces *éléments* de la pratique peuvent nous être accessibles à partir des réactions normatives des individus tout en dépendant de la situation.

« Good improvisers develop dispositions and practical knowledge which are sensitive to the rule structure of the music. Unlike habits, these abilities can only be explained in light of the rules that agents put to use in performing a complex activity in a complex and structured social environment. Taken together, these various theories of practical knowledge suggest that norms and rules play a central role in any reconstruction of practice theory. They explain precisely because actors develop complex abilities and dispositions which refer to the ways in which rules and norms shape and constrain those activities structured around them. The dispositions or habits alone cannot explain the behavior, since identifying them at all requires a great deal of practical knowledge of the sort that agents have in performing the activity to be explained.(...) It does not require that norms be identically shared possessions, because the knowledge of norms need not be identical among actors for them to shape their common activities. Nor does it reify norms or institutions, since it is only in the expectations and knowledge of actors that norms become effective, including threats of sanctioning and the breakdown of cooperative activity when normative expectations are not fulfilled. To use the jazz example again : when someone plays outside of the normative constraints of improvisation, the result is usually that the rest of the band has to stop playing » (Bohman, 1997, pp.105-106).

Le véritable intérêt de la conception normative est, d'une part, de redonner aux acteurs un rôle dans leur détermination en pratique et dans le contrôle de leur propre action (les éloignant de la suspicion d'être des « imbéciles sociaux ») et, d'autre part, de réintégrer la norme comme un processus construit de l'intérieur des pratiques, en situation, par les réactions des acteurs. Les normes ne sont pas pré-existantes, elles ne deviennent effectives qu'en situation, dans l'interaction entre les acteurs.

Mais avons-nous bien réussi à distinguer les normes (produites à l'intérieur des pratiques) des règles extérieures ? En réalité, chez Rouse comme chez Bohman, il semblerait que, dans les exemples qu'ils nous fournissent,

l'interaction normative entre les individus, et la situation dans laquelle se déroule cette interaction (et sur laquelle les individus doivent porter leur jugement normatif) ne font pas *émerger* la norme *dans* la pratique, elles rendent plutôt seulement *visible* quelque chose qui était *déjà présent* (la « pratique donnée » dont nous parlions précédemment). Reprenons l'exemple de Bohman avec la conception normative de la pratique de Rouse pour faire apparaître cela plus clairement.

Des musiciens jouent du jazz. La performance collective de ces individus « appartient à une pratique s'il peut être approprié de les tenir pour responsables de la mise en œuvre correcte ou incorrecte de cette pratique » (Rouse, 2007, pp.529-530). Autrement dit, la performance réalisée par ces individus peut être reconnue comme un morceau de jazz *si* les individus (aussi bien ceux qui jouent que les spectateurs) pensent qu'il s'agit bien d'un morceau de jazz. Le jugement normatif présuppose donc l'existence préalable de la pratique « jouer du jazz » à partir de laquelle il est possible que les individus jugent *dans la présente situation* s'il s'agit bien ou non de jazz. Il semble en effet assez intuitif de dire que nous jugeons les pratiques actuelles à la lumière des pratiques passées, et que le devenir de ces pratiques ne se contente pas d'être la simple application d'une règle extérieure, mais qu'elles ont une dynamique interne de définition et de redéfinition qui se joue au niveau des acteurs dans la réalisation des pratiques elles-mêmes. Tous les jugements sont eux-mêmes soumis à un contrôle normatif, de sorte que la norme est toujours évolutive, en production, prospective, tournée « vers ce qui est en jeu et vers ce qui est visé dans leur développement » :

« For such views, the normativity of practices is expressed not by any regularity among their performances, or by any already determinate norm to which they are accountable, but instead in the mutual accountability of their constitutive performances to issues and stakes whose definitive resolution is always prospective. Normativity is an interactive orientation toward a future encompassing present circumstances within its past. » (Rouse, 2007, p.533)

Jusqu'ici tout va bien.

Dans la situation en cours, une conception de la norme est donc déjà intégrée par les acteurs qui ne font que la rendre visible dans leur interaction. Une théorie *reconstructive* de la pratique – pour reprendre le terme de Bohman – n'aurait plus qu'à expliciter « la structure des compétence des acteurs et des activités, dirigées par des normes, (...) dans lesquelles les acteurs opèrent au sein d'un environnement social déjà structuré par des activités sociales en réalisation, historiquement développées et impliquant une forte coordination » (1997, p.100). Cette proposition vis-à-vis de l'idée que les normes sont produites *en pratique* et n'y sont pas extérieures est ambiguë. Les normes sont à la fois déjà là – dans l'idée que s'en font les individus

observant ou participant à l'activité –, mais en même temps absentes tant que l'activité n'a pas eu lieu. Elles ont une longue histoire sociale, une forte inertie et un impact puissant sur la pratique des acteurs, mais, dans une nouvelle situation, la norme semble pourtant selon les normativistes émerger de la situation. Elle est produite dans l'activité par l'interaction entre les individus ; elle ne pré-existe pas à cette activité, c'est-à-dire qu'elle ne la détermine pas absolument avant que celle-ci soit commencée. Elle se constitue dans la pratique. Mais comment expliquer alors que la norme ait à la fois une longue histoire, qu'elle soit structurante pour les activités sociales et que, en même temps, elle soit constituée à chaque fois de nouveau dans la pratique²⁰ ?

Pour mieux rendre compte de cette incohérence, nous pourrions récupérer une critique développée par (Bloor, 1992) à l'encontre de l'ethnométhodologie, et nous allons voir que ce rapprochement entre la conception normative et l'ethnométhodologie n'est pas anodin. Comme nous l'avons expliqué, pour Garfinkel, il est possible de retrouver, par l'observation, des structures (ou des rationalités) dans les actions pratiques réalisées par les agents. Chaque nouvelle action fait donc émerger *de nouveau* ces structures. Ce qui suppose que les structures soient conservées « quelque part » entre les différentes actions²¹. Ceci sous-entend que :

« l'accomplissement de l'action requiert l'incessante redécouverte d'un ordre, l'idée même de "redécouverte" implique que cet ordre préexiste à l'engagement de l'action. Ce qui revient à concevoir l'ordre localement constitué comme subordonné à un ordre général, dont l'existence garantit la possibilité même de configurations particulières. »²²

De la même manière, dans la conception normative de la pratique l'existence des normes reconnues dans l'interaction des individus dans une situation n'est qu'une re-connaissance théorique, une re-construction de l'observateur d'une norme qui en réalité dépasse la situation présente. Cette situation n'étant plus qu'un cas particulier instancié et actuel d'un ordre plus général où la norme, finalement, constitue comme la règle extérieure la référence qui permet aux acteurs de donner sens à leurs actions. Il y a donc dans cette conception une distance entre ce qui est théoriquement admis comme modèle (les normes deviennent effectives en situation et sont produites localement dans l'action par l'interaction des individus) et la façon dont on décrit le fonctionnement du modèle normatif dans lequel la norme est déjà présente comme référence extérieure.

20. Autre problème que nous aurions pu développer : comment les acteurs peuvent-ils avoir des jugements normatifs sur des activités inédites ?

21. Le problème est similaire à celui de la conservation de la disposition entre deux actions (cf. annexe I).

22. (Ogien, 2008) commentant l'article de (Bloor, 1992).

La conception normative, au même titre que la conception ethnométhodologique, semble finalement ne pas être arrivée à se débarrasser complètement de l'extériorité des règles, des normes ou des structures par rapport aux situations étudiées. Que conclure de cet échec ? Soit qu'il n'existe pas encore d'approche satisfaisante qui puisse rendre compte de la production des pratiques en situation. Ou soit qu'il va peut-être nous être nécessaire de recourir à l'extériorité pour rendre compte de la pratique ; c'est-à-dire de quelque chose qui existe à l'extérieur des situations dans lesquelles se manifestent les pratiques, et qui subsiste entre deux situations, mais aussi quelque chose qui est *accessible* aux agents et *modifiable* en situation. C'est cette seconde voie que nous envisagerons sérieusement et que nous développerons avec le concept de stabilisation. Cependant, pour ne pas avoir à la traiter comme une règle extérieure déterminante, il nous faudra étudier la façon dont ces stabilisations s'inscrivent dans le jeu social et peuvent être métaphoriquement traitées par l'analyste ou par les acteurs eux-mêmes comme des objets collectifs²³. Cette réflexion ne pourra toutefois être engagée seulement une fois que nous aurons définitivement tiré un trait sur l'ontologie des activités ou des actions concrètes (cf. Chap.3)²⁴.

b. Le problème de la régression chez Rouse.

Nous devons ajouter une dernière remarque, moins importante et limitée à un seul auteur, qui nous permettra cependant d'aboutir à une conclusion de portée plus générale.

La conception normative de Rouse souffre d'un problème de régression à l'infini : pour déterminer si l'action d'un individu est correcte ou incorrecte, un autre individu (qui évalue cette action) effectue un jugement qui peut

23. Cf. Complément 1 : Inscriptions et stabilisations, Chap.5.1.

24. Nous avons identifié dans ce passage quelques ressemblances entre les conceptions normatives et ethnométhodologiques de la pratique. Nous devons, pour rééquilibrer la balance, aussi insister sur ce qui constitue leur différence. Ces deux conceptions s'accordent pour placer les activités ou les situations au premier rang des objets de la pratique (il s'agit pour le dire autrement de deux formes d'immanentisme de la pratique). Toutes deux admettent que l'on peut reconnaître des formes caractéristiques dans ces situations (méthodes, contrôles normatifs, ordres, etc.). Mais tandis que la conception normative tente à partir de cette reconnaissance de reconstruire une théorie de la pratique, les ethnométhodologues ne s'autorisent pas un tel saut vers la généralisation. Ils défendent en effet que si l'on pouvait déterminer théoriquement une telle structure de l'action, on extérioriserait cette structure. Deuxième différence, les ethnométhodologues font comme si tout ordre était remis sur l'ouvrage à chaque nouvelle activité. Dans les conceptions normatives, si les normes sont censées être produites en situation, on trouve une extériorité du jugement par rapport à la pratique menée, c'est-à-dire comme nous venons de l'expliquer, que l'on trouve une certaine substantialisation des entités (dispositions, normes, etc.) qui ne dépendent pas entièrement et exclusivement de la situation. Dans les modèles théoriques présentés par les normativistes, ces entités finissent par exister comme entités indépendantes et socialement réelles.

lui-même être jugé correct ou incorrect par d'autres individus, et ainsi de suite. Rouse stoppe la régression en affirmant que ce jugement est lui aussi « intégré » à la *même* pratique (et non pas à une autre pratique du jugement de la première pratique) : « Cette façon dont le jugement a d'être tenu pour responsable (*holding to account*) de la bonne mise en œuvre de la pratique est intégral à la pratique et peut être également réalisée de manière correcte ou incorrecte. ». Cette solution permet de montrer comment les actions (de réalisation et de jugement) sont liées les unes aux autres par les situations tout en étant différentes les unes des autres. Ceci permet à Rouse d'exclure les régularités (les individus ne partagent pas tous les mêmes dispositions ni n'effectuent exactement les mêmes actions) sans avoir à régresser vers la formulation d'une règle ou d'une norme fondamentale :

« the bounds of a practice are identified by the ways in which its constitutive performances bear upon one another, rather than by any regularities of behavior or meaning that they encompass. One performance expresses a response to another, for example, by correcting it, rewarding or punishing its performer, drawing inferences from it, translating it, imitating it (perhaps under different circumstances), circumventing its effects, and so on. (...) The result is a conception of practices whose performances are integrated within the practice not by a shared semantic content or behavioral similarity, but as a complex network of mutual interaction » (Rouse, 2007, p.530)²⁵.

Mais le problème de la régression n'a en réalité pas été évacué. Reconnaître l'intrication complexe des actions et des jugements normatifs (qui sont eux aussi des actions susceptibles d'être jugées normativement) ne nous permet pas de déterminer exactement *comment* le jugement normatif s'arrête ou se stabilise à un moment. Ce n'est pas parce que l'on invoque que le jugement normatif est effectué en pratique que l'on peut se passer de répondre à la question « qu'est-ce qui fait que, en pratique, le jugement normatif, du jugement normatif, ..., du jugement de l'action finit par s'arrêter ? ». Est-ce lorsqu'une majorité remportera le jugement sur ce qu'il est approprié de faire ? Si l'on suit le modèle de Rouse, les agents pourraient toujours et indéfiniment délibérer sur la bonne pratique de la bonne pratique, etc. Mais *en pratique* le jugement normatif prend fin à un moment. En pratique d'ailleurs, il semblerait que les agents n'aient pas pour habitude d'ajouter un jugement réflexif sur leur pratique normative lorsqu'ils déterminent si une action correspond ou ne correspond pas à l'idée de ce qu'elle devrait être dans cette situation particulière. Pour éviter la régression, il faudrait, comme le fait (Thévenot,

25. La conception de la pratique chez Rouse implique deux aspects supplémentaires : premièrement ces « patterns of interaction » doivent avoir une orientation téléologique, elle-même susceptible d'être évaluée normativement, et deuxièmement ces orientations ne préfigurent pas un ordre normatif objectif pré-existant mais sont « perspectively variant » et réalisées en pratique.

1990), préciser quand et comment le jugement normatif s'arrête²⁶. De manière plus générale, et pour sortir du cadre de la conception normative, ce problème de la régression nous invite encore à penser que nous devrions faire intervenir des règles ou des objets, sinon extérieurs au moins plus permanents, sur lesquels les individus peuvent se reposer et se synchroniser entre différentes situations²⁷.

c. L'aspect normatif ne couvre qu'une portion restreinte de l'ensemble des phénomènes habituellement expliqués par les analyses de la pratique

Enfin, dernier problème, les conceptions normatives de la pratique se focalisent sur la production (et le mécanisme de démarcation) des pratiques *normatives*, c'est-à-dire de ce qu'il *faut* faire ou de ce qu'il *doit être* fait. Savoir par exemple, qu'une action n'est pas considérée par les agents comme une pratique parce qu'il n'est pas approprié « de le tenir pour responsable d'une mise en œuvre correcte de cette pratique », ne nous renseigne *que* sur l'évaluation normative de cette action, cela ne nous dit pas en revanche, du point de vue de la pratique, ce qu'est cette action. Par exemple si nous observons une personne prendre une guitare et en jouer avec un archer de violon, nous pourrions certainement lui dire que ce qu'il fait n'est pas ce que l'on entend d'habitude par « jouer de la guitare », mais cette action n'est-elle pas une pratique pour autant ?

De la même manière pour les activités de long terme (comme la construction d'un accélérateur de particules, pour reprendre l'exemple de Bohman), il est extrêmement difficile de rendre compte de la réalisation de telles activités seulement à partir d'une conception normative. Les jugements normatifs co-corrigés de l'action des acteurs en situation ne nous renseignent qu'en partie sur la manière dont elles peuvent être réalisées.

D Conclusion sur les réactions aux critiques de Turner

Résumons l'ensemble des oppositions ethnométhodologiques et normativistes aux thèses de Turner, et rappelons leurs apports ainsi que leurs faiblesses.

– Premièrement, ces deux conceptions ont une approche intéressante des pratiques. Elles cherchent, contrairement à Turner, à étudier leur production *en situation* avant de questionner l'adéquation entre nos concepts théoriques et les preuves empiriques qui nous permettraient de les valider. Centrée sur les

26. On trouvera une solution intéressante de ce problème de la régression du jugement, dans le cadre d'une conception normative de la pratique, dans cet article de Thevenaut sur *L'action qui convient* (1990).

27. Cf. également Complément 1 : Inscriptions et stabilisations, 5.1.

activités quotidiennes et locales, ces « situationnismes méthodologiques »²⁸ se focalisent sur les actions des individus et leurs interactions en situation pour rendre compte de la pratique. En observant ces situations, sans chercher à y découvrir, derrière, un sens caché, l'analyste doit pouvoir soit recomposer (s'il est normativiste) ou plus simplement décrire (s'il est ethnométhodologue) la pratique à partir de la façon dont elle se dévoile progressivement au cours de l'action. L'intérêt de ces situationnismes méthodologiques est d'avoir pu identifier et remettre en cause un parti pris de Turner : celui selon lequel les comportements des individus seraient des faits objectifs qui viendraient valider ou infirmer nos théories sociales. À l'inverse, dans ces situationnismes, les théories sont écartées (en tout cas dans un premier moment pour les normativistes) à la faveur d'une observation précise de la façon dont sont engendrés, au cours de l'action, « de l'intérieur », l'ensemble des éléments de la pratique.

– Toujours du côté positif, le grand avantage des positions situationnistes (et particulièrement de la position normative) est qu'elles redonnent le contrôle de la production des normes aux agents ; ceux-ci ne sont plus considérés comme des « imbéciles sociaux » déterminés par les structures sociales²⁹.

– Enfin, le mécanisme du jugement normatif en situation décrit par Rouse est un outil précieux pour expliquer localement un bon nombre d'actions et d'intériorisations ou de productions des normes sociales.

– D'un point de vue théorique, ces situationnismes méthodologiques restent pourtant problématiques. Pour commencer, ils ne répondent pas à toutes les exigences de Turner à propos des concepts de la pratique. Le réalisme des objets étudiés par ces situationnismes (activités ordinaires, situations, mécanisme de contrôle normatif) n'est pas mieux justifié que dans les anciennes approches de la pratique. Ces objets sont le plus souvent postulés, car considérés comme fondamentaux.

– De la même manière, il n'existe pas de preuve empirique suffisante pour affirmer que les situations ou le contrôle normatif des agents permettent de mieux expliquer que d'autres approches le comportements des individus (problème de sous-détermination).

– Même si nous ne sommes pas obligés d'accepter toutes les exigences de Turner, on pourra néanmoins admettre que, dans le normativisme, la conception et la localisation du mécanisme normatif souffrent de certaines ambiguïtés.

28. On trouve ce terme chez (Knorr-Cetina, 1981), pour qualifier sa propre approche où les situations, plutôt que les individus, constituent l'unité d'analyse. Il nous semble particulièrement approprié pour caractériser ce que l'on peut recouper entre la conception normative et la conception ethnométhodologique des pratiques.

29. (Garfinkel, 1967) avait accusé le fonctionnalisme parsonien de faire des agents sociaux des « judgmental » ou « social dopes », des imbéciles sociaux dont les actions seraient prédéterminées par des structures extérieures. (Bohman, 1997, p.100) reprend cette expression pour indiquer que les situationnismes méthodologiques ne commettent pas la même erreur en s'intéressant à la manière dont les agents sociaux produisent en situation, dans la pratique, leurs propres normes.

La norme semble avoir une existence (ou une permanence) *en dehors* des situations, mais elle n'est néanmoins produite qu'*en situation* par l'interaction entre les acteurs. D'autre part – problème que nous n'avons pas encore soulevé – la seule personne qui est capable de *remarquer* ce mécanisme normatif qui agit de la même manière entre différentes situations, est le théoricien. La liberté de l'agent n'est-elle donc pas considérablement amoindrie s'il est, certes, capable de produire en pratique les normes qui vont encadrer son action, mais s'il réalise ce contrôle normatif naturellement, sans en avoir conscience ? De l'autre côté, que penser du théoricien que se veut « à l'intérieur » des pratiques, mais qui pourtant peut se permettre de comparer et de généraliser ce contrôle normatif de son observation de plusieurs situations, c'est-à-dire dans une extériorité relative ? La position du théoricien et son rapport aux objets théoriques qu'il produit n'est toujours pas claire dans le normativisme³⁰.

– Dans l'approche ethnométhodologique, les « activités ordinaires » ou les « situations » à partir ou dans lesquelles sont analysés les comportements des individus ne sont pas nécessairement des réalités plus objectives ou plus justes pour rendre compte des pratiques. Ou tout du moins, l'ethnométhodologie devrait apporter des arguments pour justifier la primauté de ces notions dans l'analyse des pratiques. La position du théoricien et son rapport avec les comptes rendus qu'il produit n'est pas non plus suffisamment développée pour répondre de manière satisfaisante aux inquiétudes de Turner.

Réhabilitons Turner

Ajoutons une dernière remarque pour conclure sur ces positions qui se conçoivent comme des solutions possibles aux problèmes de Turner. La conception étendue de l'« habitude » chez Turner est en réalité, sous certains aspects, très proche de ces situationnismes méthodologiques et en particulier du normativisme³¹. En situation, nous dit Turner, les habitudes des individus

30. Voir en particulier (Rouse, 2002) et (Rouse, 1996) où l'auteur critique la position de surplomb et d'extériorité (l'« *epistemic sovereignty* ») par rapport à son objet dans laquelle s'installent les philosophes et les sociologiques des sciences. A l'opposé de cette situation de l'« extérieur » ou d'« au-dessus », Rouse suggère au théoricien de « se situer dans le monde étudié ». Cette opposition entre la position extérieure (supposée avoir une vision déformée et surimposée) et la position intérieure (supposée avoir une vision plus juste et empirique) ne va pas de soi. En réalité il existe un grand nombre de positions (plus ou moins proches de la situation étudiée), et la légitimité de chacune d'entre elles n'est pas mesurée seulement à partir de sa proximité avec la situation étudiée. Et quoiqu'il en soit, toute position implique un *point de vue partiel*, c'est-à-dire des choses que l'on ne peut voir que dans cette position, mais aussi des choses que l'on peut manquer. Rouse oublie pour sa part d'évaluer les caractéristiques de la position « de l'intérieur » qu'il oppose à la « souveraineté épistémique ».

31. Par « conception étendue » nous entendons la logique générale des pratiques décrite par Turner. Nous pourrions d'ailleurs sur ce point remarquer que la conception de la pratique chez Turner n'est pas aussi déflationniste que ce que Turner avait annoncé au départ de son analyse. Le concept d'habitude chez Turner ne peut fonctionner qu'avec un

sont convoquées et en même temps forgées par les « processus d'émulation » propres à des activités spécifiques. Dit autrement, lorsque un individu agit, il produit une émulation d'une activité (avec ses règles) dans laquelle un autre individu qui y participe pourra se confronter et s'adapter à ces règles et forger lui-même ses propres habitudes. Ensuite, les habitudes et les pratiques des individus se laissent voir au travers des « observances » locales réalisées en situation (ce que l'on respecte, ce que l'on transgresse, etc.). Le rôle de ces « processus d'émulation » et de ces « observances » est exactement celui du contrôle normatif de Rouse. Ils permettent de forger les habitudes des agents *en pratique*. La conception de Turner est à notre sens bien plus prometteuse que ce qu'ont bien voulu admettre ses critiques. Elle va au-delà, en tout cas, d'un simple retour à l'« habitude ». Cette conception normative de la pratique n'est cependant que très peu développée dans le *Social theory of practices* de Turner. Il nous serait difficile de dire si, dans une forme plus aboutie, elle pourrait effectivement bien ressembler aux conceptions de Rouse ou de Bohman.

2.1.3 Récapitulatif et orientations

Concepts et théories de la pratique : un manque de clarification épistémologique sur la position du théoricien, sur le rôle des théories, et sur la relation entre le théoricien et ses productions

1. Avec les critiques de Turner nous avons vu que la pratique ne pouvait pas être assimilée à un objet privé *et* collectivement partagé. Cette conception classique de la pratique découle d'une généralisation et d'une réification non justifiées. Il est effectivement possible d'observer, admet Turner, que dans des situations locales les habitudes privées des individus se manifestent selon des configurations spécifiques. Il est éventuellement possible de concevoir métaphoriquement ces manifestations comme des objets collectifs réguliers (les pratiques). Mais cette analogie conduit irrémédiablement, dans les théories classiques de la pratique, à une réification, c'est-à-dire à prendre ces objets métaphoriques pour des objets réels. Si ces concepts réifiés de la pratique peuvent nous rendre quelques services d'un point de vue instrumental, ils ne sont cependant pas pertinents pour expliquer l'ensemble des phénomènes associés à la pratique. Par ailleurs, l'idée même d'un objet privé *et* collectivement partagé est contradictoire.

2. Pour Turner, un bon concept de la pratique doit répondre à un certain nombre d'exigences (au premiers rang desquelles : réalisme et adéquation empirique, éviter la réification et ne pas être sous-déterminée par les données expérimentales).

3. Pour éviter la réification, Turner propose d'engager une déflation théorique du concept de la pratique. Lorsque cette déflation est menée à son terme,

attirail de concepts supplémentaires : situations (ou activités), processus d'émulation et observances.

le seul objet qui nous reste, une fois toutes les métaphores évacuées, est l'« habitude » – un ensemble de traces mentales privées propres à chaque individu.

4. Le concept d'« habitude » ne répond cependant pas entièrement aux exigences fixées par Turner lui-même (il est sous-déterminé, et les pratiques étant, pour Turner, « opaques » à l'analyse, il n'y a aucun moyen de vérifier empiriquement pourquoi ce concept correspondrait mieux à la réalité des pratiques que d'autres concepts concurrents).

5. La conception par Turner de la notion dominante de la pratique dans les sciences sociales ne correspond pas à l'ensemble de conceptions possibles.

6. Les critères d'évaluation des conceptions de la pratique avancés par Turner sont trop exigeants (par exemple, des théories sous-déterminées peuvent parfois être utilisées, même en sciences naturelles), et le réalisme fort qu'il adopte ne va pas nécessairement de soi (par exemple, des arguments supplémentaires devraient être apportées pour justifier l'abandon des conceptions instrumentales).

7. De manière plus générale, on trouve aussi bien chez Turner que chez ses critiques (les ethnométhodologues et les normativistes) une grande confusion en ce qui concerne l'*approche théorique*, l'*approche en pratique* (de l'intérieur des situations), le *statut des concepts* produits par ces approches et la *réalité sociale* que ces concepts sont censés expliquer. Le problème peut se formuler de la manière suivante. D'abord, les théoriciens de la pratique vont quasi unanimement reconnaître que l'on doit refuser les modèles explicatifs surimposés de l'extérieur, depuis une position en surplomb, car ils ne seraient pas le reflet de ce qui se joue *en pratique*, et, plus grave encore, si nous pouvions arriver à déterminer des tels modèles, cela signifierait que les agents sont d'une certaine manière déterminés par des règles ou des structures extérieures. Un moyen d'éviter cette surdétermination est de réinscrire la logique de production des pratiques *dans la pratique* même, c'est-à-dire de remettre aux agents la capacité de contrôler, de modifier et d'orienter leurs actions (ainsi que celles des autres). D'où l'idée d'approcher les pratiques en s'appuyant sur les situations locales, à l'endroit précis où ces pratiques sont produites, reproduites, apprises et modifiées. Mais le problème de l'extériorité resurgit dès l'instant où les théoriciens vont tenter de conceptualiser (ou ne serait-ce même que de décrire) la façon dont se produisent *dans la pratique* ces phénomènes. Perdant de vue les critiques qu'ils avaient auparavant adressées aux structuralistes et aux fonctionnalistes, les théoriciens de la pratique oublient de se penser *en train de théoriser* lorsqu'ils approchent la pratique *en situation*. Ils oublient de questionner leur propre activité théorique, leurs points de départ, ou les objets théoriques qu'ils produisent. Par exemple, la position « de l'intérieur » défendue par les situationnismes méthodologiques est bien *une prise de position théorique* qui a des conséquences et des implications. Celles-ci devraient être identifiées et méticuleusement discutées avant de pouvoir admettre que « de l'intérieur » nous avons une vision plus juste des

pratiques. Posons-nous d'ailleurs la question : comment l'intérieur s'oppose effectivement, du point de vue de la position théorique, à l'extérieur ? Quelle est véritablement la position d'un théoricien « de l'intérieur », et que fait-il de différent d'un théoricien qui étudierait la pratique « de l'extérieur » ? Ce manque de retour réflexif des théoriciens sur leur propre activité théorique est à l'origine de plusieurs autres problèmes ou confusions que nous avons pu rencontrer dans cette section. Pour n'en citer que deux : premièrement, comment pouvons-nous penser la différence entre les productions théoriques, issues des études situées sur la pratique, et les réifications ? Dit autrement, n'est-on pas nécessairement obligé de produire des généralisations lorsque l'on étudie les pratiques, même en supposant que l'on étudie les pratiques *en situation* ? Que penser alors de la relation de ces concepts généraux aux pratiques locales ? Et deuxièmement, comment rendre compte de la différence entre l'identification théorique d'une logique de la pratique (*e.g.* le mécanisme normatif chez Rouse) et la logique effective des pratiques ?

8. L'ensemble de ces questions n'a pas été éclairci de manière satisfaisante par les différentes approches que nous avons évoquées jusqu'à présent. Il nous semble important de les élucider en proposant une réflexion sur le rapport du théoricien des pratiques à son objet d'étude et à ses productions. Une réflexion qui sera menée en deux temps. Premièrement, en étudiant la position de l'observateur dans une situation d'action (Chapitre 4) ; et deuxièmement, en nous demandant quelle est la spécificité du théoricien en tant qu'observateur (Cf. Complément 2, Chap.5.2).

Situations et productions locales des normes et des pratiques : rendre le pouvoir de détermination aux agents ?

9. Nos deux situationnismes méthodologiques (ethnométhodologie et normativisme) ont remplacé les règles extérieures ou les structures par des mécanismes produits en situation, les interactions normatives interindividuelles ou les rationalités des activités ordinaires, afin d'expliquer l'action des agents et la régularité des pratiques. Ces conceptions ont avancé que l'on pouvait trouver dans l'interaction entre les agents ou dans les situations entourant ces interactions l'ensemble des ingrédients qui peuvent nous permettre d'expliquer la formation des normes et des règles en situation, ainsi que l'action des agents. Le sens de l'action nous est accessible dans l'observation de ces situations de l'intérieur et non dans l'importation d'un schéma interprétatif surplombant qui déterminerait les actions et leur conférerait du sens de l'extérieur. De ceci nous retiendrons que les situationnismes méthodologiques permettent bien de s'éloigner des modèles structuralistes ou fonctionnalistes où les agents sont considérés comme des « imbéciles sociaux ». Ils sont désormais en effet capables de modifier en situation leurs normes et leurs pratiques. Mais le situationnisme méthodologique ne rend pas entièrement la liberté aux agents de se déterminer. La véritable nature des mécanismes normatifs

ou des propriétés formelles des situations (contrôle normatif, rationalité des activités pratiques) leur échappe en réalité. Seuls les théoriciens (normativistes ou ethnométhodologues) sont en mesure de révéler ces mécanismes ou ces propriétés des situations. D'« imbéciles sociaux » les agents passent au statut d'« imbéciles réflexifs » : capables de mettre en œuvre ces mécanismes normatifs, de révéler au cours de leurs actions ces structures des activités ordinaires, ils n'ont cependant pas accès réflexivement à ces mécanismes ou ces structures, pas en tout cas au même titre que les théoriciens.

10. Une de nos intentions dans la suite de ce travail sera de pouvoir redonner aux acteurs cet accès réflexif aux objets, aux concepts, aux cadres d'interprétations à partir desquels ou dans lesquels ils inscrivent leurs actions et leur donnent du sens (Cf. également Chapitre 4 et Chap.5.2).

Extériorité entre les situations

11. Ce dernier point nous a été rendu particulièrement visible par l'analyse des situationnismes méthodologiques. Il semblerait que nous ayons besoin de recourir, entre différentes situations, à une certaine forme d'extériorité. Entre deux situations où les pratiques se manifestent, nous avons eu l'impression qu'un *quelque chose* se conservait ou perdurait. Ce quelque chose n'est pas à chaque fois recréé dans les nouvelles situations (peut-être seulement convoqué ou modifié). Nous essayerons d'identifier si nous pouvons trouver, dans l'espace social, un ou des objets qui peuvent assumer le rôle de ce quelque chose d'extérieur aux situations, en précisant sous quelle forme nous pouvons le voir apparaître (cf. Complément 1, Chap.5.1).

2.2 La multiplicité des conceptions de la pratique

Revenons à nouveau sur l'ouvrage de Turner *The Social Theory of Practices*, et plus particulièrement à son premier chapitre « practices and their conceptual kin » dans lequel se trouve exprimé de façon très simple le *problème de la multiplicité des conceptions de la pratique*³². Chez Turner, la multiplicité est simplement considérée comme un révélateur ou un symptôme de difficultés plus fondamentales, mais elle n'est pas étudiée en soi comme un problème important. Trop rapidement éludé, ce problème est à notre avis central dans le tournant pratique. Contrairement à Turner, il nous semble que l'absence d'une définition consensuelle de la notion de pratique devrait attiser notre curiosité. On pourrait en effet à bon droit se demander si la théorie des pratiques n'est pas, finalement, une manière trompeuse de rassembler plusieurs théories qui n'ont en réalité pas exactement le même objet d'étude.

Précisons notre intuition en repartant du *Social Theory of Practices*. Turner y débute sa réflexion en remarquant que la notion de « pratique » regroupe un ensemble de concepts qui, dans les sciences sociales mais aussi dans d'autres champs disciplinaires – linguistique, théorie de l'esprit, sciences cognitives –, ont des propriétés similaires ou des fonctions plus ou moins équivalentes au sein des explications dans lesquelles ils sont convoqués :

« I saw that there was a large family of terms that were used interchangeably with 'practices', among them were some of the most widely used terms in philosophy and the humanities such as tradition, tacit knowledge, *Weltanschauung*, paradigm, ideology, framework, and presupposition". » (Turner, 1994, p.2)

Après avoir fait le constat de cette multiplicité, après s'être explicitement demandé « si toutes ces constructions analogiques sont à propos de la même entité fondamentale (*basic stuff*) », Turner abandonne son enquête sur la

32. On trouve ce problème formulé de manière similaire chez d'autres auteurs. Cf. notamment l'introduction au volume sur *La régularité* (Chauviré et Ogien, 2002) : « Toute forme d'explication de l'action dépend d'une conception de la régularité des conduites. Or, on constate que, pour évoquer cette régularité, l'analyse recourt aujourd'hui à un ensemble de notions divergentes, quoique reliées entre elles par un "air de famille" au sens de Wittgenstein : tradition, norme, règle, habitude, disposition, imitation, routine, raisonnement, pratique, *skills*. » ; et (Stern, 2003) : « Les discussions sur la pratique font usages de plusieurs groupes chevauchant des termes vaguement liés entre eux et ambigus, des termes qui suggèrent des connections qui mènent à un certain nombre de directions différentes. Ceux-ci comprennent : l'activité, la praxis, la performance, l'utilisation, les jeux de langage, les coutumes, les habitudes, les compétences, les savoir-faire, l'équipement, l'*habitus*, la connaissance tacite, les présupposés, les règles, les normes, les institutions, les paradigmes, les cadres, les traditions, les schèmes conceptuels, les visions du monde, les arrière-plans et les images du monde (...) "la théorie de la pratique" peut être une expression difficile à cerner. Prendre les pratiques comme point de départ ne nécessite aucun engagement à une méthode particulière, ni à une destination spécifique. En conséquence, "les théoriciens de la pratique" sont un groupe particulièrement diversifié. ».

multiplicité, pour ramener l'ensemble de ces différents concepts de la pratique en une seule sorte d'entité, moyenne, une chose possédée par les individus de manière privée mais qui, de façon contradictoire, peut en même temps être collectivement partagée. Le reste de son ouvrage, nous l'avons vu, s'applique à discréditer méticuleusement cette conception classique de la pratique. La question de la multiplicité n'obtiendra donc aucune réponse spécifique.

Demandons-nous alors à la place de Turner : « est-ce que ces différents termes qui sont (ou peuvent) être assimilés à la pratique désignent effectivement plus ou moins la même chose ? ». Et posant cette question, nous devons nous rendre compte à quel point il est embarrassant d'y répondre. Si nous pensons que ces termes se réfèrent ou aident à comprendre des réalités locales hétérogènes, en s'appuyant sur des outils conceptuels qui utilisent un vocabulaire commun (ou similaire) mais qui opèrent de façon très différente selon les approches, alors l'affaire est terminée : nous avons *des* théories sur *des* pratiques, ou plutôt une théorie de l'activité, une théorie de l'action, une théorie de la tradition, une théorie de la connaissance tacite, une théorie des formes de vie, etc. Un ensemble de concepts qui ont un certain air de famille, qui peuvent parfois se recouper – rien d'étonnant à cela, ils traitent tous plus ou moins directement de la réalité sociale et de l'action humaine –, mais restent cependant des objets ou des concepts bien distincts. On pourrait alors dans ce cas remplacer le terme de « pratique » par un de ces autres termes plus spécifique, et certainement mieux approprié pour son application dans les limites de son domaine d'étude.

Si, maintenant, nous répondions « oui », c'est-à-dire si l'on devait admettre que l'ensemble (ou une partie) de ces termes renvoie ou tente de décrire une réalité similaire, et qu'ils sont par conséquent globalement (ou en partie) synonymes les uns des autres, il faudrait alors reconnaître soit que les théories des pratiques, telles qu'elles nous sont aujourd'hui disponibles, manquent de cohérence, ou soit qu'elles sont encore immatures, qu'elles n'ont pas encore bien réussi à préciser ce qui faisait leur unité. Même si, comme le souligne Turner, les termes d'« arrière-plan » de Wittgenstein, de « paradigme » de Kuhn, de « connaissance tacite » de Polanyi, de « tradition » de Gadamer et MacIntyre, etc., ont des similarités, leur architecture conceptuelle et les phénomènes qu'ils tentent d'expliquer sont dans l'état actuel des choses si différents et variés qu'*un seul* concept de la « pratique » ne pourrait pas aujourd'hui les remplacer sans risquer d'être inopérant voire incohérent. Le risque, comme l'a bien identifié Rouse, est celui d'une perte de cohérence et de pertinence théorique pour le tournant pratique, et celui de la superficialité pour le concept de la « pratique » :

« The diversity of work in social science, social theory, and philosophy that employs the practice idiom (either as a developed theory of social practices, or as an empirical correlate to such a theory) might thus suggest that the term 'practice' has no theo-

retical coherence. Perhaps the ubiquity of practice talk merely reflects current intellectual fashion with no substantial conceptual significance, or worse, an underlying theoretical confusion assimilating incompatible conceptions of social life under a superficially common term. » (Rouse, 2007, p.500)

Certains théoriciens de la pratique, comme Rouse, sont cependant restés optimistes sur la capacité de la notion de pratique à pouvoir rendre compte de ces diverses situations mises en avant par ces concepts théoriques similaires. Plusieurs stratégies ont été mises en œuvre pour insuffler ou reconnaître la cohérence interne du tournant pratique en tant que courant.

Dans ce qui va suivre, nous allons proposer quelques solutions possibles pour répondre à ce problème de la multiplicité des conceptions de la pratique. Mais avant cela, nous allons nous demander si, après tout, une pluralité raisonnable des conceptions de la pratique ne serait pas envisageable, voire bénéfique pour le tournant pratique.

2.2.1 La pluralité des conceptions de la pratique n'est-elle pas un avantage ?

On trouve souvent avancé l'argument que la multiplicité des pratiques, conçue comme une pluralité raisonnable, pourrait être un avantage pour le tournant pratique³³. Sa richesse serait justement tirée de l'hétérogénéité des points de vue, chacun apportant une contribution, dans une certaine perspective, à la théorie générale des pratiques. La pluralité peut effectivement être synonyme de choix, d'ouverture, de possibilités, de non-limitation, et encore d'autres valeurs directement ou indirectement liées à cette diversité³⁴.

Globalement, les arguments en faveur du pluralisme sont : (1) qu'il est plus pertinent lorsque la réalité que l'on cherche à décrire est complexe, (2) qu'il permet de multiplier les conceptions qui ont une chance de trouver une réponse satisfaisante à un problème³⁵, (3) que, contrairement au monisme (une seule réponse possible, une seule conception théorique valable), il ne suppose pas qu'un point de vue puisse entièrement épuiser le domaine

33. Cf. par exemple la discussion de (Hacking, 1995) sur l'opposition entre Galison et Pickering concernant la conception des pratiques scientifiques.

34. On trouvera dans (Chang, 2012) une défense convaincante en faveur du pluralisme en science, en histoire et en philosophie des sciences. Notre réflexion a bénéficié, positivement, de la lecture de son « active normative pluralism » développé dans son chapitre « Pluralism in Science : A Call to Action ».

35. Avantage qui peut être obtenu selon deux modalités, par l'*intégration* ou par l'*accumulation* des points de vue : « Il existe deux types de bénéfices de la pluralité. Les bénéfices de la tolérance proviennent simplement du fait de permettre à plusieurs systèmes d'exister simultanément, ce qui fournit une garantie contre l'imprévisibilité, compense les limites de chaque système, et permet d'obtenir plusieurs réponses satisfaisantes pour tout objectif donné. Les bénéfices de l'interaction découlent de l'intégration des différents systèmes à des fins spécifiques, de la transposition d'éléments avantageux entre les systèmes, et de la concurrence positive entre les systèmes » (Chang, 2012, p.253).

qu'il étudie, c'est-à-dire que lors de l'évaluation (par exemple empirique) des théories, il n'est pas suffisant de montrer qu'une théorie ne permet pas d'expliquer un phénomène pour l'abandonner. Enfin (4) que contrairement au relativisme, le pluralisme ne prétend pas que « tout se vaut » mais que chaque système a des chances de se révéler être pertinent, et apporte en tout cas des éclairages spécifiques tant qu'une solution unique et définitive n'est pas encore favorisée :

« The mature pluralist attitude is to engage productively with what one disagrees with, which is very far from the feared caricature of relativism in which one says "Whatever" (...) Pluralism should not be confused with an abdication of judgment : each pluralist has the freedom and responsibility to evaluate the quality and value of scientific work » (Chang, 2012, p.261)

En ce qui nous concerne, nous serons tout à fait prêt à reconnaître le rôle globalement positif joué par une pluralité de conceptions de la pratique, et nous admettons volontiers qu'aucune conception n'épuise totalement à elle seule les divers aspects de la pratique et de nos actions. Cependant notre inquiétude naît à partir du moment où la pluralité des conceptions est si large qu'il devient difficile de comprendre l'objet d'étude auquel s'appliquent ces conceptions. Pour que la pluralité reste une vertu, il faut encore que le nombre de positions qu'il nous est possible d'emprunter ne soit pas si grand qu'il décourage voire rende impossible l'étude. Il est également essentiel de savoir quelle voie de ce pluralisme emprunter pour répondre à telle ou telle question spécifique.

Par ailleurs, la notion de pluralité appliquée à l'étude en pratique doit encore pouvoir prouver qu'il s'agit de différents points de vue sur (plus ou moins) le même objet. Tel qu'il se présente aujourd'hui, le problème de la multiplicité des conceptions de la pratique n'est pas (ou pas encore suffisamment) un pluralisme positif ; les bénéfices attendus de la pluralité – comparaison, complémentarité, compensation, concurrence, cumulativité, intégration, etc. – ne peuvent advenir qu'à partir du moment où l'on tombera préalablement d'accord sur le fait que ces différentes conceptions cherchent globalement à rendre compte de la même réalité. Dans les théories de la pratique, cette communalité de l'objet d'étude reste encore à prouver. Il n'est par exemple pas évident de savoir à première vue ce qu'ont en commun les « habitudes » de Turner, les « actions ordinaires » de Lynch, les « mécanismes de correction normatifs » de Rouse, etc., même si tous ces concepts sont assimilés chez ces auteurs à de la pratique ou à « des éléments » de la pratique.

Pour conclure, avant d'envisager le pluralisme, c'est-à-dire avant de savoir s'il est bon d'avoir plusieurs conceptions concurrentes et/ou complémentaires de la pratique, nous devons d'abord déterminer si ces conceptions parlent effectivement bien (plus ou moins) de la même chose. Si c'est le cas – et nous

verrons que ce n'est pas toujours évident de pouvoir l'affirmer car il n'existe pas une entité réelle, la pratique, à propos de laquelle ces conceptions portent (cf. Chap.3) – nous devons ensuite évaluer si ces différentes conceptions s'opposent frontalement ou si elles révèlent différents aspects d'une même réalité.

C'est donc seulement à partir du Chapitre 4 que nous pourrons prendre position vis-à-vis de la pluralité des conceptions des pratiques. Nous avançons que la diversité des pratiques peut (en grande partie) être conçue comme une pluralité de points de vue *complémentaires*, mais aussi parfois *incommensurables*, sur une même réalité (mais pas à propos d'une même entité). Nous décrirons à cette occasion comment il est possible de passer d'une conception de la pratique à une autre (et ce qu'implique ce passage), c'est-à-dire, indirectement, d'esquisser un cadre dans lequel il nous est possible de comparer et d'évaluer ces différentes conceptions, ou de montrer pourquoi elles ne se correspondent pas.

2.2.2 Les solutions envisageables au problème de la multiplicité

On trouve dans le tournant pratique plusieurs solutions pour répondre au problème de la multiplicité des conceptions de la pratique.

Solution (1) *Accepter la diversité des concepts et admettre qu'ils ne représentent pas (et ne doivent pas nécessairement représenter) la même réalité.*

Le tournant pratique n'a qu'une cohérence de façade et les différents termes de la pratique renvoient bien à des réalités hétérogènes³⁶. Avec cette première solution, le problème est pour ainsi dire résolu en reconnaissant que la multiplicité des termes de la pratique n'est pas un problème mais bien un état de fait : la réalité des pratiques est plurielle ; il ne s'agit pas d'un seul et même phénomène. Aussi, au lieu du terme de « pratique » nous devrions conserver chacun des termes spécifiques que les études *en pratique* ont développés, et ne plus employer le terme de « pratique » comme synonyme afin d'éviter toute confusion. Dans cette perspective, l'objectif serait éventuellement de produire un panorama de ces différentes études particulières, de préciser leur domaine de validité et d'indiquer les limites dans lesquelles les différents termes qu'elles emploient peuvent, dans certains cas précis, se recouper.

36. Nous n'avons pas trouvé d'auteur qui défende explicitement cette première solution. On peut cependant considérer que Turner, dans sa critique de la conception classique de la pratique, adopte une position approchante : les différents concepts de la pratique existants sont incapables de rendre compte de la réalité des pratiques. Ils sont éventuellement efficaces lorsqu'ils sont appliqués à certaines réalités locales, ou certaines phénomènes précis, mais leur utilité ne dépasse pas ces domaines de validité restreints. Pour Turner cependant, une bonne théorie de la pratique *doit* expliquer l'ensemble des phénomènes de la pratique à partir d'un seul et même concept.

Solution (2) *Reconnaître la diversité des conceptions, mais reconnaître également une unité thématique générale, et une unité d'approche.*

Le tournant pratique a bien une cohérence malgré la diversité des concepts qui sont employés pour se référer à la pratique. On peut identifier dans les approches ou les théories de la pratique existantes des *critiques*, des *positions*, des *thématiques* ou des *rationales* communs³⁷. Dans cette deuxième solution, l'objectif est de montrer que les différentes approches de la pratique possèdent en réalité déjà une cohérence d'ensemble et que les différents concepts proposés rendent bien compte, quoique de manières différentes, plus ou moins de la même réalité. Certains auteurs qui, comme Rouse, ont proposé cette solution ont néanmoins admis explicitement (ou implicitement : il suffit de suivre l'orientation de leurs travaux pour le reconnaître) que le problème de la multiplicité n'a pas encore reçu de réponse satisfaisante. Rouse par exemple a essayé de proposer une nouvelle conception normative de la pratique.

Solution (3) *Reconnaître la diversité des conceptions de la pratique, et admettre qu'il s'agit d'un problème à résoudre.*

Les concepts de la pratique sont bel et bien divers, et il est nécessaire de réduire cette multiplicité pour conserver la cohérence du tournant pratique. Chez les auteurs qui adoptent cette solution, plusieurs stratégies ont été envisagées :

1. Choisir une des conceptions de la pratique existantes et montrer qu'elle est pertinente (ou plus pertinente que les autres) (cf. par exemple (Lynch, 1997a) pour la défense de la perspective ethnométhodologique dans l'analyse de l'activité scientifique).
2. Proposer une nouvelle conception de la pratique (cf. Turner (1994); Rouse (2002)).
3. Créer un cadre au sein duquel les différentes conceptions de la pratiques existantes peuvent cohabiter, préciser la limite de validité de chaque conceptions et suggérer comment il est possible de passer de l'une à l'autre (cf. Chang (2014)³⁸).

A partir du chapitre suivant, nous nous intéresserons essentiellement à cette troisième solution. Nous supposons en effet que la première ne permet pas de maintenir la cohérence du tournant pratique – nous pourrions

37. Cf. Par exemple (Rouse, 2007), (Soler et collab., 2014, Introduction), (Stern, 2003) ou encore (Reckwitz, 2002) qui proposent des concepts « moyens » ou des idéaux-types des conceptions de la pratique à partir des théories existantes. Cf. également notre présentation de la critique et des thèmes récurrents dans le tournant pratique au chapitre précédent (1.3.2).

38. En réalité, même si Chang se propose de développer un cadre pour accueillir des éléments disparates qu'on trouve dans différentes théories de la pratique, il propose une nouvelle conception bien particulière de la pratique comme activité (cf. annexe C).

éventuellement l'adopter en dernier recours –, et que la deuxième est insuffisante : si elle nous permet d'affirmer une cohérence dans le projet critique du tournant pratique, elle ne nous permet pas d'expliquer la raison des variations des conceptions de la pratique, ni de nous suggérer à laquelle de ces conceptions il faut se vouer pour analyser telle ou telle situation donnée.

Dans les solution (3.1) et (3.2), on présume qu'il est possible de trouver un concept (ou une logique) de la pratique *unique* qui pourrait nous permettre de rendre compte objectivement des comportements des individus en situation, dans la réalité concrète de la pratique. L'idée qu'il puisse exister un concept ou une logique unique est, à notre avis, liée au présupposé que la réalité de la pratique est elle-même unique, que ce que les agents font dans une situation, leurs actions concrètes, est une réalité authentique, un fait évident dont on doit rendre compte. Ce raisonnement est fondé sur une fausse assumption. Et sa remise en cause, que nous entreprendrons au chapitre 3, devrait nous permettre de comprendre l'origine de la multiplicité des conceptions de la pratique et la raison pour laquelle nous ne pourrions pas obtenir une conception unifiée de la pratique.

Précisons notre projet. Les différentes conceptions de la pratique sont évaluées sur leur capacité à rendre compte de l'action humaine dans différents contextes. L'« action » est à la fois le point de départ, la réalité évidente à partir de laquelle la conception de la pratique peut se construire, et son point d'arrivée, ce que la conception de la pratique doit expliquer. La pratique est donc à la fois le *constitutum* et le *constituens* de l'action. Cependant, ce qui compte comme « action » dans les différents discours de la pratique n'est quasiment jamais évalué, comme si l'action, au niveau de la réalité pratique, constituait une évidence³⁹. De la même manière, le lien actions-pratique n'est jamais explicitement évalué, seule l'est la façon dont la pratique permet bien d'expliquer l'action des individus, mais pas ce qu'est cette action (on trouve à son propos des caractérisations très vagues : « activité humaine », le « faire » (*doing*), l'« action ordinaire », l'« action pratique », etc.). Cet oubli tend à faire de l'action une réalité admise mais non-questionnée. On part du principe que, au niveau de la pratique, les individus réalisent des actions concrètes. A partir de cette évidence, les interrogations vont ensuite porter sur le mode de production de ces actions, sur leur orientation, leur logique et leurs agencements. Mais leur réalité, leur tangibilité, n'est jamais remise en question.

Aussi, pour le reste de cette étude, nous allons poser et tester l'hypothèse suivante : si la diversité des conceptions de la pratique pose problème, c'est que les théoriciens du tournant pratique supposent habituellement que ces différentes conceptions portent sur les mêmes actions concrètes, *i.e.* qu'il n'y a qu'un niveau de réalité en pratique, et qu'une seule sorte de chose

39. Sauf dans de très rares exceptions, cf. (Gangloff et Allamel-Raffin, 2014) et note 9, p.30.

que les individus font effectivement (*actually do*) dans cette réalité⁴⁰. Or il nous semble, contre cette évidence, qu'il n'existe pas pour la pratique un niveau concret de réalité dans lequel l'action des individus pourrait être saisie de façon non-ambiguë. Nous verrons en effet à partir du chapitre suivant que l'on peut trouver plusieurs manières de rendre compte de l'action des agents, et qu'il n'existe pas une seule description possible de l'action. Ceci nous amènera à considérer plus généralement que les diverses conceptions de la pratique reposent en réalité sur différentes compréhensions de ce qu'agir signifie, et que la pratique et l'action sont co-définies dans des cadres d'observation particuliers qui permettent de rendre compte de différents aspects de la réalité sociale (cf. Chap.4)⁴¹.

40. Plusieurs études *en pratique* attestent de la croyance en cette réalité unique et concrète par une simple expression, si banale qu'elle nous semble d'une véritable clarté : *l'en pratique c'est* « ce que les gens font effectivement » (*actually do*), par opposition à toute reconstruction, pensée ou discours rétrospectif sur l'action. Cf. sur ce point (Soler et collab., 2014, p.2).

41. Les solutions que nous venons d'envisager dans cette section sont bien entendu des positions cardinales. Les théoriciens de la pratique empruntent des stratégies qui peuvent croiser plusieurs éléments de ces solutions. En ce qui nous concerne, nous adopterons également une perspective croisée. Nous admettrons un certain degré de multiplicité dans les conceptions de la pratique existantes (solution 1), et nous suggérerons que, dans certains cas, il serait effectivement plus judicieux de remplacer le terme de « pratique » par un autre terme plus précis. Néanmoins nous espérons montrer qu'il est possible de rendre compte de la multiplicité des conceptions de la pratique en l'envisageant comme une pluralité d'interprétations théoriques sur une même réalité. La diversité des pratiques, défendrons-nous, n'est pas due à une pluralité des entités sur lesquelles portent les analyses, mais à des prises de positions théoriques et à des objectifs d'interprétation différents. Une fois que ces objectifs et que la position du théoricien sont fixés, cependant, nous verrons comment il est possible de passer d'une conception de la pratique à une autre. Autrement dit, avec notre perspective, nous oscillerons entre les solutions (1) et (3.3).

2.3 L'anti-théorisme

« Most practice theorists are opposed to the very idea of a theory of practice, if one considers a "theory" to be a formal system of hypotheses that generate explanations and predictions. (...) [I]t would be a misnomer to speak of all work on practices as "practice theory," as one motivation for attending closely to practice, particularly among those most influenced by Wittgenstein, is a thoroughgoing opposition to theorizing about practice. On this view, it is precisely those aspects of our practical abilities that cannot be captured by a systematic or formal account that are the point of attending to practice. » (Stern, 2003, p.187)

Une « *théorie* » de la « *pratique* », est-ce une idée contradictoire ? Dans son analyse de l'émergence du « practical turn », dont nous venons de citer un passage, David Stern (2003) fait allusion à cette méfiance répandue chez les théoriciens de la pratique à l'égard des théories. Ce scepticisme peut cependant prendre des formes plus ou moins radicales selon la conception que les auteurs du tournant pratique ont du rôle de la théorie, de la *position* du théoricien et de la *nature* des pratiques. On doit en ce sens distinguer au moins deux formes d'anti-théorisme. La première, largement répandue dans le tournant pratique, s'oppose aux comptes rendus formels et abstraits qui tentent d'expliquer l'action des agents en s'appuyant sur des règles ou des mécanismes extérieurs, construits dans une position de surplomb supposée objective⁴². La deuxième forme d'anti-théorisme rejette plus fortement toutes les tentatives de théorisation de la pratique et avance que son observation ne peut se faire qu'en situation, au cas par cas, et qu'elle ne peut donner lieu qu'à des descriptions valables seulement pour ces situations.

L'anti-théorisme généralisé : contre les mécanismes déterminants issus d'une position surplombante

L'anti-théorisme le plus répandu concerne les théories prises en un sens fort, *i.e.* comme mécanismes qui détermineraient les actions des agents à la manière des lois physiques. Théoriser la pratique dans cette perspective sous-entend qu'il est possible d'extraire ou d'abstraire une entité ou un mécanisme de fonctionnement qui explique ces phénomènes de production ou de régularité de la pratique. Ce mécanisme n'appartient pas à un domaine de la pratique, il lui est extérieur, et il demande au théoricien pour être saisi de

42. Cette « extériorité » de la règle ou de l'explication, peut être conçue de différentes manières selon les théoriciens de la pratique. Elle peut signifier « hors du contrôle des agents sociaux » (Bohman, 2011), « hors des situations ou du contexte où émerge et se déploie la pratique » (Garfinkel, 1967) ou (Wittgenstein, 1958b), « hors du domaine de la pratique (*i.e.* dans le théorique) » (Bourdieu, 1972), « dans un ordre de réalité supposé sous-jacent, ou surplombant à la réalité pratique » (Wittgenstein, 1958b).

se situer dans une position de surplomb⁴³.

Nous avons vu comment le tournant pratique tentait de se détacher de ce type d'explication pour rendre compte de l'action des agents (Chap.1.2.2.D). Selon Bourdieu par exemple, il faut se méfier des approches qui, comme le structuralisme, proposent une telle explication de la pratique, à l'aide de théories extérieures et déterministes. Si la théorie de la pratique était envisagée comme une représentation formelle et idéale des mécanismes et de la structure de la pratique, elle manquerait à coup sûr le véritable sens de la pratique, ou devrions nous dire *des* pratiques, de cette multiplicité d'actions et de comportements qui constituent la vie humaine, qui se composent, se décomposent et se recomposent constamment. La pratique ne peut pas être extraite du contexte dans lequel elle apparaît, elle doit s'observer *en pratique*⁴⁴. A l'opposé de cette « pratique de la logique »⁴⁵, Bourdieu défend une étude de la « logique pratique », *dans la pratique*, à ce niveau immanent, un niveau où les pratiques peuvent éventuellement suivre des règles, mais des règles inscrites en pratique, des règles que les individus peuvent dépasser et redéfinir. L'objectif est de réinsérer la théorie dans la pratique, c'est-à-dire de passer des structures formelles abstraites et anhistoriques, constituées en dehors de la pratique, pour aller vers le principe de production des actions des agents en situation.

« Pour échapper au *réalisme de la structure* qu'hypostasient les systèmes de relations objectives en les convertissant en totalité déjà constituées en dehors de l'histoire de l'individu et de l'histoire du groupe il faut et il suffit d'aller de l'*opus operatum* au *modus operandi*, de la régularité statistique ou de la structure algébrique au principe de production de cet ordre observé et de construire la théorie de la pratique ou, plus exactement, du mode de génération des pratiques, qui est la condition de la construction d'une science expérimentale de la *dialectique de l'intériorité*

43. Sur la position de surplomb, cf. (Rouse, 2002) à propos de l'« epistemic sovereignty ». Voir également (Bourdieu, 1972) et sa critique de l'objectivisme. En résumé, pour Bourdieu, la position objective surplombante, totalement détachée de la pratique, est absolument impossible à atteindre. En tant qu'analyste nous sommes toujours dans une pratique (*e.g.* une pratique d'observation). Le « rapport savant à l'objet » s'établit toujours dans une pratique située. C'est-à-dire que le rapport du théoricien à son objet d'étude ne peut pas être neutre ou neutralisé, il n'y a pas de scission entre le domaine dans lequel la pratique se déroule et le domaine théorique dans lequel le théoricien est amené à opérer.

44. La notion d'*en pratique* ou d'approche « *en pratique* » n'est pas bien clarifiée chez Bourdieu. Elle suggère un certain empirisme, et peut-être également l'idée d'être « sur le terrain », à proximité de l'objet que l'on étudie. L'approche « *en pratique* » se conçoit peut-être mieux dans son opposition à l'« approche théorique » hypothético-déductive : pour observer la pratique, il faut l'observer directement à la source de sa production, plutôt que d'essayer de la saisir, de loin, en dressant des hypothèses.

45. « pratique de la logique » signifie : extraction de la pratique dans une logique abstraite, et étude de la pratique à ce niveau abstrait.

et de l'extériorité. » (Bourdieu, 1972, p.256) ⁴⁶

A l'instar de Bourdieu, plusieurs théoriciens de la pratique ont affirmé que le meilleur moyen pour rendre compte de la pratique était de l'approcher « *en pratique* ». Le sens attribué à cet *en pratique* peut cependant varier significativement d'un théoricien à l'autre. Chez Bourdieu par exemple, l'*en pratique* est une approche *théorique* particulière, dont il faut réflexivement préciser les conditions d'exercice. Chez les ethnométhodologues, l'*en pratique* correspond à un domaine de réalité local, les situations, et l'approche *en pratique* est une approche a-théorique. Nous reviendrons sur cette difficulté d'appréhension et les ambiguïtés de la notion d'*en pratique* au chapitre 3 suivant. Pour l'heure, nous nous contenterons simplement de remarquer que les auteurs qui adoptent ce premier niveau d'anti-théorisme s'accordent en général au moins sur deux points. Premièrement, il n'existe pas de point de vue surplombant, de l'extérieur, à partir duquel on pourrait rendre compte de la logique des pratiques. Deuxièmement, les pratiques s'observent en situation, de l'intérieur, dans le cours de l'action se réalisant, *en pratique*. Ramener le théoricien de la pratique au niveau des pratiques, voilà une des devises du tournant pratique.

Pour le reste de cette section, nous nous concentrerons essentiellement sur la deuxième forme d'anti-théorisme, celle qui avance, plus radicalement, qu'il est tout simplement impossible de théoriser la pratique, et ce, sous quelque forme que ce soit.

L'anti-théorisme radical : contre toute forme de théorie, l'investigation des pratiques de l'intérieur

Pour un groupe plus restreint d'analystes de la pratique, il n'est pas du tout évident de pouvoir ne serait-ce que parler d'une « théorie de la pratique » même prise dans un sens faible, à savoir comme « conception générale » portant sur un objet déterminé ⁴⁷. Selon ces (anti-)théoriciens, toute tentative

46. La logique de la pratique est donc la logique même de la pratique telle qu'on la trouve empiriquement dans le domaine de la pratique. Nous nous permettons de reporter à ce propos la description éclairante de (Macherey, 2001) dans son commentaire de la théorie des pratiques de Bourdieu : « Cette logique pratique, qui est la logique même des pratiques, en ce sens qu'elle y est à l'œuvre en pratique, permet de comprendre comment celles-ci présentent des formes de régularité sans que cela implique fatalement qu'elles obéissent à des règles (...) Sont alors donnés les moyens de comprendre comment les pratiques sociales s'effectuent dans la proximité et le souci de normes au regard desquelles elles apparaissent comme étant simultanément normées et normantes, structurées et structurantes, causées et causantes ». Relevons au passage que le terme de « pratique » est aussi bien utilisé pour parler de la « logique de la pratique » (l'explication), du « domaine de réalité concret » et des « actions réalisées » par les individus. Cette triple utilisation qui peut prêter à confusion n'est pas imputable à Macherey, elle est originellement présente dans l'œuvre de Bourdieu.

47. (Stern, 2003, p.187) distingue lui-même une théorie au sens fort, comme « système formel d'hypothèses », d'une théorie au sens faible, comme une « approche générale et systématique d'un sujet donné ».

de théorisation de la pratique finit inévitablement par revenir à une théorie au sens fort qui réifie ses concepts et qui prend ses logiques d'explication pour les règles de la pratique. Cet anti-théorisme tient aussi à une seconde raison, plus profonde, liée à la nature même des pratiques. Les pratiques des agents sont censées s'observer en situation, directement dans le domaine de la pratique. Qu'elles soient conçues comme des formes d'action particulières ou des entités qui se manifestent à travers l'action, les pratiques ne peuvent être détachées de leur contexte local d'apparition sans risquer d'être vidées de leur substance. Une pratique théorisée, même en un sens faible, est une pratique dont on parle abstraitement. Or l'authenticité de la pratique, pour ces (anti-)théoriciens, est totalement perdue avec cette abstraction. Par conséquent, tout ce que nous pouvons faire pour rendre compte de la pratique est d'observer la manière dont elle opère dans le domaine de la pratique et d'apprendre à la décrire dans ce contexte, ou seulement, comme chez Wittgenstein, à la regarder⁴⁸.

Nous allons à présent développer ces arguments en nous focalisant plus particulièrement sur deux approches anti-théoristes : celle de l'ethnométhodologie et celle de Wittgenstein (en réalité d'une lecture particulière de Wittgenstein) (2.3.2). Nous suggérerons ensuite quelques moyens pour répondre à ces approches, notamment en soulignant les présupposés dont elles dépendent (2.3.3). Mais avant d'entrer dans ces discussions, nous souhaitons d'abord donner une formulation générale au problème de fond qui parcourt l'anti-théorisme, à savoir le « paradoxe de l'action »⁴⁹.

2.3.1 Problème général : le paradoxe de l'action

Il n'est pas besoin de longues explications pour comprendre le paradoxe de l'action : lorsqu'on essaye de décrire ce qu'est une action, le fait même de la décrire la vide de ce qui fait d'elle une action. Le caractère « actif » se perd dans la description ou dans toute autre forme de saisie. La pratique, comme forme d'action ou comme entité se manifestant à travers l'action, est soumise au même problème : essayer de la dire ou de la saisir dans un concept la stabilise en une entité abstraite qui ne coïncide plus avec son caractère dynamique, mouvant et changeant.

Par exemple, lorsque nous observons une personne marcher et que nous disons qu'elle est en train de « marcher », nous enfermons l'action de cette personne dans un mot inerte. Le mot de l'action et le faire effectif se détachent selon deux modes d'existence différents. L'un est fini, stable, complet et entier, l'autre est actif et dynamique, se faisant, en réalisation et inachevé. Lorsque l'on se met dans la position d'observateur de l'action, nous voyons cette personne mettre un pied devant l'autre et nous disons : « décrivons ce

48. cf. (Laugier, 2008).

49. Ce problème apparaît également dans les formes moins radicales de l'anti-théorisme. On retrouve par exemple ce paradoxe exprimé chez (Bourdieu, 1972).

mouvement par le terme "marcher" ». On contient l'action de la personne dans un terme. Mais tout d'un coup, l'individu que l'on observe s'arrête devant un passage piéton, puis repart lorsque le sémaphore passe au vert. L'action de « marcher » ne décrit plus si bien la continuité de l'action de cette personne. Le terme « marcher » est prisonnier de sa propre définition, l'action effectuée par la personne que l'on observe est dorénavant plus complexe. Bien entendu on peut ajouter une autre action pour affiner notre première description en disant « elle s'arrête », ou la comprendre dans une action plus générale qui comprend cette suite hachée de « marches » et d'« arrêts » en disant « elle va sur son lieu de travail ». Mais ces mots et ces verbes ont le même problème : ils sont prisonniers de la définition qu'ils portent en eux de l'entièreté d'une action. L'action de la personne en question, tant qu'elle se déroule ne peut pas être prise dans un terme avant son aboutissement, puisque de nouveaux revirements peuvent arriver, ou d'autres façons de marcher peuvent encore être observées (et s'agit-il alors du même terme « marcher » que nous avons initialement identifié ?). Les termes décrivant une action comprennent une fin, un rythme et une séquence de mouvements. Ils sont en cela trop rigides pour espérer rendre compte des revirements et de l'aspect toujours inédit de l'action telle qu'elle se manifeste en pratique. Les mots et les concepts courent toujours après l'action, avec un temps de retard, et manquent toujours ce faisant de pouvoir capter son essence au moment de sa réalisation.

Gardons maintenant ce paradoxe à l'esprit pour comprendre ce qui se joue dans les positions anti-théoristes.

2.3.2 Les arguments de l'anti-théorisme

A Contre les théories-tradition de la sociologie classique (Lynch, 1999)

Le premier argument contre la théorisation vient, dans l'ethnométhodologie, d'une opposition à la tendance de la « sociologie classique » à préférer une discussion abstraite des idées théoriques plutôt qu'une investigation des pratiques détachée des luttes d'influence qui ont cours dans le milieu universitaire.

Lynch associe dans ce sens le terme de « théorie » à un ensemble de travaux formalisés représentant une tradition de pensée. La théorie dans ce sens est assimilée à une sorte de « carte intellectuelle », telle qu'on peut en trouver dans les études bibliométriques des disciplines scientifiques, des idées et des personnes associées à cette tradition :

« By "theorizing" in this context I mean the work of constructing intellectual genealogies that commemorate notable authors and foundational writings. It is part of a broader effort to index empirical investigations to bodies of literature. The work of indexing is

facilitated by scholarly efforts to identify abstract themes and topics, formulate propositions and postulates, articulate common problems, and ascribe assumptions and presuppositions to authors and schools. » (Lynch, 1999, p.212)

En ce premier sens très général, la théorie est associée à une littérature critique sur un sujet, et le théoricien est celui qui sait se placer stratégiquement vis-à-vis non pas du contenu, des thèses, mais de la structure de cette communauté. Pour Lynch, l'éthnométhodologie doit refuser ce jeu des traditions de pensée et rester « silencieuse » quant aux demandes de précisions théoriques de son approche qui viennent du milieu universitaire, pour se concentrer directement sur son objet d'étude sans se laisser influencer par des questions et des débats qui n'ont rien à voir avec son analyse.

Nous allons tout de suite écarter cette première conception générale des théories comme traditions de pensée, car il nous semble qu'elle ne caractérise qu'une frange de l'effort de recherche en sciences humaines et n'est certainement pas une raison suffisante pour disqualifier toute tentative de théorisation de la pratique. Cette critique de la déconnexion du milieu universitaire, obnubilé par ses généalogies intellectuelles, convoque trop complaisamment le poncif du chercheur reclus dans sa tour d'ivoire, construisant des concepts pour le seul plaisir d'établir des concepts, *dans le but* de se situer par rapport à une tradition, à d'autres chercheurs et non pas à une question. Il existe bien évidemment des traditions d'interprétation, et il est très probablement possible de trouver des personnes pour qui ce genre d'intérêt (se positionner *par rapport* à un auteur de référence) est l'objectif de la recherche, mais prendre ces traditions pour les théories même, et l'objectif de ces personnes pour la fonction centrale de la théorisation, c'est à notre avis manquer véritablement l'intérêt de ces recherches. Si « parler théoriquement » peut éventuellement *aussi* être équivalent au fait de s'« identifier à une tradition littéraire de la pensée sociologique », ce n'est pas ce qui caractérise en premier lieu le discours théorique.

Refuser la théorisation, pour Lynch, est « un acte de désobéissance civile », un acte politique, celui de refuser les hégémonies d'interprétation, de rejeter les arguments d'autorité, et de dénoncer aussi peut-être les chercheurs opportunistes. Cet aspect de la pratique de la théorie et de l'adoption d'une position théorique (et de l'élimination éventuelle de ses concurrentes aussi bien sur le terrain des idées que sur le terrain institutionnel) est important et doit être traité avec précaution. Mais la critique de l'hermétisme ou de l'hégémonie institutionnelle d'un courant de pensée ne doit pas être dressée contre la possibilité de théoriser. Dans sa lutte contre la sociologie classique, l'éthnométhodologie fait l'amalgame entre ce caractère hégémonique d'une tradition de pensée, le fait que cette tradition de pensée puisse produire une explication du social totalisante, et le rôle des fonctions théoriques comme l'abstraction ou la généralisation. En mélangeant ces trois critiques dans son

anti-théoricisme, l'ethnométhodologie s'empêche en fin de compte de se penser elle-même réflexivement comme dans un position théorique particulière et d'évaluer en conséquence sa propre production théorique.

B Contre les théories formelle (Garfinkel, 1967)

Contre l'idée d'une théorie de la pratique, on trouve un deuxième argument, plus fort, dans les *Etudes en Ethnométhodologie* de Garfinkel (1967), à savoir que les conceptualisations de l'action ordinaire des individus éliminent toute la spécificité de ces actions telles qu'elles apparaissent en situation. C'est le refus de voir cette spécificité disparaître qui est le premier motif de l'anti-théoricisme de Garfinkel. La « théorie » renvoie dans ce sens chez lui aux conceptions de la pratique qui autorisent cette disparition en construisant des systèmes (ou comptes rendus) « formels » sur l'action sociale. Pour Garfinkel l'objectif de l'ethnométhodologie est inversement de reconstituer la spécificité des actions des agents sociaux telles qu'elles apparaissent dans leur contexte⁵⁰.

Dans cette perspective, l'analyste doit se placer « à l'intérieur » des situations réelles dans lesquelles les actions sont en train de se dérouler. Il doit rester à la surface de l'action sans essayer de troquer sa description des conditions pratiques dans lesquelles le cours de l'action se déploie pour une explication des causes plus profondes de cette action. Car ces causes sont en effet pour l'ethnométhodologue une illusion. Si l'on reste dans une observation de proximité, collée à même l'action, on remarque que le cours de l'action n'est pas guidé, comme on pourrait s'y attendre, par l'idée de l'accomplissement d'une fin qui préexisterait à sa réalisation, mais par la production d'ordres locaux, incertains, révisables et transitoires.

Une fois que l'analyste s'est installé à ce niveau d'observation du cours de l'action, il devient en capacité d'identifier et de décrire ces opérations épistémiques (que Garfinkel appelle les « méthodes ») que les agents utilisent de manière routinière pour organiser et donner sens à leurs actions. En étudiant ces méthodes, qui sont relatives aux situations plus qu'aux individus, l'ethnométhodologue est en mesure d'isoler les propriétés formelles (ou les « rationalités de l'action ») de ces activités pratiques, *i.e.* des principes de rationalité qui ordonnent les actions ordinaires des individus en situation. Ces rationalités ou ces propriétés formelles des actions pratiques n'ont toutefois pas le même statut théorique que les concepts abstraits de la sociologie formelle. Les ordres locaux dans lesquels apparaissent ces propriétés étudiées par l'ethnométhodologie ne sont pas aussi stables et déterminants que les ordres abstraits de la sociologie classique. Ils ne sont, dans l'ethnométhodologie, que transitoires et provisoires ; leur validité ne vaut que pour le temps

50. (Garfinkel, 1967), (Garfinkel, 2001). Pour une synthèse de l'approche, voir aussi (Ogien, 2008).

que dure l'action⁵¹.

Cette courte présentation de l'approche ethnométhodologique nous suffira pour évaluer son opposition à l'idée d'une théorisation de la pratique. Sa critique de la théorie pourrait se résumer de la manière suivante : les descriptions de l'action dans la sociologie classique sont, d'une part, situées à des niveaux trop éloignés du déroulement effectif de l'action et conduisent, d'autre part, par cet éloignement, à produire des systèmes formels d'explication de l'action que l'on finit par réifier et par intégrer à la réalité sociale comme un système de règles extérieures qui détermine les actions des agents. A l'inverse l'ethnométhodologie opère à la surface des pratiques mêmes et ne se limite qu'à la description des propriétés formelles des activités pratiques – propriétés qui n'ont pour domaine de validité que des ordres locaux et transitoires.

C L'immanence de la pratique (Wittgenstein, 1958b)

L'interprétation de Wittgenstein en rapport aux pratiques est complexe. Ses exégètes ont produit plusieurs interprétations, parfois contradictoires, de sa conception des pratiques dans les *Recherches philosophiques* (1958b)⁵².

Nous nous intéresserons ici à une des lectures possible des *Recherches*, que Stern qualifie de « quiétiste » (et que l'on pourrait également caractériser d'« immanentiste »), dans laquelle l'objectif de Wittgenstein aurait été de montrer que le problème du suivi de la règle ne devient un problème qu'à partir du moment où nous tentons de théoriser la pratique⁵³. La règle, en réalité immanente à la pratique, n'a pas de problème d'application si elle est directement considérée dans sa pratique, sans la détacher dans un arrière-plan.

D'une manière tout à fait similaire à ce que nous avons pu trouver dans l'approche ethnométhodologique, Wittgenstein soutient qu'il faut se prémunir contre les tentations théoriciennes qui nous viennent – à nous philosophes – d'une fascination pour les sciences naturelles, et qu'il faut leur préférer des descriptions de la réalité que l'on observe⁵⁴ :

« Nous n'avons le droit d'établir aucune sorte de théorie. Il ne doit y avoir rien d'hypothétique dans nos considérations. Nous

51. Pour plus de détails sur la conception de pratiques de Garfinkel, cf. annexe A.

52. Pour plus de détails sur ces différentes lectures cf. annexe J.

53. Cf. (Stern, 2000) : « Selon cette lecture quiétiste, le tournant pratique de Wittgenstein est (...) conçu comme une thérapie, pour aider ses lecteurs à surmonter leur dépendance à vouloir toujours théoriser l'esprit et le monde, le langage et la réalité ». Nous devons cette interprétation du quiétisme chez Wittgenstein à Stern et à (Laugier, 2008).

54. L'anti-théorisme de Wittgenstein pourrait s'aligner sur la critique de Turner contre les entités occultes ou cachées et celle de Garfinkel sur la supposition qu'il existe une réalité sous-jacente à la pratique où pourrait se loger l'explication de la logique des pratiques.

devons écarter toute *explication* et ne mettre à la place qu'une description. » (Wittgenstein, 1958b, §109)

Comme le rappelle (Laugier, 2008), un des aspects important de la philosophie de Wittgenstein est précisément cette volonté de séparer science et philosophie, de ne pas chercher obligatoirement à développer une théorie sur l'objet que l'on étudie. Cette tentation scientiste, que Wittgenstein déplore comme étant une « soumission au modèle de la science », n'est pas convenable pour une approche philosophique :

« Notre soif de généralité a une autre source importante nous avons toujours à l'esprit la méthode scientifique. Les philosophes ont constamment à l'esprit la méthode scientifique, et ils sont irrésistiblement tentés de poser des questions, et d'y répondre, à la manière de la science. Cette tendance est la source véritable de la métaphysique, et elle mène le philosophe en pleine obscurité. » (Wittgenstein, 1958b, p.18)

Le Wittgenstein-quiétiste nous met donc en garde contre la tentation de présupposer des objets, des mécanismes ou des forces cachés. Il nous demande de ne pas chercher à développer une théorie de ces objets, mais de continuer à *investiguer* les pratiques, d'apprendre à les regarder en restant à la surface. Ceci est au fondement de sa position *quiétiste* : tout comme l'ethnométhodologue qui devait rester « silencieux » sur la filiation théorique de ses idées, Wittgenstein, dans son ascétisme théorique, se tait, non parce qu'il refuse d'entrer dans le jeu des luttes d'interprétation, mais parce que la question de la *théorie* au sens d'une généralisation n'a pas de sens pour une philosophie des pratiques. Dit autrement, la théorie des pratiques n'est pas une science de la pratique qu'on pourrait extraire ou construire en dehors de la pratique et appliquer, une fois rigoureusement constituée, au réel.

Mais comment alors pouvons-nous approcher la pratique ? Wittgenstein la conçoit comme une chose familière présente à la surface du monde, dans un ensemble confus et pourtant ordinaire, dans le « tourbillon » du quotidien⁵⁵ :

« We judge an action according to its background within human life, and this background is not monochrome, but we might picture it as a very complicated filigree pattern, which, to be sure, we can't copy, but which we can recognize from the general impression it makes. The background is the bustle of life. (...) How could human behaviour be described? Surely only by showing the actions of a variety of humans, as they are all mixed together. Not what one man is doing now, but the whole hurlyburly, is the background against which we see an action, and it determines

55. On peut trouver de nombreuses expressions qui tentent de rendre compte de cet aspect évanescant et insaisissable des pratiques : le « tourbillon » (Cavell, 1958), le « hurlyburly » (Wittgenstein, 1967) le « hopeless tangle » (Dreyfus, 1991), le « grouillement » (Laugier, 2008).

our judgment, our concepts, and our reactions. » (Wittgenstein, 1967, §624–5)⁵⁶

Ainsi, pour saisir quelque chose de ce domaine grouillant de la pratique, il nous suggère d'éviter tout effort de théorisation, et au contraire d'investiguer les pratiques sans tenter de les systématiser, mais simplement de les montrer. C'est de cette manière seulement que, pour lui, nous pourrions percevoir la richesse et la diversité des pratiques, en restant à la surface, en regardant les détails complexes des formes de vie sans jamais chercher à les interpréter⁵⁷.

La praxis, ce niveau immanent, est conçu chez Wittgenstein comme un domaine unique qui se suffit à lui-même et qui ne peut souffrir d'aucune inflation ontologique ; *i.e.* on ne peut essayer d'y distinguer des objets sans risquer de prendre ces objets pour des réalités à part entière, de les stabiliser, c'est-à-dire de les sortir du domaine de la praxis. Dans ce domaine, les pratiques (comme actions ou réalisations concrètes) sont assimilées à des opérations se réalisant dans un cours continu de l'action⁵⁸. Mais il ne peut exister de concept d'opération ou d'action. On reste dans une description proche du sol (le rocher dur, *rock bottom*), une description qui se refuse à parler de pratiques, au risque d'en faire des entités. On parle seulement de choses informes, de grouillements, d'ensembles d'actions, d'arrière-plans, etc. Cette conception marque un refus de tout dépassement explicatif qui devrait invoquer quelque chose d'autre que ce qui se passe pour rendre compte de la pratique. Même l'évocation de la pratique comme « cette action se manifestant à l'état actuel et sous nos yeux » est déjà une infraction pour Wittgenstein, parce qu'il y aurait dans cette désignation un découpage, l'impression d'une volonté extérieure, celle de l'observateur, sur le déroulement de la pratique. Toute tentative qui consisterait à rajouter autre chose dans la pratique que ce qu'elle contient à l'état immanent construirait autre chose de préexistant (ou de déterminant dans le sens d'une contrainte) à la pratique. D'une méfiance théorique, par peur des réifications, nous sommes par conséquent passés à une interdiction théorique qui, pour préserver la pratique, semble fatalement devoir se doubler d'un mutisme.

56. Repris de (Stern, 2003).

57. C'est dans cette perspective anti-théorique qu'il nous faut également comprendre le concept d'« arrière-plan ». L'arrière-plan ne joue pas le rôle d'un système de règles ou d'un cadre d'interprétation extérieur qui nous permettrait de comprendre, en le superposant au domaine de la pratique, les actions des agents. L'arrière-plan fait partie du domaine de la pratique, mais il est simplement un fond sur lequel se détache l'action auquel nous prêtons attention. Cf. (Laugier, 2008), (Cavell, 1989), (Diamond, 1995).

58. Il semble que le terme de pratique puisse aussi renvoyer chez Wittgenstein à des sortes de dispositions individuelles, les « capacités », cf. l'article de C. Chauviré dans (Chauviré et Ogien, 2002).

2.3.3 Esquisse d'une critique de l'anti-théorisme et orientations

L'anti-théorisme se confronte à plusieurs difficultés. Nous en avons dégagé trois qui seront discutées dans la suite de ce travail.

(1) L'investigation des pratiques de l'intérieur n'est-elle pas finalement une position théorique particulière ?

L'idée que l'on retrouve aussi bien dans la lecture quiétiste de Wittgenstein que précédemment chez les ethnométhodologues est que toute tentative de conceptualisation des pratiques a le tort de les décrocher de leur contexte d'apparition. Toute extraction d'une notion ou d'un mécanisme de la pratique aurait pour conséquence de faire de cette notion ou de ce mécanisme un concept qui explique (causalement) ce qui se passe dans la pratique⁵⁹. Or la règle n'agit pas extérieurement et à distance. La logique de la pratique n'est pas l'application pure d'une pratique de la logique, dirait Bourdieu. Si nous admettons que nous ne suivons pas des règles implicites qui guident nos actions, le problème du suivi de la règle n'est plus si important et se résout finalement avec une facilité déconcertante : les règles font partie de la pratique, elles peuvent, comme l'admettait Bourdieu, être utilisées et convoquées en pratique par les agents. Elles sont *immanentes* à la pratique, et nous ne pouvons y accéder que par une recherche *in situ*, une investigation à l'intérieur de la pratique⁶⁰.

Nous voyons dans cette position une première difficulté : qu'est-ce qui justifie que la position « en surface » de la pratique ou « à l'intérieur de son déroulement » est une position plus adéquate pour observer la pratique ?

Il nous semble que, aussi bien dans l'ethnométhodologie que dans le quiétisme wittgensteinien, il y a une *prise de position théorique*, un regard *particulier* qui est jeté sur la pratique, un regard que cette position autorise et conditionne. Que les anti-théoristes refusent d'utiliser des concepts totalisants, englobants et réifiés pour rendre compte de la pratique est une position défendable – et que nous serons également prêt à adopter. Mais elle ne doit cependant pas conduire à se penser comme en-dehors de la scène théorique. Il est en effet illusoire de croire que cette situation d'observation locale et de l'intérieur soit le gage d'une objectivité naturelle, et qu'elle puisse aboutir à des comptes rendus non-théoriques de la pratique⁶¹. Wittgenstein ou

59. Cf. le « Cahier bleu » de Wittgenstein où il affirme que nous n'avons besoin de faire référence à aucun calcul (comme machine mentale produisant des symboles) fonctionnant en arrière-plan pour expliquer chaque action que nous faisons, chaque phrase que nous disons. Cf. (Wittgenstein, 1958a).

60. A ce propos, si l'on admet que nos règles fonctionnent en pratique, ne pourrions-nous pas, après tout, attribuer un rôle équivalent à nos théories de la pratique ?

61. On pourra consulter sur ce point la critique que (Bourdieu, 1972) porte contre l'approche phénoménologique de la pratique (dans laquelle il range les phénoménologues sociaux et les ethnométhodologues). Pour la résumer : cette approche est fautive en ce

les ethnométhodologues, même lorsqu'ils sont sur le terrain, au contact de l'action, à proximité des agents, *prennent position* et continuent à penser, à décrire et à parler de l'action ; des comptes rendus qui ne sont certainement pas l'action même, ni des descriptions plus pures ou plus exactes que les explications que l'on trouve dans les théories abstraites de l'action.

La description de ces actions en situation s'effectue depuis une position spécifique, aussi bien physique que sociale. Les actions reportées dans ces comptes rendus n'ont pas plus de sens ou de vérité parce qu'elles ont été écrites dans la proximité de l'action se réalisant, elles ont simplement un sens en fonction de l'orientation spécifique prise par la position du théoricien.

Partant de ce constat, nous chercherons à savoir, à partir du chapitre suivant, s'il peut exister une position d'observation privilégiée pour observer la pratique ; une position *en pratique*, opposée à une position surplombante et abstraite. Après avoir remis en cause l'idée d'un domaine de la pratique stable et univoque, nous finirons par conclure que cette position théorique *en pratique* n'existe pas, ou en tout cas qu'elle est ambiguë. L'opposition entre une position abstraite et une position *en pratique* est en effet factice. Le théoricien n'est pas soit *dans* soit *en dehors* de la pratique. Toute analyse des pratiques est située. Reste à savoir ce que cette situation, et ses variations, impliquent quant à la théorisation de l'action et de la pratique. Dit autrement, cette situation peut et doit être thématifiée (c'est ce à quoi s'emploiera en grande partie le chapitre 4). Nous verrons également au chapitre 3.2 que ce que l'on qualifie généralement d'analyse *en pratique* sont des approches qui s'inscrivent dans une temporalité de l'action proche de celle vécue par les acteurs et où le déroulement de l'action se conceptualise d'une manière spécifique. Une analyse abstraite des pratiques ne serait cependant

qu'elle ne permet pas de se poser la question de l'émergence des pratiques, une question qui nécessite un « déracinement » ou une « rupture », c'est-à-dire un décalage assumé de la part du théoricien qui veut rendre « objectivement intelligible » l'action sociale. Deuxième défaut, corrélé, il n'y a, pour Bourdieu, rien d'évident à affirmer que l'expérience vécue est un point de départ plus juste. Cette « réalité comme elle se donne » est une *croissance* qui ne contient pas en elle-même, de manière naturelle et évidente, les moyens de se justifier. Les analystes de ces approches « phénoménologiques » ont oublié, entre autres, de tenir compte, dans leur comptes rendus théoriques, des conditions sociales et économiques qui leur permettent d'occuper position de théoricien : « Faute de poser la question des conditions – donc des limites de validité – de l'expérience que [l'analyse phénoménologique] porte à l'explicitation, la phénoménologie universalise une expérience du monde social qui est associée à un type déterminé de conditions économiques et sociales dont les formations sociales enfermées dans le cycle de la reproduction simple présente la forme paradigmatique ». (p.239) Le théoricien de la pratique est dans une position qui n'a rien, en soi, de naturel. C'est une position qui implique de poser un certain regard, partiel, sur la réalité sociale. Et aucun regard posé ne peut s'affirmer plus juste que les autres, chaque position suppose une mise en avant de certains aspects de la réalité sociale. Même cette « expérience directe » de la pratique peut donner lieu à des luttes sociales pour déterminer comment on doit voir ou vivre cette préhension supposément « naturelle » et non-discutée de la réalité ; « la définition du réel est l'enjeu d'une lutte ouverte ou larvée entre les classes ».

pas moins « *en pratique* » (dans notre sens de *située* par rapport à son objet et non pas *dans la localité* de l'objet). Son rapport aux pratiques des agents est cependant plus lointain, inscrit dans des temporalités plus longues où les actions des individus peuvent être généralisées et conceptualisées d'une autre façon.

Que penser du domaine de la pratique ?

Pour approcher et voir les actions des individus, nous avons vu que le Wittgenstein-quiétiste ne s'en remettait qu'à un seul niveau de référence, celui de la *praxis*. Il nous semble cependant que cette conception monte de toute pièce une ontologie, celle de l'immanence, qui, comme la primauté des situations (ou des activités ordinaires) dans l'ethnométhodologie, n'est nullement justifiée. Quelle preuve nous permet de dire que la *praxis* est ce « rocher dur » ? Pourquoi Wittgenstein semble lui faire plus confiance qu'à l'abstraction ? Collé à l'action en situation (supposée réelle), ce regard particulier sur la pratique s'appuie sur tout un vocabulaire qui trahit, également, un parti pris ontologique sur son domaine d'étude, fait d'accomplissements, de réalisations, de méthodes, de débuts, de fins, de projets, d'ordres locaux et transitoires, de grouillements, d'arrière-plans, etc. Une cinétique certes plus fluide et plus souple que celles que l'on trouve dans d'autres conceptions plus monolithiques de l'action (par exemple le fonctionnalisme), mais une cinétique qui ne produit pas de justification suffisante pour pouvoir affirmer que l'ordinaire, les situations ou la *praxis* puissent constituer un niveau plus naturel ou privilégié pour l'étude de l'action.

A partir du chapitre suivant, nous essayerons d'identifier ce à quoi peut correspondre ce domaine de la pratique sur lequel repose les conceptions anti-théoristes. Nous verrons que ce niveau, ainsi que les actions concrètes qui y sont attachées, n'est pas un point de référence ou une réalité indiscutable et univoque. Il est considéré comme tel dans la majorité des théories de la pratique parce qu'il nous est familier ; c'est un niveau à partir duquel nous sommes habitués à concevoir notre propre action.

Une théorisation de la pratique n'implique pas nécessairement sa dénaturation

La théorie et nos actes de théorisation ne doivent pas être confondus avec l'idée que nous cherchons nécessairement à établir des généralités, à nous installer dans une abstraction scientiste ou à rendre compte de choses cachées derrière les phénomènes. Même l'ordinaire peut être théorisé – et par théorisé nous entendons : il peut nous en être donné une voie d'accessibilité, et non pas : on peut en donner le fondement.

Nous pourrions d'ailleurs demander à Garfinkel en quoi sa description des « propriétés formelles » des actions en situation se différencie d'une théorie abstraite de la pratique. Les ordres transitoires qu'il cherche à dévoiler ont

bien encore une teinte théorique qui n'est pas entièrement effacée par leur caractère provisoire. Reconnaître l'existence d'ordres locaux implique de devoir admettre une certaine permanence entre les situations. Les mécanismes de production de ces ordres, de même que leur mode de fonctionnement en pratique, *i.e.* la façon dont ils sont utilisés par les agents pour ordonner leurs actions, est bien similaire de situation à situation. Il y a bien un quelque chose qui se conserve entre les situations.

L'anti-théorisme refuse si radicalement toute généralisation, toute réification et toute représentation de la pratique qu'il finit par être une théorie sans objet. Il nous conduit vers une position pessimiste et silencieuse, recroquevillée sur un agent, certes capable d'agir, mais bien incapable d'expliquer les logiques de son action. Supprimer la possibilité même de conceptualiser la pratique, d'en parler, c'est finalement aussi supprimer les moyens d'y accéder, d'en rendre compte.

La remise en cause de cette conception pessimiste de la théorie et en particulier de son incapacité à saisir l'action doit à notre avis passer par un *renversement* du paradoxe de l'action. C'est-à-dire que nous ne devons plus considérer que nos concepts sont en retard sur l'action et incapables de la saisir, mais que, au contraire, ce sont par nos concepts que l'action nous est donnée. A partir du chapitre 4 (« observer l'action »), nous montrerons dans cette perspective comment un mot, un concept ou une stabilisation peuvent permettre de saisir ce qui se fait sans prétendre être le simulacre d'une action réelle qu'on essaierait d'atteindre. On peut accepter un concept de l'action qui vise à rendre compte de l'action d'un individu, sans que ce concept soit l'action même, mais en tant que le concept vise une explication ou une interprétation de l'agir de l'individu en question. Cette solution ne conduit pas à une suppression pure et simple de monde de la praxis ou à une sorte de solipsisme relativiste, elle permet seulement d'indiquer que la détermination discrète de l'action est le fait que d'une réflexivité, et que le concept d'action « réelle », indépendant de cette réflexivité, nous semble ambigu et incertain.

Nous abandonnerons l'idée d'un domaine de l'action pur ou réel, indépendant de nos conceptualisations et de nos désignations. Théoriser la pratique ce n'est pas récupérer dans le monde le sens de l'action, c'est produire une interprétation pour donner sens et expliquer notre agir. Il n'existe par conséquent pas d'action naturelle « à dire » ; c'est l'acte interprétatif et l'acte discursif qui, en discrétisant l'action, nous permettent de donner un sens à ce que les agents font.

2.3.4 Récapitulatif

1. Deux formes d'anti-théorisme ont été distinguées : une générale, partagée par la majorité des théoriciens du tournant pratique, et une radicale, limitée seulement à quelques auteurs. Dans sa forme générale, l'anti-théorisme s'oppose aux comptes rendus abstraits et décontext-

tualisés de l'action et de la pratique. Elle invite l'analyste à se situer « en pratique » pour observer l'action des individus. L'anti-théorisme radical considère plus fortement que la théorie est incapable de « capturer » la spécificité des pratiques, et que celles-ci sont par nature insaisissables. Le formalisme abstrait de la théorie tendant à figer les pratiques et à les attacher à des règles extérieures qui ne correspondent pas à leur développement dans la réalité concrète.

2. Refusant ces types d'explication déterministes de l'action et de la pratique, les (anti-)théoriciens les plus radicaux, tels que Wittgenstein et Garfinkel, proposent au contraire de mener une investigation des pratiques « de l'intérieur », inscrite directement dans le domaine de la pratique, à même l'action.

Contre ces perspectives nous avons avancé trois observations :

3. Premièrement, l'anti-théorisme n'est pas une absence de position, ou une position neutre, vis-à-vis de l'observation de la pratique. Il s'agit d'une position *particulière*, qui implique un certain regard, et qui comporte ses propres biais. Il est donc important de ne pas oublier de se demander réflexivement quelles sont les conditions et les contraintes propres à cette position, ni d'évaluer les biais *théoriques* qu'elles peuvent impliquer sur l'objet étudié.
4. Deuxièmement, l'anti-théorisme suppose que les pratiques peuvent être observées à un niveau local, *in situ*, où les actions concrètes des individus apparaissent de manière authentique dans le domaine de la pratique. Il nous semble cependant que, dans cette conception, les actions concrètes et le domaine de la pratique impliquent des ontologies fortes qui sont généralement admises et nulle part justifiées. Cette évidence des (anti-)théoriciens de la pratique provient, à notre avis, d'une habitude et d'une familiarité qu'ils entretiennent, comme nous tous, avec un certain aspect du domaine de la pratique : la *quotidienneté*.
5. Enfin, les anti-théoriciens radicaux ont une conception fortement réalistes des théories, où celles-ci devraient pour être efficace pouvoir « capturer » la pratique, ou des « aspects de nos compétences pratiques » dans des « comptes rendus formels ou systématiques »⁶². Mais la théorie, particulièrement en sciences sociales, ne peut pas être entièrement réduite à ces systèmes formels. Et plus généralement, une explication de la pratique n'est pas une explicitation, au sens de l'extraction d'un quelque chose d'essentiel, de la pratique que l'on transférerait dans la théorie. Cette idée d'une *explicitation* des compétences pratiques, à laquelle nos théories feraient défaut, est fondé sur une fausse représentation de ce à quoi l'explicitation pourrait correspondre. Nous ne

62. Cf. la citation de (Stern, 2003), en début de cette section.

« capturons » pas ou nous n'« extrayons » pas les compétences pratiques pour les contenir sous une forme explicite dans nos théories. Cette question sera précisément l'objet de notre premier cas d'étude (Chap.6).

Conclusion

Résumons les problèmes que nous avons identifiés :

1. **Problème de Turner** La conception de la pratique comme un objet privé *et* collectivement partagé conduit à de nombreux problèmes (accès empirique, sous-détermination, réification, etc.). D'autres conceptions de la pratique peuvent être envisagées (habitude, conception normative, etc.). Aucune de ces conceptions ne semble cependant pouvoir rendre compte à elle seule de l'ensemble des phénomènes sociaux liés à la pratique, et chacune d'entre elles butte sur des problèmes spécifiques.
2. **Multiplicité** Il existe plusieurs conceptions des pratiques. S'agit-il de plusieurs théories différentes sur des objets différents ou de plusieurs aspects d'un même phénomène qu'une théorie systématique pourrait regrouper au sein d'un cadre englobant ? Pouvons-nous admettre qu'il existe une pluralité de positions interprétatives sur la pratique (et comment éviter alors le relativisme) ? Le problème général de la multiplicité des conceptions de la pratique semble être lié à l'admission d'un niveau réel et unique pour l'action, dont les conceptions de la pratique devraient pouvoir rendre compte.
3. **Théorie** Une théorie de la pratique aurait tendance à supprimer de la pratique son caractère actif (paradoxe de l'action). Les anti-théoriciens proposent d'observer la pratique *de l'intérieur* en s'abstenant de généraliser ou plus radicalement de tenter de la théoriser. Mais ce niveau intérieur ou *en pratique* n'est-il pas une nouvelle ontologie ? Par ailleurs l'observation *en pratique* n'est-elle pas aussi une position théorique plutôt qu'une position a-théorique ou quietiste ? Enfin, l'impuissance de l'outil théorique constatée par les anti-théoriciens n'est-il pas une conséquence de leur conception réaliste des théories ?

L'ensemble de ces problèmes est, selon nous, lié pour la majeure partie à deux présupposés fondamentaux. premièrement on tend à considérer dans le tournant pratique que l'« *en pratique* » – le domaine de la *praxis* – est un domaine réel, fondamental et univoque. Lorsqu'elle est poussée à bout, cette conception mène à une ontologie forte des situations, des activités ou des actions qui sont inscrites dans ce domaine de la pratique. Le second présupposé incite à prendre la théorie pour une « *explicitation* » de l'action des individus dans ce domaine de la pratique. Les théories sont considérées comme impuissantes à pouvoir rendre compte de la pratique parce qu'elles cherchent à extraire les pratiques de leur domaine immanent pour les installer dans un ordre abstrait qui manquera la spécificité des pratiques en situation.

Notre prochaine partie sera consacrée à la réfutation de ces deux présupposés et à la proposition de solutions alternatives. Concernant l'action, la pratique et le domaine de la pratique, nous commencerons par montrer au chapitre 3 qu'il n'est pas possible de déterminer une action concrète ou un

domaine de la pratique univoque. Partant de ce constat, nous proposerons à partir du chapitre 4 de concevoir la pratique comme un concept lié à un cadre d'observation particulier sur l'action. La multiplicité des conceptions de la pratique sera alors comprise comme une conséquence de l'adoption d'une pluralité des cadres d'observation pour rendre compte de la réalité sociale. Nous verrons par ailleurs comment, relativement à une question spécifique, il est possible de choisir une ou quelques perspectives pertinentes sur la pratique.

Concernant la théorie, notre premier objectif sera de montrer qu'il est possible de rendre compte théoriquement de la pratique sans la dénaturer. Pour cela, nous commencerons par montrer qu'il n'existe pas de *nature* de la pratique indépendante d'une conception particulière de la pratique. Plus précisément, nous avancerons au chapitre 3 qu'il n'existe pas à proprement parler de nature de l'action réelle à propos de laquelle la théorie serait censée porter. Nous prolongerons ces réflexions dans notre première étude de cas sur l'*explicitation* des connaissances tacites, au chapitre 6, que l'on prendra pour un cas particulier de la relation entre la théorie et la pratique.

Deuxième partie

Théorisation

Action concrète et action observée

Vue d'ensemble de la deuxième partie

L'analyse des différentes conceptions de la pratique menée dans la partie précédente nous a permis de dégager certains présupposés partagés par la majorité des auteurs du tournant pratique. En particulier, nous avons avancé que le problème de la multiplicité des conceptions de la pratique était lié à un attachement à l'idée d'une réalité du domaine de la pratique ; domaine dans lequel les agents réalisent de actions concrètes qui sont les manifestations, ou les fondements, des pratiques.

Dans cette deuxième partie, nous chercherons à étudier puis à remettre en cause ce présupposé. Nous commencerons par essayer de déterminer, à travers une analyse de l'action, s'il est possible d'identifier cette « action concrète » sur laquelle reposent habituellement, sans la questionner, les conceptions de la pratique. En nous référant à plusieurs théories de l'action existantes, nous verrons qu'il est en réalité difficile de pouvoir identifier une telle action concrète. Cette impasse nous amènera à nous détacher des conceptions réalistes de l'action pour envisager une autre possibilité dans laquelle les actions émergent à partir d'un processus interprétatif. Ce changement de perspective présente un intérêt au regard du problème de la multiplicité des conceptions des pratiques : il n'est plus nécessaire de comprendre pourquoi il existe plusieurs conceptions différentes d'une même réalité de la pratique, mais à l'inverse comment ces différentes conceptions permettent de mettre en avant, selon différentes perspectives, plusieurs aspects du monde social. Nous formaliserons cette idée à l'aide d'un modèle idéalisé de l'action observée. Plus précisément, nous détaillerons comment tout individu – agent ou théoricien – peut dans une situation spécifique adopter un cadre d'observation pour conceptualiser son action ou sa pratique. Dans cette perspective, nous décrirons la diversité des pratiques comme le résultat d'une variation des cadres d'observation.

Cette deuxième partie est composée de trois chapitres. Dans le **Chapitre 3**, nous entamerons une analyse de la notion d'« action concrète » à laquelle la pratique est souvent intuitivement associée. Nous tenterons de rapporter cette notion à différentes théories réalistes de l'action. Du côté de la philosophie analytique, que nous étudierons à travers les œuvres de Anscombe et Davidson, nous verrons que l'inscription ontologique des actions rencontre des problèmes liés à la multiplicité des descriptions possibles d'un même cours d'action. En allant dans une autre direction, vers la conception de l'action vécue chez Schütz, nous verrons que cette option semble plus prometteuse, puisqu'en relation avec une analyse de la quotidienneté fortement présente dans les analyses *en pratique*. Cependant l'identification d'une réalité de l'action reste problématique dans cette approche. En effet, même en partant du vécu des individus, il semble que nous puissions dégager plusieurs régimes d'action superposés à partir desquels les individus conçoivent leurs propres actions. L'échec de ces conceptions réalistes de l'action nous amènera

à nous tourner vers des approches interprétatives.

Au **Chapitre 5** nous développerons une conception particulière de l'analyse interprétée de l'action qui se concentrera sur les capacités réflexives des individus exercées dans des situations d'observation. Notre intention sera de montrer que les actions et les pratiques sont mieux comprises comme des concepts émergeant de cadres d'observations particuliers. Nous avancerons enfin que la multiplicité des conceptions de la pratique peut être expliquée par une étude des variations des situations d'observation.

Cette analyse de l'action observée nous permettra de répondre à la majorité des questions soulevées dans la première partie. Nous la compléterons cependant de trois développements qui permettront d'anticiper certaines conséquences de notre modèle de l'action observée. Le **complément 1** (Extériorité et formes stables) s'appuiera sur la notion d'« investissement de forme » de Laurent Thévenot pour expliquer comment les individus peuvent, notamment par le biais des objets, extérioriser (en un sens métaphorique) leurs conceptions de l'action. Le **complément 2** (Le théoricien-observateur) se concentrera sur le cas particulier où l'observateur de l'action est un théoricien de la pratique. Nous discuterons en particulier les thèses de Bourdieu sur le point de vue du théoricien (*i.e.* le point de vue scolastique). A cette occasion nous remettrons en question l'opposition classique entre la réflexivité pratique de l'agent et celle théorique du sociologue ou du philosophe de la pratique. Enfin, le **complément 3** (Vers l'instrumentalisme) proposera une courte réflexion sur les affinités entre notre approche de la théorisation des pratiques et la conception instrumentale des théories.

Chapitre 3

Critique de l'action concrète

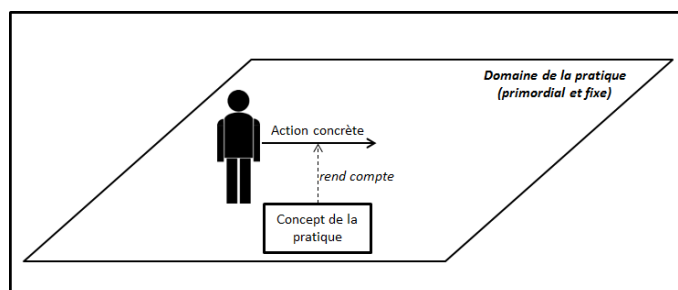
Plan du chapitre

Introduction	154
3.1 L'individuation des actions	158
3.1.1 L'intention, les descriptions de l'action et la question « pourquoi ? »	159
3.1.2 Derrière le découpage, un mécanisme d'individuation de l'action ?	162
3.1.3 Davidson, les événements comme particuliers réels	169
3.1.4 Supplément : la sémantique des situations	173
3.2 L'action vécue	175
3.2.1 Le monde social et l'analyse scientifique de l'action chez Schütz	178
3.2.2 Critique de l'action subjective et du vécu comme niveau de référence	186
3.2.3 Supplément : le parallèle avec l'herméneutique et la narration de l'action.	198
Conclusion : vers une conception interprétativiste de l'action	200

Introduction

Dans ce chapitre, nous visons un objectif : récuser un des présupposés du tournant pratique, à savoir l'idée qu'une étude « en pratique » ou « de la pratique » doit nécessairement reposer sur un *domaine* de réalité concret et univoque, dans lequel les actions réalisées par les individus (ce qu'ils *font concrètement* ou *effectivement*) sont elles-mêmes considérées comme des réalités authentiques, ou comme des manifestations objectives de la pratique¹.

FIGURE 3.1 – Présupposé de l'analyse en pratique : la pratique – quelque soit sa forme et sa localisation – doit rendre compte de l'action concrète réalisée par les individus dans le domaine de la pratique



L'authenticité que l'on attribue souvent à la notion d'« action concrète » est sans aucun doute à rattacher à l'idéal du domaine de la *praxis* : un domaine d'une réalité incontestable puisque principalement donné et accessible, un domaine qui ne peut, contrairement à la *theoria*, être victime d'erreur ou d'approximation, un domaine quotidien qui « ne ment pas »². Malgré l'hétérogénéité des conceptions de la pratique, ce présupposé est largement partagé par les auteurs du tournant pratique : l'action concrète est une réalité, une donnée fiable à partir de laquelle doivent démarrer, ou à laquelle doivent aboutir, les théories de la pratique.

Nous souhaitons remettre en cause cette idée selon laquelle l'action est quelque chose de réel (en tant qu'unité ou particulier). L'origine de cette erreur, quoiqu'elle demandera une argumentation plus développée, est, à notre avis, relativement simple à comprendre : parce que nous sommes des êtres réflexifs, nous sommes toujours tentés de considérer qu'il y a quelque chose de discret dans le fait de dire, ou de penser, que nous faisons quelque chose

1. Le fait qu'une étude en pratique soit à propos de « ce que les gens font effectivement » (*what people actually do*) n'est pas sujet à débat dans le tournant pratique (cf. (Pickering, 1992), (Rouse, 2007), (Soler et collab., 2014)). Des désaccords apparaissent en revanche lorsqu'il s'agit de préciser ce à quoi correspond cette « action concrète », ainsi que la façon dont elle est liée à la pratique et la manière dont nous pouvons l'approcher et en rendre compte.

2. Autre que la notion d'« action concrète », on trouve également dans la littérature les synonymes d'« action effective », d'« action réelle » ou d'« action pratique ».

(même s'il n'est pas toujours évident d'identifier comment s'effectue cette discrétisation). Ce faisant, en réalité, nous produisons un *concept d'action* plutôt que nous ne parlons de la réalité de l'action. Cette segmentation que l'on prend pour quelque chose de naturel est en fait un construit conceptuel qui nous sert à nous situer et à nous orienter. Et plutôt que de rejeter ce construit, ou cette activité conceptuelle, par peur de dénaturer l'action, il serait préférable de s'intéresser à la façon dont cette action se construit (ce à quoi s'emploiera le chapitre 4 suivant). De la même manière, l'idée du *domaine* de la pratique ou de la *praxis*, de ce niveau de référence dans lequel il faudrait inscrire nos analyses, est issue d'une erreur forgée par nos habitudes. Dans notre vie quotidienne, nous avons un sens aigu du temps présent associé à une conscience du « moi », ici et maintenant, dont nous percevons empiriquement la réalité, notamment par le contrôle que nous exerçons sur notre corps et nos pensées³. Ce sens du temps présent lié aux sensations de nos corps est le niveau le plus familier avec lequel nous sommes habitués à nous engager dans l'action. *Tous les jours* et à *chaque instant* nous devons, à ce niveau, engager des stratégies d'action, conscientes ou routinières, pour marcher, ouvrir des portes, respirer, lire, tourner des pages, etc. C'est à ce niveau d'interaction familier avec le monde que nous plaçons naturellement le réel, la concrétude, le local. Proche du concept de « vécu » dans la phénoménologie, ce niveau de la quotidienneté n'est cependant pas suffisant pour pouvoir rendre compte de toutes les conceptions possibles de la pratique. Pour évaluer, par exemple, certaines activités humaines, le domaine de référence qui constituera notre *concret*, notre *domaine* de la pratique, devra s'installer à des niveaux plus étendus, ou parfois plus étroits, que celui de la quotidienneté.

Logique argumentative :

Dans le tournant pratique, la majorité des théoriciens partent du principe que la pratique doit expliquer l'action concrète des individus, au niveau du domaine de la *praxis*. Cependant, peu d'entre eux se sont effectivement intéressés à rattacher l'analyse de la pratique à la question de l'action et à son traitement dans la philosophie contemporaine⁴.

Notre stratégie, pour ce chapitre, consistera à essayer de déterminer ce à quoi pourrait correspondre cette action concrète en nous référant à différentes théories classiques de l'action. Nous nous reporterons en particulier à deux

3. cf. (Giddens, 1987, p.99) : « A des degrés qui varient selon les contextes et les caprices de la personnalité de chacun, la vie quotidienne suppose une sécurité ontologique qui est l'expression d'une autonomie de contrôle corporel dans des routines prévisibles ».

4. Cf. à ce propos l'article de (Gangloff et Allamel-Raffin, 2014) qui propose d'établir quelques liens entre le « tournant pratique et le concept d'action », en affirmant cependant que « a brief survey of works in science studies for the past forty years shows that action is probably not an *explicit* central feature, neither in their developments, nor in their conclusions ». cf. également chap.1.1.2.

approches réalistes de l'action qui expriment en partie ce qui est attendu de la notion d'action concrète dans le tournant pratique⁵.

Nous commencerons par étudier le lien qu'entretient l'action avec l'*intention*, en nous référant à des textes classiques de la philosophie analytique de l'action : *Intention* d'Anscombe (1957) et *Actions et événements* de Davidson (1993) (3.1)⁶. Si ces textes ne sont pas les plus récents, les idées centrales qui y sont avancées, et que nous allons discuter, sont encore admises dans la majorité du courant analytique ; en l'occurrence, que l'action est liée à l'*intention* de l'acteur, mais aussi au langage, puisqu'elle n'est intentionnelle que « sous une description »⁷. Nous verrons que cette conception de l'action se confronte au problème de la multiplicité des descriptions de l'action, qui n'a pas été résolu par le recours à l'intention et aux raisons d'agir et que, plus généralement, elle présuppose l'entité d'action à propos de laquelle porte ses descriptions. Nous suggérerons que ces difficultés sont liées à une confusion, déjà remarquée par Giddens, entre l'identification de la nature de l'action et la description des actes. Les approches de la philosophie analytique que nous allons étudier partent directement de problèmes discursifs liés à l'action – comment dire l'action – en oubliant que ces descriptions sont réalisées par des agents en situation qui exercent une capacité réflexive.

Nous évaluerons ensuite une autre possibilité pour atteindre l'action concrète avec l'approche phénoménologique, que nous côtoierons en nous référant essentiellement à l'œuvre de Schütz (3.2). Avec cette seconde tentative, nous aboutirons à un résultat intéressant et potentiellement prometteur : l'analyse de Schütz sur le vécu humain dans le domaine de la quotidienneté semble faire écho à certaines conceptions de l'action concrète dans le domaine de la pratique. Au sens le plus commun en effet, l'action pratique est cette action réalisée dans la continuité de la vie humaine, dans un environnement familier, routinier, pris sous l'angle de la quotidienneté. Au-delà de ce rapprochement nous verrons cependant que la conception de l'action chez Schütz ne permet pas de rendre compte de tous les types d'approche en pratique, et butte sur d'autres problèmes qui proviennent de son identification de la réalité de l'action au seul niveau du vécu des individus. L'activité ré-

5. Par « approche réaliste » nous entendons une conception qui admet que les actions existent réellement en tant que particuliers, comme des événements naturels dans le monde. Le spectre des conceptions réalistes est extrêmement large ; il existe de multiples déterminations de la nature de l'action, des moyens de l'identifier, de la décrire et de l'expliquer.

6. A propos de lien entre action, intentionnalité et pratique, voir en particulier l'introduction de (Pickering, 2010) et son concept de « structure intentionnelle de l'agentivité humaine », voir également (Lynch, 1995). Nous ne chercherons cependant pas à discuter dans ce chapitre de l'importance du concept d'intentionnalité pour l'analyse des pratiques. Nous voulons seulement indiquer que le caractère intentionnel de l'action ou de l'« agentivité humaine » n'est pas suffisant pour pouvoir identifier un niveau univoque propre à l'action pratique.

7. (Davidson, 1993, Essai 3.). Cf. également (Wilson et Shpall, 2012) pour un aperçu des différentes questions actuelles en philosophie analytique de l'action.

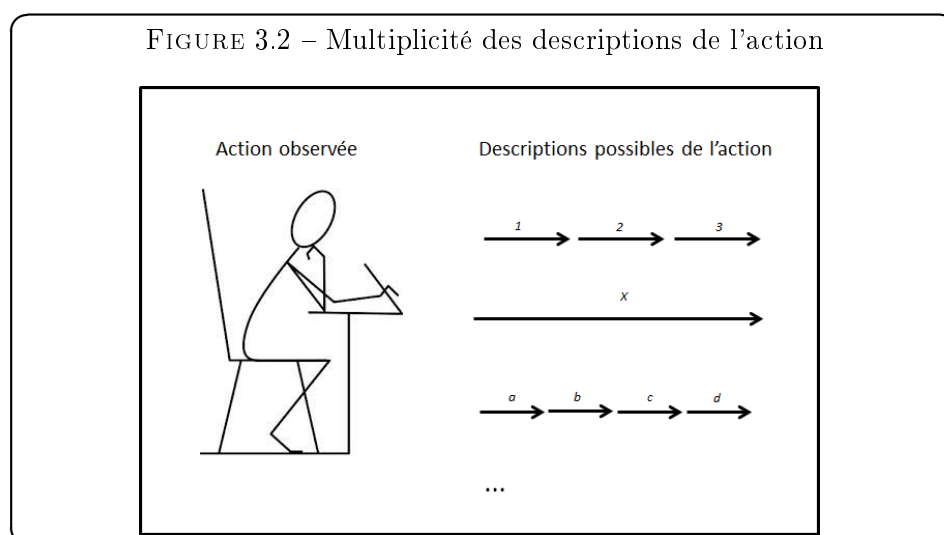
flexive des agents, qui était absente de l'approche analytique, est ici au cœur de la conception de Schütz (l'action découle d'une représentation ordinaire des agents). Cependant, cette capacité réflexive est, chez Schütz, seulement envisagée au niveau de la quotidienneté. Il ne prend, à notre avis, pas suffisamment en compte la capacité des agents à modifier leur conception de l'action, ni leur capacité à s'inscrire dans d'autres cadres de compréhension de leur action en dehors de la quotidienneté.

L'échec de ces deux tentatives pour identifier de manière non-problématique la réalité de l'action concrète nous invitera à envisager une autre solution (Cf. Conclusion : vers une conception interprétativiste de l'action). Nous avancerons qu'il est moins coûteux en termes d'explication, et moins problématique, d'admettre que les actions n'existent pas en soi, et que leur individuation dépend d'une construction proprement humaine ; une construction révisable, et surtout concevable depuis d'autres perspectives que celles de l'intentionnalité ou de la quotidienneté. En allant dans cette direction, nous marquerons notre préférence pour une approche interprétative de l'action, *i.e.* une approche où la compréhension de l'action n'est pas valable pour toutes les perspectives d'observation, mais justement relative à une position d'interprétation spécifique. Nous adopterons au chapitre 4 suivant une version particulière de la conception interprétative de l'action qui se révélera être pertinente pour évaluer le problème de la multiplicité des conceptions de la pratique.

3.1 Diversité des pratiques

Action intentionnelle et descriptions de l'action

Comment identifier une action réelle sur laquelle nous pourrions fonder la pratique ? Partons d'un exemple. Imaginons-nous en train d'observer un théoricien, assis à son bureau, en train de travailler (supposons qu'il soit en train de développer au brouillon une théorie, cf. schéma 3.2). Nous cherchons à savoir : quelles sortes d'actions allons-nous retenir et utiliser dans l'observation de cette situation pour analyser son activité de théorisation ? Pour décrire ce qu'il est en train de faire, nous pouvons produire une grande quantité de descriptions valables.



Nous pouvons dire :

- Il est en train de bouger son bras vers l'avant, puis vers le haut, puis un peu vers la droite...
- Il fait tel trait sur sa feuille, puis tel autre, puis tel autre...
- Il utilise le concept de X, auquel il ajoute une partie du modèle de Y, et applique la synthèse obtenue au cas d'étude A.
- Il effectue une addition, puis une multiplication, puis une factorisation, ...
- Il écrit un « 2 », puis un « 6 », puis la lettre « x », puis un « ² »...
- Il théorise.
- Il écrit.
- Etc.

Pour la plupart de ces séquences, il semble que l'on puisse encore décomposer chaque action en de nombreuses autres actions encore plus courtes (par exemple pour le « mouvement du bras vers l'avant » : « il bouge le bras d'un centimètre, puis d'un autre, puis d'un autre, etc. »). A l'inverse on peut ramasser l'intégralité de ces mouvements dans une seule action globale et

dire : « il théorise » ou « il écrit ». Parmi ces descriptions, comment déterminer laquelle est mieux à même de rendre compte de son activité ? Quelle est la séquence d'action la plus appropriée pour rendre compte de sa pratique ? Peut-on en choisir une, ou, à l'inverse, peut-on en éliminer ne serait-ce qu'une seule ? Il nous semble à première vue que toutes ces descriptions sont des descriptions valables de ce qu'il est en train de faire.

Mais nous pourrions essayer de réduire cette pluralité des descriptions de l'action en établissant que le sens de l'action réelle est détenu par l'acteur uniquement, qu'elle correspond à ce qu'il pense être en train de faire. Pour essayer de départager ces différentes séquences d'action, le premier réflexe qui nous vient à l'esprit est donc de s'en référer à l'acteur lui-même, en lui demandant : « quelle est ton intention ? » ; « qu'es-tu en train de faire ? ». L'action, dans ce sens, serait équivalente à ce que l'agent fait et qui est « intentionnel sous une description »⁸.

3.1.1 L'intention, les descriptions de l'action et la question « pourquoi ? »

Prenons un nouvel exemple : si nous observons une personne en pousser une autre, et que par cette action la seconde personne chute et se blesse, comment pouvons-nous lier l'action « A pousse B » au résultat « B est blessé » ? Quel est le lien entre « pousser » et « être blessé » ? Et comment pouvons-nous décrire de façon juste le processus d'action qui vient de se dérouler sous nos yeux ?

On trouve dans la philosophie analytique de nombreux débats et désaccords à propos de l'identification de l'action et de son explication. Une des questions probablement les plus débattues concerne l'explication des actions intentionnelles de l'agent en termes de raisons d'agir. Le problème est de savoir si l'explication des raisons d'agir peut être comptée comme une explication des *causes* de l'action, et si par conséquent elle peut nous permettre d'individuer les actions⁹. Anscombe, qui a ouvert la philosophie analytique à la question de l'action dans les années 1950, se demande dans cette direction : « Qu'est-ce qui distingue les actions intentionnelles de celles qui ne le sont pas ? », en pensant que la recherche sur les « raisons d'agir » devrait nous permettre de « découv[r] peut-être ce qui est signifié par "agir" » (Anscombe, 1957, p.5). L'enquête sur les raisons d'agir, particulièrement en ce qui concerne les moments où cette question des raisons est difficile à déterminer, est le moyen par lequel Anscombe espère pouvoir se sortir de ce problème des descriptions de l'action.

Donnons quelques exemples : si l'individu A, qui a fait chuter B, ne

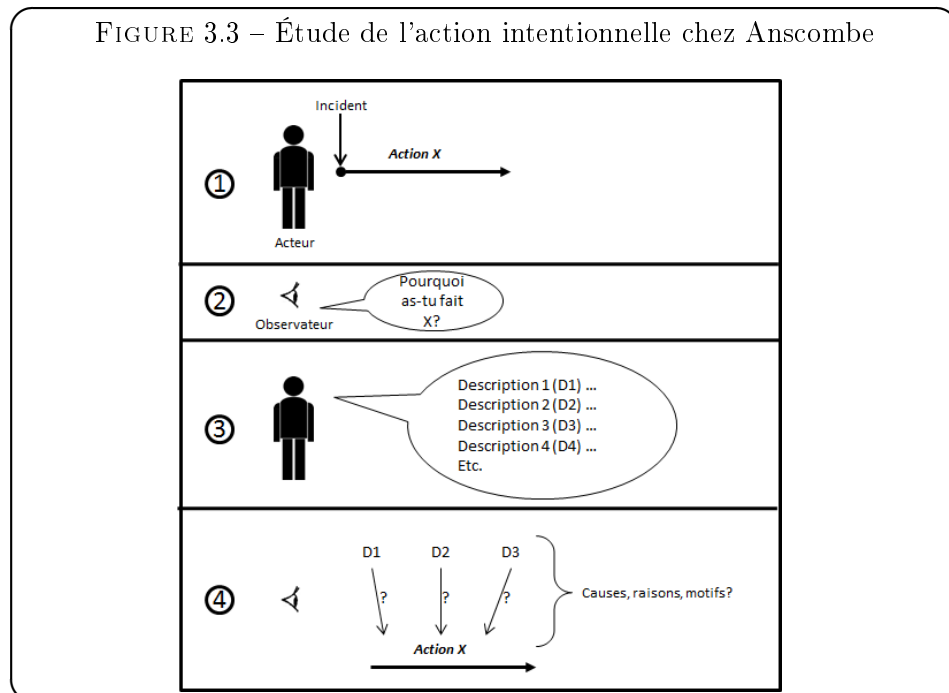
8. (Davidson, 1993, Essai 3.).

9. L'idée selon laquelle les explications des *raisons d'agir* peuvent être comptées comme des explications des *causes de l'action* reste aujourd'hui la position dominante dans la philosophie analytique de l'action. Cf. (Wilson et Shpall, 2012).

l'avait en réalité poussé que par inadvertance, en sursautant, surpris par une forme qu'il aurait vue passer par la fenêtre, nous pourrions dire qu'il a bien causé la chute de B mais qu'il n'en avait pas l'intention. Est-on alors en droit de dire « il a fait chuter B » ? C'est-à-dire, peut-on lui imputer cette action *sachant* qu'il n'en avait pas l'intention ? Nous ne nous sortirons pas de l'embarras en distinguant des causes antérieures à l'action et des raisons ou motifs qui visent une réalisation future et intentionnelle de l'action, car des raisons peuvent être antérieures à l'action. A la question « pourquoi as-tu poussé B ? », la réponse « parce qu'il a tué mon père » invoque bien une raison antérieure à l'action. Autre question : lorsque l'individu nous donne une raison d'agir, cette raison appartient-elle à son discours – à sa description, est-elle mentale ou est-elle présente dans l'action comme une propriété intentionnelle ?

L'identification de l'action chez Anscombe se concentre sur des problèmes de ce type. Le schéma classique de tous les exemples qu'elle invoque dans son ouvrage *L'intention* suit cette logique (cf. schéma 3.3) : nous observons une action X réalisée par un individu et provoquée par *quelque chose*. Anscombe demande à cette personne « pourquoi as-tu fait X ? » et obtient plusieurs descriptions de l'action (des « actions sous une description ») qui invoquent des motifs, des raisons ou des causes. Elle tente ensuite d'évaluer, en fonction des réponses obtenues, les liens qui unissent les descriptions de l'action à l'action réalisée afin de différencier ce qui est à l'origine de l'action (des causes, des motifs ou des raisons).

FIGURE 3.3 – Étude de l'action intentionnelle chez Anscombe



Pour Anscombe, les critères utilisés pour identifier une action intentionnelle sont les *raisons* que l'agent peut donner s'il répond de manière honnête à la question « pourquoi as-tu fait X ? ». Cette question devrait permettre de révéler l'action telle qu'elle est¹⁰. Attention cependant, cela ne veut pas dire que la réponse donnée sous forme de description par l'individu interrogé puisse *créer* l'action de toutes pièces (une sorte d'action-discours), on suppose seulement que l'agent vise une réalité intrinsèque de l'action qui prend son sens dans la description. Inutile ici de nous demander si cette méthode permet bien de révéler le caractère intentionnel de l'action et de distinguer efficacement causes et raisons d'agir. Supposons simplement qu'à la question « pourquoi fais-tu X ? » ou « qu'es-tu en train de faire », le théoricien de notre premier exemple souhaite nous donner une réponse honnête. Est-ce que cette description d'actions intentionnelles par le théoricien fera disparaître l'ambiguïté de la multiplicité des descriptions ? Anscombe, il nous semble, répondrait de manière affirmative à cette question, quoique son étude vise plus spécifiquement à distinguer une action intentionnelle d'une action non-intentionnelle plutôt que de répondre à cette question.

Nous devons reconnaître que, pour la question de l'imputation d'une intention, l'approche d'Anscombe peut effectivement nous permettre de résoudre certains problèmes. Mais en ce qui concerne la multiplicité des descriptions de l'action, la question du « pourquoi » ne peut pas efficacement départager tous les cas de figure, en grande partie parce que cette question est *contextuelle*¹¹. Tout au long de *l'Intention*, Anscombe fait comme si la question « pourquoi ? » était neutre, comme si elle visait directement l'action dont il était question et l'intention profonde qui pourrait en être à l'origine. Par exemple, il ne fait chez elle aucun doute que, si un individu répond *honnêtement* à la question « pourquoi ? », il nous donnera directement ses raisons d'agir. En réalité, ce n'est pas l'honnêteté qui est en cause. Quoique répondant le plus honnêtement du monde à la question « pourquoi ? », le théoricien de notre exemple aura le choix de répondre honnêtement de plusieurs manières à cette question en fonction de l'interlocuteur et du contexte.

10. Quant à savoir précisément *ce qu'elle est* pour Anscombe, il nous faudrait entrer plus profondément dans sa philosophie pour comprendre sa conception complexe de la nature de l'action. Très grossièrement, les actions sont pour Anscombe des entités de ce monde, des événements. Cependant l'accès au caractère intentionnel de l'action ne peut s'effectuer que par la voie du langage et des descriptions qui permettent de préciser cette intention. L'intention est donc une propriété qui appartient à la fois à l'action et à ses descriptions. On consultera sur cette question la lecture éclairante de (Pharo, 1990).

11. Ajoutons d'ailleurs que l'imputation d'une intention, dans le cas de l'éthique ou de la morale, ne peut pas être réglée par la référence à une ontologie naturelle des actes. Ceci n'enlève cependant pas la possibilité de proposer une lecture naturalisée des actes, c'est-à-dire, par exemple, de rapporter des décisions juridiques à des phénomènes physiques, *e.g.* à partir de tel niveau de sévice corporel, l'acte sera qualifié de Y plutôt que de X. L'inscription naturalisée de la définition de l'acte, qui conserve une part d'arbitraire, est attachée à une conception sociale et normative de ce qu'il est acceptable de considérer comme X ou Y.

Si nous – profanes – entrons dans la pièce où ce théoricien est en train de travailler et que nous lui demandions « qu'es-tu en train de faire ? », il nous répondrait certainement « j'écris », « je travaille » ou « je théorise ». Une réponse suffisamment vague qui correspond néanmoins au maximum de détails que nous pouvons comprendre de son action. Sa réponse sera, d'après lui, appropriée à notre connaissance de son activité, et, de notre point de vue, elle sera satisfaisante : nous cherchions à savoir ce qu'il fait, nous savons qu'il théorise. Maintenant, si ce devait être non plus nous – profanes – mais un de ses collègues qui entrerait à notre place dans la pièce pour lui poser la même question : « qu'es-tu en train de faire ? ». Il re-concevrait et expliquerait son activité d'une autre manière : « je cherche à représenter la charge électrique dans un modèle abstrait développé à partir des phénomènes magnétiques ». La description de l'activité dépend de la relation particulière qui lie l'observateur à l'acteur. Si un simple « je théorise » satisferait probablement un profane, cette même réponse ne contentera pas le collègue du théoricien ; « mais encore ? », lui dirait-t-il, suggérant que le sens de l'activité et de ses actions ne lui a pas été suffisamment éclairci par cette réponse. Lorsque nous demandons « pourquoi fais-tu X ? » ou plus neutrement – c'est-à-dire sans souffler à l'individu que c'est à propos du « X » qu'on l'interroge – « qu'es-tu en train de faire ? », nous instituons un rapport avec notre interlocuteur dans lequel le sens de notre question est évalué, et à partir duquel sa réponse s'accommode.

L'identification d'une intention n'est pas un critère discriminant suffisamment fort pour comprendre ce qui fait de l'action ce qu'elle est, ni pour savoir comment nous pouvons déterminer, entre deux descriptions, laquelle sera la mieux à même de rendre compte de l'action réelle que l'on observe.

Il nous faut nous reporter à un autre chapitre de l'*Intention* pour essayer de voir comment le découpage de l'action peut être envisagé.

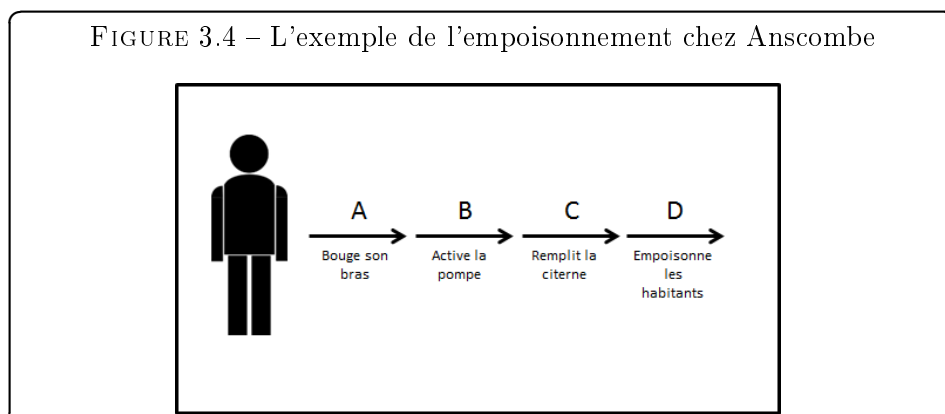
3.1.2 Derrière le découpage, un mécanisme d'individuation de l'action ?

A Chez Anscombe

Au §23 de l'*Intention*, Anscombe nous propose d'analyser une situation qui s'approche de notre exemple du théoricien : un homme réalise un processus d'action qui va jusqu'à son terme, et l'on se demande si le processus peut être découpé en quatre actions ou en une action. Dans la multiplicité des descriptions possibles, le critère de l'identification est encore celui de l'intention révélé par la question pourquoi – en supposant toujours que la personne interrogée réponde de manière honnête.

La scène est la suivante (cf. schéma 3.4) : un homme bouge son bras de bas en haut, ce geste actionne la pompe d'une citerne qui fournit en eau les habitants d'une maison, l'eau est bue par les occupants de la maison

qui sont par conséquent empoisonnés. Au cours de ce processus, d'autres actions peuvent être décrites, par exemple : en bougeant son bras, l'homme produit une ombre sur un rocher qui forme une image étrange, ou ses muscles se contractent et se relâchent, etc. « Maintenant nous nous demandons : Qu'est ce que l'homme est en train de faire ? Quelle est *la* description de son action ? » (Anscombe, 1957, p.37).



La première chose à faire, nous suggère Anscombe, est d'éliminer les descriptions d'actions clairement non-intentionnelles par l'utilisation de la question « pourquoi ? » :

« "Why?" enable us to narrow down our consideration of descriptions of what he is doing to a range covering all and only his intentional actions. "He is X-ing" is a description of an intentional action if (a) it is true and (b) there is such thing as an answer in the range I have defined to the question "Why are you X-ing?". » (Anscombe, 1957, p.38) ¹²

Dans notre scène, l'homme qui cherchait à empoisonner la maison – supposons qu'il le veuille – n'avait manifestement pas l'intention de produire une ombre d'une certaine forme ni ne voulait, au sens d'une visée intentionnelle, contracter et relâcher les muscles de son bras. Ces descriptions peuvent donc être écartées.

12. Ces bornes (*range*) dans lesquelles les questions « pourquoi ? » sont valables excluent ce qu'Anscombe appelle les « connaissances sans observation ». Ces connaissances, que l'on pourrait comparer à la notion de « compréhension » de certains auteurs de la pratique (*e.g.* (Schatzki, 1996)) sont liées à l'action pratique, à ce que l'on fait sans avoir de connaissance réflexive, extérieure ou théorique de la chose que l'on fait. Ce que l'on fait de manière familière, par habitude. Par exemple, nous n'avons pas besoin d'observer que nous avons des jambes pour savoir que nous en avons et nous en servir. Lorsque nous souhaitons aller quelque part, nous nous servons de nos jambes sans penser à elles, sans consciemment nous concentrer pour leur faire réaliser une action ; et pourtant nous sommes en permanence conscients d'avoir des jambes. Cette connaissance sans observation est typiquement un cas d'inscription dans la *praxis*, un domaine qui nous semble naturel à l'aune de nos facultés quotidiennes et familières d'appréhender le monde.

Mais il nous reste encore de nombreuses descriptions intentionnelles de l'action possibles. Nous pouvons par exemple dire « il empoisonne », une action intentionnelle, ou « A : il bouge son bras, B : il active la pompe, C : il remplit la citerne et D : il empoisonne les habitants », quatre actions intentionnelles.

Si nous nous rappelons que pour Anscombe l'action est un évènement qui existe et que les descriptions sont des moyens de faire émerger l'intention¹³, alors sa réponse à la question de savoir si nous avons à faire à *une* ou *quatre* actions ne nous étonnera pas :

« If we say there are four actions, we shall find that the only *action* that B consists in here is A ; and so on. Only, more circumstances are required for A to be B than for A just to be A. (...) In short, the only distinct action of his that is in question is this one, A. For moving his arm up and down with his fingers round the pump handle *is*, in these circumstances, operating the pump ; and, in these circumstances, it *is* replenishing the house water supply ; and, in these circumstances, it *is* poisoning the household. So there is one action with four descriptions (...) which means that we can speak equally well of *four* corresponding intentions, or of *one* intention ; (...) Thus when we speak of four intentions, we are speaking of the character of being intentional that belongs to the act in each of the four descriptions ; but when we speak of one intention, we are speaking of intention with which ; the last term we give in such a series gives the intention with which the act in each of its other descriptions was done, and this intention so to speak swallows up all the preceding intentions with which earlier members of the series were done. »
(Anscombe, 1957, §26, p.46)

Par conséquent, relativement à notre problème, une « bonne » description de l'action est une description qui peut être liée à une intention individuelle. Plusieurs séries de descriptions sont envisageables tant qu'elles peuvent être rattachées à des intentions. Mais l'identification de l'action véritable, de l'action effectivement réalisée, peut être obtenue en cherchant cette intention générale qui « avale » toutes les autres. Pour la trouver, il faut bombarder l'individu qui réalise l'action de questions « pourquoi ? », en s'assurant qu'il

13. Pour être plus exact : « l'action intentionnelle comme évènement objectif du monde n'est pas le résultat d'une simple causalité physique, ni de l'acte de description qui intervient ultérieurement. Elle se produit plutôt dans la possibilité qu'ouvre l'action, au moment même où elle s'accomplit, de confirmer ou d'infirmer les descriptions ultérieures (dont la liste n'est jamais close) qui en seront faites » (Pharo, 1990, p.289). Autrement dit, l'action existe comme élément du monde, elle est liée à un individu et à son intention de réaliser l'action. Le contour de cette intention peut être décrit de multiples manières, mais il existe des moyens de départager bonnes et mauvaises descriptions en fonction de leur relation avec l'action effectivement réalisée.

réponde honnêtement. Avec cette série de questions « pourquoi » on peut arriver progressivement à identifier avec plus de précision les bornes de l'action effectivement réalisée.

B D'autres solutions possibles

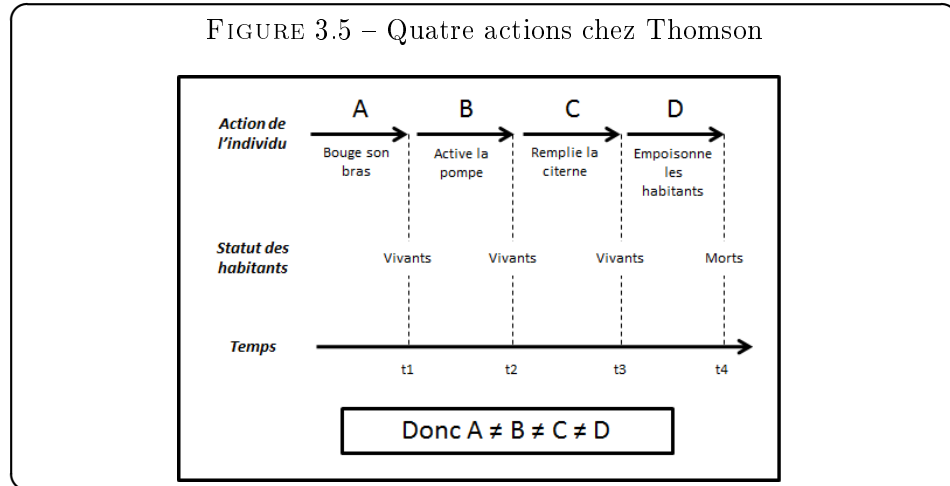
Cette question de l'identification des actions a suscité de nombreuses réactions chez les philosophes analytiques. Nous allons rapporter quelques autres solutions envisagées, non pas pour déterminer laquelle d'entre elles correspond mieux à l'analyse de la situation, mais pour comprendre comment le problème de l'identification des actions est, dans la philosophie analytique, principalement envisagé d'un point de vue linguistique, en termes de *description qui convient*, sans que jamais la question de la réalité de l'action ne soit directement abordée.

A propos de la situation que nous étudions – une personne a bougé son bras vers le haut, ce faisant elle a actionné une pompe, etc. –, les avis divergent entre ceux qui vont avoir tendance à considérer que la personne a accompli au total une seule action (ce que vont défendre avec des arguments différents Anscombe, Davidson et Bennett) et ceux qui pensent au contraire qu'elle a accompli quatre actions distinctes (ce que vont défendre par exemple Thomson ou Mackie). Ce que l'on cherche à savoir est quel est le statut de nos descriptions par rapport à cette action qui s'est produite, et comment différentes descriptions peuvent rendre compte d'une même action ou d'un même évènement pris comme un particulier. Il s'agit en fait, derrière cette question, de formuler le critère ou le mécanisme d'individuation des actions. Ce qui est de première importance pour nous car, si nous arrivons à déterminer ce mécanisme d'individuation, et la façon dont il opère, nous pourrons alors reconstruire à partir de lui une notion stable, non-ambiguë, et encore mieux objective de la pratique.

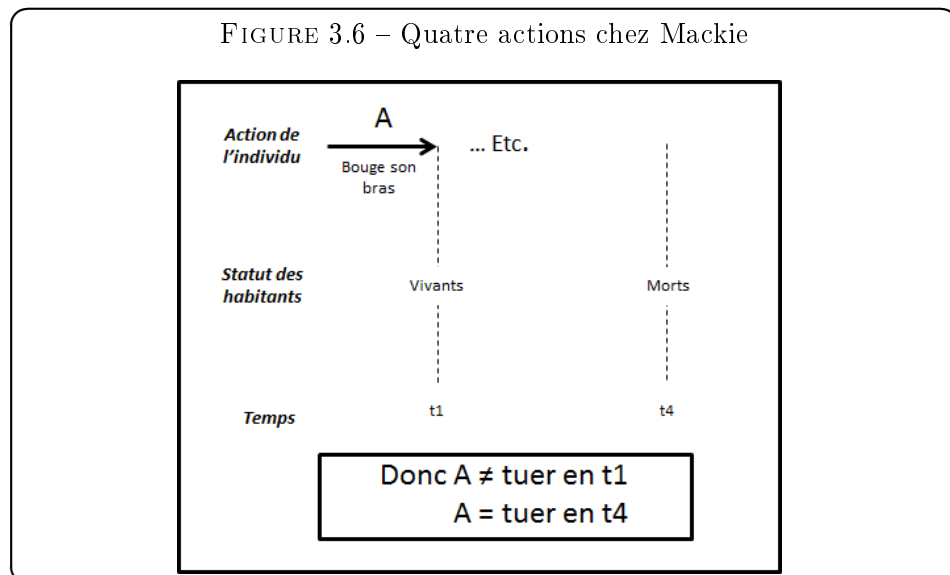
Anscombe, comme nous venons de le voir, conclut que nous n'observons dans cette situation qu'une seule action sous différentes descriptions, car l'individu n'a rien de plus à faire que d'activer la pompe pour empoisonner les habitants de la maison. Donc son action d'activer la pompe est équivalente à celle d'empoisonner ; elles ont les mêmes propriétés.

A l'inverse, ceux qui refusent cette version diront qu'il y a ici un problème d'inscription temporelle de l'action. Par exemple (Thomson, 1971) remarque que si, quand l'homme active la pompe il empoisonne la maisonnée, alors son action d'activer la pompe est effectivement, comme le défend Anscombe, bien la même que celle d'empoisonner. Donc ce qu'il fait, son action, est terminée quand il actionne le levier : il a tué au moment où il a actionné le levier. Or, au moment où il a actionné le levier, les personnes de la maison n'étaient pas encore empoisonnées, il les a donc tuées mais elles ne sont pas encore mortes (cf. schéma 3.5). Si nous voulons éviter un tel paradoxe, il nous faut par conséquent selon Thomson distinguer l'acte d'actionner le levier de

l'acte de tuer.

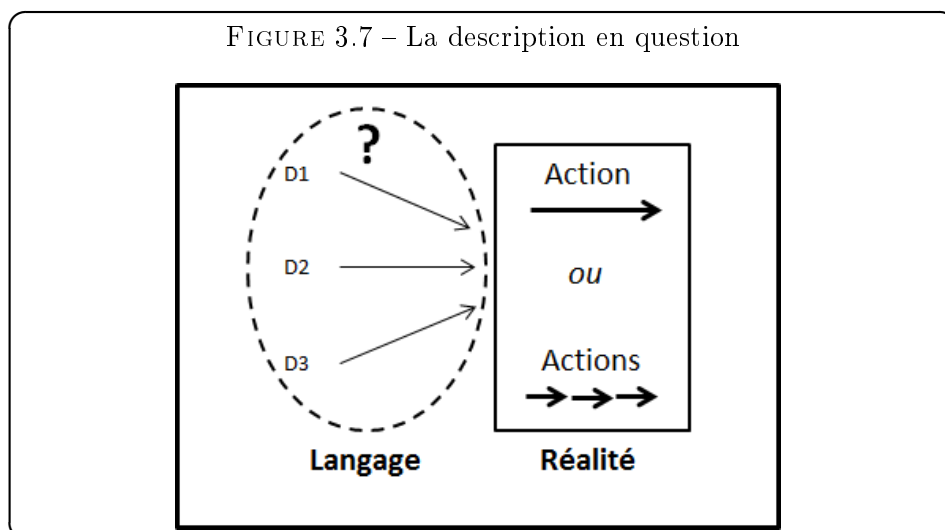


Un autre argument en faveur de l'idée qu'il y a, dans cette situation, quatre actions et non pas une, est celui de (Mackie, 1997) pour qui l'action de lever le bras n'est pas d'emblée une action de tuer, elle ne le devient seulement que quand les personnes meurent effectivement (cf. schéma 3.6). Mais dans cette version, ce qui pose problème est que l'action de tuer ne devient rétrospectivement l'action de tuer qu'au moment où elle est terminée. Ceci signifie qu'à l'instant où elle commence, elle n'est pas encore l'action de tuer, elle est dans un état d'indétermination, puisque ce n'est qu'une fois que l'action est terminée que le début de l'action obtiendra dans le passé sa qualité d'être l'action de « tuer ».



Nous pouvons trouver d'autres arguments et contre-arguments très subtils qui ont été avancés à propos de cette question de l'individuation des actions dans la philosophie analytique. Cependant, plusieurs points nous intriguent. D'une part, un présupposé important n'a pas été étudiée et a été admis dès le départ dans ce débat, à savoir le fait que la description, par exemple de l'action A, présuppose qu'il y ait une action A dont cette description est la description. D'autre part, on peut remarquer que la nature du débat a dévié au fil des arguments et des contre-arguments. Alors qu'à l'origine elle devait porter sur le mécanisme d'individuation des actions, elle s'est transformée en un débat sur la question de la possibilité de l'identité de deux descriptions à propos d'une même action, où l'action en tant qu'entité visée par la description est déjà présupposée. Or, ce qui peut poser problème est justement d'admettre ce découpage « naturel » ou objectif de l'action.

Les approches analytiques que nous avons évoquées se concentrent essentiellement sur des problèmes d'ordre descriptif. Leurs discussions s'établissent dans l'espace de la description, et portent sur la relation de cette description à son objet. On se demande « est-ce que différentes descriptions d'un même processus d'action se réfèrent à une ou plusieurs actions ? », « est-ce que différentes descriptions d'une même action peuvent être considérées comme équivalentes ? », « est-ce que des descriptions peuvent être écartées car considérées comme fausses à propos de l'action en question ? », etc.



Il ne fait cependant aucun doute pour ces approches que les actions existent. Et il est également évident que ce ne sont pas les descriptions qui créent l'action. Aussi, on laisse de côté la question de savoir pourquoi dans un même processus d'action, différentes suites d'actions visées par différentes descriptions peuvent se superposer. Si chevauchement il y a, c'est nécessairement que le problème se situe quelque part au niveau de la description.

La justification de l'existence ontologique des actions n'est pas absente de toute la philosophie analytique. Des penseurs comme Davidson, que nous allons aborder dans la section suivante (3.1.3), se sont attelés explicitement à cette tâche. Cependant, dans la majorité des études analytiques, si l'action est ontologiquement admise plutôt que justifiée, c'est d'abord, comme nous l'avons signalé, parce que ce sont les descriptions qui sont évaluées dans leur capacité à cerner l'action, mais aussi certainement parce qu'il ne fait aucun doute pour ces philosophes qu'un évènement a bien eu lieu. Quelle que soit la façon dont on puisse en parler, quelque chose a bien été fait, un meurtre est bien arrivé. Il est en effet évident qu'une description comme « l'individu n'a pas tué les habitants de la maison » est fautive, elle doit être écartée parce que, manifestement, les habitants de la maison sont bien morts, et que c'est l'action de cet individu qui est la cause de leur mort. Si nos questions peuvent éventuellement porter sur la meilleure façon de décrire cette action, l'action, c'est une certitude, s'est produite.

Nous n'avons aucune raison de discuter cette idée, le meurtre a bien eu lieu et aucune description contraire de cet évènement ne pourra venir changer cet état de fait. Néanmoins, devons-nous admettre cet évènement comme quelque chose de naturel ou d'ontologique ? Les actions de « tuer » ou de « mourir » ont-elles une réalité indépendante des descriptions qui en sont faites ? La qualification d'un meurtre par la justice ne va pas naturellement de soi et il existe par exemple des catégories de meurtres. Si l'individu de notre exemple a actionné involontairement ou volontairement le levier, le meurtre et ses conséquences ne seront pas évalués de la même manière. Nous pourrions certes reconnaître qu'il s'agit-là de l'évaluation des *circonstances* de la mort mais que le fait brut – la mort des habitants de la maison – est bien là et toujours le même : ils ont été empoisonnés et ils en sont morts. Cependant, même la mort *physique* n'est pas évidente à déterminer comme un évènement naturel incontestable. A partir de quand les individus sont-ils morts ? Est-ce au moment où ils ont été empoisonnés ? Au moment où leur cœur s'est arrêté ? Au moment où leur cerveau s'est arrêté ? La définition juridique de la mort n'a rien d'évident comme évènement ; les cas médicaux de mort cérébrale alors que le cœur continue de battre sont toujours litigieux pour déterminer d'un point de vue légal, éthique ou biologique si l'on peut affirmer la mort de l'individu. Ces cas suggèrent que les évènements ne parlent pas d'eux-mêmes, il ne contiennent apparemment pas en eux les moyens de les individualiser comme évènements de manière certaine et évidente. Si nous sentons qu'il y a bien une différence entre le moment où la personne est vivante et le moment où elle ne l'est plus, la détermination de l'évènement comme particulier vient d'un découpage dans une dynamique et non pas de l'évènement lui-même.

3.1.3 Davidson, les évènements comme particuliers réels

L'essai de Davidson sur l'« individuation des évènements » (1993, Essai 8) peut nous donner quelques éléments supplémentaires pour comprendre le statut conféré aux actions dans la philosophie analytique.

Pour Davidson, comme pour une majorité des philosophes analytiques, il ne fait pas de doute que les actions existent en tant que particuliers. La question, cependant, a le mérite d'être chez lui posée explicitement :

« Y a-t-il de bonnes raisons de prendre au sérieux les évènements en tant qu'entité ? Bien sûr que oui. En premier lieu, il est difficile d'imaginer qu'on puisse fournir une théorie satisfaisante de l'action si nous ne pouvons pas parler littéralement de la même action sous différentes descriptions. » (Davidson, 1993, p.221)

L'idée ici est de dire : à quoi pourraient faire référence nos mots d'action s'il n'existait pas d'action ? Ou encore : comment se fait-il qu'on puisse penser que différentes descriptions puissent viser la même action si cette action n'existe pas ?

« Tout ce vocabulaire des descriptions et de redescriptions n'a de sens, semble-t-il que dans l'hypothèse où il existe des entités en bonne et due forme qui puissent être décrites et redécrites. [...] En bref, je propose de légitimer notre intuition que les évènements sont d'authentiques particuliers en reconnaissant l'existence d'une référence explicite à ces entités. » (Davidson, 1993, p.222)

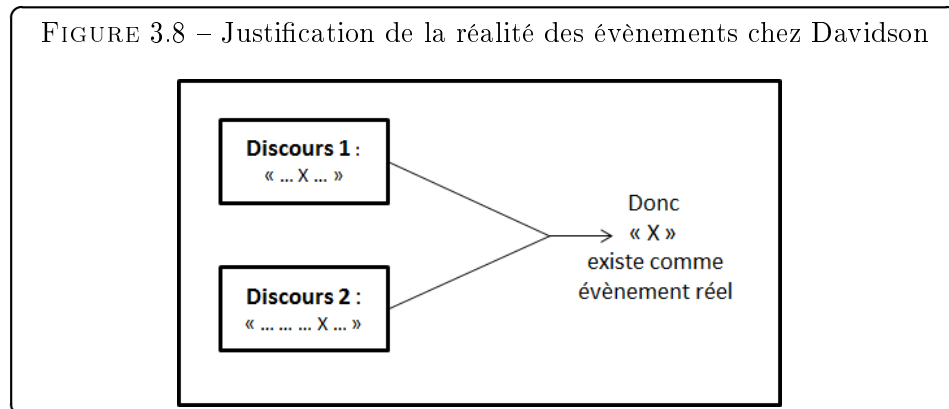
Le fait que nous soyons capables de nommer des évènements en visant des moments singuliers, comme « l'éruption du Vésuve en 1906 avant J.-C. », est pour Davidson une preuve suffisante de l'existence des évènements car nous ne pourrions pas utiliser de telles descriptions si nous ne faisons pas l'hypothèse que ces évènements existent¹⁴.

L'argument, vous en conviendrez, a des airs de tautologie ou à tout le moins il semble présupposer ce qui pose problème : nos descriptions parlent bien d'entités, car nous sommes bien capables de parler habituellement de choses comme des entités. Si de telles entités n'existaient pas, comment deux descriptions pourraient vouloir parler de la *même chose* ? Comment pourrions-nous parler entre nous si nous ne pouvions pas nous référer à des choses identiques ? Donc, puisque nous pouvons habituellement produire deux énoncés différents sur un même chose, c'est que la chose existe réellement (cf. schéma 3.8).

Davidson avance un second argument, qu'il considère comme plus direct, sur la forme logique de nos phrases pour justifier son ontologie d'évènements.

14. Dans son argumentation, Davidson part de la question : « comment pouvons-nous comparer deux descriptions à propos d'un évènement ? ». Pour reconnaître que cette question a un sens, il admet que l'évènement doit exister : « pas d'identité sans une entité » (Davidson, 1993, p.220).

FIGURE 3.8 – Justification de la réalité des évènements chez Davidson



Si nous considérons des phrases qui font référence à des temps précis, comme, pour reprendre son exemple, « Sébastien flâna à travers les rues de Bologne à 2 heures du matin », le temps de cette action, comme prédicat, pose problème, car le fait de « flâner » ne peut pas être localisé comme un temps t précis mais plutôt comme un moment plus vague. Le problème est similaire à celui de la multiplicité des découpages des séquences temporelles d'action que nous avons évoqué au début de cette section. En principe, il nous est toujours possible de découper l'action en des temps plus court, et nous nous demanderons alors : lequel de ces moments est l'évènement comme individu ? Davidson affirme que nous pouvons sortir de ce problème en reconnaissant qu'il existe des choses comme les « flâneries » :

« il est frappant de constater à quel point tout s'éclaire si nous acceptons l'idée triviale qu'il existe des choses comme des chutes, des dévorations et des flâneries dont parlent les phrases de ce genre. En bref, je propose de légitimer notre intuition que les évènements sont d'authentiques particuliers en reconnaissant l'existence d'une référence explicite à ces entités, ou d'une quantification sur elles, dans la majeure partie de notre parler courant. »
(Davidson, 1993, p.224)

C'est à dos de la réfutation de ces deux arguments – qui, à bien y regarder, n'en forment qu'un seul – que nous allons maintenant mener notre remise en cause de l'action concrète. La cible est certainement facile, car l'argumentation est loin d'être solide, mais sa simplicité a l'avantage de nous permettre de comprendre rapidement pourquoi il est difficile d'admettre l'idée d'une discrétisation naturelle des évènements.

Nous avons identifié trois difficultés inhérentes à cette ontologie des évènements, mais il en existe certainement beaucoup plus.

(1) Indifférence

Le premier contre-argument que nous tiendrons face à Davidson est ce que

nous avons appelé l'« argument d'indifférence ». Face à l'idée qu'il puisse exister un découpage naturel ou objectif de l'action, il nous semble à l'inverse que la nature n'a que faire dans son développement d'être découpée de telle ou de telle manière, de manière plus petite, ou plus large, elle n'a pas besoin de séquences bien déterminées par des débuts ou une fin pour qu'elle se déroule et continue à se dérouler. Quel est le besoin *naturel* de délimiter des entités comme « la flânerie » ou bien « le meurtre » ou « la mort » ? Ces choses arrivent de manière continue sans qu'il ne soit nécessaire de les délimiter comme des événements particuliers. Le découpage en événements ou en actions n'a de sens que pour un personne qui est concernée par un saisissement de ce qui se passe ; pour un observateur pour qui la saisie des événements a son importance.

De la même manière, il n'y a, pour l'agent qui est dans un processus actif, aucune nécessité de découpage de l'action, il est simplement dans la continuité de l'agir. Pour le dire plus simplement, lorsque nous agissons de manière habituelle, nous n'avons pas besoin de nous représenter l'action de manière discrète. Il n'est nécessaire de discrétiser l'action qu'à partir du moment où nous devons réfléchir, planifier, ou produire un compte rendu sur cette action¹⁵.

(2) Limite floue des événements

Deuxième contre-argument, que l'on ouvrira par une question : comment justifier l'individualité temporelle d'un événement ou d'une action particulière ? Pour le faire, Davidson s'appuie sur ce qu'il appelle la catégorie des « événements particuliers » (dont on trouve une définition dans l'essai suivant celui sur l'individuation des actions, intitulé « les événements comme particuliers »). Dans cet essai Davidson suggère, de manière cohérente avec ce qu'il a avancé dans l'essai précédent, que pour qu'une phrase comme « l'avalanche déboula jusqu'au village » ait un sens, il faut des événements comme des « chutes de neige », des « éboulements », « avalanches », etc. ; il faut que ces événements existent et aient une temporalité bien précise. Le tour de force opéré par Davidson de devoir admettre au rang des entités des événements tels que « une avalanche » *parce que* nous parlons manifestement de choses comme « des avalanches », nous oblige, si on le prend au sérieux, à devoir nous demander quand commence et quand finit un tel événement. Or, l'identification certaine et rigoureuse d'une telle limite s'avère souvent problématique. Les événements causalement délimités de façon nette et pré-

15. Nous retrouvons ici l'idée de la « connaissance sans observation » d'Anscombe, que l'on pourrait rattacher aux actions habituelles, routinières. Nous n'avons pas besoin de voir que nous avons des jambes pour savoir que nous les avons lorsque nous marchons. Nous n'avons pas besoin de nous concentrer sur elles et de penser au fait que nous mettons un pied devant l'autre pour le faire effectivement. En revanche, si pour une raison quelconque nous devons nous concentrer sur cette action et nous la représenter comme une action, elle deviendrait un événement que nous pourrions discrétiser pour mieux l'étudier.

cise sont très rares. Nous rencontrons en réalité souvent des chevauchements temporels entre deux évènements. Nous avons cité auparavant le cas de la « mort cérébrale ». Mais l'exemple des avalanches sera peut-être encore plus parlant : imaginons que l'avalanche commence et qu'elle provoque une panique générale dans le village vers lequel elle se dirige. Le second évènement – la panique –, bien que causé par le premier, peut commencer sans que ce premier évènement ne soit terminé. La question de la limite (aussi bien spatiale que temporelle) de l'évènement reste un problème ; il sera difficile de définir précisément un avant et un après évènement, c'est-à-dire de définir une limite ou un mécanisme objectif qui nous permette de penser l'évènement comme un particulier objectif.

(3) Une action pour deux évènements

Ce dernier problème est une conséquence du précédent : si les évènements sont des particuliers, comment est-il possible qu'une même action semble pouvoir se trouver à la fois dans deux évènements distincts ? Reprenons l'exemple d'Anscombe : une personne actionne un levier – action qui a, par la suite d'étapes que l'on connaît, pour conséquence d'empoisonner les habitants d'une maison. Pendant que la chaîne de conséquences s'effectue, imaginons que cette personne décide de faire autre chose. Cette autre chose peut éventuellement interférer avec le premier évènement se déroulant (« verser un antidote dans l'eau »), ou encore être totalement indépendante (« aller discuter avec le voisin de la maison »). Comment l'homme peut-il faire autre chose alors qu'il est aussi en train de tuer les habitants de la maison ? Ou comment peut-il être en train de réaliser une action, et en même temps être en train de réaliser l'action qui l'annule ? Si nous considérons les actions et les évènements comme des particuliers ontologiques, nous rencontrerons beaucoup de cas similaires de chevauchement et de questions qui paraissent absurdes.

*
* *

Il est certainement possible de trouver par certains raffinements de la conception de Davidson des moyens de contourner ces trois contre-arguments. Mais il nous semble que ce sera au prix d'une précision toujours plus mince et plus stricte de ce que peut recouvrir un évènement, alors que le problème de la multiplicité et des superpositions des descriptions de l'action demande au contraire une certaine malléabilité ou une certaine élasticité de la notion d'évènement, ce qui aura peu de chance d'advenir tant que l'on admettra les évènements et les actions comme des particuliers réels et fixes.

Il est à notre avis préférable et bien moins compliqué pour l'analyse de ces types de situations d'admettre qu'il n'existe pas de réalité des actions ou

des événements en tant qu'entités discrètes et indépendantes d'une position d'observation, car ce qui justement pose problème est de pouvoir prouver de façon indiscutable — ou en tout cas moins discutée — quel est ce mécanisme d'individuation des actions et des événements et comment il fonctionne. Dit autrement, l'échec de la philosophie analytique de l'action à s'accorder sur une des versions de ce mécanisme d'individuation est une conséquence du fait qu'il ne puisse y avoir une entité particulière de l'évènement ou de l'action qui puisse être valable partout, en tout temps, pour tout le monde, et pour n'importe quelle description. Il nous semble en tout cas très peu probable que nous puissions un jour trouver dans l'évènement lui-même une indication catégorique et impérieuse sur la façon de l'individuer.

Ce que Davidson sous-estime à notre avis totalement dans ses essais sur l'individuation des événements est le fait que le langage puisse justement avoir cette fonction d'individuation, de discrétisation de l'action. Une discrétisation que nous ne trouvons pas dans les événements eux-mêmes, mais dans la saisie que nous pouvons avoir de ces événements ¹⁶.

3.1.4 Supplément : la sémantique des situations

Nous avons présenté ces difficultés de la position davidsonienne à propos de l'identification des actions lors d'une journée d'étude ¹⁷. A cette occasion, il nous a été suggéré que la *sémantique des situations* de Barwise et Perry (1983) permettait probablement de contourner certains problèmes rencontrés par la sémantique des événements de Davidson. La sémantique des situations prend les situations pour les objets premiers de la réalité, à la manière des événements pour Davidson ou des activités pour l'analyse des pratiques fondées sur la notion d'activité (ABA) ¹⁸. Les situations sont considérées comme des entités fondamentales car, en tant qu'individus, ce sont les premières choses que nous percevons dans notre expérience du monde, avant même de percevoir les objets matériels, les lieux, les propriétés des choses. Ces autres éléments ontologiques n'apparaissent que dans un deuxième temps, par l'abstraction des propriétés des situations. Après une évaluation très succincte de cette approche, nous avons dû l'écarter pour les mêmes raisons que nous n'avons pas pu retenir l'évènementialisme de Davidson comme fondement acceptable pour une théorie des pratiques. Le défaut, encore une fois, est d'admettre la situation avec une rigidité similaire à l'évènement chez Davidson ou à l'activité dans l'ABA. La sémantique des situations est une étude qui démarre à partir d'objets qu'elle prend pour des particuliers existants

16. Cf. Giddens(Giddens, 1987, p.57), que nous discuterons au chapitre suivant : « L'idée selon laquelle il suffit que l'activité d'une personne soit intentionnelle en vertu d'une description quelconque est fautive. Elle confond la désignation de ce qu'est l'action et la description d'actes ». Cf. également (Giddens, 1976, Chap.2, The identification of acts).

17. Cf. Catinaud (2014)

18. Cf. Annexe C.

(les situations), ce qui ne change rien à nos réticences : les chevauchements restent problématiques. Elle est par ailleurs, quoiqu'on en dise, mentaliste ou en tout cas centrée sur un sujet (on s'imagine à la place d'un acteur qui vit la réalité et dont sa première perception est une situation). Ensuite, elle n'est pas dynamique dans le sens où la faculté de dire les situations est stabilisée dans un cadre conceptuel d'interprétation du langage et du sens. Cela ne fonctionne que du point de vue de l'acteur en situation, mais moins du point de vue de l'observateur qui redécrit l'action d'un acteur. En réalité, les perspectives possibles sur l'action se réalisant sont tellement nombreuses que, lorsqu'on les fait varier dans l'analyse, ces cadres rigides fondés sur des ontologies d'entités d'action finissent tôt ou tard par éclater et se révéler impuissants.

Si les analyses de la sémantique des situations peuvent cependant se révéler efficaces – comme celles, d'ailleurs, de la philosophie analytique que nous venons d'évoquer – pour distinguer une échelle des événements ainsi que des niveaux de granularité de l'action (pour un exemple typique cf. (Bach, 1986)), elles présupposent toujours que le niveau naturel de référence pour les situations est celui de l'humain percevant. Cette intuition n'est pas extravagante, il y a du bon sens à vouloir faire démarrer l'étude de l'action, et en particulier de l'action humaine, au niveau du perçu, du vécu ou de l'expérience individuelle. Cela s'avère effectivement efficace pour bon nombre de situations. Mais nous avons besoin d'un concept plus flexible pour les situations où ce n'est justement pas le cas, c'est-à-dire que nous devons envisager d'autres conceptualisations de l'action pour nous représenter, par exemple, la temporalité de l'action et des événements qui n'ont pas pour référence le vécu ni l'intention individuelle, ce qui arrive relativement fréquemment dans l'analyse sociologique.

Enfin, il est toujours très problématique de laisser supporter aux seules situations, activités ou événements la totalité des propriétés de toutes les choses qui existent ou se passent. Ces ontologies inscrites sur des particuliers *temporaires* risquent d'avoir des difficultés à expliquer comment certaines choses peuvent se conserver entre deux situations si nous ne pouvons pas admettre autre chose que des événements particuliers. Par exemple, le rôle du sujet dans la sémantique des situations est sous-évalué : n'est-il pas justement un quelque chose qui est capable de conserver une unité entre deux situations ?

3.2 L'action vécue

Un autre moyen pour saisir l'« action concrète » est de partir du « vécu » des individus. Dans cette seconde approche, d'inspiration phénoménologique, le niveau de référence pris pour appréhender l'action est celui de l'acteur agissant, de son expérience quotidienne et familière du monde. Dans nos exemples des différentes descriptions possibles d'un processus d'action, l'action vécue correspondrait à ce que l'agent vit effectivement au moment où il réalise son action (par opposition à une reconstruction rétrospective des raisons d'agir). Cette action n'est, à bien y regarder, pas si différente de celle que nous pouvions obtenir lorsque nous posions à l'acteur la question « pourquoi ? » d'Anscombe. Toutefois, contrairement aux conceptions de la philosophie analytique que nous avons analysées, la phénoménologie de l'action va considérer que la réalité sociale n'est pas une chose objective, fixe et extérieure. Elle est un produit de l'activité humaine¹⁹. La position phénoménologique vis-à-vis de l'action pourrait donc se résumer ainsi : faire sens de l'action des individus revient à comprendre la façon dont nous expérimentons nous-mêmes notre action dans notre vie quotidienne et à savoir quels sont les « mondes de vie » sociaux (*Lebenswelt*, parfois traduit en « mondes vécus ») dans lesquels nous nous inscrivons et à partir desquels notre action prend son sens.

Chez Alfred Schütz, que l'on prendra pour porte-parole de cette conception phénoménologique de l'action, l'objectif des sciences sociales est d'essayer de retrouver cette expérience du monde social vécue par les acteurs. Il part donc du principe que le monde social est structuré par les individus agissant, pensant et vivant dans ce monde. Ceux-ci pré-interprètent le monde « par une série de constructions du sens commun à propos de la réalité du quotidien » et ce sont ces constructions qui « déterminent les buts de leurs actions et les moyens disponibles pour les atteindre ». Les objets théoriques construits par les scientifiques (les sociologues en premier lieu) pour analyser le monde social sont par conséquent construits à partir de ces objets du sens commun : « les constructions utilisées par les chercheurs en sciences sociales sont, pour ainsi dire, des constructions de second degré, c'est-à-dire des constructions à propos des constructions réalisées par les acteurs sur la scène sociale » (Schutz, 1963, p.6).

La notion d'« action concrète » pourrait par conséquent correspondre aux actions qui sont, chez Schütz, réalisées à ce niveau de l'expérience familière du monde. Lorsque, en tant que sujet, nous agissons dans notre quotidien, nous nous représentons sans difficulté notre action qui, à ce niveau, nous semble normale et naturelle, sans ambiguïté. Ce monde du vécu pourrait correspondre au domaine de la pratique. Par ailleurs, Schütz suppose que nous

19. cf. (Berger et Luckmann, 1966), un des grands ouvrages du constructivisme social inspiré des travaux de Schütz.

pouvons avoir différentes expériences du monde social, ou dit autrement que le monde social recouvre différentes réalités, différentes « provinces de sens » en fonction justement des expériences et du sens de la réalité que nous pouvons en avoir. Ces « réalités multiples » pourraient être une des explications de la multiplicité des conceptions des pratiques, chacune correspondant à l'analyse d'une réalité spécifique²⁰. Cette proposition de Schütz a pour nous un intérêt majeur : elle permet de donner un sens précis et saisissable aux notions habituellement vagues de « domaine de la pratique » et d'« action concrète » qui coïncident, dans sa phénoménologie, avec l'expérience ordinaire des individus et le « monde du quotidien ».

Mais qu'en est-il, dans cette conception, du problème de la multiplicité des descriptions de l'action ? Pour Schütz, il s'agit essentiellement d'un problème qui a lieu au niveau de l'observation. Il est lié à la capacité de l'observateur de pouvoir retrouver l'action effectivement vécue pour les acteurs. Une fois ce sens retrouvé, il ne lui reste ensuite plus qu'à se débarrasser de nombreuses descriptions qui ne correspondent pas à ce sens vécu de l'action. Ainsi, mis à part les problèmes potentiels de l'accès à l'expérience vécue des acteurs, cette réalité du quotidien permet à l'analyste de trouver un niveau tangible sur lequel ancrer sa conception de l'action.

Les théoriciens de la pratique, et en particulier Bourdieu, ont cependant eu quelques réticences à assimiler le « domaine de la pratique » au « vécu » de la phénoménologie et à réduire le théoricien à être un simple rapporteur des constructions ordinaires des agents²¹. Pour Bourdieu, les approches phénoménologiques (dans lesquelles il range Schütz et les ethnométhodologues) se résument à des études descriptives des choses qui « vont d'elles-mêmes » pour les acteurs (les « *taken for granted* »), c'est-à-dire des représentations pré-construites issues du sens commun des acteurs. Ces approches n'effectuent donc pas, selon Bourdieu, le détachement théorique nécessaire pour se donner la possibilité de saisir objectivement l'expérience vécue ; elles prennent pour acquis les conditions de possibilité sociales et théoriques des expériences familières du monde social, pourtant au fondement de leurs analyses. Cette critique, comme nous allons le voir, s'applique mal au cas de Schütz qui montre un intérêt constant pour mettre en lumière la « relation entre la réalité du monde de tous les jours et celle de la contemplation théorique et scientifique » (Schütz, 1963, p.208). Bourdieu sous-estime véritablement le travail conceptuel de Schütz sur ce monde du quotidien et sur la manière dont nous pouvons en rendre compte théoriquement à travers la conceptualisation de l'expérience vécue. La notion d'« en pratique », défendrons-nous, a dans la majorité des analyses du tournant pratique exactement ce sens d'*expérience du quotidien* ou de « monde du quotidien » pour lequel Schütz a développé les premiers rouages d'un appareil analytique qui nous semble

20. Sur les multiples réalités sociales, cf. (Schütz, 1945).

21. (Bourdieu, 1972, pp.237-241).

remarquablement pertinent. Nous donnerons un aperçu de ces outils dans notre première sous-section (3.2.1).

Ensuite, si l'architecture théorique déployée par Schütz nous semble valable pour une grande majorité des phénomènes de la pratique, il nous est cependant apparu que l'inscription de la réalité de l'action au niveau du vécu peut, dans certains cas, poser problème. En particulier, ce primat du vécu ne permet pas de bien rendre compte des conceptions de l'action sociale situées en dehors du champ de l'expérience des acteurs (par exemple : le compte rendu d'une action effectuée par un observateur). L'approche de l'action via « le monde de tous les jours » néglige aussi totalement la capacité que peuvent avoir les acteurs d'assumer d'autres compréhensions de leurs actions que celle du quotidien. Même si Schütz admet que les acteurs sont capables de passer d'un monde social à un autre (*e.g.* au monde des « théories scientifiques »), le monde du quotidien reste la référence, « la réalité première » (*the paramount reality*). Or, à notre avis, la phénoménologie de Schütz oublie de voir que les individus peuvent s'inscrire dans ces différents *mondes sociaux* selon ce mode de la quotidienneté, même dans des mondes que l'on qualifie habituellement de « théoriques » (c'est-à-dire, selon la phénoménologie non-quotidiens ou non-ordinaires). Il nous semble que la séparation des « mondes » de la phénoménologie sociale de Schütz est factice, et que l'attribution d'une qualité de « familiarité » au monde premier de l'expérience vécue est également factice. Contrairement à Schütz qui n'attribue cette qualité de familiarité qu'au monde du vécu quotidien (associé à un certain sens de la « corporéité » et de la « matérialité »), celle-ci peut selon nous être présente dans d'autres moments et dans d'autres types d'expériences que l'expérience quotidienne. La capacité réflexive des agents peut être envisagée sous le mode de la familiarité, ce que n'envisage pas du tout la phénoménologie ni, d'ailleurs, l'ethnométhodologie. Nous détaillerons ces défaillances de l'approche phénoménologique de Schütz dans la deuxième sous section (3.2.2).

Enfin, pour rendre la proposition de Schütz plus adéquate à une analyse des pratiques, nous proposons de la détacher de son point de référence du vécu humain, c'est-à-dire de ne pas considérer comme particulier, primordial ou supérieur ce monde vécu pour rendre compte de l'action humaine. En effet, il ne s'agit, selon nous, que d'une perspective sur l'action parmi d'autres (cf. 3.2.2.E). Au chapitre 4, nous réutiliserons certains concepts centraux – quoique sous un autre vocabulaire – de la phénoménologie et de l'analyse des actions de Schütz. Le fait de centrer l'analyse de l'action sur le vécu humain, ou de se focaliser sur les intentions comme dans les conceptions analytiques de l'action, peut en effet se révéler être une attitude pertinente vis-à-vis de l'action à observer. Il s'agira donc d'envisager sa conception comme une configuration particulière, et non pas première, de l'analyse de l'action.

3.2.1 Le monde social et l'analyse scientifique de l'action chez Schütz

A La quotidienneté comme niveau de référence

Pour Schütz, l'analyse du social doit partir du sens commun. La réalité du monde est avant tout une réalité quotidienne, inter-subjective, faite d'objets et de connaissances familières que les individus ont construits à travers leurs expériences et se sont transmis les uns aux autres. L'analyse de cette réalité part cependant d'un point de vue subjectif, ce qui signifie que l'on étudie la manière dont *un* individu qui entre dans ce monde va pouvoir l'interpréter et en faire sens :

« "World of daily life" shall mean the intersubjective world which existed long before our birth, experienced and interpreted by others, our predecessors, as an organized world. Now it is given to our experience and interpretation. All interpretation of this world is based upon a stock of previous experiences of it, our own experiences and those handed down to us by our parents and teachers, which in the form of "knowledge at hand" function as a scheme of reference. To this stock of experiences at hand belongs our knowledge that the world we live in is a world of well circumscribed objects with definite qualities, objects among which we move, which resist us and upon which we may act. To the natural attitude the world is not and never has been a mere aggregate of colored spots, incoherent noises, centers of warmth and cold. » (Schütz, 1945, pp.533-534)

Les individus ont donc une « attitude naturelle » vis-à-vis de ce monde de tous les jours où le *naturel* est équivalent à l'*habituel*. Le parallèle avec la notion d'« ordinaire » que l'on trouve chez les ethnométhodologues ou chez Wittgenstein est assez frappant : l'ordinarité est de la même manière ce domaine naturel de la praxis. Si nous voulions étendre encore plus largement cette comparaison, nous pourrions aussi inclure les notions de « compréhension » chez Schatzki, de « connaissance sans observation » d'Anscombe, de « connaissance directe » ou « par accointance » de James et Russell. Toutes ces notions renvoient plus ou moins à une même idée, à savoir que nous avons en tant qu'humain un sens bien spécifique de l'ici et du maintenant, du temps qui passe et de l'espace dans lequel nous sommes situés. Cette perception du monde, que l'on qualifie tantôt de « naturelle », d'« habituelle » ou d'« ordinaire », permet dans toutes ces conceptions de fixer un point de référence à partir duquel évaluer l'action humaine et la relation de l'individu à son environnement. C'est cette notion de degré 0 de l'expérience qui correspond, à notre sens, le mieux avec ce qu'une position « en pratique » pourrait signifier.

Plusieurs expressions renvoient chez Schütz à ce même niveau – « le monde à notre portée », la « tension de la conscience vers la vie de tous les jours » ou encore l'« éveil » (« wide-awakeness ») – dont il nous donne une caractérisation très précise :

« The wide-awake man with the natural attitude is primarily interested in that sector of the world of his everyday life which is within his scope and which is centered in space and time around himself. The place which my body occupies within the world, my actual Here, is the starting point from which I take my bearing in space. It is, so to speak, the center of my system of coordinates. Relatively to my body I group the elements of my surroundings under the categories of right and left, before and behind, above and below, near and far, and so on. And in a similar way my actual Now is the origin of all the time perspectives under which I organize the events within the world such as the categories of fore and aft, past and future, simultaneity and succession, etc. (...) The thesis suggested by this paper [is] that the world of our working, of bodily movements, of manipulating objects and handling things and men constitutes the specific reality of everyday life. » (Schütz, 1945, pp.545-546)²²

Ce moment est pour nous d'une importance cruciale, car nous pouvons enfin avec Schütz attacher à l'« en pratique » un niveau d'analyse cohérent, unique et accessible – même si les moyens de cette accessibilité peuvent encore être discutés. Cette notion de quotidienneté, ou de monde de tous les jours, fait intuitivement sens, elle nous semble palpable. Quoique nous n'ayons pas, et peut-être pas *encore*, de mesure objective de ce niveau subjectif du vécu, de la quotidienneté, nous pouvons cependant avoir une compréhension assez précise de ce qu'il signifie. En termes de temps par exemple, notre vécu du présent correspond à une certaine *durée* qui n'est pas de l'ordre de l'année, ou de l'heure, mais plutôt de la seconde. Nous possédons un *sens* subjectif du temps qui passe, néanmoins nous supposons qu'il est en moyenne partagé par tous les êtres humains²³.

B Les constructions du sens commun et la typification

Après avoir délimité ce niveau de référence, Schütz suggère que nos théories sociologiques devraient s'installer sur les constructions du sens commun

22. Schütz se réfère dans la seconde partie de la citation à *The Philosophy of the Present* de G. H. Mead (1932) qui lie de la même manière la structuration de la réalité sociale au déploiement de l'action humaine dans ce qu'il appelle la « manipulatory area ».

23. Un travail plus précis sur ce vécu humain devrait pouvoir nous permettre d'obtenir une échelle d'évaluation de l'action humaine (valable pour ce niveau d'analyse). Nous nous emploierons à ce travail dans l'annexe H. Nous pouvons cependant déjà indiquer plusieurs travaux qui se sont intéressés à caractériser cette conscience du vécu (notamment du temps vécu) : (Husserl, 1964), (James, 1890), (Mead, 1932), (Bergson, 1889).

développées par les individus à ce niveau de référence du quotidien. Pour comprendre ce qu'il entend par là, il est important de revenir par étapes sur sa conception de la connaissance du sens commun (*common-sense knowledge*). Pour Schütz, les individus ont une « connaissance à disposition » (« knowledge at hand »), constituée par l'expérience ou par l'apprentissage. Cette connaissance leur permet d'envisager les objets du quotidien comme des choses familières. Par exemple, lorsque nous voyons une pomme, nous avons appris qu'il s'agit d'une pomme, qu'elle pousse sur des pommiers, qu'elle peut être vendue sur des étalages, achetée et déposée dans une corbeille à fruits, etc. Aussi ne serons-nous pas surpris lorsque nous croiserons une pomme dans des circonstances attendues ; nous avons une familiarité avec cet objet dans ce contexte.

« From the outset it is an object within a horizon of familiarity and pre-acquaintanceship which is, as such, just taken for granted until further notice as the unquestioned, though at any time questionable, stock of knowledge at hand. The unquestioned pre-experiences are, however, also from the outset, at hand as *typical* ones, that is, as carrying along open horizons of anticipated similar experiences. (...) To sum up, what is experienced in the actual perception of an object is apperceptively transferred to any other similar object, perceived merely as to its type. » (Schutz, 1963, p.7)

Le sens commun construit donc des catégories d'objets et de concepts au cours de l'interaction des individus. Ces constructions permettent aux individus de donner un sens au monde, de l'ordonner, et d'y diriger, à l'intérieur, leurs actions. D'un point de vue conceptuel, ces constructions *typiques* sont proches de la notion weberienne d'« idéal-type ». Chez Schütz elles signifient : *ce à quoi on doit normalement s'attendre dans telles ou telles circonstances*. Cette typicalité permet par exemple aux individus de concevoir un comportement typique associé à une fonction sociale. Le « facteur » est, en ce sens, celui dont on s'attend à ce qu'il distribue le courrier. Et c'est grâce à ce processus de « typification » que les individus peuvent construire un monde social sensé²⁴.

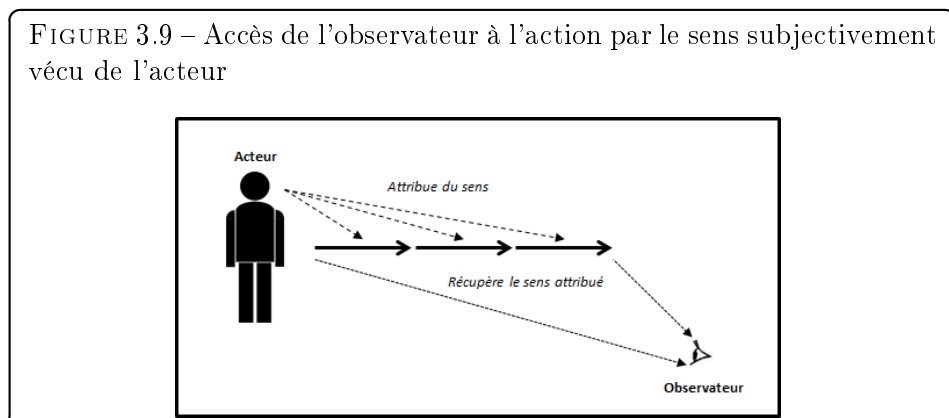
C L'action sensée

Dans l'approche phénoménologique de l'action de Schütz, inspirée par Weber, l'analyste qui souhaite étudier l'action doit parvenir à retrouver le *sens* qu'un individu donne à sa propre action, c'est-à-dire qu'il doit essayer d'accéder aux différentes typifications que celui-ci a construites. Pour cela, il

24. Schütz développe une analyse intéressante de la manière dont les types sont partagés en situation de co-présence, ainsi que de l'empathie et de la connaissance sociale. Ceci complète son système, mais nous n'avons pas besoin de ces outils ici, cf. (Schutz, 1963, II. Constructs of thought objects in common-sense thinking).

doit commencer par identifier les motifs qui se trouvent à l'origine de l'action de cet individu (cf. schéma 3.9).

« We have to search for the meaning the action has for the actor
(...) subjective interpretation of meaning is merely possible by
revealing the motives which determine a given course of action. »
(Schutz, 1963, p.24)



L'observateur doit accéder au sens de l'action subjectivement vécu par l'acteur. Le *sens* de l'action n'apparaît pas naturellement dans le cours de l'action. C'est un sens réflexif, *i.e.* issu d'un processus d'interprétation de l'acteur sur son propre cours d'action :

« Meaning (...) is not a quality inherent to certain experiences emerging within our stream of consciousness but the result of an interpretation of a past experience looked at from the present Now with a reflective attitude. As long as I live in my acts, directed toward the objects of these acts, the acts do not have any meaning. They become meaningful if I grasp them as well-circumscribed experiences of the past and, therefore, in retrospect. Only experiences which can be recollected beyond their actuality and which can be questioned about their constitution are, therefore, subjectively meaningful. » (Schütz, 1945, p.535)

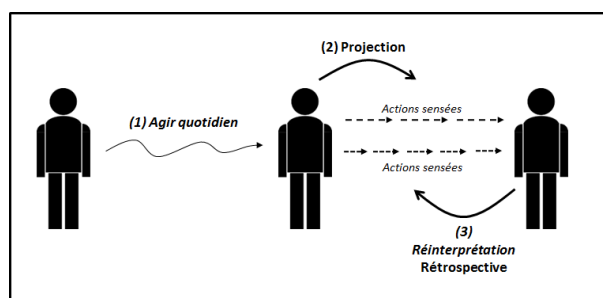
Schütz fait ici une distinction entre deux types d'action : l'action *se déroulant* et l'action *terminée* rétrospectivement saisie comme concept²⁵. Il se repré-

25. Il utilise plusieurs qualificatifs pour marquer cette opposition : l'action « overt » et « covert » (*i.e.* manifeste et couverte) ; l'« action en tant que processus se déroulant, ou en tant que réalisation en cours (*actio*) » et l'« action en tant qu'acte réalisé, ou en tant que chose faite (*actum*) ». Selon les publications auxquelles on se réfère, le sens de cette opposition peut cependant varier légèrement. Par exemple l'opposition « overt » et « covert » signifie parfois action « se réalisant » et « conceptuelle » et parfois action « ouverte », c'est-à-dire sans fin prédéterminée, et « finie, précisée ». Dans le premier cas on insiste sur la différence entre l'action se réalisant et le concept d'action qui peut la

sente, du côté de l'acteur, l'émergence de l'action de la façon suivante (cf. schéma 3.10) :

1. L'acteur est dans le monde du quotidien. Il agit naturellement sans que cet agir soit considéré comme une action ; l'agir n'a pas encore de *sens*.
2. L'acteur projette d'agir d'une certaine façon. Il planifie une action et anticipe les résultats.
3. A la fin ou au cours de l'action, l'acteur marque une pause et s'extrait du processus d'action pour considérer rétrospectivement l'action réalisée. C'est cet acte qui permet de transformer l'agir continu en action sensée²⁶.

FIGURE 3.10 – Émergence du sens de l'action par projection et compréhension rétrospective



Dans l'étape (1) du schéma, l'agir, ou l'« acting-in-progress », est un moment de vie habituelle. Il correspond au flot continu de l'agir. Nombre des théoriciens de la pratique conçoivent dans cette perspective que l'agir humain repose sur une succession de processus qui ne sont pas sans rappeler les flux universels d'Héraclite. Pour la notion de « flot de l'agir » Schütz s'inspire du concept de « courant de conscience » de James. Celui-ci tend à indiquer que le phénomène de la conscience humaine ne peut pas être conçu comme une suite de pensées ou d'états discrets enchaînés les uns à la suite des autres,

saisir (ou l'action produite à la fin de l'action), dans le second sur la différence entre une action réalisée sans but précis et une action se réalisant suivant un but bien déterminé. Schütz introduit plus tard une seconde opposition entre les actions et les actes : l'action est une « conduite humaine conçue par l'acteur à l'avance, une conduite basée sur un projet préconçu », et l'acte l'« le produit de ce processus en réalisation, à savoir, l'action accomplie » (pp.19-20). L'action, nous dit-il dans ce passage, peut contrairement aux actes être « overt » ou « covert » (Schutz, 1963). Les sens des définitions ici se croisent, puisque par principe, selon (Schütz, 1945) une action « overt » était une réalisation et non une planification.

26. Il permet aussi éventuellement de comparer les actions (sensées) projetées et les actions (sensées) effectivement réalisées. Par ce moyen, il peut évaluer le succès ou l'échec du processus d'action. Toutefois, l'action se réalisant (« overt ») ne peut pas être analysée, contrairement à l'action conçue (« covert »), en termes de succès ou d'échec, elle s'est simplement passée.

mais comme un flux continu²⁷. De la même manière pour Schütz, l'agir de l'homme et son expérience du monde quotidien sont continues. Celui-ci, cependant, n'en a pas conscience. Il n'a pas son agir « en vue » tant qu'il n'adopte pas une attitude réflexive à son égard (et lorsque c'est le cas, il identifie habituellement des actions plutôt qu'il ne prend conscience de son agir). La réflexivité est le moyen d'« unification » de l'ego de l'agent, des différentes perspectives – passées, présentes et futures – dans lesquelles il s'inscrit.

Cette réflexivité de l'agent s'exerce chez Schütz en arrière et en avant, comme saisie rétrospective et projective de l'action. L'action-en-cours, cependant, ne peut jamais être saisie dans sa réalisation. Chez Schütz, comme chez (Dewey, 1910), l'agent doit nécessairement s'« arrêter pour penser » à son action. Nous observons ici une fracture entre l'agir et la pensée de l'action, pensée qui, pour Schütz, n'est clairement pas envisagée comme une action en elle-même mais comme une *contemplation* ou une *capacité* qu'a l'acteur de juger sa propre action comme s'il était en suspension²⁸. Si la détermination de cette pensée comme une pensée *hors temps* est critiquable²⁹, elle implique cependant bien, comme le remarque Schütz, un décalage (« *step back* ») de l'acteur par rapport à l'action réalisée, où l'acteur s'envisage à la troisième personne comme un *acteur* extérieur qu'il observerait.

D L'observateur et l'action

L'action obtient son sens à travers le processus d'interprétation que détient l'acteur sur son propre cours d'action. Comprendre l'action pour une personne extérieure revient donc à retrouver ce sens. Notre accès à ce sens, en tant qu'observateur extérieur, varie cependant selon les types de position que l'on peut assumer. Schütz distingue quatre types de position : les consociés, les contemporains, les prédécesseurs et les successeurs (cf. schéma 3.11). Les « consociés » sont les individus qui partagent notre environnement, qui sont en ce moment présent dans notre monde quotidien. Les relations que nous entretenons avec eux sont les plus riches et les plus entremêlées : nous pouvons avoir une influence directe sur leurs actions, participer avec eux à des activités, etc³⁰. Les « contemporains » sont ceux qui partagent notre présent, qui

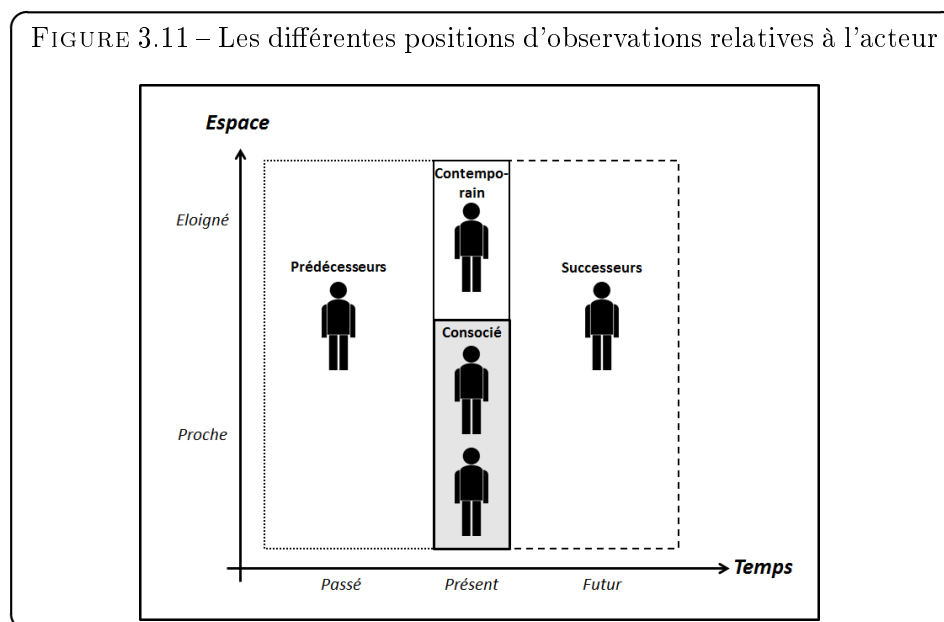
27. « La conscience, alors, ne s'apparaît pas à elle-même comme découpée en morceaux. Des mots tels que "chaîne" ou de "train" ne la décrivent pas convenablement telle qu'elle se présente elle-même en première instance. Elle n'est rien d'articulé ; elle coule. Une "rivière" ou un "flux" sont les métaphores par lesquelles elle est le plus naturellement décrite. En nous y référant par la suite, nous l'appelons le courant de pensée, ou de conscience, ou de la vie subjective. » (James, 1890, p.239)

28. Le temps de la réflexion peut néanmoins être beaucoup plus court, et presque négligeable comme durée par rapport au temps de l'action se déroulant.

29. La pensée peut être considérée comme une action (cf. Chap.1.2.1). Chez Schütz, cette distinction conduit à une sous-évaluation de la capacité réflexive des agents, cf. 3.2.2.A.

30. Le concept de co-présence et son analyse sont très présents dans les approches sociologiques de Goffman, (1974; 1963), Giddens (1987) et dans l'approche phénoménologique

FIGURE 3.11 – Les différentes positions d'observations relatives à l'acteur



vivent à notre époque mais qui sont spatialement éloignés, qui ne sont pas directement présents dans notre monde quotidien. Enfin, les « prédécesseurs » et les « successeurs » sont les individus qui n'ont pas d'influence directe sur notre présent ou notre monde quotidien, *i.e.* les personnes décédées qui nous ont légué un héritage et les personnes qui ne sont pas encore nées à qui nous laissons un héritage. Nous sommes influencés par les prédécesseurs (et nous influençons les successeurs) de façon plus lointaine et indirecte. De manière générale, les écarts entre ces quatre différentes positions s'évaluent en termes de capacité d'influence et de capacité de compréhension des actions d'autrui. Plus un observateur est proche de l'acteur agissant, plus il a de chances de comprendre l'action réalisée par sa proximité sociale et sa familiarité avec le monde quotidien de cet acteur. Il a éventuellement aussi plus de chance d'interférer avec son action³¹.

du corps de Merleau-Ponty (1969).

31. Pour Schütz, la distance entre l'observateur et l'individu réalisant l'action est une des caractéristiques fondamentales pour comprendre la particularité des théories de l'action dans l'approche phénoménologique. L'observateur, parce que visant des objectifs *théoriques* différents de ceux *pragmatiques* de l'acteur, possède un système d'intérêts différent de celui-ci. Sa proximité avec l'individu réalisant l'action est moins forte que celle d'un autre individu en situation de co-présence. Nous devons cependant remarquer qu'un observateur situé dans l'horizon des successeurs peut avoir plus de proximité avec l'individu réalisant l'action qu'un autre individu en situation de co-présence. Imaginons par exemple le cas où notre observateur est un historien faisant de la micro-histoire, et s'intéressant à ce qu'un individu particulier peut ressentir dans une situation spécifique, posons aussi que cet individu ait pour consocié une personne totalement étrangère à sa culture et à son univers social et indifférente à son devenir ; entre l'observateur et le consocié, c'est le premier qui a certainement le plus de chance de comprendre l'action de l'individu en ques-

E L'analyse scientifique de l'action

Le scientifique qui souhaite analyser l'action sociale des individus s'inscrit dans une de ces positions d'observation, le plus souvent celle du contemporain ou du successeur. Cet écart pour Schütz est important car au fondement de l'attitude « détachée » ou « désintéressée » que l'on attend habituellement du scientifique. Ce détachement signifie que l'observateur scientifique, même en situation de co-présence, adopte un autre « système d'intérêts » (« *system of relevances* ») que celui de l'acteur ; son objectif dans le compte rendu de l'action est différent de celui de l'acteur réalisant l'action.

« The constructs of the observer are, therefore, different ones than those used by the [actors], if for no other reason than the fact that the purpose of the observer is different from that of the interactors and therewith the systems of relevances attached to such purposes are also different. » (Schutz, 1963, pp.26-27)

Contrairement aux individus « normaux » qui sont inscrits dans une « situation biographique particulière », avec leurs intérêts et leurs buts, le scientifique doit s'abstraire de sa situation biographique pour appréhender objectivement son objet d'étude. Dans ce mouvement de détachement, les objets familiers qui avaient un certain aspect pour les individus plongés dans le monde du quotidien apparaissent sous un nouveau jour. Le « système d'intérêt » du scientifique le conduit à sélectionner des aspects (typiques) différents de cette même réalité.

« The system of relevances involved selects particular objects and particular typical aspects of such objects as standing out over against an unquestioned background of things just taken for granted (...) By resolving to adopt the disinterested attitude of a scientific observer (...) the social scientist detaches himself from his biographical situation within the social world. What is taken for granted in the biographical situation of daily life may become questionable for the scientist and vice versa ; what seems to be of highest relevance on one level may become entirely irrelevant on the other. The center of orientation has been radically shifted (...). » (Schutz, 1963, p.37)

A partir de cette position de décentrement le but spécifique du scientifique est de développer des constructions générales qui ont une large applicabilité et qui peuvent permettre d'interpréter correctement le sens subjectif que les acteurs confèrent à leurs actions dans des situations spécifiques, ou plus exactement *typiques*. Ces modèles d'agents-types – que Schütz appelle aussi les « homonculi » ou les « marionnettes » (« *puppets* ») – peuvent per-

tion. Ceci nous invite à penser que la variation des systèmes d'intérêts entre les individus ne vient pas seulement d'une distance spatiale ou temporelle.

mettre au scientifique d'analyser l'action humaine de manière rationnelle³².

3.2.2 Critique de l'action subjective et du vécu comme niveau de référence

A Le décentrement

Dans son *Esquisse d'une théorie de la pratique* (1972), Bourdieu affirme vouloir se démarquer de l'approche phénoménologique par un mouvement d'*objectivation*. Le scientifique, par ce mouvement, se décentre de sa relation de familiarité avec le monde du quotidien afin de pouvoir constituer la pratique comme un objet scientifique. Ce « déracinement », comme il le nomme, devrait permettre, entre autres, de se poser correctement la question des conditions de possibilités théoriques et sociales de cette situation de familiarité et d'observer que la « vérité des expériences » individuelles réside, au fond, « dans les structures qui les déterminent ».

Si l'intervention de ce dernier élément structuraliste ne correspond pas à la pensée de Schütz, le reste de la proposition de Bourdieu nous semble en revanche non pas s'opposer mais bien correspondre à l'intention théorique et à la méthode de Schütz.

« La connaissance praxéologique se distingue de la connaissance phénoménologique, dont elle intègre les acquis, sur un point essentiel : elle assume, avec l'objectivisme, que l'objet des sciences est *conquis* contre l'évidence du sens commun par une opération de construction qui est, indissociablement, une *rupture* avec toutes les "représentations préconstruites", telles que les classifications préétablies et définitions officielles. » (Bourdieu, 1972, p.237)

N'est-ce pas justement ce que défendait Schütz ? Si dans sa phénoménologie sociale les constructions des scientifiques doivent « *partir de* » plutôt que s'« *inscrire contre* » les constructions du sens commun, le mouvement de rupture est pourtant bien le même – car « *partir de* » ou « *s'inscrire contre* » sont les deux faces d'une même pièce, l'une plus charitable, l'autre plus revendicatrice. Il existe selon nous un parallèle extrêmement fort entre le point de vue de l'observateur et de son « système d'intérêt » chez Schütz et le point de vue de la *scholé* et de ses conditions sociales d'exercice chez Bourdieu³³.

Ce rapprochement partiel des conceptions de Bourdieu et de Schütz nous permet non seulement de pouvoir relever une critique illégitime, mais surtout de souligner la proximité entre ces deux auteurs en ce qui concerne la

32. Schütz distingue cependant l'« analyse rationnelle de l'action » de l'« analyse de l'action rationnelle ». Les homonculi sont des constructions scientifiques rationnelles mais peuvent tout à fait modéliser des types de comportement irrationnels.

33. Cf. (Bourdieu, 1994, Chap.7, Le point de vue scholastique).

compréhension de la relation du théoricien à son analyse du quotidien ou de l'« en pratique ». Le théoricien, contrairement à l'individu qu'il observe, n'est pas dans le quotidien ; il est ailleurs, décentré, effectuant ce même *pas de côté* que nous évoquions tout à l'heure dans le cas de l'acteur s'arrêtant pour penser à son action. Cette prise de recul du théoricien, considérée comme nécessaire par Bourdieu et Schütz, nous semblerait presque aller à l'encontre de l'idée d'« inscrire la théorie *dans la pratique* ». Quoique cette expression nous reste toujours énigmatique en ce qui concerne l'objet produit (que signifie ré-inscrire la théorie *en pratique* ? Et où pourrait-elle bien être, d'ailleurs, si elle n'est pas dans la pratique ?), cette injonction de Bourdieu est plutôt à lire comme un conseil pour le théoricien : il ne faut pas oublier les conditions sociales spécifiques dans lesquelles une théorie peut être produite³⁴. Mais une fois que ceci est admis, Bourdieu et Schütz s'accordent pour dire que le théoricien doit cependant se détacher du monde quotidien pour en prendre la mesure, pour le constituer en objet d'étude. Si la pratique théorique, comme toutes les autres pratiques, est bien rattachée à des conditions sociales d'exercice particulières, elle n'en demeure pas moins *particulière*. Pour observer l'action quotidienne des individus, le théoricien doit bien changer radicalement son « centre d'orientation »³⁵.

Ce mouvement de décentrement, présent aussi bien chez Schütz que chez Bourdieu, est selon nous une erreur de caractérisation de l'acte théorique qui découle directement du présupposé que le « monde du quotidien », ou le « domaine de l'*en pratique* » est premier. Expliquons ceci progressivement.

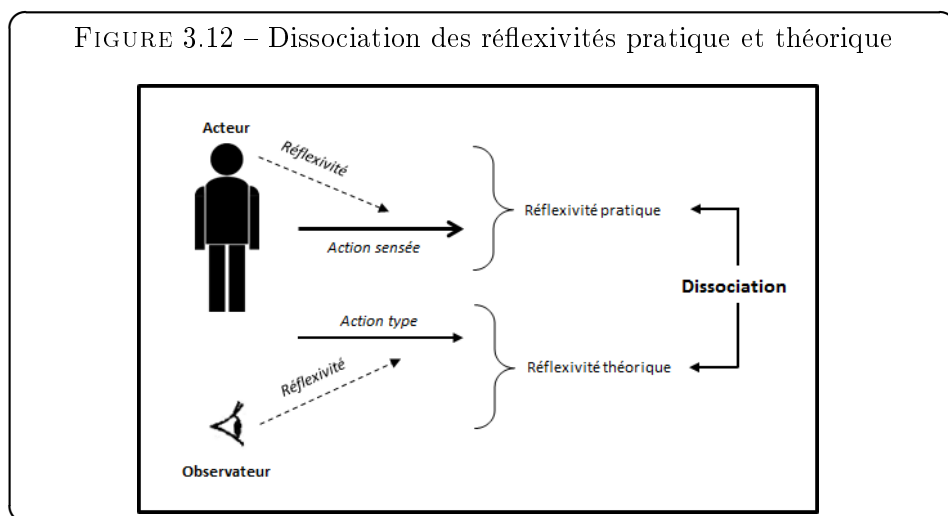
Les auteurs qui pensent que le décentrement est une condition nécessaire de l'exercice théorique font souvent l'erreur d'effectuer par ce décentrement une rupture entre la capacité réflexive des agents à concevoir leurs propres actions et la capacité du théoricien à saisir ces actions d'une manière plus abstraite, plus générale. Ce sont les *réflexivités pratiques* des agents et celles

34. Remarquons encore une fois le parallèle avec la pensée de Schütz : « Dans sa vie quotidienne, le chercheur en sciences sociales reste un être humain, un homme vivant parmi ses semblables, avec qui il est en relation de bien des manières. Et bien entendu l'activité scientifique elle-même se réalise dans une tradition de connaissance dérivée du monde social, elle est basée sur la coopération avec d'autres scientifiques, elle exige la corroboration et la critique mutuelle, et elle ne peut être communiquée qu'à travers l'interaction sociale » (Schütz, 1963, p.37). Cette inscription sociale de la position et de la connaissance du scientifique ne doit cependant pas masquer le fait que, pour Schütz, la pensée scientifique est une pensée d'un genre spécifique qui nécessite un détachement de cette position sociale « biographique ». Au contraire chez Bourdieu, les scientifiques doivent apprendre à reconnaître leur position sociale et « biographique » particulière de scientifiques ; leur *ethos* de chercheurs universitaires. Mais cette reconnaissance a chez Bourdieu la même finalité que le détachement chez Schütz. Il s'agit dans les deux cas de se rendre compte que l'exercice de la théorie est une pratique particulière, différente des autres pratiques sociales, avec sa propre logique, ses propres conditions de possibilités, ses propres buts et ses propres productions.

35. (Schütz, 1963, p.67). Dans les deux cas on souligne la spécificité du théoricien. Seulement, chez Schütz, cette spécificité est pensée comme un détachement d'une position sociale particulière, tandis que chez Bourdieu elle *est* une position sociale particulière.

théoriques des scientifiques qui sont opposées. Or il nous semble que dans ces deux cas, tous les individus (ceux du quotidien ou les scientifiques) font preuve de la même faculté à réfléchir sur l'action. Le scientifique ne produit pas une réflexion d'un *genre* théorique tandis que le reste des individus produiraient des réflexions d'un *genre* pratique. Pour le dire autrement, le scientifique n'est pas détaché du monde quotidien, comme s'il s'était arraché aux circonstances subjectives de la vie quotidienne pour aller vers l'objectivité d'un monde théorique. Si son « centre d'orientation » a effectivement bien été modifié, si ce qu'il prend pour acquis – le « taken for granted » – change effectivement, ce changement de perspective ne correspond cependant pas à une transmutation vers un monde théorique. Certes, il existe bien, comme le souligne Schütz, des choses comme les « abstractions » qui sont typiques, ou en tout cas plus spécifiques, au « monde scientifique » ou à une « situation de scientifique ». Mais le problème dans cette approche est, premièrement, que l'analyste est le seul à pouvoir s'inscrire dans cette situation réflexive particulière, et, deuxièmement, qu'il ne semble y avoir qu'un seul type de perspective scientifique, *i.e.* la perspective théorique, abstraite et objective. Si les mécanismes décrits par Schütz dans sa cinétique de décentrement sont à notre avis très justes (ils décrivent globalement ce à quoi correspond un changement de perspective sur la pratique), la polarité duale et dualiste entre le théorique et le quotidien ne semble pas tenir. Schütz avait pourtant effectué un pas dans la bonne direction en identifiant des « réalités multiples » – qui correspondraient aujourd'hui pour nous à différentes conceptions de la pratique – et en déterminant des moyens de passer des unes aux autres. Mais il n'a pas été capable de dépasser l'antagonisme entre le théorique et le pratique précisément parce qu'il a institué la réalité du monde pratique comme première, et qu'il en a fait un niveau de référence. Avec le schéma (3.12) nous pouvons comprendre pourquoi cette idée du décentrement, lorsqu'elle s'inscrit sur l'opposition théorique/pratique, peut avoir des conséquences problématiques.

Pour quelle raison devrions-nous penser qu'il existe une différence entre l'acteur qui réfléchit à son action et un théoricien qui essaierait également de rendre compte de cette action ? Les agents pensent-ils différemment du théoricien ? Leur réflexivité s'exerce-t-elle de manière différente lorsqu'ils pensent à l'action ? Rien de moins sûr. Il nous semble en tout cas que la question de l'équivalence entre la réflexivité du théoricien et celle, quotidienne, des individus doit être posée. Nous y répondrons de façon plus détaillée au chapitre 5 (Complément 2), mais permettons-nous d'avancer sur nos conclusions en indiquant qu'il n'existe pas deux genres de réflexivité, une théorique et une pratique, mais bien une seule et même capacité réflexive tournée vers différents objectifs et éventuellement appliquée avec des différences d'intensité. Nous n'avons pas d'un côté des connaissances pratiques de l'action et de l'autre des connaissances théoriques. Le « pratique » et le « théorique » sont deux orientations possibles qui permettent de qualifier (de manière relative



l'une à l'autre) des perspectives et des objets produits, mais ils ne permettent pas de différencier deux genres d'action ou deux genres de connaissance³⁶.

Le décentrement n'est donc pas un mouvement propre au scientifique. Et l'on ne trouvera pas dans ce mouvement quelque chose qui puisse nous permettre de fonder la distinction entre l'analyse théorique de l'action et l'utilisation quotidienne d'un discours et d'une pensée de l'action. Ce décentrement, s'il vient s'inscrire comme chez Schütz entre les individus agissants et l'analyste observant, aura toujours le défaut de créer de toute pièce un monde de l'action existant, réel, ou *plus* réel, et un monde théorique de l'interprétation de l'action, abstrait et approximatif.

B Les variations de l'action du point de vue de l'acteur

Schütz suppose que l'acteur donne un sens à son action en l'interprétant. Une fois interprétée, l'action devient une unité de sens stable posée sur le monde du quotidien ; elle devient une réalité sensée. L'analyste de l'action doit ensuite essayer de retrouver cette réalité subjectivement vécue de l'action.

La deuxième critique que nous adresserons à la conception de l'action chez Schütz concerne cette réalité de l'action interprétée par l'acteur. Selon nous, le vécu de l'action interprétée n'est pas une réalité tangible déterminée une bonne fois pour toute. L'acteur a la capacité de réinterpréter son action de nombreuses fois selon plusieurs perspectives. Schütz avait bien identifié ce travail réflexif de composition rétrospective et de projection de l'action à l'œuvre chez l'acteur agissant. Il n'a en revanche pas pris en compte la capacité des acteurs à ré-effectuer ce travail réflexif de de multiples reprises

36. Cf. sur ce point une réflexion intéressante de Latour sur l'opposition entre savoirs pratiques et savoirs théoriques (Latour, 1996).

au cours de l'action ou une fois celle-ci terminée. Si le sens de l'action dépend de cet effort d'interprétation de l'acteur, nous devons alors nous attendre à ce qu'il puisse exister plusieurs sens superposés pour un même processus d'action.

Si nous reprenons le schéma 3.10 (p.182), nous voyons bien que la compréhension rétrospective d'un processus d'action peut changer le sens de ce processus ainsi que la segmentation des actions correspondant à ce nouveau sens. Schütz pourrait nous faire remarquer qu'il ne s'agit là que d'une ré-interprétation et non pas du sens *vécu* au moment de l'action. Mais il aurait alors bien du mal à concilier cette réponse avec sa propre conception de l'action puisque, selon lui, rappelons-nous, l'action n'a pas de sens au moment où l'acteur la réalise. Elle en acquiert un lorsque l'acteur effectue un pas de côté, lorsqu'il pense à son action de l'extérieur. Nous admettons Schütz que les individus ne pensent pas à leur action en tant qu'action à tous les moments de leur vie quotidienne, et que la réflexivité est bien le moyen par lequel les actions acquièrent leur sens chez un individu. Nous devons cependant reconnaître, contre Schütz, que cette réflexivité, pour un même processus d'action, peut s'exercer de nombreuses fois et aboutir à de multiples sens différents.

On peut effectivement établir que la réalité de l'action est seulement celle qui apparaît à l'acteur au moment présent de son action, peu importe les recompositions ou les projections. Par exemple si nous observons une personne prendre un crayon, nous pourrions dire que son action est de « prendre un crayon ». Mais si l'acte de prendre ce crayon est conçu autrement par l'acteur, dans le cadre d'une activité plus large, comme par exemple « écrire » où ce geste de « prendre un crayon » n'aurait pas d'importance, la réalité de l'action deviendrait l'acte d'écrire. Mais si, une fois cette activité terminée, nous demandions à cet individu « qu'as-tu fait avec le crayon ? », l'acte de « prendre le crayon » serait rétrospectivement pensé par l'acteur comme une action qu'il a effectivement réalisée ; il ne nous dira pas « je n'ai pas *pris de crayon*, j'ai simplement *écrit* ». Si nous ramenons l'action à la seule conscience de l'individu au moment où il réalise l'action, nous obtenons une définition très stricte et très stable de l'action réelle, mais qui pose énormément de problèmes. Pour ne donner qu'un exemple, en termes de responsabilité, nous ne pourrions pas attribuer une action à un individu s'il n'en a pas eu conscience au moment de sa réalisation (« je ne me suis pas servi du crayon, puisqu'au même moment j'étais en train d'écrire ! »). Nous voyons rapidement que cette conception de l'action n'est pas suffisante pour rendre compte du fait qu'un individu puisse être présent dans plusieurs activités *à la fois*³⁷. D'autre part, elle ne permet pas de bien rendre compte de la

37. Admettons peut-être cependant que, mentalement, au présent de notre action, lorsque nous effectuons un effort réflexif pour nous la représenter, nous n'avons à l'esprit qu'un sens précis de l'action. Nous ne pensons pas *en même temps* aux multiples aspects de notre action, à sa sémantique multiple. En revanche, même si cette ubiquité de la représentation de l'action semble difficile à supposer, nous pouvons toutefois faire

notion de *fait* qui, dans ce réalisme de l'action, suppose une adéquation de l'action subjectivement pensée au fait. Or les faits peuvent être sujets à différentes caractérisations, parfois contradictoires, ne serait-ce qu'en fonction de la position des individus qui les ont vécus. Et nous n'avons, à notre connaissance, aucune indication chez Schütz pour savoir comment le théoricien peut surmonter cette pluralité d'interprétation d'un même fait.

Le point de vue de l'acteur, de l'action vécue, est un cadre particulier (et limité) de représentation de l'action. Un cadre qui n'est cependant pas « plus réel » parce qu'on pourrait attribuer à une action un sens issu d'une conscience subjective et quotidienne. Nous faisons *aussi* d'autres choses que ce que nous voulons ou pensons être en train de faire. Par conséquent, il est peu probable que l'on puisse trouver dans les constructions ordinaires produites par les acteurs un moyen objectif pour identifier des actions réelles. Le vécu subjectif et personnel de l'action ne nous semble pas, non plus, un point de départ plus stable ou plus objectif pour étudier l'action. D'un point de vue subjectif l'action est en perpétuelle recomposition (projective, rétrospective, narrative) ; on interprète et on réinterprète notre action très fréquemment et de façon très différente au cours de l'action. Essayer de dire ce que l'on fait, ce que l'on a fait, ou ce que l'on projette de faire va aussi varier en fonction de l'endroit où nous nous situons par rapport à cette action, et éventuellement aussi en fonction des interlocuteurs auxquels nous donnons un compte rendu de l'action réalisée.

C Les ambiguïtés de la quotidienneté

Troisième défaut de l'analyse de Schütz : si la notion de quotidienneté permet de donner un sens plus précis au « domaine de la pratique », elle ne peut cependant rester l'unique domaine de référence pour la pratique, et elle n'est par ailleurs en elle-même pas dénuée d'ambiguïté. Ceci pour une raison simple : les agents sociaux ont la capacité de s'inscrire dans différents types de rapport au monde mais de manière tout aussi naturelle et habituelle que sous le mode de la quotidienneté. La réflexivité, en premier lieu, est un acte du quotidien. Les agents peuvent par l'exercice de cette réflexivité passer très naturellement d'un régime de représentation de leur action à un autre. Nous pouvons en effet nous concevoir comme assis face à un bureau, comme en train de travailler au milieu de notre journée, comme participant à un programme de recherche, etc. Chacune de ces actions que nous pouvons être *en train* de faire implique son régime particulier, son agencement des objets

l'hypothèse que les individus sont capables de changer très rapidement de niveau d'action considéré, ainsi que de superposer différents plans d'actions. Il nous arrive en effet fréquemment de nous demander : « Je veux réaliser en même temps l'activité X et Y, comment agencer mes actions pour réaliser à la fois ces deux activités? », par exemple : « On m'a demandé d'aller poser ce colis à la poste (activité X), et je dois mettre de l'essence dans la voiture (activité Y), quel parcours dois-je emprunter pour faciliter la réalisation de ces deux activités à la fois? ».

et des actions, une forme chaque fois particulière de projection et de rétroprojection du « soi » dans l'action. Assis face à notre bureau, nous pouvons envisager de poser les mains sur le bord du bureau et de nous repousser avec notre chaise pour avoir la place de nous relever ; en train de travailler, nous pouvons envisager qu'il est temps de faire une pause pour aller déjeuner et reprendre notre travail plus tard dans l'après-midi ; participant à un travail de recherche, nous pouvons nous penser dans une étape préliminaire de collection des sources et des références.

Vis-à-vis de ces différents rapports à l'action, il nous semble que, pour la majorité des théoriciens de la pratique, le « monde pratique » – le réel ou le concret de l'action – correspond intuitivement seulement à un de ces régimes, en l'occurrence au régime le moins réflexif et le plus matériel. Cette association, que nous retrouvons de manière fréquente dans le tournant pratique, est probablement une conséquence de la forme spécifique qu'ont prises les analyses philosophiques du vécu humain. Ceci est particulièrement évident chez Bergson et Heidegger qui, dans leurs analyses métaphysiques de la « conscience de la durée » ou du « Dasein » se débattent avec des conceptions du monde si peu familières que les exemples qu'ils utilisent pour progresser peuvent nous faire penser à l'idée d'un sujet ignorant, à l'image du nouveau-né qui avance lentement à la découverte du monde. Des formes se détachent ; le « moi », la « conscience », la « durée », l'« être-au-monde » ; et elles s'inscrivent progressivement dans un environnement que le sujet commence à comprendre à partir de son action et de son engagement dans le monde. Si l'on transpose de manière brute ces cinétiques rudimentaires aux comportements des agents sociaux, nous obtiendrons effectivement des individus qui interagissent dans leur quotidien avec les formes les plus simples qui les entourent dans leur perception du monde ; à savoir les objets matériels, les autres individus présents dans leur vision périphérique, et peut-être quelques phrases. Mais la notion de quotidienneté n'a certainement pas libéré les individus de leur condition d'« imbéciles sociaux » ; ils ont toujours une appréhension très sommaire de leur vie ordinaire, et ne sont pas capables de se projeter réflexivement au-delà des situations locales.

Les théoriciens de la pratique se trouvent cependant dans une position paradoxale car, malgré cette association intuitive de la notion de pratique à celle de la quotidienneté, ils semblent pourtant ne pas avoir de problème à considérer que les agents sociaux peuvent être dans un rapport pratique au monde lorsqu'ils effectuent des activités moins routinières et plus complexes (cf. par exemple l'ensemble des études sur les pratiques expérimentales en sciences naturelles). Par conséquent, deux solutions s'offrent à nous : soit il nous faut réformer la notion de quotidienneté, soit nous devons détacher la notion de pratique de la quotidienneté. En réalité nous devons nous engager sur ces deux voies à la fois, car si la notion de pratique peut effectivement être envisagée en dehors de la quotidienneté, le rapport au quotidien reste un élément important de l'analyse des pratiques.

Lorsque l'observateur décide de s'intéresser à la pratique dans son rapport au vécu quotidien des agents, il doit prendre en compte l'épaisseur de ce quotidien – c'est-à-dire la pluralité des régimes possibles du quotidien – et préciser le régime qui l'intéresse. Il doit par exemple préciser s'il s'intéresse au rapport d'un individu au contexte matériel qui l'entoure, ou à sa situation professionnelle, ou à son projet personnel, etc. Chacun de ces différents régimes peut être analysé sous le mode de la quotidienneté, *i.e.* on s'intéresse dans chacun de ces cas à la façon spécifique dont l'individu se déplace dans tel contexte pratique, comment il définit sa trajectoire, comment il envisage ses actions au sein de ce régime, comment il se conçoit en tant que sujet, etc. Et aucun de ces régimes n'épuise à lui seul le sens total du quotidien, ou dit autrement, aucun de ces régimes ne peut jouer à lui seul le rôle de réalité concrète de référence.

La quotidienneté reste un mode de référence incontournable pour apprécier, depuis une position d'observation, l'action d'un individu. Parce qu'elle nous est familière – nous avons par exemple une idée très claire de la façon dont nous nous déplaçons quotidiennement dans un environnement matériel, comment nous appréhendons les encadrures de portes, les marches d'escaliers, les trottoirs, etc. –, la quotidienneté en son sens le plus restreint est le régime de l'action pratique qui nous semble le plus tangible. Il semble en effet que, même si cet individu peut se représenter son action selon différents régimes, le mode de la quotidienneté soit une référence incontournable de la pensée de l'action. Quelles que soient les actions que nous envisageons, nous revenons toujours à un moment ou un autre à des niveaux très élémentaires de la quotidienneté (dont le niveau le plus bas est certainement l'engagement physique de nos corps dans un monde matériel) ; nous devons toujours envisager d'ouvrir des portes, de tourner à des croisements de rues, de savoir quoi manger et où dormir.

L'importance de l'analyse de l'action sous ce mode de la quotidienneté le plus primaire ne doit pas être négligée. Cependant, nous devons bien voir que la nécessité de se nourrir à un moment de la journée ne doit pas nous obliger à rapporter tous les rapports au monde des individus à ce mode du quotidien primaire. Ou plutôt, nous devrions voir que tous les régimes d'action dans lesquels un individu peut s'inscrire *en même temps* ont chacun leur propres « contraintes pratiques », et qu'ils peuvent être envisagés de façon similaire à cette logique de la quotidienneté primaire.

Dans l'évaluation de certaines situations d'action, il peut être sensé de nous référer à un sens très rudimentaire de la quotidienneté, dépendant des corps physiques et du temps vécu au présent par les acteurs. Cette référence est d'autant plus efficace qu'elle nous est à tous familière ; sa tangibilité nous apparaît de manière évidente. Mais ce niveau du quotidien n'est pas unique, d'autres régimes d'action peuvent être pensés dans une logique du quotidien. Les individus peuvent se penser comme engagés à un niveau d'action plus général, plus abstrait. Ils peuvent penser agir pour des causes (*e.g.*

comme pour défendre une cause idéologique) et orienter leurs actions en fonction de ces causes. De leur point de vue, ces actions peuvent être engagées de manière toute aussi naturelle et ordinaire que des « ouvertures de porte ». Il s'agit d'actions *quotidiennes* qui ne dépendent cependant pas du régime de la quotidienneté primaire. Les agents peuvent d'ailleurs parler de l'« état d'avancement d'une cause », et s'y sentir impliqués, en abandonnant le référentiel de l'action individuelle et en passant à un régime d'action où l'évaluation des *choses qui se font* n'est plus rapportée à un étalon du vécu subjectif du temps présent. Il s'agit toujours de la mise en œuvre pratique d'une action, mais le sens de cette action est détaché d'une quotidienneté primaire et attaché à un autre domaine de référence.

Nous en tirons donc deux conclusions :

(1) Le « mode de la quotidienneté » qui nous semble le plus évident et qui nous est le plus familier (au point de le concevoir parfois comme un domaine de référence unique) est un régime d'action d'une sémanticité rudimentaire, proche du vécu de l'instant présent dans l'expérience humaine et du rapport de notre corps physique au monde matériel.

(2) D'autres régimes d'actions peuvent cependant être analysés dans une logique similaire à celle de cette quotidienneté primaire. Les individus peuvent se représenter comme les sujets d'une action selon des cadres spatio-temporels relativement différents. Ces représentations différentes sont toutefois tout aussi naturelles et ordinaires pour les acteurs que la pensée de la quotidienneté primaire. Dans ces autres régimes, les individus envisagent simplement leurs actions, leurs comportements, leurs stratégies d'adaptation à un environnement et d'ajustement à des situations, d'une manière tout à fait différente de ce qu'ils peuvent envisager dans un régime de quotidienneté primaire. Cela ne signifie pas que ces régimes n'ont, entre eux, aucune commune mesure, mais seulement que l'évaluation de l'action change de référentiel.

D Les formes d'action non-localisées au niveau du vécu

Dernière critique, l'analyse de l'action subjectivement vécue délaisse totalement les autres formes de saisie de l'action qui ne dépendent pas directement du sujet réalisant l'action. Dans sa critique de la phénoménologie, Bourdieu soulignait qu'il ne fallait « jamais perdre de vue que la vérité des expériences réside (...) dans les structures qui les déterminent », autrement dit que les agents qui exercent leur capacité d'interprétation subjective sont tous également soumis à des mécanismes structurels (et nous pourrions ajouter aussi cognitifs), que les théories centrées sur la représentation spontanée de l'action par les agents oublient de relever.

Une manière d'établir cette critique sans avoir à retourner vers les structures objectives pourrait être, plus simplement, de remarquer que le but de l'observateur n'est pas toujours de retrouver le sens de l'action depuis le

point de vue de l'individu la réalisant. Il peut tout à fait être sensé de caractériser le processus d'action d'un individu différemment de la façon dont celui-ci en a conscience. Si nous voulions par exemple analyser la façon dont se comporte un individu particulier dans son interaction avec un objet spécifique, *e.g.* un ordinateur, nous pourrions construire un homunculus typique de sa relation avec cet objet technique sans que les actions que nous identifions soient conscientisées ou représentées comme des actions pour l'individu en question. Nous pourrions trouver de nombreux autres exemples, dans le tournant pratique, dans lesquels les analystes peuvent vouloir analyser des logiques d'actions, des pratiques, qui ne dépendent pas du vécu d'un individu spécifique³⁸.

Les théoriciens de la pratique peuvent considérer comme « en pratique » des études qui ne sont pas directement liées à la quotidienneté ou aux régimes d'actions pratiques dans lesquels peuvent s'inscrire les individus. Qu'y a-t-il alors de *pratique* dans ces études ? Tout simplement le fait de s'intéresser à une forme d'action (1) qui permet d'expliquer le comportement des individus ou la formation de certaines structures sociales et (2) qui met en opposition un domaine concret sur de l'abstrait (ou du réel sur de l'idéal, ou du dynamique sur du stable). Cette opposition n'est pas fixée d'emblée ni rapportée au domaine de référence du quotidien.

E Supprimer l'axe référentiel du vécu quotidien

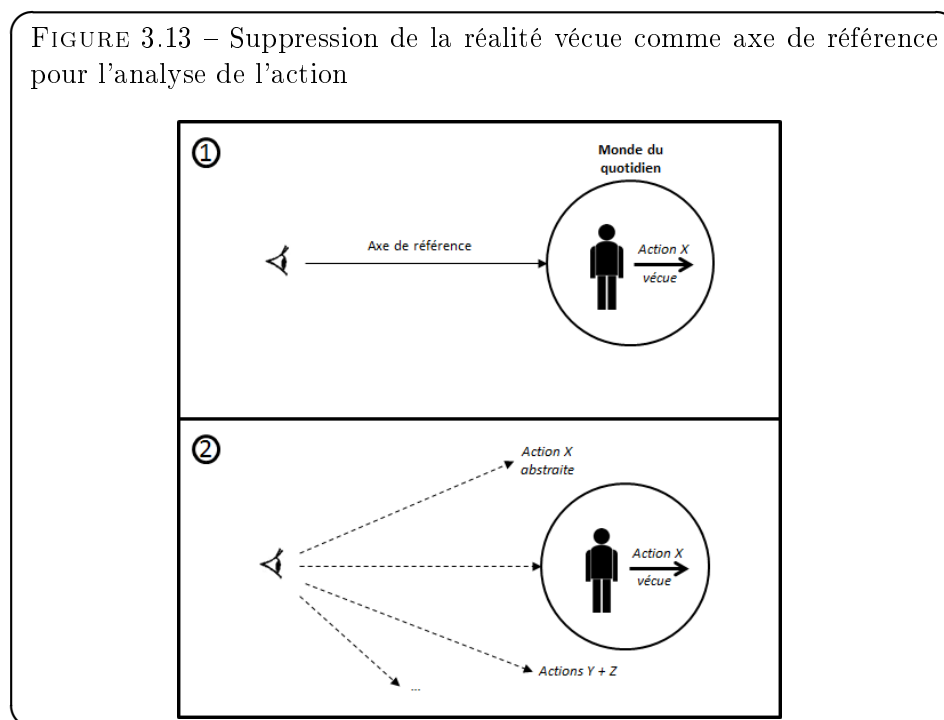
Pour généraliser notre dernière critique, il nous semble que le problème de la phénoménologie de l'action chez Schütz tient à ce que l'observateur est toujours orienté vers l'individu – et ses représentations – dans son quotidien. En instituant ce niveau de réalité du vécu comme un niveau primordial, Schütz s'ôte la possibilité de voir émerger d'autres formes d'observation de l'action, d'autres sens qui ne sont pas saisissables au niveau de ce quotidien du sens commun (pour autant que l'on puisse prendre l'existence de ce quotidien du sens commun – auquel n'appartiennent pas les théoriciens – au sérieux).

Il nous semblerait plus judicieux de ne plus prendre cette orientation vers la réalité du monde quotidien comme point de référence pour l'analyse de l'action (cf. schéma 3.13). La relation de l'observateur à l'action peut à notre avis assumer différents points de vue au regard desquels cet axe « observateur/acteur subjectif » ne constitue pas une référence normale ou naturelle à laquelle devraient se conformer toutes les interprétations de l'action.

Lorsqu'on analyse par exemple le processus de théorisation d'un individu – *i.e.* la façon dont un scientifique va développer une théorie –, le niveau du quotidien tel que défini par Schütz ne peut fonctionner comme niveau de

38. Cf. les quelques exemples des analyses des pratiques de long-terme citées par (Rouse, 2007).

FIGURE 3.13 – Suppression de la réalité vécue comme axe de référence pour l'analyse de l'action



référence. Les actions suivies par le théoricien dans son processus de théorisation, c'est-à-dire celles que l'on aura tendance à retenir pour expliquer comment il est parvenu à formuler sa théorie, ne seront qu'une infime sélection dans la totalité de sa vie quotidienne (« il développe un calcul », « il taille son crayon », « il se lève et va chercher un café », « il discute avec un collègue », etc.). On peut éventuellement envisager que le quotidien de cette personne comprise comme « scientifique » ne concerne que ses actions qui sont liées à son objet d'étude scientifique. Mais ne s'agit-il pas déjà ici d'un homunculus ? D'une abstraction des fragments de la vie quotidienne d'un individu qui ne concernent que son personnage scientifique ?

Le problème que nous avons ici est d'opposer une conceptualisation abstraite de l'action effectuée par un observateur et un vécu naturel de référence réalisé par l'individu observé. Si nous considérons que ce niveau du vécu n'est pas un niveau de référence réel mais bien un autre niveau possible de conceptualisation de l'action, la majorité des problèmes auxquels se confronte la phénoménologie de l'action chez Schütz disparaîtront. C'est en tout cas ce que nous avons l'intention de suggérer dans la conclusion de ce chapitre. L'action est mieux conçue comme une interprétation qui donne sens à notre agir, et non pas seulement à notre agir quotidien. L'intuition que notre quotidien est un niveau d'appréhension plus réel de l'action est une illusion due à notre familiarité avec ce niveau de saisie de l'action. En tant qu'acteurs, la majorité des actions que nous nous représentons est liée

à ce quotidien. C'est pour cette raison que la majorité des analyses de la pratique pourra prendre ce niveau comme référence pour analyser l'action humaine. Mais il ne faut pas inférer qu'à partir de cette gestuelle quotidienne si familière nous pourrions obtenir une discrétisation pré-établie de l'action. Dans certains cas, il est nécessaire de sortir de cette interprétation de l'action imprégnée du quotidien pour obtenir une meilleure saisie du processus d'action en fonction de nos objectifs d'interprétation.

F Récapitulatif

1. Avec l'analyse de l'*action vécue* que nous venons de mener, nous avons pu donner un sens plus précis à l'expression jusqu'alors énigmatique de l'« *en pratique* ». L'*en pratique* (ou le « domaine de la pratique ») correspond au niveau de l'expérience humaine individuelle, à notre sentiment habituel et familier du temps qui passe et de l'espace qui nous entoure, que nous percevons de manière limitée. Pour la majorité des analyses *en pratique*, les notions de *localité* ou de *réalité concrète* renvoient également à ce niveau théorisé par Schütz du « monde du quotidien ».
2. Schütz nous a par ailleurs fourni des outils intéressants pour analyser la formation des actions interprétées : la « typicalité » – inspirée de Weber –, les « systèmes d'intérêts » propres à des situations d'observation particulières, une typologie de la relation acteur-observateur selon des horizons spatio-temporels différents.
3. Le défaut majeur de cette approche phénoménologique de l'action est cependant que le sens de l'action interprétée nous est uniquement donné à partir du vécu subjectif des individus qui ont réalisé l'action. Si les phénoménologues de l'action tel que Schütz peuvent éventuellement construire des modèles typiques de l'action éloignés de ce sens subjectivement vécu, ces modèles sont cependant toujours construits à partir de lui ; il reste le niveau de référence.
4. Dans le tournant pratique, on trouve à la fois (et c'est paradoxal) cette idée largement répandue que la pratique a quelque chose à voir avec la quotidienneté dans laquelle s'inscrit l'action concrète des individus, et des études qui se focalisent sur des formes de pratique qui ne sont pas directement liées à ce mode de la quotidienneté. La notion de quotidienneté éclate d'ailleurs à partir du moment où l'on considère qu'elle est plus épaisse que ce que veulent bien reconnaître les auteurs du tournant pratique ; elle peut être plurivoque, investie de différents sens par les individus agissants qui peuvent adopter plusieurs perspectives sur leur propre action dans un même cours d'action.
5. Nous avons considéré plusieurs problèmes qui découlent directement de cette inscription du sens subjectivement vécu ou du « monde du

quotidien » comme niveau de référence : (1) les difficultés de rendre compte des re-compositions des actions par les individus les réalisant et (2) la difficulté d'expliquer d'autres conceptions de l'action qui ne sont pas centrées sur les individus, la distinction non-justifiée de la réflexivité *pratique* des acteurs et *théorique* des scientifiques.

6. Nous avons enfin indiqué une solution possible qui consiste à ne plus prendre le « monde du quotidien » pour une réalité première, mais plus simplement comme une localisation spatio-temporelle particulière de l'interprétation de l'action. De même, les « actions subjectivement vécues » ou « concrètes » ne sont qu'une forme possible d'interprétation de l'action.

3.2.3 Supplément : le parallèle avec l'herméneutique et la narration de l'action.

Dans la tradition interprétative de l'action, on trouve parallèlement aux développements de la phénoménologie ceux de l'herméneutique de l'action. Dans les deux cas, l'objectif d'une analyse de l'action est de montrer comment le processus d'interprétation fait naître le sens de l'action qui n'est pas naturellement contenu dans le processus d'action lui-même. Chez Schütz ou Weber, le processus d'interprétation est situé au niveau de l'individu réalisant l'action, le sens de l'action est subjectivement vécu par l'acteur.

L'herméneutique de l'action, qui part également du processus interprétatif, localise plus souvent l'origine du sens chez l'interprète. Ainsi chez (Gadamer, 1975) ou chez (Ricoeur) la conceptualisation du processus d'action part du lecteur ; de même que le sens d'un texte n'est pas identifié à l'intention qu'avait son auteur mais émerge à travers un processus d'interprétation, l'action est interprétée du point de vue de l'observateur. Dans les prolongements de cette conception de l'action, on trouve cependant des descriptions de l'action du point de vue individuel – *i.e.* de la personne qui réalise l'action, qui en est l'auteure – qui rejoignent les idées de Schütz sur l'appréhension rétrospective et projective de l'action. L'acteur s'inscrit comme dans une narration de l'action où il se constitue en tant que sujet de cette narration³⁹. L'étude de l'action individuelle à travers la narration permet à travers l'analyse des effets de formulation et de reformulation du « je » dans un récit

39. Sur les narrations cf. (Carr, 1986), (Ricoeur), (White, 1987) et (Collingwood, 1993). Les questions que l'on retrouve en philosophie de l'histoire sur la réalité des événements, leur interprétation et la façon dont on les raconte sont extrêmement proches des questions que nous nous posons ici sur l'action. *Événements, faits et actions* sont en effet des concepts intrinsèquement liés. Dans cette philosophie, on trouve des oppositions similaires : alors que White va par exemple considérer que les événements existent comme le pense Davidson dans la philosophie analytique de l'action, Ricoeur va défendre inversement que nos narrations sont des interprétations qui structurent la réalité. David Carr, inspiré de la phénoménologie, défendra enfin que si les narrations structurent la réalité, c'est qu'elles font partie de cette réalité en tant que configurations de l'expérience humaine.

de dégager quelques outils supplémentaires de la conceptualisation de l'action. On trouve en particulier des réflexions intéressantes sur les variations du « je », c'est-à-dire de la conception biographique d'un « soi », au cours de l'action. Ces développements vont cependant à l'encontre de l'idée qu'il n'existe qu'une seule réalité de l'action même d'un point de vue subjectif.

L'herméneutique de l'action, butte cependant sur deux problèmes que nous ne ferons qu'indiquer ; un similaire à celui de la phénoménologie et un autre qui lui est propre :

— De la même manière que chez Schütz, l'herméneutique de l'action oublie de voir que le but de l'analyste de l'action (ou d'un observateur) n'est pas uniquement de rendre compte de la réalité de l'action telle qu'elle est vécue par l'acteur, ou telle qu'un interprète va lui donner sens pour sa propre compréhension et sa propre action.

— Dans une herméneutique radicale, l'action n'a de sens que pour un interprète (ou pour chaque génération d'interprètes). Il nous semble cependant que nous pouvons en tant qu'observateur approcher le sens qu'un acteur donne à sa propre action. Cette « synchronisation » est rendue possible par une certaine extériorité, si ce n'est du sens lui-même, au moins d'une quelque chose qui permet à différents individus de comprendre plus ou moins la même chose, d'avoir plus ou moins la même compréhension de l'action. Cette extériorité que nous expliquerons par le phénomène de la « stabilisation » (dont nous étudierons aussi les aspects sociaux) est en grande partie absente de cette conception herméneutique radicale de l'action⁴⁰.

40. cf. Chapitre 5, Complément 1 : Extériorisation et formes stables.

Conclusion : vers une conception interprétativiste de l'action

Au regard des difficultés évoquées dans les deux sections précédentes, notamment vis-à-vis de la discrétisation de l'action, nous proposons l'idée qu'il puisse exister des actions ou des séquences d'actions réelles, objectives, sur lesquelles nous pourrions nous appuyer dans notre analyse de l'action et des pratiques. Nous avons en effet observé que, dès que l'on pose un découpage particulier de l'action que l'on suppose naturel, d'autres types de descriptions de l'action, prises selon des perspectives d'observation différentes, deviennent difficiles voire impossibles à concilier avec ce découpage particulier. Est-ce à dire que nous n'avons pas encore trouvé le bon découpage ? Non. Nous pensons plutôt que nous ne pourrions pas trouver une séquence définitive qui puisse rendre compte de la totalité des pratiques. Pourquoi ? Est-ce parce que, comme le pensaient les anti-théoriciens de la pratique, l'action se déploie dans un monde pratique qui ne peut être conceptualisé sans perdre sa substance ? Nous ne le pensons pas non plus. Produire un concept d'action n'a pas pour objectif d'extraire la substance de l'action réelle. Au contraire, si nous prenons le parti de penser que l'action réelle n'existe pas, il nous faut comprendre nos concepts d'action comme des moyens de saisir le réel, de produire un ordonnancement sensé à partir duquel nous pouvons nous orienter dans le monde. Voilà donc pourquoi nous ne pourrions trouver de découpage définitif de l'action : car l'action n'est pas une inscription ontologique dans le monde, mais un moyen de saisir, d'interpréter et de réinterpréter notre agir ainsi que l'agir des autres individus, de re-saisir ce qui s'est passé, d'en enrichir la compréhension.

Cette approche de l'action n'a en soi rien d'original. De nombreux auteurs comme (Austin, 1975), (Habermas, 1987), (Sacks et Jefferson, 1995) ou plus récemment (Quéré, 1990) se sont penchés sur l'analyse des actes de communication ou de langage dans la structuration des actions et des activités⁴¹. Nous nous en inspirerons d'ailleurs en partie. Allant dans leur sens, nous aimerions montrer que le langage (et plus généralement toute forme de conceptualisation ou de production) permet de saisir et de donner du sens à notre agir passé et également d'organiser l'action future. Cela ne signifie pas, bien entendu, que nous pouvons changer les actions passées ou la manière dont elles ont été comprises, cela veut simplement dire que nous pouvons éventuellement les re-caractériser, en vue par exemple de la projection d'une action future. Cela ne signifie pas non plus que le sens de l'action tel qu'il a été subjectivement vécu par l'acteur à un moment précis peut être modifié

41. « Les concepts du langage de l'action ne représentent pas d'abord des états ou des processus réels, indépendants; ils instruisent des opérations réglées, étayées sur des méthodes et des techniques, de construction de l'objectivité du champ pratique; et ils servent à articuler et à clarifier des accomplissements publics, à accroître leur lisibilité et donc à transformer qualitativement l'action » (Quéré, 1990, p.109).

par ce nouvel acte d'interprétation. L'acteur a bien une conception de sa propre action qui n'est pas modifiable par l'exercice d'une ré-interprétation rétrospective. La situation d'interprétation de l'action est aussi importante pour comprendre le sens qu'on peut lui en donner à partir de ce contexte spécifique. Se focalisant sur cette contextualité de l'interprétation de l'action, certains auteurs – en particulier les ethnométhodologues – en sont venus à conclure qu'il était impossible de théoriser l'action, et par conséquent nécessaire de toujours remettre sur l'ouvrage nos descriptions de l'action en fonction des situations spécifiques. Mais la contextualité de l'interprétation (ou du vécu) de l'action, défendrons-nous, n'est pas une barrière à la théorisation, surtout à la théorisation d'un autre point de vue. Il nous est tout à fait possible de construire des concepts d'action sans avoir à déterminer une action réelle, objective, et valable pour tous les comptes rendus. Nous pouvons construire des concepts qui ne cherchent pas à s'affranchir de leur statut de *constructions provisoires*. Nous ne pourrions jamais espérer qu'un concept soit plus que ce qu'il est, c'est-à-dire une construction. Mais admettant cela, il ne faut pas non plus reprocher au concept d'être impuissant et inutile car il ne peut pas être la chose même qu'il entend viser. Les concepts ne sont pas des approximations des choses réelles, ce sont des moyens d'y accéder, et en cela ils nous sont déjà d'une aide suffisante.

Particularités de notre conception interprétative de l'action

Nous souhaitons, comme nous l'aurons maintenant compris, adopter une conception interprétative de l'action. Il nous faut cependant nous situer par rapport aux différentes théories de l'interprétation de l'action existantes.

Les philosophies interprétatives partent du principe que l'action n'existe pas naturellement, mais qu'elle est issue d'un processus interprétatif qui lui donne son sens. A partir de là, plusieurs formes d'interprétativisme sont envisageables :

1. Les « subjectivistes » partent du principe que l'action est produite par l'acteur agissant ; c'est lui qui lui confère son « sens subjectivement pensé » (Weber (1922); Schutz (1963)). Le statut de l'action est quasiment équivalent à celui d'une action naturelle, puisqu'une fois produite par l'acteur, l'action est supposée exister en un sens défini. Le but des analystes de l'action est alors de retrouver ce sens initial en essayant de se mettre « à la place » de l'acteur. Ils cherchent à comprendre comment les acteurs construisent le sens qu'ils donnent à la réalité sociale.
2. Les « herméneutes » comme Gadamer, Ricoeur et dans une moindre mesure Habermas et Rorty, pensent plus radicalement que ce n'est pas l'acteur – celui qui est auteur de l'action – qui détient le sens absolu de son action, mais que ce sens se révèle au contraire à travers le processus d'interprétation de l'observateur. Chaque observateur est ainsi en droit d'avoir une interprétation différente de l'action.

3. Pour les « situationnistes », enfin, le sens de l'action se construit dans un contexte social spécifique, un sens propre à ce contexte. L'interaction entre les individus et la réalité, à travers l'action, rend le monde intelligible, ou plus que cela, *structure* le monde social de manière à ce que les individus puissent s'y orienter. L'analyste doit alors étudier comment dans une situation particulière les individus construisent les phénomènes sociaux par des actions qui prennent en même temps leur sens dans ces constructions (quelques exemples : le constructivisme social de Berger et Luckmann, l'interactionnisme de Goffman, ou les situationnismes de la pratique : normativisme et ethnométhodologie⁴²). La « contextualité » du sens des actions est ici plus forte que dans la position subjectiviste. Le « sens » de l'action dépend d'ailleurs plus de la situation que des acteurs à proprement parler. Et contrairement aux herméneutes, un analyste dans une position « situationniste » cherche à savoir *avec* les acteurs de la situation étudiée comment la réalité de l'action se construit ; l'interprète doit chercher à rentrer dans la situation plutôt que d'éclaircir, pour lui-même, le sens de l'action.

Notre approche interprétative prendra des éléments de ces trois orientations. De l'ensemble d'entre elles nous conserverons l'idée que c'est par un *acte* particulier – d'« interprétation », que nous appellerons pour notre part « acte réflexif » – que l'acteur *ou* l'analyste peut parvenir à comprendre le sens de l'action. Oscillant entre les « subjectivistes » et les « herméneutes », nous considérerons que le sens de l'action peut *à la fois* être celui des acteurs observés *et* un autre sens produit par les observateurs. Cette capacité réflexive de pouvoir construire le sens de l'action est également partagée entre les acteurs et les observateurs. L'un pouvant à tout moment se trouver dans la position de l'autre, nous ne devons sacraliser aucune position comme étant la « bonne » perspective sur l'action. Enfin, avec les situationnistes nous reconnâtrons que les acteurs tout autant que les observateurs sont insérés dans des contextes, matériels, culturels, normatifs, etc., dans lesquels les possibilités de construction de l'action ne sont pas illimitées, ou sont en tout cas liées aux éléments disponibles dans ces situations.

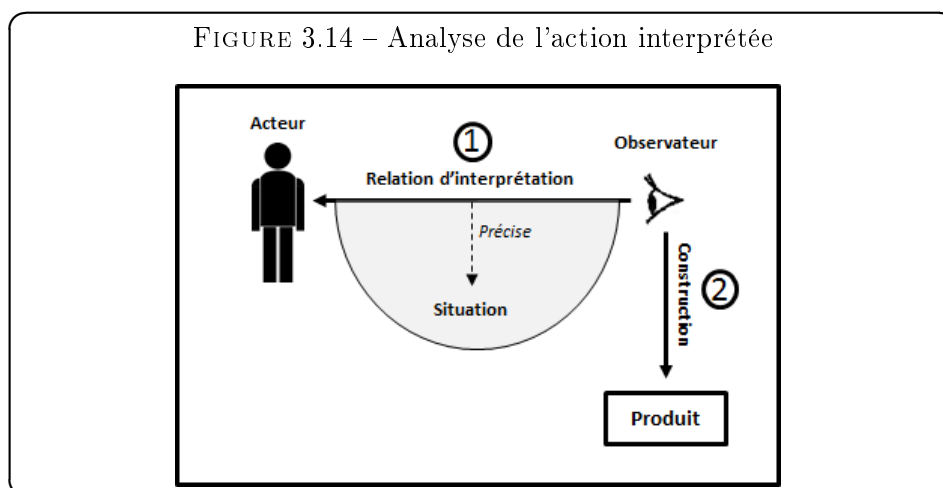
Ce qui nous intéressera également est la position de l'analyste, celui qui, comme nous, s'inscrit dans un rapport d'*étude* par rapport à l'action (et à sa propre action). L'interprète qui nous intéresse est donc un interprète particulier : il s'agit du théoricien de la pratique, de celui qui veut théoriser l'action humaine. Par rapport aux situations d'interprétations classiques, nous avons deux difficultés supplémentaires. Si nous devons bien expliquer comment notre sujet – l'analyste ou l'observateur – conçoit sa propre action et celle des autres, nous devons de plus expliquer comment se déploie cette action particulière qu'est la conceptualisation, comment elle forme un produit (le concept d'action) et enfin quel est le statut de ce produit par rapport

42. A propos de ces « situationnismes méthodologiques », cf. Chap.2.1.2.

à l'action qui a été observée⁴³.

A La forme spécifique de la situation d'interprétation : une observation déterminée par un cadre

L'analyse de notre situation d'interprétation est la suivante (schéma 3.14) :



Nous évaluons comment un observateur situé dans une position particulière par rapport à un individu (ou à un groupe d'individu, ou encore à un objet impliqué dans une situation d'action) peut produire un concept ou une segmentation de l'action (cf. Chap.4.1). En suivant les pas de Schütz, nous devons rendre compte de ce qu'implique un changement de position de l'observateur dans cette relation d'interprétation. Plus précisément, nous verrons comment les différentes formes de cette relation entre l'observateur et l'acteur instaurent des agencements spatio-temporels précis, des « cadres d'observation », qui permettent de donner un sens particulier à ce qui est *fait* en délimitant un « régime d'action » (ou un « niveau de l'agir »). Une fois ce cadre d'observation fixé, l'observateur peut focaliser son attention, en fonction de ses objectifs, sur des éléments particuliers de la situation, et finir par produire un « concept action ». Ce terme de « concept » ne doit cependant pas être confondu avec une proposition. Les produits qui résultent de ces situations d'observation sont variés ; il peut s'agir d'une représentation, d'une phrase, d'une segmentation, d'un objet, d'un plan d'action, d'un mouvement, d'un geste, d'une parole ou de toute autre forme de stabilisation. Ces productions laissent des traces, volontaires ou involontaires, qui peuvent éventuellement être re-saisies ensuite dans d'autres situations d'interprétation (cf. Chap.5.1). Quoi qu'il en soit, ces productions servent à

43. Cf. Chap.5, Complément 2 : Le point de vue théorique.

l'observateur et aux autres acteurs à s'orienter dans le monde social, elles agissent à la fois comme résistance, contrainte et point d'appui pour l'action ultérieure. Elles ne sont en aucun cas naturelles bien qu'elles peuvent apparaître comme telles si elles ont une grande stabilité. La position de l'observateur, enfin, peut être détenue par n'importe quel individu, théoricien ou autre. Le théoricien se distingue cependant par les objectifs avec lesquels il va s'inscrire dans une situation d'observation, modifiant du même coup la situation d'observation en elle-même, ainsi que par les objets qu'il produit, qui visent directement et explicitement la conceptualisation et la segmentation de l'action (cf. Chap.5.2).

B L'accent sur l'extériorité et stabilisations

Contrairement à la majorité des conceptions interprétatives de l'action nous considérons que la relation d'interprétation ne se suffit pas à elle-même pour rendre compte de l'action. Si nous admettons qu'il n'existe pas d'action réelle et que l'origine de la formation des actions, en tant que concepts, est localisée dans la situation d'interprétation, il nous semble toutefois que dans la majorité des situations d'interprétation de l'action, le sens de l'action n'est pas créé de toute pièce par l'acte d'interprétation. Plusieurs indices nous persuadent au contraire de l'existence d'une certaine extériorité, ou d'une certaine stabilisation de la conception de l'action dans le monde social :

1. Les acteurs et les observateurs n'ont pas la liberté de déterminer arbitrairement le sens de l'action. Par conséquent, nous devons rendre compte de la manière dont le sens de certaines actions n'est pas issu d'un processus d'interprétation, mais simplement récupéré (et éventuellement transformé) dans ce processus.
2. L'attribution du sens de l'action se réalise dans un contexte spécifique qui comprend (a) des éléments disponibles pour décrire l'action (b) une certaine perception de l'action propre à ce contexte et à la relation observateur-acteur et (c) un objectif spécifique dans la conception de l'action.
3. Celui qui doit donner un sens à l'action, observateur ou acteur, hérite des conceptions précédentes de l'action. Il est également socialement situé. Situation qui a évidemment son influence sur la conception de l'action.
4. Dans des situations de coopération ou de communication réussies, les acteurs semblent pouvoir s'accorder sur le sens des actions réalisées.
5. Entre deux situations d'interprétation, il semble bien qu'il y ait quelque chose qui se conserve, qui dure, ce sans quoi nous aurions des difficultés à expliquer pourquoi des actions caractérisées comme semblables se reproduisent en différents lieux.

Les extériorités et stabilisations devraient jouer un rôle important dans l'étude de l'observation de l'action. Nous n'en aurons cependant pas explicitement besoin pour analyser la multiplicité des conceptions de la pratique. Aussi, nous n'indiquerons que quelques éléments relatifs à cette extériorité dans le premier complément à l'analyse de l'action observée (Chap.5.1). Nous verrons en l'occurrence comment un observateur peut laisser une trace de l'action qu'il a saisie, ou voulu réaliser (cette trace n'est pas toujours un concept d'action bien formé, inscrit dans un article ou dans un ouvrage ; elle est le plus souvent une marque indirecte des actions que l'on engage quotidiennement, qui peuvent rétrospectivement se laisser interpréter comme des indices de tel ou tel sens subjectif de l'action pour l'acteur l'ayant réalisé). C'est cette extériorité ou cette stabilisation relative qui a souvent pu être interprétée comme une manifestation objective de l'action en situation. Et c'est notamment parce qu'il y a cette relative stabilité contextuelle que les philosophies classiques de l'action peuvent se permettre de prendre l'action comme naturelle : c'est-à-dire supposer que toute chose est égale (stable) par ailleurs. Cette supposition correspond exactement dans notre approche à la focalisation sur une certaine interaction observateur-acteur qui va fixer une situation spécifique avec des paramètres relativement stables.

C Apports attendus de l'analyse de l'action observée

Pour résumer, dans le prolongement, mais également en rupture avec les conceptions classiques de l'interprétation de l'action, nous entendons :

1. Proposer une version de la conception interprétative de l'action centrée sur la relation observateur-acteur, et étudier les effets de la variation de cette relation (Chap.4.1 et 4.2).
2. Lier cette conception interprétative de l'action à l'analyse des pratiques, et, dans le sens inverse, essayer de caractériser certains concepts centraux de l'analyse des pratiques à travers cette conception interprétative de l'action (Chap.4.3).
3. Analyser les productions issues de cette situation d'interprétation (plans d'actions, objets, traces, gestes, concepts, théories, etc.), leur statut, leur durabilité et leur influence sur les actions ultérieures (ou sur les interprétations ultérieures) (Chap.5.1).
4. Éclaircir, enfin, le rôle du théoricien de la pratique, son lien avec son propre statut d'acteur, sa relation avec les acteurs qu'il analyse, les différentes positions possibles qu'il peut assumer dans cette relation, son statut social spécifique d'universitaire, et la relation qu'il entretient avec ses productions (Chap.5.2).

Chapitre 4

Observer l'action

Plan du chapitre

Introduction	208
4.1 Le cadre d'observation	213
4.1.1 Présupposés et définitions	213
4.1.2 Qu'est-ce qu'un observateur?	215
4.1.3 L'acte réflexif	216
4.1.4 La position de l'observateur	224
4.1.5 La focalisation	228
4.1.6 L'émergence de l'action comme concept	231
4.1.7 Récapitulatif	234
4.2 Variation des cadres d'observation	236
4.2.1 Exemple 1 : l'atelier de sidérurgie	236
4.2.2 Exemple 2 : l'analyse d'un processus de théorisation	242
4.2.3 Exemple 3 : la biologiste, le protocole et la protéine	245
4.2.4 Récapitulatif	250
4.3 Diversité des pratiques	251
4.3.1 Dispositions	254
4.3.2 L'extériorisation progressive des dispositions : <i>habitus</i> , cadre et schème	256
4.3.3 Extériorisation complète : les rationalités de l'action et les situations	259
4.3.4 L'activité	262
4.3.5 Le régime	263
4.3.6 Récapitulatif	266
Conclusion	268

Introduction

Au chapitre précédent, nous avons identifié plusieurs difficultés rencontrées par les conceptions qui présupposent que les actions (en tant que particuliers) sont des entités réelles. Nous avons avancé l'idée qu'il serait préférable de les concevoir comme des constructions discrétisées relatives à des positions d'observation particulières.

Dans le présent chapitre, notre objectif est de montrer que la pratique, l'action, et le lien qui les unit, sont définis conjointement dans une *cadre d'observation*. La diversité des conceptions de la pratique sera donc conçue comme le résultat de la variation d'un ou de plusieurs éléments de ces cadres d'observation¹.

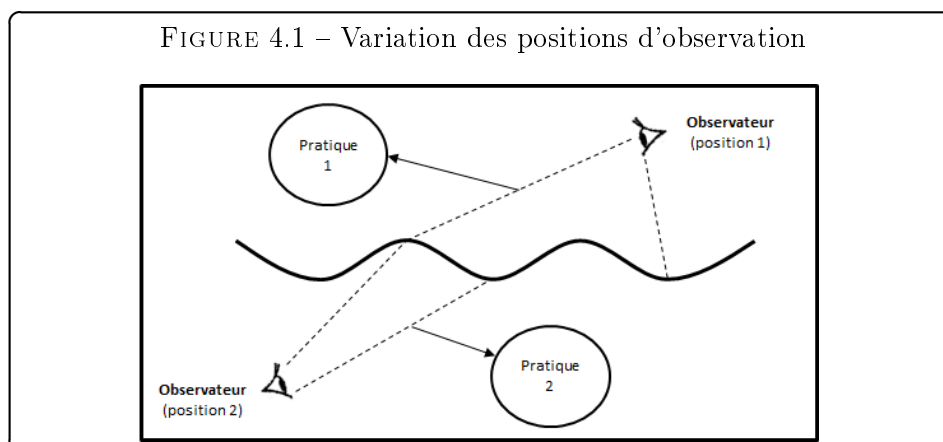
Dans cette perspective, on comprendra que le principal intérêt d'une théorie de la pratique n'est pas de pouvoir expliquer comment une pratique peut être liée à l'action concrète (ou inversement comment les actions concrètes émergent d'une pratique), mais bien avant tout de pouvoir nous suggérer une compréhension de ce que les agents font depuis une position et dans une perspective d'observation particulière, c'est-à-dire de pouvoir saisir une des dimensions de l'agir humain en vue de répondre à une question spécifique.

Logique argumentative

Notre proposition est relativement simple. Nous allons concevoir les pratiques comme des constructions issues de perspectives d'observation particulières sur l'action². En faisant varier ces perspectives, nous constaterons que (1) les conceptions de l'action varient également et que (2) que ces conceptions ne sont pas nécessairement comparables entre elles ; les aspects de l'agir humain qu'elles mettent en avant peuvent ne pas être pertinentes dans une autre perspective d'observation (cf. schéma 4.1).

1. Ajoutons deux précisions. Premièrement, la position d'observation n'est pas une position réservée aux théoriciens. Nous ne souhaitons pas maintenir la distinction entre une conception *pratique* et une conception *théorique* de l'action ; où la première serait plongée dans le quotidien et où la seconde bénéficierait du recul théorique nécessaire à une compréhension abstraite (cf. compléments 2, 5.2). Deuxièmement, il n'est pas non plus question de considérer, comme dans la phénoménologie de Schütz (cf. 3.2), que l'action, une fois construite, acquiert un statut ontologique, *i.e.* qu'elle s'inscrit durablement comme fait dans le monde social. L'action reste conceptuelle et est toujours dépendante d'une perspective. En revanche, les concepts d'actions peuvent être inscrits par différents moyens, dans la réalité sociale. Cette inscription est entendue en un sens métaphorique (cf. compléments 1, 5.1)

2. La mécanique de construction de l'action est le processus générique. Les pratiques seront assimilées à des concepts d'action particuliers qui nous servent à rendre compte des récurrences dans les conduites humaines selon différentes cadres d'observation. L'identification d'une action se limite à l'observation d'une situation particulière, tandis que la détermination d'une pratique implique l'adoption de critères supplémentaires pour reconnaître ce qui, à un niveau d'observation particulier, peut nous permettre de discerner et d'expliquer ces récurrences.



Dans la première section (4.1), nous détaillerons les éléments qui permettent de caractériser un « cadre d’observation », et nous expliquerons comment un « concept d’action » peut émerger à partir de ce cadre³. En nous appuyant sur la conception de l’« identification des actes » de (Giddens, 1987), nous assimilerons la perspective d’observation à l’exercice d’une réflexivité concernée par la compréhension de *ce qui est fait* dans une situation. La perspective d’observation est définie par quatre processus concomitants : (1) la *sélection* d’une *dimension de l’agir humain*⁴, (2) l’émergence d’un *questionnement* qui orientera l’observation, (3) une *prise de position* de l’observateur par rapport à la situation considérée, et (4) la *focalisation* sur des éléments d’une situation qui seront pris en compte dans la construction du concept d’action.

A partir de ce modèle de l’action observée, nous développerons dans la section (4.2) l’idée que le changement de cadre dans l’observation d’une même situation conduit à l’émergence de différents concepts d’action⁵. Nous étudierons ensuite les relations entre ces différents concepts. En l’occurrence nous montrerons qu’il existe une incommensurabilité entre certains concepts d’action : concentré sur différents aspects d’une même réalité, un concept d’action peut faire disparaître les aspects mis en avant dans une autre perspective d’observation. Ceci nous permettra d’en déduire qu’il est illusoire

3. Le « concept d’action » définit une *compréhension* de ce qui se passe en un sens large ; il ne s’agit pas nécessairement d’une proposition. Cf. 4.1.6.

4. L’agir est la détermination de ce qui est proprement humain dans l’action (on peut parler de « niveau de l’agir » ou de l’« ordre de l’agir ») ; l’action est un moment particulier dans l’agir, un moment qui dépend d’une conception plus générale de l’agir. Pour plus de détails, cf. 4.1.1.

5. Lorsque plusieurs observateurs s’intéressent à savoir ce que *font* des mêmes individus pris à des moments identiques, nous parlons de « plusieurs observations d’une même situation ». Une situation d’action n’est cependant jamais exactement la même puisque ce qui est analysé comme « faire » varie en même temps que la position et la trajectoire d’observation.

d'espérer obtenir une perspective totalisante sur l'action.

Passant de ce modèle générique à l'analyse des pratiques, nous verrons enfin dans la section (4.3) comment obtenir différents concepts de la pratique en faisant varier les perspectives d'observation. Nous préciserons pour conclure ce à quoi peuvent correspondre l'« en pratique » et « la pratique » dans cette diversité de conceptions.

Un aperçu des réponses apportées au cours de ce chapitre

- (1) Comment comparer différentes conceptions de la pratique ?
Posé autrement : peut-on passer d'une conception de la pratique à une autre en changeant de cadre d'observation ?

— Oui. Nous comprendrons les conceptions de la pratique comme des constructions relatives à des perspectives d'observation particulières. Pour une même situation, il est possible de changer de perspective d'observation et donc de conception de la pratique. Nous donnerons plusieurs exemples de ces changements en (4.3).

- (2) Quelles sont les conséquences de ce passage d'une conception de la pratique à une autre ?

— Le changement de cadre d'observation permet de passer d'une conception de la pratique à une autre afin d'évaluer différents aspects d'une même situation. Lors de ce changement de perspective, des éléments qui avaient un sens dans un cadre peuvent ne plus en avoir dans un autre ; ils n'apparaissent plus dans cette autre perspective comme des éléments spécifiques ou concrets. Ceci suggère que nous ne pourrions pas obtenir une vue complète de ce qui est fait en multipliant les points de vue. Il n'existe pas une « entièresité » de la pratique correspondant à l'adjonction des points de vue (cf. 4.2).

- (3) Pour une question donnée, existe-t-il une position d'observation et un cadre d'observation privilégiés ? Certains concepts de la pratique sont ils mieux adaptés à certaines questions ?

— Pour une question donnée, certaines positions d'observations peuvent être exclues. D'autres peuvent se compléter. Certains concepts de la pratique sont donc mieux adaptés que d'autres pour répondre à une question précise (cf. plus particulièrement sur ce point notre étude de cas sur la pratique de théorisation de Maxwell au chapitre 7).

- (4) N'y a-t-il pas un risque de relativisme à définir le sens de l'action humaine en le liant à un « cadre d'observation » ?

— L'analyse de l'action observée a sans aucun doute quelques atours relativistes. Elle permet en effet, sans reposer sur des critères d'identification naturels, de comprendre comment se fixe une compréhension de ce qu'est *agir*

depuis un point de vue d'observation particulier *sans supprimer* la possibilité de recourir à d'autres formes de conception de l'agir (*e.g.* l'intention, le mouvement corporel, le vécu, etc.). Elle autorise donc différentes définitions possibles de l'action humaine. La critique à laquelle on s'attend généralement lorsque l'on défend une position relativiste et que, au fond, tout est permis, à savoir dans notre cas : tout peut être considéré comme une action humaine. Cependant, dans notre logique de l'action observée, l'observateur est soumis à des contraintes d'observation déterminées notamment par sa position par rapport à ce qu'il observe, et par l'objectif de son observation. Au final, la critique rapidement écartée d'un risque de relativisme absolu – celle du « tout se vaut » –, nous permet de mettre au contraire en avant les bénéfices d'une détermination des limites de l'action humaine en rapport à une position d'observation : plus flexible, elle nous permet par exemple d'expliquer pourquoi certains objets sont considérés dans les approches sociologiques des non-humains comme des acteurs (*i.e.* ayant une agentivité propre) au même titre que les humains : ces objets sont rapportés à cette conception de l'action humaine, à tel point qu'ont leur prêté des qualités similaires aux humains. Deuxièmement, notre approche nous permet plus généralement de laisser ouverte la possibilité d'associer d'autres critères d'identification que l'intention pour qualifier l'action humaine. Autrement dit, nous repoussons la question de la définition de *ce qui est proprement humain* en dehors de l'étude de l'action observée.

(5) Le modèle de l'action observée prend-il en compte le contexte et la situation sociale de l'observateur ? D'autre part les concepts produits par ces observateurs ont-ils une vie en dehors des situations d'observations où ils apparaissent ?

— Notre modèle est idéalisé et partiel. Il ne rend pas compte de la manière dont les concepts de l'action ou de la pratique peuvent être inscrits dans le monde social, ni de la façon dont les individus interagissent avec ces concepts⁶. Le modèle fonctionne également comme si la liberté de détermination de l'observateur était absolue. Nous ne cherchons pas à nous demander comment cet observateur hérite de ses concepts d'actions et les transforme éventuellement ni comment des contraintes sociales ou contextuelles peuvent influencer son observation. Nous pensons en effet que ces développements ne sont pas ici nécessaires pour comprendre comment émerge un concept d'action dans un cadre d'observation. Une étude plus poussée pourrait cependant compléter ce modèle en le *contextualisant*, c'est-à-dire en ajoutant une analyse qui tient compte de l'histoire, du contexte, et des interactions entre les individus, dans leur rapport aux concepts d'action.

(6) Est-ce que le fait d'utiliser un *modèle* de l'action observée ne nous fait pas passer à la pratique de la logique, plutôt qu'à une

6. Nous donnerons néanmoins un aperçu de ce rôle des concepts dans le complément 1 (5.1).

étude en pratique de la logique de la pratique, malgré les mises en garde de Bourdieu ?

– Non. Ce risque ne tient que dans une perspective où le *théorique* – quelle que soit la forme sous laquelle il apparaît : l'abstrait, l'idéal, le général – est opposé de manière radicale au *pratique* compris dans le sens particulier de *vécu quotidien des individus*. La sélection que nous opérons pour obtenir ce modèle de l'observateur n'est pas un défaut de pratique ou une aberration théorique ; nous construisons un homunculus de l'observateur réflexif, conscient de sa position et cherchant à produire un compte rendu d'une situation où sont impliquées des dynamiques humaines. L'entrée en généralité et la typification ne sont pas des égarements qui nous éloignent de la réalité pratique. Elles risquent seulement de le devenir si elles conduisent à des réifications. Mais une fois écarté le danger de cette dérive, il nous semble difficile de prendre en défaut les concepts pour leur manque de *correspondance* avec la réalité si leur but est seulement de nous y *conduire* de manière efficace. Le modèle de l'action observée ne devrait donc pas être jugé parce qu'il correspond ou ne correspond pas bien à la façon dont un individu donné va effectivement concevoir sa propre action dans une situation donnée⁷.

7. Pour une réflexion plus complète sur ce point, cf. le complément (5.3).

4.1 Le cadre d'observation

Dans notre approche de l'action observée, nous partons de l'hypothèse que les actions ne sont pas naturellement présentes dans le monde de manière discrète, mais qu'elles émergent à l'issue d'un processus réflexif. Le « cadre d'observation » représente ce processus réflexif par lequel un individu va se situer (ou situer d'autres agents) dans une dynamique en développant une conception de l'action. Il est défini par plusieurs éléments qui s'agencent et opèrent conjointement :

- L'observateur adopte un *régime d'action* qui correspond à une sélection d'une dimension de l'agir humain.
- Son observation est dirigée par un *questionnement* qui précise ce qui est évalué dans la situation d'action (comprendre le sens d'une action, identifier sa cause, prévoir ou planifier une action future, etc.).
- Il se place dans une *position* particulière par rapport à la situation. Ce positionnement précise ce à quoi il a accès dans l'observation de cette situation. L'observateur n'a pas toujours le choix de sa position.
- Il *focalise* son attention sur des éléments de la situation. Cette focalisation est relative au régime d'action adopté, à la position choisie et à la question considérée.
- L'observateur développe une *conception de l'action*, c'est-à-dire une compréhension de *ce qui est fait* depuis son cadre d'observation.
- Cette conception de l'action peut enfin l'amener à discrétiser *ce qui a été fait* en une série d'*actes*. L'individuation de ces actes prend son sens par rapport à l'ensemble du cadre d'observation.

L'objectif de cette première section est de détailler ce processus. Pour commencer, nous précisons quels sont les présupposés sur lesquels s'appuie ce modèle de l'action observée (4.1.1). Nous définirons ensuite les différentes composantes de ce modèle : l'*observateur* (4.1.2), l'*acte réflexif* (4.1.3), la *position de l'observateur* (4.1.4), la *focalisation* (4.1.5) et le *concept d'action* produit par l'observation (4.1.6).

4.1.1 Présupposés et définitions

1. L'action n'est pas une entité réelle mais un concept.

Nous partons de l'hypothèse que l'action n'est pas une entité ou une réalité qui existe naturellement. Dans cette perspective, on considèrera que les questions relatives à l'action, *i.e.* à *ce que les gens font*, ne peuvent émerger que par l'exercice d'une réflexivité concernée par la question du « faire », c'est-à-dire par une représentation dynamique d'une dimension de l'existence

humaine⁸. Cet anti-réalisme ne s'applique qu'au domaine de l'action. Il n'implique pas de se prononcer sur la réalité du monde physique. Celui-ci peut bien exister, mais l'« action humaine » n'est pas une substance de ce monde.

2. L'identification d'une action particulière est produite par un acte réflexif. L'acte réflexif est réalisé par un agent dans une situation d'observation.

Notre conception de l'action observée s'inspire du travail de (Giddens, 1976) sur l'« identification des actes ». Giddens défend que les actions ne sont pas pré-existantes *de manière discrète*, mais au contraire que le « flot de l'action » est continu, et que les actions, en tant que particuliers, n'émergent qu'à travers un processus de « contrôle réflexif de l'action » (*reflexive monitoring of action*) réalisé par les agents en situation (cf. 4.1.3)⁹.

3. Pour distinguer la conception générale de l'« action humaine » d'une action particulière, nous utiliserons, respectivement, les termes d'« agir » (ou de « régime d'action ») et d'« action ».

L'agir (ou le régime d'action) est l'identification d'un ordre *proprement humain* à l'origine de l'action. Pour le retrouver dans les différentes théories de l'action, il faut poser la question suivante : « qu'est-ce qui permet de distinguer l'action humaine du reste des événements ? ». Ce qui constitue le caractère proprement humain de cet ordre peut varier selon les conceptions (*e.g.* l'agir est lié au mouvement corporel, au comportement des individus (behaviorisme), l'agir est lié à l'intention (Anscombe, 1957 ; Davidson, 1993), l'agir dépend du sens que les acteurs donnent à leurs conduites (Weber, 1922 ; Schütz, 1963 ; Winch, 1958)). L'agir, pas plus que l'action, n'est une réalité. Il s'agit d'une *identification* d'une des dimensions de la vie humaine à partir de laquelle une conception de l'action peut démarrer. C'est un *régime* dans lequel l'action acquiert une signification particulière¹⁰. L'ordre de l'agir est

8. Devançons tout de suite une objection : l'acte réflexif n'est pas lui-même un acte tant que personne ne s'applique à le penser comme tel.

9. Nous nous démarquons cependant de Giddens en deux points. D'abord, il nous semble que son concept de « flot de l'action » a une inscription ontologique : il s'agit d'un flux *réel*. Le réalisme du flux d'action conduit aux mêmes problèmes qu'un réalisme des entités d'actions. En effet, ce n'est pas la discrétisation des actions qui est en soit gênante – la difficulté de réaliser cette discrétisation est seulement un symptôme d'un problème plus profond –, mais l'admission d'une réalité (discrète ou continue) de l'action. Deuxièmement, Giddens n'étudie pas la possibilité que des agents puissent avoir des conceptions différentes d'une même situation (ou qu'ils puissent réinterpréter une situation différemment). La réflexivité sur l'action semble s'opérer toujours en précisant la même représentation de l'action.

10. Nous reprenons le terme de « régime » des études de Boltanski et Thévenot sur l'action sociale (cf. Chap.1.2.2.E). Dans leur approche, les régimes d'action sont, comme chez Schütz, liés à l'idée d'un découpage ordinaire de l'action par les acteurs eux-mêmes. Ces régimes sont pluriels. Les acteurs peuvent en effet adopter, selon les contextes et les situations, différents « modèles régionaux d'action ». Inspirée par l'ethnométhodologie, la sociologie des régimes d'action attache ces régimes à des situations sociales particulières

souvent, dans le sens commun, une compréhension vague de ce que « faire » signifie ; de ce qu'il y a d'essentiel dans le fait que nous agissons. Nous considérons ici au contraire que ce « faire » n'est pas une essence, *i.e.* un quelque chose qui s'ajouterait chez les êtres humains au fait d'« être ». Le « faire » est en réalité susceptible de multiples attributions dans la totalité de la vie humaine. L'agir constitue un ordre général, et l'action un particulier, appliquée à un contexte, à un moment. Les définitions de l'agir et de l'action sont intriquées, car analyser une situation en partant d'une conception (souvent vague) de l'agir oriente déjà ce qui sera considéré comme action, et la manière dont elle pourra être segmentée.

4. Nous appellerons « cours d'action » une dynamique d'action continue, dépendant d'une conception de l'agir (pour ces distinctions, cf. schéma 4.2).

Un cours d'action peut être segmenté en plusieurs actions (que nous appelons « actes » dans le schéma ci-dessous pour les distinguer du concept d'action). Par exemple, si nous imaginons une personne se mouvoir pour aller d'un point A à un point B, le cours d'action est la continuité du mouvement qu'il effectue pour parcourir ce trajet. Les actes pourraient correspondre, dans ce cas, à chacun de ses pas.

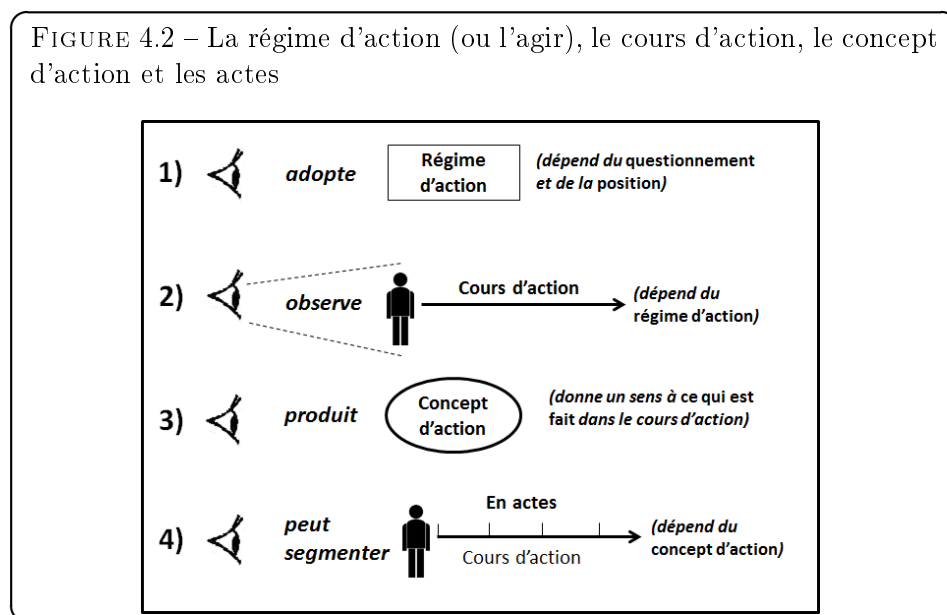
4.1.2 Qu'est-ce qu'un observateur ?

Par le terme d'« observateur » nous comprenons tout individu qui peut se mettre (ou qui est conduit à se mettre) dans une position réflexive. Tout agent peut être un observateur. Un acteur peut être l'observateur de sa propre action.

Les actions que l'on peut attribuer à un acteur ne sont pas nécessairement comptabilisées comme des actions pour l'acteur. Autrement dit, il peut exister un décalage entre l'attribution d'une action depuis un certain point de vue et le vécu personnel de l'action (qui est un autre point de vue sur l'action). Prenons un exemple. Nous observons une personne en train de marcher dans la rue. Pouvons-nous considérer que lorsqu'elle « fait un pas » elle effectue une action ? De notre point de vue – d'observateur extérieur à l'action – il peut effectivement s'agir d'une action si nous nous intéressons

(l'amour, la justice, la violence, la compassion, etc.). Le terme de régime que nous utilisons ici reprend cette intuition d'une variabilité du sens que les acteurs *et les observateurs* peuvent prêter aux actions dans une situation particulière. Notre utilisation du terme est cependant plus générale ; il ne correspond pas comme chez Boltanski et Thévenot à une configuration d'interaction particulière et située (la coopération, le conflit, la négociation) mais à une compréhension générale de ce à quoi correspond *agir* dans telle ou telle situation. Nous supposons par contre comme chez Boltanski et Thévenot que les régimes peuvent être extériorisées, *i.e.* inscrits dans le monde social à travers des formes ou des objets (nous ne pouvons cependant parler que métaphoriquement d'*extériorisation*, car en réalité seules des traces de l'action peuvent être matériellement inscrites), cf. complément 1 (5.1).

FIGURE 4.2 – La régime d'action (ou l'agir), le cours d'action, le concept d'action et les actes



par exemple à rendre compte de sa démarche. Par contre, du point de vue de l'acteur, l'action de « faire un pas » peut ne pas avoir de sens, c'est-à-dire ne pas être rattachée à la pensée de ce qu'il est en train de faire. De son point de vue, ce qu'il est en train de faire se conçoit par exemple en rapport aux différentes étapes du parcours qu'il suit pour aller sur son lieu de travail. Par conséquent, se demander ce qu'il « fait réellement » n'a en soi pas de sens, à moins de préciser *de quel point de vue*, c'est-à-dire pour quel observateur.

L'observateur est enfin défini par sa situation, c'est-à-dire par sa position sociale, culturelle et historique à partir de laquelle il exerce sa réflexivité¹¹.

4.1.3 L'acte réflexif

La réflexivité est ce qui permet à un agent en situation de comprendre *ce qui se passe* – ce qu'il a fait ou ce que d'autres agents ont fait – et d'orienter son action¹². En exerçant sa réflexivité, l'observateur va fixer un

11. Concernant cette position, nous chercherons à savoir dans le chapitre suivant, en nous appuyant sur le travail de Bourdieu, (1) s'il doit exister, pour l'observateur, des conditions particulières pour exercer une réflexivité théorique, (2) s'il doit être nécessaire d'adopter cette réflexivité théorique pour observer objectivement les pratiques, et (3) si cette position d'observation particulière ne favorise pas une certaine compréhension théorique de la pratique : « on est en droit de se demander si les conditions sociales qui doivent être remplies *en fait* pour qu'une catégorie particulière d'agents puisse être mise en réserve en vue d'exercer une activité de type théorique ne sont pas propres à favoriser l'adoption d'un type déterminé de théorie de la pratique » (Bourdieu, 1972, p.226). À ce propos, voir notre discussion sur le « point de vue théorique » (5.2).

12. Le « faire » et l'« action » ne sont pas originellement présents dans la situation. Ils apparaissent à l'observateur à partir du moment où il exerce sa réflexivité.

sens de l'agir ; il va définir un régime à partir duquel l'action humaine (la sienne ou celle des autres agents) va être évaluée. L'acte réflexif permet en outre de segmenter un cours d'action et d'identifier des « actes » spécifiques, attribuables à des agents et dépendants de la conception de l'agir adoptée.

A La réflexivité et le modèle de stratification de l'agent chez Giddens

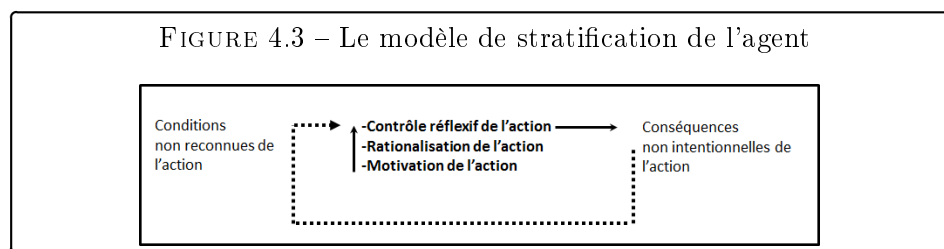
La notion de « réflexivité » occupe une place centrale dans la théorie des pratiques de Giddens. Elle est une capacité, propre aux agents humains, qui permet de segmenter le flot continu des conduites humaines et d'en faire émerger des « actions », c'est-à-dire des compréhensions rationalisées de ce qui est fait. La saisie de l'action au sein de ce processus réflexif peut être ensuite articulée dans un discours, par exemple lorsque l'on demande aux agents de fournir des raisons de leurs actions.

« La "réflexivité" n'est pas qu'une "conscience de soi", elle est la façon spécifiquement humaine de contrôler le flot continu de la vie sociale. (...) La réflexivité s'ancre dans le contrôle continu de l'action qu'exerce chaque être humain qui, en retour, attend des autres qu'ils exercent un contrôle semblable. (...) Une telle approche a peu à voir avec la philosophie analytique de l'action à laquelle une majorité d'auteurs anglo-américains contemporains empruntent leur conception de l'action. L'"action" n'est pas une combinaison d'"actes" : seul un moment discursif d'attention à la durée de l'expérience vécue peut la constituer en "actes". »
(Giddens, 1987, pp.51-52)

Le contrôle réflexif exercé par les agents sur leurs propres conduites intervient dans ce que Giddens appelle le « modèle de stratification du soi agissant » (cf. schéma 4.3). Ce modèle fonctionne de la manière suivante : un individu se trouve dans une situation particulière. Son expérience de cette situation est continue¹³. Un événement quelconque vient démarrer son processus réflexif (*e.g.* une rencontre). S'amorce alors chez cet individu un triple processus : une rationalisation de l'action, une expression consciente ou inconsciente des motivations de l'action, et un contrôle réflexif de l'action.

Le contrôle réflexif est le processus général. Il fait intervenir conjointement deux processus sous-jacents : le processus de rationalisation, intentionnel, dirigé vers la compréhension des fondements de l'action, et le processus de motivation, projectif, dirigé vers la détermination de plans d'action en fonction de motifs personnels et parfois inconscients de l'agent agissant. La

13. L'expérience vécue est, selon Giddens, continue : « l'action humaine s'accomplit en tant que durée, comme un flot continu de conduites. ». A propos des discussions concernant l'aspect discret ou continu de l'expérience humaine, cf. par exemple l'opposition entre Giddens et Schatzki (annexe K).



rationalisation « fait référence au fait que les acteurs, encore de façon routinière et sans complication, s'assurent d'une "compréhension théorique" du fondement de leurs activités » (p.54). Cette compréhension peut être vague et n'implique pas nécessairement que les individus soient capables de la formuler clairement dans des concepts d'action bien définis ; « Une telle compréhension ne doit pas être confondue avec une formalisation discursive des raisons de ces conduites » (p.54)¹⁴.

Une fois le contrôle réflexif effectué, l'agent peut accéder à une compréhension (rétrospective ou projective) de son action. Cette action, lorsqu'elle est effectuée, a des conséquences intentionnelles (ce que visait l'agent) et non-intentionnelles (ce qui n'était pas prévu dans le processus réflexif). Les conséquences non-intentionnelles peuvent rétroactivement devenir des conditions non reconnues d'autres actions (pas nécessairement menées par le même acteur).

B Conséquences non-intentionnelles et effet de composition chez Giddens

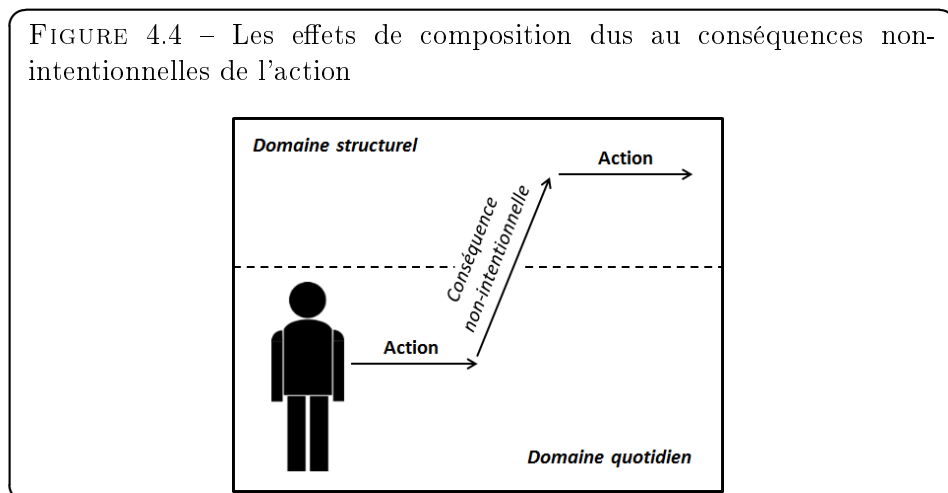
Avec ce mécanisme de la réflexivité, Giddens entend pouvoir expliquer (1) comment les individus peuvent agir dans leur quotidien, (2) comment ils peuvent comprendre à ce niveau leurs actions et celles des autres individus, et (3) comment émergent, notamment par le biais des conséquences non-intentionnelles de l'action, les « activités » récurrentes constitutives de la vie sociale, ainsi que les structures sociales.

Développons. Giddens commence par reconnaître que la « nature de l'action humaine » n'est pas intentionnelle, puisqu'il existe des actions non-intentionnelles que l'on peut pourtant attribuer à des individus (*e.g.* l'omission¹⁵). Ces actions (ou conséquences de l'action) non-intentionnelles per-

14. La rationalisation appartient pour Giddens à une « conscience pratique » qui n'est pas encore propositionnelle : « souvent, des acteurs justifient leurs actions de façon discursive en faisant appel à des raisons qui diffèrent de la rationalisation effectivement engagée dans leur action » (p.52). Cette conscience pratique – équivalente avec l'expérience vécue au présent – est le niveau de référence pour la conceptualisation de l'action.

15. L'argumentation de Giddens est plus précisément qu'il existe des actions sociales qui peuvent être produites sans que les agents qui les réalisent aient eu l'intention de les réaliser. L'« omission » est un exemple d'action sociale non-intentionnelle chez (Weber, 1922).

mettent d'expliquer comment, par des « effets de composition », une action réalisée par un individu au niveau du quotidien peut avoir des effets sur la structure sociale en général (cf. schéma 4.4). Pour l'illustrer, reprenons un exemple développé par Giddens.



« Procédons par analogie, je vais illustrer une forme de ségrégation ethnique qui peut se développer sans qu'aucun de ceux ou celles qui y contribuent n'en aient eu l'intention. Imagions un échiquier, un ensemble de pièces de 5 *pences* et un autre ensemble de pièces de 10 *pences*. Toutes ces pièces sont distribuées de façon aléatoire sur l'échiquier, un peu comme des personnes pourraient l'être dans une ville. Dans ce dernier cas, présumons que chacune de ces personnes préfère vivre dans un quartier où l'ethnie à laquelle elle appartient est majoritaire (...). Revenons à l'échiquier. Chaque pièce de monnaie doit être déplacée jusqu'à ce qu'elle soit dans une position telle qu'au moins la moitié des pièces voisines soient de même valeur. L'opération donnera lieu à une forme extrême de ségrégation : chaque ensemble de pièces ayant une valeur identique constituera une sorte de ghetto. Qu'il s'agisse des personnes qui se déplacent dans la ville afin de trouver un endroit pour y habiter ou des mouvements des pièces sur l'échiquier, chacun des actes est accompli de façon intentionnelle. Toutefois l'"effet de composition" qui résulte de leur agrégation n'est pas intentionnel, ni même désiré par ceux et celles qui les accomplissent. Cet effet de composition est en quelque sorte l'affaire de tous et de personne. » (Giddens, 1987, pp.58-59)

Les individus qui, à la manière des habitants de cette ville, agissent font plusieurs sortes de choses. Certaines sont intentionnelles et d'autres non. L'« action renvoie au "faire" » en général, ou plus exactement à ce qui a

été fait, peu importe que l'agent en ait eu l'intention ou non. La théorie de la pratique chez Giddens repose sur des effets de composition similaires qui permettent de passer de façon continue du niveau où se réalisent les actions quotidiennes des individus, à des niveaux plus macroscopiques – comme celui de l'activité ou des structures sociales – où des logiques d'actions plus générales sont reliées à des conséquences non-intentionnelles des actions individuelles. Le contrôle réflexif de l'action est donc partiel, certaines dimensions de l'action (les conséquences non-intentionnelles) échappent aux individus qui les réalisent.

Pour résumer, chez Giddens, la réflexivité introduit une segmentation du cours de l'action en actes discrets qui ont un sens pour l'acteur réalisant l'action. En agissant, l'acteur produit des conséquences non-intentionnelles, ces conséquences sont d'autres choses qu'il *fait* également mais dont il n'a pas conscience. C'est au travers de ces autres actions que les structures sociales émergent par des effets de composition.

C Une démarcation

Nous utiliserons cette conception de l'acte réflexif comme fondement pour le modèle de l'action observée. Nous nous démarquerons néanmoins de la conception de Giddens en ce qui concerne la réalité attribuée au processus continu de l'expérience humaine qui fonctionne, chez lui, comme domaine de référence pour analyser les pratiques. La difficulté apparaît, en effet, à partir du moment où l'on considère que l'acteur agissant peut réaliser plusieurs actions en même temps et qui se déploient à différents niveaux (*e.g.* quotidien, structurel), mais qui viennent caractériser la même réalité de l'action, le même flot de conduites. Il nous semble cependant que ce que Giddens appelle les « conséquences non-intentionnelles » de l'action – qui correspondent, dans ses exemples, à des actions à *un autre niveau*, celui du structurel – ne dépendent pas de la même réalité de l'action, mais sont au contraire des *conceptions* de l'action déterminées à partir d'autres positions d'observation. Ces formes d'action ne viennent pas récursivement apporter un éclairage sur la même dimension de l'action, *i.e.* sur ce que l'agent a *aussi fait* au niveau de la structure en agissant dans son quotidien. Elles apportent donc une compréhension différente de l'action sur une même situation.

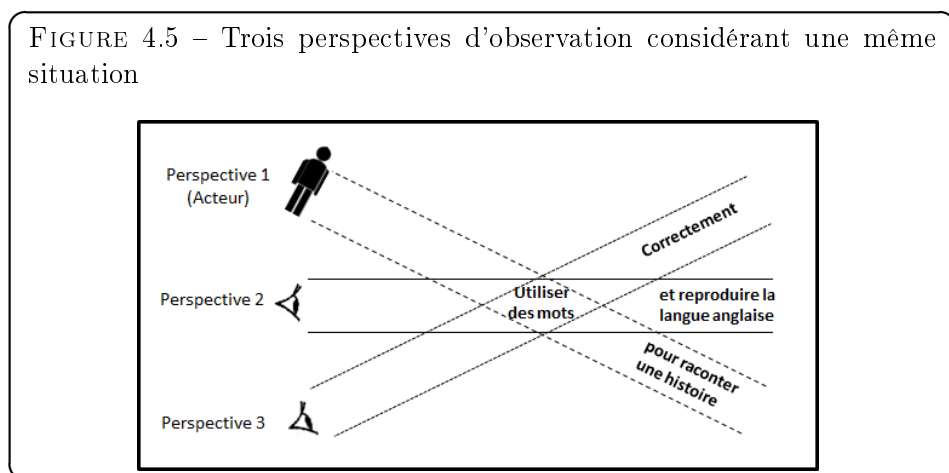
Ces compréhensions dépendent également le plus souvent d'une autre conception de l'agir (*i.e.* de ce qu'il nomme « la nature de l'action »). C'est-à-dire que le sujet même de l'action, l'acteur défini par un certain agir, n'est plus exactement le même lorsque l'on passe de *celui* qui réfléchit à sa propre action à *celui* qui par son action produit des effets de structuration. La compréhension de ce que ces deux sujets *font* découle d'une conception différente de ce que « faire » signifie dans ces deux cas.

Essayons de rendre ceci plus évident en reprenant un des exemples de Giddens qui a une vocation similaire à celui de la ségrégation, à savoir montrer

les effets de compositions :

« Prenons un exemple. Lorsque je parle ou que j'écris de façon correcte en anglais, je contribue du même coup à reproduire la langue anglaise ; parler ou écrire correctement en anglais est intentionnel, contribuer à la reproduction de cette langue ne l'est pas. » (Giddens, 1987, p.56)

Selon nous, l'action de « reproduire la langue anglaise » n'est pas une conséquence non-intentionnelle de l'action « écrire ou parler correctement », c'est une action qui se réalise *en même temps* que l'action d'écrire ou de parler, mais qui s'analyse depuis une perspective d'observation différente et qui ne dépend pas de l'adoption du même « régime d'action ». Les sujets des actions « *il* reproduit la langue anglaise » et « *il* écrit ou parle correctement », ne sont pas exactement les mêmes. Considérons le schéma (4.5) ci-dessous.



Au moment où nous observons l'action, nous pouvons identifier, selon la perspective d'observation, plusieurs choses qui sont faites lorsque l'individu parle. « En parlant », (1) l'acteur raconte une anecdote, (2) il parle correctement, (3) il reproduit la langue anglaise. Dans la perspective (1), nous nous concentrons sur l'histoire racontée par l'acteur, sur les rythmes du récit, dans la perspective (2) sur le rapport entre son expression et la grammaire anglaise, et dans la perspective (3) sur la reproduction de cette grammaire par son utilisation. Dans chacune de ces perspectives, la conception de *ce qui est fait* est liée à un ensemble de relations et de dynamiques propres à chacune de ces perspectives. Les « faire » analysés ne sont pas les mêmes¹⁶. Passer

16. On remarquera d'ailleurs que Giddens éprouve des difficultés à déterminer la limite du « faire » entre les actions déterminées réflexivement par les acteurs et les conséquences non-intentionnelles de ces actions : « je suis l'auteur de beaucoup de choses que je n'ai pas l'intention de faire et que, peut-être, je ne veux pas engendrer mais que, néanmoins, je fais. » et plus loin : « Lorsque nous affirmons qu'un agent "fait" quelque chose, nous faisons habituellement référence à des événements qu'il contrôle relativement bien, et non

d'une perspective à une autre a des conséquences en terme de conceptualisation de l'action, comme de passer d'une description de l'action par le régime du mouvement à une description de l'action par celui de l'intention. Et il serait difficile de mettre directement en parallèle une suite d'actions réalisées dans une perspective (*e.g.* il utilise correctement l'association de tel mot à tel autre ; sa proposition subordonnée est ensuite bien concordante avec sa proposition principale ; etc.) à une suite d'actions réalisées dans une autre perspective (il raconte comment il est entré dans l'hôtel ; puis il décrit sa discussion avec le réceptionniste, etc.).

Ce qui pose problème, comme chez Schütz au chapitre précédent, est de supposer un niveau de référence au « faire » ; une ontologie qui est rapportée au vécu quotidien à partir duquel les différentes sortes d'actions peuvent être lues. Chez Giddens, le quotidien tient aussi lieu de niveau de référence pour l'action des agents. Il conçoit cependant que des actions réalisées à plus grande échelle (par les effets de compositions) sont aussi des choses que les agents font (non-intentionnellement). Mais à partir du moment où l'on compare les actions qui sont effectuées dans ces différents niveaux du « faire », on retombe sur des problèmes similaires à ceux évoqués au chapitre précédent. Pour contourner ces problèmes, nous avons suggéré qu'il fallait assigner des points de référence pour chacun de ces niveaux. Dans le présent chapitre, nous avançons que ces points de référence sont fixés par la position des observateurs, ou plus exactement par des moments réflexifs.

Par conséquent, plus fortement que chez Giddens, nous partirons du principe que toute action (et toute identification de ce qui est fait par un individu) dépend d'une position d'observation, où une réflexivité s'exerce et où un régime d'action peut être fixé. Mais comment alors peut-on passer, comme le faisait Giddens, des actions quotidiennes aux structures ? En reconnaissant que les structures ne sont pas des produits dérivés des conséquences non-intentionnelles de l'action des individus – le risque de réification des structures n'est d'ailleurs pas loin –, mais le reflet de la capacité des individus à penser leur actions et à comprendre les différentes implications de ce qu'ils font en s'inscrivant eux-mêmes à différents niveaux de compréhension par rapport à ce qu'« agir » peut signifier.

D L'origine de l'acte réflexif : un *questionnement*

Nous allons décrire, de manière idéalisée, comment l'acte réflexif émerge d'un *questionnement* qui oriente la position et le regard de l'observateur

aux conséquences qui s'ensuivent. (...) Ainsi, pour revenir à notre exemple, l'agent fit l'acte d'actionner le commutateur, et même celui d'alerter le cambrioleur, mais il ne causa ni son arrestation ni son emprisonnement. Certes, ces deux derniers évènements ne seraient peut-être pas survenus si l'agent n'avait pas actionné le commutateur ; toutefois leur survenance dépend trop d'autres éléments pour que nous puissions affirmer qu'il les a "faits". » (Giddens, 1987, pp.57-58 et p.60).

et qui fonctionne comme critère pragmatique pour évaluer la pertinence du concept d'action produit.

Le questionnement est une demande de compréhension initiée par un observateur. Il peut être provoqué par des causes très diverses. Chez Giddens, la réflexivité est un processus qui est déclenché dans des « situations critiques » où les agents sont dérangés dans la conduite quotidienne de leur action. La routine, qui assure un sentiment de sécurité à l'agent, est menacée dans ces situations et pousse par conséquent l'agent à redéfinir son action (et à se redéfinir lui-même) relativement à un environnement social où aux autres individus :

« A des degrés qui varient selon les contextes et les caprices de la personnalité de chacun, la vie quotidienne suppose une sécurité ontologique qui est l'expression d'une autonomie du contrôle corporel dans des routines prévisibles. (...) Nous pouvons explorer la dimension psychologique de la routine en étudiant ce qui résulte de situations dans lesquelles les modes établis de la vie quotidienne sont profondément attaqués ou détruits – en étudiant des "situations critiques". (...) Par "situation critique", je fais référence à des événements radicalement perturbants et de nature imprévisible qui menacent ou détruisent la "certitude" des routines institutionnalisées chez un grand nombre d'individus. »
(Giddens, 1987, p.99 et pp.109-110)

Pour sortir d'une situation de crise, un agent doit ensuite reconstruire son « modèle caractéristique d'action », en se sécurisant dans une nouvelle routine qui prend en compte les effets de la nouvelle situation.

« Le caractère routinier des chemins empruntés par les agents qui se déplacent dans le temps réversible du quotidien "n'advient" pas de lui-même : il est "produit" par les modes de contrôle réflexif de l'action qu'exercent les agents en situation de co-présence »
(Giddens, 1987, p.113)

Dans cette interprétation, la réflexivité est conçue comme un moment particulier, et finalement rare, dans la continuité des événements. Son origine est essentiellement sociale ; elle est causée par une perturbation d'un environnement social connu et maîtrisé qui a un impact sur les sentiments de sécurité et de contrôle chez l'individu.

Dans notre conception de l'action observée, nous reconnaitrons que ces situations de crises peuvent effectivement être à l'origine d'un acte réflexif chez l'individu. Cependant, il nous semble qu'un acte réflexif peut être provoqué pour de nombreuses autres raisons qui n'impliquent pas nécessairement une situation de crise¹⁷. Un observateur peut être amené à se poser la question de l'action par des événements aussi insignifiants qu'une bousculade –

17. Par ailleurs, les crises qui font naître un questionnement ne doivent pas impliquer une remise en cause ou des « brisures de routine » aussi radicales que celles décrites par

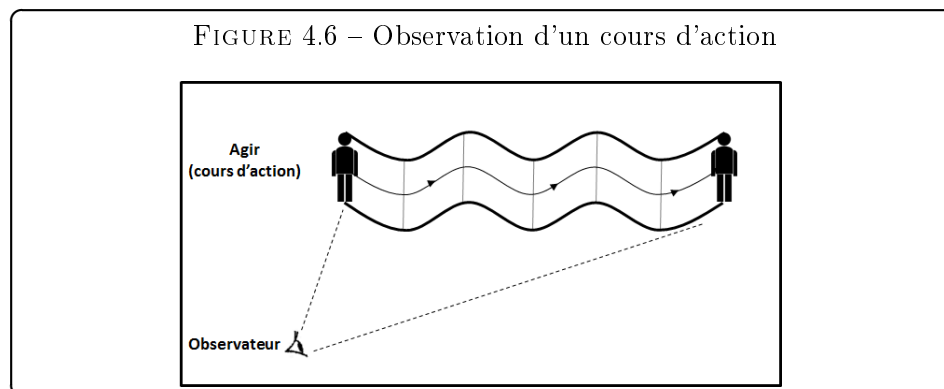
« pourquoi m'a-t-il poussé ? Était-ce intentionnel ? » –, une rencontre avec un autre individu – « d'où vient-il ? » –, ou la planification d'une activité quotidienne – « comment vais-je faire X ? » –, etc. La réflexivité émerge à partir du moment où un individu se *pose une question* sur la conduite de son action ou de celle des autres. Elle intervient, par conséquent, très fréquemment dans la journée d'un individu.

Ce questionnement produit une attente particulière de l'observateur, pas nécessairement inquiète, qui va lui permettre de fixer conjointement un sujet de l'action, un régime du faire (de l'agir) et un cadre pragmatique d'évaluation pour apprécier la pertinence de la conception de l'action qu'il va développer. Le questionnement préfigure ce faisant la position que l'observateur va adopter, et oriente la focalisation qu'il va opérer sur la situation observée.

4.1.4 La position de l'observateur

A Situation initiale

La position indique la situation spatio-temporelle de l'observateur. Posons, par simplicité, qu'il a déjà adopté une conception de l'agir humain (*e.g.* le fondement de l'action humaine est lié à l'intention). Simplifions encore en admettant pour le moment qu'il observe un individu particulier, un *acteur*¹⁸.

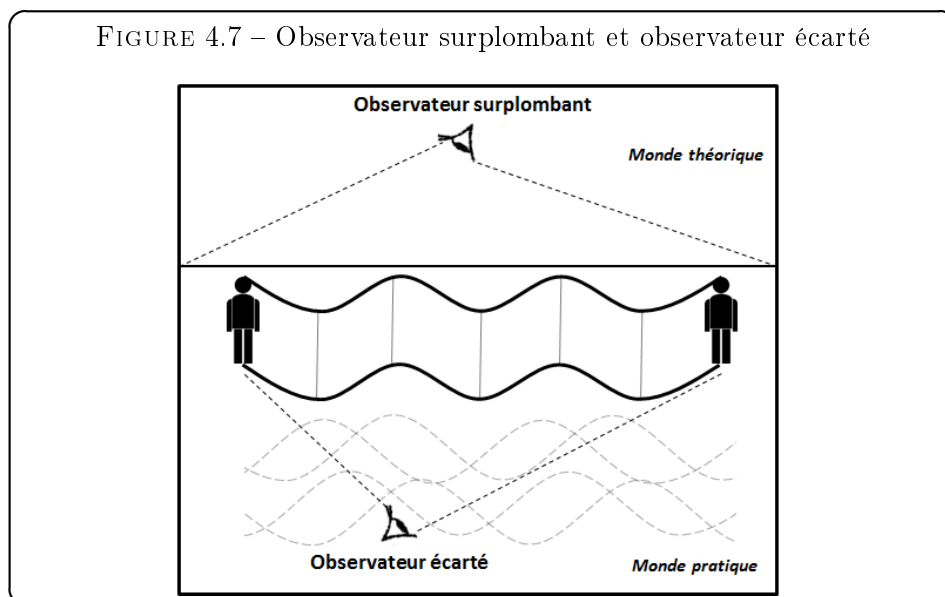


Sa position l'invite à se concevoir comme *en-dehors* du cours d'action qu'il observe (cf. schéma 4.7). Cette position du dehors n'est pas à comprendre comme une prise de hauteur, comme si l'observateur s'installait dans un monde théorique pour contempler la réalité de l'action. Il s'agit bien plus

Giddens.

18. Nous envisagerons en (4.2) d'autres situations où l'observateur ne s'intéresse pas à l'action d'un individu mais au parcours de groupes d'individus ou même d'objets. Une analyse de l'action sociale doit cependant toujours être rattachée plus ou moins directement à l'action humaine. L'étude d'un objet dans laquelle ne seraient pas pris en compte les interactions avec des individus ne constituerait pas une analyse de l'action sociale, *e.g.* la radioactivité d'un roc de granit.

simplement de se mettre *hors de portée* de la course de l'agir étudiée, de la même manière qu'un physicien qui observe le mouvement d'un objet lancé ne se met pas sur sa trajectoire mais prend au contraire un certain recul pour ne pas influencer la course de l'objet étudié.



B La distance observateur-acteur

La distance entre l'observateur et l'acteur est le premier élément qui nous permet de caractériser la situation d'observation. Cette distance est déterminée par des dimensions spatiales et temporelles. Pour en rendre compte, reprenons le modèle de Schütz et complétons-le (cf. schéma 4.8)¹⁹.

1. L'observateur analyse l'agir d'un *autre acteur*

Dans cette situation, il peut être soit en *co-présence* soit *in absentia*. Lorsqu'il est en *co-présence* avec l'acteur, il est à la fois dans le même temps et dans le même espace que cet acteur – on dit qu'il est *physiquement présent*. Ajoutons un degré de précision : l'observateur peut *participer* conjointement avec l'acteur au déroulement de l'action (il s'agit du « consocié » de Schütz), ou bien être un témoin extérieur de l'action tout en étant présent dans la situation. Nous sommes par exemple dans le premier cas dans une situation où l'observateur et l'acteur échangent des balles sur un cours de tennis, et dans le second cas dans la situation de l'anthropologue étudiant une tribu. Il s'agit dans ce second cas de la position d'observation classique, où l'on se tient à distance par rapport à la situation analysée tout en étant physiquement présent.

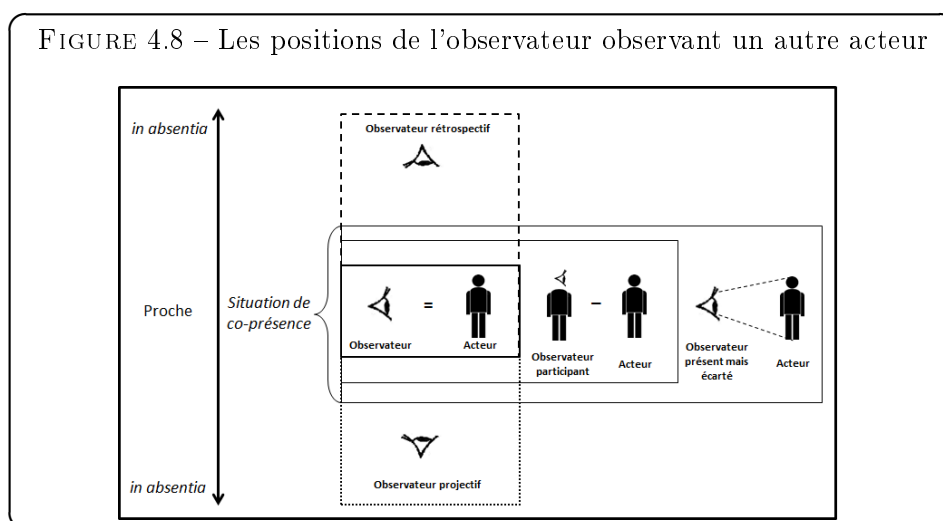
¹⁹. Cf. 3.2.1.D.

Deuxièmement, l'observateur peut être *in absentia* par rapport à l'action, *i.e.* éloigné spatialement et/ou temporellement. En réalité, l'éloignement spatial est aussi un éloignement temporel. Demandons-nous : que peut faire un observateur pour analyser une situation éloignée dans l'espace ? Il peut se munir d'instruments qui lui permettent une présence par le biais d'un intermédiaire (une vidéo par exemple). Dans ce cas, il s'agit d'une position quasi-équivalente à l'observateur en co-présence. S'il ne dispose pas de tels instruments, il va analyser des éléments indirects qui le rapportent à la situation (le témoignage des personnes présentes pendant l'action, le compte rendu rétrospectif des acteurs, des livres racontant l'action et toutes autres sortes d'inscriptions physiques). Dans ce second cas, il se trouve dans la même position que le « successeur » de Schütz, c'est-à-dire quelqu'un éloigné dans le temps par rapport à l'action. La situation d'éloignement, qu'elle soit spatiale ou temporelle, conduit de la même manière l'observateur à adopter un regard rétrospectif pour reconstituer l'action. L'acuité de ce regard dépendra de l'information que peut avoir l'observateur à propos de la situation. Un observateur relativement éloigné n'est pas toujours le moins bien loti sur ce point, pensons par exemple au cas des ouvertures d'archives tardives, aux nouveaux moyens technologiques permettant d'interpréter les traces laissées par un cours d'action (*e.g.* empreintes digitales, datation au carbone 14). L'éloignement peut donc être bénéfique pour certaines situations d'observations. Tout dépend bien entendu de ce que l'on regarde : des grandes tendances historiques, ou l'allure d'un individu déambulant à un moment précis dans une ville.

Enfin, l'observateur peut adopter une perspective projective. Partant d'une situation qu'il connaît, l'observateur essaye dans ce cas soit de *pré-dire* le cours de l'agir, soit de le planifier. La projection semble toutefois se distinguer des autres formes d'observation en ce qu'elle n'a pas pour but direct de saisir, de comprendre ou de reconstruire une action, mais d'imaginer un cours d'action probable ou à venir.

2. L'observateur analyse *son propre agir*

Dans le cas où l'observateur est l'acteur, nous sommes proches de l'analyse de l'action subjectivement vécue de Schütz. Par rapport à sa propre action l'observateur peut s'installer dans une position rétrospective, ou projective. Dans le cas de la position rétrospective, l'observateur réinterprète son action passée. Il prend le rôle d'un observateur extérieur, c'est-à-dire qu'il considère son soi passé comme un acteur extérieur à lui-même. Par rapport à l'observateur de la situation (1.), il possède cependant des éléments supplémentaires sur la façon dont a été réalisée l'action. En tant que participant, il connaît notamment le sens subjectivement vécu de l'action passée. Quoique ce souvenir puisse parfois être trompeur, en repensant à une action passée, nous pouvons y ajouter des éléments et des détails, comme des intentions,



qui n'y étaient parfois pas présentes.

Dans le cas de la projection, l'observateur établit des plans d'action qui guident son action²⁰. De même que pour la rétrospection, l'observateur-acteur a plus d'informations que l'observateur-extérieur. Et bien que les mécanismes d'observation sont similaires pour ces deux types d'observateurs, les enjeux sont différents : l'observateur-acteur va s'impliquer dans le plan d'action déterminé, ce qui est plus rarement le cas de l'observateur extérieur (*e.g.* s'il souhaite infléchir le cours de l'action de la personne observé).

Que l'on soit dans le cas de la rétrospection ou de la projection, il nous semble que l'observateur-acteur doit dans ces deux positions s'extraire de son rôle d'acteur pour pouvoir se penser comme acteur. Mais posons-nous effectivement la question : est-ce que la pensée de l'action (de soi comme acteur) nécessite toujours cette scission entre un soi réalisant et un soi observant ? Doit-on toujours effectuer un pas de côté ou peut-on penser son action au présent, dans le cours de l'action ? Schütz et Dewey maintiennent que ce pas de côté est nécessaire. Il faut s'arrêter pour penser l'action²¹. Il nous semble intuitivement que les deux – action et pensée de l'action – peuvent s'effectuer simultanément. Faisons l'expérience : nous pouvons prendre un objet et consciemment nous dire en même temps que nous le prenons « je prends l'objet pour prouver que je peux agir et en même temps penser à cette même action ». Cependant, plus l'activité évaluée ou projetée est longue, plus l'extériorisation de soi est grande (« prenons un instant – sortons de l'action – et réfléchissons à ce que nous venons de faire et à ce que nous allons faire »). Les expressions « pas de côté » et « s'arrêter pour penser » sont par conséquent cohérentes et reflètent bien cet exercice ponctuel de la réflexivité sur des cours d'action spécifiques. Par exemple, nous ne pensons

20. Sur les plans d'action, voir (Suchman, 1987).

21. (Schütz, 1945), (Dewey, 1922).

pas à chaque instant que nous sommes en train de travailler au moment où nous travaillons. La détermination de plans et de stratégies d'actions n'est pas continue. Ajoutons deux remarques. D'abord, il faut bien faire attention à ce qui est questionné. Par exemple, peut-on dire que « prendre l'objet » est une action qu'il a effectuée ? Pour que cette question ait un sens, il faut préciser *pour qui* cette action doit compter comme une action. Si nous – observateurs – pouvons penser à « prendre » comme une action, l'acteur peut également y penser comme une action, mais ce n'est pas une nécessité. Ce qu'il pense être en train de faire peut être tout autre chose. Nous devons donc préciser que, *de notre point d'observation*, il a fait X , mais que du point de vue de l'acteur ce « X » n'est pas nécessairement significatif.

Deuxièmement, l'expression « arrêter d'agir pour penser » tend à faire de la pensée une chose différente de l'action. Or la pensée est une action comme les autres. Il nous arrive même de planifier au cours d'une journée les moments où nous pourrions nous arrêter pour prendre le temps de penser et de planifier, c'est-à-dire où la situation sera favorable à ce type d'action (avec toujours dans l'idée que le fait de penser n'est pas comptabilisé comme une action si je ne pense pas que je suis en train de penser).

C La trajectoire d'observation

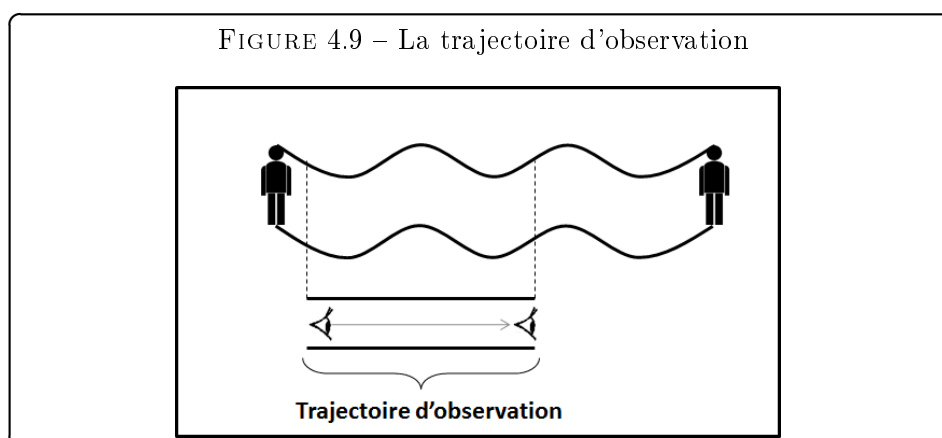
L'étendue de la position spatio-temporelle de l'observateur par rapport à l'évolution de la situation analysée fixe la « trajectoire d'observation ». Une trajectoire d'observation est caractérisée spatialement et temporellement par rapport à une situation. Elle nous donne le parcours de l'observateur, et les limites au sein desquelles des objets, des individus ou des actions pourront être pris en compte.

Prenons, pour mieux saisir ce concept de trajectoire d'action, une analogie avec une perception visuelle (cf. schéma 4.9). Mis dans une position particulière, un observateur a une perception limitée à un certain champ visuel. Ceci constitue la position d'observation. En se déplaçant, par exemple s'il souhaite suivre un individu qui passe dans son champ visuel, l'observateur décide d'emprunter une certaine trajectoire d'observation. Cette trajectoire est déterminée temporellement (combien de temps l'observateur va-t-il suivre l'acteur ?) et spatialement (à quoi l'observateur a-t-il accès dans son observation ?). La trajectoire définit les limites du cours d'action observé.

4.1.5 La focalisation

Le concept de « focalisation » va nous servir à rendre compte de la manière dont un observateur opère aussi bien une *sélection* qu'une *mise en forme* des éléments qui sont à sa disposition dans une situation donnée pour rendre compte de l'action.

Une fois qu'un observateur est positionné par rapport à une situation,

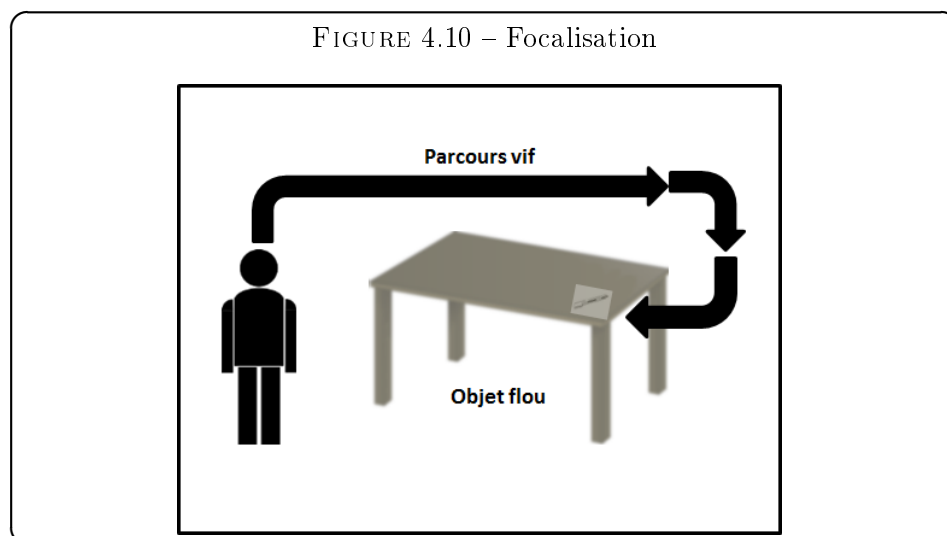


il va concentrer son attention sur un ensemble d'éléments²². Pour donner un exemple dans une situation d'observation de co-présence, lorsqu'un observateur se situe en face d'un acteur et souhaite analyser son action, il concentre son attention sur la suite de mouvements qu'il effectue en mettant en arrière-plan les objets et autres mouvements présents qui ne semblent pas avoir d'impact sur le processus d'action étudié. Dans le schéma (4.10), notre observateur se focalise sur le déplacement de l'individu, sur son contournement de la table et sur la prise de l'objet posé sur la table. Le reste des éléments (la table, les feuilles du documents, etc.) est mis en arrière-plan de la focalisation. Ils ne disparaissent pas mais deviennent aussi flous et vagues que le processus d'action de l'individu analysé devient vif et précis.

La mise en opposition d'un ensemble vif par rapport à un contour flou est fréquemment illustrée en psychologie de l'attention grâce au phénomène de la perception visuelle (la concentration sur un objet dans l'espace visuel, la recherche d'un objet dans une scène, l'étude de la façon dont l'objet apparaît comme un ensemble cohérent dans une région de l'espace, la relation spatiale entre différents objets, etc.)²³. Dans l'observation de l'action, de telles distinctions peuvent être mises en avant en analysant comment les observateurs extraient l'action de ce qui l'entoure, c'est-à-dire de ce qu'elle n'est pas.

22. La focalisation consiste en cette sélection similaire au processus de l'attention consciente tel que décrit en psychologie. Pour reprendre les mots de James « Tout le monde sait ce qu'est l'attention. C'est la prise de possession par l'esprit, sous une forme claire et vive, d'un objet ou d'une pensée parmi plusieurs qui semblent possibles. La focalisation, ou concentration, est une essence de la conscience. Elle implique le retrait de certaines choses pour traiter plus efficacement les autres, et elle est une condition à laquelle s'oppose les états de confusion, d'hébétéude ou d'engourdissement (scatterbrained), distraction en français, et *Zerstreuung* en allemand. » (James, 1890, Chap.11. Attention).

23. Cf. (Mole et collab., 2011), particulièrement le chapitre de (Wu, 2011), *Attention as selection for action* pour qui « l'idée centrale est que l'attention, en tant que phénomène se déroulant au niveau du sujet, est un type de sélection qui joue un rôle nécessaire dans l'agentivité : l'attention est (plus ou moins) une sélection pour l'action ».



En fonction de ce qu'il cherche à voir, de l'objectif de son observation, l'observateur va sélectionner les aspects qui lui semblent important dans le cours de l'action observée et en négliger d'autres. Si nous prenons le cas où l'observateur est l'acteur et essaye de planifier sa propre action, l'attention qu'il projette sur le monde qui l'entoure est orientée en fonction de l'action qu'il planifie. Prenons un exemple : un joueur de football est en train de jouer sur un terrain. Le ballon envoyé par un de ses coéquipiers s'est arrêté près de la ligne de touche (au-delà de laquelle elle serait sortie du jeu). De l'autre côté de la ligne (en dehors du jeu) se trouve un ballon de basket. Lorsque le joueur de football s'approche de la ligne et de ces deux ballons, il doit sélectionner les informations qu'il perçoit en fonction de ses intérêts – *e.g.* marquer un but – mais il se comprend aussi lui-même en tant que sujet d'une façon spécifique en fonction de l'orientation de son action. Il n'a pas autant conscience de ses mains que de ses pieds par exemple, ni de son pied gauche que de son pied droit s'il est droitier. La couleur du ballon de basket de l'autre côté de la ligne lui est totalement indifférente pour son action. L'intérêt de l'observateur va donc lui permettre de sélectionner dans l'ensemble de la situation des éléments qui lui permettent d'orienter son action²⁴.

Lorsque l'observateur s'intéresse à l'action d'un autre acteur, il est conduit de la même manière par ses intérêts à sélectionner des éléments dans la situation selon son questionnement. Si nous prenons par exemple un spectateur

24. Cet exemple est inspiré de celui de (Wu, 2011). Wayne Wu développe les conséquences cognitives et perceptives de cet exemple de manière à montrer comment l'action intervient comme critère pour la sélection dans le phénomène de l'attention consciente. Il défend que dans un « espace de comportement » où de très nombreuses perceptions peuvent donner lieu à de très nombreuses réactions de la part d'un sujet, une sélection s'opère en fonction de l'action envisagée par le sujet.

assis dans les gradins qui observe le joueur de football près de la ligne de touche, sa conception de l'action réalisée, ou à effectuer, serait différente selon qu'il soit un supporter de l'équipe dont ce joueur fait partie, ou un sociologue venu s'intéresser à la pratique du football. Dans le premier cas, l'observateur voit du haut de ses gradins les possibilités qui s'offrent à ce joueur pour avancer vers le but adverse – *e.g.* il peut passer son ballon à un autre joueur démarqué de l'autre côté du terrain, ce que le joueur lui-même ne voit peut-être pas. Dans le second cas, le sociologue peut s'intéresser aux gestes spécifiques effectués par le corps de ce joueur et qui répondent aux nécessités du jeu, avec pour objectif de faire du football un exemple particulier de la façon dont les attitudes corporelles sont contraintes et orientées en fonction d'une éducation, d'une culture ou d'une institution particulière.

4.1.6 L'émergence de l'action comme concept

A partir de sa position d'observation, l'observateur peut finalement construire un concept d'action qui lui permet d'analyser ou de saisir une situation ou un cours d'action.

Cette production d'un nouveau concept d'action est bien entendu une situation idéale. Premièrement, l'observateur ne réalise pas cette construction *ex nihilo*, il hérite pour commencer des concepts de ses prédécesseurs et il est soumis à des contraintes spécifiques pour la construction d'un nouveau concept ou d'un concept révisé ou réactualisé de l'action. Deuxièmement, l'action émerge rarement en tant que concept isolé ou en tant que concept tout court. Dans la majorité des situations, l'observateur ne construit pas un concept d'action de la même manière, par exemple, qu'un scientifique pourrait construire un concept pour analyser un phénomène, en disant : « la personne observée est en train de réaliser l'action que je nomme X, qui consiste en la suite d'étapes (x,y,z), et qui nécessite les éléments contextuels (a,b,c) ». L'émergence du sens de l'action dans l'observation est le plus souvent une compréhension vague de ce que l'agent est en train de faire. « Ce qu'il est en train de faire » est dans ce cas ce que nous visons par le « concept d'action ». C'est un moment spécifique attaché à une logique ou à une compréhension provenant d'un cadre d'observation.

Prenons l'exemple suivant : un individu est en train de marcher à vive allure dans la rue, un observateur essaye de comprendre ce que cette personne est en train de faire. Il commence par essayer de rattacher ce comportement à une intention. Il réalise soudain qu'un événement étrange vient d'avoir lieu au coin de la rue, hors de son champ de vision, et que cette personne observée est en train de *fuir*. L'observateur construit un concept (ou plus vaguement une compréhension) de l'action de cette personne qui vient structurer ce qu'il observe depuis sa position d'observation ; il donne un sens à ce qui se passe et construit, pour cet individu, un concept action qu'il peut éventuellement formuler : « il *fuit* ». Le concept d'action, cependant, ne vient pas seul. Cette

opération d'interprétation est globale : elle intervient dans un régime d'action particulier et peut construire, en même temps, une conception de l'action, une discrétisation des actes (plutôt que l'identification d'une seule action), et éventuellement des plans d'action et des réactions telles que « il va chercher à se réfugier », « je devrais aller voir ce qui se passe », ou « je devrais aussi prendre la fuite et suivre cette personne ».

A Statut du concept d'action

Un « concept » d'action n'est pas nécessairement une proposition articulée dans un discours. Nous pouvons comprendre des situations d'action sans qu'il nous soit nécessaire de passer par une formulation verbale de ce qui est fait. Dire l'action est un processus différent de celui de la conceptualisation de l'action (même si certains formes d'action peuvent faire intervenir ces deux processus, *e.g.* les actes de langage²⁵). Pour reprendre les mots de Giddens, il y a une distinction à tracer entre la conscience pratique et la conscience discursive :

Une compréhension [de l'action] ne doit pas être confondue avec une formalisation discursive des raisons de ces conduites, ou avec la capacité de préciser ces raisons de façon discursive. (Giddens, 1987, p.54)

Un « concept » peut être une « compréhension vague » de ce qui se passe depuis un certain point de vue – le « *ce qui se passe* » ayant un sens par rapport au régime d'action adopté par l'observateur. Être capable d'avoir une compréhension vague de *ce qui se passe* (un concept), n'implique pas nécessairement la possibilité de pouvoir « dire » ce qui se passe.

Un concept d'action peut apparaître sous différentes formes et être inscrit de différentes manières dans la réalité sociale ; ce peut être une compréhension vague, une représentation précise, il peut être exprimé à l'aide d'un mot (ou d'une phrase), d'un signe ou d'une ré-action qui laisse transparaître une compréhension de l'action.

B Produit de l'observation et inscription

Nous parlerons de « produit de l'observation » pour nous référer à tout ce qui peut résulter d'une situation d'observation et qui est imputable à l'exercice de la réflexivité d'un observateur tournée vers la compréhension de *ce qui est fait*. Le terme d'« inscription » nous servira à évoquer plus largement tout ce qui découle d'une situation d'observation ou d'une situation d'action, *i.e.* tout ce qui peut rétrospectivement être inclus dans un concept d'action. Prenons par exemple un individu qui serait en train de raconter ce qu'il a fait. En exerçant sa réflexivité pour rendre compte de l'action, il

25. Cf. (Austin, 1975) et (Searle, 1969).

serait, selon notre modèle, compté comme un observateur. Ce qu'il pense et ce qu'il dit à propos de son action sont des produits de l'observation. Par contre, ses mouvements de bras et les déplacements qu'il effectue pendant qu'il raconte ce qu'il a fait sont des inscriptions ; ce sont des marques qui peuvent éventuellement nous servir pour rendre compte des mouvements que cet individu *faisait* pendant qu'il parlait. Il existe par conséquent seulement quelques rares situations où ces marques forment des concrétions aussi bien délimitées que des produits de l'observation (représentations, plan d'actions, récits, etc.), par exemple lorsque l'individu-observateur prononce ou écrit une phrase pour rendre compte de l'action qu'il vient d'effectuer : « j'ai fait X ».

Pour donner une autre image de ces inscriptions, reprenons un exemple que Bergson utilise pour lier une action (comprise à travers la sensation de la durée dans la continuité de l'expérience humaine²⁶) à une matière, c'est-à-dire pour essayer d'associer une durée à un temps mesurable :

Si je promène mon doigt sur une feuille de papier sans la regarder, le mouvement que j'accomplis, perçu du dedans, est une continuité de conscience, quelque chose de mon propre flux, enfin de la durée. Si maintenant j'ouvre les yeux, je vois que mon doigt trace sur la feuille de papier une ligne qui se conserve, où tout est juxtaposition et non plus succession ; j'ai là du déroulé, qui est l'enregistrement de l'effet du mouvement, et qui en sera aussi bien le symbole.

Une inscription correspond exactement à cette ligne tracée, qui imprime une *marque* qui oriente l'interprétation ultérieure sans toutefois la limiter absolument. La ligne tracée serait, dans cet exemple, un produit d'observation si l'individu qui l'a inscrite avait l'intention avec elle de rendre compte de sa propre action. Matériellement donc, il n'y a aucune différence entre une inscription et un produit de l'observation. A noter également, inscriptions et produits de l'observation peuvent rétrospectivement entrer dans une autre observation de ce qui a été fait, ce sont de multiples « marques » ou « traces » ouvertes aux interprétations et aux ré-interprétations : des mouvements physiques, des pensées, des mots, des paroles, des concept d'action.

Nous reviendrons sur cette notion d'inscription dans le complément 5.1 lorsque nous aborderons les stabilisations et les inscriptions des conceptions de l'action. Afin de simplifier la représentation de ces produits de l'observation, nous considérerons jusqu'à la fin du chapitre qu'ils correspondent à des concepts bien déterminés. Notre situation est donc la suivante : un individu observe un autre individu, l'acteur, et fait émerger de cette observation un concept d'action : « il fait X ».

26. Sur ce point, cf. annexe H.

C Le concept d'action et l'action-se-réalisant

Ajoutons une précision sur la difficulté de se représenter l'existence simultanée d'une action-en-réalisation et du concept de cette action. Cette difficulté est à l'origine du paradoxe de l'action²⁷. Dans l'analyse classique de l'action, la notion d'action doit assumer en même temps une double dimension : un aspect sémantique et un aspect réel. Cette double dimension peut poser problème si l'on considère qu'il y a simultanéité. Comment l'action peut-elle en effet être à la fois et en même temps un fait réel et un concept ? Dans notre approche de l'action observée, l'action, en tant qu'entité discrète, existe seulement dans sa dimension sémantique ; elle est interprétée.

Mais alors, comment penser tous ces moments où nous nous sentons agir et où nous pensons pourtant à l'action que nous sommes en train de réaliser de manière discrète ? Lorsque dans une course nous passons la ligne d'arrivée, ou lorsque nous cliquons sur le bouton d'envoi d'un courriel, ou encore lorsque nous mettons un point à une phrase, ne nous est-il pas possible de dire que nous réalisons des actions, plutôt que nous actualisons des concepts d'action ? Nous ne faisons pas d'erreur lorsque nous disons que nous sommes en train de réaliser ces actions, mais la dimension sémantique prévaut encore. Dans les trois exemples que nous avons utilisés, la structuration du régime pratique dans lequel nous nous engageons pour agir est antérieure à l'action-se-réalisant. De la même manière, pour les rapports entre règles et actions, il n'y a aucun saut inexplicable si l'on considère que les règles fonctionnent comme règles pour l'action – elles préfigurent un découpage pratique – et que ces actions sont en retour évaluées sur un même plan, en tant que concepts et non pas en tant que choses d'une autre nature, *i.e.* d'une nature active. Il n'y a par conséquent pas d'écart entre la règle et le suivi de la règle du point de vue de l'applicabilité : l'individuation des actions (le concept « passer la ligne » et l'action « passer la ligne ») se conçoivent dans les deux cas sous le même rapport.

4.1.7 Récapitulatif

1. Une situation d'observation débute à partir du moment où un observateur entre dans un processus réflexif pour comprendre *ce qui est fait* ou pour prévoir *ce qui va être fait*. Cet acte réflexif implique conjointement : un *questionnement*, un *positionnement*, l'adoption d'une *conception de l'agir* (ou d'un *régime d'action*), et une idée générale de la façon dont la *discrétisation de l'action* peut s'opérer à partir de cette conception de l'agir. Une fois fixés, ces éléments constituent le « cadre de l'observation ».
2. Dans l'analyse d'une situation, l'adoption d'un « cadre d'observation » permet à l'observateur de se *focaliser* sur des éléments particuliers de

27. Cf. 2.3.1

la situation et de les agencer de manière à obtenir une compréhension de ce qui est fait pertinente par rapport à son *régime d'action* et à son *questionnement*.

3. A la suite d'une situation d'observation, un concept d'action est produit par l'observateur. Ce concept peut prendre plusieurs formes (celui d'une compréhension vague de ce qui se passe, une ré-action, une expression propositionnelle, etc.)²⁸.
4. En dehors d'une situation réflexive, il n'existe pas d'action. A ceux qui défendraient qu'il reste pourtant une évidence dans le fait que, même sans concept d'action, les individus « font bien des choses », nous répondrions que, premièrement, il semble difficile de tomber d'accord sur une conception unique de ces choses qui sont faites, et que, deuxièmement, l'évidence que quelque chose est fait nécessite toujours un point de référence à partir duquel évaluer la dimension de ce « faire ».
5. La variation entre les conceptions de l'action peut provenir de la modification d'un ou de plusieurs éléments du cadre d'observation : une différence d'attribution de ce qui constitue la nature de l'action humaine, un questionnement différent, une position différente, des conditions sociales d'observation différentes.

28. Cette présentation séquencée du mécanisme d'observation est bien entendue idéale. Les différents éléments qui constituent le cadre d'observation sont dépendant les uns des autres et évoluent de manière conjointe.

4.2 Les conséquences de la variation des cadres d'observation

Notre objectif dans cette section sera de comprendre, à l'appui de trois exemples, (1) comment plusieurs concepts d'action peuvent émerger dans l'observation d'une même situation, et (2) comment chaque cadre d'observation permet de mettre en avant certains aspects spécifiques de cette situation qui ne seront pas pertinents – voire qui n'auront tout simplement pas de sens – dans une autre perspective d'observation²⁹.

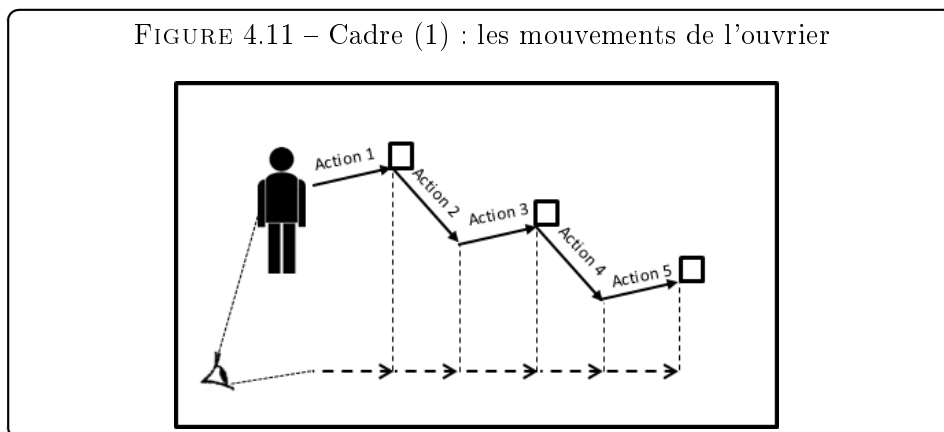
4.2.1 Exemple 1 : l'atelier de sidérurgie

Un observateur visite un atelier de sidérurgie. Il s'assied dans un coin de l'atelier et observe la scène qui s'offre à lui. Proposons trois cadres possibles pour cet observateur :

(1) Il peut essayer de rationaliser les tâches effectuées par les ouvriers de l'atelier (*questionnement* spécifique). Pour cela, il va essayer de détailler de façon rigoureuse le mouvement de l'un des ouvriers (*régime d'action*) en se concentrant sur l'ensemble de ses gestes et déplacements au cours de la journée de travail dans l'atelier (*focalisation*).

-Il observe : l'ouvrier se déplace du vestiaire vers son poste de travail. Il prend une barre de fer, la mesure, puis se déplace de son établi vers une des machines de l'atelier. Il découpe la barre de fer grâce à la machine puis revient vers son poste de travail. Il soude la barre de fer à une autre barre de fer. Il passe ensuite de son établi au bureau du chef des travaux. Il y reste quelques minutes puis revient avec un plan, etc. (cf. schéma 4.11).

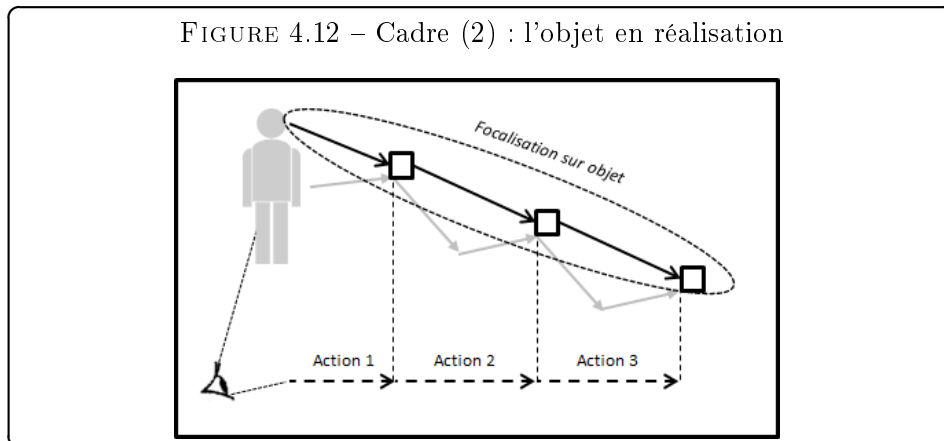
FIGURE 4.11 – Cadre (1) : les mouvements de l'ouvrier



29. A propos de l'identité d'une situation, cf. note 5 p.209. Dans cette section, lorsque nous parlons des « variations » des cadres d'observation, nous entendons qu'au moins un des facteurs de la situation d'observation est modifié : le questionnement, la position, la trajectoire, etc.

(2) Supposons maintenant que l'observateur soit un des clients de l'entreprise de sidérurgie. Il visite l'atelier pour savoir comment un des produits qu'il vient d'acheter va être fabriqué (variation du *questionnement*). Son regard va se concentrer sur un objet spécifique en construction, *e.g.* un garde-corps métallique (variation de la *focalisation*). Les actions qu'il va considérer ne seront plus les mouvements d'un individu, mais une suite d'étapes qui vont conduire à la réalisation du garde-corps (variation du *régime d'action*). Il restera à proximité de cet objet en construction, suivra son évolution dans l'atelier, plutôt que la trajectoire d'un ouvrier en particulier, et il pourra éventuellement aller jusqu'au chantier où ce garde-corps sera installé (variation de la *trajectoire*).

-Il observe : l'ouvrier est en train de construire un garde-corps. L'observateur considère les différentes étapes de cette construction. Une barre d'acier, prise comme base, est posée au sol. Elle constituera la main courante. Plusieurs autres barreaux sont soudés perpendiculairement à cette première barre. Leur espacement est mesuré de telle manière à assurer une protection suffisante. Les soudures sont ensuite ponçées afin de lisser l'ensemble de la structure, etc. (cf. schéma 4.12).

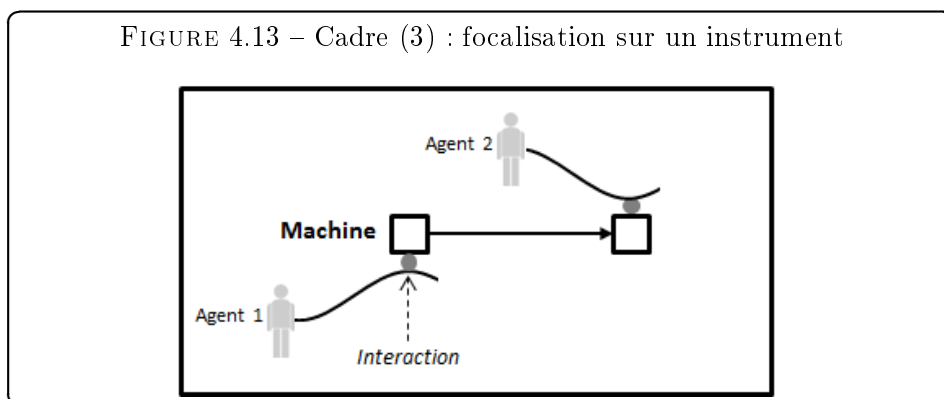


(3) Dernier cadre, supposons enfin que l'observateur soit un mécanicien ou un chef d'atelier qui s'intéresse à la façon dont une des machines de l'entreprise est utilisée, par exemple un poste à souder (changement du *questionnement*). L'observateur s'intéressera dans ce cas aux mouvements des ouvriers dans l'atelier (même *régime d'action* que dans le cadre (1)). Mais il concentrera plus spécifiquement son attention sur les mouvements qui sont liés à l'utilisation de cette machine (variation de la *focalisation* par rapport à (1)). Sa *trajectoire* d'observation est également différente des deux perspectives précédentes. Il reste les yeux rivés sur la machine et ne prend en compte que les interactions que les ouvriers ont avec elle.

-Il observe : un premier ouvrier s'approche de l'outil, le règle, il met une baguette à souder, accroche la pince de mise à masse, puis soude un barreau,

et retourne à son poste de travail. Un deuxième ouvrier s'approche du poste à souder, le contourne pour prendre une barre de fer située dans la remise derrière la machine puis contourne à nouveau la machine et retourne à son établi. Un troisième ouvrier apporte une barre d'acier près du poste, puis il essaye de faire tenir la barre sur un étau devant l'appareil à souder. La barre se révèle être trop longue pour tenir devant le poste à souder : elle bute sur un des murs de l'atelier. L'ouvrier décide de déplacer le poste à un autre endroit de l'atelier.

FIGURE 4.13 – Cadre (3) : focalisation sur un instrument



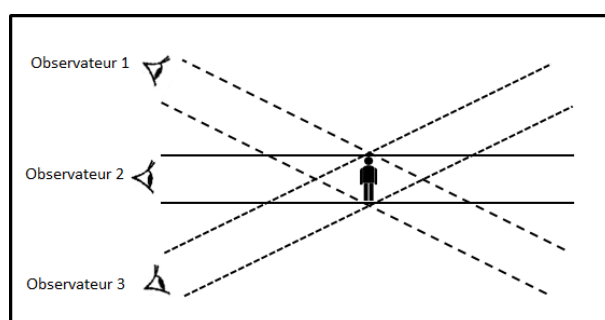
L'observation de ces trois processus d'action a lieu au même endroit – l'atelier – et au cours d'une seule et même journée de travail. Le sens de l'action sur lequel l'observateur peut focaliser son attention n'est pas fixé *a priori* ; il n'existe pas d'action qui serait naturellement présente dans l'atelier et que l'observateur n'aurait qu'à retrouver. C'est son regard qui fixe, en fonction d'un questionnement, le processus d'intérêt et qui détermine un cadre dans lequel des actions vont être évaluées. De sorte que, ce qui est *fait* dans l'atelier pour l'observateur à un moment t va varier grandement en fonction du cadre qu'il a adopté. Bien entendu, le choix d'un cadre d'observation n'interdit pas à l'observateur de pouvoir reconnaître que d'autres choses sont également faites. Par exemple, si l'observateur du cadre (1) demandait à celui du cadre (2) « as-tu vu le *mouvement* de l'ouvrier ? », non seulement le deuxième observateur comprendrait la question, mais il considèrerait certainement que ce mouvement est bien quelque chose que l'ouvrier *a fait* au même moment où, dans sa perspective, un barreau était soudé à un autre barreau. L'adoption d'un cadre n'implique pas le rejet systématique des autres cadres. Les actions conceptualisées dans ces autres cadres sont seulement mises en arrière-plan ; elles ne sont pas considérées comme significatives dans le cadre adopté, voire, parfois, elles ne sont simplement pas du tout considérées – on n'imagine pas qu'il y avait là *aussi* une action.

Avec nos descriptions, nous pourrions peut-être avoir l'impression que la différence entre les actions considérées dans nos trois cadres est seulement relative au fait que l'observateur ne regarde pas les mêmes choses ; qu'il ne

se concentre pas sur les mêmes actions. Cette impression reste cependant encore attachée à l'idée qu'une action puisse être indépendante du regard de l'observateur. Si, par exemple, nos trois *trajectoires* d'observation à travers l'atelier sont différentes, si les trois observateurs ne dirigent pas exactement leur regard au même moment au même endroit, c'est que les conceptions particulières de l'action qu'ils produisent sont tributaires de ces déplacements, et que ces actions n'ont pas à être observées depuis des positions d'observations particulières, mais sont construites dans ces perspectives d'observations.

Essayons d'illustrer cela de manière plus évidente en faisant se rencontrer nos trois focalisations en un même point, en une même portion des trois cours d'action (cf. schéma 4.14). Un ouvrier est en train de souder une barre d'acier à une autre. Du point de vue de l'observateur, cet acte peut être considéré différemment selon le cadre (1), (2) ou (3) auquel il appartient : une suite de mouvements précis dans la totalité de la journée de travail de l'ouvrier, une étape de la construction du garde-corps ou encore le maniement spécifique d'un outil parmi plusieurs utilisations possibles.

FIGURE 4.14 – Croisement des perspectives d'observation



On pourrait cependant croire que, au point où ces trois perspectives se rencontrent, il existe bien une seule et même action : la « soudure »³⁰. Mais considérer qu'il s'agit d'une *même* action est une erreur. Dans la perspective d'observation (1) c'est une suite de mouvements corporels qui sont observés (l'ouvrier se dirige vers le poste à souder, il prend le porte-électrode et le déplace entre les deux barres à souder). Dans la perspective (2), on s'intéresse aux étapes qui vont vers la construction d'un objet. La « soudure » y est interprétée comme une « liaison » entre deux barres de métal (la suite d'actions serait : deux barreaux sont positionnés perpendiculairement l'un à l'autre, une électrode est glissée le long de leur extrémité conjointe, un premier barreau est assemblé à la main courante). Enfin, dans la troisième perspective, la soudure est analysée en termes d'interactions entre le poste à souder et l'ouvrier. C'est la façon spécifique dont l'objet est utilisé qui

30. Rappelons-nous de l'argument de (Davidson, 1993, Essai 8) : il existe des événements comme le « flânage » ou le « soudage » (Chap.3.1.3).

intéresse l'observateur (la suite d'action analysée serait : le manche du porte électrode suggère à l'ouvrier de poser sa main de telle manière, la tige est dirigée au-dessus des deux barreaux à souder, l'ouvrier frotte la tige sur le métal pour fermer le circuit, etc.). Par conséquent, si nous demandions au même moment aux trois observateurs « que se passe-t-il ? » ou plus précisément « en quoi consiste ici la soudure ? », nous obtiendrions trois comptes rendus différents de l'action effectuée.

Du point de vue de l'individuation des actions, cette différence de perspective est encore plus évidente. Imaginons dans la scène précédente qu'au cours de la soudure un bout de l'électrode encore incandescent se détache et reste collé à l'extrémité des deux barres en métal. Réagissant rapidement, l'ouvrier en train d'effectuer la soudure se saisit d'un burin et enlève la tige restée accrochée avant qu'elle ne refroidisse. Dans cet exemple, à partir de quand peut-on considérer que l'action qui vient d'avoir lieu se termine-t-elle ? Dans la perspective (3), celle focalisée sur la machine, le fait de souder se termine précisément au moment où le circuit électrique s'est ouvert, c'est-à-dire au moment où l'électrode s'est brisée ; la machine n'agissant plus sur la soudure. En revanche dans la perspective (2), celle de la production d'un objet, l'action qui est en train d'être réalisée (la liaison entre deux barres de fer) se termine au moment où l'ouvrier détache l'électrode incandescente restée collée au barreau du garde-corps. En fonction des cadres adoptés, les actions considérées ne sont donc pas exactement les mêmes.

La difficulté de comprendre que nous n'avons pas là une seule action réelle, mais deux conceptions de l'action différentes est due au fait que nous avons, dans les deux cas, affaire au même processus physique. Mais la conception de l'action – *i.e.* comprendre ce qui est fait, savoir comment s'orienter, etc. – n'est pas un processus physique de ce type. Au-delà du fait physique brut, l'analyse de l'action humaine ajoute un aspect sémantique à l'ensemble de ces choses qui se produisent, un aspect qui n'a pas un sens prédéfini mais qui dépend d'un cadre de référence fixé par l'observateur. Une même réalité physique, par exemple taper sur une barre de fer avec un marteau, en effectuant un certain mouvement et en y appliquant une certaine force, ne nous renseigne en rien sur le sens de cette action : l'intention est-elle de faire du bruit ou de travailler le métal ? Le fait physique, seul, ne nous apporte aucun éclairage sur ces questions.

Cette pluralité des interprétations d'une même situation d'observation a deux conséquences importantes. Premièrement, nous remarquons que chaque perspective d'observation nous donne accès à un aspect de la dynamique de la situation qui n'est pas nécessairement valable dans une autre perspective. Dit autrement, essayer de comparer entre elles deux actions issues de deux perspectives différentes peut ne pas être pertinent : le déplacement de l'ouvrier du vestiaire vers son poste de travail dans la perspective (1) n'est pas significatif du point de vue de la construction du garde-corps dans la perspective (2). Par conséquent, les analyses de l'action, tout comme les analyses

de la pratique, doivent autant que possible préciser leur perspective d'observation pour éviter les contre-sens et les faux débats autour de la définition de l'action ou de l'interprétation d'un évènement.

Deuxièmement, la pluralité des interprétations de l'action dans une même situation doit conduire à une réévaluation de la capacité que les agents sociaux mettent en œuvre au travers de leur réflexivité pour s'inscrire dans des cadres d'observation qu'ils vont devoir justifier et défendre. Ceci est exactement la thèse que Boltanski avance dans *L'amour et la justice comme compétences* (1990). D'inspiration ethnométhodologique, ou schutzéenne, cet ouvrage tente de réduire la distance qui sépare le théoricien de l'acteur observé en affirmant que ce dernier n'est pas une marionnette d'un système dont seul le sociologue dans son attitude critique vis-à-vis du monde social serait capable de révéler la relation de dépendance et de détermination. Bien au contraire, pour Boltanski, nous pouvons partir, dans nos analyses du monde social, de la capacité des agents eux-mêmes à organiser leurs actions en fonction de compétences critiques qu'ils mettent quotidiennement en œuvre dans le cours de leur vie sociale pour comprendre leurs actions. Ainsi, plutôt que d'imposer une conception de l'action sociale au monde qu'il observe, le théoricien peut se focaliser sur le travail interprétatif des acteurs eux-mêmes pour comprendre la mise en œuvre de ces différents régimes de l'action et leur confrontation dans des situations de conflit ou de coopération.

Notre conception de l'action observée doit beaucoup aux travaux de Boltanski et Thévenot. L'idée d'une pluralité des régimes d'action (ou de « modèles régionaux d'action ») nous a par exemple permis de soutenir, contre les versions monolithiques de la philosophie et de la sociologie classique de l'action, que nous pouvons rencontrer dans le monde social plusieurs conceptions hétérogènes de l'action ; la définition même de l'action ne dépend pas d'un seul vocabulaire. Cette sociologie des régimes d'action a cependant récupéré aussi bien les bons aspects que les mauvais aspects de la conception schutzéenne de l'action vécue³¹. Du *bon côté*, elle a redonné aux acteurs la capacité de concevoir réflexivement et de s'inscrire consciemment dans des régimes d'action déterminés en fonction de leurs situations et de leurs intérêts. Du *mauvais côté*, elle a sapé une partie du travail du théoricien de l'action qui, dans cette sociologie, doit se borner à suivre et à mettre en scène les processus interprétatifs des acteurs dans des situations spécifiques. Elle oublie, comme nous le soulignons au chapitre précédent dans notre discussion avec Schütz, que tout ce que l'on peut tirer d'une position d'observation sur l'action n'est pas déjà contenu dans le cours d'action lui-même – que ce soit dans la tête des agents ou dans une réalité ontologique de l'action préexistante. L'observateur est en droit d'ajouter de nouvelles perspectives sur l'action, il peut mettre à jour des aspects qui ont un intérêt pour sa propre analyse et qu'aucun des acteurs observés n'aurait eu particulièrement

31. Cf. Chap.3.2.

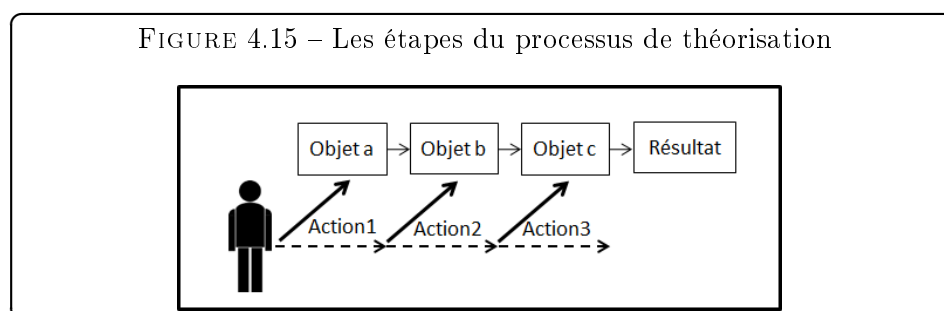
d'intérêt à voir émerger. Un théoricien qui s'intéresserait par exemple à la pénibilité au travail (dans notre cas de l'atelier de sidérurgie) pourrait analyser une situation en fonction de risques et de facteurs d'exposition aux risques que les agents ne perçoivent tout simplement pas dans leur trajectoire d'observation quotidienne. Observer l'action d'un ouvrier n'implique donc pas toujours de devoir retrouver le sens subjectivement vécu de l'action par l'acteur. L'observateur – et en particulier le théoricien de l'action ou de la pratique – peut focaliser son attention sur différents aspects de la situation dans laquelle est impliquée cette personne.

4.2.2 Exemple 2 : l'analyse d'un processus de théorisation

L'étude de cet exemple réitérera les conclusions de l'exemple précédent. Elle nous est toutefois utile car elle nous permet d'introduire des remarques dont nous aurons besoin dans notre étude de cas sur le processus de théorisation de Maxwell (Chap.7).

La situation est la suivante : un observateur s'intéresse à décrire le processus de théorisation d'un physicien. Plusieurs stratégies s'offrent à lui :

(1) La première et la plus évidente consiste à suivre les différentes étapes du raisonnement qui ont amené le scientifique à obtenir son résultat théorique. En s'appuyant par exemple sur l'article que celui-ci a publié dans une revue scientifique, l'observateur va considérer les différents développements, arguments et justifications apportés successivement jusqu'au résultat final. Les actions sur lesquelles il se concentre – et qui prennent leur sens relativement à cette concentration – sont celles qui sont orientées vers l'obtention du résultat. L'observateur produira un compte rendu du type « Le scientifique est parti du modèle M. Il lui a ajouté les contraintes C1 et C2 en s'appuyant sur un modèle analogue développé par X. L'intégration de ces contraintes dans le modèle lui a permis d'obtenir R ». On suit en quelque sorte les différentes stratégies adoptées et les différents outils techniques utilisés afin d'obtenir ce résultat spécifique R (cf. schéma 4.15).



L'observateur peut maintenant, à partir de la même position, s'intéresser à d'autres aspects de ce processus productif. Donnons deux autres exemples parmi une multitude possible :

(2) Il peut commencer par essayer de caractériser le processus de théorisation indépendamment du résultat spécifique obtenu. Son *questionnement* serait ici de rendre compte des étapes successives par lesquelles un théoricien doit passer pour obtenir un résultat. Il s'agirait en quelque sorte d'une tentative de détermination de la *méthode de théorisation en science*. L'observateur qui voudrait décrire l'activité selon ce deuxième intérêt produirait un compte rendu qui se focalise sur des actions qui apparaissent de manière récurrente, dans le cas observé et dans d'autres, pour obtenir un résultat théorique. Un exemple du compte rendu que l'on obtiendrait dans ce cas pourrait être le suivant, que l'on trouve chez Duhem dans *La théorie physique* (1906) :

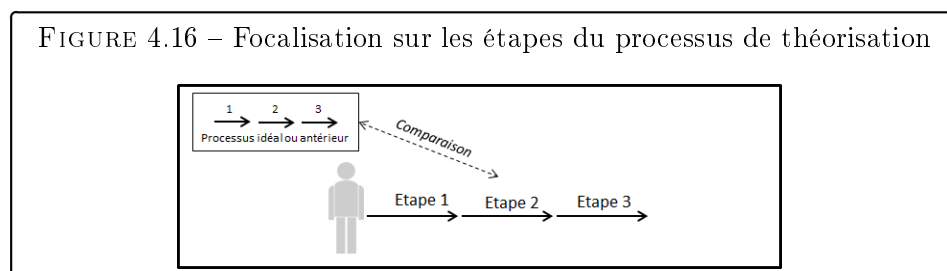
« La définition que nous venons d'esquisser distingue, dans une théorie physique, quatre opérations fondamentales :

- 1 La définition et la mesure des grandeurs physiques ;
- 2 Le choix des hypothèses ;
- 3 Le développement mathématique de la théorie ;
- 4 La comparaison de la théorie avec l'expérience. »

L'observateur, comme Duhem dans cet exemple, ne cherche pas dans cette perspective à savoir quelles sont les astuces particulières que le physicien a utilisées dans ce cas précis pour obtenir son résultat, mais plutôt les étapes auxquelles tout bon scientifique doit se plier pour obtenir un résultat valable. Il ne s'intéresse pas spécifiquement à la compréhension du phénomène étudié, ni à la façon dont le résultat contribue à cette compréhension, mais à identifier des récurrences dans la méthode déployée par le théoricien avec l'activité d'autres théoriciens. Cette lecture tend à modifier son appréhension de ce qui est effectivement fait par le scientifique. Les formes de l'action qu'il *voit* être effectuées par le scientifique sont légèrement différentes par rapport à celles de l'observation précédente. Par exemple, au lieu d'« ajouter les contraintes C1 et C2 en s'appuyant sur le modèle de X », l'observateur considérera plus généralement qu'il « choisit des hypothèses ». On pourrait croire que la première description n'est qu'une précision de la seconde, un affinement d'une activité en actions sous-jacentes, mais le cadre d'observation adopté modifie le sens même de l'action observée ainsi que la façon dont elle pourra être segmentée en actes particuliers. Dans le cas (2), la conception de l'action dépend d'un régime général où les actions sont envisagées comme des types abstraits³². L'action émerge dans l'évaluation de l'adéquation entre les actions effectuées dans cette situation et les actions réalisées dans un processus général de théorisation. Dans le cas (1), les actions émergent par rapport à leur contribution effective à l'obtention du résultat.

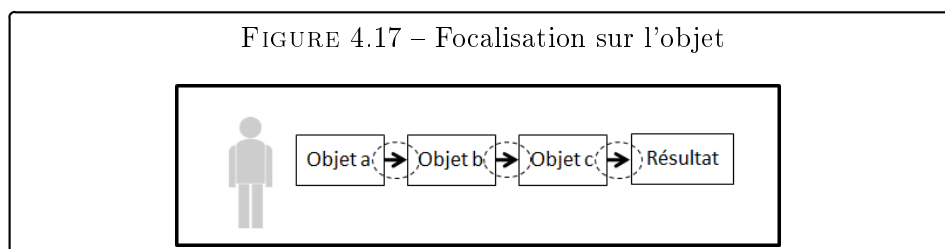
(3) Troisième cas, l'observateur peut enfin se concentrer sur les modifications de l'objet théorique sur lequel travaille le physicien, indépendamment de ses pratiques situées ou encore d'une idée générale de ce que c'est que de

32. Cf. Chap.1.2.2.C.



« théoriser ». L'observateur considère dans ce cas que les actions effectuées par le physicien sont celles qui ont pu nous amener de tel état de la connaissance sur le phénomène physique étudié à tel autre. Il pensera le processus de théorisation comme le passage d'un niveau de connaissance à un autre, plus complet. A partir de ce nouvel état de connaissance, il considère les différentes actions qui ont (ou doivent) être menées pour y aboutir – il s'agit en somme d'une reconstruction logique. La description qu'il obtiendra sera proche de celle décrite dans l'article scientifique : « nous savons ceci du phénomène. Nous devons expliquer tel nouveau fait observationnel obtenu par l'expérimentation. En généralisant la théorie de telle manière, nous pouvons intégrer ces nouvelles données et obtenir une connaissance plus profonde du phénomène en question ». L'observateur se focalise ici uniquement sur les nécessités des opérations liées à la connaissance de l'objet ou du phénomène étudié. Contrairement à la perspective (1), l'action n'émerge pas dans une analyse des intentions du scientifique, utilisant des stratégies particulières pour obtenir un résultat. La conception de l'action décrit ici une suite d'opérations logiques par lesquelles il faut passer pour obtenir une forme plus générale et plus complète de la connaissance du phénomène³³.

33. Ce passage nous permet de faire une remarque importante en ce qui concerne le tournant pratique en sciences. Les auteurs de ce tournant pratique sont majoritairement opposés au positivisme logique, et plus généralement à toutes les conceptions idéalistes de la science. Ces conceptions idéalistes pourraient ici correspondre à notre troisième perspective d'observation, à savoir à une position rétrospective produisant une reconstruction rationnelle de l'action effectuée. La notion d'action (et par extension l'analyse d'une pratique) n'est cependant pas absente, comme nous venons de le voir, d'une description positiviste d'un processus de théorisation. Bien évidemment la conception de l'action est relativement éloignée de celle que l'on trouve chez les auteurs du tournant pratique pour qui les notions d'« action concrète » ou de « pratique » renvoient à l'idée d'un agent, situé et socialement déterminé, qui va parcourir ce processus de théorisation d'une manière bien réelle. Cette précision du sens spécifique associé à la notion de pratique dans le tournant pratique ne permet cependant pas d'affirmer que les descriptions du positivisme se situent en dehors de la pratique. Nous avons bien dans ce troisième cas à faire à des actions et des pratiques, en un sens certes impersonnel et général, mais pas moins que certaines descriptions des processus effectifs de théorisation (cf. les conceptions *en pratique* de la théorisation chez (Pickering, 2010) et (Giere, 2006)). Ce n'est donc pas le manque d'un recours à une notion de pratique qui devrait être remis en question dans les approches positivistes, mais plutôt l'angle retenu pour aborder ces pratiques, les domaines dans lesquels elles s'inscrivent, la conception de l'agent qu'elles présupposent, etc. Ce n'est pas le manque de considération



Dans ces trois exemples, pour le même processus, le cadre d'observation varie. Les conceptions de l'action et les séquences d'actes sur lesquelles l'observateur se focalise ne sont pas les mêmes, et ce qui est considéré comme produit non plus (dans (1) il s'agit d'une réponse à un problème spécifique, dans (2) d'une théorie scientifique et dans (3) de la connaissance d'un phénomène). Ces trois ensembles peuvent se recouper, mais il faut prendre garde à ne pas présupposer qu'il s'agit d'actions ou de produits strictement identiques sans prendre en considération qu'ils sont issus de cadres d'observation et répondent à des questionnements différents. Les arrangements dans lesquels ces actions apparaissent sont différents, et par conséquent les superposer sans rappeler les perspectives dans lesquels ils ont été élaborés risque de mener à de nombreuses incompréhensions. Par exemple, on ne peut pas comparer une à une les actions issues de ces différents cadres d'observation (*e.g.* l'action d'« utiliser un outil conceptuel », celle de « construire une hypothèse » et celle de « modifier notre connaissance d'un phénomène »).

4.2.3 Exemple 3 : la biologiste, le protocole et la protéine

En reprenant une étude de cas réalisée par Karin Knorr-Cetina (2001), ce troisième exemple nous permettra d'illustrer comment, en changeant de cadre d'observation, un acteur – qui devient, par un acte réflexif, observateur de sa propre action – modifie conjointement la conceptualisation de la manière dont il agit, la façon dont il se conçoit comme acteur agissant ainsi que le niveau et les objets sur lesquels son action opère. Cet exemple nous servira également à prouver qu'il n'est pas toujours possible de rapporter entre elles des actions issues de cadres d'observation différents, et par extension qu'il

pour les actions concrètes effectivement réalisées par les scientifiques qui doit être remise en cause, mais bien le fait que l'action qui est étudiée par le positivisme semble comme opérer directement sur une connaissance disponible et accessible de la même manière pour n'importe quel agent. Ces « opérations *sur* la connaissance » sont néanmoins, du point de vue du positivisme, des actions aussi concrètes que les actions effectuées par des agents socialement situés dans le tournant pratique. On remarquera pour finir que la conception de la pratique telle qu'on peut l'envisager dans le positivisme (que l'on qualifierait d'abstraite *du point de vue du tournant pratique*, peut selon l'objectif de l'observateur se révéler plus adéquate et plus pertinente pour répondre à certaines questions. Il n'est par exemple pas forcément nécessaire de se rapporter à un agent socialement situé pour décrire un processus général de théorisation dans une discipline scientifique particulière.

peut exister une certaine incommensurabilité entre différentes conceptions de l'action s'intéressant pourtant à une même situation.

Dans un des ouvrages de référence sur le tournant pratique (*The practice turn in contemporary theory*, 2001), Knorr-Cetina nous propose une étude sur les pratiques dirigées vers la création d'objets dans des processus productifs (pratiques qu'elle nomme les « *objectual practices* »). Un des objectifs de son article est de pouvoir décrire comment une scientifique (une biologiste moléculaire) tend à modifier au cours de sa recherche la façon dont elle se conçoit comme sujet agissant ainsi que la manière dont elle se représente ses propres actions en rapport à son objet d'étude. Knorr-Cetina utilise cet exemple pour montrer que, contrairement aux autres pratiques sociales, la plupart des pratiques scientifiques « créatives » ou « constructives », sont mieux décrites en termes relationnels comme des « dissociations » progressives entre le « soi » d'un scientifique et un « objet » sur lequel porte son action, plutôt qu'en termes d'habitude ou de routine. Nous considérons pour notre part que son exemple est une illustration intéressante de ce à quoi peut correspondre une variation entre différents cadres d'observation. Il s'agit là, selon Knorr-Cetina, du passage du niveau « habituel et routinier » de l'action à un niveau « relationnel » qui permet de bien mettre en évidence un changement dans la conception de la scientifique à propos de *ce qui est fait*³⁴.

Dans son étude, Knorr-Cetina s'appuie, entre autres, sur l'interprétation d'un entretien réalisé avec la biologiste pour rendre compte de ce changement de perspective. Nous en reportons ici un court extrait avant de le discuter à notre tour³⁵ :

« — [Biologist] : You asked about protocols. We not only work with protocols, we think in terms of them. When I am doing the protocol, pipetting say, I don't really think about the objects I am dealing with. When it's a routine, there is, for me, no differentiation between the bacteria that I am using there, and the DNA that I'll extract and the enzyme that I am placing on to cut the DNA. 'A thing to do' is more a protocol than dealing with DNA, it is more in the procedure than in the material. (...)

— [Karin Knorr-Cetina] : What about your protein ?

— B : Well, the protein, because it has previously been a problem,

34. Nous n'adhérerons cependant pas à l'ensemble de la thèse défendue par Knorr-Cetina. Contrairement à ce qu'elle avance, il nous semble notamment que le passage d'une conception habituelle de la pratique à une conception relationnelle entre un sujet et un objet n'est pas la seule façon de rendre compte adéquatement de la « dynamique du travail de recherche » (p.185). Les processus « créatifs » ou « constructifs » comme les travaux scientifiques peuvent donner lieu à l'adoption de plusieurs cadres, aussi bien pour le scientifique réalisant l'action que pour un observateur décrivant cette situation d'action. Mais il ne nous est pas utile de détailler ici ce désaccord. Nous aurons l'occasion d'y revenir au chapitre 7 lorsque nous étudierons les différentes conceptions du processus de théorisation de Maxwell.

35. Pour les détails de l'entretien, cf. (Knorr-Cetina, 1999).

the protein is a bit more moody. I think about it, I get more visual, I treat it differently, in one word, I pay more attention to it, it's more precious. I don't handle it routinely yet.

— KKC : How do you visualize it ?

— B : I see the protein in a certain size in front of me. I visualize why it is precipitating, then I visualize the solution and I visualize the falling out and the refolding process. I also visualize the protein denaturing, stretched out and then coming together, and I visualize how it is being shot into the solution and what it is going through when it starts to fold. With the expression, I visualize the bacteria when they grow in a more anthropomorphic way, why are they happy ? I try to visualize them shaking around, I visualize aerobic effects, the shaking, how much they tumble around and what could have an effect.

— KKC : Is it [the protein] like a person ? Someone you interact with ?

— B : No, not necessarily a person. It takes on aspects of some personality, which I feel, depending on if it has been cooperative or not. If it's cooperative then it becomes a friend for a while, then I am happy and write exclamation marks in my book. But later it becomes material again, it goes back to being in a material state. When it stops doing what I want, then I see a personal enemy and think about the problems. » (Knorr-Cetina, 2001, pp.187-189)

Dans cet échange, Knorr-Cetina demande à la biologiste, par une suite de questions, d'apporter des précisions sur sa pratique scientifique et sur la façon dont elle conçoit habituellement son propre travail de recherche. Dans les extraits sélectionnés, nous pouvons remarquer que la biologiste distingue assez nettement deux perspectives ; une liée au protocole expérimental et une autre focalisée sur un ensemble d'objets particuliers (ADN, protéine, bactérie, etc.). Ces perspectives précisent, chacune à leur manière, la façon dont la biologiste va concevoir son action à différents moments de sa recherche³⁶. Elles sont pour nous équivalentes à des cadres d'observation sur l'action. Le passage de la première à la seconde perspective peut dans ce sens être décrit comme une variation de cadre initiée par un changement de *questionnement*

36. Pour Knorr-Cetina, le changement de perspective décrit par le scientifique – de l'habituel vers le relationnel – est exactement ce qui caractérise le travail scientifique créatif : délaissant la routine du protocole, la biologiste va progressivement se concentrer sur un objet (*e.g.* la protéine) sur lequel elle opère. Selon nous, il s'agit seulement d'un changement de cadre parmi d'autres. D'autre part, l'opposition entre un cadre de routine et un cadre relationnel ne nous semble pas bien caractériser le changement qui est en jeu entre ces deux perspectives ; le cadre du protocole peut également être décrit en termes relationnels (avec les objets convoqués dans le protocole), et inversement le cadre relationnel avec la protéine peut devenir routinier si la biologiste l'adopte très fréquemment pour se représenter son propre travail.

– de « comment réaliser correctement le protocole pour obtenir un résultat expérimental valide ? » à « quelles sont les conclusions spécifiques à tirer de cet expérience en ce qui concerne les déformations de la protéine ? ».

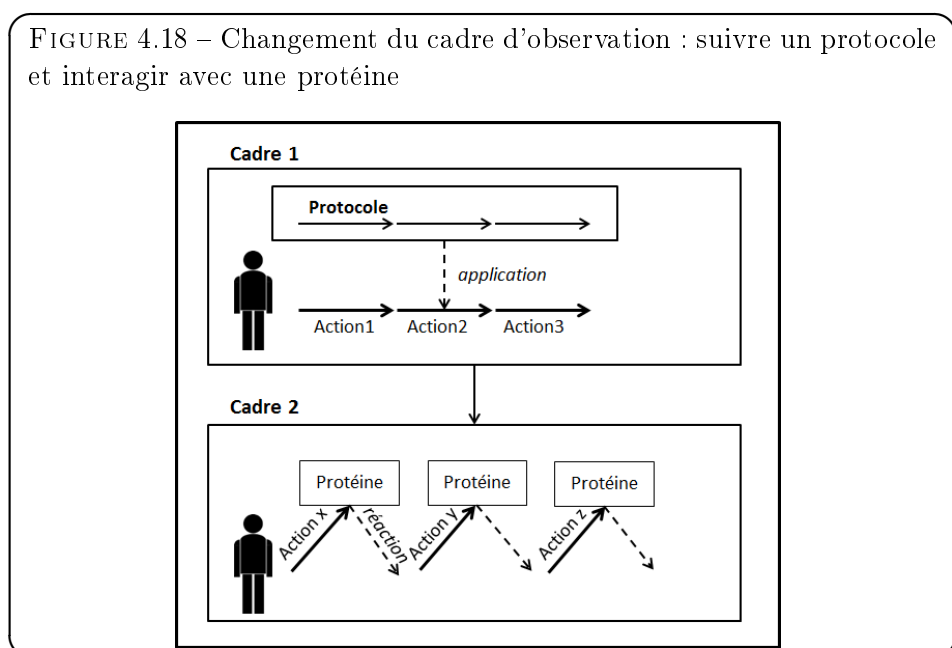
Précisons. Dans chacun des deux cadres d'observation, la biologiste se conçoit dans une position particulière vis-à-vis de certains objets avec lesquels elle interagit. Dans le premier cadre elle suit un protocole expérimental. Ses actions sont définies dans le cadre de ce protocole ; il s'agit de « versements », de « dilutions », de « mesures », etc. Ces actions s'appliquent à tout un ensemble d'objets matériels qui apparaissent à ce niveau d'observation ; des pipettes, des propipettes, des solutions, des ballons, etc. Son cadre d'observation est par conséquent orienté par le protocole qui définit des suites d'actions (des « choses à faire »). Le régime d'action adopté comprend donc des mouvements et des interactions avec les différents instruments du laboratoire qui sont compris selon un certain ordre de grandeur. Par exemple, la scientifique ne s'intéresse pas à la composition des éléments chimiques qui constituent le verre de la pipette, et elle ne pense pas ses actions, contrairement au second cadre, comme à des « découpages » de l'ADN. Elle opère directement avec des objets comme des « pipettes », des « solutions » et des « ballons » et ses actions, dans ce cadre, consistent par exemple à « verser » un liquide au compte goutte entre une pipette et un ballon.

Dans le deuxième cadre d'observation, la biologiste se concentre sur un objet de la solution en particulier : une protéine. Elle rentre, nous dirait Knorr-Cetina, dans une *relation* plus intime avec un de ses objets de travail. Cette relation est orientée par son *questionnement* : elle cherche à obtenir des résultats spécifiquement liés à cette protéine. En passant à ce nouveau cadre d'observation, la biologiste conçoit ce qu'elle est en train de faire non plus comme l'application d'un protocole qui conduit à l'obtention d'un résultat expérimental, mais comme une interaction très directe et beaucoup plus familière avec un objet particulier, un objet qu'elle manipule et qui lui répond comme s'il était doté d'une personnalité propre, avec son caractère.

« Not only does this researcher experience herself as a conscious subject that relates to epistemic objects, she draws upon resources that are entailed in "being-in-relation" in everyday life to help define and continue her research. I take these relational resources to include taking the role or perspective of the other ; making an emotional investment (taking an interest) in the other ; and exhibiting moral solidarity and altruistic behavior that serves the other person. In the present case, [the biologist] can be said to take the role and perspective of the protein and of her bacteria ; she also imagines the latter's emotions, engaging in what is perhaps a form of empathy. » (Knorr-Cetina, 2001, pp.188-189)

Knorr-Cetina décrit ce changement de perspective comme une sorte d'investissement empathique avec l'objet étudié. On passe, selon elle, d'une pra-

tique habituelle à une pratique relationnelle ou centrée sur l'objet. Pour notre part, il nous semble que ce changement, que nous décrivons comme une variation de cadre, n'implique pas que la biologiste conçoive tout d'un coup son action en relation à un objet, mais plutôt qu'elle change le niveau (et l'ensemble des objets) en rapport duquel elle conçoit son action. Dans le premier cadre d'observation, elle concentrait son attention sur l'ensemble des instruments dans le laboratoire et sur les étapes du protocole. Dans le deuxième cadre d'observation, elle concentre son attention sur ce qui se passe au niveau de la protéine, *e.g.* des « extraction » et des « découpage » d'ADN, ou des « étirement » et des « recombinaisons » de protéines. Chacun de ces cadres induit une compréhension spécifique de *ce qui est fait*. Par exemple, au même moment où, dans le premier cadre, la scientifique « verse » avec la pipette une solution dans un ballon, elle peut être en train d'« extraire », dans le second cadre, de l'ADN (cf. schéma 4.18). Pour comprendre le lien entre ces deux actions, il lui est nécessaire de changer de cadre d'observation.



Dans cet exemple de l'expérimentation en biologie, il se trouve que les actions effectuées dans les deux cadres d'observation peuvent être rapportées entre elles sans trop de difficultés. La relation entre ces deux cadres est d'ailleurs même minutieusement contrôlée lors du montage expérimental ; le lien entre « verser » une solution et « extraire » de l'ADN peut être précisé. Mais imaginons le cas où la biologiste demanderait à un étudiant qui n'aurait aucune connaissance en biologie de réaliser le protocole expérimental. Cet étudiant pourrait tout à fait concevoir son action dans le premier cadre d'observation. Il pourrait sans difficulté réaliser des actions comme « verser »

une solution de la pipette dans un ballon, et comprendre ce qu'il fait dans ce cadre là. Par contre, si, en observant cet étudiant verser la solution, la biologiste venait à lui dire « tu es en train d'extraire de l'ADN », l'étudiant ne saisirait probablement pas le sens de ces actions que la biologiste lui attribue. Depuis son cadre d'observation, ces actions n'ont pas de sens. Ce ne sont pas des choses qu'il peut se concevoir comme étant *aussi* en train de faire. La possibilité d'adopter le second cadre d'observation permet en revanche à la scientifique d'établir un nouvel axe de référence pour la conceptualisation de l'action et de faire apparaître de nouvelles sortes d'actions.

Il n'y a par conséquent que dans le cas spécifique où la scientifique se poserait la question de la relation entre la première et la seconde perspective que le lien entre les actions issues de ces deux cadres d'observation pourrait avoir un sens (*e.g.* « quel est le lien entre ce que je fais quand j'ajoute telle solution dans le tube à essai et la déformation que je fais subir à la protéine ? »). Cependant, si l'analyse de l'action sur des objets physiques est tenue, dans les sciences naturelles, de trouver des principes d'équivalence entre les différents niveaux d'observation pour assurer la cohérence de son explication, ces principes d'équivalence entre les différents cadres d'observation ne peuvent pas toujours être obtenus dans l'analyse de l'action humaine où des perspectives d'action peuvent parfois entrer en conflit.

4.2.4 Récapitulatif

L'étude de la variation des cadres d'observation dans l'analyse d'une même situation peut nous permettre de tirer trois conclusions :

1. La détermination des actions réalisées par des individus dans une situation donnée dépend d'un cadre d'observation qui fonctionne comme axe de référence.
2. La conception de l'action dans une perspective d'observation particulière ne peut pas toujours être rapportée à une autre conception dans une autre perspective d'observation ; les aspects de l'action mis en avant dans une perspective particulière n'ont pas nécessairement de sens (ou de commune mesure) avec d'autres aspects de l'action révélés dans d'autres perspectives d'observation.
3. Par conséquent, il n'est pas toujours possible d'obtenir une vue complète de l'action ou de la pratique en juxtaposant plusieurs aspects de l'action obtenus dans différentes positions d'observation.

4.3 Diversité des pratiques

Disposition, schème, cadre, habitus, situation, activité, régime

Nous arrivons au point crucial de notre analyse. Jusqu'à présent, nous nous sommes essentiellement intéressés à la conceptualisation de l'action dans un cadre d'observation particulier. Dans cette dernière section, nous allons appliquer ce modèle générique de l'action observée à l'analyse des pratiques – nous allons revenir dans un instant sur la différence entre un concept d'action et un concept de la pratique. Notre objectif principal est de montrer comment, en faisant varier les cadres d'observation, nous pouvons obtenir différents concepts de la pratique (cadre, schème, disposition, *habitus*, activité, situation, régime)³⁷.

Nous partons du principe que toutes les conceptions de la pratique sont attachées à des cadres d'observation particuliers. Adopter une approche *en pratique* signifie alors simplement s'inscrire dans un cadre d'observation pour analyser une des dimensions de l'agir humain. Les cadres d'observation de la pratique se focalisent le plus souvent sur la dimension *sociale* de l'action humaine ; *i.e.* sur l'interaction entre les individus, sur la façon dont ils conçoivent au quotidien leurs actions et celles des autres, sur la coopération, sur la transmission des manières de faire, sur la façon dont les actions sont encadrées par des règles et institutions, sur le lien entre une situation sociale et une façon d'agir, etc. En un sens encore plus commun, et restreint, le cadre d'observation de la pratique est souvent localisé au niveau de la *quotidienneté*, *i.e.* au niveau de l'expérience vécue des individus, et de leurs manières de faire routinières et ordinaires. Mais l'analyse de la pratique ne se limite pas seulement à l'analyse de l'action humaine à ce niveau de la quotidienneté. Par exemple, l'analyse des paradigmes, des mécanismes de structuration, des traditions permettent de mettre en avant d'autres aspects de l'action humaine en relation avec des transformations sociales de plus grande ampleur³⁸.

Le choix d'un cadre d'observation dépendra donc de l'aspect de l'action que l'on souhaite analyser. Chaque fixation de cadre installe l'observateur dans une position spatio-temporelle par rapport à un individu (ou un groupe d'individu) et focalise son attention sur des dynamiques particulières. Les cadres permettent de faire émerger et de stabiliser des concepts de la pratique spécifiques (disposition, activité, régime, tradition, etc.). Ces concepts de la pratique ont un statut équivalent aux concepts d'action : ce ne sont pas des entités réelles, mais des constructions produites par un acte réflexif

37. On trouvera dans le chapitre 1 ainsi que dans les annexes (I, A et C), des détails sur chacun de ces concepts de la pratique et sur les auteurs auxquels ils sont associés. A noter, les concepts de « cadre » et de « régime » sont différents de ceux que nous avons jusqu'à présent utilisés dans ce chapitre.

38. Sur les échelles des pratiques, voir notre annexe H sur la *quotidienneté*.

pour donner sens à un ensemble de situations. A la différence des concepts d'action cependant, les concepts de la pratique servent à analyser des récurrences dans les conduites humaines qui apparaissent au niveau de leur cadre d'observation. Si un concept d'action permet d'appréhender ce qui se passe à un moment particulier (ce qui est en train de se faire), le concept de la pratique, plus général, permet d'effectuer des rapprochements entre différentes situations et de déceler des régularités qui y opèrent. Enfin, dans cette perspective, les pratiques en tant qu'*entités* seront comprises comme des métaphores, des réifications ou des outils utiles, grâce auxquels l'analyste peut étudier une relation particulière au niveau du cadre adopté³⁹. Une « disposition », par exemple, permet d'identifier en un concept des arrangements cognitivo-physiologiques particuliers chez les individus qui permettent d'expliquer comment sont menées des actions à *un certain niveau d'analyse*.

Dans les limites de cette section, nous nous concentrerons seulement sur quelques concepts de la pratique. Nous verrons comment ils sont attachés à des cadres d'observations particuliers et comment nous pouvons parvenir à passer d'un de ces concepts à un autre en faisant varier le cadre d'observation. Nous ne chercherons pas à attacher de manière systématique tous les concepts de la pratique à des positions d'observations caractéristiques, mais simplement à suggérer qu'il existe un lien entre les concepts de la pratique et les positions d'observation. L'enjeu est cependant de première importance. En dégageant ce lien, nous devrions d'abord pouvoir déterminer quelques voies d'amélioration possibles pour la conceptualisation de la notion de pratique dans le tournant pratique, mais nous pourrions surtout comprendre que la multiplicité des conceptions de la pratique n'est pas une menace pour la cohérence du tournant pratique si celui-ci prend bien soin de distinguer ses différentes approches de l'action humaine et de se garder de comparer directement entre elles deux conceptions de la pratique qui n'ont pas de commune mesure.

La progression de notre raisonnement et le principe de la variation des cadres d'observation

Passer d'un cadre d'observation de la pratique à un autre implique un *déplacement* de l'observateur, une modification de son positionnement et de sa trajectoire vis-à-vis de la réalité étudiée, et une compréhension différente de ce qui est *fait*. Ce changement permet à l'analyste de pouvoir étudier différents aspects des pratiques humaines, et d'adopter un cadre pertinent en fonction de son questionnement (cf. schéma 4.19).

Pour illustrer les effets de la variation des cadres d'observation, nous allons partir de concepts de la pratique *intériorisés* ou *proches* de l'individu et de son quotidien (disposition, *habitus*, schème) pour aller vers des concepts

39. A propos de la notion de pratique comme entité, cf. Chap.1.2.2, « Précision 2 : la pratique comme entité intermédiaire entre l'individu et le monde social ».

de plus en plus *éloignés* (activité, régime). Cet éloignement du domaine du quotidien peut prendre plusieurs formes, relatives aux différentes caractéristiques qui sont habituellement attribuées à la quotidienneté⁴⁰.

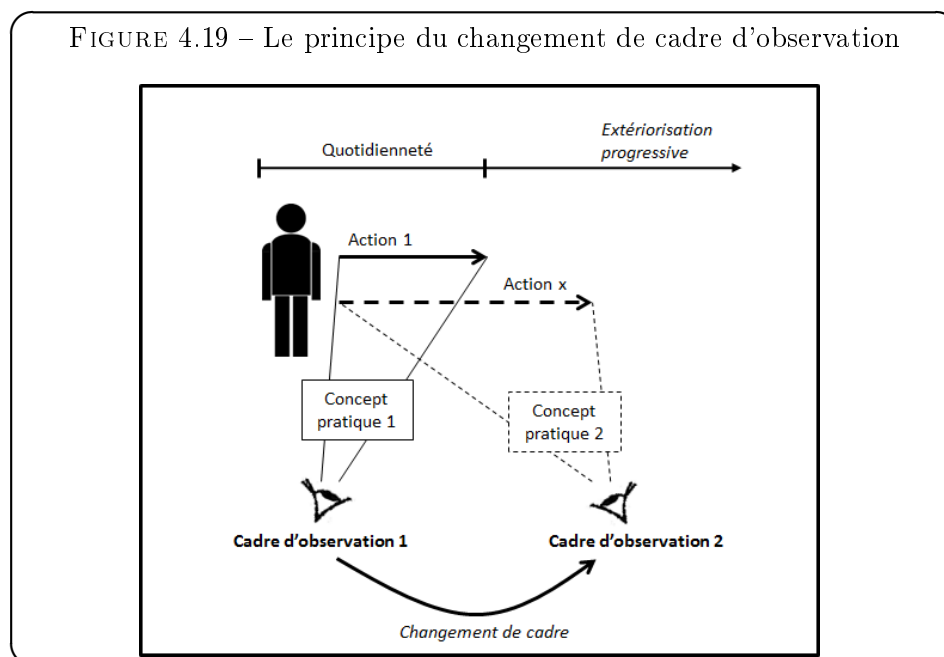
L'éloignement d'une conception de la pratique prise au niveau de la quotidienneté implique, pour l'observateur, une modification de son cadre d'observation⁴¹. Par exemple, l'analyse d'une action liée à une conception dispositionnelle de la pratique demande à l'observateur de se placer dans une certaine *position* par rapport à la réalité sociale étudiée : à proximité de l'individu, proche du niveau de la quotidienneté, du temps vécu au présent, des déplacements de l'individu, des mouvements de son corps et des interactions qu'il peut avoir avec d'autres individus. Dans cette position, le régime d'action (ou la conception de l'agir) de l'observateur est lié à la capacité de *faire* propre à chaque individu dans cet environnement quotidien. La disposition, comme *entité* de la pratique, est un outil forgé par l'analyste, pour étudier des récurrences sur les manières de faire *à ce niveau-là* (cf. 4.3.1).

Si l'observateur passe d'une étude des « dispositions », à une étude des « activités », son cadre d'observation se modifiera (cf. 4.3.4). Pour analyser une activité, il devra par exemple prendre en considération des temps relativement plus long, se focaliser sur les capacités de compréhension des individus, et prêter une plus grande attention que dans le cas des dispositions aux aspects collectifs de l'action⁴². Avec les activités, l'observateur

40. A propos de la notion de quotidienneté, cf. Chap.3.2, et annexe H. Pour rappel, la quotidienneté est un « régime d'action » qui, dans le tournant pratique, correspond à la réalité concrète prise du point de vue du vécu humain. Les aspects corporels, routiniers, et matériels des situations y sont mis en avant, par opposition à la réflexivité et à la capacité des agents de pouvoir penser le monde social dans sa complexité. La quotidienneté implique, pour les agents une domination des routines par rapport aux efforts réflexifs. Lorsque l'on prend en compte les représentations des agents dans la quotidienneté, celles-ci sont peu élaborées et portent sur ce qui entoure l'acteur et ce qui est immédiatement disponible à proximité de lui (*e.g.* les « représentations du sens commun » chez Schütz). Dans le domaine de la quotidienneté, l'acteur ne réfléchit pas à la structure de la société, ni à la conduite de sa vie en général, il pense, dans sa rationalité pratique, à ce à quoi il a affaire ici et maintenant. Le régime de la quotidienneté est fréquemment centré sur l'individu, par opposition au collectif, même s'il peut rendre compte de l'interaction entre les individus au niveau du quotidien. Les conceptions de la pratique qui s'appuient, par exemple, sur la notion de « communauté » (*e.g.* (Winch, 1958)), ne peuvent pas se limiter à s'inscrire dans une temporalité située au niveau du quotidien; elles sont généralement déployées dans des temporalités plus larges. La temporalité de la quotidienneté est conçue relativement au vécu des agents au temps présent. Elle s'oppose à des temps plus longs (années, semaines), qui demandent justement aux agents un effort de réflexivité plus intense pour pouvoir se projeter.

41. A noter : la modification du cadre peut impliquer un changement de la conception de la pratique, ou inversement le choix d'une conception de la pratique pour analyser une situation peut conduire à l'adoption d'un cadre d'observation spécifique. Tout dépend de l'orientation de l'analyste : souhaite-t-il mettre en avant une certaine conception de la pratique ou autrement choisir un cadre d'observation pertinent pour analyser une situation spécifique ?

42. Cela dépend bien entendu de la conception de l'activité adoptée, et du type d'activité



ne s'intéresse plus spécifiquement aux capacités des agents à agir dans des situations en fonction de leur apprentissage et de leur histoire sociale, mais aux façons dont ils vont, par exemple, comprendre et se représenter ce à quoi une activité X correspond. L'action elle-même est évaluée par rapport à sa conformité avec ce qui est normalement attendu dans l'activité X. Et l'*entité* « activité », en tant que concept de la pratique, sert, pour l'observateur, à identifier des régions de l'espace social dans lesquelles ces rapports entre une activité et son application sont mis en jeu à travers l'action des individus.

Dans la suite de cette section, nous allons décrire de cette manière une succession de changements de cadre d'observation qui correspondent à des concepts de la pratique de plus en plus éloignés du niveau de la quotidienneté.

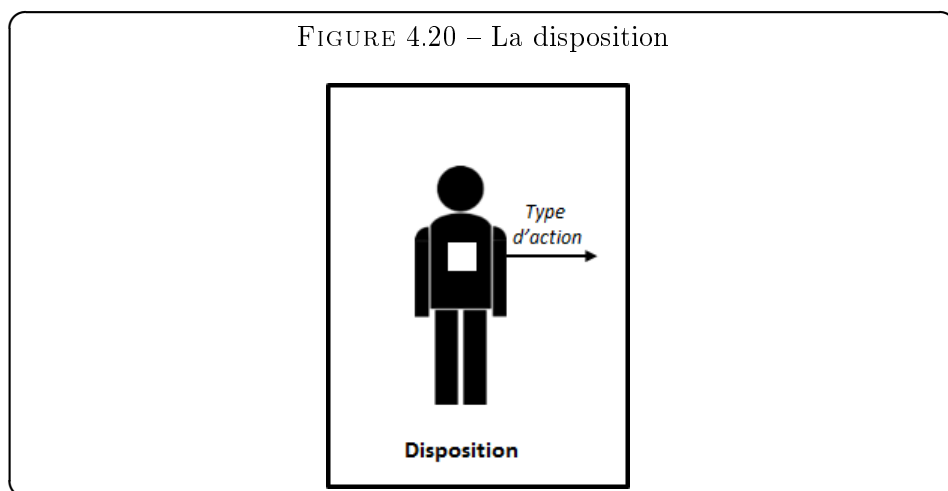
4.3.1 Dispositions

Partons de la notion de « disposition », qui est, pour le rappeler, en son sens le plus restreint (et controversé) une sorte d'entité détenue par les agents qui leur permet de réaliser des actions⁴³. La disposition à « escalader » est par exemple une compétence que l'on peut assigner à un individu si, dans

étudié. L'activité de la « cuisine » est par exemple relativement proche du niveau de la quotidienneté. Mais le concept d'activité renvoie aussi à des activités de plus long terme et plus collectives comme la « construction d'une théorie » (cf. annexe C) ou la « construction d'un accélérateur de particules » (cf. (Bohman, 1997)). Il est intéressant de voir que Bohman s'appuie justement sur ce type d'activité pour montrer que la conception de l'habitude chez Turner ne peut pas rendre compte de certaines formes de pratique.

43. Pour plus de détails, cf. annexe I, « dispositions et pratiques ».

une situation qui implique un mur d'escalade, on observe qu'il est effectivement capable de grimper à ce mur. Dans la conception dispositionnelle de la pratique, l'observateur va focaliser son attention sur la relation qui unit une compétence, localisée au niveau de l'individu, à un type d'action qui correspond à cette compétence. Il va suivre le parcours d'une personne particulière et étudier la façon dont cette disposition s'acquiert, puis la façon dont elle est utilisée ; *i.e.* comment elle permet, dans un environnement approprié, de mettre en œuvre une action qui est contenue en puissance dans la compétence (cf. schéma 4.20).



En se concentrant sur une disposition, l'observateur part d'une compréhension particulière de l'agir (« être capable de faire X avec succès ») et dirige son attention vers la *capacité* d'un individu à réaliser des actions de ce type (où cette capacité est-elle localisée ? comment s'exerce-t-elle ? etc.). Dans cette conception, l'action est conçue comme un exercice qui dépend de la disposition. Elle s'évalue en termes d'échec ou de succès (avoir ou ne pas avoir la disposition D , permet ou ne permet pas de faire X).

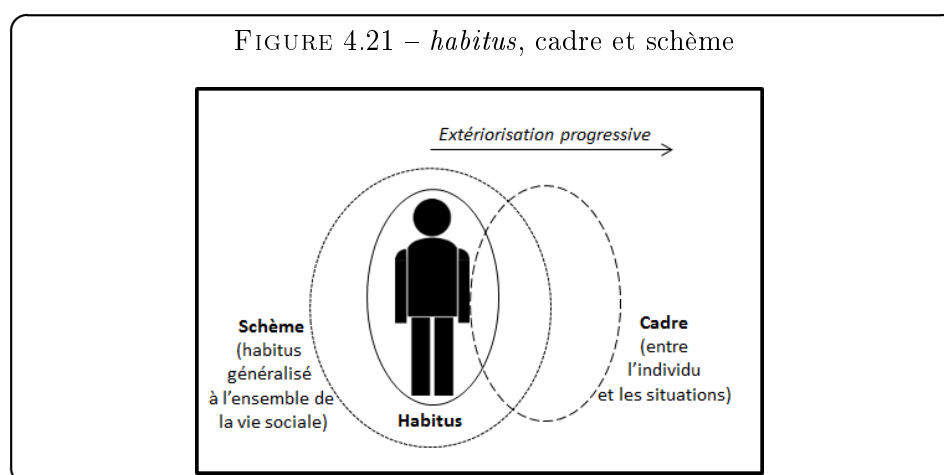
Exemple. *Nous – observateur – visitons une salle d'escalade. Nous demandons à une des personnes de la salle si elle est capable de grimper jusqu'en haut du mur d'entraînement. Elle nous répond par l'affirmative et, joignant le geste à la parole, escalade effectivement le mur.*

Dans cet exemple, l'observateur s'intéresse à une compétence spécifique, « savoir escalader », c'est-à-dire, d'un côté, aux actions qui correspondent à ce que escalader signifie, et de l'autre, à la capacité de l'individu à réaliser ces actions. La pratique, dans cette situation, est quelque chose que l'individu détient et qui lui permet d'agir. Pour évaluer son action et apprécier cette pratique, l'observateur doit se placer au niveau de la quotidienneté, à proximité de l'acteur, et le voir effectivement réussir à réaliser son action

dans cette situation précise, ou dans d'autres situations semblables.

4.3.2 L'extériorisation progressive des dispositions : *habitus*, cadre et schème

Dans les théories contemporaines de la pratique, on trouve un certain nombre de concepts analogues à celui de disposition : les « cadres » (*frames*) de (Goffman, 1974), l'« *habitus* » de (Bourdieu, 1972) ou les « schèmes interprétatifs » de (Köglér, 1997). Contrairement aux dispositions, cependant, ces entités de la pratique tendent à être plus extériorisées, c'est-à-dire détachées progressivement d'un sujet particulier pour devenir des manières de faire (*habitus*), des compréhensions naturelles et non-réflexives du monde social dans sa généralité (schèmes interprétatifs) ou des configurations spécifiques du monde social (cadres), qui peuvent éventuellement être intériorisées par les agents (cf. schéma 4.21).



Les concepts d'« *habitus* » ou de « cadre » permettent à l'observateur de faire glisser son regard d'une situation spécifique où s'exerce une capacité à un ensemble de situations ou des champs sociaux qui vont demander aux individus d'adopter des comportements appropriés, comportements qui seront ensuite incorporés par les agents.

A vrai dire, il n'est pas toujours évident de savoir, en particulier avec l'*habitus*, s'il s'agit plus d'une disposition issue de l'expérience qui se modifie au gré des situations, ou si les situations supposent des *habitus* particuliers qui sont ensuite intériorisés par les agents (*e.g.* les *habitus* de classe). Il nous semble pourtant que, chez Bourdieu, l'*habitus* est le plus souvent considéré comme un attribut individuel et que la notion de « champ » exprime mieux l'extériorité des contraintes pratiques propres à chaque sphère de la vie sociale⁴⁴. De manière encore plus évidente chez Goffman. Si le cadre est un

44. Cf. en particulier *La distinction* (1979). La notion de « champ » est en cela plus

moyen dont les individus disposent pour configurer leurs expériences personnelles du monde social (il leur permet de répondre sans inquiétude à la question « que se passe-t-il ? » lorsqu'ils sont confrontés à une situation familière), il n'est plus comme pour le schème interprétatif associé et incorporé à l'individu. Il est directement inscrit dans les situations et permet aux individus qui agissent dans ces situations de leur donner un sens, de les comprendre. Il est pour ainsi dire le pendant de l'*habitus* du côté des situations : une extériorisation durable avec laquelle les individus interagissent et qu'ils peuvent éventuellement incorporer dans leur expérience et modifier (« re-cadrer »)⁴⁵.

Les cadres et l'*habitus* forment des sortes d'objets-tampons entre l'agent et le monde social. Lorsqu'un observateur s'intéresse à ce type d'objets en les identifiant comme des pratiques, il déplace son attention de l'individu et de sa trajectoire personnelle vers ces objets sociaux qui porteront la marque de la socialité de l'individu. Ces objets commercent donc d'un côté avec les champs ou les structures du monde social, et de l'autre avec les individus, la rationalité, les aspects liés au vécu quotidien, au contrôle du corps, aux rencontres et aux interactions. L'observateur fixe son attention sur ces objets et analyse comment les individus interagissent avec eux, quels sont leurs principes de constitution ou de génération.

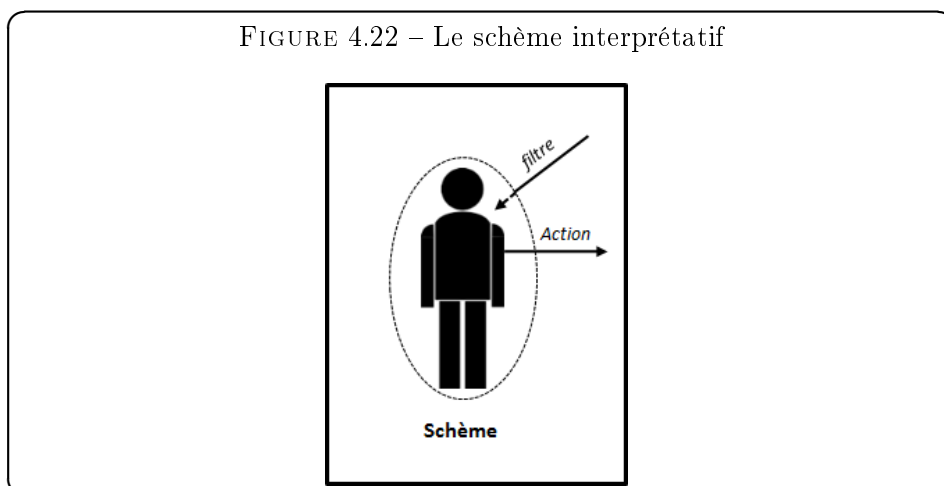
Non loin des notions de cadre et d'*habitus*, on trouve dans la littérature des pratiques le concept de « schème » ou de « schème interprétatif » (Kögler, 1997). Le schème est une sorte d'*habitus* généralisé à l'ensemble des caractères socialement acquis d'un individu. Il n'est pas lié à une action particulière qu'une compétence permettrait de réaliser, ni à une manière de faire spécifique, mais à toutes les manières de *faire* et de *voir* propres à un individu. Chez Kögler, à qui nous avons emprunté ce terme, le schème interprétatif est conçu comme un ensemble de « structures sensées de croyances

proche de la notion de régime, à ceci près que les caractéristiques dominantes du « champ » sont ses aspects structuraux et relationnels (une configuration de relations entre agents) tandis que pour le régime, c'est l'aspect interprétatif qui domine (une manière de voir propre à un groupe d'agent).

45. Le statut et la localisation de l'*habitus* ou des cadres ne sont jamais définitivement tranchés, ni chez Bourdieu, ni chez Goffman. Il semblerait que, chez Bourdieu, l'*habitus* soit plus souvent considéré comme un schème interprétatif incorporé dans les individus. Mais l'*habitus* peut cependant s'extérioriser, comme dans les *habitus* de classe. Inversement chez Goffman, si les cadres permettent bien aux individus d'interpréter les situations, comme s'ils les entouraient et les suivaient et se forgeaient au cours de leur expérience du monde social, les cadres sont le plus souvent extérieurs et propres à des situations (*e.g.* les cadres primaires). Ils sont le plus souvent traités comme des filtres interprétatifs appartenant aux situations, donc indépendants des individus, mais ils n'existent que parce qu'ils sont portés et actualisés par les individus présents dans la situation. Leur ambiguïté vient du fait qu'ils sont à la fois situationnels, et à la fois dépendant de l'interaction des individus qui les incarnent ; ils existent en-dehors des individus et dans les situations et au-dedans des individus – qui en sont les porteurs et les garants – et se manifestent dans leurs interactions. Le cadre est peut-être plus proche de la notion de « champ », quoique ce dernier est d'une étendue spatiale et temporelle bien plus large que celle du cadre.

tacites, ou de suppositions symboliques, qui sont incorporées et internalisées par des sujets socialement situés »⁴⁶. Visuellement, on pourrait se représenter le schème interprétatif comme un filtre socialement construit qui entoure l'individu et qui lui permet de comprendre sans inquiétude la plupart des situations familières auxquelles il est confronté. En fonction de cette compréhension il adaptera son comportement et s'orientera de façon appropriée dans cette situation. Un observateur qui associerait la pratique à un schème interprétatif ne se focaliserait plus seulement, comme avec une disposition, sur la relation d'une compétence à une action particulière dans un environnement bien défini, mais sur le parcours plus général d'un individu dans différents contextes sociaux et sur la façon dont ce schème s'exerce (et se modifie) au gré des situations (cf. schéma 4.22)⁴⁷.

FIGURE 4.22 – Le schème interprétatif



Exemple. *Nous nous retrouvons de nouveau dans la salle d'escalade. Nous essayons de repenser à notre impression lorsque nous sommes entrés pour la première fois dans cette salle. Rien ne nous a semblé surprenant; nous avons très rapidement compris ce qu'il s'y passait. Nous avons identifié tout un ensemble de gestes et d'objets (prises, cordes, baudriers, chaussons, talc, etc.) qui nous ont semblé être caractéristiques d'une situation bien connue : ces personnes sont en train d'escalader un mur. En réfléchissant à cette capacité qui nous a permis de comprendre assez rapidement ce qui se passait dans la*

46. Pour la citation complète : « I consider interpretive schemes that provide organized patterns of meaning to form a third and indeed crucial dimension of social life. This level, at least as 'real' as objective contexts and individual intentions, exists in the mode of meaningful structures of tacit beliefs or symbolic assumptions that are embodied and internalized by socially situated subjects, such as deep-seated conceptions of society, nature, or self, on which agents draw usually without further reflection. » (Kögler, 1997).

47. On consultera (Bohman, 2011) pour une critique du caractère trop « extériorisé » des *habitus* de Bourdieu et des schèmes de Kögler.

présente situation, nous nous rendons compte qu'elle a été progressivement forgée au fur et à mesure de nos expériences, et plus particulièrement lorsque nous avons rencontré des situations similaires à celle-ci.

Dans cet exemple, nous glissons d'une conception de la pratique comme « cadre », située à la lisière de l'individu et de la situation, à une conception de la pratique comme « schème », dans laquelle nous devons penser à l'ensemble de la vie de l'individu pour comprendre son action et ses réactions. Par rapport à la disposition, nous assistons ici à une extériorisation progressive du concept de la pratique. Celle-ci demande à l'observateur de déplacer son attention de l'individu, pris dans son vécu de l'action au moment présent, vers des temporalités de la vie du sujet plus étendues. Ce sont des constructions lentes et durables qui vont être identifiées et mises en avant pour expliquer le comportement présent de l'agent.

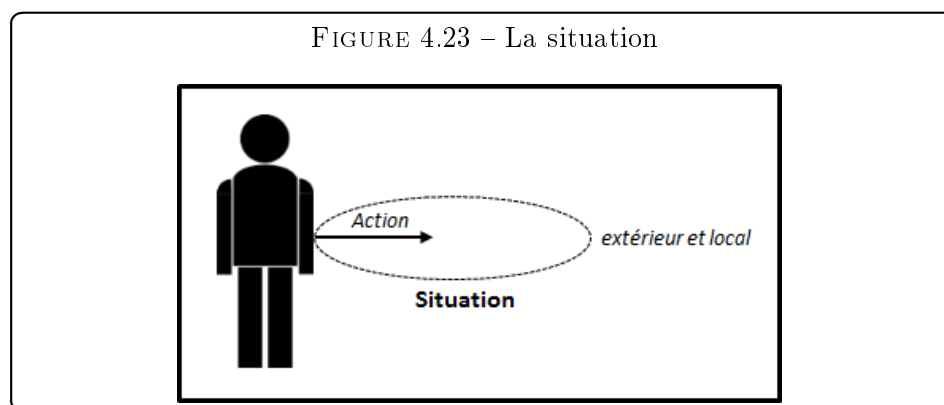
De manière plus générale, il est assez simple de passer d'un cadre d'observation focalisé sur les dispositions à un cadre concentré sur l'*habitus*, les cadres, ou les schèmes. Il suffit pour cela d'extérioriser la disposition et d'en faire un objet plus impersonnel qui nous intéresse pour sa structure et son mode de fonctionnement plus que pour son lien à un type d'exercice particulier. Cette *extériorisation* correspond, du point de vue de l'observateur, à un détachement progressif du vécu quotidien des individus. L'identification de l'« *habitus* », des « cadres », ou des « schèmes » oblige en effet l'observateur à rompre avec la quotidienneté de l'action pour focaliser son attention sur des structures plus durables (embarquées dans les individus, *habitus* et schèmes, ou inscrites dans les situations, cadres). Elle le pousse à s'inscrire dans des trajectoires d'observations plus larges. Pour rendre compte d'un *habitus*, par exemple, un observateur devra s'intéresser à la façon dont un ensemble de comportements vont s'exprimer de façon répétée et durable entre plusieurs situations semblables.

4.3.3 Extériorisation complète : les rationalités de l'action et les situations

De la notion de cadre, nous pouvons assez facilement passer aux notions d'« activité ordinaire » ou de « situation » telles qu'on les trouve chez Garfinkel⁴⁸. Pour cela il suffit de détacher totalement la pratique de l'individu – c'est-à-dire de ne plus considérer que quelque chose peut être intériorisé

48. Cf. (Garfinkel, 1967) et annexe A, « Garfinkel et les activités ordinaires ». Pour rappel, les activités ordinaires sont, chez Garfinkel, toujours situées et instanciées. Les ethnométhodologues ne considèrent pas qu'il puissent exister des « activités types » comme on peut par exemple en trouver dans les conceptions de la pratique fondées sur la notion d'activité. Pour cette raison, il nous semble que la notion d'activité ordinaire est quasiment synonyme, dans l'ethnométhodologie, de celle de « situation » ; les « rationalités de l'action » que les agents exhibent au travers de leurs actions sont également celles des situations. Sur la notion d'« activité type », cf. la distinction pluriel/singulier au Chap.1.2.2. Sur les conceptions de la pratique fondées sur la notion d'activité, cf. annexe C.

– et de l'extérioriser entièrement dans la situation. La pratique n'est pas quelque chose que les individus possèdent, mais quelque chose qui se révèle dans les situations et qui appartient aux situations. Rappelons que si les « cadres » chez Goffman appartenaient aux situations, ils étaient néanmoins portés par les individus et devenaient visibles lorsque ceux-ci entraient en interaction. Plus radicalement dans l'éthnométhodologie, les rationalités de l'action sont entièrement portées par les situations que les individus ne font que révéler lorsqu'ils agissent. L'observateur doit se positionner à l'intérieur des situations, rester à la surface de l'action, pour focaliser son attention sur les opérations épistémiques, les méthodes, que les agents utilisent de manière routinière pour organiser et donner sens à leurs actions. Les individus mettent donc à jour les propriétés formelles de ces situations en agissant à l'intérieur d'elles (cf. schéma 4.23).



Exemple. *De retour dans la salle d'escalade, nous observons un individu entrer à son tour dans la salle. Il s'approche du mur d'escalade, prend appui sur une des prises, et grimpe petit à petit vers le haut du mur. Nous sommes intrigués par la façon tout à fait naturelle dont cet individu a saisi l'enjeu de la situation, et par la manière avec laquelle il s'est approché du mur, a agrippé une prise, et a commencé à se hisser, comme les autres sportifs, vers le haut du mur d'entraînement.*

Dans cet exemple, la pratique est liée, pour l'observateur, à cette façon ordinaire de comprendre les enjeux de la situation. Il se concentre sur la façon dont les structures locales de l'activité (les « ordres ») émergent naturellement au gré de l'interaction entre l'individu et les différents objets présents dans la situation. Par opposition, si l'observateur essaye maintenant de passer à une analyse en termes de « cadres », il posera que ces structures locales de l'action existent et sont stables, que les individus arrivent à les porter (ou à la reconnaître ; encore une fois, la distinction n'est pas évidente à faire chez Goffman) entre plusieurs situations. Lorsque l'observateur était concentré sur les rationalités de la situation, seule la situation présente l'intéressait ; il ne

cherchait pas à savoir si ces rationalités pouvaient être transportées d'une situation à une autre ou incorporées par les acteurs, il regardait seulement comment les individus entraient dans les situations et les négociaient. Par contre, pour approcher ces rationalités de l'action, l'observateur doit rester, contrairement à l'analyse des schèmes ou des *habitus*, au niveau du quotidien.

La variation cadre-situation

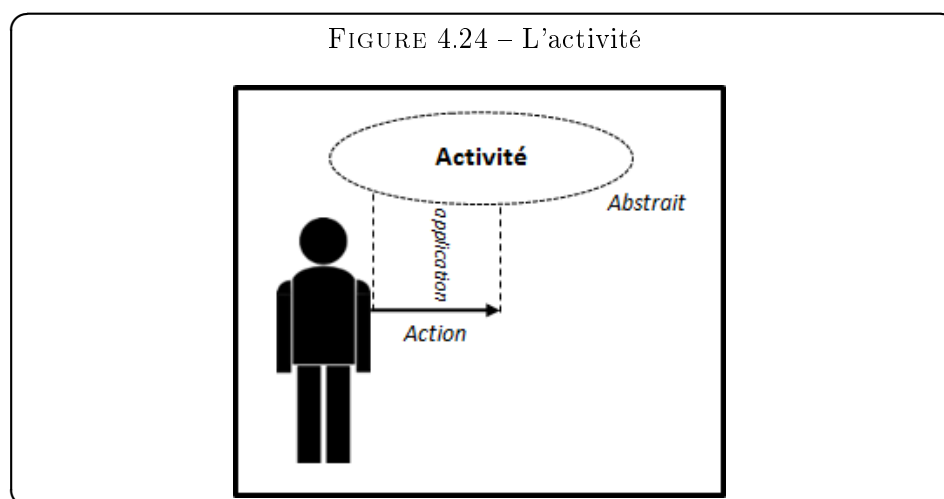
Exemple. *Nous observons un individu entrer dans la salle d'escalade. Celui-ci considère pendant un instant les autres sportifs grimper sur le mur puis décide de s'y essayer à son tour. S'approchant du mur, il se fait arrêter par un des sportifs du club qui le renseigne sur le fait que le mur d'entraînement est réservé aux membres du club, et que l'on ne peut l'escalader sans y être inscrit. L'individu avait donc mal perçu la situation, il avait bien compris qu'il s'agissait d'un mur d'escalade mais il avait cru qu'il était ouvert à tous. Ce malentendu émerge du fait que la situation était peu claire, son cadrage comportait, du point de vue de l'individu entrant dans la salle, des ambiguïtés et son comportement n'était par conséquent pas adapté du point de vue des sportifs qui, entre eux, partageaient une autre conception du cadre de la situation. Cette « rupture du cadre » se présente comme un moment douloureux pour l'individu qui réalise qu'il n'avait pas bien compris la situation et que son comportement n'était pas approprié.*

Dans cette observation, le cadre est bien porté par les individus et leur interactions. La situation claire ou ambiguë émerge de cette interaction. Quel est l'intérêt pour l'observateur de passer d'une conception de la situation à une conception du cadre ? Lorsqu'il étudie un cadre, l'observateur se concentre sur la façon dont un individu structure son expérience, analyse une situation et réagit de manière appropriée (en faisant éventuellement des erreurs d'interprétation). L'observateur se focalise sur la relation entre une conception que l'individu projette sur la situation (ou tire de la situation) et les actions pratiques (en situation) qui résultent de cette interprétation. Lorsque l'observateur se concentre sur la situation elle-même, il essaye de voir comment les actions des individus prêtent à voir la structure locale de l'activité. Dans cette seconde perspective, l'observateur essaye de décrire ce qui est en jeu dans la situation, les ordres tacites qui sont révélés à travers les actions réalisées par les individus présents dans cette situation. Avec une perspective d'observation en termes de « cadres d'expérience », il pourra plus facilement décrire des situations où l'ordinaire et l'habitude sont ébranlés : les situations limites, les ambiguïtés, les quiproquos, les ruptures et défaillances de cadres, ou les situations « hors cadres ». Dans ces situations limites, les rationalités de l'action ne sont plus les objets d'intérêts centraux. Elles sont posées, définies, leur structure n'est plus en question. C'est la compréhension que les individus peuvent en avoir qui est en jeu. A l'inverse, dans l'éthnométhodologie, c'est notre compréhension – celle de l'observateur – qui est en

question, car les individus que nous étudions savent manifestement bien ce qu'ils font, leurs actions sont ordinaires, non-problématiques.

4.3.4 L'activité

Avec la notion d'« activité », l'observateur peut généraliser ce qu'il observait dans une situation particulière en focalisant son attention sur une entité totalement extériorisée et impersonnelle⁴⁹. Il s'éloigne d'une situation de quotidienneté pour envisager plus globalement des règles instituées, des conventions ou des normes de comportements qui peuvent être appliquées de façon plus ou moins similaires dans différents endroits et à différents moments. Il ne se focalise plus sur la façon dont les individus agissent en situation (*i.e.* sur la façon dont ils comprennent ces situations ou sur la façon dont nous pouvons nous-même comprendre la logique de ces situations en fonction de l'action de ces individus); il va considérer que l'activité et ses règles sont bien instituées, et concentrer plus spécifiquement son attention sur la façon dont les individus y participent, l'appliquent ou éventuellement la modifient (cf. schéma 4.24).



Exemple. *Dans nos précédents exemples, si nous devons nous concentrer sur la notion de pratique comme activité, nous regarderions la façon dont les actions des individus présents dans la salle d'entraînement correspondent ou non à ce qui est habituellement attendu dans l'activité sportive de l'escalade. Au lieu de constater qu'une personne est en train d'escalader, nous dirions qu'elle fait de l'« escalade », c'est-à-dire que ses gestes et ses déplacements*

⁴⁹. Une activité peut bien entendu être étudiée dans une situation particulière et être actualisée dans l'action d'un individu particulier, mais l'observateur s'intéresse toujours dans ce cas à la relation entre des règles ou des conventions extérieures au quotidien de cet individu et leur application.

correspondent à ce qui est entendu par l'activité d'« escalade ». Si un des membres du club s'entraînant sur le mur commençait à passer de prise en prise de manière horizontale pour passer d'une extrémité à l'autre du mur, nous serions en mesure d'avancer que cet individu ne pratique pas ce sport correctement. Les actions de ce dernier sont donc évaluées relativement aux règles ou conventions de l'activité de l'escalade qui suppose de se déplacer verticalement le long d'une paroi. La forme de l'action qui est vue par l'observateur dans la situation est rapportée à une compréhension préalable de « ce qu'il faut faire », c'est-à-dire de règles, tacites ou explicites, contenues dans l'activité « escalader ».

Par rapport à l'analyse de l'action dans une « situation », l'observateur s'intéresse ici moins à un cas particulier et à ses contraintes locales qu'à la relation entre une application et des règles générales et impersonnelles de l'activité X. Une « situation » peut devenir une « activité » lorsqu'elle est répétée un certain nombre de fois et surtout lorsque commencent à se préciser, tacitement ou explicitement, les règles qui la constituent. Dans l'étude des « situations », l'analyse de la pratique se focalise sur l'adaptabilité des individus, sur leur compréhension des enjeux, ou encore sur les contraintes locales propres aux situations qui émergent au gré des actions et des interactions entre les individus. Dans l'étude des « activités », les contraintes et les règles sont déjà posées, et l'on va plutôt s'intéresser à la façon dont les individus vont répondre à ces règles, les transgresser ou les faire évoluer.

4.3.5 Le régime

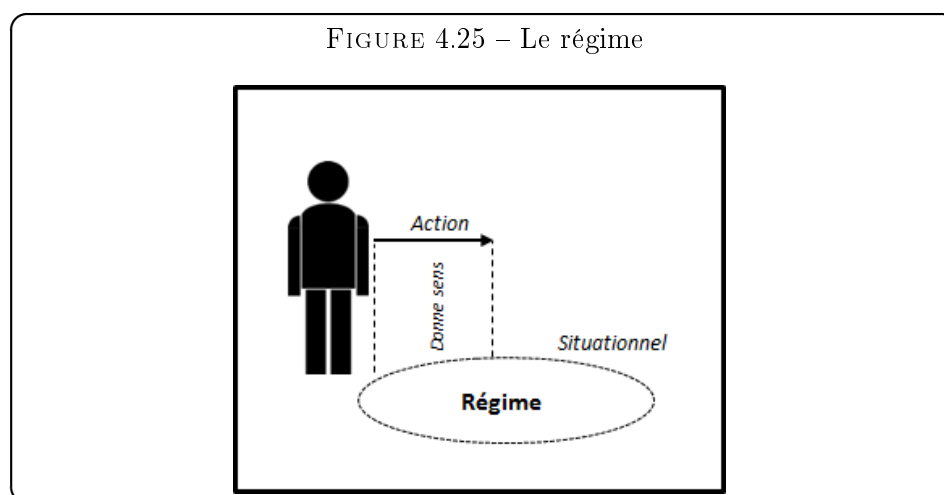
Dernière notion, le « régime » – pris au sens de Boltanski et Thévenot⁵⁰ – pourrait être compris comme un « cadre » goffmanien de grande envergure et totalement extériorisé. Les régimes correspondent à des « espaces de référence » transhistoriques que les agents actualisent lorsqu'ils ont à faire face à des types de situations, ou des types d'interactions, spécifiques (*e.g.* l'amour, la violence, la justification, la stratégie, etc.)⁵¹. Ce sont des constructions « savantes » (*i.e.* de théoriciens) réalisées à partir des « découpages » que les acteurs opèrent eux-mêmes ordinairement dans leur quotidien : « dans la sociologie des régimes d'action, l'action (...) est appréhendée à travers l'équipement mental et gestuel des personnes, dans la dynamique d'ajustement des personnes entre elles et avec des choses. Les objets, les institutions, les contraintes extérieures aux personnes sont donc pris en compte, mais tels qu'ils sont identifiés et/ou engagés dans l'action, dans la façon dont les acteurs repèrent, ont recours, s'approprient, prennent appui sur, ou se heurtent à eux » (Corcuff, 1998, p.2). Ce concept du « régime d'action » a été proposé par Boltanski et Thévenaut, dans *Les économies de la grandeur* (1991), afin de pouvoir identifier plusieurs « régions » du monde social, qui

50. cf. note 10.

51. A propos de la notion d'espace de référence, cf. Chap.1.1.2.D.

se distinguent les unes des autres par des logiques de l'action, et des compréhensions de ce qu'agir signifie, qui leurs sont propres. Cette pluralité des régimes permet de recourir à des formalisations différentes en fonction de situations d'interaction spécifiques à étudier. Elle s'oppose ce faisant à l'idée qu'il ne puisse exister qu'une seule logique d'action (*e.g.* la logique du capital/*habitus*/champ chez Bourdieu) pour rendre compte de l'ensemble des activités des agents, comme si le monde social n'était constitué que d'un seul « pan » de réalité.

Au niveau de l'observation, la notion de régime demande de se focaliser, dans le monde social, sur des formes d'interaction types qui vont se répéter à volonté dans l'histoire humaine, et de proposer ensuite des structures ou des configurations de l'action et de l'engagement (*i.e.* des régimes) qui correspondent à ces situations. L'observateur doit adopter une position de recul suffisamment éloignée du vécu quotidien afin de pouvoir identifier la répétition de ces structures situationnelles types que sont les régimes d'action⁵².



Exemple. *De retour dans la salle d'escalade. Nous retrouvons l'individu, face au mur d'entraînement, à qui l'on vient de refuser le droit de grimper sur le mur. Offusqué notre individu commence à prendre à partie un des membres*

52. S'appuyant sur Schütz, Boltanski et Thévenot préféreraient certainement voir la notion de régime être associée aux interprétations ou constructions ordinaires des individus. Cependant, comme pour la notion de cadre chez Goffman, le régime est étudié pour sa structure particulière (que l'on essaye d'extraire en étudiant des situations particulières, à la manière des rationalités de l'action chez Garfinkel) et sa situation spécifique dans le monde social, il n'est pas explicitement rattaché à une analyse de la faculté interprétative des agents. La logique des régimes s'effectue autrement que l'analyse des constructions sociales chez Schütz : d'abord les individus se trouvent dans une certaine configuration (*e.g.* antagonisme d'intérêts), cette configuration est identifiée comme le régime X (*e.g.* régime de dispute), et seulement à partir de ce régime les individus vont interpréter leurs actions et l'environnement social d'une manière spécifique.

du club d'escalade. Il lui explique qu'il n'est indiqué nulle part que le club sportif avait réservé le mur, comment serait-il sensé le savoir ? Et puisque le mur appartient à la municipalité, pourquoi ne serait-il réservé qu'aux membres du club d'escalade ? D'autres personnes viennent prendre part à la discussion. Des arguments fusent, et tout le monde essaye d'expliquer son point de vue sur la question. Témoin de cette scène, nous nous installons en retrait de la discussion et nous observons. Les actions sur lesquelles nous nous focalisons sont en majorité des actions discursives, des arguments, des façons de se défendre et de se positionner dans le débat. Nous pouvons éventuellement aussi considérer la position des corps des opposants et les tons des voix. A partir de cet ensemble d'éléments nous allons finir par considérer que nous sommes les témoins d'une situation particulière et identifiable – un régime – où les actions des individus en position de face-à-face arborent une certaine configuration. Dit autrement : nous généralisons la situation et nous pouvons éventuellement la comparer à d'autres situations équivalentes que nous avons déjà pu observer.

Dans cet exemple, l'observateur ne s'intéresse pas à faire sens de cette « situation » particulière ni à comprendre comment l'individu qui vient d'entrer dans la salle d'escalade peut avoir compris – et en l'occurrence s'être trompé sur – la situation. Il prend état du fait qu'une dispute naît entre l'individu et un des membres du club sportif. Il réalise que cette dispute met les deux individus face-à-face dans une configuration inédite et particulière : des rapports de force s'établissent, les voix s'élèvent, des arguments et justifications sont avancés, le débat s'instaure, on essaye de trouver un compromis. L'observateur, intrigué par cette situation particulière, se demande comment d'un coup, en entrant dans ce « régime de la justification », les tons de voix ont pu changer, les corps adopter des positions plus agressives, les arguments s'agripper à des raisons et à des compréhensions différentes d'une même situation. Il choisit de concentrer son attention sur ce régime, dont ce moment n'est qu'un exemple parmi d'autres. Il essaye de se remémorer des situations qui pourraient avoir eu la même configuration afin de bien identifier les enjeux de ce régime particulier et la façon dont les actions s'organisent de manière correspondante. Sa notion de « régime » est donc plus lâche que la notion « d'activité », cette dernière impliquant une institutionnalisation ou une relation à la règle plus évidente. Elle est en revanche plus précise, mieux formalisée, mais également plus abstraite que la notion de « situation » qui est particulière à chaque moment de la vie humaine et qui ne peut pas être généralisée.

*
* *

Dans l'ensemble de nos exemples, depuis que l'observateur est entré dans la salle d'escalade et jusqu'à la dispute entre le visiteur et les membres du

club sportif, nous avons vu que l'observateur avait la liberté de concentrer son attention sur différentes portions de la situation et qu'il pouvait considérer comme « forme d'action » ou comme « pratique » des événements bien différents : la capacité des individus à grimper sur le mur, la compréhension que l'individu a de la situation et les comportements qui en découlent, le mouvement horizontal totalement incorrect d'un des sportifs sur le mur par rapport à ce qu'il est attendu de l'activité « escalader », la façon dont la tension issue de la dispute entre le visiteur et les membres du club change le rapport des corps, des gestes et des paroles. Sur la totalité de ces événements, l'observateur n'est pas obligé de considérer qu'il existe des actions réelles, qui appartiennent à tous les moments de cette situation, et dont sa conception de la pratique devrait pouvoir rendre compte. Par contre, dès l'instant où il se concentre sur une action spécifique, cela sous-entend qu'il s'est déjà inscrit dans un cadre d'observation particulier ; un cadre qui implique une *prise de position*, l'inscription dans une *trajectoire* spatio-temporelle par rapport à l'action analysée, ainsi qu'une *focalisation* sur des éléments spécifiques de la situation. Les concepts de la pratique qui émergent de ces cadres d'observation lui permettent de comprendre et d'analyser différents aspects de l'agir humain qui sont mis en jeu dans cette situation : pourquoi telle personne est capable de grimper sur le mur d'entraînement tandis que telle autre ne l'est pas ? Comment les individus comprennent ce qui se passe dans cette situation sans échanger un seul mot ? Pourquoi d'ailleurs plusieurs individus sont rassemblés dans cette salle, pour effectuer, tour à tour, plus ou moins les mêmes types d'actions ? Comment expliquer que la disposition des corps, la forme des discours et le ton adopté par les individus se modifie dans une situation de conflit ? etc. La compréhension de *ce qui est fait*, et l'analyse des conséquences de cette action, dépendra de la conception de la pratique et du cadre d'observation adoptés. Ces différentes approches du « faire » ne s'opposent cependant pas frontalement. Elles s'installent chacune à différents niveaux de compréhension de l'action et évaluent des « formes d'action » ou des « récurrences » qui ne sont visibles et qui ne peuvent avoir de sens qu'au niveau où elles sont observées.

4.3.6 Récapitulatif

Nous venons de montrer que les conceptions de la pratique peuvent être attachées à des positions d'observation particulières sur l'action humaine, et que la diversité des pratiques était une conséquence de la variation de ces différentes positions. Dans l'observation d'une situation, il nous est possible, dans une certaine mesure, de passer d'une conception de la pratique à une autre. Cette transposition permet de mettre en avant des aspects de l'action qui n'étaient pas visibles depuis d'autres cadres d'observation. Ce faisant elle modifie aussi ce qui est évalué dans la situation.

Pour une question donnée, il peut être opportun de se demander quel

cadre d'observation adopter et quelle conception de la pratique favoriser. Nous donnerons un exemple de la manière dont peut s'effectuer ce choix dans le chapitre 7. Nous devons cependant souligner le fait que, habituellement, les auteurs du tournant pratique ne s'intéressent pas directement à savoir quelle serait la conception de la pratique la plus appropriée pour étudier la situation X, mais plus généralement quel concept de la pratique serait le mieux à même de rendre compte de l'ensemble des situations qui impliquent des aspects pratiques. Cette quête aboutit souvent à la construction d'une nouvelle conception de la pratique, censée combler les défauts des autres conceptions existantes.

L'étude que nous avons proposée dans ce chapitre ne sera pas suffisante pour nous permettre de départager les « bonnes » ou les « mauvaises » approches de la pratique. A son terme, nous pouvons seulement affirmer que la variation des cadres d'observation de l'action sociale peut permettre d'expliquer le développement de différents concepts de la pratique. Cependant, si l'étude de la variation des concepts de la pratique ne nous permet pas de prendre position sur ces questions, elle nous permet néanmoins de souligner que, premièrement, il est important de changer de position d'observation en fonction des aspects de l'action sociale qui sont étudiés et, deuxièmement, que nous devons éviter d'essentialiser nos concepts de la pratique et de supposer qu'ils sont valables pour tous les points de vue.

Conclusion

La conclusion à laquelle nous sommes parvenus peut sembler relativement triviale, quoique de bon sens. Elle ne dit rien de plus que si nous changeons de cadre d'observation, l'aspect des choses que nous observons se modifie en même temps. Sa portée, pour le tournant pratique, n'est cependant pas à négliger. Elle permet d'abord de comprendre que la multiplicité des concepts de la pratique n'est ni la conséquence d'une insuffisance théorique, ni un véritable danger pour la cohérence d'ensemble du tournant pratique. La majorité des concepts de la pratique se focalisent sur différents aspects de la réalité sociale. La difficulté de réduire la pratique à un concept unique nous conduit à penser que nous ne pouvons pas analyser de la même manière une disposition, un schème, une situation, une activité ou un régime d'action. Chaque focalisation nécessite un vocabulaire et une conception de l'action appropriés à son objet d'étude. La cohérence d'ensemble du tournant pratique est donc conservée, même si, nous devons l'admettre, le dénominateur commun des études qui peuvent y être associées est finalement très large : il suffit d'aborder l'action sociale en adoptant un point de vue particulier pour concevoir cette action et en rendre compte. Dans cette large diversité, nous pouvons néanmoins identifier des régions d'intérêts ou de concepts plus ou moins proches : la notion de disposition est par exemple voisine des notions de schème, de cadre ou de situation, tandis que la notion d'activité est plus proche des notions de régime ou de situation.

Au regard de la théorisation de la pratique, cette conclusion apporte également de nouveaux éléments. En détachant l'action observée d'un domaine de réalité fixe et univoque, nous avons enlevé au théoricien la possibilité de déterminer quelle est la meilleure position pour observer la pratique. Mais la perte de cet idéal pourrait inviter le théoricien à réévaluer sa propre pratique et à prendre conscience du lien qui unit sa *situation* d'observateur à sa conception de la pratique.

En méditant sur cette situation du théoricien de la pratique à partir de l'exemple de Bourdieu, Pierre Macherey avançait que l'impossibilité d'une fixation définitive du regard du théoricien sur un sens unique de la pratique ne devait pas être une source d'inquiétude et de frustration, mais qu'elle devait au contraire nous amener à comprendre que la pratique ne peut s'observer qu'en adoptant plusieurs points de vue ; en multipliant les regards :

« Revenons à Bourdieu. Il est devenu un structuraliste malheureux du jour où il a compris que la réalité sociale pouvait être regardée de face et de biais, selon des points de vue différents qui font comprendre que la voir de face c'est encore la voir sous l'un de ses biais, et que voir les choses bien en face, c'est comprendre qu'il est impossible d'en épuiser tous les biais, au fil desquels elles se font et se défont, en théorie et en pratique. (...) Dans la pratique, les structures qui animent la réalité, et permettent

de mieux la comprendre, n'existent et ne fonctionnent que sous des formes éclatées qui les donnent à appréhender, non dans la simultanéité de leur plan d'ensemble, mais successivement, suivant la ligne sinueuse d'une évolution temporelle au cours de laquelle elles se transforment. » (Macherey, 2001)

L'image de Macherey joue en notre faveur pour comprendre cette nécessité d'une pluralité du regard sur l'action humaine et d'une malléabilité correspondante de l'outil théorique (ajoutons aussi peut-être d'une tolérance théorique vis-à-vis d'autres conceptions de l'action humaine et de la pratique). Elle sous-entend en revanche une idée que nous ne partageons pas. Pour Macherey, l'impossibilité d'un regard total et englobant sur la pratique – sur lequel nous nous accordons – est une conséquence directe de la nature éclatée de la pratique elle-même. Comme nous le défendons depuis un moment maintenant, nous préférons penser que la pratique n'est pas une réalité (ni prise comme un domaine de référence clair et identifiable, la quotidienneté, ni sous une forme dispersée et brisée). La notion de pratique se conçoit à notre avis mieux comme un concept construit d'un point de vue d'observation pour rendre compte d'une réalité sociale. Un concept *théorique*, malléable, qui demande au théoricien de bien préciser le sens qu'il attribue à l'agir humain, le type de focalisation qu'il effectue, la position qu'il occupe, etc., pour être utilisé correctement et de manière heuristique. Et lorsque la pratique cesse de devenir cet objet malléable, lorsqu'elle devient un concept plus stable, lorsqu'elle est associée à des types particuliers d'études sur le monde social, il conviendrait peut-être de remplacer alors le terme de « pratique » par un de ses synonymes (disposition, activité, régime, etc.) pour éviter les confusions de genre et se prémunir contre des critiques, tout à fait légitimes, qui viendraient souligner, par exemple, à quel point la notion de pratique comme régime ou activité est éloignée de la notion de pratique comme disposition.

A propos de la « pratique » et du « domaine de la pratique »

A partir de notre modèle de l'action observée, nous pouvons tirer une autre conclusion importante concernant les notions de « pratique » et de « domaine de la pratique ».

Dans le chapitre 3, nous avons suggéré que les théoriciens de la pratique associaient fréquemment – volontairement ou inconsciemment – le domaine de la pratique au « mode de la quotidienneté ». Ce mode a pour référence le vécu humain, c'est-à-dire un sens du temps, de l'espace, de l'action et des objets qui nous entourent rapporté à une expérience individuelle, routinière, souvent matérielle et non-réflexive du monde. Dans le présent chapitre, nous avons pu constater que certains concepts de la pratique étaient associés à des cadres d'observation qui s'extériorisaient progressivement du domaine de la quotidienneté. A partir de ces constats, il nous est maintenant possible de dégager deux sens différents, un *restreint* et un *large*, pour les notions de

« pratique » et de « domaine de la pratique » :

– En un *sens restreint*, le « domaine de la pratique » correspond au niveau de la quotidienneté, et « la pratique » à un des concepts que l'on peut trouver dans l'observation de ce domaine (habitude, disposition, *habitus*, règle de conduite, manipulation technique, routine, procédure, etc.).

L'adoption de ce sens restreint dans une analyse en pratique comporte notamment deux avantages. Elle permet de fixer un niveau de référence facilement accessible, et déjà bien défriché par les différentes études sur le vécu humain, notamment dans la phénoménologie. Elle permet ensuite aux théoriciens de pouvoir développer des échelles et des outils qui, à ce niveau, permettront de comparer la pertinence des différents concepts de la pratique qui s'y applique. Dans cette direction, nous pourrions adresser une première recommandation aux auteurs du tournant pratique, à savoir de poursuivre les recherches sur la notion de quotidienneté en essayant de dégager des critères, des échelles, un vocabulaire, une grammaire, etc., qui puissent permettre aux philosophes et aux sociologues de la pratique de bénéficier de toute une palette d'outils théoriques pour analyser l'action des individus au niveau de la quotidienneté⁵³.

– En un *sens large*, le « domaine de la pratique » n'est plus nécessairement lié à la quotidienneté, mais à d'autres dimensions de l'agir humain, et les concepts de la pratique correspondent aux constructions qui sont développées à ces niveaux-là. Une fois que ces dimensions de l'agir humain sont adoptées, dans des cadres d'observation particuliers, elles forment le niveau *concret* à partir duquel les actions des agents peuvent être comprises et analysées. Ce qui sera considéré comme une « action concrète » est donc relatif au cadre d'observation qui est emprunté. Aussi, le niveau *concret* étudié par une certaine approche en pratique, peut être ce qui est considéré comme *abstrait* par une autre approche en pratique. Par exemple, analyser un processus récurrent et général (*e.g.* la théorisation) peut être considéré comme *concret* dans un cadre d'observation qui adopte une conception de la pratique comme activité, et comme *abstrait* dans un cadre d'observation focalisé sur les actions routinières réalisées par des d'individus situés dans le domaine de

53. Les sociologues n'ont certainement pas attendu ces recommandations pour s'engager dans des études sur la quotidienneté. Nous ne manquerons pas de rappeler à cet égard l'ouvrage instructif de Michel de Certeau sur *L'invention du quotidien* (1990). Cependant ces études, et le livre de de Certeau en est un très bon exemple, se débattent encore avec des conceptions de la pratique qui ne sont justement pas issues de l'analyse du quotidien mais de l'analyse des pratiques en général (cf. en particulier la partie *Théories de l'art de faire*). De sorte que la notion de pratique quotidienne conserve souvent encore les ambiguïtés de la notion générale de pratique (cf. Chap.3.2.2.). Par ailleurs, il arrive parfois aussi que les auteurs se refusent à relier leurs analyses de la pratique quotidienne avec la notion d'action vécue à cause de sa connotation phénoménologique ou herméneutique. Ce manque de tolérance théorique est à notre avis fautif s'il conduit à passer à côté du lien fort qui unit le sens du quotidien au vécu humain.

la quotidienneté.

Avec ce sens large, il nous est possible de voir émerger une nouvelle forme de l'analyse de la pratique qui s'appliquerait spécifiquement à l'étude des relations entre les concepts de la pratique issus de différents cadres d'observation. Cette fonction comparatrice et critique de la théorie des pratiques pourrait se révéler intéressante pour déterminer, par exemple, quels sont, pour telle ou telle situation précise, les cadres d'observation et les concepts de la pratique les plus pertinents à adopter, ou encore pour comparer la fonction et les intérêts relatifs de deux concepts de la pratique qui interviennent plus dans des cadres d'observation relativement proches.

Pour résumer : au *sens restreint*, le « domaine de la pratique » correspond au niveau de la quotidienneté, et la « pratique » à un concept particulier qui apparaît dans ce domaine⁵⁴. Au *sens large* une analyse « *en pratique* » correspond à l'adoption d'un cadre d'observation, et d'un concept de la pratique, qui permettent d'étudier un des différents aspects de l'agir humain. L'analyse des « pratiques » au sens large peut également se concevoir comme une étude des variations des cadres d'observation et des conséquences de ces variations. Enfin, à partir du moment où le cadre d'observation est fixé, et ce sera notre dernière recommandation, il nous semble plus judicieux de remplacer, chaque fois que cela est possible, le terme de « pratique » par un de ses synonymes pour éviter les confusions (*e.g.* habitude, disposition, activité, régime, etc.).

54. Rappelons cependant que la quotidienneté a une pluralité de sens, qu'elle peut être aussi ambiguë (cf. Chap.3.2.2). Néanmoins, l'axe du vécu humain peut fonctionner comme un point de référence utile pour évaluer les différentes conceptions de la pratique.

Chapitre 5

Compléments au modèle de l'action observée

Plan du chapitre

Introduction	274
5.1 Complément 1 : extériorisation et formes stables	276
5.1.1 Inscription et extériorisation	277
5.1.2 Investir des formes : stabiliser la conception de l'action	279
5.1.3 L'« affordance » des formes stables	280
5.1.4 Les systèmes d'équivalence	282
5.1.5 Conclusion	284
5.2 Complément 2 : le point de vue théorique . . .	286
5.2.1 Le problème du point de vue théorique chez Bourdieu	286
5.2.2 La question de la réflexivité	290
5.2.3 Les problèmes résiduels de la conception de Bohman et les moyens de les dépasser	294
5.2.4 Conclusion	300
5.3 Complément 3 : vers l'instrumentalisme	304

Introduction

L'analyse de l'action observée nous a permis de répondre au problème de la multiplicité des conceptions de la pratique. Nous avons vu que la diversité des pratiques était une conséquence de la variation des cadres d'observation sur l'action. Au-delà du problème de la multiplicité des conceptions de la pratique, notre analyse de l'action observée a laissé certaines questions en suspens.

Premièrement, nous avons traité les situations d'observation comme un cas générique pour comprendre la façon dont un individu pouvait produire un concept d'action suite à une interprétation. Or il se trouve que, dans la majorité des cas, cette situation idéale ne correspond pas à notre propre vécu de l'action. Il est en effet bien rare que nous nous arrêtions, dans le cours de notre vie quotidienne, pour prendre le temps de penser notre action et formuler un concept bien clair issu de cette observation. Notre premier complément sur l'*extériorité* et les *formes stables* aborde ce problème en indiquant des pistes de réflexions pour comprendre comment nos concepts d'actions peuvent s'*extérioriser* et être récupérés par d'autres individus (5.1).

Deuxième question que nous avons laissée de côté jusqu'à présent : le théoricien de la pratique est-il, dans son rapport à l'action, un observateur comme les autres ou a-t-il certaines particularités ? La plupart des théories de la pratique, à commencer par celle de Bourdieu, maintient une distinction assez radicale entre la capacité réflexive et interprétative du théoricien et celle des autres agents sociaux. Ces derniers sont souvent dépossédés de la capacité à pouvoir saisir réflexivement les contraintes sociales qui s'appliquent à leurs actions : ce sont des « imbéciles sociaux »¹. Par contraste, le théoricien est le seul agent à disposer du recul nécessaire qui lui permet de saisir ces contraintes et d'en informer les autres agents, en leur donnant par exemple des outils pour devenir conscients de leur condition sociale et, éventuellement, la modifier. Notre complément (5.2) sur « le point de vue théorique » remettra en cause cette thèse de la position privilégiée du théoricien en signalant notamment que la distinction entre une réflexivité de nature *pratique* (associée aux agents) et une réflexivité de nature *théorique* (attribuée aux universitaires) ne tient pas : la réflexivité est une capacité que l'on trouve de manière équivalente chez n'importe quel agent, théoricien ou autre. Nous indiquerons d'autres pistes possibles pour essayer de concevoir la spécificité du théoricien de la pratique. Notre intuition est que l'identification de cette spécificité ne pourra être résolue qu'à travers une enquête sociologique et épistémologique sur les pratiques théoriques (ou de théorisation) en sciences sociales.

Dans le dernier complément, qui s'apparentera plutôt à une courte remarque, nous proposerons de substituer aux approches réalistes des théories

1. Sur l'expression « imbéciles sociaux », cf. note 81, p.78.

de l'action en sciences sociales une approche instrumentaliste qui, à notre avis, s'accorde mieux à l'étude des pratiques telle que nous la concevons dans le modèle de l'action observée (5.3).

5.1 Complément 1 : extériorisation et formes stables

Dans l'analyse de l'action observée, nous avons avancé que nous pouvions concevoir les « produits de l'observation » comme tout ce qui résulte d'une situation d'observation et qui est imputable à l'exercice de la réflexivité d'un observateur tournée vers la compréhension de *ce qui est fait*. Par simplicité, nous avons jusqu'à présent assimilé ces produits à des concepts d'action aussi clairs et transparents que des verbes : « marcher », « fuir », « escalader », « parler », etc. Dans la majorité de nos démonstrations, nous avons également fait comme si ces produits de l'observation apparaissaient, pour chaque nouvelle situation, sous une forme inédite. Autrement dit, avec le modèle de l'action observée, nous ne nous sommes pas préoccupés de la façon dont les concepts d'action pouvaient être partagés (*i.e.* comment deux individus peuvent voir et comprendre la même chose à propos de *ce qui est fait*?).

Avec ce premier complément, nous souhaitons proposer une piste de développement pour expliquer de quelle manière des concepts d'action peuvent s'extérioriser, être partagés et être récupérés dans de nouvelles situations d'observation². Il s'agit en ce sens plus d'une suggestion que d'un véritable argumentaire. Notre objectif sera de renvoyer vers différents travaux qui pourraient être convoqués pour enrichir le modèle de l'action observée, notamment en ce qui concerne l'*extériorisation* des concepts d'action. Cette investigation, dont nous ne pourrions ici esquisser que les traits généraux, devrait en particulier s'inspirer de la sociologie des objets qui donne une place particulière à l'extériorité, aux non-humains et à la matérialité.

Dans les limites de ce complément, nous voulons indiquer que, derrière la possibilité de révision interprétative, subsiste une certaine permanence des concepts d'action, une extériorité qui dépasse le cadre d'une seule observation. Nous appellerons ces permanences extériorisées les « formes stables », et nous verrons qu'elles sont indispensables pour comprendre les interactions sociales entre les individus (comment deux individus peuvent partager une compréhension similaire d'un même cours d'action qu'ils observeraient, et comment peuvent-ils se coordonner dans l'action?).

Nous commencerons par décrire, dans le prolongement du chapitre (4.1.6), comment une inscription qui découle d'une situation d'action peut être rétrospectivement considérée, dans un cadre d'observation particulier, comme une marque extériorisée d'une action réalisée (5.1.1). En nous limitant ensuite aux « produits de l'observation », nous indiquerons avec la notion d'« investissement de forme » de Thévenot comment un observateur peut volontairement, par des « opérations de mise en forme », fixer et stabiliser ses

2. Entendons-nous bien : rien ne s'« extériorise » à proprement parler; la volonté de l'observateur ne s'imprime pas matériellement dans le monde à travers son concept d'action. Mais il est néanmoins possible et dans certains cas avantageux de parler métaphoriquement d'« extériorisation » ou de « partage » d'une interprétation.

conceptions de l'action (5.1.2). Avec la notion d'« affordance » de Gibson, nous précisons comment ces « formes stables » peuvent suggérer à un autre observateur une compréhension de l'action (5.1.3). Enfin, en revenant vers la sociologie de Thévenot et Boltanski nous montrerons comment les formes stables peuvent fournir des « systèmes d'équivalence » qui permettent aux observateurs de synchroniser leurs conceptions de l'action et éventuellement de coopérer (5.1.4).

5.1.1 Inscription et extériorisation

Nous cherchons un moyen de décrire comment les « produits de l'observation » et les « inscriptions » peuvent être flexibles, c'est-à-dire ouverts à des réinterprétations possibles, et comment ils peuvent en même temps *fixer* ou *stabiliser* une compréhension de l'action qui puisse être partagée par plusieurs individus.

Il faut donc commencer par rendre la notion de « produit d'observation » plus conforme avec ce que nous expérimentons quotidiennement dans notre rapport à l'action. Il est en effet rare que, suite à une situation d'observation, nous créions *ex nihilo* un concept d'action pour rendre compte de notre propre action ou de celle d'autrui. Dans la majorité des cas, nous utilisons des concepts à notre disposition, des concepts que nous avons appris, ou alors nous produisons, de manière moins articulée et plus routinière, un ensemble de *ré-actions* qui suggèrent plus ou moins directement la manière dont nous avons ressenti et compris la situation. Ces ré-actions laissent derrière elles un certain nombre de marques ; des « *inscriptions* ». Celles-ci se retrouvent sous des formes variées : un mot, un son, un battement de bras, un mouvement d'air, une empreinte de pas, une entaille sur une chaussure, etc. La majorité des inscriptions est non-intentionnelle, et parmi celles qui le sont, seule une infime quantité donne lieu à une expression verbale.

Contrairement aux produits de l'observation, les inscriptions ne sont pas limitées aux situations d'observation. Si, en tant qu'observateur, nous nous installons dans un cadre d'observation pour considérer l'action d'un individu qui n'a lui-même aucune réflexivité sur sa propre action, nous pourrions cependant considérer que ce qu'il *fait* donne lieu à des inscriptions.

Dans une situation d'action observée, il existe donc un très grand nombre d'inscriptions sur lesquelles l'observateur peut focaliser son attention. Par exemple, lorsqu'un professeur s'est exprimé devant des étudiants, il reste, à la fin de son cours, plusieurs marques des différentes actions qu'il a pu effectuer : une chaise a bougé, indiquant peut-être sa dernière position, face au bureau ; des phrases ont été inscrites sur un tableau noir ; des craies et des broches ont été déplacées ; d'autres phrases ont été inscrites sur les cahiers des étudiants ; peut-être reste-t-il aussi le son de la voix du professeur enregistrée sur le dictaphone de l'un d'entre eux. L'ensemble de ces marques plus ou moins durables sont des *inscriptions* résultantes de ce qui vient d'avoir lieu.

Dans un cadre d'observation particulier, nous pouvons considérer que ces inscriptions sont des *extériorisations* des actions effectuées. Encore une fois, nous parlons d'« extériorisation » en un sens métaphorique, car rien n'est substantiellement transmis de l'action au monde matériel, il ne s'agit pas de l'enregistrement d'un quelque chose – une action – dans un support qui conserverait sa forme et son sens. L'extériorité signifie simplement que, au regard de l'action qui vient d'avoir lieu et qui est terminée, des marques restent et peuvent être éventuellement récupérées par un autre individu qui n'était pas présent dans la situation d'action pour comprendre ce qui vient de se passer. Ce sont des *extériorisations* de l'action dans le sens où elles restent disponibles lorsque l'action est terminée, et qu'elles permettent aux individus soit de laisser un témoignage de *ce qui s'est passé*, sans avoir à porter en soi, individuellement et de manière privée, la mémoire entière de l'action, soit de venir s'informer rétrospectivement de *ce qui s'est passé* en s'appuyant sur d'autres marques que les seuls souvenirs sélectifs et potentiellement altérés des individus présents dans le cours d'action. Contrairement à l'inscription, matérielle et neutre, l'extériorisation implique de concevoir l'une ou l'ensemble de ces inscriptions comme le reflet de l'action effectuée. L'extériorisation est par conséquent rattachée à un cadre d'observation.

Lorsque l'on pose un regard rétrospectif sur une situation d'action, un observateur peut se concentrer sur d'innombrables portions différentes de la totalité des inscriptions. Pour reprendre notre dernier exemple, si l'on s'intéresse à ce que le professeur a pu raconter, nous chercherons à récupérer ses notes de cours, ou à défaut celles de ses étudiants. Ces inscriptions, les phrases des étudiants sur les cahiers, deviennent dans ce cadre des extériorisations de l'action effectuée. Si nous souhaitions rendre compte de la structuration d'une classe et de la dynamique du cours, nous pourrions analyser la disposition des chaises, des tables, du tableau, le face-à-face entre le bureau du professeur et celui de étudiants, etc. Pour cette analyse, il nous serait probablement souhaitable d'être en situation de co-présence, c'est-à-dire d'être présent dans la salle de classe pendant que le cours a lieu afin de mieux pouvoir observer les interactions entre le professeur et les élèves, interactions dont les marques ne seraient pas durables ou très indirectes en dehors de cette situation de co-présence. Si nous voulions étudier la qualité pédagogique du cours donné par le professeur, il serait également préférable d'être en situation de co-présence, ou à défaut d'avoir accès à ses fiches de cours, ou à l'enregistrement du cours sur un dictaphone. Certaines inscriptions ne sont comptées que rétrospectivement comme extériorisation d'une action qui a eu lieu. S'il y a bien effectivement eu un impact ou une marque au moment du cours d'action (*e.g.* une chaise a été déplacée), cette marque ne sera que rétrospectivement considérée comme une extériorisation attachée à une action si un observateur se concentre sur cette forme d'action et cette inscription (*e.g.* un étudiant du cours suivant s'est pris les pieds dans la chaise qui avait été déplacé à cet endroit incongru. Qui a déplacé cette

chaise et pourquoi ?) L'inscription ne devient une extériorisation d'une action que lorsqu'elle est rétrospectivement rattachée à une interprétation de *ce qui s'est passé* (ou de *ce qui est en train de se passer*, ou de *ce qui va se passer*). L'extériorisation est donc la partie *matérielle* de l'interprétation de l'action.

Nous allons maintenant nous concentrer sur l'extériorisation des « produits de l'observation », c'est-à-dire sur la façon dont un observateur peut extérioriser et rendre disponible à d'autres observateurs sa conception de l'action. Il nous faut pour cela faire appel à deux notions qui sont notamment développées dans les études de la sociologie des objets : l'« investissement de forme », de Thévenot, qui permet d'expliquer comment un observateur peut *mettre en forme* sa conception de l'action et l'extérioriser pour la rendre disponible, et l'« affordance », développée par Gibson, qui rend compte de la façon dont des formes stables peuvent suggérer leur utilisation à d'autres acteurs.

5.1.2 Investir des formes : stabiliser la conception de l'action

La notion d'« investissement de forme » développée par (Thévenot, 1986), permet d'expliquer comment certaines extériorisations deviennent des formes stables de l'action qui peuvent être adoptées par différents individus. Cette notion provient à l'origine d'une réflexion sur la notion économique d'investissement. En son sens classique, l'investissement définit en économie l'acquisition de nouveaux moyens de production afin d'accroître un capital ou son rendement. Thévenot la redéfinit de manière plus large comme un « engagement d'une liquidité *éphémère* dans un actif *durable* »³. L'avantage de l'investissement n'est donc plus directement rapporté à l'accroissement d'un capital, mais à la *fixation* d'une valeur qui, par sa stabilité, acquiert une sûreté rassurante pour les agents économiques. Il s'agit de « l'établissement, coûteux, d'une relation stable, pour une certaine durée », qui peut prendre une forme matérielle (l'achat d'une machine) ou immatérielle (la définition de normes de travail, l'achat d'un brevet). La stabilisation de cette relation, par l'établissement de standards et de conventions, fait gagner du temps aux agents (de discussion, de transaction, de tractation, etc.). Elle leur permet d'avoir une certitude sur ce qui se passe et ce qui va se passer, et de réduire l'espace des actions et interactions possibles. L'avantage de cette définition large tient donc, selon Thévenot,

« à ce qu'elle peut comprendre, outre les investissements au sens traditionnel du terme, des opérations de *mise en forme* très variées, depuis la contrainte matérielle d'une standardisation jusqu'à l'impératif moral de l'engagement, en passant par l'obligation des conventions ». ⁴ (Thévenot, 1986, p.5)

3. (Thévenot, 1986, p.4). Nous avons ajouté les italiques.

4. Nous avons ajouté l'italique.

Cette notion d'« investissement de forme » va progressivement évoluer dans le travail de Thévenot et s'élargir à des analyses de l'interaction sociale et de la coopération qui dépassent le cadre de l'économie⁵. Dans ses travaux ultérieurs, si l'identification des avantages des « investissements de forme » est encore évaluée dans des termes qui restent liés à l'analyse économique (coûts et gains), la forme stable est assimilée à des objets encore plus variés : des objets matériels, mais aussi des règles, des normes, des conventions, etc. Ces formes stables sont considérées comme des extériorisations produites par les individus – l'extériorité leur permettant de se détacher des individus et de « dépasser les contingences des situations ». En les produisant, les individus ont l'intention de provoquer des « jugements sur l'action » symétriques de la part d'autres individus qui seraient amenés à rencontrer ces formes dans des « traitements parallèles ». Ces formes stables – que Thévenot qualifie d'« objets » en un sens large – permettent donc à d'autres individus de « prendre appui » sur elles pour comprendre ce qui s'est passé et pour agir à leur tour. Elles ont par conséquent une triple fonction : elles sont des extériorisations de conceptions de l'action passée, des points de référence pour les conceptions de l'action future, et des délimitations de l'espace possible de l'interprétation de l'ensemble de ces actions. Entre les différentes compréhensions de l'action, les formes stables créent des équivalences et permettent de réduire les disparités entre les observateurs, d'effectuer des rapprochements⁶.

5.1.3 L'« affordance » des formes stables

L'extériorisation d'une conception de l'action dans une forme stable permet de saisir comment des compréhensions de l'action peuvent se stabiliser et transiter entre différents observateurs. Mais cela ne suffit pas pour expliquer comment plusieurs observateurs peuvent saisir un sens similaire de

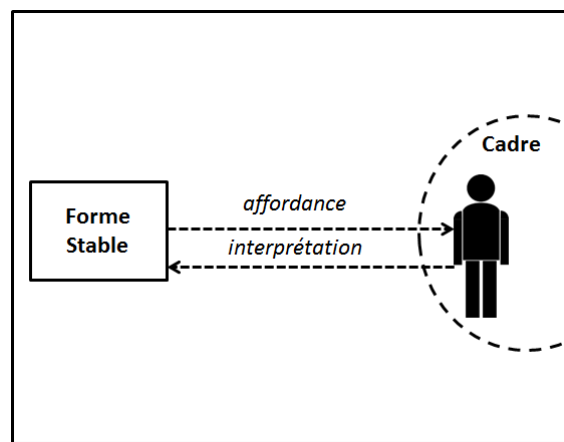
5. Cf. en particulier son travail sur les régimes d'action avec Boltanski, (Thévenot et Boltanski, 1991), et son article sur « l'action qui convient » (Thévenot, 1990).

6. La spécificité des formes stables tient à ce que, contrairement à la notion classique de représentation, elles ne sont pas étudiées dans leur fonction de désignation, *i. e.* en relation avec les objets ciblés qu'elles représentent, mais dans leur interaction avec les individus qui les récupèrent ou les utilisent. Ces individus ne sont pas des agents purement rationnels ou des sujets transcendants, ils ont une structure cognitive particulière, ils sont situés historiquement, évoluent dans un contexte culturel et social défini et agissent aussi de façon particulière selon les situations. Chez Thévenot, particulièrement dans son article sur « l'action qui convient » (1990), la forme stable (appelée « objet ») est utilisée comme point d'ancrage pour étudier la coordination entre les acteurs et l'émergence d'un concept d'action. La forme stable ne rend donc pas compte de ce qu'est l'action (elle ne vise pas, comme pourrait le faire une représentation, une action réelle ciblée), elle permet aux individus de s'accorder sur une compréhension de ce qui a été fait et d'agir en conséquence : « c'est en examinant les exigences de coordination que l'on peut comprendre comment se dessinent les contours de l'action, comment est découpé un ensemble d'événements en unités qui seront couvertes par des descriptions d'actions. Cette approche conduit à déplacer l'attention consacrée à des états mentaux, pour la porter sur l'identification des objets intervenant dans l'action et supportant son identification » (Thévenot, 1990, p.47)

l'action à partir de cette forme. Il nous faut pour cela nous référer à la notion d'« affordance ».

Une forme stable est construite en vue d'une certaine compréhension de l'action (effectuée ou à effectuer). Lorsqu'elle entre en contact avec un individu, la forme stable lui *suggère* une certaine compréhension. Cette suggestion n'est cependant pas totale ; elle est aussi tributaire du cadre d'observation dans lequel cet individu s'installe au moment de son interaction avec la forme stable.

FIGURE 5.1 – Interaction forme stable - individu



En anglais, on aurait remplacé le verbe « suggérer » par le verbe « *to afford* » (dans le sens de « permettre », « supporter ») ou par le nom « *affordance* ». Ces termes ont été proposés par (Gibson, 1977) pour évoquer la complémentarité, dans une perspective écologique, entre les objets et les individus (Gibson, 1979). Pour donner un exemple de ce à quoi correspond cette affordance, prenons un objet quelconque : une paire de ciseaux. Si nous nous approchons de cet objet, nous verrions assez rapidement qu'il n'est pas neutre du point de vue de son utilisation ; nous pouvons considérer que sa forme particulière suggère, après un bref temps d'adaptation, de glisser un doigt dans chaque poignée, et d'articuler les lames de façon à ce qu'elles puissent trancher en glissant l'une sur l'autre. Il y aura en revanche moins de chances que cette paire de ciseaux puisse inciter un individu à écrire quelque chose avec elle, ou encore à balayer le sol autour d'elle ; sa forme ne suggère pas de manière évidente ces autres utilisations.

Les objets affordants ont donc une capacité à suggérer leur propre utilisation. Cette capacité n'est pas une propriété physique de l'objet, elle est relative à la personne qui entre en interaction avec l'objet dans un contexte spécifique⁷. Dans cette perspective, les formes stables peuvent être consi-

7. Pour Gibson toutefois, l'affordance d'un objet ne change pas en fonction des besoins de l'observateur (Gibson, 1979, pp. 138-139). Mais il nous semble pour notre part que

dérées comme des objets qui permettent d'extérioriser des conceptions de l'action en les rendant affordantes. L'observateur va, au cours du processus de stabilisation (*i.e.* de création de la forme stable), choisir de mettre en avant une relation, une direction sémantique (et active) dans l'objet qu'il façonne. Dans le processus d'inscription, il essaye de produire des formes qui vont pouvoir provoquer chez un autre individu, dans la même situation que la sienne, ce qu'il a l'intention de provoquer. Son objectif est de normaliser la relation entre la forme stable qu'il vient de créer et l'individu qui ira à sa rencontre.

La stabilisation d'une conception de l'action peut prendre des formes variées. Elle peut s'inscrire dans un discours, un récit, une réaction qui suggère une compréhension de l'action, l'édification d'une règle de conduite, etc. Le premier avantage de ces formes est leur *fixité* qui permet, comme le remarquait Thévenot, de stabiliser une compréhension et d'éviter d'avoir à la reconceptualiser à chaque fois :

« De ces mises en forme résultent des codes, coutumes, personnes qualifiées, normes, standards, etc., qui constituent des bien communs sur lesquels chacun prend appui pour ses actions, en évitant ainsi le coût d'une perpétuelle enquête ou renégociation, portant sur l'identification du sens commun. » (Thévenot, 1990, p.59)

Le deuxième avantage de ces formes est leur *durée*. Elles peuvent en effet rester stables sur des temps relativement longs (par rapport au temps de l'observation de l'action) et être par conséquent accessibles à de nombreux autres observateurs dans d'autres situations. Cette durée est cependant relative au support sur laquelle la forme stable est inscrite (un discours oral sera moins durable qu'un récit écrit).

Ce qu'il est aussi intéressant d'étudier avec ces formes stables est, premièrement, la variation de leur capacité affordante en fonction de la perspective cognitive, sociale, culturelle et historique de l'individu qui entre en contact avec elles, et, deuxièmement, la capacité qu'ont les individus de les transformer, de les améliorer, de les révoquer ou de les détourner pour les adapter, par exemple à une situation particulière⁸. Mais nous ne pourrions pas entrer ici dans le détail de ces études.

5.1.4 Les systèmes d'équivalence

L'étude de l'*extériorisation* des conceptions de l'action doit enfin proposer une explication de l'ajustement de la compréhension de l'action de différents

l'affordance n'est pas une caractéristique immuable à percevoir dans l'objet. Le changement de perspective environnementale ou sociale change l'affordance : la perception de l'individu peut être durablement modifiée selon son système de référence. L'affordance d'un objet dépendant de son interaction avec un individu, cette affordance s'en retrouve donc modifiée par la même occasion.

8. On lira à ce propos (Certeau, 1990) sur le détournement des objets du quotidien.

individus à partir de ces interactions avec les formes stables. Nous pouvons trouver une amorce de cette réflexion dans les travaux de Boltanski et Thévenot sur les « systèmes d'équivalence » dans les *Économies de la grandeur* (1991)⁹. Les systèmes d'équivalence sont des arrangements qui permettent aux acteurs de s'accorder sur des grandeurs et des repères communs pour comprendre et évaluer leurs actions respectives¹⁰. Ils interviennent dans les analyses de Boltanski et Thévenot pour rendre compte de la coopération, de la coordination et également des conflits entre différents acteurs dans une situation spécifique. Avec les *Économies de la grandeur*, ils étudient dans ce sens comment des régimes d'actions en conflit, *i.e.* reposant sur des grandeurs différentes, peuvent, à travers l'établissement de conventions sur des systèmes d'attentes réciproques, conduire à des équivalences qui vont permettre aux acteurs de se coordonner¹¹. Préalablement à ce travail avec Boltanski, Thévenot s'était déjà intéressé à la nature de ces systèmes d'équivalence en la rapportant à des formes stables. Dans (Thévenot, 1990) il va considérer en effet que les conventions passées entre les acteurs sur le sens de l'action non seulement s'inscrivent mais surtout sont permises par leur interaction avec des objets qui rendent possibles et entérinent les conventions.

« Privés d'objets adjacents prouvant l'engagement de l'action, la convention s'abstrait comme le geste du mime, mystérieux sur le fond uniformément noir du rideau de scène. (...) Notre approche contribue à faire jouer un rôle important aux objets bien formés, dans l'appréciation des convenances et l'identification des actions,

9. La notion d'équivalence était déjà présente, quoique moins centrale dans (Thévenot, 1986). Elle s'inspirait alors des études de Latour et Woolgar sur les pratiques scientifiques, ((Latour et collab., 1988), et supposait par conséquent une forte matérialité – au sens physique – de l'inscription, conformément à l'approche matérielle et sémiotique de ces auteurs : « ces formes sont de matières très diverses, inscrites dans le métal ou le papier » ((Thévenot, 1986, p.4).

10. La synchronisation sur une forme stable est typiquement ce que Schütz décrit comme une « congruence du système d'intérêts », c'est-à-dire la façon dont les individus, en vue d'atteindre des objectifs particuliers (*practical purposes*), essayent d'aligner leur compréhension, en atténuant leurs particularités (*i.e.* leur « situations biographiques » particulières) et en essayant de s'accorder sur ce qu'il y a de commun entre eux ou sur leur façon similaire d'envisager une situation (Schutz, 1963). Une notion que l'on peut rapprocher de l'« *attunement between similarities* » de Barwise et Perry ((Perry et Barwise, 1983)). L'*attunement* renvoie à cette capacité qu'ont les acteurs de remarquer des similarités entre des situations ; ils sont sensibles aux *contraintes* et aux *affordances* qui leur semblent comparables entre deux situations différentes et sont par conséquent capables d'adopter des comportements appropriés et réguliers. Le système d'équivalence peut donc être vu comme une extériorisation, dans une forme stable, du résultat de cette capacité (cognitive) des agents à opérer des rapprochements.

11. On notera par ailleurs que, comme pour la focalisation dans notre modèle de l'action observée, l'établissement d'une grandeur commune permet, entre deux régimes, de sélectionner un certain nombre d'éléments qui prendront leur sens relativement à cette conception de l'action : « l'évaluation d'un ordre de grandeur perme[t] de réduire la multitude de ce qui doit être pris en compte pour identifier l'action » (Thévenot, 1990, p.63).

et à diminuer ainsi l'écart qui sépare la notion d'objet de celle de convention. » (Thévenot, 1990, p.63 et p.66)

L'extériorisation des formes stables dans des objets permet aux individus d'opérer des rapprochements, de se synchroniser sur une compréhension de l'action, d'entrer en résonance pour agir de concert ou débattre de la même chose. Avec ce travail sur les formes stables, Thévenot dispose désormais d'objets extérieurs qui permettent d'incarner les systèmes d'équivalence et de porter à la fois la marque et le sens de l'action relativement à une perspective particulière (un régime). Du point de vue de notre analyse de l'action observée, de telles extériorisations permettent d'expliquer comment des conceptions de l'action ou des régimes d'action vont pouvoir être conservés sans avoir à être portés par des individus, et comment les agents peuvent récupérer des conceptions déjà existantes. Les formes restent cependant toujours relatives à un cadre d'observation ; un cadre qu'elles convoquent, par affordance, lorsqu'elles entrent en contact avec d'autres observateurs. Enfin, ajoutons une dernière précaution, ces formes stables ne se substituent pas à la réalité de l'action que nous avons évacuée. Ce ne sont pas des marques objectives qui garantissent avec autorité et sans ambiguïté un sens de l'action qui pourra être compris de la même manière par tous les individus. Leur capacité à suggérer une conception de l'action ne peut pas être détachée des interactions particulières dans lesquelles elles s'inscrivent. Si elles fournissent un cadre et une limite possible à l'interprétation, elles restent toutefois ouvertes aux réinterprétations en fonction, notamment, des cadres d'observation adoptés par les individus qui viennent à leur rencontre. Comme le souligne très justement Thévenot :

« [O]n ne peut plus considérer ces formes-objets comme données a priori dans un monde naturel, sous peine de recourir à des instruments de coordination trop puissants. Ils sont consolidés en même temps que l'action est délimitée, dans la clôture d'un jugement révisable. » (Thévenot, 1990, p.47)

5.1.5 Conclusion

Bien qu'elle ne nous soit pas directement utile pour comprendre la multiplicité des conceptions de la pratique, l'*extériorité* constitue une part importante du modèle de l'action observée. Elle nous permet d'expliquer comment des conceptions de l'action peuvent être partagées entre plusieurs acteurs et continuer à exister en dehors des situations où elles sont convoquées. Plus généralement, l'étude de l'extériorisation et des formes stables nous semble être une voie de développement intéressante pour l'analyse des pratiques, dans le prolongement de ce qui a déjà été mené du côté de la sociologie des objets¹². Comme nous l'avons déjà indiqué (cf. Chap.2.1.2), sans le re-

12. Dans la sociologie des objets et dans la cognition située, l'interaction individu-objet est à double sens : les individus se saisissent des objets qu'ils impliquent par leur action

cours à cette extériorité, il devient difficile pour certaines conceptions de la pratique (*e.g.* normativisme et ethnométhodologie) de pouvoir effectuer des rapprochements entre des situations similaires ou d'expliquer la récurrence de certaines formes d'actions. L'analyse des formes stables permet de dépasser les difficultés rencontrées par ces types de conceptions de la pratique. La compréhension qu'ont les agents d'une situation d'action peut s'appuyer sur une continuité – permise par la permanence des formes stables – plutôt que d'être sans cesse redécouverte à chaque nouvelle situation.

dans différents types d'usages. Mais les objets saisissent en retour les humains, en formant certaines contraintes, plus ou moins rigides, qui orientent leurs actions. Les types d'objets étudiés dans cette sociologie sont souvent des objets du quotidien ou des objets techniques, c'est-à-dire, dans l'ensemble, des objets matériels bien délimités. Les formes stables que nous avons ici identifiées à travers l'analyse de Thévenot dépassent quelque peu le cadre de ces objets. Par exemple, une mise en forme d'un espace (*e.g.* l'*ordre* mis dans une bibliothèque où les livres sont rangés par ordre alphabétique) peut être comptée au rang des formes stables. Indépendamment de cette remarque, sur la relation des pratiques aux objets, on pourra notamment consulter (Pickering, 2010) et son analyse de l'« agentivité matérielle », ainsi que les travaux de (Latour, 2005), (Callon, 1991) et (Akrich, 1993). Voir également le volume des *Raisons pratiques* sur *Les objets dans l'action* (Conein et collab., 1993).

5.2 Complément 2 : le point de vue théorique

L'objectif de ce deuxième complément est d'étudier un cas particulier du modèle de l'action observée, en l'occurrence celui où l'observateur est un théoricien. Nous chercherons à répondre à deux questions qui sont revenues de manière récurrente dans notre travail : (1) Quelle position le théoricien doit-il adopter pour observer la pratique, *ou* existe-t-il une position d'observation privilégiée pour rendre compte de la pratique ? (2) Existe-t-il une différence caractéristique entre la pensée quotidienne et la pensée théorique de l'action¹³ ?

Pour répondre à ces questions, nous commencerons par nous référer au travail de Bourdieu sur le « point de vue » ou la « posture » théorique, en nous demandant avec lui s'il est possible de dégager une *position théorique* privilégiée pour observer la pratique (5.2.1). En récupérant à notre compte une partie des critiques qui lui ont été opposées par Kogler (1997) et Bohman (2011), nous verrons que sa conception de la position du théoricien conduit à assumer une rupture entre la capacité réflexive des agents et celle des théoriciens. (5.2.2). En prolongeant enfin certaines des remarques de Bohman, nous défendrons pour finir qu'il n'existe aucune rupture ou discontinuité entre la raison *pratique* mise en œuvre par les individus dans leur quotidien pour comprendre l'action et la raison *théorique* exercée par le théoricien pour analyser conceptuellement l'action (5.2.3). En réalité, l'opposition entre une réflexivité *pratique* et une réflexivité *théorique* est une opposition relative qui ne reflète pas nécessairement l'opposition individu/théoricien.

5.2.1 Le problème du point de vue théorique chez Bourdieu

Dans ses différents ouvrages sur la pratique, Bourdieu a fréquemment mis les théoriciens en garde contre l'« illusion » d'extériorité qu'ils pouvaient ressentir face à leurs objets d'étude. Dans les *Raisons pratiques* (1998) par exemple, Bourdieu évoque cette erreur spécifique au théoricien – l'« illusion scholastique » – qui tend à lui faire croire qu'il peut se situer dans une position surplombante, objective, par rapport à la pratique, une position qui lui permet d'atteindre rationnellement les choses dans leur universalité. La critique de Bourdieu vise dans cet ouvrage l'oubli par le théoricien de sa *situation* sociale et économique particulière, ancrée dans la *skholè*, dans l'école, c'est-à-dire à un point de vue universitaire. Pour Bourdieu, l'élaboration théorique d'une connaissance du monde social est toujours située, c'est-à-dire non pas *hors* d'une pratique, mais *dans* une pratique particulière, celle du monde académique où l'on trouve les conditions sociales de

13. Nous ne distinguerons pas nécessairement, pour ce complément, la notion d'action de celle de pratique. Les problèmes que nous allons évoquer sont communs à ces deux notions.

possibilité de la raison théorique¹⁴. Cette critique de l'oubli de la situation sociale particulière de l'académicien se double d'une seconde critique, celle de l'objectivisme, soit la tendance chez les théoriciens à prendre leurs productions – lois, théories ou modèles sur le monde social – pour une réalité fondamentale qui permettrait d'expliquer de manière déterministe le comportements des individus. Nous parlerons, pour cette seconde critique, de la « réification » des concepts théoriques, popularisée chez Bourdieu par la formule (empruntée à Marx) de la substitution fallacieuse des « choses de la logique » pour « la logique des choses ».

Pour contourner le premier problème (l'« illusion scholastique »), Bourdieu suggère au théoricien de la pratique de prendre conscience de la position sociale et économique particulière qu'il occupe et des biais épistémologiques que celle-ci peut engendrer. Concernant le second problème (la « réification »), la recommandation générale, que Bourdieu n'est pas le seul à avancer, est de se tourner *vers* la pratique, à son niveau d'émergence dans le monde social¹⁵. Cette recommandation prend toutefois chez Bourdieu une forme particulière. Il suggère au théoricien d'éviter de construire des modèles « mécaniques » abstraits pour rendre compte du monde social (des modèles qui présupposent un ordre entier, stable et préexistant des mécaniques de fonctionnement du comportement de agents sociaux), et d'aller chercher dans la pratique les mécanismes générateurs de la pratique, le *modus operandi* que les agents mettent en œuvre dans un ordre local pour produire les pratiques. Il s'agit en quelque sorte d'une méthode plus « expérimentale » – Bourdieu parle d'une « science expérimentale de la dialectique de l'intériorité et de l'extériorité » – qui irait chercher dans le monde social les mécanismes de

14. Le point de vue de la *skholè* chez Bourdieu sert à la fois à indiquer cette spécificité de la position sociale et économique du théoricien, inscrit dans un « microcosme » dans lequel sa raison peut s'exercer, et à la fois à critiquer cette « illusion scholastique » qui fait croire aux universitaires que le juste exercice de la raison peut permettre d'atteindre des vérités scientifiques, en oubliant que cet accès est conditionné par des situations historiques, culturelles et sociales particulières. Ils nous semble important en suivant Bourdieu de devoir reconnaître cette situation particulière dans laquelle se trouve le théoricien. Mais nous devons nous démarquer de son idée selon laquelle le théoricien possède un accès « privilégié à l'universel ». Ce deuxième aspect du « point de vue scolastique » est plus difficile à défendre car il implique d'admettre un régime de vérité (ou un régime de conditions sociales d'accès à la vérité). Il implique par ailleurs que le théoricien, par rapport aux autres agents sociaux, se trouve dans une position sociale plus favorable pour pouvoir accéder à ce régime de vérité. L'intérêt de cette thèse de Bourdieu est de nous amener à réfléchir sur la question de la démocratisation des conditions de l'exercice de la raison (en nous demandant par exemple « qui peut avoir le temps, les capacités et le loisir de se pencher sur des questions scientifiques ? »). Elle est cependant problématique dans sa manière de présupposer un régime social plus propice que les autres au développement de la vérité ou de l'accès à l'universalité. En voulant critiquer l'universitaro-centrisme des théoriciens, et le défaut de partage des conditions d'accès à cette raison universitaire, Bourdieu commet ce faisant l'erreur de reconnaître qu'il existe bien un régime d'universalité ou de raison adjacent au statut de théoricien.

15. Cf. Chap.2.3.

production des pratiques plutôt que de les imposer de l'extérieur après les avoir développés abstraitement ¹⁶.

Cette invitation à s'installer dans une position « *intérieure* » aux pratiques est cependant évasive. Depuis le développement de notre modèle de l'action observée, nous suspectons que cette prescription entérine plus qu'elle ne dépasse l'opposition intérieur/extérieur aux pratiques, problématique à bien des égards. Relevons tout d'abord une contradiction dans la critique de Bourdieu : comment les théoriciens objectivistes peuvent en même temps se penser comme extérieurs à la pratique et pourtant avoir une position théorique bel et bien située ? Reprenons ses arguments pour mieux voir cette contradiction : premièrement, les objectivistes ne sont pas hors de la pratique et n'ont pas une vue surplombante, ils ont une vue particulière. Deuxièmement, l'approche des objectivistes est cependant erronée, car elle se croit surplombante alors qu'elle est située. Leurs productions doivent donc être disqualifiées. Troisièmement, il existe une vision correcte de la pratique, l'objectivisme méthodique, qui regarde les pratiques *du bon endroit*, au niveau de leur génération. Le raisonnement de Bourdieu est fautif en plusieurs endroits. Premièrement, le fait que les objectivistes occultent leur situation sociale n'implique par nécessairement que leurs productions doivent être entièrement disqualifiées. Deuxièmement, défendre une position *plus objective* est un retour direct à l'objectivisme que l'on vient d'évacuer : regarder les pratiques *au niveau de leur génération* n'implique pas que l'on puisse ce faisant contourner le problème de la situation du regard de l'observateur (à moins de présupposer qu'il s'agit du *seul* regard valable, auquel cas il s'agirait encore d'un objectivisme du même type que celui que Bourdieu cherche à évacuer).

Nous pouvons concéder à Bourdieu que les théoriciens oublient souvent les conditions sociales d'exercice de leur raison théorique, mais cet *oubli* n'est pas une *absence*. Autrement dit, les théoriciens objectivistes peuvent éventuellement se fourvoyer sur ce qu'ils *croient faire*, mais il n'en demeure pas

16. On pourrait sur ce point reprocher à Bourdieu une vision caricaturale du sociologue théoricien : peu de théoriciens développent des thèses sans s'appuyer sur le monde social. La part allouée à cette enquête empirique en sociologie, et la façon de la réaliser, peuvent néanmoins être remises en question. Mais la critique du théoricisme en sciences sociales ne peut pas être aussi monolithique sans risquer, en fin de compte, de manquer sa cible et de ne viser aucune réalité du travail quotidien du sociologue. Indépendamment de cette remarque, nous pourrions aussi soulever des inquiétudes quant aux recommandations de Bourdieu : est-ce que le fait de développer une science plus empirique de la pratique pourrait effectivement permettre un meilleur compte rendu des pratiques ? Le théoricien empiriste n'est-il pas lui aussi voué à la fin de son travail à produire des concepts (*habitus*, *champs*, *dispositions*, etc.) qui ont exactement la même fonction et le même parfum d'abstraction et de généralité que les concepts issus des approches théoriciennes qu'il entendait critiquer ? On a souvent reproché à Bourdieu cette tendance à retomber dans le développement théorique de ses concepts dans les mêmes errements que ce que le versant critique de son travail avait permis de mettre à jour. Cf. (de Fornel et Ogien, 2011, Introduction), (Bohman, 2011) et (Gautier, 2011, p.266).

moins qu'ils *font* en réalité exactement ce que Bourdieu recommande : ils construisent des théories en pratique, dans une position située (même s'ils ne pensent pas réflexivement à leur situation). Pour tirer des conséquences intéressantes de la critique de Bourdieu, il aurait fallu ajouter que cet oubli a un impact sur les concepts théoriques produits, *i.e.* que le fait de négliger les conditions sociales de l'exercice de la raison théorique pervertit d'une certaine manière la construction des produits théoriques. Or, si Bourdieu nous donne quelques *exemples* de ces biais possibles (*e.g.* « les architectes ont mis longtemps à s'apercevoir que la perspective cavalière de leurs plans et de leurs maquettes les conduisait à édifier des villes pour une sorte de spectateur divin et non pour les hommes destinés à s'y déplacer »), nous ne pourrions cependant pas trouver dans sa théorie un argument fort ou une étude comparée qui puisse établir avec certitude la supériorité de l'approche en pratique par rapport à l'approche objectiviste. Et pour cause : l'approche en pratique n'échappe pas au problème de la particularité de la perspective opposée à l'objectivisme. Chaque cadre d'observation apporte des éclairages particuliers sur une situation d'action, et ce faisant, il en manque nécessairement d'autres. Reconnaître que le théoricien est socialement situé est seulement une prise de conscience tragique : si celui-ci devient plus lucide sur sa dépendance à une situation d'observation spécifique, il se rend compte en même temps qu'il ne peut s'y dérober.

D'autre part, la critique de l'approche objectiviste est, chez Bourdieu, une approximation trop caricaturale du travail du théoricien de la pratique. Elle aurait pu être plus pertinente s'il avait effectivement analysé les pratiques de ces théoriciens, s'il s'était posé la question de la construction des concepts théoriques en analysant plus empiriquement leur mode de production dans les laboratoires de sociologie. Bourdieu succombe finalement à sa propre critique, il prend les choses de la logique (les théoriciens construisent des modèles et les appliquent au monde social) pour la logique des choses, en supposant que ce mode de construction théorique est ce qui guide le comportement du théoricien objectiviste. Il manque en réalité de réaliser l'enquête sociologique sur le théoricien qu'il appelait de ses vœux pour analyser les pratiques des autres agents sociaux. Ceci aurait par exemple pu lui permettre de vérifier sa thèse selon laquelle le contexte social de l'académie est une situation théorique qui peut produire une épistémologie particulière, *i.e.* si le fait d'être un universitaire donne accès à une réflexivité particulière qui se répercute sur la façon de produire des concepts. Mais demandons-nous d'ailleurs : est-ce la faculté de conceptualisation qui est différente de l'université aux autres champs du monde social, ou est-ce seulement le degré de compétence dans la réalisation de cet exercice qui se trouve changé entre ces différents champs ? Cette question ne doit en tout cas pas donner lieu à une pétition de principe sur la différence entre les théoriciens et les autres agents, ou entre les objectivistes et les autres théoriciens. Sur ce point, la critique de Bourdieu est incomplète ; elle manque d'une étude complémentaire sur les

pratiques théoriques des théoriciens. Comment les théoriciens construisent leurs concepts ? Ces concepts ont-ils une nature différente selon qu'ils soient issus d'une approche objectiviste, subjectiviste ou en pratique ? Les concepts des objectivistes sont-ils disqualifiés parce qu'ils ne sont que partiels (alors qu'il prétendent à l'universalité) ou permettent-ils tout de même de comprendre une portion de la réalité sociale, relative à leur perspective ?

Enfin, dernier problème, Bourdieu, comme une grande majorité de théoriciens de la pratique, a tendance à ontologiser le niveau de la pratique (opposée à l'abstrait et au théorique). En fixant ce niveau, Bourdieu est capable d'assigner des positions intérieures et extérieures aux pratiques. Mais en réalité, comme nous l'avons vu avec la variation des cadres d'observation, cet intérieur et cet extérieur ne sont pas des positions fixées une bonne fois pour toutes, mais des positions relatives l'une à l'autre. Par exemple les positions d'observation « en situation » ou « à un niveau local » sont des positions qui s'inscrivent dans un cadre spatio-temporel précis, plutôt qu'elles ne sont naturellement ou absolument « en pratique » (ou opposées à des positions théoriques extérieures, *i.e.* non-en pratique).

5.2.2 La question de la réflexivité

Plusieurs auteurs qui se sont penchés sur la conception du théoricien chez Bourdieu sont parvenus aux mêmes conclusions que les nôtres : l'objectivisme méthodique – qui est le nom que Bourdieu donne à son approche en pratique – ne permet pas de résoudre les problèmes qu'il s'était proposé de résoudre. Son raisonnement retombe *in fine* sur les mêmes apories qu'il avait pu déceler dans des approches concurrentes (objectivisme, subjectivisme).

Kögler, et à sa suite Bohman, ont envisagé de reposer le problème du théoricien en partant d'un autre point de départ, celui de la réflexivité, pour mettre en lumière une autre difficulté inhérente au projet de Bourdieu. Lorsqu'on essaye de savoir quel doit être le point de vue privilégié que le théoricien doit adopter pour observer la pratique, la question de la *spécificité* du théoricien par rapport aux agents sociaux doit être étudiée avant d'être pré-supposée. Dans le cas contraire, nous partirions, comme chez Bourdieu, de l'idée que le théoricien de la pratique *produit un discours savant* sur le monde social, et que l'agent qui *agit* dans ce monde social est l'objet de la réflexion du théoricien. La réflexion ne s'exerce par conséquent que dans une seule direction, du théoricien vers l'agent. Dans cette approche de la théorisation, deux questions restent inexplicées : (1) tout d'abord quel est le statut du discours théorique pour les agents agissants ? Sont-ils en capacité de le saisir ? D'en comprendre les enjeux ? Et si oui, qu'est-ce que cela impliquerait sur leur compréhension et la conduite de leur propre action ? (2) Deuxièmement, les agents sont-ils eux-mêmes capables d'avoir une pensée réflexive sur leur propre action ? Sont-ils capables d'en rendre compte ? Si oui, quel est alors le statut de ces comptes rendus par rapport à ceux des théoriciens ? Chez

Bourdieu et chez de nombreux autres auteurs de la pratique, le discours savant est fréquemment conçu comme extérieur par rapport à l'action (ou à la pensée de l'action) des agents auxquels il s'applique¹⁷.

L'entrée par la réflexivité permet de poser directement la question de l'opposition entre l'acteur et le théoricien (*i.e.* pourquoi l'acteur est-il incapable d'avoir accès et de penser aux contraintes sociales qui s'appliquent à son action? et pourquoi le théoricien – qui par ailleurs est lui-même socialement déterminé – pourrait avoir accès à ces conditions d'existence et ces normes qui guident l'action des autres individus?). Elle nous demande de commencer à résoudre l'antinomie entre l'action pratique et la réflexivité théorique, entre les objets produits par les théoriciens – les théories – et les actions réalisées par les individus.

A Les « schèmes interprétatifs » de Kögler

Concernant la réflexivité, le but de (Kögler, 1997) est de réduire le fossé qui sépare l'agent et le théoricien afin de remettre en cause la surdétermination des contraintes sociales sur l'action des agents, contraintes que ceux-ci ne peuvent pas réflexivement atteindre ou comprendre, contrairement au théoricien¹⁸. Pour cela, il va développer une conception de la pratique qui s'appuie sur des « schèmes interprétatifs ». Nous avons déjà eu l'occasion de détailler les principaux traits de cette approche (cf. Chap.4.3.2). Limitons-nous ici seulement à rappeler son idée centrale : le schème interprétatif permet de faire le lien entre les conditions sociales objectives (l'environnement, les objets, les autres individus, ou plus généralement la réalité sociale) et la connaissance pratique et subjective des agents (leurs croyances, leurs volontés, leurs opinions, etc.) :

« [Interpretive schemes are] meaningful structures of tacit beliefs or symbolic assumptions that are embodied and internalized by socially situated subjects, such as deep-seated conceptions of

17. Excepté bien entendu les approches phénoménologiques qui partent des conceptions que les agents ont de leurs propres actions, cf. Chap.3.2.

18. Nous pourrions dresser ici un parallèle avec la critique de (Mariyani-Squire, 1999) adressée au constructivisme social. Mariyani indique en effet que, dans le constructivisme social, la liberté apparente qu'ont les individus à pouvoir construire leurs propres rapports au monde n'est évidente que pour le théoricien qui étudie ces constructions : « quand on se penche sur une grande partie du discours constructiviste social (en particulier celui influencé par Michel Foucault), on observe un genre de bifurcation entre le théoricien et le non-théoricien. Le théoricien joue toujours le rôle du constructeur des discours, alors que le non-théoricien joue le rôle de sujet construit d'une façon totalement déterministe. Ceci n'est pas sans rappeler la remarque déjà faite au sujet du théisme solipsistique avec ici le théoricien, au moins au niveau conceptuel, qui "joue Dieu" avec son sujet (quel qu'il soit). Bref, alors qu'on pense souvent que le constructivisme social induit souplesse et non-déterminisme, il n'y aucune raison logique de ne pas considérer les constructions sociales comme fatalistes. ».

society, nature, or self, on which agents draw usually without further reflection. » (Kögler, 1997, p.143)

L'introduction de schèmes interprétatifs intermédiaires permet à Kögler de pouvoir expliquer comment les agents sociaux peuvent *aussi bien* que les théoriciens être capable d'accéder réflexivement aux constituants de leurs actions ; ces schèmes sont en principe *disponibles* pour n'importe quel agent. Plus précisément, l'élucidation des contraintes sociales qui pèsent sur les agents demande au théoricien d'adopter une relation dialogique avec l'agent qu'il étudie. De son côté, le théoricien apporte des « outils méthodologiques » qu'il applique depuis sa position de (relative) extériorité par rapport à l'action se déroulant pour mettre en forme les connaissances pratiques et contextuelles de l'agent. De l'autre côté, l'agent rend ces connaissances pratiques disponibles par ses réactions et les réflexions qu'il produit au cours de sa trajectoire dans le monde social. Il peut y avoir (réflexivement) accès lorsqu'il s'en sert pour interpréter une situation ou son action dans le monde social¹⁹.

B Continuité entre la réflexivité pratique et la réflexivité théorique chez Bohman

Dans son analyse de la proposition de Kögler, (Bohman, 2011) avance que, si les problèmes qui fragilisent la conception de la réflexivité chez Bourdieu ont bien été mis en évidence, les schèmes interprétatifs n'apportent cependant pas une solution suffisante pour les surmonter efficacement. Au contraire, ils ajoutent de nouvelles difficultés et tendent à produire une image du monde social quelque peu invraisemblable. Premièrement, les schèmes interprétatifs ne restituent pas entièrement la réflexivité aux agents sociaux. Bien que celle-ci semble chez Kögler plus accessible, elle reste hors de portée des agents : ils peuvent mettre en œuvre une réflexivité pratique, qui est liée à leur capacité interprétative, mais celle-ci s'effectue naturellement, c'est-à-dire en dehors de tout retour réflexif pour l'agent sur les conditions de possibilité de cet exercice. Deuxièmement, le théoricien est toujours chez Kögler dans une position privilégiée. Certes, ce n'est plus lui qui produit la connaissance sur le monde social – il la récupère dialogiquement par une élucidation des schèmes interprétatifs – mais il reste le seul à pouvoir analyser la façon dont ces schèmes interprétatifs s'appliquent ; une analyse qui est d'ailleurs effectuée dans une position particulière différente de celle des acteurs (« [from a] relative outside-position of the situated interpreter » (p.162)). Pour Bohman, cette situation du théoricien rétablit une distinction entre la réflexivité pratique et la réflexivité théorique, distinction qui laisse toujours impensée et inexpliquée l'origine de cette distinction ainsi que la spécificité de chacune de ces réflexivités :

19. Cet accès réflexif doit cependant rester entre parenthèses chez Kögler. Si les agents sont capables d'avoir mentalement accès à leurs schèmes interprétatifs, ils les utilisent cependant de manière ordinaire et routinière « sans y réfléchir » consciemment.

« [M]algré toutes les précautions qu'il prend, Kögler ne fait que déplacer le problème qui mine l'analyse de Bourdieu : le pouvoir de réflexivité est attribué à des schèmes extérieurs aux agents. C'est pour cette raison qu'il est obligé de reconstruire la figure du théoricien herméneute, et d'admettre qu'il occupe des "positions d'extériorité" épistémologiquement privilégiées, déniaut lui aussi aux agents une capacité qu'il confère aux sociologues au titre de leur statut particulier d'interprète. [...] Sur quelle base peut-il défendre une telle supériorité épistémique ? Kögler ne suggère guère plus que la position objective du théoricien-interprète, extérieur aux et à distance des pratiques, mais qui n'en est pas moins en même temps impliqué de façon paradoxale dans le monde pratique. Cette position paradoxale et à mi-chemin occulte le problème de la réflexivité théorique ; elle n'est qu'une métaphore ou un équivalent des capacités réflexives de certains agents, dont le développement doit être expliqué théoriquement de la même manière que toute connaissance pratique et située. » (Bohman, 2011, p.23 et p.44)

Bohman cherche au contraire de Bourdieu et de Kögler à mettre sur un pied d'égalité, ou tout du moins en continuité, la réflexivité des agents sociaux et des théoriciens, seul moyen selon lui d'échapper au « dilemme de la réflexivité ». En effet, des agents « bien informés » devraient être en capacité d'atteindre, au même titre que les théoriciens, une réflexivité leur permettant, dans certaines conditions, d'accéder aux contraintes qui pèsent sur leurs actions et d'acquérir un savoir social critique. Bohman soutient que les capacités réflexives des agents sont identiques à celles des théoriciens, et qu'il n'existe pas de fracture entre la réflexivité pratique et la réflexivité théorique, comme s'il pouvait s'agir de deux genres de réflexivité au fonctionnement différent. L'objectif n'est donc plus d'identifier des conceptions du monde social extériorisées dans des schèmes impersonnels, mais d'analyser la façon dont tous les acteurs (théoriciens y compris) exercent leur réflexivité, utilisent leur capacité d'interprétation pour comprendre et donner du sens au monde social et à leurs propres actions.

« Le problème n'est donc pas de découvrir des schèmes qui opèrent comme des intermédiaires extérieurs entre la structure et l'agentivité, mais bien d'élucider la manière dont ces capacités qui constituent la réflexivité des acteurs sont utilisées et d'identifier les pratiques et conditions culturelles qui favorisent ou freinent cet usage. » (Bohman, 2011, p.23)

Selon Bohman, les agents peuvent devenir conscients des structures sociales ou des contraintes qui encadrent leurs actions et les modifier ; ils peuvent avoir une saisie réflexive et conceptuelle de leurs conditions sociales d'existence. L'évolution des pratiques devient un espace ouvert à ce que Bohman

appelle l'« agentivité interprétative », c'est-à-dire que, contrairement à Bourdieu, la dynamique des mécanismes de reproduction ou de transformation des phénomènes sociaux est restituée au pouvoir des agents. Ils redeviennent (potentiellement) libres de déterminer leurs propres actions (au moins dans une certaine mesure, en fonction de leur investissement réflexif, et de la possibilité qui leur est laissée de pouvoir exercer leur réflexivité). Il existe bien entendu des cas où les individus ne sont pas libres d'accéder ni de modifier ces contraintes. Mais, dans ces cas, l'incapacité des agents à exercer leur réflexivité est, selon Bohman, due à leur « exclusion culturelle et politique [et nous ajouterions : scientifique] des processus d'interprétation sur lesquels ils n'ont pas suffisamment de contrôle ou d'influence [et nous rajouterions : d'expertise] », et non pas à cause de l'extériorisation de la rationalité dans des lieux (l'université ou les schèmes) auxquels ils n'ont pas, ou relativement peu, accès.

La conception de Bohman permet à notre avis de répondre de manière satisfaisante à la majorité des problèmes auxquels se confrontaient Bourdieu et Kögler. Il reste toutefois encore chez Bohman quelques difficultés dont les plus flagrantes sont liées à son admission, récurrente chez les théoriciens de la pratique, d'un niveau de réalité unique pour la pratique. Dans la dernière section de ce complément, nous dégagerons quelques pistes, en conformité avec notre modèle de l'action observée, pour prolonger cette conception de Bohman.

5.2.3 Les problèmes résiduels de la conception de Bohman et les moyens de les dépasser

(1) La résurgence de l'ontologie des concepts théoriques – et comment s'en extirper

Premièrement, le dilemme de la réflexivité n'est toujours pas totalement écarté chez Bohman. Si les agents ont été réinvestis de leur capacité réflexive, l'*analyse scientifique* de cette capacité et de son utilisation demeure toujours tributaire de concepts qui, si l'on n'y prend pas garde, peuvent à nouveau jouer le rôle de ces objets extérieurs que Bohman voulait éliminer en excluant les schèmes interprétatifs de Kögler. Lorsque l'observateur-théoricien souhaite rendre compte de la capacité réflexive des agents, il doit selon Bohman mettre à jour des « normes opérationnelles » qui apparaissent dans des « activités » ou des « pratiques concrètes » (p.45). En d'autres termes, au lieu de se focaliser sur des entités intermédiaires comme les « schèmes extérieurs », le théoricien de Bohman déplace son attention sur des situations particulières, les activités, dans lesquelles il pourrait identifier des façons de faire spécifiques²⁰. Donc, d'une part, si le théoricien est aligné avec l'acteur

20. Une conception qui n'est pas sans rappeler l'approche des « rationalités de l'action » de Garfinkel. Bohman dénonce d'ailleurs le rejet trop rapide de l'ethnométhodologie par Bourdieu et Kögler (Bohman, 2011, p.44).

en ce qui concerne sa capacité réflexive, il reste cependant le seul à produire des comptes rendus sur les « normes opérationnelles » qui guident les actions des individus. Même si les agents ont la capacité de réfléchir sur les contraintes sociales qui pèsent sur leurs actions, nous ne voyons pas très bien comment, quand et où s'exerce cette réflexivité, ni à quel type de produit ou d'interaction sociale elle peut conduire (cf. le point (2) suivant). D'autre part, le rôle des concepts produits par le théoricien *par rapport* à la réalité sociale qu'ils visent reste inexpliqué. Quel est en effet le statut de ces « normes opérationnelles » ou de ces « activités » dans le discours scientifique, et à quoi correspondent-elles dans la réalité sociale ? Sont-elles des objets aussi douteux que les « schèmes » de Kögler ? Il semble à peu près évident que, pour Bohman, les schèmes de Kögler sont des outils théoriques qui manquent leur cible car il ne correspondent à aucun objet social dont la réalité ontologique serait incontestable. Défaut dont ne souffrent pas les « normes opérationnelles » ou les « activités », car elles sont effectivement mises en œuvre ou « actualisées » dans les « pratiques concrètes » des agents.

Comme nous l'avons maintes fois répété dans les chapitres précédents, les « activités » ou les « pratiques concrètes » sont des entités ambiguës au même titre que les schèmes. Le recours à la concrétude de l'action ou de la pratique ne suffit pas pour évacuer tous les problèmes relatifs à l'ontologie de ces objets²¹. Notre suggestion à cet égard était d'abandonner l'idée selon laquelle les concepts théoriques relatifs aux pratiques soient considérés comme des explicitations d'une réalité ontologique du monde social. Le risque, sinon, est de pouvoir indéfiniment reformuler la même critique : les concepts que les théoriciens développent pour analyser le monde social échouent à identifier une réalité bien précise qui leur correspondrait de façon non ambiguë. Ils seront toujours sous-déterminés par une réalité qui, en certains endroits, échapperait à leur pouvoir explicatif. Et Bohman, comme on vient de le voir, n'échappe pas à cette critique. Pas plus que n'importe quel théoricien qui viendrait, à sa suite, essayer de proposer une meilleure version de la façon dont les individus agissent. Les concepts qu'il pourrait produire souffriraient toujours d'un décalage avec une réalité sociale multiforme et grouillante qu'il est difficile d'enserrer dans des concepts stables. Il nous semble que le seul moyen pour ne pas se laisser prendre par ce dilemme de la théorisation de l'action ou de la pratique est de repenser le rôle épistémique de nos théories. Si elles ne peuvent *saisir* le réel tel qu'il est, par un processus d'explicitation, peut-être peuvent-elles nous y conduire, peut-être que leur rôle est de susciter la compréhension, de nous mener vers une connaissance du monde plutôt que d'*être* une connaissance sur le monde. Nous reviendrons sur ces considérations épistémologiques dans notre cas d'étude n° 1 (« Explicitation des connaissances tacites »). Dans le cadre de ce complément, nous nous bornerons seulement à indiquer deux recommandations pour l'analyse

21. Cf. Chapitre 3.

des pratiques :

1. Nous pourrions toujours nous évertuer à essayer d'évacuer des concepts comme les schèmes, les activités, les situations, etc., de l'analyse du monde social à cause de leur sous-détermination et de leur incompatibilité avec certains aspects de la pratique. Mais à partir du moment où un théoricien se mettra dans une position d'observation et qu'il souhaitera ne serait-ce que décrire ce qu'il observe, il réutilisera nécessairement ces concepts ou d'autres notions similaires. L'observation théorique du monde social repose sur des concepts (plus ou moins pertinents) qui n'existent pas dans la nature mais qui nous servent à saisir et à comprendre des portions de *ce qui se passe*. Accepter que ces produits de l'observation aient un rôle théorique, une fonction épistémique, qui nous sert à comprendre, connaître et nous souvenir de ce qui se passe n'implique pas qu'ils doivent nécessairement correspondre à des entités du monde observé. On s'aperçoit d'ailleurs au contraire (dans la critique de la sociologie classique par Bourdieu, de Bourdieu par Kögler, de Kögler par Bohman, et de Bohman par nous) que chaque fois qu'un concept théorique tend à être réifié ou substantialisé, il perd de sa crédibilité et de sa pertinence. Il semble donc nécessaire de reconsidérer le rôle épistémique de nos théories et de nos concepts pour surmonter le dilemme de la théorisation de l'action.

2. On doit à tout prix éviter de sortir du dilemme de la théorisation de l'action en instaurant un niveau de réalité fondamentale pour l'analyse des pratiques, à savoir le *concret*, au risque, sinon, de limiter la portée de cette analyse à une seule perspective, celle du quotidien. Nous avons déjà avancé, contre cette idée, que *tous* les agents sociaux pouvaient, dans la réalisation et dans la compréhension de l'action, non seulement s'inscrire dans des cadres d'observation de l'action mais aussi adopter *différents* cadres d'observation. Une des conséquences les plus importantes de la restitution de la capacité réflexive aux agents, conséquence que Bohman manque à notre avis de relever, est que ceux-ci sont désormais capables de se penser, et de penser le monde social, en dehors du mode de la quotidienneté primaire. Leur rapport *actif* au monde n'est pas unique, inscrit dans une réalité concrète, il est multiple et se déploie sur de nombreux régimes pratiques, tous aussi concrets les uns que les autres lorsque l'acteur se conçoit comme agissant à l'intérieur de ces régimes.

(2) Le théoricien reste dans une position d'extériorité, ses produits sont différents de ceux des acteurs

Pour Bohman, la capacité de réflexivité du théoricien n'est pas à distinguer de celle des agents. Mais quel est alors le rôle spécifique qu'il alloue au théoricien ? Il reste, comme chez Kögler, dans une position d'extériorité relative (un « outsider relatif ») pour observer le monde social. Sa tâche, critique, est de suggérer aux agents, à travers une théorie sociale réflexive, comment ils

peuvent exercer leur réflexivité et modifier les régimes d'actions dans lesquels ils opèrent.

« L'origine de la liberté se trouve, chez des agents contraints, non seulement dans leur rationalité, mais dans leur capacité à devenir conscients de ces contraintes et à modifier les conditions dans lesquelles elles s'opèrent. Pour accomplir cette tâche, les positions épistémiques de l'outsider relatif ou du théoricien détaché sont, au mieux, des réalisations de rang supérieur, mais qui dérivent et dépendent en dernier ressort de la connaissance pratique plus basique qui est le propre des agents. Dans la mesure où elle est liée à des potentiels de transformation plus fondamentaux associés aux conditions de la vie sociale, la réflexivité est un accomplissement difficile. La tâche d'une théorie sociale réflexive adéquate est de démontrer comment cet accomplissement pratique et public est possible. » (Bohman, 2011, p.46).

On remarquera cependant que, même si Bohman trace une continuité entre la réflexivité des agents et celle des théoriciens – en supprimant de fait la différence de qualité entre une réflexivité qui serait pratique et une autre théorique –, le rôle libérateur de la compréhension des contraintes sociales est toujours effectué par le théoricien et déversé vers les acteurs. Ces derniers, s'ils accèdent à la réflexivité, ne semblent pas pour autant pouvoir l'exercer ; ils récupèrent seulement, de la théorie sociale réflexive, les moyens de s'accomplir socialement.

La liberté que Bohman voulait restituer aux acteurs, par l'agentivité réflexive, est donc toute relative. En réalité, il oublie de souligner que l'analyse du social – *i.e.* l'identification des « normes opérationnelles » mises à jour dans les activités pratiques – reste l'apanage du théoricien. Les agents sociaux ne réfléchissent pas nécessairement de la même manière à leur condition sociale que les théoriciens. Ils n'ont pas, dans l'exercice de leur réflexivité, nécessairement les mêmes objectifs.

Cette remarque ne suppose pas de remettre entièrement en cause l'approche de Bohman, elle indique seulement une insuffisance de l'analyse, qui peut être comblée sans trop de difficultés. Pour commencer, il serait indispensable d'étudier la façon dont les gens exercent leur réflexivité dans différents contextes, et d'analyser plus méticuleusement les produits de ces exercices. Il s'agirait, autrement dit, de mener une analyse des *processus réflexifs*, de leurs résultats et de leurs inscriptions dans le monde social (sans différencier *a priori* les agents du théoricien, ou plutôt, *en différenciant* toute la gamme de l'exercice de cette réflexivité selon les moments (routine, crise, problème, etc.), les lieux (la rue, le domicile, le lieu de travail, le laboratoire, etc.), les temps (l'instant, la journée, la semaine, l'année, etc.) et d'autres critères encore).

Ensuite, il faudrait essayer de mieux circonscrire la spécificité du travail du théoricien, avec d'une part l'agent classique, pris dans la routine de son quotidien, et d'autre part toutes les autres sortes de positions réflexives que peuvent adopter les agents lorsqu'ils tentent de se représenter tout ou partie du monde social (l'ingénieur d'un bureau d'études techniques sur l'organisation du travail, le fonctionnaire chargé de penser à l'organisation et à la mise en œuvre des politiques publiques, le militant qui essaye de déterminer les actions à mettre en œuvre pour faire avancer sa cause, l'entrepreneur indépendant qui cherche à développer une activité porteuse et profitable). Dans la liste d'exemples que nous venons de donner, *tous* les acteurs ont une activité théorique ou conceptuelle. Ils font un effort pour se représenter le monde social d'une certaine manière afin d'y organiser leurs actions. Tous semblent bien exercer leur réflexivité de la même manière que le théoricien de l'université, quoique leurs concepts et leurs produits puissent être différents. Mais, à ce que l'on voit, la différence entre l'action et la pensée de l'action, entre la pratique et la théorie, ne recoupe pas l'opposition agent/théoricien. L'activité théorique n'est pas le privilège des universitaires. Elle est bien plus dispersée et se retrouve dans de nombreux endroits du monde social. Les conclusions de Bohman manquent d'indiquer la nécessité d'une étude plus approfondie de l'activité ou de la *pratique théorique* à l'université, dans les laboratoires de sociologie, mais aussi dans le reste du monde social. C'est par l'analyse de cette *pratique théorique*, dans les multiples sens que cette notion de pratique peut recouvrir, que nous pourrions espérer mieux identifier le rôle spécifique du théoricien de la pratique.

Pour donner un exemple, en entrant sur le terrain des *produits* issus des situations d'observation, il semble évident que nos productions du quotidien sont différentes de celles du théoricien. Elles concernent notre vie subjective, son orientation, et donnent lieu à des inscriptions particulières (des mouvements, des trajectoires, des échanges, des constructions d'objets, etc.) distinctes de celles des théoriciens (publications, conférences, enquêtes de terrain, etc.). Cela ne signifie pas que notre conception du monde social, en tant qu'agent, est en soi moins théorique, plus rudimentaire ; elle est simplement suffisante pour l'orientation de notre action au quotidien. Les produits des théoriciens ont, de leur côté, d'autres vocations. Ils peuvent essayer de proposer des comptes rendus moins subjectifs de l'action, de réaliser des généralisations, des classifications, des synthèses, etc., tout un ensemble d'outils construits pour des objectifs spécifiques : compréhension globale, analyse, intervention, etc. Ceci ne signifie pas, bien entendu, que ce travail théorique et ces produits sont uniquement réalisés par les théoriciens universitaires. Nous utilisons quotidiennement ces fonctions ou ces outils théoriques dans notre quotidien. Par exemple, lorsque nous nous retrouvons face à une foule dans une manifestation que nous voulons contourner, nous sommes capables d'abstraire la foule, de la traiter par généralisation comme une unité et de lui attribuer un sens, une orientation – elle va continuer à descendre la rue

pour aller jusqu'à une place symbolique. La détermination d'une stratégie d'évitement nous invite à produire des généralisations sur l'ensemble des individus qui composent cette foule. Cet effort conceptuel peut donner lieu à certaines réactions – nous décidons de contourner la foule par telle rue, nous conseillons à un autre passant d'emprunter le même chemin que nous, etc. –, qui n'auront certainement pas la même vocation qu'un ouvrage théorique (e.g. la *Psychologie des foules* de (Le Bon, 1895)). Un théoricien porterait un regard différent sur ce même phénomène, pas nécessairement plus abstrait, mais plus global. Il pourrait essayer, comme Le Bon, de déterminer la différence entre le comportement d'individus réunis dans une foule et celui d'un individu isolé, ou encore d'attribuer des caractères psychologiques à la foule comme s'il s'agissait d'un individu à part entière. Si le théoricien s'intéressait aux mouvements de foule, il pourrait essayer de modéliser les flux et les points de congestion de cette foule de manière mécanique. Ces comptes rendus dépersonnalisés de l'action des foules pourraient permettre, comme par une « vue d'au-dessus », de mieux savoir comment gérer ou contenir la foule. La théorisation n'est cependant pas qu'une affaire de généralisation et de compréhension globale des phénomènes. Le théoricien peut, par exemple, aussi s'intéresser à des stratégies d'individus particuliers autour des foules – celui qui souhaite l'éviter – ou dans les foules – la figure du meneur. Les analyses du théoricien donnent ensuite lieu à des types des inscriptions particulières, elles sont inscrites et consignées dans des objets spécifiques (les rapports d'observation, les articles, les livres, etc.), que l'on qualifie souvent d'« objets de connaissance »²². Ces objets sont ensuite transmis par des canaux particuliers auxquels les autres agents, non universitaires, peuvent parfois avoir accès mais auxquels ils s'occupent rarement de participer.

La spécificité du travail du théoricien dépend de plusieurs caractéristiques (exercice de la réflexivité, inscription de ses produits dans des objets spécifiques, circulation de ces objets dans des réseaux particuliers, etc.). Aucune d'entre elles ne pourrait à elle seule suffire à distinguer le théoricien des autres agents. Entre un individu du quotidien et un théoricien, on notera cependant une grande différence de *degré* dans l'actualisation de ces caractéristiques. L'individu du quotidien n'intervient pas (sauf dans de très rares exceptions) au niveau du débat scientifique. Il n'en a bien souvent ni les compétences, ni le temps. Il se peut cependant que, ponctuellement, dans certaines situations, il souhaite s'informer des débats théoriques récents qui ont lieu dans les universités (risques climatiques, analyse des raisons de la répartition d'un résultat de vote électoral, actualité sur la lutte contre une maladie, etc.). Les espaces théoriques de l'université peuvent être investis pour des demandes de compréhension ou d'interprétation de différents

22. Cette formule est selon nous à l'origine de nombreuses erreurs concernant la localisation de la connaissance. Elle prête à considérer que la connaissance peut être matérialisée. Nous préférons pour notre part penser que ces objets suggèrent de la connaissance, plutôt qu'ils ne sont matériellement de la connaissance. Cf. Chapitre 6.

phénomènes. Inversement, le théoricien universitaire peut parfois juger nécessaire de diffuser en dehors des canaux de transmission habituels des résultats de ses recherches, par la vulgarisation notamment. Enfin il existe une myriade d'autres acteurs intermédiaires – journalistes scientifiques, ingénieurs, chercheurs indépendants, essayistes, etc. – qui permet de faire le pont et de tisser des liens plus importants entre le théoricien et l'individu du quotidien. Dans tous les cas, les produits que l'on trouve d'un côté et de l'autre de la barrière ne doivent pas être jugés sur une échelle de l'utilisation de plus en plus pointue et intensive (du côté du théoricien) de la rationalité et de la réflexivité. Ce que l'on appelle la rationalité pratique ne s'oppose pas à une rationalité pratique plus primitive. La rationalité pratique, dans cette opposition précise, signifie simplement l'exercice de la réflexivité à d'autres fins, dans un autre cadre d'observation ; un exercice qui résulte en des produits différents de ceux de l'exercice de la réflexivité du monde universitaire. Et ces produits, à leur tour, ne doivent pas être différenciés comme des « produits pratiques » et des « produits théoriques » ; ils ne détiennent pas en eux une qualité théorique ou pratique.

5.2.4 Conclusion

Pour conclure, nous remarquerons qu'il existe bien, non pas une rupture, mais un décalage qui doit être assumé dans le point de vue théorique. Le théoricien est bien positionné à l'écart ou en dehors de la pratique qu'il étudie (sauf dans des cas particuliers, comme l'observateur-participant). Ce recul, nous l'avons déjà souligné, est nécessaire au théoricien pour plusieurs raisons qui dépendent de son étude : avoir accès à l'entièreté du phénomène étudié (du début à sa fin), bénéficier de plus de traces, marques et indices disponibles sur le cours de l'action, se mettre à l'écart pour ne pas interférer avec le phénomène analysé, etc. D'un autre côté, le théoricien est aussi situé à l'*intérieur* d'une pratique, dans le sens où il détermine des stratégies en fonction de ses objectifs, dans le sens où il utilise ou construit des outils pour atteindre ces buts, et plus généralement dans le sens où il a un rapport familier, sous le mode de la quotidienneté, à son environnement de travail, aux personnes avec qui il interagit, aux objets qu'il manipule, etc.

Il faut cependant éviter de confondre ces deux pratiques, celle qu'il observe, *i.e.* celle qui est son objet d'étude, et celle qu'il effectue ou qui détermine le cadre de son travail. Bien qu'il y ait un lien évident entre son approche (sa pratique) et le cours d'action qu'il étudie (la pratique), nous devons éviter de brouiller les pistes, comme a pu le faire Bourdieu, en mélangeant l'objet que l'on étudie (la pratique) avec la façon dont on l'étudie (la pratique théorique). On pourrait sinon avoir l'impression que la demande de « revenir aux pratiques », que l'on retrouve souvent exprimée dans le tournant pratique, serait une invitation pour le théoricien à se rapprocher de son objet d'étude, à venir sur le terrain, sans le recul nécessaire, observer

les pratiques dans leur lieu de production. Si cette enquête de terrain est effectivement importante – les sociologues ne s’en sont d’ailleurs jamais éloignés – l’extériorité et la distance à l’objet reste cruciale pour le travail du théoricien. « Revenir à la pratique » peut alors se lire comme une demande de prise de conscience des conditions sociales, économiques et épistémologiques qui conditionnent chaque exercice de la réflexivité, et particulièrement celui des théoriciens universitaires. Mais cela ne doit pas nous conduire à remettre en cause les travaux de généralisation ou d’abstraction qui peuvent être produits d’un point de vue théorique. Et il serait contre-productif que l’analyse des pratiques nous mène à refuser de recourir à ces objets abstraits. Elle pourrait en revanche nous permettre de mieux comprendre leur formation à travers une analyse des processus de théorisation, de type de focalisations qu’elles impliquent, leurs limites, et ainsi nous prémunir contre les risques de réification de ces concepts abstraits.

En résumé, avec ce complément, nous avons montré que :

1. L’étude critique de la position du théoricien chez Bourdieu donnait des indications contradictoires. D’un côté, il souhaite remettre en cause l’idéal de l’observateur surplombant, inscrit *en dehors* des pratiques, et contemplant les pratiques d’un point de vue objectif et englobant. De l’autre, il dénonce plus généralement l’oubli, dans cette position, des conditions sociales et économiques qui permettent d’adopter un tel point de vue qui n’est plus *objectif* mais *situé* au sein d’une institution particulière, l’université. Première contradiction donc : comment les objectivistes peuvent-ils être en même temps *extérieurs* et *situés* ? Bourdieu ne nous donne aucun moyen de remédier à ce biais de la *skholè*. Il demande simplement aux théoriciens d’en être conscients. Et il ne souhaite pas le récuser, car il admet que, même si ce biais a lieu, la position scolastique reste le point de vue privilégié pour observer le monde social et produire de la connaissance.

Il existe en effet pour Bourdieu une position objective (l’« objectivisme méthodique ») dans laquelle le théoricien de la pratique peut s’installer pour saisir plus justement la pratique : il doit regarder à sa source, vers le principe générateur des pratiques. Deuxième contradiction : cette position de l’objectivisme méthodique revient, sans la pousser bien loin, aux mêmes sortes de conclusions que l’on peut trouver dans l’objectivisme surplombant. Mais pourquoi Bourdieu ne relève-t-il pas lui-même cette contradiction évidente ? Car il confond, à force de les interchanger dans son argumentation, la pratique qui est observée par le théoricien (*i.e.* l’objet d’étude), et la pratique que le théoricien met lui-même en œuvre pour analyser son objet (*i.e.* le processus théorique). Aussi finit-il par confondre dans son idée de *revenir aux pratiques*, d’un côté le retour réflexif que le théoricien doit effectuer pour se rendre compte des biais possibles de son approche théorique, et de l’autre le fait de s’approcher (expérimentalement) de ce nouvel objet d’étude qu’il identifie comme étant la pratique.

2. Il serait préférable, selon les recommandations de Kögler (1997), puis de Bohman (2011), de ne pas distinguer la réflexivité pratique des agents de la réflexivité théorique des théoriciens. La réflexivité est une capacité que l'on retrouve également chez tous les acteurs sociaux (théoricien y compris). On peut tout au plus différencier différents usages de cette réflexivité, selon les contextes, les lieux et les objectifs des agents, et différents résultats liés à son exercice (des réactions, des paroles, des publications scientifiques). Si l'on enlève aux agents cette capacité réflexive, on les transforme en des sortes de « imbéciles sociaux », incapables de prendre conscience des conditions sociales qui peuvent peser sur la réalisation de leurs actions, et encore moins de les modifier. D'autre part, on crée une rupture injustifiée entre les agents et les théoriciens. Ces derniers deviennent les seuls à pouvoir prendre la mesure de cette détermination sociale, dont ils doivent informer les autres agents.

3. Si le théoricien ne se distingue pas par sa capacité réflexive, il serait néanmoins possible de mieux comprendre sa spécificité en réalisant une étude approfondie de la pratique théorique – dans les différents sens du terme *pratique* : ce qu'elle implique en termes de disposition, de compétence, d'activité, de processus, de situation, etc. Cette analyse du rôle des théories et des pratiques de théorisations en sciences sociales, qui pourrait renouer avec une épistémologie plus classique, est encore à venir.

4. Sur l'opposition entre « réflexivité pratique » et « réflexivité théorique », nous avons avancé à plusieurs reprises que la démarcation ne pouvait pas tenir si elle voulait s'appliquer à déterminer des réflexivités d'une nature ou d'un genre différent. Comment pouvons-nous alors comprendre la distinction ? Deux solutions s'offrent à nous. Soit nous pouvons associer la « réflexivité pratique » à une sorte de conduite familière de la pensée qui ne porterait que sur les éléments du quotidien (au sens de la réalité vécue), et la « réflexivité théorique » concernerait alors toutes les autres réflexions qui sortent de ce cadre du quotidien et s'appliquent à des questions plus générales et moins centrées sur le rapport subjectif au monde. Dans cette première solution, il faudrait cependant toujours retenir que les capacités réflexives des agents sont équivalentes qu'elles soient appliquées au domaine pratique ou au domaine théorique. Deuxième solution, comme pour le sens élargi de la notion d'« en pratique » (cf. 4.3.6), nous abandonnons l'opposition pratique/théorique (ou nous ne la conservons que comme une opposition relative et non pas fixée à partir du point de référence de la quotidienneté) et nous cherchons à étudier les différentes façons dont la réflexivité s'exerce dans différents champs du monde social, selon des situations, des contextes et des contraintes spécifiques. On cherchera dans ce cas à analyser la façon dont elle se déploie, ce qui peut empêcher son exercice (oppression, situation de dépendance, contraintes sociales et économiques défavorables, etc.), et les

différents types d'objets ou de domaines auxquels elle peut s'appliquer.

5.3 Complément 3 : vers l'instrumentalisme

Ce troisième et dernier complément apporte une précision sur le rôle des théories dans l'analyse de l'action observée. Au chapitre 3, nous nous sommes opposés aux conceptions réalistes de l'action et nous avons avancé que le rôle du théoricien de la pratique n'était pas de retrouver la *réalité* de l'action. Au chapitre 4, nous avons proposé de concevoir les actions et les pratiques comme des constructions effectuées depuis des cadres d'observation particuliers. Dans ces directions, il nous semble par conséquent plus juste d'abandonner le réalisme scientifique concernant nos théories de l'action et de la pratique et pour le remplacer par un instrumentalisme où les théories sont considérées comme des moyens d'accéder à la réalité, de construire des compréhensions pour donner à sens à ce que nous faisons. Cette suggestion sera renforcée par notre première étude de cas sur l'« explicitation » (Chapitre 6).

Le réalisme scientifique consiste à soutenir que les théories doivent porter sur des entités réelles. Selon cette position, on doit s'assurer que les phénomènes étudiés sont *indépendants* de leur observation (*i.e.* si personne ne les observe, ces phénomènes existent pourtant bien encore). La théorie, assimilée à la connaissance, est censée nous dire quelque chose de *vrai* à propos du monde. Son contenu s'applique au réel, par une sorte de correspondance ou d'isomorphisme entre ses propositions et la structure des phénomènes réels²³.

A l'inverse, pour les instrumentalistes, il n'est pas nécessaire de supposer que nos théories se réfèrent effectivement à des entités réelles présentes dans le monde. Il suffit seulement qu'elles aient une certaine pertinence opératoire, c'est-à-dire qu'elles nous permettent de comprendre et de faire des choses, pour considérer qu'elles sont valides et utiles. En ce sens, nous pourrions tout à fait admettre que la pratique est un outil conceptuel qui nous permet de rendre compte de la réalité sociale, de la récurrence ou de la variation des comportements des individus, un outil qui ne prétend pas correspondre à une entité bien réelle présente dans le monde social.

Cette conception instrumentaliste s'accorde particulièrement bien avec notre approche interprétative de l'action. Elle permet en outre de résoudre assez simplement les apories des approches anti-théoristes de la pratique (cf. Chap.2.3). L'instrumentalisme propose en effet une manière alternative de concevoir la relation de nos concepts et de nos théories par rapport à la réalité. Contre le réalisme qui prétend voir une correspondance (évaluée en termes de *vérité*) entre nos concepts et le monde réel, l'instrumentalisme défend que nos concepts ne sont que des outils qui n'ont pas la prétention de nous dire ce que le monde est, ou de révéler des mécanismes cachés, mais simplement de nous permettre de le concevoir, de le saisir, de nous y mener

23. Inspiré de la définition de (Varenne, 2012) et de (Bouveresse, 2003)

(la relation des outils au monde est alors évaluée en termes d'*efficacité*). Les concepts produits ne doivent pas viser l'objectivité absolue, c'est-à-dire nous permettre de comprendre le monde tel qu'il est, mais plus pragmatiquement nous permettre de nous orienter dans le monde et d'agir²⁴.

Pour certains théoriciens de la pratique (*e.g.* Turner (1994)), l'instrumentalisme apparaît souvent comme une option par défaut, une option de second ordre provisoire, valable seulement localement, pour certains aspects de l'analyse de l'action humaine. Mais à partir du moment où l'on admet que les actions réelles n'existent pas, c'est-à-dire qu'il n'existe pas un phénomène à *représenter* à propos duquel la théorie pourrait être vraie ou fausse, l'instrumentalisme n'apparaît plus comme un choix par défaut, faute de mieux, mais au contraire comme un choix pertinent, voire comme le seul choix possible.

Il nous semble en effet préférable de concevoir les comptes rendus théoriques sur l'action comme des moyens qui permettent de nous conduire à une certaine compréhension, située, de l'agir humain. Ces comptes rendus n'ont pas, dans une approche instrumentale, à être rapportés à une explication totale et absolue de l'action dont ils ne dévoileraient qu'un aspect partiel. Ils renvoient seulement aux différents aspects de l'action humaine, et nous donnent des moyens plus ou moins efficaces de les saisir en fonction de nos intérêts et de nos questionnements. Ils nous guident vers une compréhension de l'action, valable depuis un point de vue particulier. Ils sont les intermédiaires de cette compréhension plutôt qu'ils ne sont la compréhension ; ils ne contiennent pas entièrement le sens de cette action qu'ils auraient dévoilée, ils permettent seulement à certaines personnes d'aboutir à la compréhension de ce qui s'est passé.

Aussi, le but du théoricien-observateur, n'est pas de rendre compte de l'action « telle qu'elle est », mais plutôt « en vue de quelque chose » et toujours « depuis un certain point de vue ». L'identification (et la segmentation) de l'action dépend du point de vue dans lequel cette action est décrite et expliquée, et des objectifs spécifiques que peut chercher à obtenir un théoricien. Les comptes rendus obtenus permettent de structurer le champ pratique en vue d'autres opérations.

24. Cf. (Dewey, 1929).

Troisième partie

Études de cas

Vue d'ensemble de la troisième partie

L'objectif de cette troisième et dernière partie est autant de justifier que de prolonger les différentes thèses qui ont été soutenues jusqu'à présent. Nous avons choisi pour cela de développer deux études de cas très différentes où des questions relatives à la *compréhension* et à la *théorisation* des pratiques sont mises en jeu. Pour chacune de ces études, nous montrerons comment des problèmes qui interviennent sur le terrain particulier de ces analyses viennent refléter certaines des erreurs ou défaillances plus générales que nous avons identifiées dans les approches *en pratique*. Nous chercherons également à montrer comment les résultats apportés au cours de ce travail, notamment concernant la critique de l'action concrète et l'étude de la variation des cadres d'observation, peuvent nous permettre de réévaluer les enjeux propres à ces études.

L'étude de cas proposée dans le chapitre 6 portera sur la conception et l'opposition des « connaissances tacites » et des « connaissances explicites » dans la littérature contemporaine (et plus particulièrement, dans l'œuvre de Collins). D'ordinaire, cette littérature sur les connaissances tacites et explicites se focalise sur le *sens* à donner à la notion de « connaissance tacite » ; sur la façon dont elle peut – ou ne peut pas – être explicitée, et sur l'identification des différents obstacles qui peuvent empêcher cette explicitation. Ces questions font, à notre avis, parfaitement écho à un des problèmes du tournant pratique, que nous avons relevé au chapitre 2, à savoir l'impuissance de l'outil théorique à pouvoir rendre compte de la pratique²⁵. Nous dresserons par conséquent un parallèle entre la question de l'*explicitation* sur le terrain des connaissances tacites et la question de la *théorisation* sur le terrain de l'étude des pratiques en général, en supposant que la première est un cas particulier de la seconde. À partir de ce rapprochement, nous avancerons que la méconception du rôle des explicitations vis-à-vis des connaissances tacites est un cas emblématique de la difficulté de rendre compte théoriquement de la pratique, si l'on conçoit la théorie comme une extraction de quelque chose qui aurait dû être contenu dans la pratique. Ceci nous servira à inférer plus généralement que les théories de la pratique ne doivent pas être comprises comme des explicitations d'un substrat pratique que l'on trouverait dans la réalité sociale.

Le chapitre 7 sera consacré à l'analyse d'une controverse historique concernant la pratique de théorisation de James Clerk Maxwell dans son article *On*

25. Rappelons-nous de l'observation de (Stern, 2003, p.187) : « Il serait inexact de parler de tous les travaux sur les pratiques comme des "théories de la pratique" étant donné qu'une des motivations pour observer de près les pratiques, en particulier chez les auteurs les plus influencés par Wittgenstein, est une opposition profonde à la théorisation de la pratique. Selon ces approches, c'est précisément parce que ces aspects de nos compétences pratiques ne peuvent pas être capturées par un compte rendu systématique ou formel qu'il est important de s'intéresser aux pratiques. »

physical lines of forces (1861-1862). Nous interpréterons cette controverse à la lumière de notre critique de l'« action concrète » et de notre concept de « cadre d'observation ». Plus précisément, nous montrerons comment les enjeux de la controverse, qui s'est établie autour de la question de la *pratique effective* de Maxwell, reflètent les difficultés que nous avons identifiées au chapitre 3 lorsque nous avons essayé d'attacher la notion d'action concrète à une théorie réaliste de l'action. En effet, pour savoir si le « modèle des tourbillons moléculaires » développé par Maxwell dans le cadre de son article a effectivement participé à l'obtention de ses résultats, les historiens qui se sont penchés sur cet épisode ont affirmé vouloir retrouver le processus effectif de Maxwell. Nous suggérerons, contre ces tentatives, qu'il n'existe pas un processus, une activité ou une pratique que Maxwell aurait effectivement réalisés et que l'historien aurait à retrouver. Le rôle heuristique du modèle, avancerons-nous, peut en réalité être évalué selon plusieurs cadres d'observation qui offrent des compréhensions différentes de ce que Maxwell *a fait*. Par conséquent, la controverse devra être recharacterisée en considérant que la question « le modèle a-t-il joué un rôle dans la détermination des résultats ? » peut obtenir des réponses différentes selon le cadre d'observation adopté.

Chapitre 6

Étude de cas n° 1 :

L'explicitation des connaissances tacites, un parallèle avec la théorisation des pratiques

Plan du chapitre

Introduction	312
6.1 Connaissance tacite, pratique et théorie	316
6.2 La connaissance explicite	320
6.2.1 Quand y a-t-il connaissance explicite?	320
6.2.2 Connaître, exprimer et transmettre	322
6.2.3 Expressions et supports	325
6.2.4 La relativité de la connaissance explicite	327
6.2.5 Déflation de la métaphore de la connaissance-« stuff » et de l'explicite-support chez Harry Collins	329
6.3 Distinguer l'explicite du tacite	332
6.3.1 Sur les deux critères de distinction de l'explicite et du tacite chez Collins	332
6.3.2 S'éloigner de la conception de la connaissance- <i>stuff</i>	334
6.4 Quelques différences de degrés	337
Conclusion	342

Introduction

Dans le chapitre 2, nous avons avancé que la majorité des théoriciens de la pratique avait tendance à adopter assez spontanément un *réalisme scientifique* concernant la nature et la fonction des théories de la pratique¹. Une théorie de la pratique doit, dans cette perspective, *explicitement* la structure implicite de la pratique. « Explicitement » signifie simplement dans ce cas « mettre en mot », « formuler », « formaliser » ou encore « transférer un contenu de nos actes vers nos mots ».

Avec ce premier cas d'étude, nous souhaitons montrer que cette conception réaliste des théories n'est pas adéquate pour rendre compte de la façon dont une pratique peut être théorisée. Les théories ne sont pas des explicitations *en ce sens fort*, c'est-à-dire des objets qui auraient comme capté un *quelque chose* de la pratique – un contenu matériel, sémantique ou propositionnel – et permettre à ceux qui s'en saisissent de développer une connaissance. Ceci est une simplification *métaphorique* du processus de théorisation. Nous défendrons à l'inverse que l'explicitation n'est pas une *transposition* d'un quelque chose vers un objet de connaissance mais un degré d'efficacité qui est attribué à des objets qui ont pour vocation de suggérer cette connaissance.

Pour justifier cette intuition, nous proposerons d'incarner ce problème de l'explicitation des pratiques dans un cas particulier, bien connu en sociologie de la connaissance, à savoir l'opposition entre « la connaissance tacite » et la « connaissance explicite ». En nous appuyant sur la littérature contemporaine sur le sujet, et en particulier sur le dernier ouvrage de Harry Collins (2010), nous remettrons en cause l'idée qu'il puisse exister un objet qui soit absolument compté au rang des connaissances explicites, et ce pour deux raisons : premièrement aucune connaissance n'est objectivement explicite en dehors de toute référence à un individu et à un contexte de communication particulier par rapport auxquels cette connaissance pourrait être comptée comme explicite. Deuxièmement, la connaissance n'est pas une inscription matérielle dans un objet (*e.g.* la théorie) ; elle est localisée dans l'individu et émerge de l'interaction entre cet objet et l'individu. Par conséquent, aucune théorie n'est objectivement explicite de son objet en ce sens fort, c'est-à-dire où un *quelque chose* matériel ou sémantique se retrouverait comme mystérieusement transposé des choses, ou de nos actions, vers les symboles de la théorie. Au contraire nous devrions dire : « une théorie est un objet qui *permet d'acquérir* une connaissance » plutôt que « qui *est* une connaissance explicite ». L'explicitité, comme nous allons le voir, n'est qu'une quantification relative de la capacité d'une expression, d'une théorie (plus généralement on dirait d'un « objet de connaissance ») à suggérer, dans une situation de

1. Ce chapitre est une version révisée d'un article publié dans *Philosophia Scientiae* (Catinaud, 2015).

communication particulière, une information.

Le cas

Cette étude de cas s'inscrit dans le sillage des analyses qui ont porté un regard critique sur la notion de « connaissance tacite » dans l'opposition explicite/tacite². Il s'agira ici cependant d'analyser cette opposition en prenant le problème par l'autre bout, c'est-à-dire en questionnant d'abord la notion de « connaissance explicite » (*i.e.* « qu'est-ce qui fait qu'une expression est considérée comme explicite ? »), avant de chercher à savoir quelle est la nature d'une connaissance tacite et quels sont les obstacles à son explicitation. À travers cette analyse de l'explicite, nous remettrons en cause la mise en opposition classique entre la connaissance tacite et la connaissance explicite comme deux *genres*³ de connaissance. Nous démontrerons que cette opposition binaire et dualiste ne peut fonctionner que dans une conception *matérialiste* de la connaissance, *i.e.* une conception où la connaissance est assimilée à une sorte de « chose » que les individus pourraient posséder, inscrire dans des objets ou encore se transmettre. Nous exposerons comment cette façon *métaphorique* de représenter la connaissance, lorsqu'elle est prise au sérieux, peut conduire à des incohérences.

En allant ensuite dans le sens inverse, c'est-à-dire en dissolvant cette métaphore, nous nous apercevons de deux choses : premièrement, ce qui est tacite ou explicite n'est pas relatif à la nature de la connaissance mais aux éléments qui interviennent dans les situations de communication. Deuxièmement, les raisons qui dans ces situations vont rendre une connaissance tacite ou explicite sont les mêmes pour le tacite que pour l'explicite. Dit autrement :

2. On distinguera deux sortes de critiques : celles qui souhaitent réviser la notion de « connaissance tacite » et celles, plus radicales, qui veulent renoncer à son emploi. Dans les premières on trouve généralement des demandes de précisions quant à la signification, l'étendue et le domaine d'application de la notion de connaissance tacite et de son opposition avec la connaissance explicite, cf. par exemple (Gourlay, 2002), (Haldin-Herrgard, 2004). Parmi ces critiques on attirera l'attention sur celle de Puusa et Eerikäinen (2008) qui a révélé combien certains aspects des connaissances tacites pouvaient s'apparenter à ceux des connaissances explicites en insistant sur la nécessité de mieux définir la ligne de démarcation entre le tacite et l'explicite. De l'autre côté, les critiques qui souhaitent renoncer à l'utilisation de la notion de connaissance tacite ont pointé du doigt des problèmes relatifs à l'identification empirique de la notion de connaissance tacite, à sa validité expérimentale et à sa capacité explicative, cf. par exemple (Perraton et Tarrant, 2007) et (Turner, 1994). La présente étude partage de nombreux points communs avec ces deux types de critique – particulièrement celle de Turner, qui refuse aussi de penser la connaissance tacite comme une « chose » que les individus possèderaient, quoique pour des raisons différentes de celles qui seront avancées ici. Mais de manière générale, cette étude plaidera en faveur du renoncement non pas à l'emploi de la notion de connaissance tacite mais à l'opposition tacite/explicite.

3. Le genre se réfère aux traits caractéristiques d'un objet. Dire que la connaissance explicite est d'un genre différent de la connaissance tacite signifie que les *propriétés* de ces connaissances, leurs *effets* dans des contextes similaires et les *moyens de les identifier* vont être significativement différents.

il n'y a pas de rupture catégorique entre le tacite et l'explicite. Ceci nous amènera à une conclusion particulièrement radicale : en dehors d'une approche métaphorique de la connaissance comme « chose » matérielle, il n'existe pas de « connaissance explicite ». L'explicite est un aspect relatif aux situations dans lesquelles les connaissances sont évaluées. De cette conclusion, nous tirerons qu'une théorie de la pratique n'est pas une explicitation (dans ce sens métaphorique) de la pratique, mais un outil qui nous permet d'avoir accès aux pratiques. Contrairement à ce qui est avancé dans les « conceptions matérialistes de la connaissance », nous allons voir que cette approche de la théorie n'est pas un choix de second ordre mais le seul choix possible.

Dernière précision : cette discussion se concentre quasi-exclusivement sur le travail de Harry Collins, plus précisément sur son dernier ouvrage *Tacit and Explicit Knowledge* (2010) qui condense des années de recherches et de réflexions sur les connaissances tacites et explicites. Nous considérerons que la conception de la « connaissance-*stuff* » qui y est développée est typique, au sens weberien, des approches matérialistes de la connaissance. Par conséquent, les critiques et observations qui seront dégagées pourront sans amendement majeur s'appliquer plus largement à l'ensemble des conceptions matérialistes de la connaissance.

Logique de l'argumentation

Nous commencerons par préciser quels sont les liens entre les notions de « connaissance tacite » et de « pratique », et à partir de quel moment nous pouvons considérer que nous avons affaire à une « théorie de la connaissance tacite » (6.1).

Nous partirons ensuite de la définition proposée par Harry Collins dans *Tacit and Explicit Knowledge* de la notion de connaissance. Dans cet ouvrage, Collins propose de décrire métaphoriquement, dans une optique pédagogique, la connaissance comme une « chose » (*stuff*) que les individus pourraient posséder ; les qualités d'« être tacite » ou d'« être explicite » étant alors conçues comme des propriétés *de* cette connaissance⁴. Ces propriétés permettent de classer la connaissance en différents genres : la connaissance « explicite » est une connaissance qui « peut être dite ». La connaissance « tacite » est une connaissance qui « ne peut pas être dite ».

Nous allons discuter deux points fondamentaux de cette conception :

1. l'idée selon laquelle la connaissance serait une chose que l'on pourrait *matériellement* détenir ou transmettre,
2. l'habitude qui consiste à considérer le tacite et l'explicite comme des

4. Ces propriétés peuvent cependant ne pas être d'emblée accessibles et ne se révéler seulement que dans des situations de communication ou d'interprétation spécifiques (Collins, 2010, pp. 57-81). Précisons aussi que la connaissance tacite dite *relationnelle* fait sur ce point exception ; sa qualité tacite dépend en effet du contexte de communication dans lequel elle apparaît.

propriétés de la connaissance et à maintenir une distinction de genre entre le(s) tacite(s) et l'explicite.

Notre stratégie est de montrer que les difficultés rencontrées en développant (2.) sont en réalité liées à l'adoption de (1.). Ces difficultés sont particulièrement visibles dans le traitement que Collins réserve à la notion de *connaissance explicite*. Nous ouvrirons par conséquent la réflexion en partant des deux questions suivantes : quand est-ce qu'une connaissance peut être considérée comme explicite ? Et quelles sont les suggestions avancées par Collins pour pouvoir délimiter cette connaissance explicite et la distinguer des connaissances tacites ? Plus précisément, on analysera dans la section 6.2 comment Collins dégage, dans l'ensemble de la connaissance, la spécificité de l'explicite en la détachant progressivement de tout ce à quoi elle est couramment associée – langage, supports, règles – pour finir par la circonscrire à deux critères : la faculté de « rendre visible ses moyens de transmission » et la faculté de « pouvoir être transmise à distance » (Collins, 2013, p. 27). Dans la section 6.3, nous montrerons que ces critères d'identification d'une connaissance explicite ne sont pas adéquats, soit parce qu'ils ne correspondent à aucun cas réel, soit parce qu'ils ne sont pas limités à la connaissance explicite mais s'appliquent aussi à la connaissance tacite. Cette constatation nous permettra de poser à nouveaux frais la question de la connaissance : si elle n'est pas une « chose », comment peut-on alors la concevoir ? Tout en esquissant une réponse à cette question, nous indiquerons qu'il est en tout cas préférable de détacher les aspects tacites et explicites de la connaissance pour les rapporter aux situations de communication. Enfin, après avoir supprimé la ligne de démarcation entre le tacite et l'explicite et détaché ces deux aspects de la connaissance pour les rattacher aux situations de communication, nous indiquerons dans la section 6.4 quatre raisons pour lesquelles, dans une situation de communication ou d'interprétation spécifique, une connaissance peut être plus ou moins facile à exprimer, à transmettre ou à acquérir.

6.1 Connaissance tacite, pratique et théorie

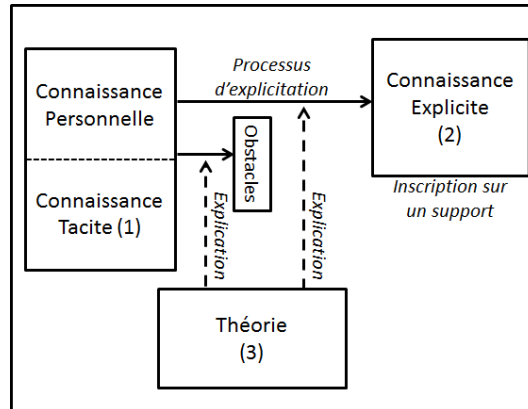
Dans quelle mesure peut-on symétriser la réflexion sur l'explicitation des connaissances tacites et celle de la théorisation des pratiques ? Pour commencer, il faut bien reconnaître que la notion de pratique est plus large que celle de connaissance tacite. Selon les conceptions de la pratique, ces deux ensembles ne se recoupent pas nécessairement. Cependant, dans certaines approches, par exemple celles qui font de la pratique une disposition (*e.g.* une compétence, une capacité, un savoir-faire, c'est-à-dire quelque chose de *personnel* et de *privé*), le concept de « pratique » est quasiment synonyme de celui de « connaissance tacite »⁵. Dans la suite de ce chapitre, nous prendrons donc la question de l'explicitation des connaissances tacites pour un cas particulier et paradigmatique du problème de la théorisation des pratiques.

Ensuite, si la littérature sur les connaissances tacites s'intéresse aux raisons pour lesquelles une connaissance peut ou ne peut pas être rendue explicite, pouvons-nous considérer que cette littérature *théorise* les raisons de la tacite de certaines de nos connaissances (cf. schéma 6.1) ? Que nous ne soyons pas capables de mettre en mots certaines de nos connaissances, de la même manière qu'il peut nous être impossible de mettre en mots des actions, ne nous retire pas la possibilité de parler de ces connaissances et de ces actions. Mais quel est alors le statut de nos expressions, des mots qu'elles contiennent, par rapport à ces connaissances et ces actions ?

Polanyi et Collins sont, parmi d'autres, des théoriciens qui ont développé un discours systématique sur la connaissance tacite. Ils ont par exemple déterminé des raisons pour lesquelles les connaissances tacites ne pouvaient pas être explicitées. Ces discours précisent les contours du concept de connaissance tacite : quel est son genre, comment elle fonctionne en situation, etc. Ils ont en cela ce que nous pourrions appeler des vertus théoriques de « second ordre », dans le sens où ils ne sont pas directement de la connaissance explicite, mais où ils permettent tout de même de cibler des situations où la connaissance ne passe pas par des supports explicites et doit emprunter d'autres chemins. Ces discours permettent aussi éventuellement d'améliorer les conditions de ces transferts de connaissance, de prévoir dans quelles circonstances des connaissances auront des difficultés à être transmises, etc. Nous avons par conséquent l'habitude de dire que ces discours théoriques expliquent le *fonctionnement* des connaissances tacites, mais qu'ils ne sont

5. (Turner, 1994) n'hésite pas à prendre la « connaissance tacite » pour un des termes apparentés à la pratique (cf. Chap.2.1.1). La question de la transmission de la pratique traitée au chapitre 4 de son ouvrage est typiquement une étude sur les possibilités d'explicitation de la pratique, une question qui se pose dans des termes tout à fait similaires à la question de la transmission chez (Collins, 2010) pour la connaissance explicite. Voir également l'annexe I sur les conceptions dispositionnalistes de la pratique.

FIGURE 6.1 – Théorie et explicitation des connaissances tacites



Une connaissance tacite (1) est une connaissance possédée par un agent et qui, pour différentes raisons, n'est pas – et dans le pire des cas ne peut pas être – explicitée (2). Une théorie sur les connaissances tacite et explicite (3) tente d'expliquer quelles sont ces raisons. Cette explication théorique ne remplace pas l'explicitation ; dire pourquoi une connaissance tacite ne parvient pas à être explicitée, ce n'est pas dire explicitement cette connaissance. En revanche, cette explication théorique semble expliciter des choses sur la nature de cette connaissance tacite (déterminer par exemple quels sont les obstacles qui font qu'une connaissance tacite peut avoir des difficultés à être explicitée, permet éventuellement de contourner ces obstacles, ou de mieux les appréhender et de plus rapidement les surmonter). Ces explicitations ne sont, selon Collins, que de « second ordre », ou instrumentales ; elles n'ont pas une prise aussi forte que la connaissance explicite (2) sur les connaissances dont elles parlent.

pas des explicitations de cette connaissance (au sens (2) du schéma 6.1) ; ils n'explicitent pas ce qu'est fondamentalement une connaissance tacite. Prenons par exemple l'expression « la conduite de vélo est une connaissance tacite, parce qu'elle dépend d'aspects somatiques ». Cette expression est une connaissance et une théorisation, rudimentaire, de cette connaissance tacite (par l'identification de compétences somatiques que nous pouvons nous évertuer à développer pour acquérir la compétence de la conduite de vélo). Dire cela à une personne ne la conduira pas à savoir instantanément faire du vélo. Mais elle n'est pas une connaissance explicite de la connaissance en question (« la conduite de vélo »).

Le schéma 6.1 montre qu'il est donc possible d'avoir une théorie à propos d'une connaissance tacite, une théorie qui vise par exemple son mode d'acquisition, et que cette théorie puisse elle-même être l'expression d'une connaissance explicite. Cependant, les mots de l'expression théorique ne portent pas l'explicitation de la connaissance tacite ((1) sur le schéma). Dans ce schéma, la théorie est donc une explicitation de « second ordre » au sens de Collins⁶.

6. cf. 6.2.3.

Les connaissances de second ordre nous permettent de mieux cerner une connaissance tacite, de mieux la comprendre, et éventuellement d'améliorer son acquisition, mais elles ne touchent qu'indirectement la connaissance qu'elle vise, comme les indications que l'on pourrait donner à une personne pour qu'elle apprenne à conduire un vélo.

Une théorie de la pratique est-elle envisageable à partir de ce second ordre instrumental ? Les théoriciens normatifs de la pratique considèrent que de telles théories instrumentales de la pratique ne sont pas satisfaisantes car elles n'entrent pas dans la structure fondamentale de la pratique ; elles n'effleurent pas son contenu, elles ne sont pas capables de le récupérer ou de le dévoiler⁷. Pour Turner par exemple les concepts instrumentaux de la pratique sont insatisfaisants dans la mesure où ils ne répondent pas au « besoin de connecter la chose de la pensée [à comprendre : le concept de pratique] au monde des causes et des substances » (Turner, 1994, p.37-38). Par ailleurs il ajoute que, selon lui, « l'utilisation instrumentale du concept [de la pratique] elle-même semble (...) nécessiter une sorte de substance et de continuité au-delà de ses manifestation concrètes »⁸. Relevons déjà la référence à une substance réelle de la pratique à laquelle devrait correspondre notre concept théorique de la pratique. Et demandons-nous ensuite, que pourrait de plus une théorie non plus instrumentale mais réaliste de la pratique ? Le défaut d'une théorie instrumentale, nous souligne Turner, malgré son utilité sur les fonctions qui sont habituellement attendues d'une théorie (explication, prédiction, généralisation, etc.), est de ne pas rendre compte de la permanence d'une substance de la pratique – c'est-à-dire de ne pas rendre compte d'une entité présupposée par cette approche matérialiste. Est-ce donc vraiment

7. L'assimilation pratique-implicite/théorie-explicite est particulièrement mise en avant chez les théoriciens normatifs de la pratique (*e.g.* Rouse (2002); Brandom (1994); Bohman (1997)). Le projet de Brandom, dans son *Making it explicit*, est sur ce point limpide. Il commence par associer la pratique à quelque chose qui a une structure implicite dans nos actions. Son but est ensuite d'analyser comment cette pratique est effectivement rendue explicite dans nos expressions – comment une phrase peut viser une action. Le théoricien de la pratique devrait par conséquent avoir pour rôle de dégager les structures implicites des pratiques, et de montrer comment elles sont transférées dans nos mots : « Ce qui est explicite, en un sens fondamental, a un contenu *propositionnel* (...). Autrement dit, rendre quelque chose explicite c'est le *dire* : le mettre dans une forme dans laquelle on peut en donner une raison, ou des raisons peuvent en être demandées. (...) La relation de l'expression entre ce qui est *implicite* dans ce que les praticiens *font* est ce qui est *explicite* dans ce qu'ils *disent* structure le compte-rendu donné ici à deux niveaux différents (...). Le premier niveau rend compte de la façon dont une l'explicitation d'une expression consiste en l'explication – rendre théoriquement explicite – de la structure implicite de la pratique linguistique en vertu de laquelle elle tient lieu de compte-rendu explicite. Le deuxième niveau du compte-rendu d'une expression consiste à élaborer une théorie du rôle expressif propre au vocabulaire *logique*. Notre propos est que le vocabulaire logique se distingue par sa fonction à exprimer explicitement à *l'intérieur* d'un langage les aspects de l'utilisation de ce langage qui confère un contenu conceptuel aux états, attitudes, performances et expressions dont les significations sont gouvernées par ces pratiques ».

8. Voir aussi (Bohman, 1997, p. 96).

prendre les théories instrumentales en défaut que de leur opposer cet oubli ?

Mais pour répondre plus sérieusement à ces conceptions matérialistes, notre intention dans ce chapitre est de montrer que ce qu'ils attendent de plus pour une théorie de la pratique ou pour une explicitation de certaines formes de connaissances tacites, n'est en vérité réalisé par aucune théorie ou aucune forme d'explicitation. Ceci sur le schéma 6.1 se traduit de la façon suivante : le passage de (1) à (2) n'est pas de nature différente de celui de (3) à (1). Une théorie de la connaissance tacite n'est pas d'un ordre différent que celui de l'explicitation de la connaissance tacite. Les mots de la théorie (3) ont la même nature, la même fonction que les mots qui apparaîtraient dans une explicitation réussie (2). Dit autrement, la notion d'explicite (de théorie explicite de son objet ou de connaissance explicite), lorsqu'elle est comprise comme une transposition de (1) à (2), est erronée. La seule différence que nous pouvons remarquer entre la théorie au sens (1) et l'expression explicite au sens (2) est une différence de degré (*e.g.* quelle est la différence de temps, entre deux expressions, pour parvenir au développement d'une même connaissance) et éventuellement de visée.

6.2 La connaissance explicite

L'objectif de cette section est de déterminer les éléments qui permettent d'identifier une connaissance explicite dans une conception matérialiste de la connaissance. On commencera par clarifier ce qu'on entend habituellement par « connaissance explicite », ce que vise une étude sur les connaissances explicites (6.2.1) et ce qui distingue une simple expression d'une expression explicite et d'une transmission de connaissance (6.2.2). On s'intéressera ensuite au rôle que jouent les supports matériels, dans lesquels s'inscrit la connaissance, du point de vue de la délimitation de ce qui peut être compté au rang des connaissances explicites (6.2.3). L'objectif étant sur ce point de souligner que, même si la connaissance explicite est une forme de langage possédant une certaine matérialité (qu'elle est une inscription *sur* ou *dans* un support), elle ne peut cependant pas se résumer à ce support ou à cette inscription. Pour reprendre la pensée de Collins : elle s'en distingue suffisamment pour ne leur laisser qu'un rôle secondaire et indirect d'indicateurs de l'explicite. Par conséquent, ce n'est pas à partir de cette matérialité là que nous pourrions déterminer ce qui caractérise spécifiquement la connaissance explicite.

En (6.2.4) seront analysés les liens qu'entretient une expression avec, d'une part, son contexte d'énonciation, et d'autre part les individus pris dans cette situation de communication. L'enjeu étant de démontrer qu'une expression ne peut être comptée comme connaissance explicite que relativement à un contexte donné et pour une personne particulière. On ne peut en effet imaginer une connaissance qui soit explicite partout, toujours et pour tout le monde⁹.

Enfin, ayant admis que la connaissance explicite n'était ni seulement un langage ou un support (6.2.3), qu'elle devait être comprise comme relative à un contexte et à une personne (6.2.4), nous montrerons comment Collins (qui a lui-même souligné le premier point, mais qui reste toutefois ambigu par rapport au second) se débarrasse progressivement, entre (Collins, 2010) et (Collins, 2013), des attributs qu'il juge inadéquats ou insuffisants pour caractériser la connaissance explicite (6.2.5). Arrivé au terme de son analyse, il finit par ne se limiter qu'à deux critères de démarcation pour la connaissance explicite : 1) une connaissance explicite est ce qui a la capacité de rendre visible ou plus généralement sensible les supports de communication par lesquels elle est transmise, et 2) la connaissance explicite est ce qui a la capacité à être transporté dans des endroits éloignés.

6.2.1 Quand y a-t-il connaissance explicite ?

Polanyi observe que certaines formes de connaissance ne peuvent pas être exprimées à l'aide d'un langage. Sa célèbre maxime « nous savons plus

9. On retrouve cette idée exprimée chez Soler et Zwart (2013, pp. 132-133)

que ce que nous pouvons dire », met ainsi en évidence que, bien qu'un individu puisse posséder un savoir, il peut, cependant, ne pas être capable de l'articuler, de le mettre en mots (Polanyi, 1967, p. 4).

Dans l'analyse de l'expression ou de la transmission des connaissances, on reconnaît plus généralement qu'il existe un genre particulier de la connaissance – la connaissance *tacite* – qui accuse une certaine difficulté à pouvoir être exprimée sous quelque forme de langage que ce soit. Les compétences somatiques sont des exemples typiques de connaissances tacites. Reprenons le cas de la conduite d'un vélo : même si nous savons conduire un vélo, il nous est néanmoins bien difficile de pouvoir *dire* cette connaissance. Quiconque s'y est déjà essayé s'est rapidement rendu compte qu'il est tout simplement impossible de dire ou de transmettre *ipso facto* à un interlocuteur, simplement par cet acte discursif, la compétence de la conduite du vélo.

Par opposition, est explicite une connaissance qui *peut* être exprimée (idéalement dans un langage verbal) et qui *l'est* effectivement¹⁰. Un exemple typique de connaissance explicite sont les expressions propositionnelles de faits observationnels tel que « la Tour Eiffel fait 324 mètres de haut ». Cette expression correspond à une connaissance qui, semblerait-il, est directement compréhensible et explicite.

A ce point, une remarque : prenons garde à ne pas confondre la recherche sur les connaissances explicites et celle sur les connaissances objectives (qui « *expliciteraient* », selon une vision réaliste, quelque chose du monde). Si l'expression « la Tour Eiffel fait 324 mètres de haut » semble établir un fait observationnel objectif et vérifiable, cela ne fait pas de cette expression une connaissance explicite pour autant. L'étude des connaissances explicites et tacites que nous visons ne s'intéresse pas spécifiquement à déterminer si les expressions propositionnelles ou formelles correspondent effectivement au réel, mais à savoir dans quel cas une expression peut conduire un individu à développer la connaissance visée par l'expression, ou dans quel cas il arrive à exprimer ce qu'il sait. Tenons en pour preuve le fait suivant : si une expression est qualifiée d'explicite parce qu'elle permet d'aboutir à une connaissance sur le monde (ou qu'elle *est* une connaissance sur le monde), et si une personne pour une certaine raison, n'arrivait pas à donner sens à cette expression (par exemple parce qu'il ne connaîtrait pas le langage dans lequel elle est exprimée), on ne peut alors dire que cette expression est explicite pour cette personne. L'analyse des connaissances tacites et explicites s'intéresse à dégager ces types d'obstacles qui pourraient empêcher qu'une expression, dans une situation particulière, puisse devenir explicite.

10. Une connaissance qui peut être exprimée mais qui ne l'est pas figure, chez Collins, dans le domaine de la connaissance tacite (dans le domaine de la connaissance tacite « faible » plus exactement ou de la connaissance tacite dite « relationnelle » (Collins, 2010, p. 91)) : si une connaissance n'est pas exprimée alors qu'elle pourrait en principe l'être, cela signifie qu'il doit y avoir certains obstacles, qui l'empêchent de l'être, ou certaines raisons propres à celui qui pourrait exprimer cette connaissance de ne pas la dire.

On pourrait cependant dans une optique réaliste supposer que les connaissances objectives et explicites sont équivalentes : si un individu est parvenu à exprimer formellement une connaissance, et que cette connaissance formalisée est liée au monde d'une manière vérifiable, alors il semble raisonnable de penser que cette connaissance a été explicitée et que l'expression est objective et explicite *indépendamment* du processus qui lui a permis d'être exprimée. Il y a en réalité dans cette conception deux présupposés préjudiciables : premièrement celui de penser que les expressions peuvent être détachées de leur contexte d'énonciation, de manipulation ou de développement. Les récentes analyses du tournant pratique, et plus particulièrement des pratiques de théorisation, ont sur ce point suggéré que les expressions formelles ne pouvaient pas être détachées des activités constitutives ou d'utilisation dans lesquelles elles intervenaient¹¹. Deuxièmement celui de considérer que la connaissance est une sorte de chose ou de forme qui peut se retrouver de façon objective et indépendante *dans* une expression. Sur ce point, l'objectif de ce chapitre est de montrer que cette supposition mène à des contradictions, et qu'il est préférable de l'abandonner pour concevoir plus simplement les expressions comme des moyens de parvenir à une connaissance.

Enfin, pour devancer un dernier contre-argument, de nature pragmatique, qui consisterait à dire que nos expressions formelles (telles que les théories scientifiques) nous permettent bien de faire des choses (construire des instruments, développer des technologies, prédire des événements, etc.), nous soulignerons simplement que cela n'implique pas, encore une fois, que ces expressions soient explicites : que les expressions soient saisies par des agents, qu'elles s'inscrivent dans un rapport efficace au monde n'implique pas que ce qui est exprimé est explicite. Des expressions qui à première vue semblent objectives comme les règles de second ordre (cf. infra) peuvent effectivement améliorer efficacement nos capacités à faire des choses sans qu'elles ne soient pour autant des connaissances explicites (*i.e.* les dire ne conduit pas directement à la connaissance de ce qu'elles visent, pourtant elles améliorent le temps nécessaire à leur développement).

6.2.2 Connaître, exprimer et transmettre

Quelle est la différence entre « exprimer », « exprimer explicitement » et « transmettre » une connaissance ? Avant d'entrer directement dans une analyse de la connaissance explicite, clarifions d'abord ces différentes situations, et entendons-nous sur les termes :

- « Connaître » sera compris dans un sens pragmatique général comme « avoir la capacité de faire quelque chose » (qu'on traduirait, dans une métaphore matérialiste de la connaissance, par « détenir un quelque chose – en anglais

11. Sur la relation entre les structures formelles et les pratiques de théorisation cf. par exemple (Vorms, 2009).

« *stuff* » – qui nous permet de faire d'autres choses, de réaliser des actions avec succès »)¹².

- « Exprimer » sera employé pour se référer à toute utilisation d'une forme de langage (verbal ou non-verbal, volontaire ou involontaire). Par conséquent, « exprimer une connaissance », signifie « pouvoir suggérer une connaissance grâce à un langage ».

- « Rendre une connaissance explicite », sera, pour l'instant en suivant Collins, associé au fait de produire une forme d'explication qui permette de saisir cette connaissance¹³.

A ce point, quelques remarques. D'abord, l'explicitation d'une connaissance suppose toujours une forme d'expression ; il est en effet impossible d'imaginer une connaissance qui soit à la fois explicite et non-exprimée. Ensuite, cette expression ne doit pas nécessairement être verbale (bien que la majorité des études sur les connaissances tacites se limitent uniquement à cet aspect de l'expression pour distinguer le tacite de l'explicite) : la détention d'une connaissance corporelle (*e.g.* la connaissance des mouvements caractéristiques d'une danse) s'exprime dans les gestes et non dans les mots. Là où la pratique discursive peut échouer, d'autres formes d'expressions peuvent réussir. Enfin, une expression est par définition explicite (ou pour le rendre plus évident : la notion d'« expression tacite » est un non-sens)¹⁴. Par contre, une expression n'est pas nécessairement l'expression explicite d'une connaissance *visée*. Si toute expression (sensée) dit *explicitement* quelque chose qui peut constituer une connaissance ou qui peut être l'objet d'une connaissance – par exemple une connaissance descriptive factuelle (un *knowing that*) –, une expression qui vise une connaissance spécifique ne réussira cependant pas nécessairement à rendre compte explicitement de cette connaissance. Dans ce cas précis, auquel s'intéresse la majorité des études sur les connaissances tacites et explicites, on suppose qu'il y a quelque chose comme une connaissance qui est détenue par un individu, et on cherche à savoir si cette connaissance peut être exprimée ou non. « Rendre explicite » n'est cette fois-ci plus seulement équivalent à « exprimer », *i.e.* « parler de », il faut encore que cette expression permette bien d'expliciter la connaissance *visée*, *i.e.* qu'elle l'explique.

12. Pour une définition minimale de la conception de la connaissance qui est employée ici, cf. section 3.2 p.??

13. Collins assimile les formes de l'explicite aux différentes façons dont une connaissance peut être expliquée (Collins, 2010, pp.57-81).

14. On peut pour autant parler d'« expressions involontaires ». Il se peut que dans le cas d'une communication verbale certains de nos gestes accompagnant nos paroles, certaines de nos inflexions de voix, *expriment* involontairement (au sens par exemple où ils laisseraient transparaître des émotions que nous préfererions éventuellement dissimuler) quelque chose que nous ne contrôlons pas. Selon l'acception que nous en avons donné, ces mouvements sont des expressions, et ils sont bien explicites dans la mesure où ils sont visibles, où ils rendent compte de quelque chose, et où ils peuvent éventuellement permettre à un interlocuteur d'avoir accès à ce quelque chose.

- Enfin « Transmettre », c'est arriver à ce que la connaissance que l'on détient puisse être développée chez un autre individu grâce à nos expressions¹⁵. On admettra qu'une connaissance ne peut se transmettre sans expression – on ne peut en effet imaginer qu'une connaissance passe d'un individu à un autre sans aucune forme de communication, cette communication n'étant cependant pas, encore une fois, nécessairement verbale.

Pour Collins, une connaissance explicite peut être *transmise* par l'intermédiaire de personnes (ou de « strings »¹⁶), tandis qu'une connaissance tacite suppose une autre forme de transmission, par « contact direct » :

« L'explicite a à voir avec la transmission de quelque chose par l'intermédiaire de chaînons (strings), d'où il s'ensuit que le tacite ne peut être ou n'est pas transmis par des chaînons. L'explicite, donc, peut être transmise par l'intermédiaire de personnes ou de choses sur lesquels des chaînons se sont inscrits ; le tacite doit impliquer un contact direct. Ainsi, si une personne intermédiaire semble transmettre du tacite, ce ne peut être sous la forme d'un chaînon inscrit sur elle ; ce doit être sous une autre forme. » (Collins, 2010, pp.86-87).

Nous supposerons à l'inverse de Collins que cette transmission par « contact direct » implique aussi une forme d'expression. Par exemple, considérons la connaissance somatique « savoir écrire ». Cette connaissance ne peut pas être explicitement verbalisée, *i.e.* la dire ne conduirait pas un interlocuteur à développer directement cette connaissance. En revanche, un élève qui passerait suffisamment dans le voisinage d'un professeur (« *hanging around* ») pourrait finir par développer cette connaissance. On pourrait alors croire que la connaissance a été transmise sans expression. Mais, en réalité, plusieurs formes d'expression ont eu lieu : des gestes, des paroles, etc. Certes, l'élève n'a pu apprendre cette connaissance qu'en présence d'un professeur, par contact direct, mais ce contact n'est pas absence d'expression. Seule l'expression *verbale* n'a pas pu permettre d'apprendre directement la connaissance en question. La distinction explicite/tacite concerne donc uniquement la capacité d'une connaissance à pouvoir être exprimée *verbalement*.

On pourrait à première vue avoir l'impression qu'il n'est pas nécessaire d'entrer dans le domaine de la transmission de la connaissance pour analyser la distinction entre les connaissances tacites et explicites, d'autant que la transmission implique un élément supplémentaire qui peut compliquer la situation d'explicitation, à savoir l'interprétation. Cependant un bon moyen

15. La transmission repose sur la communication interpersonnelle. On la distinguera du fait d'« apprendre par soi-même » qui se réalise sans l'intermédiaire d'un autre individu. Notons que l'emploi du terme de « transmission » ne fonctionne qu'à l'intérieur d'une métaphore essentialisée de la connaissance. En dehors d'elle, on ne considèrera pas qu'il y ait un *quelque chose* qui soit matériellement transmis.

16. A propos des strings, cf. p.328

empirique de vérifier que l'on est en présence d'une connaissance explicite est de constater que, une fois exprimée, cette connaissance peut aussi être transmise au moins à un interlocuteur. Essayer d'exprimer une connaissance explicite sans prendre en compte la transmission, c'est-à-dire une situation où l'on essaiera d'exprimer une connaissance à soi même, peut dans de nombreux cas s'avérer problématique pour savoir si nous sommes en présence d'une connaissance explicite. Bien entendu, il existe des cas où ou l'on peut sentir que ce que l'on a pu exprimer n'est pas suffisant pour dire ce que l'on sait, sans avoir besoin d'une autre personne pour en être convaincu (Soller, 2011, pp.68-69). A ce moment là, nous pouvons raisonnablement penser que nous n'avons pas exprimé la connaissance que nous visons. Mais il y a des cas où l'on peut avoir l'impression de ne pas avoir bien dit, de ne pas avoir bien formulé une connaissance, et de constater que, pourtant, l'expression que nous avons produite suffit à certaines personnes pour développer la connaissance en question. Dans des situations où, cette fois-ci, nous pensons que nous avons réussi à exprimer notre connaissance, il n'est pas non plus toujours évident de savoir si, parce que l'on possède déjà cette connaissance, ce que l'on dit pour l'exprimer vaudra effectivement comme connaissance explicite. Enfin, il peut y avoir des cas où l'on a l'impression de bien avoir dit ce que l'on sait, mais que cette expression permette seulement à certaines personnes de développer la connaissance et à d'autres non. Par conséquent, le meilleur moyen pour vérifier que l'on a bien réussi à produire une connaissance explicite est de constater qu'elle a pu non seulement être exprimée, mais qu'elle a aussi pu être transmise au moins à une autre personne. L'échec d'une transmission ne sera cependant pas un gage absolu du fait qu'une expression ait bien explicité une connaissance (puisque cela ne signifiera pas nécessairement que cette expression ne sera pas explicite pour une autre personne). Entre le fait d'exprimer une connaissance, et le fait qu'elle puisse être transmise, on remarque finalement qu'il existe un *gap*, que nous tâcherons d'expliquer par la relativité de l'explicite (cf. 6.2.4).

6.2.3 Expressions et supports

Toute connaissance explicite, et ce seront les deux premiers critères que nous analyserons, suppose un *langage* et un *support extérieur* au locuteur dans lequel elle s'inscrit. Le corollaire ne se vérifie cependant pas systématiquement : une expression déposée sur un support matériel ne constitue pas nécessairement une connaissance explicite et ce pour trois raisons (les deux premières relatives à l'expression, la troisième au support) :

- Premièrement, certaines expressions à propos d'une connaissance ne visent pas nécessairement à expliciter cette connaissance en question ; par exemple : « il sait faire du vélo ». Cette phrase, qui établit un fait (une connaissance factuelle) ne vise pas à expliciter ce qu'est la conduite du vélo, ou *savoir comment* on peut conduire un vélo (« *knowing how to* »). En revanche, elle

semble indiquer explicitement un autre genre de connaissance : *savoir que* cette personne (« il ») sait faire du vélo (« *knowing that* »). Pour comprendre que cette deuxième connaissance factuelle contenue dans l'expression « il sait faire du vélo », ne constitue pas objectivement et en soi une connaissance explicite, il nous faudra attendre la section suivante.

- Deuxièmement, certaines expressions qui visent cette fois-ci à expliciter une connaissance ne sont pas pour autant de la connaissance explicite. Par exemple lorsque l'on tente d'expliquer comment faire du vélo en donnant ce que Collins appelle des « règles de second ordre » telles que : « tiens-toi droit », « appuie sur la pédale », « vise un point fixe à l'horizon », etc. Les règles de second ordre ne sont pas des expressions de connaissances, ce sont des expressions qui permettent d'acquérir la connaissance, d'où le second ordre. Elles ne comptent pas au rang des connaissances explicites au sens strict puisque les dire effectivement ne conduit pas un interlocuteur à savoir *directement* comment conduire un vélo.

- Enfin, si le support de la connaissance constituait à lui seul la connaissance explicite, il suffirait de prendre n'importe quel livre et de l'ouvrir pour en saisir le contenu. Or saisir le contenu d'un livre présuppose déjà de savoir lire, mais aussi de connaître la langue dans laquelle le livre est écrit. On dira que l'accès à cette connaissance est *conditionné* notamment par l'apprentissage de la lecture et par la connaissance d'une langue¹⁷. Mais pour aller encore plus loin en nous confrontant plus directement à la représentation matérialiste masquée derrière cette façon de présenter les choses, n'est-il pas étrange de supposer qu'une connaissance explicite soit une sorte de substance qui se mêlerait on ne sait trop comment à l'encre de nos stylos et de nos imprimantes pour se déposer avec elle sur une page blanche ? N'est-il pas aussi étrange de penser qu'il nous suffirait ensuite d'envoyer cette feuille à quelqu'un et qu'il suffise à cette personne d'observer les quelques signes tracés sur la feuille pour que cette connaissance saute comme merveilleusement de la page à son esprit ? Il faut bien voir qu'en réalité n'importe quel profane qui lirait une telle page, ou pour prendre un autre exemple plus concret, n'importe quel étudiant qui observerait un professeur de physique écrire une équation sur un tableau ne pourrait pas comprendre directement le sens de l'expression mathématique inscrite sur le tableau. Pas plus d'ailleurs que ne le pourrait un étudiant aguerri si ce devait être la première fois qu'on lui présentait cette équation : aussi bien formé qu'il puisse être, un certain temps devra lui être nécessaire pour comprendre et saisir le sens de l'expression, pour pouvoir l'appliquer et la développer. L'acquisition de cette connaissance

17. Collins remarque que, selon les contextes, pour que certaines expressions soient transmises, pour qu'il y ait connaissance explicite, certaines conditions de communication doivent être remplies comme, par exemple, le fait que l'émetteur et le récepteur partagent le même langage (Collins, 2010, pp. 57-81). Dit autrement « toute connaissance explicite repose sur de la connaissance tacite » (« all explicit knowledge rests on tacit knowledge ») [Preface, p. X].

devra par exemple passer par l'exercice, c'est-à-dire par l'application répétée de l'expression à différents cas paradigmatiques. La craie, le tableau et les traits inscrits sur le tableau, constituant le support, ne sont par conséquent pas en soi la connaissance explicite, et il peut être dangereux de faire l'amalgame. Bien que le support ait une influence sur la transmission de la connaissance, il ne reste justement qu'un facteur conditionnant¹⁸. Donc on admettra pour commencer cette observation triviale que la connaissance explicite est une expression sur un support mais toute expression sur un support n'a pas d'emblée un statut de connaissance explicite. Il nous est par conséquent nécessaire de dégager d'autres critères pour cerner la spécificité de la connaissance explicite.

6.2.4 La relativité de la connaissance explicite

L'« explicité » – qu'on nous pardonne ce néologisme – n'est pas une caractéristique de la connaissance mais de l'accès à cette connaissance, c'est-à-dire qu'elle dépend d'une situation de communication dans laquelle cette connaissance est mise en jeu. Il faut bien comprendre ce point crucial : la qualité tacite ou explicite du savoir ne se révèle que dans une situation d'expression, de transmission et d'apprentissage spécifique. De sorte qu'on peut même tirer comme principe qu'il n'existe pas de connaissance explicite *en soi* puisqu'une connaissance n'est explicite que dans une situation de communication particulière. En dehors de cette situation, il n'est pas possible de juger si une connaissance est explicite ou si elle ne l'est pas.

Reprenons l'expression « la Tour Eiffel fait 324 mètres de haut ». Pour que cette expression constitue une connaissance, il est nécessaire que la personne qui l'entend connaisse la langue dans laquelle cette expression est exprimée, qu'elle sache ce qu'est l'objet « Tour Eiffel », et qu'elle ait des notions de métrique.

On peut donc identifier au moins deux facteurs, propres aux situations de communication, qui peuvent faire varier le degré d'explicité d'une connaissance du tout au tout : l'*acculturation* d'un individu et le *contexte* de la communication. Le caractère explicite d'une expression dépend d'abord de *celui à qui* ce contenu est transmis. La proposition « la Tour Eiffel fait 324 mètres de haut » pourra paraître comme totalement transparente, difficile à saisir ou complètement obscure selon qu'elle est présentée à une personne qui connaît la langue française, qui sait ce qu'est la Tour Eiffel, et qui voit à quoi correspond 324 mètres, ou à une personne qui connaît la langue française mais qui ne sait pas ce qu'est la Tour Eiffel, ou à une personne qui ne connaît pas la langue française ou qui ne sait pas ce qu'est la Tour Eiffel ni à

18. Sur le statut des supports matériels chez Collins, cf. (Collins, 2010, pp.34-36) : tous les livres, photographies, tableaux et autres supports ont un statut analogue aux « strings » ; il ne sont ni de la connaissance, ni des contenus sensés. Ce sont simplement des « choses physiques » qui « suggèrent une interprétation » (« *afford the interpretation* »).

quoi correspond un mètre. Tout dépend de son acculturation au langage et à sa grammaire, aux signes à leur opérativité, qui sont présents dans cette expression. Une expression n'est donc explicite qu'en vertu de certaines caractéristiques des personnes impliquées dans le processus de communication (au premier rang desquelles on trouve les représentations, les références et l'acculturation du récepteur au langage dans lequel est exprimée la connaissance, et plus généralement sa socialisation). C'est en ce sens que Polanyi dit que « all knowledge is *either tacit or rooted in tacit knowledge* » (italiques originales) (Polanyi, 1966, p. 7) : pour comprendre une expression, il faut aussi connaître tout un ensemble de signes, tout un codex d'opérations, qui ne sont pas inscrits dans l'expression elle-même. S'adresser à une expression suppose, pour lui donner sens, pour qu'elle acquière le statut de connaissance explicite, tout un bagage qui, vis-à-vis de cette expression, constitue une connaissance tacite (ou implicite) – c'est-à-dire non exprimée à cet instant présent et pourtant nécessaire à la compréhension de l'expression.

D'autre part, une expression n'est explicite pour une personne que *dans un contexte donné*. Ce contexte comprend entre autres des facteurs incidents propres aux lieux d'inscription et de réception de la connaissance dans une expression. L'exemple des indexicaux montre sur ce point que certaines expressions ne peuvent véhiculer leur connaissance que lorsqu'elles sont insérées dans un contexte particulier.

Dans ce qui vient d'être dit ici, il n'y a pour l'instant rien de totalement nouveau ni d'inédit. Collins reconnaît et souligne lui-même l'importance du caractère relatif de l'explicite, même s'il n'en prend pas la juste mesure et qu'il n'en développe pas les conséquences telles que nous proposons de le faire dans les parties suivantes.

Pour Collins, une connaissance explicite est une forme (« *pattern* ») visible et exprimée. C'est une connaissance qui peut être communiquée (et qui l'est effectivement) à travers le *transfert* par des « strings »¹⁹. Les strings sont des petits morceaux de matières sur lesquels s'impriment des formes (Collins, 2010, p. 9). Mais ces formes ne sont transmises – et donc ne sont de la connaissance explicite – qu'à la condition qu'un sujet puisse les interpréter (Collins, 2010, p. 28). En effet Collins défend que le stade le plus raffiné d'une communication (*i.e.* d'un transfert de strings) est la communication interprétée, sachant que cette interprétation peut varier selon l'interprétant, ou dans certains cas même échouer, c'est-à-dire ne pas être arrivée à donner sens aux strings. Admettant cela, Collins reconnaît donc d'une certaine manière le caractère relatif de l'explicite. Mais il ne parvient cependant pas à exploiter cette conclusion – ce qui, à notre avis, est une conséquence de son adhésion au modèle métaphorique de la connaissance-« stuff » (cf. 2.4).

19. Il existe cinq conditions de transferts, graduellement de plus en plus exigeantes (Collins, 2010, p. 31).

6.2.5 Déflation de la métaphore de la connaissance-« stuff » et de l'explicite-support chez Harry Collins

Personne à notre connaissance ne défend aujourd'hui l'idée qu'une connaissance explicite est seulement un support. Cependant, par souci de simplicité, nombreux sont les analystes qui assimilent la connaissance explicite à une sorte de substance matérielle *sensible* (c'est-à-dire que l'on peut aisément voir, toucher ou sentir), et la connaissance tacite à une sorte de matière invisible, diaphane voire à une absence de matière. L'utilisation de cette métaphore matérialiste permet de mieux se représenter la géographie de la connaissance et d'utiliser plus naturellement des termes analytiques faciles à manipuler. Il est en effet plus simple de se représenter la connaissance comme une particule, ou un ensemble de particules, une « stuff » chez Collins, que l'on peut *posséder, transporter* ou *recevoir*²⁰. Bien entendu, personne ne pense qu'un livre constitue, en l'espèce, de la connaissance matérialisée, mais il est fréquent de procéder « comme si » c'était le cas ; « comme si » l'explicite avait cette qualité d'être de la connaissance extériorisée, matérialisée d'une certaine façon et perceptible. Tout au long de son *Tacit and Explicit Knowledge* (TEK), pour donner une explication du fonctionnement de la connaissance explicite, Collins s'appuie sur cette métaphore de la connaissance explicite comme « chose » matérielle, véhiculée à travers un univers fait d'un matériau : les « strings » – petits bouts de matière indéterminés et non-signifiants (« meaningless »)²¹.

« TEK, I now realise, is based on a crude metaphor. Knowledge is a kind of 'stuff' which you either have or do not have. If you have it you can do certain things, or understand certain things which you could not do or understand before ; you are also enabled to make good judgments in respect of those things. (...) Secondly, knowledge-stuff is divided into two kinds : there is 'explicit knowledge-stuff' and there is 'tacit knowledge-stuff'. It is tempting to say that you can see and smell explicit knowledge. It is tempting to say that this published paper is explicit knowledge and you can see it, smell it, and carry it around. » (Collins, 2013, p. 26)

Collins est donc tout à fait conscient du caractère métaphorique de ses exemples et de ses explications. Mais cette conscience n'enlève rien au fait qu'une métaphore, toute utile qu'elle puisse être comme outil pédagogique

20. Les « stuffs » correspondent à la connaissance en général. Les connaissances explicites sont des « stuffs » matériels, visibles et transportables. Les connaissances tacites sont des « stuffs » invisibles et non-transportables (Collins, 2010, p. 6) et (Collins, 2013, p. 26).

21. « Les "Strings" [...] sont des bouts de matière sur lesquels ont été inscrites des formes (*bits of stuff inscribed with patterns*). Les strings en eux-mêmes n'ont pas de sens. Une string est simplement toute chose qui n'est pas aléatoire ni sans forme spécifique. » (Collins, 2010, p. 16)

ou exploratoire, peut cependant devenir contre-productive lorsqu'elle masque certaines nuances, ou lorsqu'elle fait dévier le développement de la réflexion qu'elle est censée déployer en l'enchaînant aux représentations et aux mécanismes qui expliquent plus la métaphore elle-même que l'objet qui était initialement étudié. Lorsqu'une métaphore s'établit aussi profondément dans une réflexion, et que l'on y a recours de manière aussi systématique pour soutenir le raisonnement, il devient difficile de s'en détacher. Dans le cas du traitement de la connaissance explicite par Collins, le développement et l'approfondissement de la métaphore matérialiste détourne l'attention de ce qui est essentiel dans la connaissance explicite et qui ne peut se révéler que lorsqu'on supprime progressivement cette métaphore : le caractère relatif de l'explicite. On remarquera d'ailleurs que, plus on tente d'effacer cette métaphore essentialisée de la connaissance explicite, plus la connaissance explicite nous apparaîtra finalement semblable à de la connaissance tacite.

Dans (Collins, 2013), Collins entreprend lui-même une déflation de sa métaphore et donne au lecteur quelques indices pour essayer de saisir la véritable nature de la connaissance explicite. La matérialité, expose-t-il, n'est bien qu'une métaphore. Et les *supports* ne sont que des moyens de transmission :

« (...) none of this is quite true because the books and papers are not themselves explicit knowledge. They are, rather, *the means by which explicit knowledge is transmitted.* » (Collins, 2013, p. 26)

La matérialité n'est en réalité qu'un aspect secondaire de la connaissance explicite (*i.e.* toute connaissance explicite est inscrite, mais cette inscription n'est pas ce qui la caractérise). La principale différence entre une connaissance explicite et une connaissance tacite ne se situe pas dans la capacité de la connaissance à être inscrite, mais dans la capacité pour un récepteur à saisir les moyens de transmission.

« (...) not being able to capture the means of transmission of knowledge is what causes us to think of it as tacit knowledge. Where I argue in TEK that certain kinds of tacit knowledge can be made explicit, what I am doing is *revealing how its transmission can be made visible and/or its implementation handled.* Thus the most important difference between tacit and explicit knowledge is that *explicit knowledge can be deliberately brought into existence at distant locations* (while) [tacit knowledge] cannot be sent around in this way because it cannot be seen or captured. » (Collins, 2013, p. 27)

Ce passage révèle deux aspects essentiels de la connaissance explicite selon Collins. En premier lieu, même si les moyens qui supportent la connaissance explicite sont visibles (perceptibles), la connaissance explicite est (finalement!) tout aussi invisible que le tacite. Si on ne la considère plus comme

une matière perceptible, la spécificité de la connaissance explicite finit par nous échapper. Les livres, les papiers et tous les supports ne sont plus les marques expressives et incarnées de la connaissance explicite ; ce ne sont que des moyens de transmission. Dans cette conception déflationniste, il n'est plus possible de distinguer et de délimiter une matière qui serait la connaissance explicite. Il est seulement possible de capter et de manier ses canaux d'expression et de transmission. La connaissance explicite n'est donc pas une connaissance « visible », mais une connaissance qui, lorsqu'elle est exprimée ou transmise, rend visible et saisissable ses canaux d'expression ou de transmission. La nature explicite de la connaissance n'est plus finalement dans (Collins, 2013) soit quelque chose d'indéterminé, soit une caractéristique secondaire de son mode d'expression ou de transmission. En deuxième lieu, ce mode d'expression ou de transmission, ce canal ou ce moyen, a la particularité de pouvoir être envoyé dans des lieux éloignés et reculés – capacité que n'aurait pas la connaissance tacite – ; il peut suggérer à *distance* le développement d'une connaissance chez un récepteur.

On retiendra pour la suite ces deux critères dégagés par Collins pour qualifier la connaissance explicite. L'objectif de la section suivante est de montrer que ces deux critères ne permettent pas de distinguer la connaissance explicite de la connaissance tacite.

6.3 Peut-on catégoriquement distinguer l'explicite du tacite ?

6.3.1 Sur les deux critères de distinction de l'explicite et du tacite chez Collins

Selon Collins, les critères qui permettent de distinguer les connaissances tacite et explicite sont la capacité de cette dernière à *rendre visible* les mécanismes d'expression ou de transmission de la connaissance explicite, et sa capacité à être *suggérée à distance*. Inversement, une connaissance est tacite parce que ses mécanismes de transmission ne peuvent pas être rendus visibles et qu'il est donc impossible de les saisir pour les envoyer à distance.

Il nous faut à ce stade revenir sur la distinction entre « exprimer » et « transmettre ». La connaissance tacite est une connaissance qui ne peut pas « être exprimée (verbalement) », mais qui peut par contre, dans certains cas, « être communiquée » par un moyen ou par un autre. Par exemple, dans la « Collective Tacit Knowledge » – une forme de connaissance tacite qui implique d'être imprégné d'un environnement social pour être développée (*e.g.* la conduite du vélo dans un environnement culturel particulier avec ses règles propres)²² –, il y a bien quelque chose qui passe entre les individus pour que chacun d'entre eux développe une compétence similaire. Même si ce quelque chose est invisible, il n'est pas inexistant. Si on refusait à la connaissance tacite cette capacité à être transmise d'une manière ou d'une autre, il faudrait alors être prêt à défendre l'idée que la connaissance tacite se développe spontanément chez un sujet, indépendamment de tout contexte, de tout *input* de l'extérieur ; idée pour le moins difficile à soutenir. Maintenant, on remarquera que la notion de « distance » employée par Collins pour qualifier la capacité de la connaissance explicite, et pour la distinguer de la connaissance tacite, est justement problématique dans cette opposition. Si ce qui caractérise la connaissance tacite est qu'elle *ne peut pas* être apprise à distance, cela devrait supposer que la connaissance tacite ne pourrait se développer que spontanément de manière autonome et indépendante dans un sujet. Cette position est, comme il vient d'être dit, très inconfortable. Collins, bien entendu, ne la défend pas. Il affirme que la connaissance tacite ne peut se développer que localement, non pas « sans distance » mais très exactement dans une distance considérablement restreinte, dans le voisinage des relations interpersonnelles, dans une contiguïté extrême, au « contact direct » de ceux qui possèdent la connaissance (Collins, 2010, pp.86-87). Cette proximité cependant n'est pas nulle. Pour qu'une connaissance soit trans-

22. Collins identifie trois sous-genres de connaissances tacites qui sont liés à trois types de raisons (relationnelles, somatiques et collectives) pour lesquelles une connaissance va rencontrer des difficultés à pouvoir être dite ou écrite, c'est-à-dire exprimée dans un langage verbal (Collins, 2010, p. 80). La connaissance explicite a elle aussi chez Collins une typologie graduelle de l'explicitation : voir en particulier (Collins, 2010, p. 81, tableau 4.)

mise, il est nécessaire qu'elle s'établisse dans un espace, aussi mince soit-il. Même si elle ne s'appuie sur aucune forme de langage – et cela demanderait encore des justifications que l'on ne trouve pas chez Collins –, la connaissance tacite *pass*e par quelque chose et ne saute pas directement d'un individu à un autre.

Mais ayant admis cela, ayant admis que la connaissance tacite utilise aussi un espace d'expression et de transmission, qu'est-ce qui nous empêcherait après tout de penser qu'on pourrait envoyer une connaissance tacite telle que « faire du vélo » à distance ? Si l'on considère que cette connaissance somatique est déjà impossible à communiquer *sur place* entre deux personnes, qu'on ne peut pas la dire, il est par conséquent raisonnable de penser qu'on pourra encore moins l'envoyer. Mais imaginons qu'on puisse envoyer une vidéo pédagogique qui filme une personne en train de faire du vélo en même temps qu'elle en explique le mécanisme. Est-ce que cela constituerait une connaissance explicite de la conduite du vélo ? La réponse semble là encore négative. Il ne s'agit ici, dirait Collins, que de règles de second ordre, d'un « coaching » qui augmenterait notre chance de pouvoir conduire le vélo, mais qui ne nous transférerait pas ce savoir comme pourrait le faire une connaissance explicite. Mais demandons-nous : que pourrait faire de plus une connaissance explicite à la place de cette vidéo ? Et d'ailleurs, que serait alors une telle connaissance explicite ? Tout le problème est là : une telle connaissance n'existe pas. Il n'existe pas de connaissance qui soit *toujours exprimable* ou *transférable*, dans n'importe quelle condition, et qui fasse *directement* et *instantanément* naître la connaissance, ni dans le cas de l'apprentissage de la conduite de vélo, ni dans aucun autre cas possible. Cette comparaison à une connaissance explicite parfaite à partir de laquelle on dérive l'imperfection et les obstacles de la connaissance tacite est trompeuse parce que fondée sur une idéalité.

Si l'on reprend notre exemple typique d'une connaissance explicite, « la tour Eiffel fait 324 mètres de haut », cette expression ne peut pas, lorsqu'elle est envoyée à distance, faire naître instantanément une connaissance. D'abord elle implique, pour la comprendre, de connaître la langue dans laquelle elle est exprimée, de savoir lire, de savoir ce qu'est la tour Eiffel, d'avoir des notions de métrique, etc. Ensuite, si l'on suppose que toutes ces compétences sont acquises, entre la lecture de l'expression et l'acquisition de la connaissance, demeure un certain temps, certes infiniment plus court que celui nécessaire au développement de la connaissance de la conduite de vélo, mais non nul. A partir du moment où dans les analyses des connaissances explicites on fait l'économie de ce temps, aussi minime soit-il, on commet l'erreur de supposer que la connaissance saute instantanément de l'expression à l'individu. C'est cette infime négligence qui conduit à une réification de la connaissance, et qui détache l'expression des pratiques et des compétences des individus et qui transforme l'explicite en une qualité de cette connaissance réifiée dans l'expression.

Affirmer que les expressions fonctionnent comme des connaissances explicites *pour qui aurait acquis les compétences suffisantes pour comprendre et manipuler l'expression* présente le problème de manière inversée. Que l'expression puisse identiquement mener vers la connaissance quelqu'un qui aurait les compétences nécessaires à sa compréhension et à sa manipulation n'enlève rien au fait que l'expression convoque différentes compétences chez les individus, et oublier cette convocation (ou cette affordance), c'est oublier que l'expression ne peut pas être analysée indépendamment des pratiques des individus et donc des possibilités en pratique pour lesquelles une expression peut aussi manquer sa cible.

6.3.2 S'éloigner de la conception de la connaissance-*stuff*

De ces constatations nous pourrions finalement être portés à croire que la connaissance n'est pas une « chose » extérieure inscrite ou présente dans les objets, mais une sorte de disposition, un ensemble de compétences ou de capacités que les individus « posséderait » et qui leur permettrait d'interpréter les expressions et qui se développerait au contact de ces expressions. Nous comptons indiquer ici que, d'une part, la connaissance ne peut pas non plus être comprise comme une disposition, dans le sens d'une entité que l'on posséderait, sans risquer de retomber dans une métaphore matérialiste subjective de la connaissance, et que, d'autre part, l'explicite et le tacite ne sont pas des moyens de qualifier cette connaissance, mais de qualifier l'exercice de cette connaissance en situation²³.

Pour expliquer les actions et les comportements des individus, on recourt parfois à la notion de disposition. Selon la conception la plus évidente, la disposition est une sorte de chose que les individus *possèdent* : une compétence, une capacité ou une propriété. Si les individus peuvent faire certaines choses, c'est qu'ils en ont la capacité. Si nous observons par exemple une personne escalader un mur, c'est que nous pouvons attribuer à cette personne la capacité de faire cette action, et si nous observons une autre personne qui ne peut pas escalader ce même mur, nous serions enclin à dire « l'un *a* la capacité ou la compétence tandis que l'autre ne l'*a* pas ».

Dans l'évaluation des performances individuelles, il est en effet utile de pouvoir lier causalement le succès ou l'échec d'une action à la possession d'une entité comme une disposition. Mais postuler une entité dispositionnelle peut se révéler aussi problématique que de penser qu'il puisse exister des entités de connaissances extérieures et indépendantes : premièrement

23. La conception de la connaissance développée ici s'inspire très librement de (Rao, 1994) et (Hetherington, 2011). Rao et Hetherington défendent tous les deux la priorité de la capacité du sujet dans l'action sur sa capacité descriptive (du *knowing-how* sur le *knowing-that*). Nous conservons de leur conception, en la travestissant quelque peu, l'idée que la « connaissance *de* X » est avant tout une question relative à l'activité des individus, en revanche, nous refusons l'opposition hiérarchique entre le *knowing-how* et le *knowing-that* (qui sont ici considérées comme deux types de « connaissance *de* »).

il est difficile d'avoir accès à ces entités, d'en rendre compte expérimentalement et de supposer qu'elles soient *identiquement partagées* par les individus (Turner, 1994). Deuxièmement, il est difficile d'expliquer comment *une* entité peut correspondre à *une* connaissance. Si on pense à des dispositions proches, par exemple savoir faire du vélo et savoir faire du monocycle, s'agit-il de deux dispositions correspondant à deux connaissances totalement déliées ? Il semblerait que non : un individu qui « a » la disposition « faire du vélo » aurait certainement plus de chance que quelqu'un qui ne l'a pas de développer la disposition « faire du monocycle ». Il en découle, si l'on reste dans cette perspective, qu'il existe probablement une disposition plus fondamentale que des recherches scientifiques plus poussées devraient pouvoir permettre d'identifier.

Ce que nous essayons de remettre en question ici n'est pas la possibilité de parvenir un jour à mieux déterminer le fond cognitif et physiologique qui intervient dans la réalisation d'une action, mais le fait de traiter ce fond comme une « entité possédée » par les individus ; idée qui suggère que l'on pourrait posséder un « quelque-chose » qui serait lié d'une quelconque manière à une action spécifique que les individus pourraient réussir. Or il semble peu probable que nous découvriions un jour des sortes d'entités de « savoir faire X » (l'entité « savoir faire du vélo » ou l'entité « savoir escalader »). De sorte que, « avoir la disposition X », c'est, relativement à une situation donnée où l'activité X est déterminée socialement, attribuer à un individu la capacité de faire X . La disposition – *au sens d'une chose possédée* – émerge métaphoriquement comme entité lorsqu'on en vient à décider quelle action cet individu peut ou ne peut pas réaliser. Un exemple : si une personne a voulu être funambule, elle s'est exercée en vue de l'obtention des dispositions propres à cette activité définie. Elle a la disposition de tenir en équilibre sur une corde. Imaginons maintenant une personne étrangère à cette société où n'existe aucune activité similaire au funambulisme et où la disposition de « tenir sur une corde » n'a aucune chance d'être évaluée. Si cette seconde personne a développé des capacités physiologiques et cognitives similaires qui lui permettraient de tenir en équilibre sur une corde, pourrait-on pour autant dire qu'elle possède la même disposition ? On voit que, de son point de vue, cette question n'a pas de sens : sans être confrontée à l'activité, c'est un non-sens que d'affirmer qu'elle a la capacité de tenir sur une corde. Ce qu'elle « a », ce n'est pas la capacité de tenir sur une corde, mais la possibilité de mobiliser et d'arranger différents acquis pour réaliser, si l'occasion s'en présentait, cette action. La disposition est donc non seulement manifeste en situation, et elle est – en tant qu'entité – qu'une métaphore commode pour lier aux conditions de succès de la réalisation d'une action des compétences d'un individu. Ces compétences, dans leur désignation, sont liées à l'activité.

Le « savoir-que X » ou le « savoir-comment X » sont par conséquent relatifs à X , à ce qu'une activité ou une proposition suggère de mobiliser pour que X soit réussi. L'homme *est* cet ensemble complexe d'acquis qu'il peut

mettre en branle en vue de réaliser une action. Ce qu'il *est* lui permet d'appréhender l'environnement d'une certaine manière. Face à un obstacle, il agit simplement compte tenu de ce qu'il est. Il n'y a rien comme un échec (ou le manque d'une possession) de ne pas pouvoir grimper par dessus un obstacle. Compte tenu de ce que cette personne est, le contourner lui suffit amplement. Ce n'est qu'à partir du moment où, alors qu'il contourne l'obstacle, un *autre* homme l'escalade, que l'activité s'institue, et que relativement à ce deuxième individu le premier conçoit qu'il ne *possède pas* ce que cet autre *possède*.

Face à la question « sait-il faire *X* ? », on instaure un régime où un arrangement physiologique et cognitif particulier est évalué. Cet arrangement n'est pas pré-existant, ou plutôt : il n'est pas ontologiquement existant au sens d'une entité bien déterminée et bien localisée, même si toutes les composantes sont bien en place. L'arrangement – c'est-à-dire la « connaissance de » *X* – est la manière dont l'exercice de cette connaissance est spécifié. Celui qui établit l'action d'escalader (pour pouvoir évaluer si les personnes sont capables ou non de la réaliser) sélectionne dans un fond cognitivo-physiologique les éléments qui, s'arrangeant ensemble, correspondront à cette activité. Le fond est bien là, et différent chez chaque personne, mais il n'est pas prédéterminé à être « la disposition à escalader ».

Dernière remarque, si l'on dérivait de cette observation (comme a par exemple pu le faire Ryle (1949)) que la disposition, puisqu'elle n'est pas une chose possédée par les individus, est alors uniquement une attribution sociale de réussite, on rendrait la disposition entièrement dépendante d'une détermination sociale et on manquerait à coup sûr le cœur du problème. Que l'on ait déterminé socialement à quoi l'activité *X* (par exemple escalader) doit correspondre n'enlève rien au fait que si l'on remarque qu'une personne est capable d'escalader tandis qu'une autre ne l'est pas, la détermination sociale de cette activité n'est d'aucun secours pour expliquer cette différence. Ceux qui voudraient dissoudre la disposition en ne se rapportant qu'aux situations et aux déterminants sociaux manqueraient de voir que les individus ne décident pas des dispositions. Premièrement, au niveau de la détermination des activités (et des dispositions correspondantes), il faut bien voir que les individus n'ont pas la liberté de fixer ces rapports au gré de leur volonté, les situations dans lesquelles ils agissent sont prises dans un jeu qui les précède. Autrement dit, si elles sont malléables et non-essentielles, elles sont par contre souvent pré-définies. Et deuxièmement, les individus ne font qu'instituer des moyens de rapporter leurs actions entres-elles, mais ils ne décident certainement pas de la façon dont les dispositions liées à ces actions s'expriment dans ce rapport. Une fois le rapport (l'activité) fixé, on peut commencer à étudier ce qui fait qu'une connaissance sera plus ou moins difficile à apprendre, exprimer et transmettre, ce qui est l'objet de la section suivante.

Que reste-t-il en fin de compte du terme connaissance ? Jusqu'à ce point, nous sommes parvenus aux considérations suivantes : il faut distinguer la

connaissance comme *état* du sujet, de la « connaissance *de* » quelque chose. Dans ce second sens connaître est relatif à une détermination de ce qu'il y a à connaître (en terme de proposition, ou d'action). Cette détermination n'est pas naturelle (il n'y a pas dans le monde une chose à connaître), mais sociale. Croire que cette délimitation est naturelle est une des raisons pour laquelle la connaissance est habituellement réifiée et comprise comme une chose que l'on pourrait posséder ou qui serait présente dans les objets. Cependant, à partir du moment où une « connaissance de » est délimitée et instituée, elle correspond alors à un certain arrangement congitivo-physiologique. La capacité à développer et à mobiliser cet arrangement spécifique dépend de plusieurs déterminants (cf. infra) s'appliquant à toute connaissance de manière *égale*. Aucun déterminant n'est typique d'un *genre* de connaissance. Ils interviennent seulement à des degrés différents. Les distinctions que nous avons élaborées ici entre une connaissance comme « *état* dispositionnel » d'un sujet, et comme « connaissance de *X* » demanderont à être précisées et évaluées plus rigoureusement pour attester de leur pertinence. Néanmoins, en ce qui concerne l'objet de cette étude, nous considérons qu'il n'est pas utile de prolonger plus avant cette distinction pour mettre en avant le fait que la connaissance est difficilement appréhendée comme une chose, et que l'explicite n'est par conséquent pas reliée à cette chose.

6.4 Au fond de l'opposition tacite/explicite, quelques différences de degrés

Les connaissances²⁴ dites tacites sont ces connaissances qui éprouvent plus de difficultés que les connaissances explicites à être exprimées, apprises ou transmises. Ces difficultés sont communes à toute forme de connaissance. Pour les connaissances explicites cependant, ces difficultés apparaissent comme négligeables. De sorte que nous avons l'impression, lorsque nous sommes confrontés à ces expressions dites tacites, d'assister à une compréhension directe, non-problématique, et à une transmission quasi-parfaite. Mais il ne s'agit que d'une illusion : la connaissance explicite est en réalité soumise aux mêmes conditions d'expression et de transfert que toute autre connaissance, ces conditions sont seulement moins contraignantes pour elle. Pour les connaissances tacites, les mêmes conditions s'appliquent. Et les trois genres de connaissances tacites distingués par Collins (Collins, 2010, ch. 4-6) ne sont pas trois types différents de connaissance comme il le sous-entend, mais seraient plutôt trois états qui reflètent des types de difficultés différentes face

24. « Connaissance » est ici et jusqu'à la fin de ce chapitre comprise dans le sens d'« arrangement visé » – « connaissance *de X* ». On peut métaphoriquement parler de cette connaissance comme d'une chose, par simplicité, tant qu'on garde à l'esprit que ces choses ne sont que des manières commodes de présenter les relations de connaissances, c'est-à-dire tant qu'on ne prend pas ces réifications pour des substances réelles.

aux conditions d'expression, de transfert, c'est-à-dire plus généralement de communication de la connaissance.

Par conséquent, plutôt qu'une partition toujours plus minutieuse des types de connaissance, l'analyse de la connaissance tacite (et explicite) devrait se concentrer sur la recherche de ces conditions de communication, sur leurs effets et leurs impacts sur la connaissance. Il semble en effet plus simple de ne se reposer que sur une et une seule notion de connaissance et de déceler, sous les différents *genres* du tacite, des conditions d'expression et de transfert de la connaissance qui sont communes à toute situation, mais qui ne s'expriment pas nécessairement de la même manière et avec la même vigueur dans toutes les situations.

Dans cette conception unitaire des conditions de communication de la connaissance, on peut dégager au moins quatre raisons (la liste n'est pas exhaustive) pour lesquelles une connaissance peut rencontrer plus de difficultés qu'une autre à être exprimée ou transmise :

1. Certains supports sémiotiques dirigés vers l'acquisition de connaissances sont plus efficaces que d'autres pour exprimer, ou pour transmettre, une connaissance dans un contexte donné (et un support plus efficace qu'un autre pour l'expression pourra l'être moins pour la transmission). D'abord, l'inscription d'une forme (« *pattern* ») sur un support ou la suggestion (« *affordance* ») proposée par un support peut être plus ou moins efficace en fonction de conditions qui entourent la connaissance à exprimer ou transmettre, et en fonction de l'acculturation du récepteur au mode d'expression ou de transmission. Ensuite, selon ses caractéristiques propres, et selon l'adéquation de ces caractéristiques avec la connaissance qu'il est censé exprimer ou « transmettre », un support rencontrera plus de difficultés qu'un autre pour transmettre cette connaissance²⁵. Certaines connaissances, rétives à une symbolisation abstraite ou à une synthétisation et à défaut de support adéquat, passeront par des intermédiaires très directs, comme un film.
2. Concernant le récepteur, son apprentissage sera plus ou moins lent en fonction de son acculturation et de sa proximité avec les codes qui entourent l'apprentissage d'une connaissance. Dans une situation de communication, il peut éprouver des difficultés à donner sens à un support parce qu'il ne possède pas le code ou plus généralement le

25. Concernant le support, on peut compter parmi les exigences internes pour aboutir à plus d'explicité la synthéticité de l'information, la richesse (et la précision) du code entourant le domaine de la connaissance à apprendre, et la proximité du mode (et du matériel) de description avec la connaissance (capacitation) que cette description vise. En d'autres termes, l'enregistrement d'une description dirigée vers, par exemple, la connaissance somatique de la conduite de vélo serait plus efficace s'il pouvait s'inscrire sur un support qui suggère plus directement cette capacité somatique que ne pourrait le faire l'écriture. Ce support reste à inventer.

bagage nécessaire au décryptage du support de communication.

3. Plus une connaissance exige pour être maîtrisée de pré-requis – c'est-à-dire plus elle demande d'avoir préalablement acquis de compétences qui doivent être convoquées successivement ou simultanément – plus son apprentissage sera long.
4. De la même manière, il est plus difficile d'exprimer ou de transmettre globalement une connaissance si les conditions de son apprentissage, les supports et les moyens par lesquels elle est exprimée ou transmise, sont localisés dans des endroits extrêmement restreints.

Plus une situation de communication cumule un nombre important de ces conditions, plus la connaissance que l'on veut communiquer sera considérée comme *fortement tacite* (ou *faiblement explicite*).

Par exemple, pour apprendre à faire du vélo, on aura effectivement du mal à trouver un écrit qui explicite toutes les conditions nécessaires à l'apprentissage de cette compétence ; un écrit qui puisse prendre la gestuelle du corps et qui lui donne un vocabulaire et une grammaire (raison 1). Cependant cette traduction bien que difficile ne serait pas impossible : il existe par exemple en danse des documents écrits qui décrivent des collections de techniques corporelles, de mouvements précis à reproduire. Et il s'agit bien là d'un langage, d'un codex qui ne demande qu'à être lu et appris. On pourrait de la même manière tout à fait imaginer un manuel du conducteur de vélo qui reproduirait une collection de mouvements dessinés pour apprendre à conduire un vélo.

La connaissance de cette gestuelle fait donc partie d'un répertoire que l'on peut apprendre et transmettre sous différentes formes. Et ces formes de transmissions seront plus ou moins évocatrices selon l'acculturation du récepteur aux domaines liés à l'apprentissage de cette connaissance particulière (raison 2). Par exemple, un funambule ou un danseur, pour leur sens de l'équilibre et leur science des mouvements, auront plus de chance de saisir rapidement, en le voyant directement ou de façon écrite, le savoir nécessaire à la conduite d'un vélo ; de la même manière qu'un mathématicien pourra très certainement comprendre plus vite qu'un sociologue une équation de la physique.

Chez Collins, le stade de la connaissance tacite le plus élevé – dans le sens de la connaissance la plus difficile à exprimer ou à transmettre – est la connaissance tacite collective (CTK). Cette connaissance nécessite, au-delà d'une compétence somatique, une compétence à pouvoir s'insérer dans le jeu social et à en comprendre les codes. Il s'agit par exemple de savoir conduire un vélo dans une circulation dense à New Delhi. Ces règles de conduite en circulation *en Inde* ne sont pas seulement contenues dans une signalétique, dans des sémaphores ou des marquages au sol, elles sont aussi visibles à travers les comportements et réactions des usagers. Un exemple : à New Delhi, on ne klaxonne pas au volant comme en Europe occidentale

pour prévenir d'un danger imminent ou, utilisation détournée, pour exprimer son mécontentement, mais pour prévenir que l'on double. Un signe qui en Europe est perçu comme agressif devient donc, en Inde, un acte civique – ou au moins préventif : « attention, je passe ». Savoir conduire en Inde implique, comme ailleurs, de se mettre au milieu des canaux de transmission, d'essayer de se mettre dans le contexte de ce code non pas implicite mais exprimé dans les mouvements des véhicules et beaucoup d'autres signes extérieurs. Dans ce contexte, un livre du code de la route ne suffirait pas. Et on ne trouvera à l'identique ce code nulle part ailleurs que dans la rue indienne (raison 4). Mais on pourra éventuellement en trouver une version approchée en Thaïlande ou en Chine par exemple. De sorte qu'un chinois sera plus apte à conduire en Inde qu'un européen (raison 2). Pour lui, cette connaissance est moins tacite que pour un européen, parce qu'il évolue dans un contexte routier similaire. La tacite n'est donc pas un attribut de la connaissance elle-même, mais des conditions d'apprentissage ou plus généralement de communication de cette connaissance²⁶.

L'opposition entre le tacite et l'explicite se mesure finalement par une différence graduelle de complexification des conditions d'expression et de transmission (ou d'apprentissage). On le voit bien dans le cas de la conduite en Inde. Elle est classée comme l'une des formes de connaissance les plus tacites par Collins pour sa « nature » collective. Il serait préférable de dire que cette connaissance n'est, en soi, ni tacite ni explicite, mais dépend du contexte et des individus pris dans la situation d'expression ou de communication. Dans le cas en question, cette connaissance nous apparaîtra comme plus tacite que d'autres connaissances parce qu'elle cumule les quatre difficultés que nous avons dégagées (pour un indien, elle en cumulera au moins trois). Mais elle n'est pas en soi différente d'une connaissance explicite *parce que l'on ne verrait pas ses canaux de transmissions ou parce qu'elle est ne peut pas être transportée à distance*. Au contraire, cette connaissance baigne en plein milieu des canaux de transmission, au point qu'on en vient à les oublier tant ils sont omniprésents. Et la distance n'est pas non plus une caractéristique absolue, elle est juste plus difficile à transporter qu'une connaissance explicite (parce que cette connaissance tacite peut demander d'acquérir plus de compétences (raison 3), et qu'elle est localisée dans une espace res-

26. Collins reconnaît qu'il faut être un « parasite » du social pour réussir à développer ces connaissances tacite collectives, c'est-à-dire dans une proximité extrême de l'endroit où semble se trouver cette connaissance. Cependant, il souligne ailleurs de manière contradictoire qu'une des spécificités des connaissances tacites est leur impossibilité d'être communiquées par le biais des « strings » (« Tacit knowledge is knowledge that cannot be explicated – that cannot, or cannot yet, be passed on using strings » (Collins, 2013)). Or les connaissances tacites utilisent autant de strings qu'ailleurs – renoncer à l'usage des strings reviendrait, comme nous l'avons déjà souligné, à devoir assumer une conception intenable où la connaissance naîtrait d'elle-même, sans stimulus extérieur. Pour comprendre la logique de la circulation en Inde il faut pouvoir voir, sentir, parler aussi, au moins autant, si ce n'est plus, qu'avec les connaissances explicites.

treint (raison 4)). On peut par exemple imaginer une partie de Paris, un arrondissement, où l'on autoriserait à rouler comme à New Delhi, et où l'on demanderait à des formateurs indiens de reproduire les conditions de circulations pour entraîner les parisiens à conduire ici comme à New Delhi. D'ailleurs, pour reprendre l'inversion de Collins, ce qui devrait nous étonner ici ce n'est pas qu'une connaissance soit difficile à transmettre entre deux régions éloignées du monde, mais qu'il puisse exister des connaissances qui se propagent sans difficulté; qu'entre deux personnes il y ait une culture commune ou un mode de fonctionnement commun qui soit si étendu sur l'espace géographique humain. Les connaissances qui sont susceptibles d'être déployées le plus largement sont à ce titre celles qui s'appuieront le plus sur notre culture commune ou notre caractère commun d'humain. Par exemple, un texte symbolique que Collins prend pour plus explicite que l'apprentissage du vélo, peut d'une culture à l'autre (d'une nation à l'autre) devenir complètement opaque tandis qu'une vidéo pédagogique et muette qui montre comment faire du vélo aura plus de chance de se propager sur un espace plus large puisqu'elle repose essentiellement sur la vision et la reconnaissance de quelques symboles. La connaissance la plus facilement partageable correspond par conséquent à celle qui, pour son expression ou sa transmission, s'appuie sur ce qu'en tant qu'humain nous avons le plus de chance de partager. Et inversement, la connaissance la plus difficilement partageable correspond à un contenu qui, pour être appris, demande de réunir un nombre élevé de conditions circonstancielles et locales.

Conclusion

Sur l'explicite

Pour résumer l'argumentaire, on peut, pour la notion de connaissance explicite, admettre les caractéristiques suivantes :

1. Il n'existe pas de connaissance explicite en soi, à savoir une expression qui ferait naître instantanément une connaissance chez un individu aussitôt qu'il serait directement en contact avec elle, peu importe les circonstances. Ce n'est donc pas en distinguant des types de connaissances tacite (ou explicite) que l'on parviendra à éclairer les difficultés de l'expression, de la transmission ou de l'apprentissage d'une connaissance.
2. La connaissance explicite possède un support mais n'est pas ce support, l'inscription d'une connaissance n'est pas la caractéristique déterminante de son explicité.
3. Une connaissance explicite est apprise et son apprentissage suppose d'avoir précédemment acquis un certain bagage (classiquement on dirait d'avoir acquis tout un lot de connaissances tacites).
4. Une expression n'est explicite que pour une personne, dans un contexte donné (*i.e.* dans des de bonnes conditions de communication).

Une fois ces restrictions faites, nous pouvons reconnaître qu'il n'y a finalement pas de fracture entre la connaissance explicite et la connaissance tacite. La connaissance explicite a une forme similaire à la connaissance tacite. Le fait qu'une connaissance puisse être plus explicite qu'une autre dépend des mêmes critères, des mêmes mécanismes pour lesquels une connaissance sera moins tacite qu'une autre.

Par ailleurs, toute métaphore mise à part, ce n'est pas la connaissance qui est tacite ou explicite, exprimée ou transmise. Admettre cela ne nous empêche pas de pouvoir souscrire à l'idée de Polanyi selon laquelle « nous savons plus que ce que nous pouvons dire ». Seulement « ce que nous pouvons dire » est seulement un moyen d'accéder à cette connaissance. Par conséquent, l'explicité est une caractéristique qui nous permet d'expliquer comment des expressions peuvent plus ou moins bien conduire aux développements de connaissances spécifiques relatives à des activités déterminées. L'opposition tacite/explicite comme deux genres de connaissances opposées ne peut par conséquent plus tenir. « Ce que nous pouvons dire » est simplement plus ou moins suggestif, plus ou moins facile ou difficile à dire, en fonction, au moins, des quatre conditions que nous avons relevées. Mais « ce que nous pouvons dire » n'est jamais instantanément et explicitement de la connaissance.

Sur la théorisation de la pratique

Théoriser, suppose toujours un langage, ou plus généralement un objet extérieur que l'on modifie (c'est ce que l'on appelle « l'inscription ») dans le

but d'obtenir une forme stable et affordante²⁷, c'est-à-dire qui, dans son interaction avec un individu, suggère d'adopter un cadre d'observation. Si cette inscription a bien une forme, une structure, et découle d'un processus rationnel, organisé et articulé en direction d'un but précis, ce qu'elle dit de son objet n'est pas l'objet lui-même. Dit autrement, l'explicitation n'est pas la transposition d'un contenu de la chose observée vers la théorie.

En revanche, une interaction avec une forme stable peut suggérer à un individu de s'installer dans un certain cadre d'observation où les objets et les actions (mentales ou physiques) sur ces objets prennent un sens particulier²⁸. Pour donner un exemple, lorsque nous sommes en train de lire un texte, nous oublions que nous observons des lettres et que nous les associons. Notre lecture est focalisée sur des mots qui font sens et qui s'entrechoquent dans une représentation. Cette lecture nous suggère que nous sommes en train de parler de *choses* comme les connaissances tacites, des vélos, des tours Eiffel et des compétences sur lesquelles nous appliquons mentalement des actions. Cette relation que nous tissons avec la forme théorique, ici le langage verbal, n'implique pas que nous ayons sauté du niveau des lettres à celui du *sens* – ceci est un saut matérialiste ; le sens est partie prenante de l'activité de lecture et en continuité avec le pouvoir affordant des lettres. Il est donc certainement plus juste de penser de la manière suivante : nous entretenons un certain rapport avec les lettres et les mots, les lettres et les mots ont, en fonction de notre apprentissage et de notre entraînement, différents pouvoirs d'affordance. Ce pouvoir d'affordance est la capacité des mots, dans une situation et dans une interaction particulières, à nous suggérer un cadre d'observation, à nous installer dans une représentation, à nous entraîner à penser ceci ou cela. Les mots sont indicatifs et suggestifs et tournés vers l'individu, ils nous présentent des mondes métaphoriques de structures dans lesquels on peut se déplacer par la pensée, dans lesquelles nos actions sont spécifiées.

Maintenant, mesurer l'explicite dans cette interaction, c'est par exemple déterminer la rapidité avec laquelle notre contact avec ces formes se fait, ou encore la rapidité avec laquelle nous pouvons, suivant ces mots, construire des raisonnements. Par exemple, si nous disons « la tour Eiffel fait 324 mètres de haut », avons-nous développé (ou suggéré à un individu) en le disant une connaissance ? Oui : nous avons associé à un objet une dimension. Et nous pouvons de la même manière associer des expressions suggestives à la connaissance – pourtant supposée tacite – « faire du vélo ». Pourquoi l'apprentissage du vélo reste plus compliqué que le fait d'associer une dimension à la tour Eiffel ? Parce que la conduite de vélo demande d'apprendre des compétences qui seront plus longues et plus difficile à développer (cf. 6.4).

27. cf. l'annexe ?? sur les « formes stables ».

28. cf. Sur ce point Ch.4.2, (Knorr-Cetina, 2001), ainsi que la notion de « focal awareness » chez Polanyi (Polanyi, 1967, pp.55-59).

Mais, en supposant que nous avons déjà acquis ces compétences (de la même manière que nous pourrions déjà avoir acquis la compétence de faire des associations métriques), si une personne venait à nous demander : « savez-vous faire du tandem ? », et qu'il nous expliquait à quoi correspond cette activité, nous pourrions dans ce cas avoir aussi rapidement acquis la connaissance de la conduite de tandem que la connaissance du fait que la tour Eiffel fait 324 mètres de haut.

La théorie propose des relations de cette sorte. Elle indique comment lier nos expériences, nos compétences, entre-elles de manière à nous donner un certain accès aux choses. Elle nous apprend par exemple à privilégier un aspect spécifique de notre physiologie et à le développer. Mais qu'elle ne puisse jamais nous dire ce que sont fondamentalement ces connaissances physiologiques, au sens du matériellement transférable ou du formellement équivalent, n'est pas un défaut de théorie puisque rien ne peut nous permettre d'effectuer ce genre de transfert ou d'équivalence. La théorie spécifie seulement la connaissance de – au sens de l'activité de – ce qu'est « faire du vélo » ; elle peut nous dire comment – par quelle voie – nous pouvons développer dans ce cadre la disposition correspondante. De la même manière, pour les connaissances explicites, si nous voulons savoir ce que veut dire la phrase « la tour Eiffel fait 324 mètres », on nous donnera d'abord des exercices pour manier la métrique, puis on nous montrera la tour Eiffel. La phrase n'est alors explicite que parce qu'elle est capable de mobiliser tous ces acquis et de nous diriger ensuite vers une préhension de cette chose qui prend son sens grâce aux acquis.

Pour conclure, nous espérons avoir fourni des arguments convaincants pour suggérer qu'une théorie de la pratique n'est pas une explicitation au sens matérialiste du terme. Mais la théorie est autant une explicitation que ce que l'on tient habituellement pour explicite : comme tout type d'explicitation, elle est un objet qui permet de donner un accès à la pratique, de la rendre intelligible. En destituant la théorie de son statut de connaissance explicite de la pratique et en la requalifiant comme moyen de parvenir à une compréhension, ou plus généralement comme un saisissement, nous venons de neutraliser les inquiétudes des positions anti-théoriques vis-à-vis de la pratique : il n'y a rien de dramatique à ce que la théorie ne puisse pas capter substantiellement la pratique, d'une part ce n'est pas son rôle et, d'autre part, elle a d'autres moyens de nous en suggérer des accès.

Chapitre 7

Étude de cas n° 2 : Analyse de la pratique de théorisation de Maxwell dans *On Physical Lines of Forces* (1861-1862)

Plan du chapitre

Introduction	346
7.1 Le cas	349
7.1.1 Bref rappel historique	349
7.1.2 Le modèle des tourbillons moléculaires	353
7.2 La controverse	361
7.2.1 Origine de la controverse	362
7.2.2 La controverse, oppositions d'interprétation	364
7.2.3 Récapitulatif	373
7.3 Recaractérisation de la controverse	375
7.3.1 Le cadre d'observation	376
7.3.2 L'article scientifique et le processus effectif de découverte	386
7.3.3 Le cadre d'observation du modèle des tourbillons moléculaires et l'identification de la lumière à un phénomène électromagnétique	397
Conclusion	404

Introduction

Avec ce dernier chapitre, notre objectif est de montrer que le domaine de la pratique, qui est habituellement conçu dans le tournant pratique comme une réalité concrète et univoque, peut être analysé selon plusieurs perspectives qui peuvent éclairer différents aspects d'une situation donnée. Aussi, adopter une position *en pratique* ne permet pas en soi de recouvrir la réalité de l'action, de retrouver ce que les agents ont *effectivement fait*, par opposition à une reconstruction rétrospective idéale, et nécessairement inexacte car sélective. Une analyse *en pratique* opère également des sélections dans la mesure où les théoriciens adoptent des cadres d'observation spécifiques pour rendre compte des actions effectuées par les individus.

Ce présupposé de la réalité effective de l'action est particulièrement visible dans certaines études de l'activité scientifique, qui ont en cela une affinité avec les thèses avancées par les auteurs du tournant pratique. L'étude des processus scientifiques – expérimentation, théorisation – est en effet un terrain où l'opposition entre les reconstructions rétrospectives et les différents aspects de la pratique peuvent être assez distinctement mis en évidence¹. Sur le cas de la théorisation, par exemple, plusieurs auteurs associés au tournant pratique ont avancé que l'étude des théories scientifiques ne devait pas seulement être menée de manière abstraite, c'est-à-dire en s'intéressant seulement aux formalismes et à la façon dont les raisonnements déployés à l'intérieur de ces formalismes sont justifiés et peuvent permettre d'obtenir de nouveaux résultats ou de dégager de nouvelles prédictions. Selon ces auteurs, les théories doivent avant tout être rapportées aux pratiques qui ont mené à leur élaboration, et à la façon dont elles sont récupérées et utilisées par les scientifiques dans des situations spécifiques pour être comprises. Des aspects tacites sont aussi mis en jeu dans la construction et l'utilisation de ces théories ; la manière dont elles sont manipulées et les outils particuliers que les scientifiques ont utilisés pour les formuler doivent être pris en compte afin d'obtenir une image plus précise et mieux détaillée – ces auteurs diraient « plus réelle » – des processus de théorisation en sciences. Comme le remarque à ce propos Rouse :

« An important complement to the rediscovery of experimental practices has been to recognize that theorizing is also misconstrued as the development of static representational structures. Scientific theory is better understood in terms of theoretical practices of modeling particular situations or domains ; articulating, extending, and reconciling those models and their constituent concepts and techniques ; and connecting theoretical models to experimental systems, rather than in the classical sense of *theoria*

1. Cf. pour plus de détails annexe l'annexe E sur le tournant pratique dans les études sur les sciences.

(...). » (Rouse, 2002, p.163)

Le processus de théorisation de Maxwell dans son article *On Physical Lines of Forces* que nous allons étudier constitue à cet égard un exemple intéressant. Pour commencer, de nombreuses études se sont déjà penchées sur cet épisode important de l'histoire des sciences où ont été formulées les premières lois de l'électrodynamique. Il fournit par conséquent un cas d'étude relativement riche pour une analyse en pratique qui ne cherche pas à apporter un nouvel éclairage ou de nouveaux éléments qui auraient pu échapper aux historiens, mais qui s'intéresse justement à pouvoir caractériser ce qui a été *effectivement fait* à partir de ces éléments et de ces sources existantes.

Mais ce qui est encore plus attrayant pour nous avec ce cas est que, malgré sa richesse en termes de sources disponibles et de commentaires réalisés, il reste encore des conflits d'interprétation profonds à propos du processus de théorisation effectivement suivi par Maxwell. Ces dissensions portent, entre autres, sur un des aspects de son travail, à savoir l'utilisation d'un outil théorique – le « modèle des tourbillons moléculaires » et son rôle dans l'obtention des différents résultats dégagés par Maxwell dans son article. Aussi, nous possédons, avec ce cas d'étude, un exemple intéressant où différents auteurs s'opposent sur la compréhension de la pratique effective mise en œuvre par un individu. Ces auteurs s'intéressent pourtant à un même individu, en disposant des mêmes sources et des mêmes résultats. Pourtant, ils atteignent des conclusions opposées en ce qui concerne la pratique de cet individu – en l'occurrence a-t-il, ou non, utilisé son modèle des tourbillons moléculaires pour parvenir à ses résultats ? Il ne s'agit donc pas d'établir une vérité factuelle (le résultat est-il là ou non ?), mais de comprendre comment Maxwell est parvenu à ce résultat, et de savoir si nous pouvons trouver une unique description, s'appuyant sur la réalité de l'action, pour expliquer comment il a abouti à ce résultat.

A travers l'analyse de la controverse entourant ce processus de théorisation de Maxwell dans *On Physical Lines of Forces*, nous souhaitons retrouver certaines de nos conclusions des chapitres précédents, en suggérant que ce processus de théorisation peut être conceptualisé de différentes manières, selon différents cadres d'observation. Par conséquent, nous montrerons également à l'inverse qu'il n'existe pas un compte rendu unique de ce que Maxwell a *effectivement fait*.

Le principe de notre démonstration

Comme nous l'avons signalé, nous pouvons trouver dans la littérature historique plusieurs interprétations discordantes à propos du processus de théorisation de Maxwell dans son article *On Physical Lines of Forces*. Nous nous représenterons ces lectures contradictoires comme des positions figurant le contour d'une *controverse* (7.2). Notre objectif sera de pouvoir éclairer cette controverse en prolongeant nos réflexions sur l'« action concrète » (chapitre

3) et les cadres d'observation de l'action (chapitre 4). Plus spécifiquement, nous chercherons à montrer que, contrairement à ce qui est sous-entendu chez la plupart des historiens auxquels nous allons nous référer, il n'existe pas *une* pratique, *une* activité, *un* niveau de l'action ou *une* suite d'actions concrètes à partir desquels nous pourrions espérer sortir de la controverse en trouvant ce que Maxwell a effectivement fait. L'utilisation du modèle des tourbillons moléculaires par Maxwell peut, en effet, être évaluée selon plusieurs cadres d'observation. Aussi, la réponse à la question : « le modèle a-t-il joué un rôle dans la détermination des résultats ? » peut obtenir des réponses différentes selon les cadres considérés.

Pour mettre en évidence ces divergences, nous nous concentrerons uniquement sur l'opposition entre deux auteurs qui, à notre sens, représente bien le spectre des différentes positions qui ont été adoptées vis-à-vis de cette question : celle entre Chalmers et Nersessian. Chalmers défend que le modèle des tourbillons moléculaires n'a eu aucun rôle déterminant dans l'obtention des différents résultats qui apparaissent dans les quatre parties de *Physical lines*, et Nersessian suggère à l'inverse que c'est grâce au modèle que Maxwell a pu parvenir à ces résultats. En recaractérisant la controverse, notamment à partir de notre outil des « cadres d'observation », nous avancerons que les positions défendues par Nersessian et Chalmers ne peuvent pas être directement opposées : leurs conceptions de l'action dépendent, et doivent être évaluées, à partir des cadres spécifiques qu'ils adoptent (7.3). Cependant, nous serons en mesure d'apporter dans cette dernière section des réponses à propos du rôle heuristique du modèle relativement, d'une part, aux choix des cadres d'observation effectués par Chalmers et Nersessian, et, d'autre part, à ce que les cadres d'observations qu'ils ont adoptés permettent de conclure.

Avant d'entrer dans la présentation et la discussion de cette controverse, nous proposerons un bref rappel historique sur la place que tient l'article *Physical lines*, et plus généralement l'ensemble des travaux de Maxwell, dans l'histoire de l'électrodynamique. Nous apporterons également quelques précisions sur l'introduction du modèle de tourbillons moléculaires dans *Physical lines* et sur les résultats obtenus par Maxwell dans cet article (7.1).

7.1 Le cas : le modèle des tourbillons moléculaires

7.1.1 Bref rappel historique

Notre étude de cas se concentre sur un épisode de l'histoire de la physique : le processus de théorisation de James Clerk Maxwell (1831-1879) dans son article *On Physical Lines of Forces* (1861-1862). L'essentiel de ses travaux sur l'électromagnétisme recouvre trois articles, *On Faraday's lines of forces* (1856) qui développe mathématiquement, suivant Thomson, le concept de « champ » de Faraday en rapprochant ses lignes de forces magnétiques aux lignes de courant grâce à une analogie de l'écoulement d'un fluide incompressible ; *On Physical Lines of Forces* (1861-1862), qui propose une représentation mécanique, illustrée par un modèle, de l'ensemble des phénomènes électromagnétiques connus de Maxwell ; et enfin *A Dynamical Theory of the Electromagnetic Field* (1865), qui devait développer de manière plus abstraite – *i.e.* sans devoir expliciter le modèle mécanique sous-jacent – les équations et les hypothèses de son précédent article, en particulier l'identification de la lumière comme un phénomène électromagnétique. Son dernier travail sur l'électromagnétisme fut le monumental *Treatise on Electricity and Magnetism* (1873) qui devait rassembler en un ensemble théorique cohérent et systématique ses conceptions sur l'électromagnétisme, où le concept de « champ » reprenait un rôle primordial².

A Les débuts de l'électromagnétisme

Les recherches en électromagnétisme prennent leur essor au milieu du XIX^e siècle. Encore au début du XIX^e siècle, les phénomènes électriques et magnétiques couvraient deux champs de recherches séparés. En 1820, Hans Christian Ørsted, physicien et chimiste danois, publia les résultats d'une expérience qui exhibait un lien surprenant entre ces deux phénoménologies. Il montra qu'un courant électrique, produit par une pile de Volta, pouvait avoir une action sur l'aiguille aimantée d'une boussole, indiquant une interaction entre les phénomènes électriques et magnétiques. Cette expérience ouvrit la voie à un nouveau domaine de recherche : l'« électromagnétisme ».

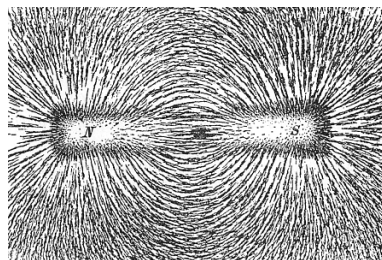
Guidé par cette analogie, Ampère s'appliqua frénétiquement cette même année à mathématiser cette découverte. Il ramena les phénomènes magnétiques à des phénomènes électriques en traduisant les interactions aimants-courants en des interactions plus fondamentales courants-courants. L'étape

2. (Maxwell, 1864), (Maxwell, 1861-1862), (Maxwell, 1865) et (Maxwell, 1881). Pour un aperçu détaillé de l'histoire de l'électromagnétisme on consultera (Darrigol, 2000) ainsi que (Darrigol, 2005) focalisé sur les équations de Maxwell. Enfin on trouvera dans l'ouvrage de Siegel (2002) une longue étude entièrement consacrée à l'article *Physical lines*. Cf. en particulier (Wise, 1982) qui a inventorié de manière relativement complète la littérature des études maxwelliennes. Cf. (Maxwell, 1990-2002) qui regroupe l'ensemble des publications et de la correspondance scientifique de Maxwell. Cf. enfin (Siegel, 2002, appendix 1) pour les fragments des brouillons de Maxwell sur *Physical lines*.

culminante de cette conceptualisation théorique fut la formulation d'une équation qui exprimait l'action mutuelle de deux éléments de courant voltaïque.

Hors des théories mathématiques que l'on qualifie alors de « continentales », et qui se caractérisaient par une forte déférence aux conceptions newtoniennes où les actions des entités physiques se produisaient à *distance*³, le physicien britannique Faraday avait une autre approche des phénomènes électromagnétiques. Suivant une voie plus phénoménologique et expérimentale, il explora en détail la géométrie des forces entre un aimant et un fil parcouru par un courant électrique. Il démontra ainsi en 1821 l'effet de « rotation électromagnétique » : l'action de l'aimant produisant la rotation circulaire du fil électrique traversé par un courant. Dix ans plus tard, en 1831, toujours de manière expérimentale, il découvrit l'existence de l'induction électromagnétique (la production d'un courant induit par une aimantation variable). Dans son imagerie physique, Faraday concevait l'induction en termes du franchissement de lignes de forces magnétiques par le circuit où s'établissait la force électromotrice. En jetant de la limaille de fer à proximité d'un aimant, Faraday exhibait, en examinant sa répartition, des « lignes de force » tangentes à l'action magnétique de l'aimant (cf. schéma 7.1)⁴.

FIGURE 7.1 – Lignes de forces suggérées par la limaille de fer projetée à proximité d'un aimant



Il restait néanmoins prudent quant à la nature ontologique de ces lignes de forces. Si elles permettaient bien de rendre compte de l'électricité par une action de proche-en-proche s'effectuant sous la forme d'une tension le long des lignes de force, et de s'éloigner par conséquent de la conception continentale de l'action à distance, Faraday préférait s'abstenir de formuler des hypothèses quant à la nature physique de ses observations empiriques. On peut probablement voir ici une prédisposition pour une conception dy-

3. Une action à distance est une action qui impacte un objet physique sans que celui-ci soit physiquement touché par, ou en contact mécanique avec, un autre objet physique. La représentation de la force newtonnienne est typiquement une action à distance.

4. C'est dans cet esprit que Faraday en vint à proposer le concept de « champ » qui représentait alors, loin de notre concept moderne, une région dans un espace où s'exerce l'action magnétique.

namique des phénomènes physiques qui se contentait d'interpréter les objets physiques seulement au travers de forces et d'actions potentielles, sans avoir besoin de préciser la mécanique physique sous-jacente ou de rendre compte de l'existence d'une matière physique support de ces forces et de ces actions⁵.

Une dizaine d'années avant les premiers travaux de Maxwell, Thomson s'ingénia à montrer une connexion possible entre les théories électriques continentales et les conceptions de Faraday. Il remarqua que le traitement mathématique, à la Poisson, de l'électrostatique, était formellement similaire à la façon dont Fourier avait de traiter les flux de chaleur. Guidé par cette analogie, il développa un formalisme mathématique qui permettait de rendre compte des conceptions de Faraday sur les lignes de force. L'intérêt de l'approche de Thomson relativement aux travaux ultérieurs de Maxwell fut, d'une part, de montrer que les lignes de forces de Faraday pouvaient être mathématisées et, d'autre part, de démontrer la fécondité méthodologique de l'utilisation des analogies en physique et de l'emploi des modèles mécaniques. Il commença en quelque sorte le travail que Maxwell poursuivit quelques années plus tard.

B Les contributions de Maxwell

Suivant les pas de Thomson et conformément à son éducation dans le domaine des sciences physiques aux universités d'Edimbourg et de Cambridge⁶, Maxwell était porté à interpréter les phénomènes physiques selon une imagerie mécanique. Plus que cela, il empruntait, comme l'avait fait Thomson avant lui, les représentations mécaniques d'un domaine physique pour l'appliquer, par analogie, à un autre domaine. Dans son premier article sur l'électromagnétisme, *On Faraday's Lines of Forces* (1854), il s'efforça de montrer que la conception des lignes de force de Faraday pouvait subir une formulation mathématique en poussant plus loin les premières conceptions de Thomson. En ayant recours à une analogie avec la mécanique des fluides, il fut capable dans la première partie de son article d'identifier l'intensité et la direction d'une ligne de force en un point au flux d'un fluide incompressible. Dans la deuxième partie, il donna une expression mathématique de la notion d'état électrotonique de Faraday. Mais Maxwell n'était pas entièrement satisfait des points encore obscurs de sa théorie (il n'avait pas été capable de rendre compte à partir de son analogie des connexions entre les champs électriques, les champs magnétiques et les courants électriques) et de la trop grande hétérogénéité de ses sources conceptuelles pour expliquer les phénomènes dont il se proposait de rendre compte : il s'appuyait aussi bien

5. Faraday défendit finalement en 1850 l'existence physique des lignes de forces dans son article « Du caractère physique des lignes de force magnétique » Cf. (Darrigol, 2005, p.16-20).

6. Sur l'éducation scientifique de Maxwell, cf. (Campbell et Garnett, 1884), (Everitt, 1975), (Harman, 1985), (Siegel, 2002) et (Warwick, 2003).

sur les idées de Faraday, que sur les théories continentales et les analogies mécaniques.

En 1861 et 1862, Maxwell proposa dans son article *On Physical Lines of Forces*, divisé en quatre parties, une interprétation de l'ensemble des phénomènes électriques et magnétiques fondés sur un modèle mécanique. Dans un premier temps, Maxwell publia les parties I et II où il développe le modèle des « tourbillons moléculaires », support mécanique de son interprétation à partir duquel en développant progressivement des contraintes spécifiques, il fut capable de retrouver les équations de son article précédent. Les parties III et IV, publiées six mois plus tard (en 1862) devaient permettre d'étendre sa théorie aux phénomènes de l'électrostatique. Mais Maxwell alla plus loin encore dans cet article : il remarqua que le comportement de son modèle mécanique pouvait éventuellement permettre de comprendre la lumière, domaine jusqu'alors étudié indépendamment de l'électricité et du magnétisme, comme un phénomène électromagnétique.

Ce qui n'était qu'une intuition dans *On Physical Lines of Forces* fut analysé plus en profondeur dans *A Dynamical Theory of the Electromagnetic Field*. Dans cet article de 1865, Maxwell simplifia les équations qu'il avait obtenues dans *Physical lines*, et s'attela à l'identification mathématique de la lumière comme un phénomène électromagnétique. Ce faisant, il abandonna progressivement son modèle mécanique pour une théorie dynamique des champs électromagnétiques, c'est-à-dire une théorie qui, bien qu'elle demeurait d'inspiration mécanique dans sa conception générale des phénomènes physiques, dispensait cependant de formuler des hypothèses sur la nature des objets physiques étudiés. Par l'utilisation du formalisme lagrangien, Maxwell pouvait ainsi se détacher du modèle mécanique explicite des tourbillons moléculaires pour étudier plus globalement les champs en termes énergétiques, comme des portions de l'espace, captant, transmettant et échangeant de l'énergie.

Enfin en 1873 il publia son *Traité* qui rassemblait en un tout cohérent l'ensemble de ses conceptions sur l'électromagnétisme. Nous n'aurons pas le loisir de développer ici la teneur des innovations présentes dans ce dernier volume, nous nous contenterons simplement d'indiquer qu'il était construit sur la notion fondamentale de champ sur laquelle pouvait se dériver les concepts de charge électrique, de courant ainsi que la théorie électromagnétique de la lumière⁷.

C Les équations de Maxwell et leur répercussions

Accélérons cette histoire : en 1887, Hertz découvrit expérimentalement l'existence des ondes électromagnétiques, ce qui venait confirmer les théories

7. Pour un compte rendu plus détaillé des avancées du *Traité*, cf. (Darrigol, 2000, pp. 166-172) ainsi que l'introduction d'Harman à (Maxwell, 1990-2002).

de Maxwell. Le champ électromagnétique acquérait, avec Hertz, une réalité physique concrète. Lorentz, cherchant à développer les conséquences de l'électrodynamique de Maxwell sur le plan de l'interaction des champs avec la matière, produisit une version des équations de Maxwell novatrice mais en rupture complète avec les conceptions originales de ce dernier puisque introduisant une autonomie ontologique des charges par rapport aux champs. Ces équations dites de Maxwell-Lorentz ont préparé la voie à l'avènement de la relativité. Par l'analyse de l'électrodynamique des corps en mouvement, nous en sommes venus à une élimination progressive, jusqu'à ce qu'elle soit totale chez Einstein, de l'*éther*, sorte de milieu mécanique indétectable mais dont les configurations produisaient des effets visibles dans la théorie maxwellienne.

L'émergence de l'électrodynamique a par conséquent entraîné des changements radicaux dans le domaine de la physique et préparé les cadres conceptuels de la physique du XXe siècle (la relativité et la théorie quantique). Elle a permis notamment d'établir les notions de « champ » et de « charge » comme objets d'analyses fondamentaux, à la base de toute physique, et de glisser vers des modèles d'interprétations qui s'éloignaient progressivement des conceptions newtoniennes.

7.1.2 Le modèle des tourbillons moléculaires

Nous allons présenter le modèle des tourbillons moléculaires (*molecular vortices*) en quatre temps. Nous nous concentrerons d'abord sur les parties I (A) et II (B) de son article, publiées en avril et mars 1861, dans lesquelles Maxwell se propose, à l'appui de son modèle mécanique, de « connecter les phénomènes de l'induction magnétique avec ceux de l'électromagnétique et ceux des courants induits ». Ce modèle mécanique est censé représenter les « tensions » ou les « mouvements » le long d'un *milieu*, l'éther. Celui-ci est conçu comme une sorte de substance remplissant l'espace, une substance dont les états mécaniques locaux produisent les phénomènes physiques étudiés par Maxwell. L'éther remplit la fonction de support mécanique des actions physiques. Nous étudierons donc dans un premier temps le compte rendu des phénomènes électromagnétiques selon cette mécanique de l'éther.

Nous nous intéresserons ensuite à la partie III de *Physical lines*, publiée en janvier 1862, six mois après les deux premières parties. L'objectif de la partie III était de pouvoir étendre le modèle des tourbillons moléculaires à l'électrostatique, en donnant notamment une signification à la notion de charge selon la nouvelle théorie obtenue. C'est dans la partie III que nous trouvons à la fois l'introduction de la notion de courant de déplacement et l'identification de la lumière comme un phénomène électromagnétique. Nous expliquerons tour à tour l'obtention de ces deux résultats (C et D)⁸.

8. L'article *Physical lines* contient une quatrième partie dans laquelle Maxwell applique la théorie des tourbillons moléculaires à « l'action du magnétisme sur la lumière polarisée »

A *Physical lines*, Partie I : les tourbillons

Maxwell s'étant montré insatisfait des théories continentales de l'action à distance pour expliquer les phénomènes magnétiques, il suggéra à l'ouverture de *Physical lines* qu'une autre voie d'interprétation était possible en se reportant à l'idée d'un milieu mécanique qui, par son action ou ses états, doit pouvoir rendre compte des phénomènes observés le long des lignes de forces.

« My object in this paper is to clear the way for speculation in this direction, by investigating the mechanical results of certain states of tension and motion in a medium, and comparing these with the observed phenomena of magnetism and electricity. (...) »

[Maxwell rappelle à ce moment ses résultats précédemment obtenus dans *Faraday's Lines of Forces*. Il poursuit ensuite :]

« In the same paper I have found the geometrical significance of the "Electrotonic State," and have shown how to deduce the mathematical relations between the electrotonic state, magnetism, electric currents, and the electromotive force, using mechanical illustrations to assist the imagination, but not to account for the phenomena. I propose now to examine magnetic phenomena from a mechanical point of view, and to determine what tensions in, or motions of, a medium are capable of producing the mechanical phenomena observed. If, by the same hypothesis, we can connect the phenomena of magnetic attraction with electromagnetic phenomena and with those of induced currents, we shall have found a theory which, if not true, can only be proved to be erroneous by experiments which will greatly enlarge our knowledge of this part of physics. » (Maxwell, 1861-1862, pp.161-162)

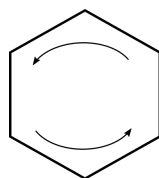
Après avoir établi son programme, Maxwell se lança dans la description de son modèle mécanique, à partir des contraintes qu'il lui applique, en s'appuyant sur un travail antérieur de Thomson⁹. Son but était de représenter, selon l'intuition de Faraday, les actions d'attraction et de répulsion des pôles magnétiques manifestées par les lignes de force comme des tensions dans un milieu, et en prenant en compte le fait que le champ magnétique peut avoir un effet rotatoire sur le plan de polarisation de la lumière passant à travers ce champ (l'effet Faraday). Maxwell était conduit à penser que ce champ magnétique pouvait être associé à un mouvement rotatoire qui affectait l'éther

(Maxwell, 1861-1862, p. 85). Cette partie étant généralement exclue de la controverse que nous étudions, il ne nous a pas semblé nécessaire de nous y attarder.

9. (Maxwell, 1861-1862, pp. 163-165). Thomson suggérait dans un article de 1847 que la rotation du plan de polarisation de la lumière passant par un champ magnétique devait impliquer qu'il existait une sorte de mouvement rotatoire dans ce champ. Maxwell rendra compte de cet effet à partir de son modèle mécanique à la partie IV de *Physical lines*.

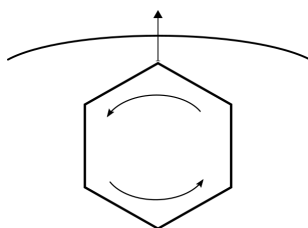
et dont la géométrie locale correspondait au sens et à l'intensité du champ ; il pouvait être modélisé par des sphères en rotation (cf. schéma 7.2).

FIGURE 7.2 – Tourbillon moléculaire



Maxwell supposa que l'action des tourbillons le long des lignes de force devait produire, par la force centrifuge, une pression dans une direction perpendiculaire aux lignes de forces (cf. schéma 7.3).

FIGURE 7.3 – Effet de la rotation d'un tourbillon sur un ligne de force



En utilisant les résultats de la mécanique des milieux continus, Maxwell fut bien en mesure de vérifier qu'on pouvait retrouver les expressions des phénomènes d'attraction et de répulsion magnétique avec le système de tensions résultant des tourbillons.

B *Physical lines, Partie II : introduction des particules (idle wheels)*

Avec sa partie I, Maxwell venait de rendre compte du champ magnétique à l'aide de son modèle des tourbillons moléculaires. Il avait par conséquent répondu à sa question « les lignes de force peuvent-elles être expliquées en termes d'une mécanique de l'éther sous-jacente ? » par l'affirmative : « les lignes de force indiquent la direction de la *pression minimum* à chaque points du milieu »¹⁰.

Maxwell chercha ensuite à répondre à une autre question : « quelle est la cause mécanique de ces différences de pression dans les différentes directions ? », il voulait ainsi expliquer quelles étaient les forces qui poussaient le milieu à se mouvoir dans la direction suggérée par son modèle, et par quel mécanisme les tourbillons venaient à tourner sur eux-mêmes.

10. (Maxwell, 1861-1862, p. 282).

A partir de ces questions, Maxwell proposa de prendre en compte la relation de ces tourbillons avec le courant électrique. Sachant que les lignes de forces étaient affectées par le courant électrique, et sachant la distribution de ces lignes en fonction d'un courant, il en vint à se demander à quoi pourrait correspondre le courant électrique dans son modèle des tourbillons moléculaires.

Arrivé à ce point Maxwell ajouta un ingrédient supplémentaire pour relier les phénomènes électriques à son modèle : les particules. Ces particules étaient introduites pour rendre, selon Maxwell, son modèle mécanique plus « cohérent » avec la façon dont il se le représentait, c'est-à-dire proche des mécanismes étudiés par les ingénieurs :

« I have found great difficulty in conceiving of the existence of vortices in a medium, side by side, revolving in the same direction about parallel axes. The contiguous portions of consecutive vortices must be moving in opposite directions ; and it is difficult to understand how the motion of one part of the medium can coexist with, and even produce, an opposite motion of a part in contact with it. The only conception which has at all aided me in conceiving of this kind of motion is that of the vortices being separated by a layer of particles, revolving each on its own axis in the opposite direction to that of the vortices, so that the contiguous surfaces of the particles and of the vortices have the same motion. In mechanism, then two wheels are intended to revolve in the same direction, a wheel is placed between them so as to be in gear with both, and this wheel is called an "idle wheel." The hypothesis about the vortices which I have to suggest is that a layer of particles, acting as idle wheels, is interposed between each vortex and the next, so that each vortex has a tendency to make the neighbouring vortices revolve in the same direction with itself. » (Maxwell, 1861-1862, p.283)

Pour résumer, Maxwell indique ici que son modèle initial présentait une difficulté : si deux tourbillons tournaient côte à côte, ce devrait être dans des directions opposées et non dans la même direction (cf. schéma 7.2).

Pour remédier à ce problème de représentation, il introduisit une couche de petites particules entre les tourbillons, leur permettant ainsi de tourner dans la même direction (cf. schéma 7.5).

Maxwell s'intéressa ensuite au cas où deux tourbillons voisins ne tournaient pas à la même vitesse. Ceci impliquait un « chassément » des particules (cf. schéma 7.6).

A partir de ce mécanisme cinématique, Maxwell obtint son modèle complet des tourbillons moléculaires (cf. schéma 7.7¹¹).

11. Le schéma 7.7 est la seule représentation graphique qui apparaît dans l'article de Maxwell.

FIGURE 7.4 – Deux tourbillons en contact doivent tourner dans le sens inverse

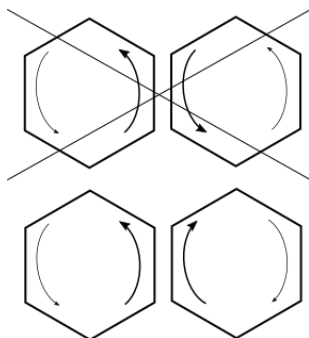
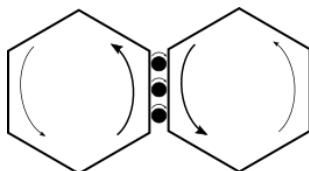


FIGURE 7.5 – Introduction des particules



Maxwell remarqua que l'expression analytique de ce chassement était conforme à la phénoménologie électromagnétique si on l'identifiait avec la densité d'un courant électrique J satisfaisant la loi d'Ampère :

$$J = \text{rot}H \quad (7.1)$$

Comme d'autre part l'action tangente ($-E$) des particules sur les tourbillons entraînait réciproquement leur rotation, cela permettait de rendre compte de la relation entre la force électromotrice E et la variation dans le temps des champs magnétiques suivant l'équation :

$$\text{rot}E = -\mu \frac{dH}{dt} \quad (7.2)$$

Maxwell venait donc de prouver qu'il était possible d'interpréter les phénomènes électromagnétiques sur la base d'un modèle mécanique.

C *Physical lines*, Partie III : le courant de déplacement

Quelques mois plus tard, Maxwell eut l'idée d'étendre son modèle mécanique des tourbillons moléculaires pour y intégrer les phénomènes de l'électrostatique. Pour y parvenir, Maxwell ajouta de nouvelles contraintes à son modèle mécanique. Il proposa de prendre en compte la déformation élastique des tourbillons en contact avec les particules. L'action tangente des particules sur les tourbillons devait produire une déformation de ces tourbillons

FIGURE 7.6 – Chassement des particules

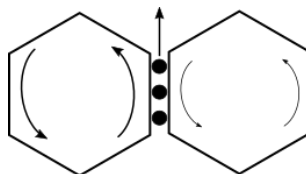
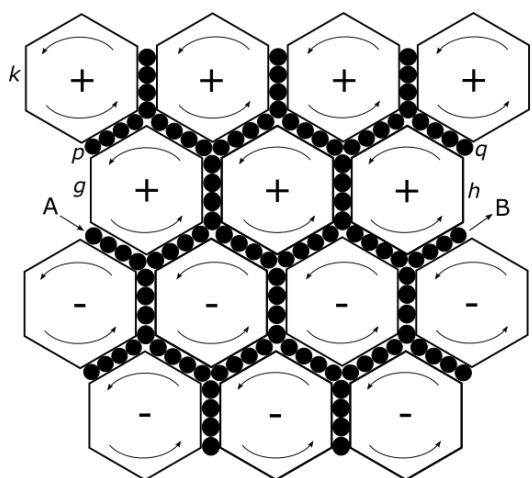


FIGURE 7.7 – Modèles des tourbillons moléculaires



de telle sorte qu'elle puisse représenter la polarisation des molécules dans un diélectrique (cf. schéma 7.8)¹².

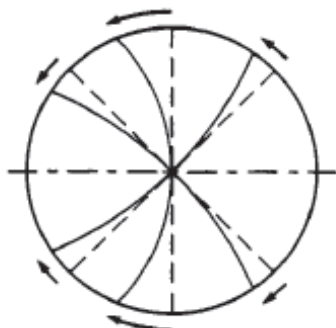
Par ces déformations des tourbillons, et par réaction réciproque, les particules au contact des tourbillons devaient se *déplacer* dans le sens opposé. Ce déplacement, rendu par la relation $\delta = -\varepsilon E$, est décrit par Maxwell de la façon suivante :

« In a dielectric under induction, we may conceive that the electricity in each molecule is so displaced that one side is rendered positively, and the other negatively electrical, but that the electricity remains entirely connected with the molecule, and does not pass from one molecule to another.

The effect of this action on the whole dielectric mass is to produce a general displacement of the electricity in a certain direction. This displacement does not amount to a current, because when it has attained a certain value it remains constant, but it is the commencement of a current, and its variations constitute

12. Un diélectrique est un isolant. La polarisation diélectrique est l'état dans lequel se trouve une molécule d'un diélectrique dont les extrémités se retrouvent chargées positivement d'un côté et négativement de l'autre.

FIGURE 7.8 – Déformation des tourbillons



currents in the positive or negative direction, according as the displacement is increasing or diminishing. » (Maxwell, 1861-1862, p.14)

La densité totale du courant J dans le modèle mécanique, représentée par le chassement des particules additionné du courant de déplacement, est donc exprimée selon l'équation :

$$J = \text{rot}H + \frac{d\delta}{dt} \quad (7.3)$$

En prenant cette expression du courant total et en la combinant avec l'équation de continuité :

$$\text{div}J = -\frac{d}{dt}e \quad (7.4)$$

Maxwell obtient la relation entre la densité de charge e et le déplacement dans le diélectrique. En effet, la divergence du courant J est :

$$\text{div}J = \frac{d}{dt}(\text{div}\delta) = -\frac{d}{dt}e \quad (7.5)$$

ce qui conduit à identifier :

$$\text{div}\delta = -e \quad (7.6)$$

Avec cette relation entre la densité de charge et le déplacement, Maxwell fut capable de retrouver la loi de Coulomb. A partir de cette étape, il était arrivé à une représentation mécanique cohérente de l'électromagnétique et de l'électrostatique, unifiées par son modèle des tourbillons moléculaires.

D *Physical lines*, Partie III : la lumière

Arrivé à ce point, Maxwell remarqua que la vitesse d'une onde transverse dans son modèle mécanique (« a transverse vibrations through the elastic medium of which the cells are composed ») était étonnamment proche de

la vitesse de la lumière calculée expérimentalement par Fizeau. En partant d'une relation connue sur la vitesse d'une onde transverse dans un milieu continu :

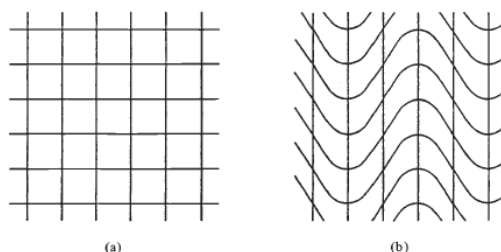
$$V = \frac{m}{\rho}$$

(où m correspond à l'élasticité transverse et ρ est le coefficient de densité du milieu), et en remplaçant ces coefficients, il aboutit à $V = 310.740.000.000$ millimètres par seconde. Une vitesse étonnamment proche de celle de la lumière. Il en conclut par conséquent :

« The velocity of transverse undulations in our hypothetical medium, calculated from the electro-magnetic experiments of MM. Kohlrausch and Weber, agrees so exactly with the velocity of light calculated from the optical experiments of M. Fizeau, that we can scarcely avoid the inference that light consists in the transverse undulations of the same medium which is the cause of electric and magnetic phenomena. » (Maxwell, 1861-1862, p.22)

Autrement dit : le milieu élastique décrit par son modèle mécanique des tourbillons moléculaires et le milieu lumineux pourraient bien n'être qu'un seul et même milieu, et les phénomènes lumineux être décrits comme des phénomènes électromagnétiques (cf. schéma 7.9¹³). Maxwell poursuivra ce qui n'est ici qu'une intuition dans ses travaux ultérieurs.

FIGURE 7.9 – La lumière : onde transverse dans l'éther



13. Image récupérée à partir du schéma de (Siegel, 2002, p.127).

7.2 La controverse : le modèle a-t-il joué un rôle dans l'obtention du résultat ?

Dans la section précédente, nous avons rappelé comment Maxwell, par ses différents travaux, avait contribué au développement de l'électromagnétisme, d'une part, en formulant – sous une forme différente de celle que nous connaissons aujourd'hui – l'ensemble des équations qui régissent les phénomènes de l'électromagnétisme et, d'autre part, en donnant un cadre mathématique cohérent à cette théorie, ainsi qu'au concept de champ. L'article *On Physical Lines of Forces* constitue une étape cruciale de ce développement théorique. C'est en effet dans cet article que Maxwell, premièrement, modifia la loi d'Ampère pour y introduire le *courant de déplacement*, et, deuxièmement, remarqua un lien possible entre les phénomènes optiques et électromagnétiques – ce qui suggérait que, à terme, ces deux phénoménologies pouvaient être unifiées.

La controverse que nous allons suivre maintenant concerne le rôle joué par le modèle des tourbillons moléculaires dans le processus de théorisation de Maxwell : a-t-il ou non contribué de manière significative à l'obtention de ces résultats ? Vis-à-vis de cette controverse, notre sentiment général est que la difficulté de sa résolution fait directement écho à des problèmes que l'on rencontre dans le tournant pratique lorsqu'on essaye de retrouver un niveau de description de l'action *en pratique* supposé plus réel ou plus authentique. En effet, l'origine de cette controverse remonte à une réévaluation historique du processus de théorisation de Maxwell pour corriger les inexactitudes des manuels scolaires à propos de cet épisode. Les historiens avancent à ce moment une recommandation, similaire à celle que l'on retrouve chez les auteurs du tournant pratique, à savoir : prêter une plus grande attention à ce que Maxwell *a effectivement fait*, par opposition à des reconstructions historiques qui s'appuient sur un raisonnement simplifié, par lequel Maxwell ne semblait jamais être passé. Dans cette redécouverte des travaux de Maxwell, les premiers travaux historiques des (Bork, 1963) et (Bromberg, 1967) se sont attachés à remettre en cause ces histoires imprécises, en prônant un retour au processus effectif suivi par Maxwell. Cependant, cette volonté de retrouver le « faire effectif » a, dans le contexte de cette controverse historique, conduit non pas à un consensus mais à un conflit d'interprétation qui est, selon nous, révélateur d'une des difficultés propres au projet du tournant pratique. Le retour vers les pratiques effectives ne permet pas de déterminer un niveau ou un domaine en pratique à partir duquel nous pourrions obtenir une description unique et univoque de ce qui a été fait.

Dans cette section, nous allons donc détailler l'émergence de la controverse à propos du rôle heuristique du modèle des tourbillons moléculaires. Nous montrerons que, de manière congruente avec les propositions des auteurs du tournant pratique, plusieurs historiens des sciences ont tenté de

réévaluer cet épisode historique en s'éloignant des reconstructions rétrospectives du processus de théorisation, pour mettre en avant une histoire plus authentique centrée sur le processus effectif de Maxwell. Cependant, et malgré une volonté commune, nous verrons que l'identification de ce processus réel a conduit ces auteurs à des interprétations différentes et, surtout, à des conclusions opposées concernant le rôle joué par le modèle de Maxwell.

7.2.1 Origine de la controverse

La controverse qui nous occupe trouve son origine dans une succession de publications qui, dans les années 1960-70, ont tenté de décrire cet épisode d'une manière qui se voulait plus conforme avec la réalité historique. Ce réexamen avait également pour objectif de remettre en cause la manière vulgarisée et simplificatrice dont la « fausse histoire des manuels scolaires » (Chalmers, 1975) relatait cet épisode lorsqu'ils étaient amenés à introduire les équations de Maxwell dans des chapitres sur l'électromagnétisme¹⁴. Ces manuels avaient en effet pour habitude de présenter l'émergence du courant de déplacement dans les équations de Maxwell en utilisant un argument de symétrie :

« In the classroom it is customary to stress the symmetry of Maxwell's equations (...). But does this pedagogically useful device actually represent the historical reasoning in the introduction of the concept? The set of historically accurate events and the set of pedagogically useful material, while certainly possessing a non-empty intersection, are not identical sets. (...) Our purpose here is to try to determine the historical events underlying Maxwell's introduction of displacement current. » (Bork, 1963, p.854)

L'argument de symétrie – associé chez (Bork, 1963; Bromberg, 1967; Chalmers, 1975) à (Campbell, 1920) – avance qu'en comparant la loi d'Ampère, qui exprime la production d'un champ magnétique par l'induction d'un courant, et celle de Faraday, sur la production d'une force électromotrice induite par un champ magnétique, Maxwell remarqua une asymétrie dans les équations, qu'il corrigea en ajoutant le courant de déplacement à la loi d'Ampère.¹⁵

14. Sur le renouveau de ces études historiques sur Maxwell, et plus particulièrement sur son courant de déplacement dans *Physical lines*, cf. (Bork, 1963), (Bromberg, 1967) et (Chalmers, 1975). Pour une présentation plus exhaustive de la littérature sur cet épisode, cf. (Wise, 1982).

15. On trouve parfois également un autre argument avancé : celui de « cohérence » ou d'« incohérence ». Selon cet argument, Maxwell compara la loi d'Ampère $\text{curl}H = 4\pi J$ à l'équation de continuité des charges $\text{div}J + \frac{\partial \rho}{\partial t} = 0$ et remarqua que les deux lois étaient incohérentes. Cet argument de cohérence est d'une certaine manière valide : Maxwell a bien transformé l'équation d'Ampère de façon à ce qu'elle soit cohérente avec l'équation de la continuité de la charge. Cependant ce n'est pas *pour cette raison* qu'il a été poussé à modifier la loi d'Ampère. Une description du processus de théorisation de Maxwell en

Afin de réévaluer ces arguments sur l'émergence du courant de déplacement chez Maxwell, les historiens des sciences intéressés par cet épisode ont entrepris de se replonger aux origines de la découverte, en s'inscrivant au plus près de l'activité réelle de Maxwell pour essayer de comprendre à quel moment et pourquoi le courant de déplacement est apparu dans ses travaux. Ces historiens ont remarqué que dans les étapes du processus de théorisation de Maxwell et dans ses articles ultérieurs, on ne trouve aucune mention de la symétrie entre la loi d'Ampère et la loi de Faraday. Pour que la symétrie soit apparente, il faut que les équations soient comparées unes à unes et exprimées dans leur forme différentielle. Or, chez Maxwell, les équations de l'induction magnétique et de la force électrique n'apparaissent jamais côte à côte et sont exprimées selon le potentiel vecteur et le potentiel scalaire. Les récits des manuels scolaires qui utilisent l'argument de continuité peuvent effectivement mettre en évidence cette symétrie dans les équations de Maxwell. Mais utiliser cet argument pour avancer qu'il s'agit du processus effectivement suivi par Maxwell implique de prêter à celui-ci des intentions qu'il ne semble pas avoir eues, ou tout du moins que l'on ne peut pas lire ou déceler entre les lignes de *Physical lines*.

Dans cette direction, les historiens concernés par la réévaluation de ces arguments se sont attachés à souligner les écarts qui subsistaient entre le processus qu'il aurait fallu que Maxwell suive pour valider cet argument de symétrie, et celui qu'il a effectivement suivi. Si ces études ont permis de réviser une histoire trop imprécise et inexacte concernant l'émergence du courant de déplacement, elles ont aussi conduit à l'ouverture d'une controverse concernant la pratique de théorisation de Maxwell et le rôle de son modèle mécanique des tourbillons moléculaires.

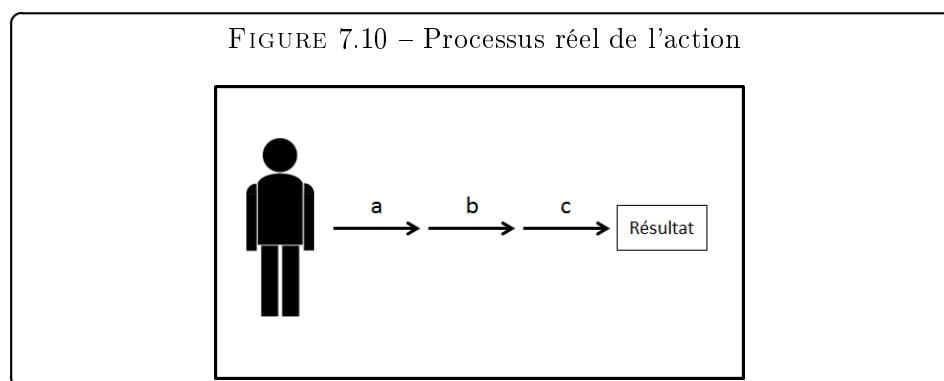
A Retrouver le processus effectif, un parallèle avec les recommandations du tournant pratique

De manière similaire à ces réévaluations historiques, les analyses *en pratique* de la science ont revendiqué un retour à un réalisme de l'activité scientifique, en prenant pour objet les actions « effectives » ou « concrètes » réalisées par les scientifiques (« ce que les scientifiques font concrètement » (Pickering, 1992; Soler et collab., 2014))¹⁶. « Faire effectivement » renvoie dans cette perspective à un niveau de lecture de l'action *en pratique*. Ceci signifie que, dans un processus comme celui de théorisation chez Maxwell, il existe une séquence réelle et objective d'actions ou d'étapes, et que le but de l'ana-

accord avec les intentions du physicien aurait dû rappeler que la loi d'Ampère avec le courant de déplacement permettait à Maxwell de rendre compte de l'accumulation de la charge *dans son modèle mécanique*, et de la même manière l'équation de continuité d'obtenir une interprétation mécanique de la notion de champ (électrostatique). Cf. (Bromberg, 1967, pp.218-219) et (Siegel, 2002, pp.56-84).

16. Cf. pour plus de détails l'annexe E sur le tournant pratique des études sur les sciences.

lyste devrait être de retrouver cette séquence, *i.e.* le cadre d'observation que Maxwell a lui-même adopté pour parvenir à ses résultats (cf. schéma 7.10).



En cela, l'objectif du tournant pratique relativement à notre cas d'étude ne se distinguerait pas fondamentalement de celui des historiens qui, à partir des années 1960-1970, ont entrepris de donner un nouvel éclairage à cet épisode du développement de l'électrodynamique (en particulier (Bork, 1963; Bromberg, 1967; Chalmers, 1975))¹⁷. Derrière les généralisations outrancières ou les récits historiques trop simplifiés, il s'agit de retrouver la forme véritable du processus de théorisation de Maxwell. On revendique cette plus grande authenticité (ou même plus fortement cette plus grande *véracité*) du récit historique en avançant qu'il respecte mieux la réalité des événements et les véritables intentions de Maxwell; un récit, en somme, à la fois plus détaillé et mieux informé sur la perspective dans laquelle ont été réalisés ces travaux. *Plus détaillé* car tenant compte des éléments particuliers et circonstanciels qui ont influencé l'action de Maxwell au moment de sa théorisation (*e.g.* outils, techniques calculatoires, modèles, état cognitif, croyances, intentions, savoir-faire, compétences, etc.), et *mieux informé* car capable d'invoquer en même temps l'inscription de Maxwell dans une culture scientifique particulière, dans une communauté, avec ses intérêts, ses traditions, ses façons spécifiques de se représenter la réalité physique, etc.

7.2.2 La controverse, oppositions d'interprétation

A Duhem

La controverse qui nous occupe se développe progressivement à la suite de ces différentes réévaluations du processus de théorisation de Maxwell.

17. Comme nous l'avons vu, l'émergence du tournant pratique est aussi à rattacher à l'émergence de nouveaux discours historiographiques en histoire des sciences. Le rapprochement de l'un à l'autre peut être fait en considérant les nouvelles perspectives et les nouveaux objets pris en compte dans l'analyse *historique* du développement scientifique d'un côté et *philosophique* de la caractérisation du fait scientifique de l'autre côté. Ces deux types de considérations sont bien entendu intimement liés.

Son origine, cependant, remonte certainement à Duhem qui, en étudiant la méthodologie de Maxwell et plus particulièrement sa manière d'utiliser des modèles, avance que les résultats auxquels Maxwell a abouti dans *Physical lines* ont été obtenus par un autre moyen que par le développement du modèle des tourbillons moléculaires. Selon Duhem, Maxwell aurait en réalité reformulé de manière *ad hoc* son raisonnement à partir du modèle. Il justifie cette assertion en relevant une erreur dans le raisonnement de Maxwell qui indiquerait que celui-ci avait déjà en vue le résultat qu'il comptait nous démontrer à l'appui du fonctionnement de son modèle mécanique. Dans *La théorie physique*, il écrit :

« [I]l ne paraît pas que le modèle des actions électro-statiques et électro-magnétiques, construit dans le mémoire : *On physical Lines of Force*, ait aidé Maxwell à créer la théorie électro-magnétique de la lumière. Sans doute, il s'efforce de tirer de ce modèle les deux formules essentielles de cette théorie ; mais la manière même dont il dirige ses tentatives montre de reste que les résultats à obtenir lui étaient connus par ailleurs ; dans son désir de les retrouver coûte que coûte, il va jusqu'à fausser l'une des formules fondamentales de l'élasticité. Il n'a pu créer la théorie qu'il entrevoyait qu'en renonçant à l'emploi de tout modèle, qu'en étendant, par voie d'analogie, aux courants de déplacement le système abstrait de l'électro-dynamique. » (Duhem, 1906, p.156)

Autrement dit, pour Duhem, si le modèle avait été développé correctement, Maxwell n'aurait pas pu aboutir au résultat qu'il a obtenu. Cependant, sachant le résultat auquel il souhaitait parvenir, Maxwell a transgressé le cadre de son modèle en allant « jusqu'à fausser l'une des formules fondamentales de l'élasticité ». On trouve en effet cette erreur dans la partie III de *Physical lines*, lorsque Maxwell tente de comparer la vitesse de propagation d'une onde transverse dans le milieu mécanique à celle de la lumière :

« Ainsi, dès 1862, avant que la note de Bernhard Riemann ait été publiée, alors que les théories de L. Lorenz et de M. C. Neumann n'étaient point encore conçues, Maxwell était déjà en possession des lois essentielles de la théorie électromagnétique de la lumière. Malheureusement, la méthode par laquelle il y était parvenu, très différente de celle qu'il a proposée depuis, était viciée par une grave erreur matérielle. En vertu de l'égalité (126), l'égalité (132) deviendrait $V = \sqrt{2M/\rho}$ formule inexacte à laquelle on doit substituer l'égalité $V = \sqrt{M/\rho}$ » (Duhem, 1902, p.211)

Nous reviendrons dans notre dernière section sur l'interprétation de cette erreur (cf. 7.3.3). Limitons-nous seulement pour le moment à résumer l'argument de Duhem : si le modèle était développé en suivant scrupuleusement ses contraintes, Maxwell, sans cette erreur d'un facteur 2, n'aurait pas pu

parvenir à identifier une équivalence entre les deux vitesses, et il n'aurait par conséquent pas pu indiquer la connexion possible entre les phénomènes électromagnétiques et lumineux. Or, puisque Maxwell aboutit pourtant à cette conclusion, Duhem suggère qu'il connaissait déjà ce résultat, y étant arrivé par d'autres moyens, et qu'il le reconstruisait *a posteriori* dans *Physical lines* dans le cadre du modèle des tourbillons moléculaires.

B Le modèle a-t-il joué un rôle ? Le spectre des positions

La controverse sur le rôle heuristique du modèle trouve donc son origine chez Duhem. Son développement à partir des années 1960 s'est élargi à d'autres questions concernant l'ensemble de l'article *Physical lines*. Dans ce cadre, nous pouvons dégager plusieurs camps qui s'opposent¹⁸. D'un côté, nous avons le point de vue selon lequel le modèle des tourbillons moléculaires n'a pas eu d'influence dans le processus de théorisation de Maxwell. Il ne serait présent dans la version définitive de l'article *Physical lines* que pour des raisons rhétoriques ou illustratives, mais Maxwell serait en réalité arrivé à la conception du courant de déplacement et à l'identification de la lumière comme un phénomène électromagnétique par une autre voie que celle présentée dans l'argumentation de son article. À l'extrême opposé, d'autres analystes prétendent que le rôle du modèle était déterminant dans la pratique de Maxwell pour l'obtention de ses résultats. C'est par le développement progressif du modèle mécanique, pour des raisons imposées par les contraintes du modèle, que Maxwell en serait venu à développer la notion de courant de déplacement et à remarquer un pont possible vers les phénomènes optiques. Entre ces deux camps, on trouve enfin des positions intermédiaires qui concèdent un certain rôle heuristique au modèle des tourbillons moléculaires, mais qui vont considérer que Maxwell s'en serait à un moment détaché pour aboutir à ses résultats ; résultats qu'il n'aurait pas pu obtenir s'il avait scrupuleusement respecté les contraintes de son modèle¹⁹.

Dans la suite de cette étude, nous allons présenter ces positions. Nous nous concentrerons principalement sur une opposition entre deux auteurs : Alan Chalmers et Nancy Nersessian. Cette opposition nous semble bien représenter le spectre des positions et révéler les enjeux importants que recouvre cette controverse. Elle a en outre l'avantage d'être une opposition

18. On trouve une formulation similaire de la controverse chez Chalmers (1973, p. 123), Siegel (2002, p. 124) et Nersessian (2002, pp.129-130).

19. C'est notamment le cas de (Bromberg, 1967) qui affirme de manière plus nuancée que Maxwell aurait eu une « double vision » dans son processus théorique, *i.e.* que le développement de ses équations indiquait la présence de deux conceptions différentes et incompatibles de la notion de courant. De manière générale, dans chacune de ces positions, les raisons avancées pour accepter ou refuser le rôle heuristique du modèle ne sont pas nécessairement les mêmes, et peuvent varier selon qu'ils concernent la partie I et II, la notion de courant de déplacement ou l'identification de la lumière comme un phénomène électromagnétique.

directe ; les deux auteurs se sont ouvertement opposés l'un à l'autre et répondus dans une suite de publications, ce qui nous donne une certaine richesse dans la discussion et la controverse²⁰.

C La position de Chalmers

Le but de Chalmers est de défendre que les résultats de Maxwell ont été obtenus malgré ou « en dépit de » son attachement, d'un point de vue épistémologique, à l'emploi des modèles et des analogies dans la méthode scientifique²¹.

« The all-important displacement current did not emerge as a result of Maxwell's endeavours to reduce electromagnetism to mechanics. Rather, Maxwell was led to that current by the development of ideas which he had inherited from Faraday and William Thomson, together with his desire to produce an electromagnetic theory of light. Maxwell hit on the serious possibility of the latter towards the end of his construction of a mechanical model of electromagnetism, a model which involved a faulty derivation. » (Chalmers, 1973, p.108)

A la différence de Duhem cependant, Chalmers ne pense pas que le modèle des tourbillons moléculaires fut construit de manière *ad hoc*, en vue de justifier l'intérêt d'utiliser des modèles pour obtenir de nouveaux résultats scientifiques. En s'appuyant sur les travaux de (Bromberg, 1967) – elle-même s'appuyant sur ceux de (Bork, 1963) –, Chalmers remarque que lorsqu'on étudie plus précisément les conditions historiques d'apparition du courant de déplacement, l'idée d'une introduction *ad hoc* du modèle se révèle fautive, et ce pour deux raisons principales : premièrement, le courant de déplacement tel qu'il est développé dans *Physical lines* n'avait pas les propriétés nécessaires pour permettre l'élaboration d'une théorie électromagnétique de la lumière. Deuxièmement, les parties I et II de l'article de Maxwell sont publiées au début de l'année 1861. La partie III, dans laquelle apparaît le courant de déplacement, n'est publiée qu'en ajout, plus tard en 1862, et n'était à l'origine pas prévue. Le modèle n'a donc pas été construit après la découverte du courant de déplacement. Cependant, malgré cette erreur d'interprétation, Chalmers avance que Duhem n'avait pas tout à fait tort à propos du faible rôle heuristique du modèle :

« Duhem's strong claim [le modèle est une construction *ad hoc*] is not borne out by the historical facts. (...) However, it will be argued in what follows that there is a lot to be said for part

20. (Chalmers, 1973), (Nersessian, 1984), (Chalmers, 1986), (Nersessian, 2002)

21. Pour plus de détails sur la méthodologie de Maxwell et son intérêt pour les modèles et les analogies, voir par exemple (Chalmers, 1973) et (Turner, 1955).

of Duhem's claim, namely, that Maxwell's model was of little heuristic value. » (Chalmers, 1973, p.123)

Chalmers avance différents arguments pour remettre en cause le rôle heuristique du modèle. Chacun de ces arguments porte sur une utilisation du modèle en lien avec une découverte ou un résultat spécifique : il analyse successivement son rôle (1) dans les parties I et II, puis (2) pour l'énonciation de la notion de courant de déplacement, et enfin (3) pour l'identification de la lumière à un phénomène électromagnétique.

(1) Concernant les parties I et II, l'argument de Chalmers est extrêmement simple et catégorique : puisque le modèle, dans ces deux parties, ne sert qu'à retrouver des résultats préalablement obtenus, son utilisation n'aboutit à aucune découverte substantielle. Maxwell ne donne, en effet, qu'une nouvelle forme à des résultats déjà connus : il exprime, à partir de son modèle, les actions d'attraction et de répulsion des pôles magnétiques comme des tensions dans un milieu. Par conséquent, le modèle n'a, dans ces parties, aucun rôle déterminant en termes de découverte scientifique²².

(2) Pour Chalmers, le courant de déplacement n'a pas été formulé depuis le modèle mécanique des tourbillons moléculaires, mais indépendamment de celui-ci à travers le développement d'arguments de nature électrique :

« It is worth noting that Maxwell's argument for treating changes in displacement as a current is based on electrical theories, and he *subsequently* incorporated the conception into his model. The model would have played a more convincing heuristic role if it had been the case that a term emerged from the mechanical model, for mechanical reasons, which could then have plausibly been interpreted as a displacement current. » (Chalmers, 1973, p.130)

En effet, dès l'amorce de la partie III, Maxwell introduit l'idée d'un déplacement en évoquant l'effet de la polarisation d'un diélectrique. Lorsqu'on applique une force électromotrice sur un diélectrique, les molécules de matière dans le diélectrique se chargent positivement et négativement à leurs extrémités. Ce déplacement de l'électricité dans chaque molécule produit un déplacement $\frac{dP}{dt}$ qui va dans le sens inverse de E (cf. schéma 7.11²³).

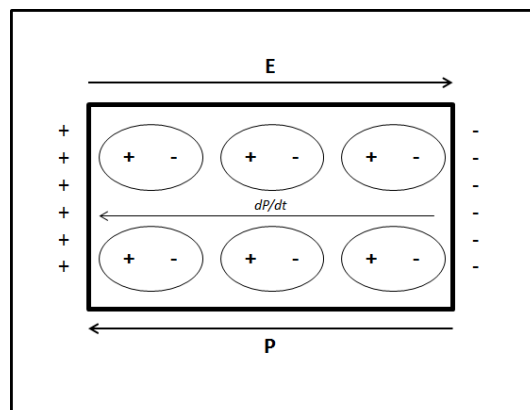
Dans les termes de Maxwell :

« In a dielectric under induction, we may conceive that the electricity in each molecule is so displaced that one side is rendered positively, and the other negatively electrical, but that the electricity remains entirely connected with the molecule, and does not pass from one molecule to another. The effect of this action

22. Chalmers exprime clairement cet avis dans (Chalmers, 1975, p. 419).

23. Lorsque qu'un champ électrique augmente du point positif au négatif, on observe l'augmentation d'une polarisation inverse qui, le temps de cette augmentation, produit un courant inversé dP/dt . (Image reconstruite à partir du schéma de (Siegel, 2002, p. 103))

FIGURE 7.11 – Polarisation d'un diélectrique et courant de déplacement



on the whole dielectric mass is to produce a general displacement of the electricity in a certain direction. This displacement does not amount to a current, because when it has attained a certain value it remains constant, but it is the commencement of a current, and its variations constitute currents in the positive or negative direction, according as the displacement is increasing or diminishing. The amount of the displacement depends on the nature of the body, and on the electromotive force; so that if h is the displacement, R the electromotive force, and E a coefficient depending on the nature of the dielectric, $R = -4\pi E^2 h$; and if r is the value of the electric current due to displacement, $r = \frac{dh}{dt}$. » (Maxwell, 1861-1862, p.14)

Ce n'est seulement que dans un second temps, à partir de la proposition XII de *Physical lines*, c'est-à-dire à partir du moment où commence la démonstration mathématique, que Maxwell introduit ces réflexions dans son modèle mécanique en considérant l'élasticité des tourbillons moléculaires. Par rapport à la découverte du courant de déplacement, le modèle n'aurait donc eu selon Chalmers qu'un rôle secondaire et rétrospectif : il permettait d'inscrire le courant de déplacement dans un substrat mécanique.

(3) Enfin, pour les résultats concernant les phénomènes optiques, Chalmers reprend essentiellement les arguments de Duhem, à la différence près, comme nous l'avons souligné, que l'erreur remarquée par Duhem ne constitue pas pour Chalmers une preuve de la construction *ad hoc* du modèle. Selon lui, il ne s'agit pas de prouver que Maxwell ne s'est pas appuyé sur son modèle, mais que le modèle ne permet pas de conduire à l'identification de la lumière comme un phénomène électromagnétique. L'erreur d'un facteur 2 indique, de même que chez Duhem, une transgression des contraintes spécifiques du modèle. Elle suggère que Maxwell serait parvenu à son résultat

autrement que par le développement de son modèle mécanique.

« Described in this fashion [dans les termes de Maxwell], this result of Maxwell's appears as an excellent vindication of his arguments in support of the heuristic value of the use of models and analogies in science. However, this no longer remains the case when it is realized that Maxwell made errors during the course of his derivation, so that the equality of the velocity of propagation of transverse waves in the electromagnetic medium and the velocity of light did not emerge as an inevitable consequence of Maxwell's model. » (Chalmers, 1973, p. 135)

Chalmers ne nous donne cependant aucune indication sur le raisonnement alternatif que Maxwell aurait pu effectuer pour parvenir à ce résultat. Il constate seulement un certain détachement de Maxwell par rapport aux contraintes de son modèle, ce qui lui suffit pour affirmer que le modèle n'a, ici non plus, pas eu de rôle déterminant. Il conclut :

« In view of the above account of the details of Maxwell's model, it would appear that its success as an heuristic guide was slight. The introduction of a displacement current was justified mainly by electrical arguments and did not emerge as a consequence of the structure of the model. Further, the identification of the electromagnetic and luminiferous aethers was instigated by an erroneous calculation, so this step, too, was not a natural consequence of the model. » (Chalmers, 1973, p. 137)

D La position de Nersessian

Nersessian s'est notamment intéressée à cet épisode historique pour mettre en avant une perspective épistémologique particulière : l'analyse « cognitivo-historique »²⁴. En s'appuyant à la fois sur des études de cas historiques et sur des recherches en sciences cognitives, elle a développé la notion de « raisonnement fondé sur un modèle » (*model-based reasoning*) qui étudie l'usage de modèles abstraits par des agents en vue de représenter un phénomène ciblé et de résoudre des problèmes spécifiques dans les limites imposées par ce modèle. Le modèle permet de fournir des contraintes à partir desquelles des opérations peuvent être menées. Il donne à ces actions à la fois une signification précise et une résistance concrète sur laquelle elles peuvent se reposer. Nersessian emploie donc des arguments plus généraux sur l'utilisation des analogies et la construction des modèles en sciences pour pouvoir affirmer la dépendance cognitive de Maxwell à son modèle. Son objectif est de pouvoir montrer que le raisonnement de Maxwell correspond bien à ce qu'elle définit comme un raisonnement *model-based*, *i.e.* appuyé sur un modèle.

24. Cf. également (Siegel, 2002) et (Boltzmann, 1898) pour une défense du rôle heuristique joué par le modèle des tourbillons moléculaires.

Nous avons identifié en particulier deux arguments avancés par Nersessian, et renforcés au fur et à mesure de ses publications, pour défendre le rôle heuristique du modèle des tourbillons moléculaires :

(1) Le travail de théorisation de Maxwell dans *Physical lines* se trouve dans une phase initiale du processus général de formation des concepts scientifiques. Cette étape est notamment caractérisée par l'usage d'analogies physiques qui permettent d'explorer de nouveaux phénomènes relativement vierges d'interprétation. La construction du modèle des tourbillons moléculaires par Maxwell est un type de raisonnement analogique. Du fait même de cette construction, nous pouvons attribuer un rôle heuristique au modèle, en le comprenant comme un moyen d'explorer des possibilités d'interprétation d'un phénomène inconnu, sans avoir à poser des hypothèses fortes sur la correspondance entre les entités présumées par le modèle et les éléments de la réalité physique constitutifs des phénomènes étudiés. Il suffit, en effet, que le modèle ait fonctionné comme « guide pour la pensée » du physicien pour pouvoir lui attribuer un rôle heuristique.

(2) D'autre part, pour Nersessian, un modèle peut avoir un rôle heuristique indépendamment de sa cohérence interne. Autrement dit : si des erreurs ou des incohérences ont été identifiées dans le processus de théorisation de Maxwell, cela ne signifie pas nécessairement que le modèle n'a pas joué de rôle dans la totalité du processus de théorisation. L'adéquation des résultats obtenus par Maxwell avec les contraintes du modèle n'est pas la seule manière d'évaluer son rôle heuristique. Aussi, et outre l'argument que le modèle puisse avoir un rôle suggestif pour la pensée, Nersessian avance qu'un modèle peut être utile *même s'il n'est pas totalement cohérent dans son ensemble lorsqu'il est développé formellement*. Bien que certaines parties du modèle soient « inconsistantes » entre elles et puissent « ne pas fonctionner même localement », il est toutefois possible d'affirmer que l'analogie mécanique employée et la construction du modèle ont eu un rôle déterminant pour l'obtention des résultats :

« I strongly disagree with Chalmers' claim that the success of the analogy "as a heuristic guide was slight". (...) I argue, against his claims, that the types of mistakes Maxwell made have no influence on the role of the physical analogy as a means for exploring the new conceptual possibility. (...) I, with Maxwell, have argued that it functioned simply as a guide to his thinking. » (Nersessian, 1984, note 29, p. 188)²⁵

25. Cf. également (Nersessian, 1984, p. 191) : « Fait intéressant, malgré les précautions explicitement affichées par Maxwell à propos de sa méthode sur l'"analogie physique", l'analogie développée ici a conduit à de nombreux malentendus et à une critique de son travail. Le modèle est problématique et pas nécessairement consistant d'une section à l'autre de son article. Mais que le modèle général en lui-même puisse représenter un système pertinent n'est pas important. Comme Maxwell l'a avancé à plusieurs reprises, il l'a utilisé comme un guide pour explorer la possibilité conceptuelle que les actions élec-

Dans un article ultérieur (2002), Nersessian va préciser ses arguments en développant sa conception modéliste du raisonnement scientifique (*model-based reasoning*). Elle propose de concevoir le processus de théorisation de Maxwell comme un va-et-vient entre des « modèles génériques » et des « modèles spécifiques » constitutifs d'un domaine phénoménologique particulier²⁶. Par exemple, le modèle des tourbillons moléculaires dans la partie II (avec les particules) est un modèle générique construit par abstraction à partir de deux domaines sources : la « dynamique des fluides » et la « mécanique des machines ». Ces deux domaines constituent des modèles spécifiques sur lesquels Maxwell peut s'appuyer pour déterminer des contraintes qu'il reportera dans son modèle générique. Ensuite, à chaque étape de son raisonnement, c'est-à-dire selon Nersessian à chaque nouveau problème spécifique posé par Maxwell au cours de son article, Maxwell modifie son modèle générique de manière à pouvoir penser de nouvelles opérations. Aussi, chaque modèle générique est particulier, et son mécanisme peut ne pas correspondre à celui des autres modèles. Par exemple, le modèle de la partie II ne prend pas en compte les déformations potentielles des tourbillons (entre les couches intérieures et extérieures), leur vitesse angulaire reste constante. Cette contrainte, propre à ce modèle générique de la partie II est contradictoire avec la prise en compte de l'élasticité des tourbillons dans le modèle générique de la partie III. Néanmoins, dans la limite des objectifs fixés par la partie II, il peut être considéré comme cohérent par rapport aux résultats obtenus.

Par conséquent, pour Nersessian, les incohérences qui apparaissent entre les différentes étapes du raisonnement de Maxwell à partir de différents modèles génériques n'ont pas véritablement d'importance, et elles ne peuvent pas être utilisées pour amoindrir l'importance de l'utilisation du modèle par Maxwell. Le principe même d'un raisonnement effectué à partir d'un modèle (*model-based reasoning*) est de jouer avec les contraintes des modèles spécifiques, d'effectuer différentes simulations et opérations, pour obtenir des conclusions génériques qui sont nécessairement en partie détachées de certaines contraintes et de certaines observations dérivées de chaque modèle spécifique. Nersessian en conclut donc que le modèle des tourbillons molé-

tromagnétiques soient dues à des contraintes et des tensions dans un milieu mécanique remplissant l'espace. Telle est précisément la fonction qu'il a allouée à la méthode de l'"analogie physique". Bien entendu, nous ne devrions pas affirmer que Maxwell croyait que l'éther était composé de tourbillons, de particules, etc., comme ce qui est suggéré dans l'analogie. Les diverses analogies lui ont été utiles pour réfléchir à ces problèmes, même si, en fin de compte, le système mécanique pris dans son ensemble n'était pas fonctionnel. ».

26. Selon Nersessian, « "générique" doit être compris dans le sens de satisfaisant les contraintes qui s'appliquent aux types d'entités et de processus qui peuvent être considérées comme constituant (...) deux domaines. » (p.147). Attention à ne pas confondre son utilisation du terme « modèle spécifique » avec ce que nous appelons plus bas une « spécification » du modèle, qui correspondrait chez Nersessian à chaque nouvelle forme donnée au modèle générique dans les différentes parties de *Physical lines*.

culaires, quelque soit l'endroit où il apparaît dans *Physical lines*, peut naturellement être considéré comme heuristique car Maxwell effectue bien ses opérations sur (ou à partir) du modèle. Et les erreurs remarquées dans le raisonnement de Maxwell ne limitent pas cette observation car la différence entre les modèles génériques et spécifiques autorise un certain détachement de Maxwell par rapport aux conditions d'élaboration spécifiques de son modèle générique et des conclusions qui peuvent en être tirées²⁷.

7.2.3 Récapitulatif

1. La controverse sur le rôle heuristique du modèle des tourbillons moléculaires a émergé à partir d'un réexamen des récits historiques inexacts proposés par les manuels scolaires (qui proposaient notamment de comprendre l'émergence du courant de déplacement à travers un argument de symétrie entre la loi d'Ampère et celle de Faraday).
2. Au cours de cette réévaluation, les historiens ont suggéré – d'une manière similaire aux recommandations que l'on peut trouver dans le tournant pratique – un retour vers l'activité effective de Maxwell. Cela impliquait de retrouver dans les détails de l'article le processus que Maxwell a effectivement suivi pour expliquer l'émergence du courant de déplacement et l'identification de la lumière comme un phénomène électromagnétique.
3. Ces réévaluations ont conduit à interpréter différemment le rôle du modèle dans le processus de théorisation de Maxwell.
4. L'origine de cette controverse sur le rôle du modèle peut remonter à Duhem, qui, dans *La théorie physique*, affirme que Maxwell est arrivé à ses résultats par d'autres moyens que ceux avancés dans *Physical lines*. Le modèle ne serait alors qu'une reconstruction rétrospective de ce processus original. Pour preuve de son affirmation, Duhem remarque que Maxwell a effectué une erreur dans le développement de son modèle et que, sans cette erreur, il n'aurait pas pu parvenir à ses résultats.
5. Dans une littérature plus récente, des historiens comme Chalmers ont également défendu que le modèle n'avait pas eu de rôle déterminant pour l'obtention des résultats, en nuancant toutefois les propos de Duhem sur la construction *ad hoc* du modèle. Chalmers avance par exemple trois arguments, relatifs aux différentes parties de *Physical lines* : (1) dans les parties I et II, aucun nouveau résultat n'a été découvert, il ne s'agit que d'une reformulation, donc le modèle n'a pas joué de rôle heuristique en termes de découverte scientifique ; (2) il n'a

27. Nous remarquerons cependant qu'elle ne donne aucune explication pour comprendre comment, malgré l'erreur de calcul dans la partie III, Maxwell peut néanmoins aboutir à partir de son modèle à l'identification de la lumière comme un phénomène électromagnétique.

pas eu de rôle non plus concernant la découverte du courant de déplacement puisque celui-ci a émergé de considérations électriques et non de la mécanique du modèle ; enfin (3) une erreur de raisonnement dans la partie III suggère que Maxwell connaissait déjà son résultat, auquel il n'aurait d'ailleurs pas pu aboutir à partir du modèle lui-même (ses contraintes ne le permettant pas).

6. A l'inverse, Nersessian défend que le modèle a joué un rôle déterminant dans le processus de théorisation de Maxwell. D'une part, Maxwell a construit ce modèle pour appuyer sa pensée et pour donner une forme à son raisonnement. De ce point de vue, il a été utile en ce qu'il a permis de guider Maxwell dans son processus de théorisation. D'autre part, l'inconsistance entre les résultats et certaines spécifications du modèle ne permet pas d'affirmer que celui-ci n'a pas eu de rôle heuristique. Pour qu'il soit considéré comme heuristique, il suffit seulement, selon Nersessian, que chaque modèle générique permette de répondre à un problème spécifique.

7.3 Recaractérisation de la controverse : les différents cadres d'observation sur le processus de théorisation de Maxwell

Dans cette dernière section, nous nous proposons de réévaluer la controverse concernant le rôle heuristique du modèle des tourbillons moléculaires, en l'inscrivant notamment dans une discussion sur la pluralité des cadres d'observation que nous pouvons adopter pour évaluer cet épisode historique. Plus précisément à propos de cette controverse, notre hypothèse est que Chalmers et Nersessian n'adoptent pas le même cadre d'observation pour rendre compte de la pratique de Maxwell dans *Physical lines*, et que cette différence peut être un moyen d'expliquer leur désaccord concernant le rôle heuristique joué par le modèle des tourbillons moléculaires. Nous supposons également que la question « le modèle a-t-il eu un rôle heuristique ? » n'a pas de sens en soi, c'est-à-dire en dehors d'un cadre d'observation particulier où celle-ci peut être évaluée.

Pour étayer ces hypothèses, nous commencerons par déterminer ce à quoi peut correspondre un « cadre d'observation » dans les limites de la présente étude (7.3.1). Nous montrerons ensuite que l'analyse de la pratique de théorisation de Maxwell ne peut pas être réduite à un seul cadre d'observation ; Maxwell ayant lui-même adopté plusieurs cadres au cours de son processus de théorisation. Ces développements nous permettront de réévaluer la question du rôle heuristique du modèle des tourbillons moléculaires *relativement* à chacun des cadres adoptés par Nersessian et Chalmers. Nous suggérerons que leurs compréhensions de l'activité de Maxwell ne sont pas directement opposables. Leurs *questionnements* les invitent à comprendre la pratique de Maxwell de différentes manières. Cependant, nous verrons que la conception de Nersessian peut rendre compte plus efficacement de la capacité de Maxwell à adopter lui-même plusieurs cadres d'observation pour sa propre action, c'est-à-dire à se détacher dans une certaine limite des contraintes assignées par son propre modèle mécanique. Nersessian s'intéresse à la façon dont Maxwell *utilise le modèle* pour parvenir à ses résultats, ainsi qu'à la manière dont nous pouvons caractériser ses actions comme des actions-de-type-modèle (*model-based*). Chalmers pour sa part cherche à savoir si le modèle (dans son formalisme abstrait) peut permettre d'aboutir aux résultats que Maxwell a obtenus.

En (7.3.2) nous montrerons que l'article *Physical lines* possède une certaine épaisseur, *i. e.* qu'on peut y retrouver plusieurs perspectives de l'activité de Maxwell. Cette réflexion nous permettra d'avancer que les arguments de Chalmers concernant les parties I et II de *Physical lines*, ainsi que l'introduction du courant de déplacement, ne sont pas valides. La valeur du modèle peut être évaluée sur d'autres critères que sa participation directe et évidente à l'obtention du résultat.

Enfin, en (7.3.3), nous évaluerons la question du rôle heuristique du modèle dans le cadre d'observation adopté par Chalmers, c'est-à-dire dans un cadre où le raisonnement s'inscrit directement au niveau du modèle mécanique compris dans son développement physique le plus complet. Dans ce cadre-là, la question du rôle heuristique dépend uniquement des contraintes physiques fixées par le modèle. Pour prouver que Maxwell serait arrivé à ses résultats – notamment concernant l'identification de la lumière comme un phénomène électromagnétique – par d'autres moyens, Chalmers doit pouvoir identifier ce que nous appellerons une « action transgressive », *i.e.* une action qui ne semble pas avoir de sens dans le cadre d'observation adopté. Bien que la question reste sur ce point ouverte, nous affirmerons que Chalmers n'avance toutefois pas de preuve suffisante pour affirmer qu'une telle action transgressive ait pu avoir lieu.

7.3.1 Le cadre d'observation

Nous pourrions avoir l'impression que la question du rôle heuristique du modèle des tourbillons pourrait obtenir une réponse définitive si nous arrivions à retrouver la pratique effective de Maxwell, c'est-à-dire le cadre d'observation dans lequel il s'est lui-même inscrit pour concevoir son action et aboutir à ses résultats. Cette recherche s'avère cependant illusoire lorsque l'on réalise que Maxwell a adopté plusieurs cadres d'observation au cours de son processus de théorisation, qui précisent différents niveaux de représentation où sa pensée opère.

Pour justifier cette intuition, nous commencerons par expliquer ce que peut signifier « adopter un cadre d'observation » et « changer de cadre » dans les limites de cette étude (A). Nous expliquerons ensuite pourquoi les analystes sont tentés d'adopter un seul cadre d'observation pour évaluer la pratique de Maxwell (B). Nous suggérerons à cet égard que l'étude du processus de théorisation de Maxwell ne doit pas reposer sur un seul cadre d'observation qu'il s'agirait de *retrouver*, mais implique la *sélection* d'un ou de plusieurs cadres d'observation. Nous devons par conséquent être conscient que l'évaluation de la question du rôle heuristique du modèle pourra éventuellement obtenir des réponses différentes selon les perspectives adoptées. Nous expliquerons enfin la différence entre les perspectives adoptées par Chalmers et Nersessian, et ses conséquences sur l'évaluation du rôle heuristique du modèle (C).

A Que signifie adopter un cadre d'observation ?

Dans l'étude du processus de théorisation de Maxwell, un cadre d'observation peut être assimilé à un niveau de conceptualisation qui donne un sens aux actions effectuées (ou pouvant être effectuées) à l'intérieur de ce cadre. Par exemple, le modèle des tourbillons moléculaires de Maxwell peut,

dans cette perspective, être identifié à un cadre d'observation : il constitue un niveau de référence sur lequel la pensée de Maxwell peut opérer, et à partir duquel des actions peuvent être menées en obtenant un sens relativement à l'imagerie et à la mécanique du modèle. Dans ce cadre d'observation, Maxwell peut par exemple penser la rotation des tourbillons, le contact des tourbillons et des particules, leurs actions réciproques, etc. C'est avec ces objets qu'il entre, à ce niveau, en interaction. La suite d'actions qu'il nous propose dans une partie de son raisonnement sont conceptualisées au sein de ce cadre d'observation.

Pour dresser un parallèle, souvenons-nous de la manière dont la biologiste de notre exemple du chapitre 4 s'inscrivait dans un cadre d'observation particulier lorsqu'elle se mettait en relation avec les instruments de son laboratoire dans l'optique de suivre un protocole expérimental. Ses actions s'appliquaient et se concevaient relativement à un ensemble d'objets qui apparaissaient à ce niveau d'interaction (des pipettes, des solutions, des ballons, etc.). L'adoption d'un cadre d'observation dans une réflexion plus abstraite opère de la même manière en interaction avec des objets qui n'ont pas une résistance matérielle mais une résistance mentale sur laquelle l'esprit peut se reposer pour avancer et pour faire émerger des questions spécifiques²⁸.

1. Changement de cadre

Nous pouvons parler de « changement de cadre » lorsqu'au moins un des éléments du cadre est modifié (régime d'action considéré, position, trajectoire, questionnement, focalisation, etc.)²⁹. Dit simplement, changer de cadre signifie concevoir *ce qui est fait* selon une nouvelle perspective.

Dans son processus de théorisation, nous pouvons en ce sens supposer que Maxwell change plusieurs fois et très fréquemment de cadre. Pendant qu'il est en train d'écrire son article, il peut par exemple focaliser son attention sur le sens des phrases et la logique de l'argumentation, ou bien sur le développement du calcul mathématique, ou encore sur la façon de caractériser les interactions entre les objets de son modèle (*e.g.* tourbillons et particules)³⁰. Ces changements concernent également les représentations associées aux phénomènes physiques étudiés. Par exemple, nous pouvons considérer qu'il y a un changement de cadre lorsque Maxwell passe de son modèle des tourbillons moléculaires, *i.e.* d'une représentation des phénomènes qui s'appuie sur la mécanique des milieux continus, à des considérations électriques pour

28. On trouvera chez (Pickering, 2010, Chapitre 4) une réflexion intéressante sur l'émergence de ces résistances au niveau conceptuel dans les pratiques de théorisation. Pour résumer sa thèse : les résistances mentales émergent de la construction de nouvelles associations entre différents concepts théoriques. La consistance de ceux-ci est préservée par l'« agentivité disciplinaire » dans laquelle sont conservés, mais aussi continuellement transformés, les différents « morceaux de la culture conceptuelle » (p.118) – « culture » à prendre au sens de « culture d'une communauté » ou « d'une discipline ».

29. Cf. Chap.4.1.

30. Cf. sur ce point les différentes perspectives de l'article (7.3.2).

introduire la notion de courant de déplacement. A partir de ce deuxième cadre d'observation, l'électricité n'est plus conçue comme un mouvement de particules mais comme un flux qui se déplace dans un circuit et dont l'action est mise en relation à certains types d'objets (un diélectrique, des molécules chargées positivement et négativement, des forces électromotrices, etc.). Lorsque, inversement, Maxwell réfléchit à partir du modèle des tourbillons moléculaires, ce sont des particules, des tourbillons, des rotations, des chassements et des déplacements, etc., qui sont considérés. Certaines actions du cadre du modèle des tourbillons moléculaires sont spécifiques à ce cadre et déterminées par sa mécanique. Elles n'ont pas nécessairement de correspondance ou de sens du point de vue du cadre électrique. Par exemple, nous pouvons tout à fait imaginer que, dans le cadre du modèle mécanique, les particules entre les tourbillons roulent sur elles-mêmes lorsqu'elles se déplacent et nous pourrions éventuellement chercher à caractériser la vitesse de cette rotation. Cette action n'aurait pas de correspondance dans le cadre d'observation focalisé sur les phénomènes électriques. Certaines actions peuvent cependant, par analogie, avoir un sens dans les deux cadres à la fois (*e.g.* l'écoulement des billes dans le modèle des tourbillons correspond à la circulation de l'électricité dans le cadre électrique).

2. Le(s) modèle(s) des tourbillons moléculaires et les cadres d'observation

Au fur et à mesure des différentes parties de son article, Maxwell précise progressivement la structure de son modèle (notamment entre les parties I et III). Dans la partie I, le modèle comprend seulement des tourbillons conçus par analogie avec des phénomènes de la mécanique des milieux continus (fluide ou élastique). Le modèle est précisé de manière à pouvoir rendre compte, selon cette mécanique, des tensions qui s'exercent le long des lignes de force. Arrivé à la partie II, Maxwell a, comme nous l'avons vu, spécifié son modèle en introduisant des particules entre les tourbillons afin de rendre son modèle plus adéquat avec les contraintes mécaniques que devrait impliquer le contact des tourbillons entre-eux. De nouvelles actions apparaissent et peuvent être pensées à partir de ce modèle plus complet (par exemple l'écoulement des particules). De la même manière, la prise en compte de l'élasticité des tourbillons dans la partie III précise de nouveau le modèle et permet à Maxwell de se focaliser sur des types d'actions spécifiques qui ne pouvaient pas apparaître dans les versions précédentes.

Qu'impliquent ces différents changements en termes de cadre d'observation? Nous pouvons concevoir chacune de ces spécifications du modèle comme des nouveaux cadres d'observation. En effet, l'ajout d'éléments (particules, élasticité) permet d'introduire ou de se focaliser sur de nouvelles actions; actions qui n'avaient soit pas de signification dans les modèles antérieurs, soit aucune raison d'être mises en évidence (*i.e.* elles n'entrent pas en

contradiction avec ce que ces autres modèles pouvaient permettre de prévoir, mais il n'y avait aucune raison qui puisse pousser à les concevoir comme des actions). Chacun de ces développements met en avant des aspects qui ne sont pas nécessairement pertinents dans les autres spécifications. Par exemple, la prise en compte de l'élasticité des tourbillons dans la partie III implique une modification de la conception du modèle. L'attention sur la relation entre les tourbillons et les particules est atténuée, de même que la focalisation sur la rotation des tourbillons³¹. Que l'effet de rotation soit mis en arrière plan par rapport à la déformation élastique ne semble pas avoir de conséquence majeure sur l'interprétation formelle du modèle. En revanche, passer de tourbillons rigides à des tourbillons élastiques entre les parties I et III entraîne une modification de la relation entre les tourbillons et les particules : la déformation des tourbillons produit un déplacement à leur surface, et les particules présentes à la surface de ces tourbillons sont emportées par ces déplacements élastiques. Ce mouvement correspond au courant de déplacement qui doit être ajouté au courant électrique, *i.e.* à la loi d'Ampère (non modifiée) déduite du modèle à partir du mouvement mécanique des tourbillons rigides.

Par conséquent, il nous semble que l'évaluation du rôle heuristique du modèle doit être différenciée *au minimum* selon ces trois cadres d'observation. Chacune des spécifications du modèle est réalisée pour des objectifs donnés. L'évaluation de son rôle heuristique doit être, dans chacun de ces cadres, rapportée à ces objectifs donnés.

B Peut-on trouver un cadre unique pour évaluer l'activité de Maxwell ? Sinon, quel cadre sélectionner ?

Que signifie, pour commencer, adopter un cadre d'observation unique pour rendre compte d'une activité ? C'est sous-entendre que, dans un processus comme celui que nous étudions, il est possible de trouver une séquence d'actions réelle ou objective dont l'enchaînement et la logique se comprennent à partir du même niveau d'observation. Le but de l'analyste, dans ce cas, est d'arriver à retrouver cette séquence réelle, *i.e.* à pénétrer le cadre d'observation dans lequel cette suite d'actions peut être lue et comprise (cf. schéma 7.10, p.364).

La plupart des analyses en pratique de la science admettent habituellement dans ce sens que l'observation de la pratique se réalise dans un cadre spécifique tourné vers les actions concrètes, réalisées par les agents en situation. Ce cadre d'observation *en pratique* s'oppose à toute reconstruction

31. Les interprétations divergent sur cette question. Il n'est pas évident de savoir si, pour Maxwell, les tourbillons sont seulement considérés du point de vue de leur élasticité ou si la rotation est encore prise en compte à partir de la partie III. Cf. (Bromberg, 1967), (Boltzmann, 1898), et plus particulièrement (Siegel, 2002, p.208).

rétrospective ou idéale³². Pour donner un exemple de cette assimilation de l'observation *en pratique* à l'adoption d'un cadre unique, nous pouvons évoquer la récente étude de (Woody, 2014) qui s'intéresse, dans une approche similaire à la nôtre, à un processus de théorisation : celui de Mendeleïev. Dans son examen de cet épisode historique, Woody nous propose d'analyser les pratiques liées à l'utilisation d'un outil théorique spécifique, le tableau périodique des éléments. Elle avance que, pour rendre compte de l'utilisation de cet outil théorique, nous devons adopter une perspective *en pratique*, c'est-à-dire une perspective qui s'inscrit dans le « domaine de l'action pratique » (*realm of practical action*). Ce domaine, qui constitue chez elle un cadre d'observation, est conçu dans son opposition au domaine conceptuel et linguistique (*realm of the conceptual/linguistic*). Dans son approche, la pratique est considérée comme une activité réelle à l'intérieur de laquelle des actions se déploient³³. Par conséquent, étudier la table périodique des éléments, revient, comme ce pourrait être le cas ici avec le modèle, à s'inscrire dans une perspective en pratique pour recouvrir l'ensemble des actions concrètes effectuées par le théoricien dans ce domaine de l'« action pratique »³⁴.

Pour notre part, il nous semble au contraire que l'analyse du processus de théorisation, que ce soit celui de Mendeleïev ou celui de Maxwell, ne peut reposer sur un cadre d'observation unique qui serait celui de la pratique en général. D'une part, nous devons remarquer que l'adoption d'une perspective *en pratique* n'est pas équivalente à l'adoption d'un cadre d'observation unique. En effet, se concentrer, comme dans l'approche de Woody, sur les avantages cognitifs liés à l'utilisation du tableau périodique dans une communauté donnée, ou étudier ici la façon dont Maxwell utilise et développe son modèle des tourbillons moléculaires, ne met en avant qu'une perspective *en pratique* parmi une multitude possible.

D'autre part, comme nous l'avons relevé dans la point précédent, Maxwell

32. On remarquera cependant dans le tournant pratique un écart paradoxal entre, d'un côté, ce discours général qui oppose une observation idéalisée à une observation *en pratique* tournée vers les actions concrètes, et, d'un autre côté, la multiplicité des cadres d'observation adoptés par les auteurs du tournant pratique pour rendre compte des différents aspects de la pratique.

33. « Ce dont nous avons besoin (...) est un cadre d'analyse des pratiques qui puisse nous permettre de faire des évaluations concernant l'efficacité ou la pertinence des pratiques ou des actions particulières situées à l'intérieur de ces pratiques » (Woody, 2014, p.125). Pour être plus précis, la pratique correspond, dans son article, à la fois à ce que Mendeleïev fait (ses actions pratiques), et à la culture d'une communauté scientifique représentée par des habitudes de travail et des intérêts, cf.(Catinaud et Wieber, 2014).

34. Pour (Woody, 2014, p.124), concevoir la théorie « comme une pratique » suppose de s'intéresser à « la construction et la manipulation active d'objets de représentation qui sont mis en forme en fonction de préoccupations pratiques contingentes, et d'objectifs déterminés contextuellement ». Remarquons de nouveau que, si cette perspective permet bien de révéler des nouveaux aspects du travail scientifique jusqu'alors négligés, elle continue à présupposer que l'*en pratique* correspond à un domaine particulier, manifestement attaché à la prise en compte de la perspective d'un individu situé, dans son quotidien.

lui-même, dans la continuité de son processus de théorisation, adopte plusieurs cadres d'observation. La question n'est donc plus de savoir « comment représenter la pratique effective de Maxwell ? » mais « quel cadre d'observation *sélectionner* pour saisir un des aspects du travail de Maxwell ? ». Comme l'ont bien remarqué (Soler et collab., 2014), cette mise en avant d'une réalité de l'action effective ne nous permet pas, dans le tournant pratique, de déterminer quel est le niveau d'observation à adopter, ou quels types d'actions nous devons prendre en compte :

« Clearly, practice-based studies of science are concerned with "what scientists actually do", but scientists do many different things, individually and collectively, including technical work at the laboratory bench, planning and administering projects, writing and reviewing scientific papers, discussing research with their colleagues and outside audiences, and writing reports to obtain funding. What is relevant, among the range and variety of things that scientists and groups of scientists do? How can analysts of science access the relevant settings and actions? In which frame can they interpret the relevant materials? At what level of detail or generality can they elaborate the resulting accounts? » (Soler et collab., 2014)

Le recours aux pratiques ne précise donc pas d'emblée quel doit être le cadre d'observation pertinent. Plus précisément dans le cas de notre étude, la sélection d'un cadre d'observation est un enjeu important pour déterminer à quel niveau la pratique de Maxwell doit être analysée et comment ses erreurs potentielles peuvent être évaluées. L'opposition entre (Wise, 1982) et (Siegel, 2002) illustre bien cette difficulté quant au cadre à adopter pour rendre compte de la pratique de Maxwell : doit-on préférer un cadre qui s'inscrit au plus près de la quotidienneté dans une perspective à la première personne où Maxwell est plongé dans ses calculs, ou au contraire prendre du recul pour saisir des perspectives historiques plus larges, comme l'insertion de Maxwell dans une communauté scientifique – perspective qui pourrait nous aider à comprendre la pertinence de certaines de ses actions et de certains de ses choix (comme l'utilisation des analogies, ou le rejet de l'action à distance et son intérêt pour le concept de champ).

Dans son recensement de la littérature maxwellienne, et plus particulièrement des auteurs qui se sont penchés sur *Physical lines* et l'émergence du courant de déplacement, Wise avance que la difficulté des historiens à pouvoir donner sens au travail de Maxwell est notamment due à un défaut de contextualisation :

« Most of the relatively abundant Maxwell literature consists of isolated studies, without reference either to Maxwell's work as a whole or to its British context. When they seem misdirected, lack of context is usually the cause. » (Wise, 1982, p. 190)

En ne se focalisant que sur les détails spécifiques et minutieux du travail de Maxwell et en remarquant des incohérences et des erreurs de signes dans les équations, ces études ne prennent pas, selon lui, assez de recul historique pour considérer la cohérence du travail de Maxwell dans son ensemble.

« Author after author has wrestled with Maxwell's notions of electric charge and displacement or their inherent incoherence. Most of the debate has revolved around inconsistencies of sign in Maxwell's expressions of the continuity equation for current. Too much attention has been directed toward the signs in the equation and too little toward Maxwell's basic mode of understanding it. »
(Wise, 1982, pp. 195-196)

Wise nous invite à reconsidérer la pratique de Maxwell dans une perspective qui prend en compte l'ensemble de ses travaux et leur réception dans la communauté des physiciens de son époque. Prises dans cette perspective, les erreurs de Maxwell ne sont pas « significatives ». Dans la continuité de ses travaux, elles ne menacent pas la cohérence d'ensemble ni la consistance de sa théorie ; malgré ces erreurs de signe, ses idées ont été bien comprises par ses contemporains. Dans ce cadre d'observation plus large, les fautes de raisonnement locales – si elles en sont bien – n'ont pas d'impact sur la connexion entre les différents travaux de Maxwell. A ce niveau, le modèle peut effectivement être considéré comme heuristique.

Pour Siegel en revanche, la question des incohérences et des erreurs locales reste cependant d'une importance cruciale, en particulier quand nous cherchons à savoir si le modèle des tourbillons moléculaires a bien eu un impact sur la pratique de Maxwell pour la découverte de ses résultats. Ces erreurs peuvent en effet être la preuve que Maxwell connaissait déjà ces résultats, qu'il savait déjà dans son article l'endroit où il voulait aboutir, et qu'il avait originellement emprunté un autre chemin, indépendant du développement du modèle des tourbillons moléculaires. Siegel considère, à l'inverse de Wise, que l'« ombre » subsistant au-dessus de cet épisode n'est pas seulement la conséquence d'un défaut de contexte qu'une prise de recul suffirait à effacer. Le problème vient selon lui d'une mauvaise compréhension des détails des équations de Maxwell, laquelle a conduit à des interprétations inexactes du processus de théorisation et à ce que l'on a pu rétrospectivement voir comme des erreurs ou des incohérences dans ce processus³⁵.

35. Nous y reviendrons avec plus de précision par la suite (cf. 7.3.3), mais notons pour l'instant que pour Siegel, les incohérences de Maxwell qui devaient être la preuve d'une faiblesse du rôle du modèle des tourbillons moléculaires, sont en réalité des résultats tout à fait pertinents et sensés dans le développement de la pensée de Maxwell. (Darrigol, 2000) défend une opinion similaire : « Le modèle des tourbillons de Maxwell est très consistant et représente adéquatement l'ensemble des phénomènes de l'électrodynamique et de l'électrostatique connu par Maxwell. La plupart des incohérences relevées par les premiers commentateurs de son modèle peuvent être attribuées à leur incapacité à distinguer les concepts de charge et de courants appropriés par rapport à ceux du *Traité* (...) Certains

Entre ces deux perspectives, le rôle du modèle n'est pas évalué de la même manière. Siegel, comme Chalmers, rentre à l'intérieur du modèle, de sa logique, et suit les détails minutieux des calculs. A l'inverse Wise propose de prendre du recul et de s'intéresser aux développements de l'ensemble des travaux de Maxwell, à leur cohérence globale ainsi qu'à leur incorporation, leur récupération et leur développement au sein d'une communauté scientifique. Cependant, ce n'est pas le rôle du modèle en particulier qui est évalué dans ce point de vue plus général, mais l'importance des résultats obtenus pour le développement de l'électromagnétisme. En ce sens, l'introduction et l'utilisation du modèle ne sont pas des actions spécifiques que l'on peut véritablement évaluer dans ce cadre.

C L'évaluation du rôle heuristique du modèle des tourbillons moléculaires selon les différents cadres d'observation adoptés par Nersessian et Chalmers

Nersessian et Chalmers adoptent différents cadres d'observation pour évaluer le rôle heuristique du modèle des tourbillons moléculaires. Leurs conclusions sont par conséquent relatives à ces cadres d'observation ; elles ne peuvent pas directement être confrontées les unes aux autres sans considérer ces variations de cadre. Aussi, pour comparer leurs positions au sein de cette controverse, notre but n'est pas de retrouver l'activité effective de Maxwell, mais d'apprécier la pertinence de leur choix de cadre d'observation et de vérifier si, dans ces cadres, les affirmations qu'ils avancent peuvent effectivement être attestées.

Chez Nersessian pour commencer, l'analyse du processus de théorisation de Maxwell s'effectue en plusieurs temps. Elle se concentre sur les différentes spécifications du modèle réalisées par Maxwell entre les parties de son article (*i.e.* premièrement les tourbillons seuls, deuxièmement l'introduction des particules et troisièmement la focalisation sur l'élasticité des tourbillons). Nersessian étudie progressivement la façon dont ces différents modèles spécifiques vont permettre à Maxwell de répondre à des objectifs particuliers. Ce qui, dans notre vocabulaire, revient à prendre en compte différents cadres d'observation.

Nersessian s'intéresse aussi parallèlement à la façon dont Maxwell est amené, entre chacun des trois cadres d'observation, à spécifier chaque fois son modèle par l'utilisation d'analogie et par la construction d'un modèle « générique » abstrait servant à opérer des rapprochements entre différents phénomènes physiques. Cela constitue un quatrième cadre d'observation qui se focalise sur des étapes de « raisonnement de type-modèle » (*model-based reasoning*) où s'opèrent des actions comme des « rapprochements », des « abstractions », des « simulations », des « idéalizations », des déterminations de

d'entre eux étaient incapables de comprendre la mécanique du modèle » (p. 174).

« phénomènes cibles » et de « contraintes », etc. Il s'agit en l'occurrence d'une construction abstraite de l'activité scientifique qui sert à caractériser l'utilisation des modèles dans les processus de théorisation. A chaque étape du processus de théorisation, Nersessian évalue la capacité de Maxwell à formuler ses problèmes à travers la construction de modèles et à développer au moins une partie de son raisonnement à l'appui de ces modèles. Par exemple, dans la partie I de *Physical lines*, Nersessian s'intéresse à la façon dont Maxwell arrive à construire un modèle pour représenter le champ magnétique, et à la manière dont ce modèle permet bien de retrouver les expressions des phénomènes d'attraction et de répulsion magnétiques.

Le rôle heuristique du modèle se définit donc chez Nersessian par sa capacité à être « un guide pour la pensée », à un moment du raisonnement, et à permettre de conduire à l'obtention de résultats relativement aux objectifs fixés au moment de la construction du modèle. Cette conception de l'heuristique est bien entendu très lâche, puisqu'il suffit que Maxwell se soit servi du modèle à un moment de son processus de théorisation pour qu'il soit considéré comme heuristique. Cependant, cette perspective est intéressante parce qu'elle met l'accent sur la capacité de Maxwell à adopter lui-même plusieurs cadres d'observation dans son processus de théorisation. Elle permet également de détacher l'évaluation du rôle heuristique d'un modèle de sa contribution directe aux résultats ; celui-ci peut avoir d'autres fonctions, liées aux différentes raisons pour lesquelles il est utilisé. En ce sens, la formulation des phénomènes magnétiques dans le cadre du modèle adopté pour la partie I peut, selon Nersessian, être comptabilisée comme une contribution originale de Maxwell. Cette conception du rôle heuristique *relativement* au cadre de la construction et de l'utilisation du modèle, ne permet toutefois pas d'évaluer directement, comme dans le cadre d'observation adopté par Chalmers, la façon dont le modèle en soi permet d'aboutir aux résultats obtenus par Maxwell.

Chez Chalmers, l'évaluation du rôle heuristique du modèle est effectuée uniquement dans le cadre d'observation correspondant au modèle, *i.e.* sans prendre en compte les différents avantages possibles à utiliser un modèle en dehors de sa contribution à l'obtention des résultats finaux. Son cadre d'observation est par conséquent extrêmement rigide. Il évalue les actions effectuées par Maxwell, ou plus exactement les résultats qu'il a obtenus, à partir du modèle entièrement développé dans toutes ses spécifications (*i.e.* en prenant en compte à la fois la rotation des tourbillons, leur déformation élastique et le mouvement des particules). Pour qu'un modèle puisse être qualifié d'heuristique, il faut qu'il ait *directement* mené à de nouvelles découvertes (il ne prend pas en compte d'autres fonctions possibles). « Directement » signifie que toutes les actions qui ont mené à ces découvertes doivent non seulement avoir un sens dans le cadre spécifique qu'est le modèle, mais qu'elles doivent aussi avoir été initialement produites dans le modèle et non pas introduites suite à des raisonnements parallèles. Si les actions correspondant au cadre

spécifique du modèle ne permettent pas d'atteindre un résultat, c'est que le modèle ne peut pas être qualifié d'heuristique, peu importe le nombre d'actions effectuées dans son cadre spécifique. Dans cette perspective, nous pouvons effectivement reconnaître avec Chalmers que, par exemple, dans la partie I, le modèle ne peut pas être considéré comme heuristique vu qu'il ne permet pas d'obtenir de *nouveaux* résultats – l'expression mathématique des phénomènes d'attraction et de répulsion magnétiques étant déjà connus. Tout dépend en réalité de si nous admettons que la formulation d'un phénomène sous une nouvelle forme peut constituer une contribution originale ou non (cf. ci-dessous les développements sur l'article scientifique).

Quel que soit notre avis sur cette question, il nous semble que la perspective de Chalmers reste trop rigide ; elle ne permet pas de rendre compte de la capacité de Maxwell à adopter différents cadres d'observation. En effet, si nous sommes trop stricts dans notre compréhension de la relation entre le processus théorique et les opérations autorisées par le modèle, alors peu de modèles (voire aucun) pourront être décrits comme heuristiques du point de vue de l'agent.

Le choix des cadres d'observation de Nersessian nous semble par conséquent plus approprié pour évaluer le rôle heuristique du modèle des tourbillons moléculaires. Nous ne pouvons cependant pas encore nous prononcer sur la question de savoir si dans le cadre d'observation adopté par Chalmers, la suite d'actions effectuées par Maxwell peut effectivement nous conduire à l'émergence de la notion de courant de déplacement et à l'identification de la lumière comme un phénomène électromagnétique. Nous aurons besoin de développer d'autres considérations pour y répondre.

D Récapitulatif

1. Un cadre d'observation peut ici correspondre à un niveau de conceptualisation qui donne un sens aux actions effectuées. Le modèle des tourbillons moléculaires peut, dans cette perspective, être assimilé à un cadre d'observation.
2. Plusieurs cadres d'observation ont été adoptés par Maxwell au cours de sa théorisation.
3. Nous avons vu que le tournant pratique associait la pratique à l'idée d'un cadre unique (*en pratique*). Nous avons à l'inverse suggéré que l'identification d'une pratique nécessitait la sélection d'un cadre d'observation, et par conséquent que l'on pouvait adopter plusieurs cadres d'observation *en pratique*.
4. D'après ces constats, il nous semble que la question du rôle heuristique du modèle peut être posée différemment et obtenir une réponse différente selon le cadre d'observation adopté pour expliquer le processus de théorisation de Maxwell.

5. Dans le cadre de notre controverse, nous avons vu que si Chalmers semblait pouvoir affirmer que Maxwell a effectivement commis des erreurs, et que son modèle (à un certain niveau de rigidité) ne permettait pas d'obtenir ses résultats, Nersessian pouvait affirmer de son côté que Maxwell a effectivement utilisé son modèle, et que c'est cette utilisation qui lui a permis de s'orienter vers ses résultats.
6. Relativement à la question de la valeur heuristique, la perspective de Nersessian nous semble plus souple, c'est-à-dire plus à même de pouvoir rendre compte de la capacité de Maxwell à adopter différents cadres d'observation pour son action, c'est-à-dire à adhérer plus ou moins fortement, au cours de son processus de théorisation, aux contraintes impliquées par le modèle mécanique. Maxwell n'adhère pas seulement au modèle dans le cours de son action, mais aussi à d'autres cadres d'observation.

7.3.2 L'article scientifique et le processus effectif de découverte

Comment expliquer l'émergence d'interprétations différentes à propos du processus de théorisation de Maxwell sachant que les historiens et philosophes qui se sont intéressés à cet épisode ont eu accès aux mêmes *sources* (articles, ouvrages, brouillons, correspondances) ? La plupart des historiens auxquels nous nous sommes référés jusqu'à présent expliquent ces divergences en distinguant un processus réel, que Maxwell aurait effectivement parcouru mais qui ne nous est pas accessible, de tout un ensemble de récits historiques qui sont des recompositions rétrospectives de ce processus originel, comme l'article scientifique *Physical lines*. Ces dernières sont donc censées être moins authentiques. Pour notre part, nous avancerons que cette différence d'interprétation ni tient pas à la difficulté de retrouver le processus réel à partir des sources à disposition, mais au fait que dans l'article scientifique lui-même – qui au demeurant *fait partie* de l'activité – se croisent plusieurs compréhensions et plusieurs comptes rendus des actions effectuées. Et ceux-ci ne peuvent pas être mis en évidence par un cadre d'observation unique.

Commençons par revenir sur la distinction entre le processus effectif et la recomposition rétrospective de l'activité dans l'article scientifique. Dans la littérature secondaire sur l'analyse du processus de théorisation de Maxwell, nous avons pu relever trois positions concernant la relation de l'article *Physical lines* à l'action originale.

(1) Dans son analyse sur l'émergence du courant de déplacement dans *Physical lines*, (Bork, 1963) avance que, compte tenu des sources à notre disposition, nous ne pouvons trouver aucune preuve qui puisse attester que Maxwell se soit appuyé sur l'argument de symétrie pour parvenir à ses résultats. Il modère cependant sa conclusion en nous faisant remarquer que même si nous avons à notre disposition toutes les sources existantes sur le sujet, il demeure-

retra toujours un écart entre la pensée originale et privée de Maxwell et ce que l'article peut nous en dire :

« There is no direct evidence to support the notion that Maxwell introduced the displacement-current term in order to improve the symmetry of the electromagnetic field equations. [...] This negative conclusion is subject to all the usual qualification demanded by a null result. First, a more thorough study with sources as yet unknown here might reveal a basis for the symmetry argument. Maxwell's letters and papers in the Cavendish Laboratory might contribute additional insights. Second, even if no support is found in an ideal case in which all possible sources are known and examined, the suggestion would still not be impossible. There is always a gap (even in a Kepler) between the creative man and the writing man, between the thought process behind a discovery and the later description of that discovery in books and papers; it is this which makes the study of 'scientific method', what the scientist actually does, so difficult. » (Bork, 1963, p. 859)

(2) (Nersessian, 2002) distingue également l'activité réelle de Maxwell de son article, mais elle avance que l'article est bien le reflet de l'activité originale de Maxwell. Il aurait en effet eu, selon Nersessian, un avantage *rhétorique* à présenter ses résultats de la même manière que ceux-ci lui sont apparus – argument cependant difficile à vérifier :

« [considérant les preuves historiques à notre disposition] I believe there is sufficient evidence to support my contention that the reasoning process in the published papers accurately presents Maxwell's own reasoning processes. We can look at him as attempting to lead his audience through his own reasoning process as a rhetorical move to help his colleagues to understand the new field representation »

(3) Enfin (Siegel, 2002) reconnaît également un certain décalage entre l'action effective et l'article. Il oppose deux sens dans lesquels il est possible de parler de « développement théorique » : un sens historique (sous-entendu : celui de l'activité originale, réel mais difficilement accessible, suivant les étapes du développement de la pensée de Maxwell) et un sens « rhétorique » (sous-entendu : celui d'une reconstruction rationnelle bien maîtrisée dans l'écriture de l'article) :

« There are two senses in which one can talk about the development of the theory : First, there is the rhetorical development of the theory, as it unfolded in the four installments of "Physical Lines." Second, there is the historical development of the theory, as it emerged in the successive stages of Maxwell's thinking on the subject. [...] The rhetorical development of the theory can be apprehended on the basis of its explicit presentation in the text

of "Physical Lines" ; the historical development of the theory, on the other hand, is something that cannot be read from a text, but must be inferred, using various evidence, including but not limited to the text of "Physical Lines." »

Ces trois positions partent du même présupposé : les scientifiques reconstruisent une partie de leurs résultats *a posteriori*. Il existe donc un décalage entre les résultats – les enchaînements du raisonnement tels qu'on les trouve recomposés dans les articles – et la réalité du processus de théorisation tel qu'il a effectivement été mené lors de la découverte originale. Dans ce qui suit, nous souhaitons remettre en cause cette image, à notre avis faussée, du processus de théorisation.

Premièrement il nous semble que l'article scientifique fait bien *partie* du processus de théorisation et qu'il n'est pas à concevoir comme un deuxième moment, moins authentique (**A**). En lien avec notre controverse, cela nous permettra de reconnaître que la question du rôle heuristique du modèle des tourbillons moléculaires ne devrait pas être évaluée par rapport au processus que Maxwell aurait effectivement pu suivre précédemment à la rédaction de son article, mais bien à ce qui est effectivement écrit dans l'article³⁶.

Nous suggérerons ensuite en (**B**) que lorsque l'on se concentre sur l'article lui-même, nous pouvons identifier différentes perspectives – argumentatives, rhétoriques, calculatoires, etc. –, et que l'on peut attribuer au modèle lui-même différents rôles selon le cadre d'observation dans lequel il est pris. Nous nous appuierons essentiellement pour cela sur des recherches qui ont porté, dans le tournant pratique, sur les formats de représentations dans les pratiques théoriques.

A partir de ces deux développements, nous pourrions établir en (**C**) qu'un des arguments avancés par Chalmers contre le rôle heuristique du modèle à propos de l'introduction du *courant de déplacement* n'est pas fondé. Le choix de Maxwell de présenter le courant de déplacement par l'introduction de considérations électriques est un choix argumentatif qui n'implique pas que le modèle ait été initialement découvert de cette manière. Il suggère en revanche que, pour Maxwell, il était important d'introduire le courant de déplacement à ses lecteurs par une série d'analogies et d'allers-retours entre le modèle mécanique et des considérations électriques afin d'en donner une meilleure compréhension.

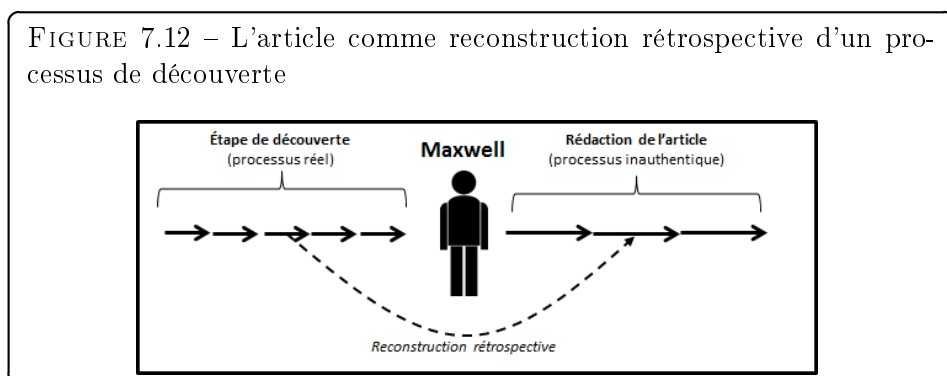
Enfin, en (**D**) nous mettrons de nouveau en cause la perspective de Chalmers concernant le rôle du modèle dans les parties I et II de *Physical lines*,

36. Si un brouillon venait un jour nous prouver que Maxwell était arrivé à ses résultats par exemple en considérant la symétrie des équations, nous devrions toujours nous demander : « pourquoi a-t-il choisi de présenter ses résultats avec son modèle des tourbillons moléculaires? ». Autrement dit, c'est bien l'article et les raisonnements qui y sont déployés qui comptent d'un point de vue scientifique comme ce qui est défendu et ce qui est mis en jeu dans la présentation du résultat. Aussi, même avec ce brouillon opportun, la question du rôle heuristique du modèle pourrait toujours être posée.

en soulignant que la fonction et le rôle théorique d'un modèle n'est pas seulement d'obtenir de nouveaux résultats ou de prédire de nouvelles observations qui pourront être vérifiées par l'expérience. La reformulation et la réinterprétation des résultats existants constituent également des contributions importantes d'un point de vue scientifique.

A L'article fait partie du processus de théorisation

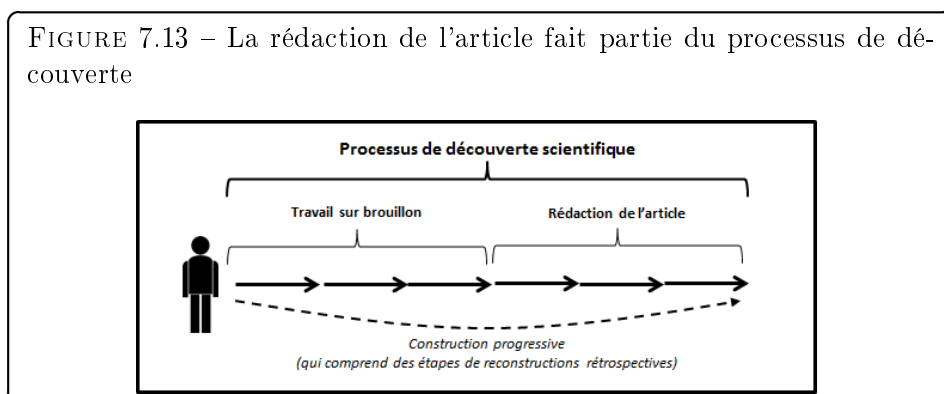
La principale raison pour laquelle l'étape de la découverte et celle de la rédaction de l'article sont distinguées est que l'on suppose qu'une découverte scientifique correspond à un moment précis et identifiable ; celui par exemple où un physicien serait parvenu pour la première fois à établir une équation qui décrit un phénomène jusqu'alors inconnu. L'article scientifique ne viendrait que mettre en forme ce résultat, mais il ne serait pas une composition originale puisque le résultat a été découvert précédemment. Il n'est par conséquent qu'une reconstruction (schéma 7.12).



Mais n'est-il pas également possible de concevoir l'article comme un moment qui participe au processus de découverte ? L'article n'est en effet pas seulement une reconstruction, ni (seulement) un regard rétrospectif sur une activité passée : c'est une activité originale significative dans la totalité du processus de théorisation (schéma 7.13). La façon dont un article est structurée n'est pas une reconstruction d'un raisonnement déjà fait, mais la construction d'un raisonnement selon des codes et des choix (argumentatifs, rhétoriques, démonstratifs, explicatifs) précis. En ce sens par exemple, l'article *Physical lines* n'a pas moins de valeur que ce que Maxwell a pu écrire sur ses différents brouillons. Bien au contraire. Par exemple, le choix du formalisme dans lequel se développe la théorie, la succession des arguments et des illustrations, sont importants et significatifs ; ils font intrinsèquement partie de l'activité de théorisation.

Le temps de la découverte n'est donc pas délimité à un instant précis. Demandons-nous d'ailleurs : à partir de quel moment pourrait-on fixer cet instant de la découverte chez Maxwell, par exemple pour le lien entre les

FIGURE 7.13 – La rédaction de l'article fait partie du processus de découverte



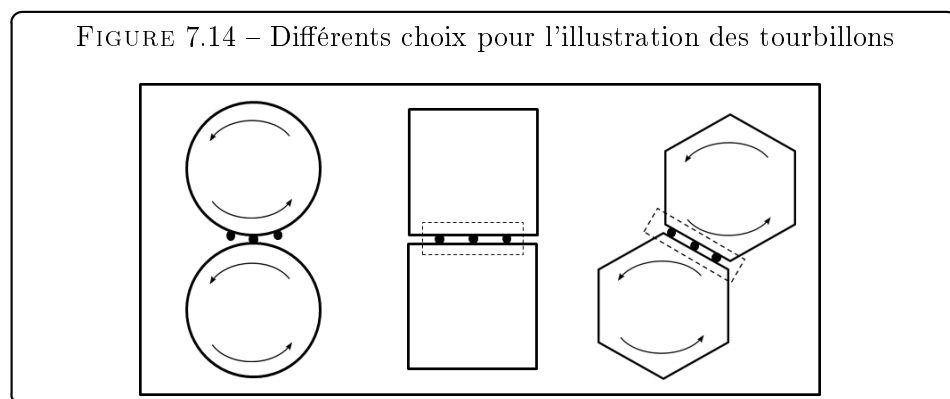
phénomènes électromagnétiques et lumineux ? Lorsque Maxwell l'a entrevu par la pensée pour la première fois ? Quand il lui a donné une forme écrite mathématique sur un brouillon ? Lorsqu'il en a fait la démonstration – auquel cas ce ne serait pas dans *Physical lines* puisque cet article se limite seulement à indiquer un lien éventuel entre ces deux phénoménologies ? Au niveau de la communauté scientifique d'ailleurs, quel est le moment du travail de Maxwell qui compte comme moment de la découverte ? Supposons que Maxwell après sa découverte disparaisse avec ses brouillons. Maxwell est en principe celui qui a la primauté de la découverte, mais la découverte ne pourra être avérée que lorsqu'elle sera entrée dans la sphère publique. La publicisation de la théorie de Maxwell est donc, du point de vue de la communauté scientifique, une étape de la théorisation. De la même manière, la mise en forme dans un article constitue une étape de la théorisation. Chacune de ces étapes fait partie de la théorisation. Quelle que soit la réponse sur l'origine de la façon de penser effective de Maxwell, cette façon originelle a une importance mineure sur le processus de théorisation. L'analyse de ce processus n'a pas pour but de découvrir seulement la méthode de raisonnement originale de Maxwell — uniquement ce qu'il a effectivement fait au moment où il a pu par exemple penser que son modèle mécanique de l'éther devait contenir une description des contraintes élastiques s'exerçant sur les cellules, *i.e.* l'origine du courant de déplacement — mais aussi comment ce raisonnement se forme et se stabilise pour devenir un résultat. Le travail de théorisation a un développement temporel bien plus long que ce simple moment (idéal) de la découverte, il commence bien avant et il se poursuit bien après.

Le but de cette réflexion n'est pas d'inciter à s'écarter définitivement de la notion de « découverte » en philosophie ou en histoire des sciences, mais de montrer que ce concept, lorsqu'il est compris comme un point réel et fixe, n'est souvent pas évident à identifier. Par ailleurs, nous devons également relever que le fait de choisir un point unique comme moment de la découverte implique une cristallisation sur l'interprétation possible. C'est un choix de narration, qui implique une certaine vision de l'activité théorique.

B Les différentes perspectives de l'article

Le point précédent nous a servi à montrer que l'article *Physical lines* et les développements qui y sont contenus peuvent être considérés comme appartenant à l'activité de théorisation de Maxwell. Avec ce second point, nous voulons insister sur les différentes perspectives qui sont contenues dans l'article lui-même et qui reflètent, chez Maxwell, l'adoption de différents cadres d'observation dans le compte rendu de son processus de théorisation.

Pour commencer, comme nous l'avons déjà indiqué, Maxwell emprunte au cours de son article différentes stratégies argumentatives, démonstratives, calculatoires, etc. Les choix et les développements menés dans chacune de ces perspectives contribuent de manière générale à améliorer la présentation de l'article et à orienter progressivement son lecteur vers le résultat. Mais chacune de ces stratégies peut également être évaluée par rapport à des objectifs spécifiques. Par exemple, le choix d'utiliser des hexagones pour représenter les tourbillons moléculaires n'a, *a priori*, aucun impact sur le développement des différents résultats obtenus par Maxwell. En revanche, d'un point de vue illustratif, cette représentation a de nombreux avantages : si Maxwell avait dû figurer ses tourbillons par des cercles, le contact continu entre les tourbillons et les billes aurait été plus difficile à reproduire visuellement. De la même manière utiliser un carré ou un rectangle n'aurait pas suggéré de manière évidente au lecteur l'effet de rotation ni le fait qu'il s'agisse de cellules ou de tourbillons (cf. schéma 7.14).



On trouve dans le tournant pratique de nombreuses études qui se sont penchées sur les différentes façons dont on pouvait concevoir et appréhender les stratégies et objets présents dans un article ou dans une théorie scientifique. Dans cette perspective, notamment, ce sont les rôles des modèles utilisés par les scientifiques qui ont été réévalués. Plusieurs auteurs ont mis en avant le fait que les modèles ne devaient pas seulement être évalués pour leur contribution à l'obtention des résultats théoriques ni pour leur capacité à représenter fidèlement la réalité, à être empiriquement adéquats, mais également pour leur capacité à remplir d'autres fonctions, liées à des utilisations

particulières. Par exemple, dans les études récentes sur les formats de représentation, les modèles ont été étudiés en tant qu'« artefacts théoriques », « outils de papiers » ou « technologies théoriques » construits et transformés par les scientifiques pour répondre à des problèmes spécifiques. L'utilité de ces modèles est donc analysée relativement aux différents objectifs et aux différentes perspectives dans lesquels ils sont développés. Ceux-ci peuvent par exemple comprendre une recherche d'avantages cognitifs à l'utilisation d'un format de représentation plutôt qu'un autre (cf. Woody (2014)). Si ces choix ne semblent pas avoir d'importance directe pour une lecture abstraite du travail théorique, qui ne se concentre que sur l'obtention des résultats, indépendamment de leur forme, ces auteurs du tournant pratique considèrent inversement que les théories et les outils développés dans ces théories doivent être pris en compte dans l'évaluation des théories. Ils servent également à expliquer pourquoi certains scientifiques empruntent certaines pistes de développement plutôt que d'autres, et quel type de représentation un format va avoir tendance à suggérer (Vorms, 2009). Comme le remarque Soler :

« Theorization and theory evaluation thus are governed by practical values such as efficiency, commodity, and computability, and the comparative merits of several theoretical artifacts are assessed relative to particular problems. (...) The move is from representations as descriptions of the world to representations as means for doing things, tools for intervening, and material artifacts for transforming the world. » (Soler et collab., 2014, p.24)

Dans cette perspective, l'introduction du modèle des tourbillons moléculaires doit être évalué non seulement dans sa contribution à l'obtention du résultat final, mais également en rapport aux différents avantages qu'il peut apporter au regard de la totalité du processus de théorisation de Maxwell. En posant l'hypothèse de son modèle où sont analysées les « conséquences mécaniques de certains états de tensions et de mouvements dans un milieu », Maxwell n'avait pas l'intention de *représenter* la réalité, mais d'utiliser une analogie physique pour la comparer avec des phénomènes connus de l'électricité et du magnétisme. En ce sens par exemple, le modèle et certaines actions qu'il spécifie (*e.g.* le mouvement des billes, la rotation des tourbillons) ne peuvent pas être évalués en rapport à leur correspondance empirique avec des phénomènes réels ; Maxwell ne croyait pas à l'existence de ces particules ou de ces tourbillons³⁷. La valeur de ce modèle dans le travail de Maxwell

37. Comme nous l'avons déjà souligné, Maxwell concevait son modèle comme un outil utile pour se représenter les phénomènes qu'il étudiait. Il ne prétendait pas que celui-ci soit une représentation fidèle de la réalité. Au contraire, il était conscient de se caractériser provisoire : « La conception d'une particule dont le mouvement est liée par le contact d'un roulement parfait à celui d'un tourbillon peut apparaître quelque peu étrange. Je ne la propose pas comme un mode de connexion existant dans la nature (...). Il s'agit, cependant, d'un mode de connexion qui est mécaniquement concevable, et facilement analysable, et il sert à mettre en évidence les connexions mécaniques effectives entre les phénomènes

peut en revanche être attestée de plusieurs autres manières : d'un point de vue illustratif ou encore dans sa capacité à retrouver, par analogie, les résultats expérimentaux alors connus.

C Sur l'utilisation d'arguments électriques pour introduire le courant de déplacement

Avec les éléments avancés en **(A)** et **(B)**, nous sommes désormais en mesure d'évaluer une partie des arguments avancés par Chalmers contre l'idée que le modèle des tourbillons ait pu avoir un rôle heuristique. En observant la manière dont Maxwell introduit la notion de courant de déplacement, *i.e.* en utilisant d'abord des arguments renvoyant aux phénomènes électriques, nous pourrions avoir l'impression que le modèle des tourbillons moléculaires ne sert qu'à recaractériser d'une autre manière ces développements. Cependant, la majorité de l'argumentation de Maxwell et les différentes étapes conceptuelles de son développement sont caractérisées dans le cadre du modèle mécanique. Ceci nous invite donc à penser, contrairement à ce qu'avance Chalmers, que c'est la description en termes électriques qui devrait être conçue comme un développement parallèle, servant à illustrer ce qui est expliqué majoritairement grâce au modèle. Le cadre dans lequel Maxwell conçoit, et nous propose de suivre, ses actions est celui du modèle mécanique. Ce choix de Maxwell, peu importe le raisonnement suivi précédemment dans ces brouillons, est le choix qui, pour nous lecteur, compte et doit être évalué scientifiquement. La question de savoir si Maxwell serait parvenu par d'autres moyens à ses résultats ne serait importante que si le modèle ne permettait pas de conduire aux différents résultats obtenus. Nous évaluerons cette autre question en (7.3.3).

Pour introduire le courant de déplacement, Maxwell, comme nous l'avons vu (7.1.2), précise son modèle en prenant en compte la déformation élastique des tourbillons moléculaires. Son objectif, rappelons-le, est de pouvoir connecter les phénomènes électrostatiques depuis l'électrodynamique, *i.e.* expliquer la notion de charge électrique depuis son modèle mécanique. Pour cela, il introduit l'idée de la déformation des tourbillons :

« According to our hypothesis, the magnetic medium is divided into cells, separated by partitions formed of a stratum of particles which play the part of electricity. When the electric particles are urged in any direction, they will, by their tangential action on the elastic substance of the cells, distort each cell, and call into play an equal and opposite force arising from the elasticity of the cells. When the force is removed, the cells will recover their form,

électromagnétique connus ; de sorte que je peux m'avancer à dire que toute personne qui comprend le caractère provisoire et temporaire de cette hypothèse, se trouvera avec elle plutôt aidé qu'entravé dans sa recherche de la véritable interprétation des phénomènes. » (Maxwell, 1861-1862, p.346)

and the electricity will return to its former position. » (Part III, p.15)

A partir de sa première proposition (XII), il commence à formaliser mathématiquement les déformations des tourbillons. Il ne nous est pas nécessaire d'entrer dans les détails du calcul pour comprendre la logique du raisonnement d'un point de vue mécanique. La distorsion des tourbillons est assimilée au déplacement électrique. Si une force électromotrice est appliquée sur les particules à la surface des tourbillons, les tourbillons doivent se déformer, jusqu'à ce que cette force soit contrebalancée par la force élastique permettant aux tourbillons de retrouver leur forme initiale. Le courant de déplacement apparaît donc comme un terme qui résulte de la dynamique de l'élasticité des tourbillons. Il est ajouté à la loi d'Ampère dont la somme totale représente le courant électrique.

Décrites de cette manière, il nous semble bien que les actions effectuées par Maxwell s'inscrivent dans le cadre du modèle mécanique. Mais Chalmers avance que, contrairement à ce qu'il apparaît, la notion de courant de déplacement fut introduite par Maxwell par la considération d'arguments électriques et non par des considérations mécaniques développées à partir du modèle des tourbillons moléculaires³⁸. Pour justifier cette idée, Chalmers remarque que la première fois où la notion de « déplacement » apparaît dans l'article de Maxwell, elle est introduite dans un cadre de réflexion électrique. Le passage en question, effectivement situé à l'ouverture de la partie III, est le suivant :

« In a dielectric under induction, we may conceive that the electricity in each molecule is so displaced that one side is rendered positively, and the other negatively electrical, but that the electricity remains entirely connected with the molecule, and does not pass from one molecule to another. The effect of this action on the whole dielectric mass is to produce a general displacement of the electricity in a certain direction. This displacement does not amount to a current, because when it has attained a certain value it remains constant, but it is the commencement of a current, and its variations constitute currents in the positive or negative direction, according as the displacement is increasing or diminishing. The amount of the displacement depends on the nature of the body, and on the electromotive force (...). These relations are independent of any theory about the internal mechanism of

38. « The identification of charge with the divergence of displacement, (...) stem[s] from electrical arguments, and not from mechanical considerations. ». Puis : (p.130) « It is worth noting that Maxwell's argument for treating changes in displacement as a current is based on electrical theories, and he subsequently incorporated the conception into his model. The model would have played a more convincing heuristic role if it had been the case that a term emerged from the mechanical model, for mechanical reasons, which could then have plausibly been interpreted as a displacement current. »

dielectrics ; but when we find electromotive force producing electric displacement in a dielectric, and when we find the dielectric recovering from its state of electric displacement with an equal electromotive force, we cannot help regarding the phenomena as those of an elastic body, yielding to a pressure, and recovering its form when the pressure is removed. » (Maxwell, 1861-1862, p.14)

Le courant de déplacement a effectivement ici un sens électrique, introduit à travers le concept de la polarisation d'un diélectrique. Toutefois, cette conception du déplacement depuis le point de vue de la polarisation du diélectrique apparaît non pas dans le raisonnement déductif de Maxwell (*i.e.* à partir de la proposition XII), mais dans son introduction. Quelques lignes après le passage que nous venons de citer nous trouvons aussi l'affirmation que « l'élasticité d'un milieu magnétique dans l'air est la même que celle du milieu lumineux ». Autrement dit, Maxwell présente ici ses intentions et ses résultats. Nous devons donc considérer les affirmations de Maxwell du point de vue de la logique argumentative et non démonstrative : les résultats sont introduits avant d'être démontrés. Il nous semble dès lors difficile d'affirmer que, puisque ces résultats apparaissent en premier (et sous une forme électrique) dans l'article, ils auraient la valeur de découverte tandis que le reste de l'article ne serait qu'une reconstruction de cet argument selon les termes du modèle. La démonstration, au demeurant, n'a pas encore été produite. Ce résultat prendra sa valeur au fur et à mesure de la démonstration.

Par ailleurs, il semblerait que ce passage ait pour Maxwell une valeur didactique ou pédagogique. Il a pour fonction d'aider le lecteur à se représenter le concept de déplacement selon une imagerie physique simple à appréhender depuis une phénoménologie connue³⁹. Il se pourrait donc que l'introduction du courant de déplacement depuis ces arguments électriques fasse partie d'une « stratégie didactique » (Siegel, 2002, p. 114) développée après la formulation de ce concept dans le modèle mécanique, et non l'inverse.

Enfin, contrairement à la manière dont le modèle est effectivement utilisé par Maxwell pour appuyer son raisonnement et guider sa pensée, il nous semble que le cadre qui correspondrait aux idées électriques est très faiblement développé dans l'article *Physical lines*. La majorité des développements effectués dans la perspective du modèle n'ont pas nécessairement d'équivalents dans un cadre électrique. Or, c'est pourtant ce travail sur l'élasticité des tourbillons qui permet de faire émerger le courant de déplacement.

En regardant de près le raisonnement de Maxwell, il apparaît que celui-ci effectue des va-et-vient constants entre les arguments électriques et son modèle. La relation du modèle, *produisant* les résultats, aux considérations

39. (Siegel, 2002, pp. 114-116) remarque d'ailleurs qu'il existe une inconsistance entre le concept de polarisation diélectrique tel qu'il est introduit dans ces lignes – la force électromotrice agissant sur un diélectrique devant produire une polarisation inversée – et les équations développées dans le modèle mécanique des tourbillons moléculaires.

électriques, *intégrées* au modèle, est dialectique. Que le courant de déplacement ait été développé *après* l'intégration de considérations électriques n'enlève rien au fait qu'il l'a été développé dans le modèle, selon ses contraintes. Dans cette perspective, la valeur du modèle en tant qu'outil conceptuel peut donc être attestée pour la question du courant de déplacement. Avant de savoir s'il peut en être de même pour l'identification de la lumière comme un phénomène électromagnétique, nous devons développer des considérations supplémentaires.

D Le modèle et ses différentes fonctions, l'heuristique dans les partie I et II de *Physical lines*

Pour les parties I et II, seul Chalmers considère que le modèle n'a pas eu de rôle heuristique car il n'a servi à Maxwell qu'à obtenir des résultats déjà connus : « Il n'y avait aucune suggestion que celui-ci ait pu permettre de prédire quelque chose de nouveau. » N'apportant rien de nouveau, le modèle ne peut donc pas, pour ces étapes I et II, être qualifié d'heuristique.

En reprenant nos réflexions sur le rôle heuristique des formats de représentations (**B**), il nous semble que l'affirmation de Chalmers se fonde sur une conception trop stricte du rôle heuristique du modèle. La retranscription d'anciens résultats sous la forme du modèle mécanique a pour commencer un avantage visuel. Par ailleurs, cette représentation suggère véritablement quelque chose de nouveau : elle permet de formuler les résultats de *Faraday's Line* dans une conception mécanique unitaire cohérente, ce que Maxwell n'avait pas réussi à faire jusqu'à présent. Le but que se donne Maxwell dans *Physical lines* est exactement de parvenir à cette représentation, objectif qui une fois atteint pourra être considéré comme un résultat ayant, pour lui, une valeur scientifique :

« In [Faraday's Lines of Forces] I have found the geometrical significance of the "Electrotonic State," and have shown how to deduce the mathematical relations between the electrotonic state, magnetism, electric currents, and the electromotive force, using mechanical illustrations to assist the imagination, but not to account for the phenomena. I propose now to examine magnetic phenomena from a mechanical point of view, and to determine what tensions in, or motions of, a medium are capable of producing the mechanical phenomena observed. If, by the same hypothesis, we can connect the phenomena of magnetic attraction with electromagnetic phenomena and with those of induced currents, we shall have found a theory which, if not true, can only be proved to be erroneous by experiments which will greatly enlarge our knowledge of this part of physics. » (Maxwell, 1861-1862, p. 162)

La représentation de ces phénomènes dans un modèle mécanique participe à un objectif de complétude et de cohérence du système théorique qui, pour Maxwell, est une vertu théorique à atteindre⁴⁰. Selon cet objectif, la construction du modèle mécanique des tourbillons moléculaires est un résultat important ; une étape vers la fondation d'une théorie électromagnétique complète et cohérente. Comment pourrions-nous sinon comprendre l'orientation de ses actions, le but même de cet article ? Il ne s'agit pas d'assouvir un pur désir spéculatif, et quand bien même ce serait le cas, il faut bien voir que la spéculation pour elle-même recouvre des objectifs théoriques assignables : simplification, économie, généralisation, idéalisation, unification, etc. Objectifs qui donnent aussi une orientation, c'est-à-dire un sens spécifique, aux actions effectuées.

E Récapitulatif

1. L'article scientifique fait partie du processus de théorisation. Il n'est pas seulement une reconstruction du raisonnement, il est aussi une contribution originale.
2. Il possède une certaine « épaisseur », dans le sens où l'on peut y retrouver différentes perspectives prises par Maxwell au cours de sa rédaction – rhétorique, illustrative, argumentative, calculatoire, etc. La valeur heuristique du modèle n'est pas seulement jugée pour sa contribution directe au résultat, elle peut être évaluée relativement à un de ces différents objectifs.
3. La présentation du courant de déplacement est effectuée dans différents cadres d'observation. Il est introduit avec des arguments électriques, et il est développé à partir de la mécanique du modèle. Le va-et-vient entre ces deux cadres correspond à un choix argumentatif de Maxwell.
4. Dans les parties I et II de *Physical lines*, la formulation de certaines observations expérimentales à partir du modèle des tourbillons moléculaires peut (selon le « 2. ») être considérée comme une contribution originale.

7.3.3 Le cadre d'observation du modèle des tourbillons moléculaires et l'identification de la lumière à un phénomène électromagnétique

En recaractérisant la controverse à partir des cadres d'observation, nous avons pu constater dans les deux parties précédentes que l'opposition de Chalmers contre le rôle heuristique du modèle des tourbillons moléculaires semblait difficilement soutenable pour les parties I et II de *Physical lines* ainsi que pour l'émergence de la notion de courant de déplacement.

40. Cf. (Siegel, 1975)

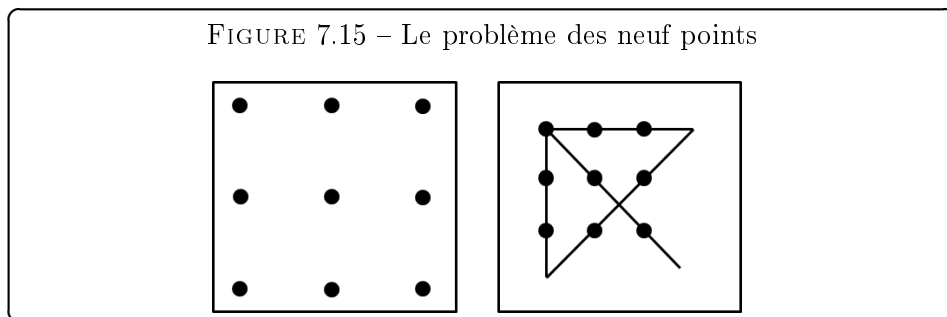
Cependant, les arguments de Chalmers peuvent se révéler être plus pertinents en ce qui concerne l'identification de la lumière à un phénomène électromagnétique. Sans prendre en compte la capacité de Maxwell à adopter différents cadres d'observation, et en se concentrant seulement sur les actions permises dans le cadre du modèle des tourbillons moléculaires, pouvons-nous effectivement reconnaître que le raisonnement déployé par Maxwell à l'intérieur de ce cadre permet d'aboutir à ce résultat ? Chalmers soutient que les erreurs effectuées par Maxwell dans son développement permettent d'indiquer que ce dernier avait déjà en vue ses résultats et qu'il aurait – consciemment ou non – arrangé les termes de ses calculs de manière à y aboutir. Plus que cela, il affirme également que dans le cadre du modèle, il n'aurait pas été possible d'aboutir à ces résultats.

Pour évaluer cet argument, nous allons proposer la notion d'« action transgressive ». Une action transgressive est une action qui, dans un cadre d'observation donné, n'a pas de sens ou qui n'est pas significative⁴¹. Aussi, pour prouver que Maxwell serait arrivé à ses résultats par un autre chemin, Chalmers doit pouvoir nous indiquer une action qui, dans le cadre du modèle des tourbillons moléculaires, n'a pas de sens, suggérant un autre chemin emprunté. Nous verrons que la seule action transgressive que l'on peut éventuellement remarquer est effectivement une erreur de calcul. Nous chercherons cependant à savoir s'il s'agit bien d'une action transgressive, qui ne fait manifestement pas sens dans la logique du raisonnement, ou s'il s'agit simplement d'une *erreur* involontaire qui peut être comprise dans le cadre du modèle des tourbillons moléculaires.

A Action transgressive et action erronée

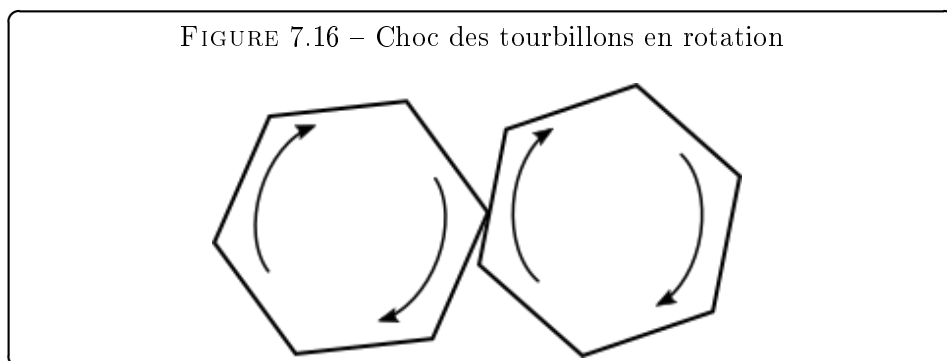
Par rapport à un cadre d'observation donné, une action « transgressive » est une action qui ne fait pas sens ou qui ne peut pas être pensée à partir de ce cadre d'observation. Cette action indique qu'un autre cadre d'observation est en réalité adopté. Prenons comme exemple le problème des neuf points (cf. schéma 7.15). L'objectif de cette célèbre énigme est de relier, sans lever le stylo, les neuf points de la figure en utilisant seulement quatre droites contiguës. Cet exercice se révèle impossible si l'on reste dans les limites du cadre d'observation du carré défini par les neuf points de la figure. Une des solutions pour résoudre cette énigme est d'adopter un autre cadre d'observation dans lequel il est possible de tracer des lignes *en dehors* du cadre défini par le carré. Ces lignes tracées apparaissent, du point de vue du premier cadre comme des actions transgressives ; elles ne pouvaient pas être imaginées à l'intérieur du carré.

41. Cf. sur ce point Chap.4.2. Une conception de l'action dans une perspective d'observation particulière n'a pas nécessairement de sens (ou de commune mesure) avec d'autres conceptions de l'action révélées par d'autres perspectives d'observation.



Par opposition, une action erronée est une action qui a un sens par rapport au cadre d'observation adopté, mais qui constitue une erreur par rapport à ce qui est tacitement ou explicitement autorisé par ce cadre. Par exemple, dans le problème des neuf points, le fait de tracer une cinquième droite pour résoudre le problème pourrait être considéré comme une action erronée.

Du point de vue du modèle des tourbillons moléculaires, une action transgressive pourrait être par exemple de considérer le choc des tourbillons entre eux dans la forme sous laquelle ils apparaissent dans l'illustration de Maxwell (schéma 7.16). La figuration hexagonale des tourbillons dans cette illustration n'est pas prise en compte dans le formalisme mathématique qui représente, chez Maxwell, le modèle. L'utilité de présenter les tourbillons comme des hexagones est de pouvoir suggérer dans l'illustration le contact direct avec les particules de courant tout en évoquant la forme circulaire du tourbillon. Mais penser ce choc entre les tourbillons dans le cadre du modèle développé par Maxwell ne fait pas sens. Si des résultats devaient être tirés de cette action transgressive, ils pourraient, dans la perspective de ce nouveau cadre, être valables, mais ils entreraient alors en conflit avec la représentation de l'élasticité des tourbillons dans le cadre d'observation adopté par Maxwell. Dans ce même exemple, une action erronée pourrait être de se tromper sur le sens de circulation des particules, et remplacer dans les équations un « - » par un « + ».



B Peut-on trouver une action transgressive dans le développement de Maxwell ?

Concernant l'identification de la lumière comme phénomène électromagnétique, Maxwell, après avoir déterminé le coefficient de rigidité de son modèle électromagnétique (représentant l'éther), fut capable de déterminer la vitesse de propagation d'une vibration transverse dans ce médium. Il remarqua ensuite, comme nous l'avons vu, que cette vitesse de propagation d'une onde transverse était équivalente à la vitesse de la lumière dans l'air, calculée par Fizeau. Il finit par conclure que « nous pouvons difficilement ne pas en déduire que la lumière consiste en une ondulation transverse du même milieu qui est la cause des phénomènes électriques et magnétiques » (Maxwell, 1861-1862, p.137).

Pour (Chalmers, 1975), malgré les apparences, ce résultat n'est cependant pas une « conséquence inévitable du modèle de Maxwell » (p.135). Il affirme que Maxwell a effectué une action transgressive au cours de son développement. Ce dernier n'aurait pas pu obtenir cette conclusion s'il avait scrupuleusement suivi les contraintes de son modèle : « l'identification des éthers électromagnétiques et lumineux a été obtenue par un calcul erroné, donc cette étape (...) n'était pas une conséquence naturelle du modèle » (p.137).

Selon Chalmers, le cadre du modèle que Maxwell a adopté pour son raisonnement aurait dû le conduire à obtenir $V = \sqrt{m/2\rho}$ (où m correspond à au coefficient d'élasticité des tourbillons et ρ à la densité du fluide qui remplit les tourbillons) au lieu de $V = \sqrt{m/\rho}$ pour la vitesse de propagation d'une onde transverse dans le milieu étudié. Par conséquent, si Maxwell s'était véritablement reposé sur son modèle, il n'aurait pas pu obtenir une équivalence entre ces deux vitesses.

Demandons-nous alors : est-il possible de trouver, derrière cette erreur, une action transgressive qui suggérerait que Maxwell s'est en réalité appuyé sur un autre cadre d'observation pour parvenir à établir cette équivalence ? A propos de ce facteur $\sqrt{2}$, le débat se concentre habituellement dans la littérature sur le fait de savoir si Maxwell était *conscient* de son erreur, et par conséquent coupable d'avoir falsifié son équation, ou s'il s'agissait d'une erreur involontaire et commise de bonne foi⁴². Pour Chalmers, la réponse à cette question ne change rien au problème. L'existence même de l'erreur, qu'elle soit ou non volontaire, doit conduire « à de sérieuses réserves quant à toute affirmation concernant le rôle heuristique du modèle de Maxwell » (p.136). Pour évaluer cette affirmation, nous devons poser deux questions : premièrement, peut-on identifier dans l'article de Maxwell, ou éventuellement dans d'autres sources, quelques indices qui puissent nous permettre d'affirmer que Maxwell a effectué son raisonnement à partir d'un autre cadre d'observa-

42. Nous pouvons avoir un aperçu relativement complet de cette discussion chez Chalmers (1973, pp. 135-136 et plus spécifiquement note 84).

tion ? Et deuxièmement, l'erreur de Maxwell peut-elle être considérée comme transgressive dans le cadre du modèle des tourbillons moléculaires ?

Concernant la première question, nous devons commencer par remarquer que Chalmers n'est pas en mesure de nous expliquer en quoi cette erreur correspond bien à l'adoption d'un autre cadre d'observation. Il n'existe ni dans l'article, ni dans les brouillons de Maxwell, d'indication suffisante pour affirmer que Maxwell aurait obtenu ses résultats en suivant une autre logique de raisonnement.

A propos de la deuxième question, le débat n'est toujours pas tranché aujourd'hui. Nous devons toutefois indiquer que l'on peut trouver dans la littérature une explication plausible de l'erreur dans le cadre du modèle des tourbillons moléculaires de Maxwell. Par exemple, chez (Siegel, 2002) l'erreur de Maxwell est interprétée simplement comme une action erronée dans le cadre du développement du modèle et de l'ajustement de ses paramètres. Pour résumer son argumentation, Siegel défend que le modèle des tourbillons moléculaires a été au départ ajusté par Maxwell afin d'obtenir une équivalence entre la vitesse de propagation des ondes dans son modèle électromagnétique et le ratio des unités électriques ($V_{modele} = c$). C'est en essayant de déterminer ce résultat qu'intervient l'erreur $\sqrt{2}$. Et ce n'est que dans un second temps que Maxwell a réalisé, certes en dehors du cadre d'observation de son modèle mécanique, que son résultat pouvait être combiné avec certaines observations expérimentales. Grâce aux travaux de Weber et Kohlrausch et à ceux de Fizeau, on pouvait établir que la vitesse de la lumière était équivalente au ratio des unités électriques ($V_{lumiere} = c$). Par conséquent, en comparant ces résultats, on pouvait obtenir ($V_{modele} = V_{lumiere}$).

Les ajustements réalisés par Maxwell dans le cadre du modèle sont d'abord effectués dans le but d'obtenir la vitesse de propagation des ondes dans son modèle électromagnétique ($V_{modele} = c$), et non en vue de l'obtention d'une identité avec la vitesse de la lumière. Ces ajustements semblent donc ne pas avoir d'implication directe dans le raisonnement de Maxwell concernant l'identification de l'équivalence avec la lumière ($V_{modele} = V_{lumiere}$). Autrement dit, l'erreur n'est pas effectuée dans le but d'obtenir cette équivalence mais bien pour un autre problème spécifique, lié à un questionnement qui est propre au cadre d'observation du modèle des tourbillons moléculaires.

Siegel avance par ailleurs un autre argument intéressant pour expliquer la raison de cette erreur dans le cadre du modèle de Maxwell. Il remarque que ce dernier disposait d'un certain degré de liberté quant à l'ajustement de plusieurs paramètres de son modèle, en particulier en ce qui concerne l'élasticité des tourbillons qui pouvait être comprise entre $\frac{c^2}{3} \leq \pi m \leq c^2$. Selon Siegel, Maxwell a certainement ajusté – dans les limites de ce facteur 3 – les paramètres de son modèle de manière à obtenir un « résultat simple et élégant », en l'occurrence une vitesse de propagation comparable à celle de la lumière. Maxwell, en ayant obtenu ce résultat avantageux, n'aurait pas estimé nécessaire de continuer à simplifier et à reformuler son raisonnement :

« Aside from the adjustability of the parameter m , one must point to another aspect of theoretical calculations in general : just as an experimentalist will sometimes continue to take data until he has a nice answer, and then stop, so also will a theoretician sometimes continue to calculate – that is, to make refinements and hunt errors – until he has a nice answer, and then stop. One may guess that Maxwell did something like that ; in particular, his stopping before he found the error in the definition of m might have had something to do with his having already gotten a neat answer, and therefore not being motivated to consider the matter further. » (Siegel, 2002, p.213)

Ces arguments de Siegel nous apportent une interprétation plausible de l'erreur de Maxwell, qui se conçoit bien comme une action erronée dans le cadre du modèle et non pas comme une action transgressive. Contrairement à Chalmers, Siegel est capable de nous fournir une description possible de la suite d'actions effectuées par Maxwell dans le cadre du modèle et de faire intervenir l'erreur au sein de ce développement. Cependant comme chez Chalmers, cette interprétation de Siegel tend à détacher, dans la progression théorique de Maxwell, l'analyse de la vitesse de la lumière des considérations propres à la théorie des tourbillons moléculaires. De sorte que, si l'erreur de $\sqrt{2}$ prend son sens dans le modèle – expliquée par une intention théorique de la part de Maxwell d'obtenir un résultat simple et élégant –, les développements parallèles sur le lien entre la vitesse de la lumière et le ratio des unités électriques n'a pas de sens depuis le point de vue du modèle des tourbillons moléculaires. Ces réflexions sur les résultats expérimentaux de Weber, Kohlrausch et Fizeau sont bien transgressives par rapport au modèle, elles n'ont pas de sens, ou plus exactement elles n'ont aucune raison particulière d'être déployées. Dit autrement, les réflexions de Maxwell sur la vitesse de la lumière peuvent être considérées comme attachées à d'autres cadres d'observation. Le cadre du modèle mécanique, s'il peut nous expliquer comment Maxwell est conduit vers cette identification, ne nous explique pas pourquoi il a pu la faire. Un seul cadre d'observation ne suffit pas pour donner sens à l'ensemble du processus de théorisation de Maxwell et à la valeur de son résultat. Nous pouvons cependant donner une réponse suffisamment informée à la question de savoir si le modèle des tourbillons moléculaires a eu un rôle heuristique : dans l'ensemble des cadres d'observation considérés, il semble bien avoir eu un rôle déterminant.

C Récapitulatif

1. Aucune argumentation suffisante n'est apportée par Chalmers pour expliquer l'erreur de Maxwell comme une action transgressive. Il est éventuellement possible de défendre que Maxwell a entrevu le résultat et forcé ses équations dans ce sens. Mais ces actions peuvent donc être

erronées sans être transgressives. Pour qu'une action soit déterminée comme transgressive, il aurait fallu qu'elle indique une autre réflexion, un autre chemin emprunté, un autre cadre dans lequel cette action transgressive aurait pu avoir un sens.

2. Nous avons avec Siegel un compte rendu plausible de l'erreur, il s'agirait bien d'une action erronée et non transgressive.
3. Cependant, le fait que le modèle autorise l'action n'explique pas pourquoi l'action a été menée. Le fait d'identifier la lumière à un phénomène électromagnétique n'est pas un développement qui fait entièrement sens dans le cadre du modèle seul. Le modèle contient éventuellement une base pour rendre possible cette association. Par cela nous voulons dire que si le modèle permet certaines actions, ce qu'un scientifique va faire avec ce modèle et la façon dont il va le développer est guidé par des orientations qui ne sont pas précisées dans le modèle lui-même. La conclusion plus générale est que l'analyse de la pratique d'un acteur ne peut se limiter à un seul cadre d'observation, sachant que les acteurs ont tendance à changer fréquemment de cadre au cours de leur action.

Plus généralement, pour revenir sur l'opposition entre Chalmers et Nersessian, cette dernière conçoit que ces erreurs ne sont pas importantes pour déterminer si le modèle a eu un rôle⁴³. Autrement dit, aurions-nous trouvé une action transgressive que le rôle heuristique du modèle n'aurait pas été remis en cause ? Selon notre conception des variations des cadres d'observation, en effet, dans la suite d'actions de Maxwell, il peut exister des actions qui ne sont pas autorisées par le modèle (transgressives) sans remettre en cause le rôle de celui-ci. Bien que le résultat ne soit pas être entièrement cohérent avec la mécanique du modèle, Maxwell a néanmoins adhéré à sa logique *pour la majeure partie de son raisonnement*, et c'est bien cette logique qui l'a orienté vers le résultat. Si nous avons trouvé une action transgressive, et que le résultat dépende directement de cette action (c'est-à-dire soit inséré dans un autre cadre spécifique de réflexion), nous aurions dû en conclure que ce résultat se comprenait dans les termes de ce second cadre pour Maxwell plutôt que dans ceux du modèle des tourbillons moléculaires *sans que pour autant nous éliminions le rôle potentiellement heuristique du modèle dans la totalité de la pratique théorique de Maxwell*.

43. De même pour (Wise, 1982).

Conclusion

L'évaluation de cette controverse nous a permis de retrouver et d'illustrer plusieurs des arguments qui ont été avancés dans ce travail. Premièrement, dans le prolongement du chapitre 3, nous avons pu remarquer qu'il n'était pas possible d'inscrire l'analyse du processus de théorisation de Maxwell sur un niveau ontologique de l'action ou de la pratique. Non pas parce que ce niveau est inatteignable, ou comme le présumait (Turner, 1994) « opaque à l'analyse », mais plus fondamentalement parce qu'il n'existe pas. En effet, plus nous essayons de nous rapprocher de la pratique effective de Maxwell en nous éloignant des reconstructions abstraites ou rétrospectives et en allant vers les détails de l'action, plus nous nous rendons compte que celui-ci a lui-même différentes façons de concevoir ce qu'il est *en train de faire*. Même en ne se limitant qu'à sa pensée scientifique et à la manière dont elle s'est (métaphoriquement) inscrite dans un article scientifique, nous pouvons toujours identifier plusieurs perspectives qui se chevauchent, plusieurs orientations que l'utilisation d'un formalisme abstrait et rigoureux – le langage mathématique – ne parvient pas totalement à éliminer. Par exemple, les diverses représentations associées au modèle des tourbillons moléculaires dans les différentes étapes de l'article indiquent que, pour comprendre la progression de Maxwell, il nous est nécessaire de suivre ces changements de représentation. Nous devons être en mesure d'accepter que certaines actions qui n'avaient pas de sens, ou qui n'étaient pas encore spécifiées à une certaine étape de développement du modèle, puissent être prises en compte et considérées comme importantes dans un de ses développements ultérieurs.

Deuxièmement, nous avons mis en évidence que ces changements de représentations pouvaient être caractérisés comme des variations de cadres d'observation. Cela nous a permis d'avancer que, dans la perspective des cadres d'observation telle que nous l'avons présentée au chapitre 4, il est possible que la question du rôle heuristique des tourbillons moléculaires n'obtienne pas la même réponse selon le cadre adopté. Chercher à savoir par exemple si « le modèle », indépendamment de son utilisation, peut conduire aux résultats obtenus, ou si « l'adhésion de Maxwell au modèle » a été déterminante dans l'obtention des résultats, sont deux questions différentes qui impliquent d'adopter deux cadres d'observation également différents. Autrement dit, la controverse sur le rôle heuristique du modèle est mal posée si l'on s'attend à ce qu'une seule réponse – correspondant à la pratique effective de Maxwell – puisse être donnée. Cependant, dans les différents cadres d'observation que nous avons évalués, nous n'avons pas pu trouver de cas dans lequel il était possible d'affirmer avec certitude que le modèle des tourbillons moléculaires n'a pas eu de rôle heuristique.

Pour rendre compte d'une situation ou d'un événement, comme le processus de théorisation de Maxwell, il est par conséquent nécessaire d'adopter un cadre d'observation. La sélection de ce cadre nous donne seulement accès

à certains aspects de la situation étudiée. Ce compte rendu partiel ne doit cependant pas nous amener à conclure que la pratique n'est pas théorisable, qu'on ne peut pas l'extraire d'une situation, ou inversement qu'une théorie de la pratique est nécessairement une vision affaiblie de la réalité puisqu'elle n'en est qu'une sélection. Le fait même de réaliser cette sélection, d'adopter un cadre d'observation, une perspective, de produire une interprétation sur ce qui s'est passé, est très exactement ce qui permet de comprendre la situation, de nous en donner un accès.

Conclusion

L'objectif principal de ce travail était de pouvoir rendre compte des liens entre *théories* et *pratiques* dans le tournant pratique contemporain. Nous avons cherché à défendre que la mise en opposition courante entre la théorie et la pratique, comme deux *domaines* antagoniques, n'était pas féconde, et tendait dans les cas les plus extrêmes à rendre impossible une évaluation de la pertinence des outils et concepts utilisés par les auteurs du tournant pratique. Nous espérons être parvenus à mettre en évidence la grande confusion qui résulte des réticences de ces auteurs à analyser réflexivement leurs propres pratiques théoriques et le statut des objets conceptuels qu'ils produisent. Lorsqu'ils ne se replient pas sur un anti-théorisme radical, refusant tout recours à la théorie pour analyser les pratiques, ils justifient leurs attitudes théoriques en prétendant s'inscrire directement dans le domaine de la pratique, en s'en tenant à observer les comportements des individus directement en contexte, sans produire de généralisations outrancières et en se limitant à des descriptions minutieuses des détails de l'action.

A cet égard, nous avons souligné que ces orientations épistémologiques et méthodologiques ne pouvaient être assimilées à des approches *a-théoriques*, pas plus qu'à des attitudes théoriques d'un genre particulier qui ne seraient pas affectées par les défauts des approches abstraites ou formelles. Comme toutes les analyses qui les précèdent, elles posent bien un *regard théorique* sur la pratique ; un regard qui, certes, s'effectue depuis une nouvelle *position*, permettant de mettre en avant certains aspects du monde social jusqu'alors négligés, mais un regard qui n'est pas intrinsèquement *pratique*, ou inscrit *dans la pratique*. Nous avons, au contraire, insisté sur le fait que la pratique n'était pas un niveau de réalité tangible et préétabli, dans lequel le théoricien aurait à s'installer pour observer les actions concrètes des individus, mais une construction qui dépend justement de la prise de position réflexive du théoricien, ou de tout autre agent.

Dans la suite de cette conclusion, nous allons revenir sur les principaux résultats auxquels nous sommes parvenus en les rapportant aux différents arguments avancés au cours de notre démarche. Nous rappellerons également les perspectives de recherche que nous avons identifiées à la suite de certaines de nos remarques ou de nos critiques.

Que reste-t-il de la pratique ?

Nos discussions avec certains théoriciens de la pratique – en particulier Bourdieu, Giddens, Turner, les ethnométhodologues et les normativistes – nous ont permis de repérer un présupposé fréquemment admis par ces auteurs, à savoir que le domaine de la pratique et les actions concrètes des individus sont des réalités indépendantes que l'analyste aurait en charge de recueillir et de caractériser. Ce présupposé, avons-nous défendu, est préjudiciable au tournant pratique et il est nécessaire d'y renoncer. Les pratiques ne sont pas des points de départ stables et univoques, des données non-problématiques auxquelles le théoricien pourrait se référer pour rendre compte des conduites humaines ou de la structure de la réalité sociale. Nous avons, en effet, montré à plusieurs reprises (notamment aux chapitres 3 et 7) que lorsqu'une qualité ontologique est attribuée aux pratiques, la conception du monde social qui en découle tend à se rigidifier en ôtant à l'analyste toute possibilité de saisir pourquoi plusieurs conceptions de la pratique peuvent se superposer et offrir différentes compréhensions de celle-ci.

Pour remédier à ce problème, nous avons proposé au chapitre 4 de concevoir les pratiques non plus comme des entités réelles, présentes dans le monde social, mais comme des *concepts* produits réflexivement à partir de cadres d'observation particuliers. Ces concepts servent aux individus qui les produisent et qui les utilisent à donner un sens à leurs interventions dans le monde et à leurs interactions avec d'autres individus, ainsi qu'à orienter leurs actions. Ils ne sont pas les saisies d'une réalité préexistante de l'action, mais des moyens de comprendre le monde sous différents rapports et donc de déterminer le sens de l'action à partir de plusieurs perspectives. Ces perspectives sont situées et relatives à des objectifs particuliers. De sorte que les conceptions de la pratique et de l'action peuvent varier significativement selon la position adoptée. La pratique est donc mieux comprise sous l'angle de l'analyse ou de la réflexivité ; elle correspond à l'adoption d'un cadre d'observation de l'action et permet, par la variation de ces cadres, d'offrir aux agents différents points de vue, différentes manières de se projeter dans le monde social et d'y concevoir leurs actions et celles des autres.

Cette variété des conceptions de la pratique permet d'interpréter les conduites humaines en se fondant sur plusieurs axes de référence qui donnent la possibilité de prendre en compte différentes temporalités, différents niveaux d'interaction entre les agents et différentes représentations de l'agir (*i.e.* des régimes d'actions). Chaque concept apporte une lecture particulière des récurrences qui sont visibles à partir de son cadre d'observation. La pertinence du choix d'un concept dépend de l'orientation de l'observation, de son questionnement. Les aspects de l'action mis en avant dans un cadre d'observation peuvent, dans une autre perspective d'observation, être mis en arrière-plan ou tout simplement ne pas avoir de sens.

Enfin, les concepts de la pratique produits dans ces cadres d'observation

particuliers peuvent être partagés, transmis et récupérés – c'est-à-dire mis à disposition de plusieurs agents – par l'intermédiaire de différentes inscriptions (des mots, des livres, des objets ou toutes autres sortes de formes plus ou moins stables ou durables). L'extériorisation (métaphorique) des concepts de la pratique occupe une place importante dans l'explication de la coordination entre les agents et de leur capacité à s'entendre, à pouvoir partager leurs cadres d'observation et leurs compréhensions de l'action. Ces extériorisations doivent cependant rester des métaphores, sans quoi elles risqueraient de nous reconduire vers des conceptions réifiées de la pratique et de l'action.

Théorie de la pratique et pratique de la théorie

L'une des ambitions affichées de ce travail était de démontrer qu'il n'y avait rien de contradictoire dans l'idée de vouloir mettre sur pied une « théorie de la pratique », du moment que l'on n'attribuait pas aux théories des fonctions qu'elles ne pourraient jamais remplir. Sur ce dernier point, il nous a semblé que la réaction radicale des anti-théoriciens de la pratique était issue d'une conception trop restrictive de la forme et du rôle des théories. Au chapitre 2, nous avons par exemple signalé que la critique de Garfinkel contre les approches formelles en sociologie ou la vision de la théorie chez Wittgenstein reposaient sur des présupposés réalistes trop exigeants, particulièrement en sciences humaines, concernant la relation de la théorie à son objet. A cet endroit, nous avons indiqué qu'il n'était pas nécessaire de concevoir l'acte de théorisation comme une *extraction* d'un contenu que l'on serait venu chercher dans la pratique pour le reporter, à un niveau abstrait, dans la théorie. Notre étude de cas sur les connaissances tacites nous a en effet convaincus que nous ne pouvions pas parler, autrement que métaphoriquement, de l'*explicitation* d'un contenu de connaissance qui serait comme matériellement détenu par la théorie (cf. chapitre 6). Par conséquent, la possibilité de « théoriser la pratique » ne devrait susciter aucune crainte particulière. D'une part, la pratique n'est pas une réalité prédéterminée, on ne peut donc risquer d'en pervertir l'essence en la décontextualisant, et d'autre part, la fonction des théories n'est pas de réaliser une quelconque extraction du sens de la pratique, mais justement de produire du sens en construisant des concepts de la pratique qui nous permettent d'appréhender le monde social.

Un des moyens de s'opposer aux positions pessimistes concernant la théorisation des pratiques consiste à reconnaître que la théorie peut être envisagée sous bien d'autres rapports que celui de la seule correspondance de son contenu à la réalité. C'est dans cette direction que se sont d'ailleurs orientés récemment certains auteurs du tournant pratique intéressés par la question de la « pratique théorique » dans les sciences naturelles et en mathématiques. En prolongeant ces analyses sur le terrain des sciences humaines, nous avons suggéré qu'il était possible de concevoir la théorie non plus en nous deman-

dant, comme nous avons l'habitude de le faire en épistémologie : « quelle sorte d'objet de connaissance elle est et quel est son lien avec la réalité qu'elle vise », mais plutôt : « comment est (ou a été) développée la théorie par les théoriciens de la pratique », ou encore : « quelles formes recouvrent aujourd'hui ces théories, et quels sont les outils que les théoriciens utilisent pour les produire ». Lorsque l'on se penche sur le phénomène des constructions théoriques et que l'on comprend que les théories peuvent être autre chose que des comptes rendus formels, on réintroduit du même coup l'utilité de l'activité théorique et les vertus des généralisations, des systématisations ou même des idéalizations. Nous pouvons en effet accorder une confiance à la théorie et à l'activité théorique aussi pour ces fonctions spécifiques, pour autant que nous connaissions suffisamment bien les limites de ces outils théoriques et que nous gardions présent à l'esprit le risque de réification.

En reconsidérant les critiques avancées par les auteurs du tournant pratique contre la théorie, nous nous rendons compte que, d'une part, ce rejet « en bloc » aurait seulement dû concerner la tendance à la réification ou à l'universalisation et, peut-être aussi, à l'excès de confiance dans les théories. D'autre part, l'adoption d'une conception de la théorie qui prend en compte le point de vue des pratiques permet de réaliser que les auteurs du tournant pratique ne se sont jamais arrêtés de théoriser (*i. e.* de produire des concepts, d'écrire des articles scientifiques, de participer à des manifestations scientifiques, de réaliser des présentations dans des colloques, d'échanger avec leurs pairs au sein de l'université, etc.). Seule la mise en œuvre d'une pensée réflexive sur ces pratiques théoriques fait défaut dans ces approches. L'ensemble de ce travail peut être conçu comme une invitation à reprendre ou à accentuer cette pensée réflexive sur nos propres pratiques théoriques, sans craindre de les dénaturer en leur appliquant une pensée abstraite.

Perspectives

Pour finir, nous aimerions indiquer quatre perspectives de recherche que les conclusions de notre étude nous ont amenées à entrevoir :

1. Pour commencer, il serait utile de poursuivre une recherche plus approfondie sur l'histoire du tournant pratique contemporain, notamment en s'appuyant sur des outils bibliométriques. Nous avons constaté qu'il était tout à fait possible d'engager une comparaison théorique des différentes conceptions de la pratique, en les rattachant par exemple à des cadres d'observation particuliers sur l'action. Aussi, nous pensons qu'il est désormais possible de revenir plus sereinement sur l'histoire de ces conceptions, et de dégager de manière plus systématique que cela n'a été fait jusqu'à présent des types de concepts de la pratique, liés à des interrogations spécifiques et appliquées à des domaines particuliers. On pourrait ainsi rapprocher et comparer entre eux des ensembles de

concepts en fonction de catégories d'intérêts (*e.g.* la quotidienneté, la matérialité, la corporéité, la relation aux normes, le lien entre l'action individuelle et la structuration des sociétés, etc.). Cela nous permettrait aussi, non seulement de retracer la généalogie de certains concepts, mais également d'identifier des ponts possibles entre les façons dont les pratiques sont étudiées dans différents champs ou différentes disciplines des sciences humaines.

2. Comme nous l'avons remarqué au cours des chapitres 3 et 4, la pratique est souvent associée dans le tournant pratique au domaine de la quotidienneté et à la notion de vécu, telle qu'on la trouve chez Schütz. Par exemple, l'intention de venir s'installer « au plus près » de la pratique des agents, et de considérer leurs routines et leurs conduites à ce niveau ordinaire de la vie de tous les jours, suggère cet attachement (souvent présupposé et inconscient) de la pratique à l'axe de référence de la quotidienneté. Nous avons le sentiment que ce niveau de la quotidienneté, relativement important pour le tournant pratique car il concentre nombre des aspects qui a été négligé par les études auxquelles il s'oppose, pourrait être mieux investi et catégorisé par les analyses *en pratique*. En l'occurrence, il serait certainement intéressant de développer des outils conceptuels pour savoir comment étudier, dans ce régime particulier de la pratique, le rapport des individus à la temporalité, l'établissement de routines, l'émergence de sentiment de familiarité avec les objets et les individus qui apparaissent à ce niveau d'observation de l'action.
3. Il serait également intéressant de poursuivre l'analyse, que nous n'avons fait qu'esquisser ici, sur les pratiques de théorisation en sciences humaines. Une telle enquête permettrait de s'interroger sur le rapport qu'entretiennent les chercheurs en sciences humaines à leurs processus de théorisation ainsi qu'à leurs productions. Le travail théorique dans ces disciplines et les productions conceptuelles semblent, à première vue, suffisamment différents de ceux que l'on trouve dans les sciences naturelles pour que nous puissions espérer en retirer de nouveaux enseignements sur la nature et le développement de l'activité scientifique.
4. Enfin, dans la prolongation de notre complément sur l'« extériorisation et les formes stables » (chapitre 5), il nous semble qu'une analyse de l'extériorité et de l'intervention des objets dans l'action devraient occuper une place plus importante dans l'analyse des pratiques. Il existe, bien entendu, déjà plusieurs études sur le rôle des objets, des non-humains ou des artefacts dans les analyses *en pratique*, leur place reste encore relativement faible dans l'ensemble du tournant pratique. Or, à notre avis, l'extériorité joue un rôle essentiel dans la façon dont les conceptions de la pratique sont acquises, transmises et transformées. La permanence des objets permet notamment d'expliquer comment

quelque chose peut « rester » et perdurer en dehors des situations où une pratique est observée.

Annexes

Avant-propos concernant les annexes

Les développements présentés ici en annexe apportent des éclairages complémentaires sur certaines conceptions de la pratique ou sur certains aspects des approches *en pratique*. S'ils n'apparaissent pas dans le texte principal, c'est qu'ils ne sont pas essentiels pour comprendre les thèses qui y sont défendues. Ils permettent cependant d'apporter des précisions sur certaines notions qui interviennent de manière récurrentes chez les auteurs du tournant pratique (*e.g.* la disposition) ou sur des approches spécifiques que nous avons jugé utile de présenter ou de résumer (*e.g.* l'« activité ordinaire » chez Garfinkel). Ces développements pourront, au besoin, servir à approfondir la compréhension de ces points particuliers. Chacune de ces annexes fait l'objet d'un ou plusieurs renvois dans la progression de notre argumentaire. Ils sont classés par ordre d'apparition dans le texte principal.

Annexe A

Garfinkel et les activités ordinaires

Les « activités ordinaires » (on trouve aussi les termes d'« actions ordinaires » ou d'« actions pratiques », même si ces actions semblent davantage faire référence à des comportements mis en œuvre par les individus dans les activités) constituent pour Garfinkel la réalité concrète à partir de laquelle le travail sociologique doit démarrer :

« In doing sociology, lay and professional, every reference to the "real world," even where the reference is to physical or biological events, is a reference to the organized activities of everyday life. »
(Garfinkel, 1967, preface, p.vii)

L'objectif de l'ethnométhodologie est de prendre les « activités ordinaires » comme points de départ de son analyse, par opposition aux approches théoriques de la sociologie classique centrées sur des phénomènes plus généraux comme la culture, l'idéologie, les structures sociales, etc. Cette focalisation sur les activités ordinaires n'est pas à comprendre comme un retour à une approche de type individualiste ; l'unité d'analyse dans l'ethnométhodologie n'est pas l'individu, mais la relation de l'individu à ces actions ou ces activités ordinaires. L'intention de Garfinkel, telle qu'elle est tracée dans les *Recherches en ethnométhodologie*, est de décrire les opérations (qu'il appelle les « méthodes ») que les individus déploient naturellement (c'est-à-dire de façon non-problématique, quasi-automatique) pour ordonner les éléments perceptibles de leur environnement. D'où le qualificatif « ordinaire » attaché au terme « activité » : la notion d'ordinarité indique ce rapport normal, habituel, routinier et presque naturel que les individus entretiennent avec leurs actions dans leur quotidien. Ils semblent savoir ce qu'ils font, comme si tout allait de soi.

« [Ethnomethodological studies are] directed to the tasks of learning how members' actual, ordinary activities consist of methods to make practical actions, practical circumstances, common sense

knowledge of social structures, and practical sociological reasoning analyzeable; and of discovering the formal properties of commonplace, practical common sense actions, "from within" actual settings, as ongoing accomplishments of those settings. » (Garfinkel, 1967, preface, p.viii)

L'ethnométhodologie peut donc également se concevoir comme une sociologie des entités (pratiques) intermédiaires¹, à ceci près qu'elle ne porte bien souvent aucun intérêt aux structures sociales de plus grande échelle. Son objectif est de déterminer les principes de rationalité de ces activités (Garfinkel, 1967, Ch. 8), ou plus exactement les méthodes par lesquelles les individus pris dans des situations, ou en interaction avec d'autres individus, révèlent à chaque fois de nouveau les « structures formelles des actions pratiques » (Sacks et Garfinkel, 1970). Le terme de « structure formelle » peut cependant prêter à confusion. Garfinkel n'a pas pour intention de produire une théorie formelle des actions pratiques – il s'oppose d'ailleurs de façon virulente à ce qu'il identifie comme la « sociologie formelle » dans (Garfinkel, 2001), c'est-à-dire à toutes les études qui séparent l'analyse de l'action de son contexte local d'apparition. L'étude des structures formelles des actions pratiques s'intéresse à la possibilité de formuler, dans des pratiques discursives ordinaires, les propriétés rationnelles des actions (cf. Lynch (1997a, pp.184-185)). Elle sont « à chaque fois renouvelées » car les actions pratiques, comme le remarque Ogien dans (Ogien, 2008, pp.809-810), ne sont pas des phénomènes émergents issus de l'interaction entre les individus, mais des phénomènes incessamment reproduits et transitoires. Les ordres (de référence) qu'elles établissent ne sont que provisoires, ils durent seulement le temps de la réalisation de l'activité en cours.

1. On peut compter par exemple dans les *Recherches* de Garfinkel les « actions pratiques », « activités de tous les jours », « scènes communes ou familières » comme des entités intermédiaires.

Annexe B

Les trois notions de la pratique chez Schatzki (1996)

La conception de la pratique de Schatzki est fréquemment invoquée comme une référence par des auteurs, souvent extérieurs au tournant pratique, qui tentent de décrire ce à quoi correspond une analyse *en pratique* (cf. par exemple Dubuisson-Quellier et Plessz (2013)). Nous nous proposons ici de rapporter sa description des différentes notions de la pratique que l'on trouve dans l'un de ses premiers travaux sur la pratique (Schatzki, 1996). Les distinctions qu'il dégage dans cet ouvrage sont au fondement de sa conception des pratiques dont ses travaux ultérieurs sont imprégnés. Nous y retrouvons certaines notions que nous avons nous même identifiées au chapitre 1 :

« According to one [notion], practicing is learning how or improving one's ability to do something by repeatedly working at and carrying it out. It is in this sense of practice that adults practice the piano, children are enjoined to go practice, and beginners as well as adepts inform their friends on the phone that they can't because they're practicing. [...] The [second] is practice as a temporally unfolding and spatially dispersed nexus of doings and sayings. Examples are cooking practices, rearing practices, political practices, farming practices, negotiation practices, banking practices, and recreational practices. [...] A third prominent notion of practice is that of performing an action or carrying out a practice of the second sort. This notion denotes the do-ing, the actual activity or energization, at the heart of action. » (Schatzki, 1996, pp.89-90)

La première notion de la pratique (pratiquer, en anglais *practicing*) est un exercice répété, comme un entraînement, qui permet d'acquérir une compétence. Il s'agit d'un sens qui oscille entre nos notions 3. (action en réalisation) et 6. (habitude, routine) et qui conduit à la notion 5. (compétence, savoir-faire). Le statut de cette première notion n'est donc pas évident. « Pra-

tiquer » dans ce premier sens peut renvoyer d'un côté à une action répétée, et de l'autre à une connaissance ou à une compétence qu'on essaye d'acquérir ou de développer. Le sens de la pratique comme *compétence*, *e.g.* « maîtriser la pratique d'un instrument », est donc sous-jacent à cette définition. Il est cependant important de bien le mettre en évidence, car certains théoriciens de la pratique comme (Dreyfus et Dreyfus, 1980) considèrent que la *compétence* est le fondement – ou la seule notion valable – de la pratique.

La deuxième notion de la pratique (des nexus de faits et gestes se dépliant temporellement et spatialement) est équivalente à notre notion 3. d'« activité ». C'est sur cette notion que Schatzki fonde la majeure partie de sa conception de la pratique (cf. annexe C sur les conceptions de la pratique fondées sur la notion d'activité). Ces pratiques-activités sont partagées, générales et abstraites (il s'agit de *types* d'activités).

Enfin la troisième notion (le faire, l'activité actuelle ou en réalisation) est l'application de la deuxième. Elle correspond à notre notion 4. d'« action concrète » ou de « réalisation ». Comme nous l'avons rappelé à plusieurs reprises, l'analyse des pratiques porte une attention particulière à la relation entre cette troisième notion de la pratique et la précédente – notamment sous le problème du suivi de la règle chez Wittgenstein. Pour Schatzki, la relation entre ces deux notions doit conduire l'analyste des pratiques à s'orienter vers une étude de l'action. C'est également cette voie que nous avons suggéré à partir de notre chapitre 2. La plupart des travaux de Schatzki sont cependant orientés vers l'analyse de la deuxième notion de la pratique (comme activité).

« This notion of practice also closely connects with the second. Each of the linked doings and saying constituting a practice is only in being performed. Practice in the sense of do-ing, as a result, actualizes and sustains practices in the sense of nexuses of doings. For this reason, a general analysis of practices *qua* spatiotemporal entities must embrace an account of practice *qua* do-ing; in more standard language, it must offer an account of action. » (Schatzki, 1996, p.90)

Annexe C

Les conceptions de la pratique fondées sur la notion d'activité

Des approches théoriques récentes ont développé des conceptions de la pratique fondées sur la notion d'activité prise comme « unité d'analyse » (*l'activity-based analysis of practices*, ou l'ABA). Nous en rappellerons les traits principaux dans la présente annexe ¹.

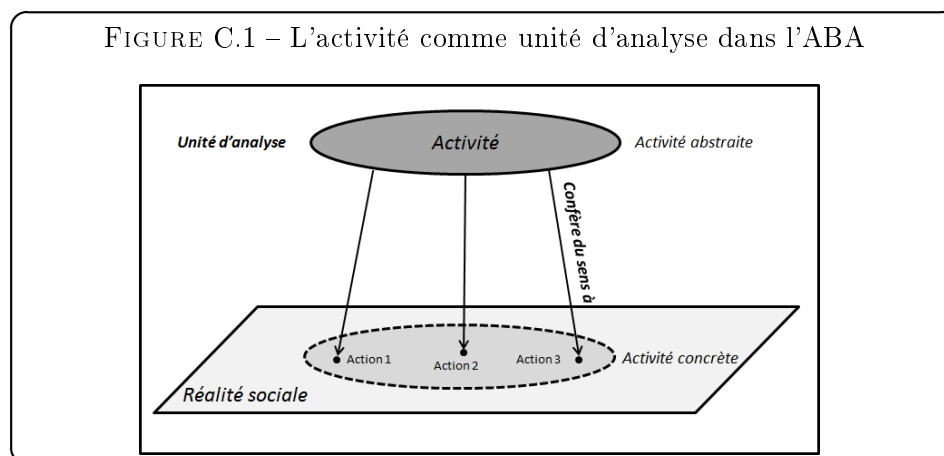
Les modèles de l'ABA sont, pour la théorie de la pratique, intéressants à plusieurs égards. D'abord, en posant l'existence des activités comme « unités d'analyse » (supposées réelles), les ABA ont permis de regrouper un ensemble assez disparate d'éléments de la pratique dans des cadres d'interprétation unifiés. En termes de compréhension d'ensemble des différents phénomènes de la pratique, ceci constitue un avantage indéniable. Par ailleurs, l'ABA propose des modèles d'interprétation holistes et hiérarchiques dans lesquels l'action des individus peut seulement se comprendre en relation à un niveau de référence, celui de l'activité. Ces modèles permettent ainsi d'éviter d'avoir à recourir à une conception *naturalisée* des actions, c'est-à-dire une conception dans laquelle toutes les actions des individus seraient considérées comme des réalités objectives que l'on pourrait ajouter une à une pour reconstruire l'ensemble des phénomènes sociaux. Dans les modèles stratifiés de l'ABA, l'objectif n'est pas de retrouver les plus petits constituants de l'action, *i.e.* les atomes d'action fondamentaux. Le niveau de référence est établi dès le départ, il s'agit des *activités* qui constituent, pour les agents, des unités de sens. Les actions locales des agents prennent leur sens et se conçoivent donc relativement à ces activités.

1. La « pratique », comme entité première, est associée dans ces approches à la notion d'activité telle que nous l'avons dégagée dans la notion 3. (cf. 1.2.1, p.42). L'« activité », dans les différentes conceptions de l'ABA, peut être alternativement envisagée comme un *concept général*, comme un *type* ou comme un *particulier* – une activité se réalisant à un moment précis (cf. 1.2.2.C, p.56). On trouve cependant fréquemment dans ces approches des confusions entre ces différents sens que peut recouvrir la notion d'« activité ». Cf. sur ce point (Soler et Catinaud, 2014).

1. Qu'est-ce que l'ABA ?

Sous l'expression d'« analyse des pratiques fondée sur la notion d'activité » (*Activity based analysis* ou ABA) nous regroupons plusieurs approches de la théorie sociale, de la psychologie, de la sociologie, de la cognition située et distribuée et de la philosophie des sciences qui prennent l'« activité » comme unité d'analyse primordiale pour rendre compte des phénomènes de la pratique ou plus généralement de l'action sociale².

Pour l'ABA, les comportements humains doivent être expliqués en situation ou en relation à un environnement spécifique. Pour analyser la réalisation d'une action, elle considère que l'on doit se concentrer sur la façon dont les individus s'inscrivent activement dans une réalité sociale délimitée, l'activité, qui constitue pour eux une unité de sens. Dans cette approche, les déterminants classiques de l'action – causes, motifs, raisons, moyens, intentions, etc. – sont intégrés à, et parfois tout simplement remplacés par de nouveaux éléments qui permettent de rendre compte du contexte dans lequel l'action est réalisée – artefacts, règles tacites et explicites, compréhensions des individus, etc. Selon l'ABA, le *sens* d'une action particulière doit être expliqué à partir de cette unité qu'est l'activité (cf. schéma C.1).



Toutes les analyses des pratiques qui utilisent et font directement référence à la notion d'activité (ou à un terme jouant un rôle similaire) ne correspondent cependant pas nécessairement à des ABA. Deux caractéristiques supplémentaires sont nécessaires pour appartenir à ce groupe d'analyses : premièrement il faut admettre la *réalité* des activités, c'est-à-dire leur attribuer une existence ontologique forte. Deuxièmement il faut avoir l'intention

2. Nous avons proposé le terme d'« *Activity based analysis* » dans une série de conférences présentées entre 2013 et 2014 pour rendre compte de ces approches particulières de la pratique. Il servait à l'origine à qualifier les perspectives comparées de Schatzki et Chang sur les systèmes d'activités, et d'Engeström dans la « théorie de l'activité » ((Schatzki, 1996), (Chang, 2014), (Engeström, 1999, 1987) et (Cole et Engeström, 1993)).

de développer à partir de ces activités un cadre ou un système unique qui puisse réunir l'ensemble des éléments et des mécanismes de la pratique. La première exigence est souvent remplie, la seconde plus rarement : si la majorité des théoriciens de la pratique qui ont associé la pratique à une entité intermédiaire ont effectivement eu tendance à ontologiser cette entité, peu d'entre eux ont tenté de construire à partir de cette entité un système unifié des pratiques. Cet aspect systémique est important car, chez les auteurs que nous allons étudier, il constitue le moyen d'apporter une réponse au problème de la multiplicité des pratiques³. L'ABA se démarque par exemple d'un situationnisme comme l'ethnométhodologie par son intention systémique. L'un des objectifs de l'ABA est en effet de produire des outils descriptifs et interprétatifs (les systèmes d'activités) à partir desquels il est possible d'analyser la réalité sociale, et plus spécifiquement tous les types d'interaction humain-*quelque chose* (objet, machine, individu, environnement, groupe social, etc.).

Cette présentation de l'ABA se focalisera en particulier sur deux auteurs, Theodore Schatzki et Hasok Chang, qui ont tous les deux explicitement souligné ce besoin de systématisme pour le tournant pratique et qui ont également tous les deux proposé pour ce faire une analyse de la pratique fondée sur la notion d'activité. Inscrite dans la lignée du tournant pratique, leur approche a cependant de nombreux traits communs avec la « théorie de l'activité » (*Activity theory* ou *AT*) développée en psychologie, à ceci près que ce sont directement les *pratiques*, et non pas la psychologie ou la conscience individuelle, qui constituent le point de départ de l'analyse chez Schatzki et Chang⁴.

a. Les liens avec la « théorie de l'activité » psycho-sociale

Nous pourrions présenter l'ABA comme l'extension de la « théorie de l'activité » appliquée au champ des pratiques. L'AT trouve son origine dans la psychologie russe de Vygotsky et Leontiev⁵. Le travail de Vygotsky, en psychologie du développement et de l'apprentissage, visait à démontrer que l'émergence des facultés mentales des individus pouvait être liée à l'exercice d'une activité pratique dans un environnement social. Il étudiait par exemple dans cette perspective la façon dont la communication et la médiation culturelle pouvaient jouer un rôle fondamental dans le développement psychologique de l'enfant. Cette première « théorie sociale de la conscience » (Nardi, 1996) prit son essor à la suite des travaux de Vygotsky pour devenir une véritable théorie de l'activité. Leontiev, élève et héritier de Vygotsky, affirma de manière plus générale que les actions mises en œuvre par les in-

3. La notion de « système » est comprise ici au sens large d'« ensemble structuré d'éléments ». Le système rend compte des mécanismes d'interaction et de la structuration de ces éléments.

4. Il n'est fait, à notre connaissance, aucune référence à l'AT chez Chang ou Schatzki.

5. On trouve aussi les formulations de « théorie psycho-sociale de l'activité », ou « théorie psychologique historico-culturelle de l'activité ».

dividus sont habituellement rapportées par ces individus à des activités qui constituent des unités de sens. Il justifia cette intuition en avançant que les personnes qui agissent ont d'abord mentalement présent à l'esprit l'activité et non l'action (il affirma même plus fortement qu'il devait exister une identité entre l'activité effectivement réalisée et l'activité mentale des individus⁶).

A la suite de ces études fondatrices, la théorie de l'activité a été poursuivie et prolongée dans de multiples directions et appliquée à une grande variété de domaines. On mentionnera en particulier deux développements : son extension à l'étude des technologies, des artefacts et des systèmes d'information qui s'intéresse aux relations, dans une activité spécifique, entre les agents sociaux et les outils (artefacts ou systèmes de signes) qu'ils utilisent. Et deuxièmement son développement dans les années 1980-1990 chez des auteurs comme Engeström (1987), dans ce que l'on a appelé la « théorie scandinave de l'activité » ; un prolongement et une systématisation des conceptions de l'activité de Leontiev et de Vygotsky.

b. Objectifs de l'ABA

Comme toute approche *en pratique*, l'objectif des ABA est d'ancrer les pratiques dans (et de tourner l'analyse des pratiques vers) la réalité concrète ; une réalité qui recouvre l'ensemble des actions, des discours, des habitudes, des mouvements et des pensées des agents sociaux situés dans des contextes précis. Par rapport aux approches classiques de la pratique, cependant, les auteurs que nous associons à l'ABA effectuent un pas supplémentaire vers une théorie unifiée de la pratique. A l'origine de leur démarcation réside un constat : les analyses de la pratique reposent habituellement sur un grand nombre d'éléments hétérogènes et disparates. Cette diversité risque à terme de nuire à l'efficacité de l'analyse de la pratique, et elle conduit déjà aujourd'hui à des confusions. Comme le souligne Chang (2011), les pratiques ne possèdent aucune « grammaire » commune, aucune logique de référence unanimement acceptée. Le but de l'ABA est de remédier à ce problème⁷ :

« One thing that [practice theorists'] view lacks is structure. It is as if [we have] the vocabulary of scientific practice without a grammar to go with it. But clearly these elements combine and

6. Chez Leontiev, l'activité est matériellement *présentée* à la conscience des individus sous la forme du *sens* ou de la *significativité* (Leontiev, 1977).

7. C'est ce que nous avons identifié sous le problème de la « multiplicité des pratiques ». Ce problème est explicitement cité par les auteurs de l'ABA comme le point d'origine de la construction de leurs modèles systémiques. Dans son article de (2014) sur les « systèmes de pratiques » (2014) Chang suit exactement ce raisonnement : après avoir réalisé un panorama non-exhaustif des différents éléments que l'on trouve dans la théorie (scientifique) des pratiques, il fait le constat de leur dispersion. Le reste de son article s'applique à répondre à ce problème en construisant un système complet qui puisse regrouper l'ensemble de ces éléments. A noter cependant, notre problème de la multiplicité tient plus du *chevauchement* possible des différents sens de la notion de pratique que de la *dispersion* des différents éléments de la pratique.

interact with each other in a systematic way. (...) My objective in this paper is to take a step toward creating a structured and precise philosophical framework for thinking and talking about scientific practices. For that purpose I articulate the concepts of “epistemic activity” and “system of practice” as units of analysis for framing discussions of science. » (Chang, 2014, p.69 et p.67)⁸

Le principe d’une approche ABA est exactement celui-ci : construire des unités d’analyse fondées sur la notion d’activité et développer à partir d’elles un système structuré pour l’étude des pratiques.

c. Représentation du monde social et conception de la notion d’activité dans l’ABA

L’ABA prend au sérieux l’idée selon laquelle le monde social est constitué d’entités pratiques, les activités ou les « faisceaux d’activités » (Schatzki parle par exemple de « practices » au pluriel ou d’« arrays of practices ») qui existent indépendamment des individus mais que ceux-ci peuvent réaliser ou dans lesquels ils peuvent s’engager.

Convoquer une image sera peut-être plus parlant : imaginons que nous traversons un monde fait de sphères d’activités (travail, cuisine, science, sport, etc.). Lorsque nous nous engageons dans une activité spécifique, par exemple la cuisine, nos actions, nos buts et les rapports aux objets qui nous entourent sont spécifiés par cette activité : nous pouvons prendre un saladier, y casser des œufs, ajouter d’autres ingrédients, les battre, les verser dans un moule puis les faire cuire au four, etc. Toutes nos actions auraient un sens relativement à cette activité de « cuisiner ». Une fois le plat enfourné, si nous devons maintenant aller courir, nos actions, les gestes de notre corps, la façon dont nous envisageons notre relation avec l’environnement qui nous entoure, etc., tout cela se modifierait selon le sens que nous donnerait cette nouvelle activité de « courir » ou de « faire du sport ».

Ainsi, en-deçà des activités, l’ABA commence par admettre que toute pratique (ou activité) est constituée d’actions, y compris des activités mentales comme le fait de « penser ».

« I begin with the recognition that all scientific work, including pure theorizing, consists of actions, of the physical, mental, and ‘paper-and-pencil’ varieties⁹. » (Chang, 2012) et (Chang, 2014)

8. La première partie de la citation était adressée à Hacking et non à la communauté des théoriciens de la pratique en général. Nous avons cependant pris la liberté de généraliser le propos de Chang car il prend appui sur Hacking pour cibler le tournant pratique (dans les études sur les sciences) dans sa généralité.

9. Chang limite son analyse à la pratique scientifique. Cependant, du point de vue de l’ABA, il nous semble que ses remarques peuvent sans difficulté être étendues à la notion de pratique en général. Deuxième remarque : « Paper-and-pencil operation » est une expression qu’il reprend à (Bridgman, 1927) et qui signifie : une action effectuée à partir d’un instrument ou d’un artefact (*artefact mediated operation*).

Plus fondamentalement encore, l'ABA repose sur un présupposé métaphysique, proche des préceptes de la philosophie des processus, selon lequel la réalité physique est constituée d'évènements dans lesquels nous pouvons analyser les actions humaines comme des réalisations particulières¹⁰. Comme le souligne Bridgman, auquel Chang se réfère :

« It is better, because it takes us further, to analyze into doings or happenings rather than into objects or entities » (Bridgman, 1954)¹¹

Dans cette perspective, la réalité sociale n'est pas une collection d'entités, d'objets, de discours, de groupes, de structures, de croyances, etc. Elle est plutôt à voir comme un flot d'opérations, d'actions, d'activités et d'évènements. A partir de là, l'argument central de l'ABA est relativement simple et peut être exprimé de la manière suivante : la pratique est une activité, et les activités sont des ensembles qui peuvent être divisés en plusieurs actions sous-jacentes. Par conséquent, si l'on veut atteindre un certain niveau de généralité et de systématisme dans nos conceptions des pratiques, nous devons d'abord commencer par développer un cadre qui rende compte de l'agrégation de ces actions dans des activités cohérentes (en précisant le rapport des individus et des groupes sociaux à ces agrégations) et, deuxièmement, nous devons développer et faire reposer l'étude de la pratique sur une théorie, ou au moins une conception fortement développée, de l'action. En réalité, il n'est pas rare de trouver des auteurs qui, depuis le début du tournant pratique, ont indiqué que la notion d'action est d'une importance cruciale pour le développement d'une théorie des pratiques. Mais peu d'entre eux ont réellement essayé d'étudier dans cette direction la notion d'action de manière plus systématique¹².

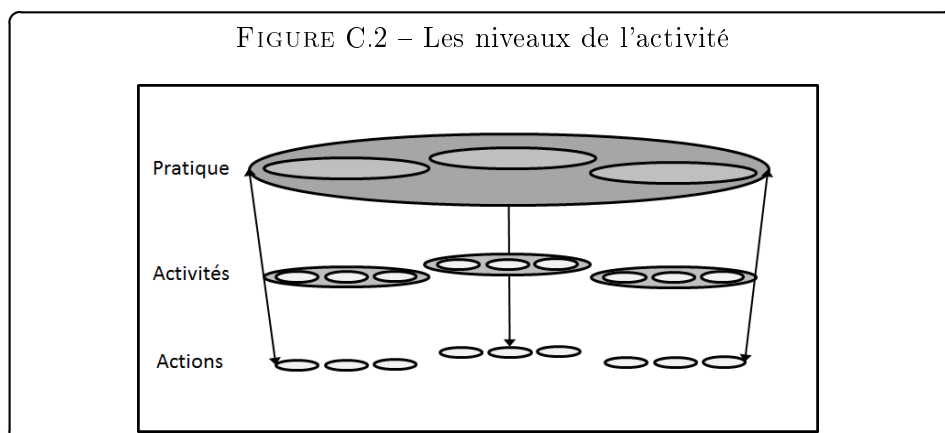
2. Caractéristiques des cadres analytiques de l'ABA

L'objectif fondamental d'une ABA est de créer un cadre qui relie les différentes composantes d'un système d'activité et d'expliquer la relation entre ces composantes (cf. schéma C.2)

10. Cette conception du monde dans l'ABA s'inscrit dans une démarche proche de celle de la métaphysique ou philosophie des processus, cf. (Whitehead, 1929), (Rescher, 1996) et (Seibt, 2013). Concernant le lien entre la métaphysique des processus et l'ABA on lira (Chang, 2011), ainsi que (Schatzki, 2006) notamment pour sa discussion de l'évènementialisme de Davidson. En dehors de l'ABA, plusieurs auteurs de tournant pratique partagent cette idée du « flot continu » des événements et de l'agir humain pour fonder leur conception des pratiques. C'est en particulier le cas de Giddens et de son « flow of activity », cf. (Giddens, 1976).

11. L'opérationalisme de Bridgman est une sorte de métaphysique des processus appliqué à l'analyse de la pratique scientifique.

12. Quelques exceptions cependant : mis à part les auteurs cités dans le présent chapitre, on trouve des tentatives similaires chez Collins et Kusch (Collins et Kusch, 1998), et une liste d'auteurs identifiés par Gangloff et Allamel-Raffin dans (Gangloff et Allamel-Raffin, 2014, 2. What is action, pp.60-62).



L'activité peut être décrite comme un ensemble d'actions. Elle peut être envisagée comme une entité abstraite (ou un concept général), comme une activité particulière X. A partir de ce schéma général, les théoriciens de l'activité s'intéressent soit :

(1) à l'identification des différentes composantes d'une activité qu'ils essaient de mettre schématiquement en relation (par exemple : un sujet, des outils, un but, une séquence temporelle, etc.). La question est de déterminer tous les éléments qui entrent en jeu dans une activité et la manière dont ils sont liés entre eux. Dans ces approches, la définition de l'activité est assez intuitive, elle correspond à ces sphères que nous avons décrites auparavant dans lesquelles les individus peuvent s'engager quotidiennement, à la manière d'un jeu. Une fois les éléments et les relations déterminés, les théoriciens construisent des structures abstraites pour les schématiser.

(2) aux différents *niveaux* de l'activité. On cherche à savoir comment décomposer les activités pour aboutir aux actions et quels mécanismes sous-tendent dans l'autre sens l'agencement des actions pour composer les activités. Les activités sont elles-mêmes analysées comme un niveau particulier et peuvent être rassemblées et s'agencer d'une certaine façon pour former un niveau supérieur.

3. Exemples associés à ces orientations

a. Les composantes de l'activité

On trouve ce type d'analyse dans les versions récentes de la théorie de l'activité (AT). Dans cette approche, l'« activité » a une définition vague : elle correspond à un ensemble d'actions menées de manière cohérente, et donc liées entre elles par une certaine logique, de manière à atteindre un but ou un résultat. Par exemple, « écrire une thèse » est en ce sens une activité. On cherche ensuite à décomposer les éléments qui peuvent apparaître dans toute forme d'activité. Prenons l'exemple de la représentation triadique de

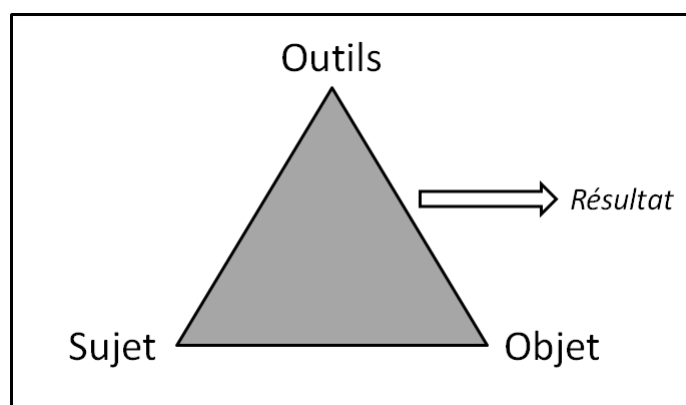


FIGURE C.3 – Modèle triadique de l'activité chez Engeström

l'activité d'Engeström (schéma C.3)¹³.

Dans ce schéma trois éléments sont identifiés pour représenter l'action : l'agent (sujet de l'activité) qui a un but précis ou vague (l'objet de l'activité) et qui, pour parvenir à ce but, utilise des moyens spécifiques (les outils). La réalisation de l'activité produit un certain résultat, un quatrième élément qui apparaît néanmoins comme hors de l'activité. Pour reprendre notre exemple de l'« écriture de la thèse » le sujet est le doctorant, l'objet est l'idée qu'il entend soutenir ou démontrer (*e.g.* ici la possibilité de théoriser les pratiques) et les moyens sont les différents auteurs sur lesquels il va s'appuyer, les techniques d'argumentation et de démonstration qu'il va mettre en œuvre, etc. Le résultat est la thèse produite. L'objet se distingue du résultat en ce qu'il n'est qu'une intention. Il doit subir une série de transformations avant de se stabiliser en un produit fini.

Engeström a enrichi ce modèle de l'activité en ajoutant des composantes permettant d'intégrer les aspects collaboratifs ou collectifs, historiques, normatifs et sociaux de l'activité (cf. schéma C.4). Il a en quelque sorte *sociologisé* ce premier modèle en lui ajoutant une base collective (qui peut éventuellement être négligé lorsque l'on s'intéresse uniquement à une activité individuelle dans une perspective psychologique). Trois éléments nouveaux apparaissent : les « règles » et « codes de conduites » implicites et explicites qui structurent l'activité, la « communauté » dans laquelle s'insère le sujet, et la « division du travail » parfois nécessaire à la bonne réalisation de l'activité. Dans notre exemple de l'« écriture de la thèse », une « règle » peut par exemple être le temps généralement alloué pour réaliser une thèse (de trois à cinq ans), la « communauté » est celle de la discipline ou sous-discipline dans lequel s'inscrit le doctorant, et la « division du travail » peut par exemple être représentée par les études auxquelles il renvoie afin d'éviter de devoir

13. Ce schéma construit par Engeström est censé représenter la conception de la théorie historico-culturelle de l'activité, *i.e.* celle de Leontiev (Engeström, 1999).

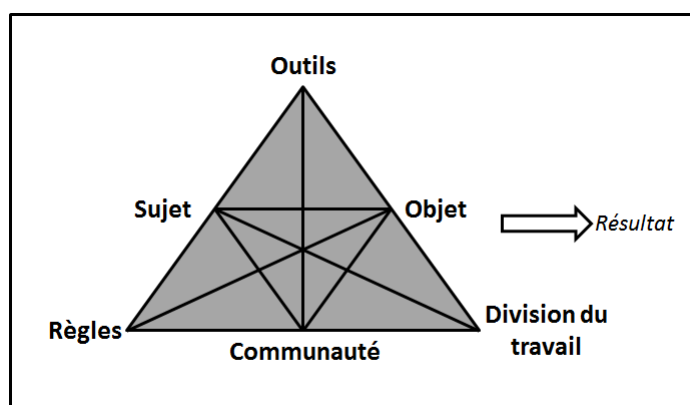


FIGURE C.4 – Modèle complexe de l'activité chez Engeström

reproduire dans son travail les mêmes démonstrations que celles avancées dans ces études.

b. Les systèmes d'activités, et les niveaux d'activité

Dans le deuxième type d'analyse des activités on s'intéresse aux découpages séquentiels des activités, aux transformations et aux agencements des unités d'actions qui ont lieu entre ces différentes séquences.

Leontiev

Le premier est extrait du travail de Leontiev (1977). Il s'agit d'un schéma à trois niveaux où les activités sont découpées en actions, elles-mêmes découpées en opérations. Les activités sont définies par les motifs généraux (*i.e.* les « objets » ou « buts » du système triadique d'Engeström), les actions sont subordonnées aux activités et délimitées par des buts plus précis, enfin les opérations sont les gestes réalisés par les agents au sein d'une action et sont déterminées par des conditions matérielles, instrumentales et pragmatiques de réalisation.

Donnons un exemple : l'activité « écrire une thèse » est orientée par un besoin ou un motif général (*e.g.* celui de répondre aux questions : « qu'est-ce qu'une pratique ? » et « comment théoriser une pratique ? »). Pour réaliser cette activité, nous devons effectuer une série d'actions aux buts plus spécifiques (premièrement déterminer comment la notion de pratique est habituellement traitée de la littérature, deuxièmement déterminer les problèmes généraux de ces approches, troisièmement dégager des pistes de réponses possibles à ces problèmes, etc.). On réalise ensuite une série d'opérations pour aboutir aux buts spécifiques de ces actions : on décrypte les références sur le sujet, on les agence, on écrit des arguments sur un brouillon, etc.

« In reality (...) we have to deal with *concrete, specific activities*, each of which satisfies a definite need of the subject, is oriented towards the object of this need, disappears as a result of its satis-

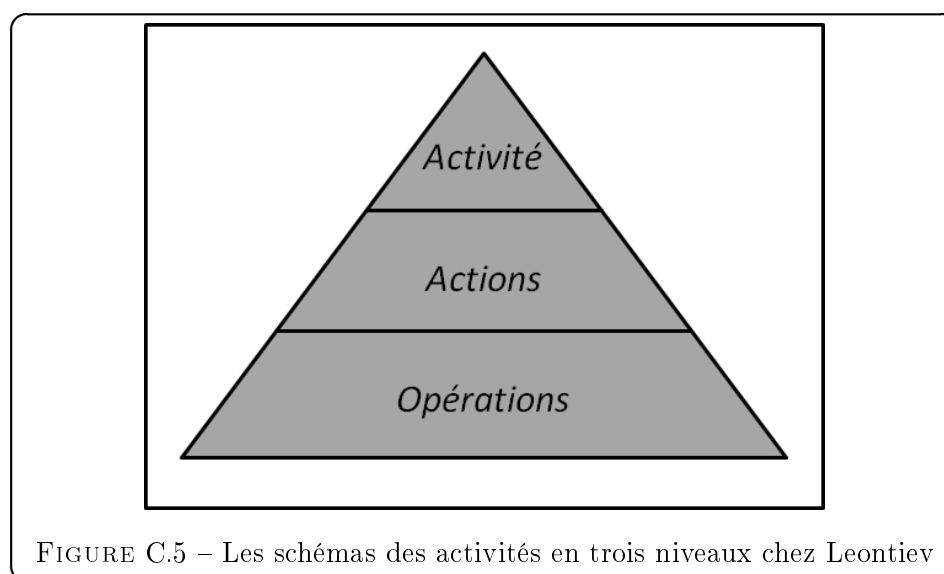


FIGURE C.5 – Les schémas des activités en trois niveaux chez Leontiev

faction and is reproduced perhaps in different conditions and in relation to a changed object. The main thing that distinguishes one activity from another lies in the difference between their objects. It is the object of activity that endows it with a certain orientation. In the terminology I have been using the object of activity is its *motive*. Naturally, this may be both material and ideal (...)

The basic “components” of separate human activities are the *actions* that realise them. We regard action as the process that corresponds to the notion of the result which must be achieved, that is, the process which obeys a conscious goal. Just as the concept of motive is correlative with the concept of activity, so the concept of goal is correlative with that of action. (...)

So, in the general flow of activity which forms human life in its highest manifestations (those that are mediated by mental reflection), analysis first identifies separate activities, according to the criterion of the difference in their motives. Then the action processes obeying conscious goals are identified, and finally, the operations that immediately depend on the conditions for the attainment of a specific goal.

These “units” of human activity form its macrostructure. The analysis by which they are identified is not a process of dismembering living activity into separate elements, but of revealing the relations which characterise that activity. » (Leontiev, 1977)

Cette dernière remarque est importante : l'objectif d'une analyse par niveaux n'est pas de découvrir les éléments les plus fins, les plus fondamentaux qui

peuvent constituer une activité, mais de comprendre comment les différents éléments de ces niveaux s'agencent pour former une activité. Le niveau de référence, l'unité d'analyse primordiale est l'activité.

Chang

Le deuxième exemple (schéma C.6) est tiré de l'article de Chang « Epistemic Activities and Systems of Practice » (2014).

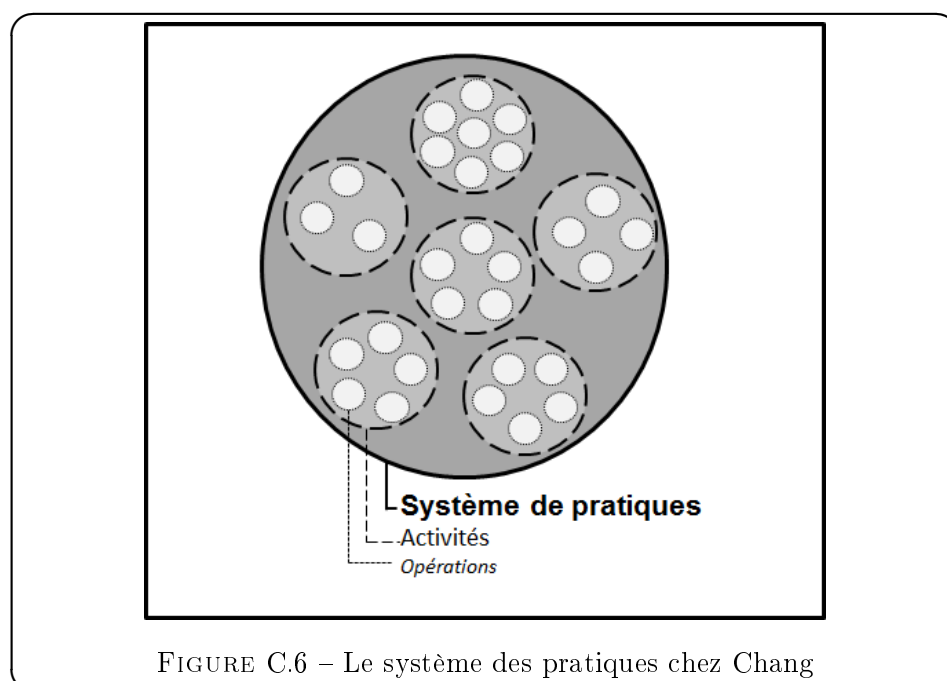


FIGURE C.6 – Le système des pratiques chez Chang

Il est appliqué au cas des pratiques scientifiques mais peut être sans difficulté généralisé à l'étude de toute forme de pratique. Sur le schéma le cercle extérieur représente le « système des pratiques ». Il correspond à une activité de type général (*e.g.* la science, ou une de ces disciplines, *e.g.* la chimie¹⁴). A un niveau intermédiaire le système des pratiques est décomposé en différentes « activités » ou « activités épistémiques » dans le cas de la science, c'est-à-dire des activités dirigées vers la formation de nouvelles connaissances (elles sont représentées par les cercles en tirets). Au dernier niveau se trouvent les opérations qui composent chaque activité (représentées par les plus petits cercles en pointillés). L'ensemble des cercles sur les trois niveaux sont selon Chang des formes d'action ou des « unités d'action ». Ces unités d'action se distinguent de simples événements physiques par l'intentionnalité à l'origine de leur réalisation : c'est parce que les acteurs ont des buts spécifiques que

14. Chang nous donne cet exemple : la théorie chimique de Lavoisier qui explique la composition de différentes substances correspond selon lui à un « système de pratiques » (Chang, 2014, p.74).

leurs actions et les activités ont un sens différents des évènements. Enfin ces unités sont caractérisées par trois éléments : les « buts », « les règles » et la « cohérence ». Dans les « buts » Chang distingue les « buts inhérents » de l'activité (*e.g.* pour l'activité d'« écriture d'une thèse » de produire un document de recherche complet et structuré sur un problème scientifique) et les « fonctions externes » propres à l'agent et à la situation (*e.g.* dans notre cas : étudier la notion de pratique). Les « règles » correspondent à des façons de faire suffisamment stables ou institutionnalisées, *i.e.* partagées par une communauté, pour parvenir à réaliser l'activité. La « cohérence » caractérise la capacité de l'unité évaluée à articuler et à faire entrer en synergie les différents éléments d'action sous-jacents qui la composent.

« I propose to frame my analyses in terms of "systems of (scientific) practice" that are made up of "epistemic activities" (...) An epistemic activity is a more-or-less coherent set of mental or physical operations that are intended to contribute to the production or improvement of knowledge in a particular way, in accordance with some discernible rules (though the rules may be unarticulated). An important part of my proposal is to keep in mind the aims that scientists are trying to achieve in each situation. The presence of an identifiable aim (even if not articulated explicitly by the actors themselves) is what distinguishes activities from mere physical happenings involving human bodies, and the coherence of an activity is defined by how well the activity succeeds in achieving its aim (...). Epistemic activities normally do not, and should not, occur in isolation. Rather, each one tends to be practiced in relation to others, constituting a whole system. A system of practice is formed by a coherent set of epistemic activities performed with a view to achieve certain aims (...). Similarly as with the coherence of each activity, it is the overall aims of a system of practice that define what it means for the system to be coherent. The coherence of a system goes beyond mere consistency between the propositions involved in its activities; rather, coherence consists in various activities coming together in an effective way toward the achievement of the aims of the system. » (Chang, 2014, pp.71-72)

Ajoutons une dernière clarification sur le statut épistémologique de ce système des pratiques décomposé en trois niveaux. Le choix de Chang de n'introduire que trois niveaux est arbitraire. En réalité selon lui, un nombre bien plus élevé de niveaux pourraient être introduits. N'importe quelle unité pourrait en principe être découpée en sous-unités, et ce indéfiniment, sans jamais tomber sur un niveau d'action fondamental. Et contrairement à Leontiev il ne semble pas exister ici de niveau de référence. Il s'agit en quelque sorte d'une conception fractale de l'activité. Le choix d'un niveau d'activité

de référence est réalisé par l'analyste ; la décision de caractériser une réalité donnée comme un « système de pratique », comme une « activité » ou comme une « opération » dépend du projet de cet analyste et n'est pas imposée par cette réalité. Cela signifie que la pertinence de la catégorisation choisie par l'analyste doit être évaluée par rapport à ses propres objectifs. Nous insistons sur ce point car l'un des apports les plus importantes de l'ABA de Chang est cette étape réflexive qui oblige l'analyste à prendre conscience de sa propre pratique et à évaluer ce qu'elle implique pour le domaine qu'il ou elle étudie¹⁵.

Schatzki

Troisième et dernier exemple, le modèle des pratiques de Schatzki¹⁶.

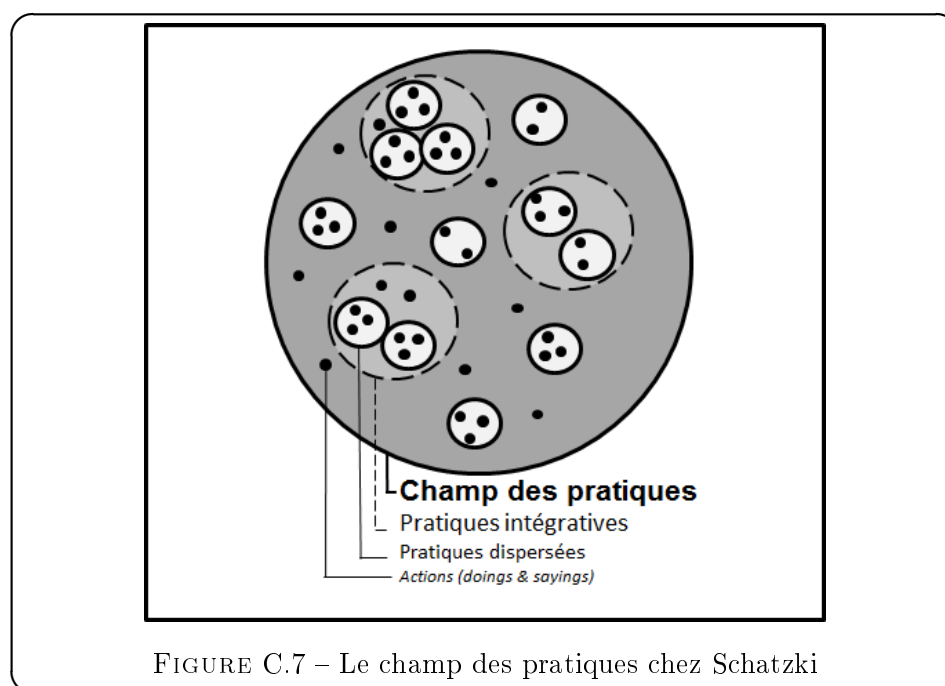


FIGURE C.7 – Le champ des pratiques chez Schatzki

Au plus haut niveau du schéma C.7 nous avons la « vie sociale » ou le « champ des pratiques » qui comprend de « pratiques intégratives » et de « pratiques dispersées » regroupant elles-mêmes des actions et des paroles (*doings and sayings*). La « vie sociale » n'est pas une entité de la pratique, elle est simplement le lieu où se déploient les pratiques. Les « pratiques dispersées » sont des ensembles de pratiques simples que l'on utilise de manière

15. Pour une évaluation plus détaillée de la proposition de Chang, on pourra consulter le commentaire que nous avons rédigé avec Léna Soler de son article (Chang, 2014) dans « Toward a Framework for the Analysis of Scientific Practices » (Soler et Catinaud, 2014).

16. Composé à partir de (Schatzki, 1996).

quotidienne dans notre vie sociale (*e.g.* décrire, donner un ordre, suivre une règle, argumenter, expliquer, questionner). Il s'agit d'activités simples et génériques (par opposition à spécifiques) qui n'impliquent pas une connaissance approfondie pour être réalisées, seulement une compréhension vague. Les « pratiques intégratives » sont composées de pratiques dispersées (transformées et réarrangées) et éventuellement d'autres actions. Il s'agit d'activités plus complexes constitutives de domaines particuliers de la vie sociale (on trouve par exemple la pratique du vote, les pratiques scientifiques, ou encore notre exemple de la pratique de l'écriture d'une thèse). La différence entre les pratiques intégratives et dispersées semble être chez Schatzki du même ordre qu'entre les fonctions extérieures et les buts inhérents de Chang, *i.e.* un rapport générique/spécifique ou général/appliqué.

« [P]ractice [is] a temporally unfolding and spatially dispersed nexus of doings and sayings. Examples are cooking practices, voting practices, industrial practices, recreational practices, and correctional practices. To say that the doings and sayings forming a practice constitute a nexus is to say that they are linked in certain ways. Three major avenues of linkage are involved : (1) through understandings, for example, of what to say and do ; (2) through explicit rules, principles, precepts, and instructions ; and (3) through what I will call "teleoaffective" structures embracing ends, projects, tasks, purposes, beliefs, emotions, and moods. (...) I label a first category of spatiotemporal practice "dispersed" to emphasize that practices of this sort, in contrast to those of a second category I will call "integrative," are widely dispersed among different sectors of social life. Examples of dispersed practices are the practices of describing, ordering, following rules, explaining, questioning, reporting, examining, and imagining. (...) The dispersed practice of X-ing is a set of doings and sayings linked primarily, usually exclusively, by the understanding of X-ing. This understanding, in turn, normally has three components : (1) the ability to carry out acts of X-ing (*e.g.*, describing, ordering, questioning), (2) the ability to identify and attribute X-ings, in both one's own and other's cases, and (3) the ability to prompt or respond to X-ings. (...) By "integrative practices" I mean the more complex practices found in and constitutive of particular domains of social life. Examples are farming practices, business practices, voting practices, teaching practices, celebration practices, cooking practices, recreational practices, industrial practices, religious practices, and banking practices. Like dispersed practices, integrative ones are collections of linked doings and sayings. The doings and sayings involved are joined by : (1) understandings of Q-ing and R-ing (etc.), along with

"sensitized" understandings of X-ing and Y-ing (etc.), the latter carried by the transfigured forms that the dispersed practices of X-ing and Y-ing adopt within integrative practices; (2) explicit rules, principles, precepts, and instructions; and (3) teleoaffective structures comprising hierarchies of ends, tasks, projects, beliefs, emotions, moods, and the like. I will henceforth refer to the understandings, rules, and teleoaffective structure that link an integrative practice's doings and sayings as the "organization" of the practice. » (Schatzki, 1996, p. 89, p.91 et pp.98-99)

Comme chez Leontiev, et contrairement à Chang, il existe pour Schatzki un niveau de référence, celui des pratiques dispersées ou intégratives. On cherche à comprendre quelles sont les formes de composition (les « *linkages* ») qui permettent à ces pratiques de se former. Enfin, de la même manière que chez Chang ces entités ont trois propriétés de construction qui garantissent leur cohésion : les buts (les « structures téléo-affectives »), les « règles explicites » et les « compréhensions ». Reprenons notre exemple pour éclaircir cela : l'activité « écrire une thèse » est un nexus d'actions relativement diverses. Ces actions sont connectées et orientées dans la même direction car l'agent qui réalise cette activité sait ou comprend globalement ce que c'est que de faire cette activité, ce qu'elle est censée impliquer (*e.g.* produire un mémoire sur un sujet scientifiquement valable), il peut suivre des règles explicites qui indiquent comment réaliser cette activité (*e.g.* il faut avancer des arguments, produire des justifications, respecter un délai de trois à cinq ans, etc.) et il est guidé par des objectifs, des intentions et des désirs qui ont cette activité pour horizon (*e.g.* obtenir le grade de docteur, répondre à une question scientifique urgente, etc.).

Pour finir sur la présentation de ces ABA, nous remarquerons que, malgré leur intention de vouloir insuffler de la cohérence dans le tournant pratique, elles retombent exactement dans les mêmes problèmes que nous avons identifiés au chapitre 3. L'ontologie des activités qu'elles admettent ne repousse que d'un cran le problème du réalisme de l'action : on retrouve en fin de compte les mêmes difficultés d'identifications et d'individuations que pour les actions supposées réelles.

Annexe D

L'opposition hiérarchique *theoria/praxis* chez Aristote et Platon et son inversion dans le tournant pratique contemporain

L'opposition entre la *theoria* et la *praxis* – opposition hiérarchique en faveur de la vie contemplative – apparaît dans la philosophie grecque de Platon et se développe dans une formulation plus spécifique, à sa suite, chez Aristote¹. Traditionnellement, la *theoria* est censée décrire la vie du philosophe. Elle désigne une position, une attitude ou une forme de vie (le *bios* chez Aristote, ou la *viva* chez les penseurs hellénistes et post-classiques) tournée vers la connaissance, vers la vision des réalités absolues, spirituelles et divines. Pour Platon, la contemplation est le moyen d'aboutir aux Formes ou aux Idées, qui sont les réalités archétypales sur lesquelles toutes les choses de notre monde sensible sont modelées. Etant les seules vérités valables, la connaissance se définit en rapport à elles, comme moyen d'accéder ou simplement de voir ces Idées, comme une ascension (réminiscente)². La théorie

1. Il est probable que cette thématique, en particulier l'invention du concept de vie contemplative et sa mise en application, ait déjà sa place dans les philosophies présocratiques ; la philosophie Ionienne prônait par exemple une vie tournée vers la connaissance de la Nature. Mais bien que l'origine de l'idée de vie contemplative fasse encore débat, il est néanmoins établi avec plus de certitude que l'exaltation de la vie contemplative et inversement la dépréciation de l'activité pratique sont bien spécifiques aux philosophies de Platon et d'Aristote (Bénatouïl et Bonazzi, 2012). On apprendra aussi dans ce même ouvrage que l'histoire de cette opposition ne doit pas être limitée à ces deux philosophes, la *theoria* et la vie théorique ont été sujets à de profondes discussions après Aristote et après même la fin de l'Antiquité.

2. On lira à ce propos (Festugière, 1967)

des Idées établit un dualisme entre les Formes (ou les Idées) – réalités immatérielles, éternelles et intelligibles – et les choses sensibles, dont la réalité, visible, est inconsistante, variable³. On remarque que le rapport à la réalité – ou plus spécifiquement l'identification de ce qui est réel – est ici inversé par rapport à la pensée *en pratique* contemporaine. La réalité chez Platon est celle des formes, et la dimension dans laquelle nous vivons n'en est qu'une apparence. La contemplation permet d'atteindre ces formes, d'observer l'idéal et de diriger ensuite l'action.

On retrouve chez Aristote, cette opposition entre le *bios theoretikos* et le *bios praktikos*, deux formes de vie humaine (*ethos*) où l'observation du divin dans le théorique devait permettre de guider la *praxis* dans le but d'atteindre le bonheur (*eudemonia*). Dans sa pensée, la *theoria* est d'abord utilisée pour signifier l'acte de regarder ou d'observer en tant que spectateur⁴. Elle est une forme de vie. Les formes de vies (*bioi*) sont des formes d'existence que l'homme *a la liberté* de suivre (par opposition, toutes les actions attachées à répondre aux nécessités de la vie ne sont pas librement choisies et ne correspondent donc pas, pour Aristote, à des *bioi*⁵). La forme de vie la plus élevée possible pour l'homme est la contemplation (le *bios theoretikos*) qui coïncide avec la vie du philosophe. Cette vie, tournée vers la *theoria*, permet de réfléchir et de comprendre le fondement de l'action, de la *bonne* action (rappelons que l'action chez Aristote est avant tout une action éthique), à travers le développement de la *phronesis* (la sagesse pratique). La vie pratique est donc ici aussi subordonnée à la vie théorique.

Cette mise en avant de la vie contemplative comme activité⁶ supérieure,

3. (Platon, 315, Av. JC, Livre IV) et (Platon, 383, Av. JC).

4. Sur la *theoria* comme spectacle chez Aristote, cf. (Nightingale, 2004, p.18).

5. L'action pratique, la *praxis*, a une composante éthique (ou esthétique – les actions peuvent être « belles » en un sens moral). L'action a donc d'emblée un caractère politique et normatif. Dans ce cadre, se poser la question de l'action revient à se demander ce que l'on doit faire, ce que l'on peut faire, ce qu'il serait bien ou mieux de faire. Elle est attachée à la capacité délibérative de l'homme, de sorte que celui qui ne peut pas délibérer, celui qui est contraint, n'est pas dans l'action, dans la *praxis*, il subit seulement l'action comme une nécessité. L'action se définit en termes de *conduites* ; on les classe en fonction d'un idéal de sagesse, de beauté, de pureté, de proximité avec le divin, *i.e.* selon une hiérarchie des buts convenables de l'activité et des valeurs. L'action pratique est donc ce qui lie l'engagement à ces différents types de fins. Son étude se distingue de celle que nous trouvons dans l'approche contemporaine de l'action, particulièrement l'approche analytique où l'objectif est de déterminer ce qui la définit, quelle est son aspect, quelle est son unité, etc., c'est-à-dire d'une enquête formelle sur l'action. La *praxis*, comme le note Hannah Arendt, a cependant perdu au fil du temps sa connotation politique « pour désigner toute espèce d'engagement actif dans les affaires du monde ». (Arendt, 1958)

6. Le *bios theoretikos* n'est pas seulement passif. La vie contemplative suppose, certes, un retrait vis-à-vis des activités tumultueuses, nécessiteuses, agitées, et le calme qu'elle exige est considérée comme une vertu. Mais elle peut aussi demander un certain *effort* de la part du philosophe. Si l'on se place du point de vue de la notion contemporaine d'action, il nous semblera que la philosophie grecque n'est pas exempte de contradiction sur le caractère actif ou passif de la contemplation. D'un côté la position de l'observateur,

ournée vers des entités universelles et divines, s'inscrit dans une représentation du monde et de la connaissance où, contrairement au tournant pratique, la réalité est celle des formes, et où l'observation théorique de ces formes nous permet de comprendre l'action (ou de réaliser la bonne action).

***Theoria* et *praxis* dans le tournant pratique contemporain**

Dans le tournant pratique, la hiérarchie des valeurs et la localisation du domaine réel entre la *theoria* et la *praxis* sont inversées. Être tourné vers les Idées, c'est se compromettre dans un idéalisme, au sens péjoratif du terme. L'idéal est une illusion, une vision édulcorée et approximative de la réalité, détachée du réel concret⁷. Pour comprendre le monde, il est, à l'inverse pour le tournant pratique, nécessaire de regarder les actions effectives, quotidiennes, en train de se réaliser, c'est-à-dire la dynamique réelle du monde.

Ce présupposé d'une plus grande réalité du monde de la *praxis*, n'implique cependant pas pour tous les auteurs du tournant pratique que cette réalité se donne d'elle-même, en soi, de façon évidente. Admettre que la *praxis* est bien le domaine d'étude à investiguer ne précise pas comment il doit l'être. Il faut sur ce point distinguer au moins deux tendances dans le tournant pratique : ceux qui supposent que l'accessibilité de la pratique est directe (*e.g.* Wittgenstein (1958b) et Garfinkel (1967)), que l'ordinarité est là, en surface, présente directement – quoi que ce rapport direct puisse nous surprendre et nous sembler étrange –, et ceux pour qui les pratiques sont opaques et doivent être conquises par la recherche (*e.g.* Bourdieu (1972) et Turner (1994)). Reconnaître la *praxis* comme première n'implique pas que nous ne devrions pas avoir une attitude théorique à son égard.

du spectateur, est véritablement une position passive. Mais d'un autre côté, aussi bien chez Platon que chez Socrate, la vie contemplative suppose un *parcours* (de l'âme chez Platon), et elle peut également être considérée comme une *activité* chez Aristote, une activité désintéressée, détachée de la vie sociale (cf. (Nightingale, 2004, p.189)).

7. Cf. par exemple la critique de (Cartwright, 1983, Essais 2 et 3).

Annexe E

Le tournant pratique dans les études sur les sciences (TPES)

Dans les études sur les sciences, le recours à la pratique intervient pour des raisons similaires à celles que l'on peut trouver dans l'ensemble du tournant pratique¹. Il a, ici aussi, une double vocation. Sur un premier versant, critique, la notion de pratique renvoie à un nouveau type d'approche qui s'inscrit en opposition à une tradition philosophique jugée trop idéaliste dans sa conception de la science. Les auteurs associés au TPES considèrent que l'empirisme logique, et plus généralement la philosophie analytique tradition-

1. Nous pouvons globalement distinguer trois périodes pour l'émergence du TPES : les années 1970-80 pour la naissance du courant, où plusieurs auteurs, venus d'horizons différents, commencent à étudier les sciences sous l'angle des pratiques ; les années 1990 pour l'affirmation du courant et les premières discussions entre les auteurs sur le sens à attribuer aux pratiques et les façons de les approcher ; puis, à partir des années 2000, celle de la conscience (rétrospective) de l'existence d'un tournant pratique et l'institutionnalisation progressive du mouvement. Sur cette dernière période, on notera par exemple la création de la *Society for philosophy of science in practice* en 2006, et de l'*Association for the philosophy of mathematical practice* en 2009. Pour approfondir, on pourra consulter (1) le volume édité par Pickering en 1992, intitulé *Science as practice and culture*, qui regroupe des études de cas et des discussions sur la notion de pratique scientifique entre des chercheurs majoritairement issus de la tradition des *sciences studies* ; (2) le *Scientific practice*, édité par Buchwald en 1995, qui s'intéresse dans une approche plus historique et épistémologique aux pratiques expérimentales en sciences (on pourra se référer plus particulièrement dans ce volume à l'introduction de (Hacking, 1995) et au chapitre de (Bairgrie, 1995) qui tentent, tous deux, de prendre de la hauteur pour considérer le tournant pratique en sciences de manière plus générale) ; (3) le *Scientific practice and ordinary action* de Lynch (1997a) qui apporte des éléments ethnométhodologiques à l'étude des pratiques scientifiques ; (4) le volume collectif de (Schatzki et collab., 2001) sur le *practice turn in contemporary theory* qui porte sur la théorie des pratiques en général, mais qui comporte de nombreux chapitres sur l'étude des pratiques scientifiques ; (5) les deux ouvrages de Rouse (1996 et 2002) qui discutent notamment de l'ancrage philosophique de la notion de pratique scientifique (dans une perspective anglo-saxonne) ; (6) le *Science After the Practice Turn* (Soler et collab., 2014) qui tente de dégager les enseignements que l'on peut retirer du tournant pratique en sciences, après plus de quarante années d'existence.

nelle, ont totalement oublié – par omission ou par mépris – de rendre compte, dans leurs approches du phénomène scientifique, des conditions pratiques à l'origine de la production et de l'utilisation des connaissances scientifiques. Sur un deuxième versant, plus empirique, ces mêmes auteurs ont proposé des études de cas qui devaient, justement, insister sur ces aspects pratiques. Il s'agissait, premièrement, de proposer de nouveaux objets d'analyse jusqu'alors délaissés par la philosophie des sciences classique (les connaissances pratiques, les connaissances tacites, les savoir-faire, les outils et instruments utilisés par les scientifiques, l'impact des communautés scientifiques sur la formation et la transmission des connaissances, etc.), et, deuxièmement, de repenser, voire parfois de reformuler, certaines grandes questions de l'épistémologie (la question de la vérité, le rapport de la connaissance au réel, le rôle et la fonction des théories scientifiques, etc.).

Historiquement, on associe la naissance du TPES au développement de deux courants : le sociologie des connaissances scientifiques et la philosophie du « nouvel expérimentalisme »². Du côté de la sociologie, plusieurs auteurs ont commencé, à partir des années 1970, à se pencher sur des problèmes habituellement cantonnés à la philosophie des sciences en essayant de les lire d'un point de vue sociologique. Cette nouvelle recherche s'est organisée en Grande-Bretagne autour de deux écoles de pensée. Celle d'Edimbourg, avec Bloor, Barnes et Shapin (où « programme fort » de la sociologie des sciences³), mettant l'accent sur les facteurs macro-sociaux qui jouent un rôle dans la façon dont la science est conduite (*e.g.* intérêts politiques et économiques). Et celle de Bath, où notamment Collins, Travis et Pinch se sont intéressés, dans des approches micro-sociologiques, aux pratiques locales mises en œuvre par les scientifiques dans les processus de construction de la connaissance scientifique (*e.g.* étude des controverses scientifiques, ou du rôle des connaissances tacites dans les procédures expérimentales). Hors de Grande-Bretagne, on

2. L'expression a été forgée par Ackermann en 1989 pour décrire une nouvelle tendance en histoire et en philosophie des sciences portée par Franklin, Hacking, Galison, et d'autres : « In order to recover this fundamental intuition based on scientific practice, a number of recent studies have gone back to the history of science to study experimentation as a means of grounding the nature and origins of the observational facts that many still think must offer important objective constraints for scientific theory, at least at certain pivotal points in scientific development. » (Ackermann, 1989, p.186).

3. La démarcation entre un « programme faible » – correspondant globalement à la sociologie classique des sciences telle qu'on la retrouve par exemple chez Merton – et le « programme fort » tient au type d'argument sociologique qui est apporté pour expliquer le succès (ou l'insuccès) des théories scientifiques. Pour simplifier, le programme faible ne se limiterait qu'à expliquer les échecs de certaines théories par l'attachement des scientifiques à des croyances qui se sont historiquement révélées être fausses. Pour le « programme fort », toutes les théories, vraies ou fausses, devraient être analysées de la même manière, selon les mêmes outils sociologiques. Il n'y a en effet aucune raison de penser que les facteurs socio-économiques qui ont eu un impact dans les processus de construction des théories fausses n'ont pas eu également un impact sur les processus de construction des théories vraies (Bloor, 1976).

peut relever aussi les travaux de Latour, Woolgar et Knorr-Cetina qui, dans une perspective plus anthropologique, se sont appliqués à suivre les actions réalisées au quotidien par les scientifiques, et à en tirer des comptes rendus d'observation très détaillés sur la vie de laboratoire⁴.

Du côté de la philosophie des sciences, on associe au début du tournant pratique des auteurs qui, dans le sillage des analyses historiques et philosophiques de Kuhn sur les paradigmes scientifiques associés à des communautés, ont voulu mettre l'accent sur les processus *concrets* et *effectifs* qui ont historiquement conduits à l'élaboration de nouvelles connaissances scientifiques⁵. Vigoureusement établis contre le « théorie-centrisme » de la philosophie classique des sciences – c'est-à-dire contre cette idée que seules les théories, victorieuses, stabilisées et déjà validées par une communauté scientifique sont dignes d'intérêt – ces auteurs ont attiré l'attention sur tout ce que pouvait manquer cette philosophie centrée sur les contenus de connaissance, en particulier le rôle que pouvait avoir l'expérimentation dans la production des connaissances scientifiques. Un de leurs objectifs était de faire valoir que l'expérimentation ne devait pas être considérée comme une simple étape de validation des connaissances théoriques, mais un processus bien plus complexe qui implique d'autres formes de connaissances et d'autres objets que ceux habituellement étudiés par les philosophes des sciences (*e.g.* le rôle des instruments de mesures, les conséquences de leurs interactions avec le monde physique, les savoir-faire et compétences nécessaires à la manipulation et au contrôle de ces instruments, l'établissement de protocoles, l'interprétation des données expérimentales, etc.). Conjointement à cette réflexion sur les pratiques expérimentales, le nouvel expérimentalisme a progressivement transformé l'image classique de la science comme « ensemble de connaissances » vers une nouvelle image de la science comme « activité », ou comme « ensemble d'activités » dont seulement une partie participe directement à la production de connaissances théoriques⁶. Voir la science comme une activité devait permettre de déplacer l'attention de l'analyste des sciences des théories stables et abstraites vers les contextes de réalisation concrets de la science, vers les manipulations quotidiennes et les stratégies locales mises en œuvre par les scientifiques pour contourner ou résoudre les problèmes auxquels ils sont quotidiennement confrontés. Contrairement à l'ancienne image de la science, comme ensemble de connaissances, dans laquelle l'épistémologue ne se focalisait que sur les théories et leur justifications, le nouvel expérimentalisme cherche à savoir comment modèles, théories et instruments permettent aux scientifiques d'*intervenir* dans le monde et de le transformer⁷.

4. (Latour et collab., 1988), (Knorr-Cetina, 1981).

5. Cf. (Hacking, 1983), (Cartwright, 1983), (Franklin, 1986) (Galison, 1987), (Warwick, 2003).

6. Cf. sur ce point l'opposition dégagée par Pickering entre la « science-as-knowledge » et la « science-as-practice » (Pickering, 1992, Introduction).

7. Cf. la thèse de (Hacking, 1983) dans *Representing and Intervening*.

A partir des années 1990, le nouvel expérimentalisme a élargi son champ d'analyse à d'autres pratiques scientifiques que les seules pratiques expérimentales. La théorie, qui était initialement écartée des investigations, fut, à l'instar de l'expérimentation, considérée sous l'angle des pratiques, c'est-à-dire non plus comme un produit fini, abstrait et stabilisé, mais comme un processus en construction ; un objet que l'on peut *utiliser, modifier, discuter, transmettre*, autrement dit un objet qui possède lui-aussi des aspects pratiques. En allant dans les laboratoires observer comment les théoriciens construisent et utilisent effectivement leurs théories, dans la réalité concrète de la pratique, on s'est aperçu que, tout comme pour l'expérimentation, les scientifiques utilisaient dans la théorisation tout un ensemble d'instruments et d'outils de représentation (modèles, formalismes mathématiques, algorithmes), de stratégies locales (formes d'argumentation, constitution d'une preuve, choix d'une revue pour la publication), de techniques, de savoir-faire et de connaissances tacites. Cette prise de conscience a ouvert la voie à de nouvelles études *en pratique* de la théorie⁸.

Dans ce bref rappel historique, nous nous sommes essentiellement concentrés sur ce qui pouvait nous permettre de saisir le TPES comme un courant relativement homogène. Il nous faut cependant rappeler que, comme pour le tournant pratique en général, le TPES est un courant également pluriel qui a pu investir le concept de pratique de manière très différente selon les approches considérées. Une pratique scientifique peut, selon les auteurs, aussi bien renvoyer à une action concrète et locale, réalisée au sein d'un laboratoire (*e.g.* une mesure effectuée par un scientifique dans un contexte particulier), qu'à une compétence, une manière de faire, une activité, une culture, une connaissance pratique détenue par une communauté scientifique, une méthode, etc. Loin d'être fixée, la notion de pratique recouvre une multitude de sens dans les études sur les sciences, qui est d'ailleurs amplifiée par une séparation déjà présente dans la science entre un domaine pratique (expérience, ingénierie, technologie) et un domaine théorique supposé abstrait, au moins à l'origine ce TPES, .

8. Cf. par exemple (Cartwright, 1983), (Galison et Warwick, 1998), (Giere, 1977), (Morgan et Morrison, 1999), (Vorms, 2009), (Nersessian, 2010). Voir également (Rouse, 2002, p.163).

Annexe F

La pratique comme processus poiétique chez Marx et Althusser

Comme complément à notre chapitre 1, nous souhaitons avec cette annexe préciser un type d'entité spécifique sous lequel on retrouve parfois le concept de la pratique, notamment dans les approches influencées par la pensée de Marx : le *processus poiétique*, *i.e.* une *transformation* orientée vers une *production*. Le processus poiétique est une catégorie spécifique des processus. Classiquement, la poiétique est l'action qui est dirigée vers la production de quelque chose d'extérieure à elle. Dans cette notion, ce qui prime est le rapport de l'action (de sa structure et de son déroulement) à l'objet produit. Il sert à désigner les pratiques productives, créatrices (scientifiques, esthétiques, techniques, industrielles, etc.).

Marx, au chapitre V (1) du *Capital* tente de définir de façon abstraite, c'est-à-dire « indépendamment de toute forme sociale déterminée », ce qu'il appelle le « procès de travail ». Ce processus de travail se déroule selon les étapes suivantes : l'homme se présente face à la « matière naturelle », il la modifie par la médiation de son action afin de lui donner une « forme utile à sa propre vie », et aboutit à la production d'un résultat. Cette forme produite, se différencie pour Marx d'une simple action mécanique, comme celles des animaux, parce qu'elle est issue d'une intention : « le résultat auquel aboutit le procès de travail était déjà au commencement dans l'imagination du travailleur, existait donc déjà en idée ». De sorte que nous trouvons ici l'expression de l'activité (productrice ou pratique) rationnelle : le but pratique, c'est-à-dire utile, que s'assigne l'individu « détermine comme une loi la modalité de son action, (...) auquel il doit subordonner sa volonté ». Marx en conclut : « les moments simples qui constituent le procès de travail sont : l'activité adéquate à une fin, ou encore le travail proprement dit, son objet, et son moyen ».

La pratique (productive) apparaît ici comme un processus déterminé par un début (l'intention ou l'idée) et une fin (la production) et déployé le long d'une séquence d'actions logiquement agencées. Cette pratique productive a par ailleurs la particularité d'être un processus idéal, centré sur l'individu et poiétique. On remarquera par ailleurs que si Marx parle de « procès » et de « moments », son processus tend cependant à se configurer sous la forme d'un mécanisme ou d'une disposition.

Althusser, lecteur de Marx, reprend dans *Lire Le Capital* cette idée de « procès de travail » appliqué à la production pour le généraliser en un processus idéal, générique, à l'origine de toute forme de pratique :

« Par pratique en général, nous entendons tout processus de *transformation* d'une matière première donnée, en un *produit* déterminé, transformation effectuée par un travail humain déterminé, utilisant des moyens (de "production") déterminés. Dans toute pratique ainsi conçue, le moment (ou élément) *déterminant* du processus n'est ni la matière première, ni le produit, mais la pratique au sens étroit : le moment du *travail de transformation* lui-même, qui met en œuvre, dans une structure spécifique, des hommes, des moyens, et une méthode technique d'utilisation des moyens » (Althusser, 1965, p.167)

Cette conception processuelle de la pratique, à l'instar de celle de Marx, repose sur l'idée d'un mécanisme sous-jacent à toute forme de pratique (abstraites ou concrètes). La pratique est vue comme un processus idéal, individuel et poiétique. Toutes les pratiques sociales particulières sont ensuite analysées sur ce modèle général (cette « totalité complexe ») de la pratique.

« Cette définition générale de la pratique inclut en soi la possibilité de la particularité : il existe des pratiques différentes, réellement distinctes, bien qu'appartenant organiquement à une même totalité complexe. La "pratique sociale", l'unité complexe des pratiques existant dans une société déterminée, comporte ainsi un nombre élevé de pratiques distinctes. Cette unité complexe de la « pratique sociale » est structurée [...] de sorte que la pratique déterminante en dernier ressort y est la pratique de transformation de la nature (matière première) donnée, en produits d'usage par l'activité des hommes existants, travaillant par l'emploi méthodiquement réglé de moyens de production déterminés, dans le cadre de rapports de production déterminés » (Althusser, 1965, p.168)

Cette conception de la pratique sous le modèle de la production ne recouvre cependant pas l'ensemble des pratiques sociales identifiées par le tournant pratique. Nous pouvons en effet trouver des pratiques (1) qui ne sont pas *productrices* de quelque chose, telle que la praxis au sens aristotélicien

qui est réalisation de soi et qui ne vise pas d'objet en dehors d'elle, (2) qui n'opèrent pas selon la logique de la rationalité pratique et (3) qui n'agissent pas sur une matière, typiquement les pratiques conceptuelles¹.

1. Althusser considère cependant que « La pratique théorique rentre sous la définition générale de la pratique. Elle travaille sur une matière première (des représentations, concepts, faits) qui lui est donnée par d'autres pratiques, soit "empiriques", soit "techniques", soit "idéologiques" » (Althusser, 1965, p.168).

Annexe G

Entités de la pratique chez Foucault

Avec cette annexe, nous cherchons à identifier les concepts qui, chez Foucault, pourraient correspondre à notre notion d'« entité intermédiaire » (cf. 1.2.2.E).¹ Dans cette perspective les termes de « rationalité », de « dispositif » de « technologie » et de « forme de pouvoir » ont exactement cette fonction d'entités qui occupent une place intermédiaire entre les actions des individus et la société ou les structures sociales. Ces entités sont également construites, modifiées et perpétuées dans la pratique. Ce sont ce que Foucault appelle des « ensembles pratiques », des moyens homogènes sur lesquels le théoricien de la pratique peut se reposer pour analyser comment les individus pensent, organisent et donnent du sens à leurs actions.

« *Homogénéité*² Ce qui mène à l'étude de ce qu'on pourrait appeler les « ensembles pratiques ». Il s'agit de prendre comme domaine homogène de référence non pas les représentations que les hommes se donnent d'eux-mêmes, non pas les conditions qui les déterminent sans qu'ils le sachent. Mais ce qu'ils font et la façon dont ils le font. C'est-à-dire les formes de rationalité qui organisent les manières de faire (ce qu'on pourrait appeler leur aspect technologique) ; et la liberté avec laquelle ils agissent dans

1. Sur la notion de pratique chez Foucault, on pourra consulter en particulier deux travaux de thèse récents : (Oulc'hen, 2013) et (Bocquet, 2013). Je remercie Hervé Oulc'hen pour les éclairages qu'il a bien voulu m'apporter sur la notion de pratique chez Foucault, Althusser et Sartre.

2. Foucault vient d'établir que le théoricien de la pratique ne pourra jamais accéder à une connaissance objective et surplombante de la pratique. Mais pour éviter de devoir admettre qu'il ne reste en définitive au théoricien qu'à « se borner à [des] enquêtes (...) toujours partielles et locales » en travaillant « dans le désordre et la contingence » et en risquant de « se laisser déterminer par des structures plus générales dont on risque de n'avoir ni la conscience ni la maîtrise », il va s'évertuer à déterminer le cadre dans lequel une étude théorique de la pratique peut être envisagée. Ce cadre comprend quatre éléments : la *généralité*, la *systematicité*, l'*homogénéité* et l'*enjeu*.

ces systèmes pratiques, réagissant à ce que font les autres, modifiant jusqu'à un certain point les règles du jeu (c'est ce qu'on pourrait appeler le versant stratégique de ces pratiques). L'homogénéité de ces analyses historico-critiques est donc assurée par ce domaine des pratiques avec leur versant technologique et leur versant stratégique. » (Foucault, 1990)

Les « rationalités » sont des formes de discours et d'expériences indépendantes des acteurs, mais qui leur permettent de fournir des raisons d'agir, de s'inscrire dans une logique d'action sensée. Chaque rationalité correspond à un domaine social ou culturel d'« expérience fondamentale » (la folie, la maladie, la sexualité, etc.). Ces « rationalités spécifiques », que Foucault traite aussi comme des processus (ou des entités traversées par des processus), ont un fort lien de parenté avec les « formes de pouvoir ». Une forme de pouvoir est une sorte d'autorité symbolique (non pas au sens, aujourd'hui péjoratif, d'autorité démunie, réduite à n'être que porteuse de symbole, mais dans l'idée que cette autorité a la puissance d'établir du sens) qui peut être incarnée par une institution, une classe ou un groupe social, mais qui se définit avant tout comme une « technique particulière » d'exercice du pouvoir. Ces formes de pouvoirs sont impersonnelles. Pour entrer à leur contact, les individus, selon Foucault, établissent des « stratégies » de pouvoir, c'est-à-dire des processus personnels, relatifs à l'agent, qui lui permettent d'influencer la structure de ces formes de pouvoir.

« Cette forme de pouvoir s'exerce sur la vie quotidienne immédiate, qui classe les individus en catégories, les désigne par leur individualité propre, les attache à leur identité, leur impose une loi de vérité qu'il leur faut reconnaître et que les autres doivent reconnaître en eux. C'est une forme de pouvoir qui transforme les individus en sujets. (...) Reparlons de la définition selon laquelle l'exercice du pouvoir serait une manière pour les uns de structurer le champ d'action possible des autres. Ce qui serait ainsi le propre d'une relation de pouvoir, c'est qu'elle serait un mode d'action sur des actions. C'est-à-dire que les relations de pouvoir s'enracinent loin dans le nexus social ; et qu'elles ne reconstituent pas au-dessus de la "société" une structure supplémentaire et dont on pourrait peut-être rêver l'effacement radical. Vivre en société, c'est, de toute façon, vivre de manière qu'il soit possible d'agir sur l'action les uns des autres. (...) On peut appeler "stratégie de pouvoir" l'ensemble des moyens mis en œuvre pour faire fonctionner ou pour maintenir un dispositif de pouvoir. On peut aussi parler de stratégie propre à des relations de pouvoir dans la mesure où celles-ci constituent des modes d'action sur l'action possible, éventuelle, supposée des autres. On peut donc déchiffrer en termes de "stratégies" les mécanismes mis en œuvre dans les

relations de pouvoir. » (Foucault, 1994b)

La forme de pouvoir est indépendante des individus et s'exerce sur eux pour les définir en tant que sujets et pour délimiter le champ possible de leurs actions. Les individus sont ensuite invités à agir, par le biais de stratégies, dans les formes de pouvoir, afin de modifier et d'orienter à la fois ces formes et l'action des autres individus.

Annexe H

Exemple d'outils pour analyser la pratique au niveau de la quotidienneté

Nous avons relevé à plusieurs reprises, en particulier dans la chapitre 3, cette tendance que l'on retrouve chez les auteurs du tournant pratique contemporain à associer le « domaine de la pratique » à la *quotidienneté*. Avec cette annexe, nous souhaitons proposer un exemple de la façon dont nous pouvons développer des outils théoriques pour analyser la pratique *si ce niveau de la quotidienneté est pris comme niveau de référence* pour rendre compte de l'action humaine¹. Mais, comme nous avons eu l'occasion de le voir, puisque la quotidienneté est un concept qui peut présenter certaines ambiguïtés – il renvoie à une réalité « épaisse » dans laquelle se croisent plusieurs dimensions –, nous nous concentrerons seulement sur une seule de ces dimensions : la *temporalité*. En nous appuyant sur la notion de durée chez Bergson et la notion de vécu chez Schutz, nous commencerons par chercher un point de référence à partir duquel le temps de l'action au niveau de la quotidienneté peut être rapporté : le temps vécu *au présent* ou *dans l'instant*. A partir de ce point de référence, nous montrerons comment nous pouvons construire une échelle de temps pour évaluer les actions des individus *relativement* au domaine de la quotidienneté.

Pour rappel : une définition de la quotidienneté

La quotidienneté correspond à un mode d'appréhension particulier des situations et de la façon d'agir des individus dans la réalité sociale. Ce « mode de la quotidienneté » peut se définir comme un domaine où l'individu agit de manière ordinaire, continue et non-réflexive, où l'environnement dans lequel il progresse lui est totalement familier, et où la mesure de ses actions est,

1. Il s'agit de la conception *restreinte* de la pratique, cf. Chapitre 4, Conclusion.

dans ce contexte, rapportée à son propre vécu subjectif, *i.e.* à sa conscience du temps présent et à la place qu'occupe son corps dans cet espace.

1. Recherche d'un point de référence : le temps vécu *au présent*

Plusieurs auteurs se sont intéressés dans la philosophie du XX^e siècle à re-définir la spécificité du temps humain – temps de la vie, du vécu, de la conscience ou de l'expérience – par opposition (ou en intersection) avec le temps du monde – temps cosmique, réel, ou temps des horloges. Commençons tout d'abord par essayer d'avoir une meilleure intuition de ce à quoi peut correspondre une expérience humaine subjective du temps vécu en nous appuyant sur la notion de « durée » chez Bergson.

La *durée*

La *durée* exprime chez Bergson la conscience humaine du temps. Elle correspond au flot *continu* de l'expérience humaine (Bergson parle de « conscience » plutôt que d'« expérience », insistant ce faisant sur la mentalité de cette expérience). Le vécu du temps présent, de l'instant, est un moment particulier dans ce flot continu. Chez Bergson cependant, c'est la durée continue de la conscience qui est première ; elle n'est pas une addition réflexive d'une suite d'instantanés présents.

« La durée toute pure est la forme que prend la succession de nos états de conscience quand notre moi se laisse vivre, quand il s'abstient d'établir une séparation entre l'état présent et les états antérieurs » (Bergson, 1889, p.74)

Le temps présent, immédiat, est donc second. Il s'extrait de la conscience continue par un acte réflexif, et s'inscrit dans (ou sur) une durée :

« Mais le présent réel, concret, vécu, celui dont je parle quand je parle de ma perception présente celui là occupe nécessairement une durée. (...) Où est donc située cette durée ? Est ce en deçà, est ce au delà du point mathématique que je détermine idéalement quand je pense à l'instant présent ? Il est trop évident qu'elle est en deçà et au delà tout à la fois, et que ce que j'appelle "mon présent" empiète tout à la fois sur mon passé et sur mon avenir. Sur mon passé d'abord, car le "moment où je parle est déjà loin de moi" ; sur mon avenir ensuite, car c'est sur l'avenir que ce moment est penché (...) Il faut donc que l'état psychologique que j'appelle "mon présent" soit tout à la fois une perception du passé immédiat et une détermination de l'avenir immédiat. » (Bergson, 1889, p.148)

Ce vécu subjectif de l'instant présent est difficile à se représenter – comme le souligne Bergson « l'immédiat est loin d'être ce qu'il y a de plus facile à apercevoir » – car lorsque l'on pense en temps réel, en temps d'horloge,

on risque d'avoir des difficultés à mesurer ce temps et de passer à côté de l'essentiel et de son épaisseur particulière. Nous pouvons cependant essayer d'un donner une approximation ou une sensation à travers un exemple.

Imaginons nous dans une pièce, assis sur une chaise, un livre entre les mains. En levant les yeux du livre, nous prenons conscience de la pièce, de ses murs, et des objets qui l'occupent. La limite de notre espace perceptif, après avoir déplacé notre regard du livre à la pièce, peut être assimilé au temps présent, à l'immédiat. Si maintenant nous nous levons et nous nous déplaçons jusqu'à la pièce d'à côté, notre espace perceptif se modifie. Nous avons, dans cette seconde pièce, une autre appréhension de ce qui nous entoure, des murs par exemple plus espacés et de nouveaux objets. Si nous essayons alors de nous souvenir de la pièce précédente où nous avons laissé notre livre, le mémoire de cette pièce constitue pour nous présentement un instant passé. Notre présent actuel correspond aux sensations, notamment aux perceptions visuelles, dont nous faisons l'expérience à l'instant présent.

Cet instant présent est, en soi, difficile à dire ou à décrire. Il est mieux perçu lorsqu'il est rapporté à d'autres instants que nous avons occupés ou que nous occuperons. En temps d'horloge cet instant doit certainement être de l'ordre de la seconde, ou de la milli-seconde. Pour Bergson cependant nous ne devrions pas essayer de déterminer l'expérience de ce temps de manière discrète puisque nous le vivons en réalité de manière continue, dans la durée de la conscience. La notion d'instant est construite par une pensée réflexive qui met en opposition du passé et du futur par rapport à l'expérience continue du présent. Cet acte réflexif peut d'ailleurs nous conduire à l'illusion de penser que la durée est une succession d'instantanés ou d'événements ajoutés et juxtaposés les uns à la suite des autres. Pour Bergson cependant il ne fait aucun doute que l'expérience (ou la conscience) humaine est d'abord continue avant d'être discrétisée par un acte réflexif. Il justifie la nécessité de cet acte réflexif chez l'humain par sa propension à agir².

La mesure du temps du vécu au présent

Reprenons notre progression : le vécu est un flux d'expérience continu, dans lequel les individus peuvent toutefois avoir une sensation de l'instantanéité ou du présent. L'émergence d'un moment particulier – d'une action – dans ce flux continu est permis par l'exercice d'un acte réflexif. Le domaine de la pratique est compris à partir de ce niveau.

2. L'intelligence humaine est d'ordre pratique pour Bergson, attachée à la notion d'*homo faber*. Parallèlement à cette identification du temps vécu et de l'immédiateté, Bergson ajoute une certaine épaisseur métaphysique à ses notions de flux de conscience et de durée. Il substantifie ces notions pour les faire devenir de véritables objets d'analyse ; d'un mouvement il passe au mouvant, du temps vécu à la durée, c'est-à-dire à de formes affublées de propriétés, d'élasticité, de vitalité. Cette substantification lui rend ces objets plus tangibles et lui permet de les travailler plus facilement. Nous ne souscrivons pas ici à cette réification.

Comment mesurer le temps vécu ? La stratégie générale consiste à effectuer des rapports entre différents moments vécus en les rapportant à l'étalon du vécu au présent. Mais avançons progressivement pour comprendre le mécanisme de cette construction. Chez les auteurs qui se sont intéressés à cette question de la mesure du temps vécu – en particulier Bergson et Schütz –, le premier objectif est d'essayer de croiser le temps du vécu (conçu comme *intérieur*) avec le temps du monde (conçu comme *extérieur*) :

« Comment passons-nous de ce temps intérieur au temps des choses ? Nous percevons le monde matériel, et cette perception nous paraît, à tort ou à raison, être à la fois en nous et hors de nous : par un côté, c'est un état de conscience ; par un autre, c'est une pellicule superficielle de matière où coïncideraient le sentant et le senti. À chaque moment de notre vie intérieure correspond ainsi un moment de notre corps, et de toute la matière environnante, qui lui serait "simultané" : cette matière semble alors participer de notre durée consciente. » (Bergson, 1889)

Notre conscience du présent émerge au croisement du monde matériel et du vécu intérieur. Il en va également ainsi pour l'espace : la conscience de notre corps présent dans un espace matériel nous permet à la fois de nous situer par rapport à notre environnement et à la fois de le mesurer³.

Imaginons, pour rendre ceci plus évident, l'exemple suivant. Mettons-nous à la place d'un individu, dans une vision à la première personne et concentrons-nous sur ses perceptions. Nous ouvrons les yeux, et nous voyons le monde qui nous entoure. Nous bougeons notre bras de manière à ce qu'il passe devant notre champ perceptif. Entre le moment où il entre et le moment où il sort de notre champ de vision, notre bras a eu une certaine trajectoire qui a occupé un certain espace et qui, en rapport à notre propre conscience du temps qui se déroule, s'est effectuée en un certain temps. Nous pouvons appeler ce mouvement de bras une action. On peut donc attribuer à cette action une mesure temporelle et spatiale en rapport à deux étalons : notre conscience du temps et nos sensations corporelles. Si nous continuons à avancer dans ce monde qui s'offre à nous, nous apprendrons à distinguer, à rapporter et à mesurer plusieurs vécus entre-eux. Notre rapport au monde et notre pensée de l'action se constituent progressivement : il me faut trois pas pour rejoindre cette porte, mon bras peut aller jusqu'à la poignée, ma main l'agripper, etc.⁴.

Bergson utilise un exemple similaire :

3. Bergson parle de *spatialisation* du temps, indiquant la primauté du concept de temps sur celui de l'espace, ainsi que de la conscience sur le corps. Nous avons d'abord conscience d'avoir un corps chez Bergson avant d'être un corps.

4. On retrouve ici en quelque sorte la cinétique du Dasein de Heidegger, de l'être-au-monde qui essaye de faire progressivement sens de ce qui l'entoure et de lui-même dans cet environnement. Cf. les thèses de Schatzki ((Schatzki, 2003) et (Schatzki, 2006)) : « Heidegger voyait l'être-au-monde comme un être agissant dans des contextes pratiques ».

« Comment passons-nous (...) de la durée pure au temps mesurable ? Il est aisé de reconstituer le mécanisme de cette opération. Si je promène mon doigt sur une feuille de papier sans la regarder, le mouvement que j'accomplis, perçu du dedans, est une continuité de conscience, quelque chose de mon propre flux, enfin de la durée. Si maintenant j'ouvre les yeux, je vois que mon doigt trace sur la feuille de papier une ligne qui se conserve, où tout est juxtaposition et non plus succession ; j'ai là du déroulé, qui est l'enregistrement de l'effet du mouvement, et qui en sera aussi bien le symbole. Or cette ligne est divisible, elle est mesurable. En la divisant et en la mesurant, je pourrai donc dire, si cela m'est commode, que je divise et mesure la durée du mouvement qui la trace. Il est donc bien vrai que le temps se mesure par l'intermédiaire du mouvement. » (Bergson, 1889)

L'environnement que nous parcourons dans le temps peut donc être segmenté en actions en utilisant comme référence notre conscience du temps. Par analogie, nous pouvons nous représenter la notion d'espace du quotidien associée à notre conscience du corps. La conscience de notre corps permet de distinguer ce qui appartient au « soi », l'espace occupé par le corps, de ce qui lui est « extérieur ».

2. Construire une échelle du temps vécu

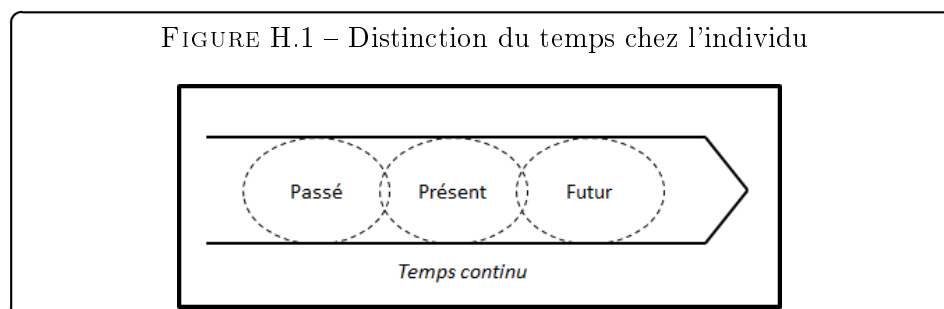
Avec cette notion de vécu au présent, nous disposons désormais d'un étalon qui nous permet de dégager une échelle du temps vécu. Cela nous permet aussi de fixer des limites en-deçà ou au-delà desquelles cette forme de l'action perd son sens pour analyser l'action humaine – *i.e.* on ne peut plus la rattacher à une individu pris dans la quotidienneté.

Proposons quelques échelles qui pourraient être utiles au tournant pratique pour l'aider à situer les actions qu'il étudie. Ces échelles ne valent bien entendu que pour le cas où la pratique – ou le rapport pratique au monde – est assimilée au vécu subjectif dans la quotidienneté.

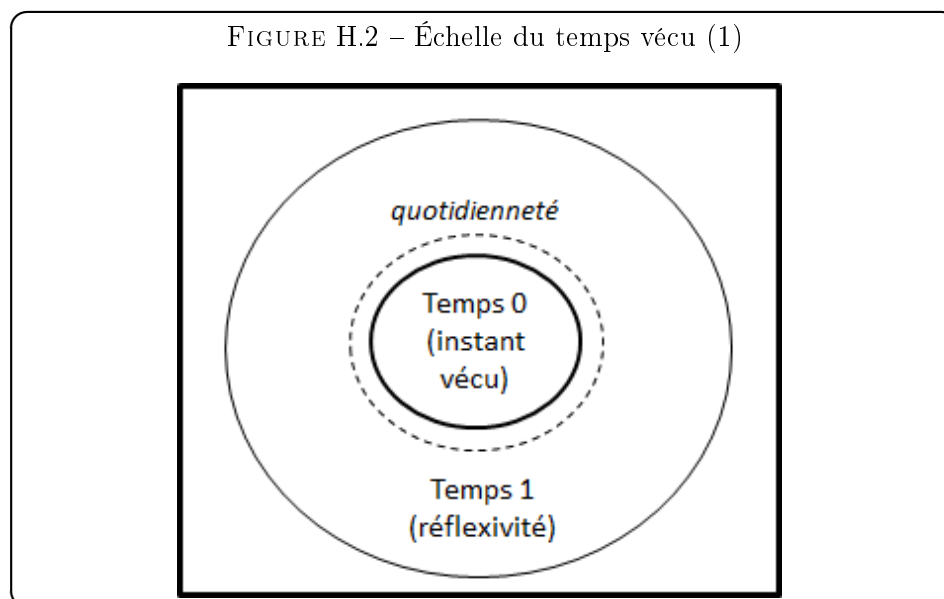
Le temps présent comme étalon

Dans la continuité de l'expérience, la mesure du temps présent se détache dans une mise en rapport du temps passé et du temps à venir. On retrouve en de nombreux endroits dans les analyses du temps vécu ce type de détachement et cette pensée du temps présent comme une mise en relation relation subjective de la mémoire et de l'anticipation, de la rétrospection et de la projection (*e.g.* Bergson, Heidegger, Whithead, Schütz). Le schéma (H.1) représente cette émergence du présent chez un sujet par une distinction de l'avant et de l'après.

Le temps présent constitue le niveau 0 de l'action, son point de référence. Au-delà de ce niveau, l'agent doit effectuer un effort réflexif pour se *rappeler*



comme étant le sujet d'une action passée (qui peut éventuellement se continuer) et se *projeter* dans une action future. Nous associerons au « temps 1 » tous ces moments qui nécessitent un effort de réflexivité, d'ajout ou de découpage d'instant, *i.e.* qui se situent hors du « temps 0 », hors du vécu quotidien et non-réflexif de notre propre agir (cf. schéma H.2). On remarquera que la notion de quotidienneté, si elle ne coïncide pas exactement avec le vécu au présent, se situe à tout le moins dans son voisinage. En effet, lorsque nous réalisons une action qui ne dure qu'un instant, dans une continuité du vécu, par exemple « se déplacer dans la pièce d'à côté pour prendre un livre », il est rétrospectivement possible de découper cet agir en plusieurs instants vécus (« passer par l'encadrure de la porte » *puis* « prendre un livre »). La quotidienneté se situe au voisinage des instants vécus car cette suite d'actions s'est effectuée de manière naturelle et non-réflexive pour le sujet. Par contre, si l'on devait encore suivre cet individu au cours de sa journée, il est très probable qu'il sorte rapidement de cet état routinier pour réfléchir à l'action qu'il souhaite mener ou qu'il vient de mener.



Les limites de l'agir humain sur l'échelle du temps vécu

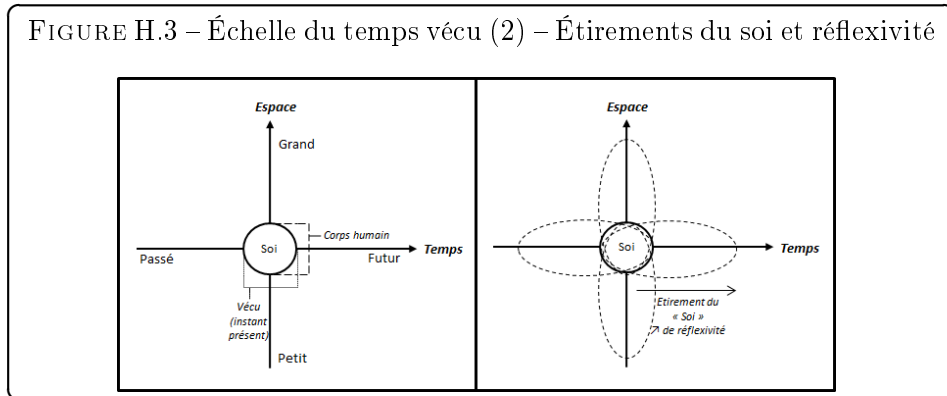
En attribuant une dimension spécifique à l'action humaine, l'observateur peut également déterminer des limites en-deçà et au-delà desquelles il devient de moins en moins pertinent de parler d'action.

Dans l'approche de l'action humaine par le vécu, la notion de sujet – de « soi » – est intimement liée avec une conscience de l'instant présent. Le « je » du moment présent se constitue en rapport à un « soi » qu'il a été, et à un « soi » qu'il projette d'être. Le sens du soi est, pourrait-on dire, « plein » au moment présent, nous savons et nous sentons pleinement ce que nous sommes dans l'instant présent. Au-delà de ce temps 0, l'individu doit faire un effort réflexif pour considérer son « soi » comme aussi ce qu'il a été et ce qu'il sera. Plus ce soi est éloigné du moment présent, plus il est difficile de se rappeler comme un soi passé ou de se projeter comme un soi futur. Par exemple, si nous pouvons nous représenter très facilement ce que nous étions hier et ce que nous serons demain, il est en revanche plus difficile de se rappeler de ce que nous étions il y a quelques années, et ce que nous serons dans un même nombre d'années. Ces « sois » passés et futurs qui sont éloignés de notre instant présent sont presque considérés comme des personnes étrangères à soi. Les limites de l'action humaine du point de vue du vécu sont franchies lorsque cet éloignement est si important qu'il ne fait plus sens de parler de l'action de son « soi ». Plus le soi est tiraillé par cet éloignement, plus son sens s'étiolé. A l'inverse, plus l'on se rapproche du soi de l'instant présent, plus ce qui nous est arrivé et ce qui va nous arriver nous semble sensé, normal, ordinaire. Nous nous rapprochons progressivement de la quotidienneté, de ce qui nous était familier hier, qui l'est encore aujourd'hui et qui le sera demain. Cet étiolement du sens dans la temporalité est également valable pour notre situation dans l'espace. Par exemple, s'il nous est relativement facile d'associer un mouvement de bras à notre « moi » (« j'ai bougé le bras et fait tombé le pot de fleur ») il nous devient par contre de plus en plus difficile d'associer des actions à un « soi » lorsqu'on s'éloigne de cet espace individuel. Dans les limites *au-delà*, il est par exemple difficile de dire « j'ai fait X » lorsque nous parlons de l'action d'un groupe à laquelle nous avons participé (*e.g.* le sentiment d'étiolation du soi dans le résultat d'une élection nationale). Cela devient encore plus difficile de concevoir l'action d'un « soi » lorsque l'on parle de l'espèce humaine dans sa généralité. Nous atteignons ici une limite supérieure de l'agir humain sur l'échelle du temps vécu. Pour avoir un sens de la limite inférieure, nous pouvons reprendre l'exemple du mouvement de bras, mouvement que l'on peut facilement attribuer à un « soi ». Mais il devient plus difficile de concevoir ce qui se passe à l'intérieur du corps (les réactions d'un neurotransmetteur) comme les actions d'un « soi ».

Temps court, temps long

Enfin, à partir de cet étalon, il nous est également possible d'associer des

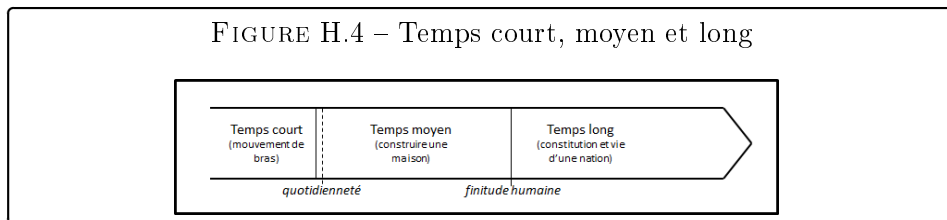
FIGURE H.3 – Échelle du temps vécu (2) – Étirements du soi et réflexivité



échelles de temps. On peut bien entendu imaginer plusieurs échelles graduées différemment selon les objectifs de l'étude.

Par exemple, nous pouvons poser qu'un *temps court* correspond aux actions qui peuvent se dérouler dans la limite du « temps 0 » – bouger un bras, contourner un obstacle en marchant, prononcer un mot ou une phrase, etc. Le temps long de l'action correspondra par opposition à toutes les actions qui nécessitent un effort de réflexivité et de composition – construire une table, écrire un livre, discourir, etc. Si nous souhaitons encore affiner cette échelle, il nous est possible de découper de nouveau le temps long en choisissant un autre critère fixé par l'étalon du temps vécu. Prenons par exemple la finitude de la vie humaine. Les actions en temps court restent dans les limites du temps 0, les actions en temps moyen sont celles qui sont comprises entre ce temps 0 et le temps d'une vie humaine et les actions en temps long correspondent à celles qui dépassent le temps d'une vie humaine (e.g. les développements d'une société, ou de l'espèce humaine).

FIGURE H.4 – Temps court, moyen et long



Annexe I

Dispositions et pratiques

Avec cette annexe, nous proposons de dégager plusieurs conceptions dispositionnalistes liées à l'analyse des pratiques. Les dispositions sont dans les versions les plus intuitives de la pratique associées à des entités substantielles que les individus *possèderaient* (une compétence, un savoir-faire, une capacité ou une propriété) et qui leur permettraient d'effectuer des actions (ou qui nous permettraient, en tant qu'observateur, de lier causalement une action à une compétence)¹. Si les individus sont capables de réaliser certaines actions, c'est qu'ils en *ont* la capacité ; ils ont une disposition à agir de telle ou telle sorte. Par exemple, si nous observons une personne escalader un mur, c'est que nous pouvons attribuer à cette personne la capacité de faire cette action, et si nous observons une autre personne qui ne peut pas escalader ce même mur, nous serions enclin à dire « l'un *a* la capacité ou la compétence tandis que l'autre ne l'*a* pas ».

Les approches dispositionnalistes ont l'avantage de limiter la pratique à une seule sorte d'entité bien déterminée, facilement localisable – dans l'individu – et empiriquement appréhendable : avoir la compétence de X implique d'être capable de faire X. Deux grandes thématiques parcourent les approches dispositionnalistes : les questionnements liés à l'*apprentissage* et au *développement* des capacités ou des compétences, et ceux liés à l'*application* ou l'*actualisation* des capacités ou des compétences dans des situations spécifiques. La notion de causalité joue de ces deux côtés un rôle central : au niveau de l'apprentissage, on se demandera qu'est-ce qui provoque le développement ou l'intériorisation des compétences chez les individus, et au niveau de l'actualisation on cherchera à savoir si la compétence (ou la capacité) est l'entité qui est la cause de l'action.

En deçà de cette division thématique des problématiques, on peut distinguer une grande variété de conceptions *dispositionnalistes*. Celle que nous

1. Les dispositions sont présentes sous diverses formes dans la littérature ; elles ont, selon les auteurs un statut ontologique et une localisation variable. On lira à ce propos avec intérêt le volume de *Raisons Pratiques* sur la régularité (Chauviré et Ogien, 2002).

venons de présenter est une conception « dispositionnelle substantialiste » (Bourdieu, 1998), c'est-à-dire une conception qui tend à faire de la disposition un véritable entité substantielle affublée d'une efficacité causale (elle est ce qui cause et par conséquent ce qui explique l'action des individus). Cette conception naïve de la disposition a été fortement critiquée par les approches contemporaines de la disposition. L'argument principal de ces critiques, que l'on pourrait certainement attribuer à Ryle, est de souligner que la notion de disposition substantielle s'accompagne de l'idée que les individus qui ont la disposition X détiennent en eux cette propriété ou qualité X de réaliser certains types d'action. Or il s'avère peu probable que nous puissions localiser précisément dans les individus une telle entité X bien déterminée (qu'on puisse par exemple trouver chez une personne sachant escalader la propriété substantielle « savoir escalader » cachée quelque part entre son corps et son cerveau). Cette critique a mené à un éclatement de formes de la disposition. Nous présenterons ici certaines de ces formes. Parmi les options possibles, on retiendra celles qui font de la disposition une *fonction* dans une *situation spécifique* ou une simple *attribution sociale* (option conditionnaliste ou contextualiste), et celle qui font de la disposition une *intériorisation individuelle* d'une réalité pratique grammaticale, transcendantale ou immanente (option réaliste ou transcendantale).

1. Les dispositions comme substance

Partons de la conception naïve des dispositions comme substance. Dans cette conception, les dispositions sont des entités réelles détenues par les agents sous forme d'état mentaux ou de capacités physiques (pour simplifier nous dirons qu'il s'agit d'entités « cognitivo-physiologiques » ou d'entités qui s'inscrivent sur un « fond cognitivo-physiologique »). On suppose que de telles entités existent réellement pour trois raisons. Premièrement, elles se manifestent dans des situations où les conditions de son actualisation sont réunies (lorsqu'un individu grimpe sur un vélo, pédale et avance, nous pouvons raisonnablement lui attribuer la capacité de « savoir faire du vélo »). Deuxièmement, la disposition nous permet de distinguer les compétences de plusieurs individus (si nous observons ce même individu qui grimpe sur son vélo et avance, et un autre qui, essayant de réaliser la même action, n'arrive pas à tenir en équilibre et à pédaler en même temps, nous pouvons dire que le premier individu *a* quelque chose que le second n'*a* pas). Troisièmement, la disposition comme substance possédée permet d'expliquer la conservation d'un quelque chose entre deux manifestations (l'individu qui sait faire du vélo pourra reprendre demain ou après demain la même activité, il saura encore faire du vélo ; il a conservé sa disposition à savoir faire du vélo).

Le réalisme naïf de la disposition repose sur une hypothèse étrange, à savoir l'existence physique de ces entités dans le corps ou dans le cerveau des individus (quelqu'un qui sait faire du vélo est quelqu'un qui aurait quelque

part dans son anatomie l'entité « savoir-faire du vélo »). Si l'on se souvient de l'exemple de la vertu dormitive de l'opium, on aura sans doute ici envie de signaler un problème conceptuel. Lorsque l'on ne sait pas expliquer un phénomène (le fait que l'on s'endorme en consommant de l'opium), il est très simple de proposer une pseudo-explication en créant une capacité (l'opium a une vertu dormitive). Suivant cette logique, si des individus savent manifestement conduire un vélo, c'est qu'ils possèdent la disposition « savoir conduire un vélo ». Jusqu'à présent cependant, aucune dissection n'a permis de repérer dans le corps humain une telle entité.

Une version moins naïve du réalisme des dispositions consiste à défendre que nos compétences sont, plutôt que des entités physiques localisables, des *arrangements* cognitivo-physiologiques spécifiques (*e.g.* un ensemble de connexion physiques et neuronales) et que les termes dispositionnels (tel que « savoir faire du vélo ») sont des concepts qui nous permettent de faire référence à ces arrangements. La fonction de ces termes est soit de ramasser dans un concept synthétique un ensemble de fonctions cognitivo-physiologiques diffuses, soit de faire référence à des propriétés que nous ne connaissons pas encore (ces deux options ne sont pas exclusives). Les termes dispositionnels ont donc, dans ce second cas, une valeur heuristique. C'est-à-dire que la réalisation effective d'une action n'est plus directement associée à la détention d'une entité, mais que le terme dispositionnel employé pour se référer à une compétence permet néanmoins de viser un arrangement cognitivo-physiologique réel, que la science saura certainement un jour caractériser en des termes plus précis. Le terme dispositionnel employé, comme « la conduite de vélo », est, pour réemployer une expression de Quine, une « note provisoire » (*promissory note*)² qui nous permet aujourd'hui à la fois de nous référer à des capacités et d'orienter nos recherches pour en obtenir une meilleure caractérisation :

« Pour moi, une disposition n'est qu'un trait physique, une configuration ou un mécanisme [...] Ce qui en fait une disposition n'est pas un élément significatif propre, mais seulement la manière dont nous le spécifions. La façon dispositionnelle de spécifier les états physiques et les traits est en fait *la* façon de faire, sauf si on considère les niveaux élevés de théorisation scientifique [...] En attendant d'avoir une explication physiologique recevable de l'activité linguistique en termes physiologiques, le niveau qu'il faut considérer est le niveau intermédiaire : celui des dispositions au comportement manifeste. Sa vertu n'est pas de nous offrir des explications causales, mais d'être moins susceptible que le niveau mentaliste d'engendrer l'illusion d'être plus explicatif qu'il ne l'est vraiment. » (Quine, 1975)³

2. (Quine, 1976).

3. Repris de (Ogien, 2002, pp.112-113). cf. à propos de Quine dans le même volume

2. Première critique : le problème du partage social et de la transmission de la disposition (Turner)

Comme nous l'avons vu au chapitre 2, Turner avance dans *Social theory of practices* (1994) une critique contre la notion de pratique comme chose collectivement partagée et détenue de manière privée par les individus. Dans cette analyse, il démontre que si la pratique est considérée comme une disposition collectivement partagée, il devient extrêmement difficile pour le sociologue d'expliquer premièrement comment une même chose peut être identiquement partagée en même temps par plusieurs individus, et deuxièmement comment, du point de vue de l'analyste, il est empiriquement possible d'accéder à cette entité. Si l'on suppose en effet que la disposition est un objet privé mais auquel on pourrait accéder publiquement par ses manifestations, ou que chaque individu pourrait énoncer (comme une règle) lorsque les raisons de son action lui sont demandées, comment expliquer alors que certaines actions reposent sur des compétences largement tacites, non-explicitables ? Quelle est ensuite la preuve que deux individus qui parviennent à réaliser une action similaire *ont* effectivement la même disposition, publiquement accessible ? Les parcours des individus, leurs apprentissages sont souvent personnels, singuliers. La structure interne de l'individu peut tout à fait être différente et produire cependant des actions similaires dans un contexte approprié. Il faudrait des preuves supplémentaires pour affirmer que ces deux individus ont bien la même disposition, preuves que les dispositionnalistes substantialistes sont bien loin de pouvoir avancer.

Partant de ces considérations, Turner nous enjoint à abandonner le recours à la notion de pratique comme disposition *collectivement* partagée et *publiquement* accessible, et à la remplacer par une conception privée de la disposition comme « trace mentale », propre à chaque agent, persistante entre deux manifestations concrètes, et opaques à l'analyse en dehors de ces manifestations régulières⁴.

3. Deuxième critique : conditionnalisme et anticipations

C'est dans *La notion d'esprit* (1949) de Ryle, que l'on trouve une des critiques les plus fortes adressées à cette conception substantialiste (naïve) de la disposition. Dans cet ouvrage, Ryle s'attaque au dualisme cartésien (qu'il nomme « la doctrine officielle » à propos de la localisation et de la nature de l'esprit) et aux deux monismes qui en découlent – le matérialisme (*i.e.* la réduction des états mentaux à des processus physiques) et l'idéalisme (*i.e.* la réduction du monde matériel à des états et processus mentaux). Sa critique vise les fameuses « erreurs de catégories » qui tendent à dissocier des plans d'existence (le mental et le physique, l'âme et le corps) et à les instituer dans une

(Laugier, 2002, pp.49-75) et l'article de (Merchiers, 2000, pp.131-132).

4. Pour un commentaire clair de la conception des dispositions chez Turner, on consultera (Merchiers, 2000, pp.145-150). cf. aussi nos développements au chapitre 2.

opposition catégorique hiérarchique et causale. Pour Ryle, cette dissociation entre deux sortes de catégories opposées est infondée, car ces deux catégories appartiennent en réalité à un seul et même plan, l'existence (pp. 11-24). Transposée à la notion de disposition humaine⁵, cette réflexion suggère que les actions réalisées par un individu ne sont pas des manifestations du fonctionnement d'une disposition (*i.e.* d'une mécanique cognitivo-physiologique interne à l'agent). Dit autrement, la disposition n'est ni un dédoublement entre un concept mental et une mécanique cognitivo-physiologique, ni un dédoublement entre ce même concept mental et sa réalisation dans l'action. Tout ceci selon Ryle a lieu en même temps et au même niveau :

« The styles and procedures of people's activities *are* the way their minds work and are not merely imperfect reflections of the postulated secret processes which were supposed to be the workings of the mind (...). Overt intelligent performances are not clues to the working of the minds; they are those workings. » (Ryle, 1949, p.58).

Ryle, défend pour sa part que les dispositions sont simplement des manières d'attribuer, ou plutôt de qualifier le lien d'une manière de faire (une capacité) à l'exercice de cette capacité. Si la disposition ne renvoie donc pas à une entité ou une mécanique interne à l'individu, elle peut en revanche être utilisée pour décrire la capacité d'un sujet à réussir une action dans une situation ; c'est ce que nous nommerons la position « conditionnelle » ou « situationnelle » de la disposition. Selon cette conception, on dira d'une personne qu'elle *a* la disposition de savoir faire du vélo si on s'attend à ce que dans un contexte spécifique elle puisse conduire un vélo. L'exemple de Ryle est peut-être plus parlant : un verre a la disposition d'être fragile si on s'attend à ce qu'il se brise lorsqu'il tombe par terre :

« When we describe glass as brittle, or sugar as soluble, we are using dispositional concepts, the logical force of which is this. The brittleness of glass does not consist in the fact that it is at a given moment actually being shattered. It may be brittle without ever being shattered. To say that it is brittle is to say that if it ever is, or ever had been, struck or strained, it would fly, or have flown, into fragments. To say that sugar is soluble is to say that it would dissolve, or would have dissolved, if immersed in water. » (Ryle, 1949, p.43)

Pour mieux comprendre sa critique, il est nécessaire de rappeler que la conception de Ryle s'inscrit une analyse grammaticale des prédicats mentaux (*i.e.* dans une approche sémantique – sur le *sens* que l'on peut attribuer à – de l'usage des termes dispositionnels dans le langage). Selon Ryle, les termes

5. La disposition est aussi employée pour se référer aux propriétés des objets, par exemple la fragilité du verre. On ne retiendra ici que les dispositions qui s'appliquent au cas des êtres humains.

dispositionnels que nous employons dans nos expressions ne peuvent pas renvoyer à des propriétés réelles des personnes ou des objets :

« dispositional statements are neither reports of observed or observable states of affairs, nor yet reports of unobserved or unobservable states of affairs. » (Ryle, 1949, p.125)

Pour comprendre le rôle des dispositions, il est nécessaire de distinguer les propriétés des choses (ou des individus) et la manière dont elles (ou ils) sont disposées à se comporter. Une fois cette distinction faite, on peut comprendre que la disposition n'agit pas comme une propriété puisque, contrairement aux propriétés, une même chose peut selon le contexte être disposée à se comporter d'une certaine manière ou ne pas l'être (*e.g.* un verre est qualifié de fragile parce qu'il se brise dans telle ou telle condition, et ce sont uniquement ces conditions qui font que l'on attribue au verre la propriété d'être fragile). Comme le souligne Tiercelin (2002) :

« Comme les propriétés dispositionnelles sont indépendantes de la chose, elles ne peuvent caractériser son essence, et ne peuvent donc pas être des propriétés essentielles : elles sont simplement contingentes. ».

Mais si on admet que les dispositions n'existent pas en tant qu'entités détenues par des individus (position réaliste substantialiste) et que nous adoptons le point de vue de conditionnaliste de la disposition, de nouvelles questions émergent :

1. Comment penser alors le fait que nous utilisons quotidiennement un vocabulaire et des termes qui semblent renvoyer à des telles entités (*e.g.* « il a la pratique du vélo ») ?
2. Si les dispositions ne sont que contingentes et relatives aux conditions d'exercice, comment peut-on expliquer pourquoi certaines personnes peuvent réaliser des actions tandis que d'autres, dans les mêmes conditions, ne le peuvent pas ?
3. Comment expliquer enfin ce que devient la disposition en dehors de ses conditions d'exercice ? Disparaît-elle totalement ?

Pour répondre à la première question (1.), Ryle tente de montrer, comme nous venons de le souligner, que l'emploi quotidien de termes dispositionnels dans le langage courant a le défaut si l'on y prend pas garde de conduire à des erreurs de catégorie en dissociant d'un côté la disposition comme propriété détenue par les individus (ou par les choses) et de l'autre l'action comme résultat causal de l'actualisation de cette propriété. Or la disposition sert justement à décrire comment un individu se comporte dans une circonstance spécifique, son action et sa capacité à produire cette action ne sont pas dissociées, elles ne le sont que lorsque nous souhaitons décrire ou qualifier la relation entre un individu et son action par nos mots dans nos descriptions. Mais l'emploi de ces mots ne doit pas laisser supposer que nous parlons de

choses nouvelles, que nous visions des substances bien réelles inscrites dans l'esprit ou dans le corps des individus.

« in describing the workings of a person's mind we are not describing a second set of shadowy operations. We are describing certain phases of his one career; namely we are describing the ways in which parts of his conduct are managed. The sense in which we "explain" his actions is not that we infer to occult causes, but that we subsume under hypothetical and semi-hypothetical propositions. (...) when we characterise people by mental predicates, we are not making untestable inferences to any ghostly processes occurring in streams of consciousness which we are debarred from visiting; we are describing the ways in which those people conduct parts of their predominantly public behaviour. »
(Ryle, 1949, pp.50-51)

Les termes dispositionnels employés dans le langage ne désignent donc pas une propriété ou des entités que les individus possèderaient, mais servent à établir des énoncés conditionnels contre-factuels actuels ou possibles; ils donnent du sens à certains énoncés qui sont rendus vrais par certains événements. La disposition est conditionnelle dans le sens où elle ne peut être révélée qu'en situation⁶. De cette manière, les termes dispositionnels ont chez Ryle une double fonction : ils sont des éléments qui appartiennent aux descriptions et qui permettent de désigner une action, et ils construisent les cadres dans lesquelles cette référence prend son sens, c'est-à-dire qu'ils constituent les critères d'évaluation de la validité de leur application. Nous avons ici la réponse à la deuxième objection : si l'on dit qu'une personne « sait faire X », c'est que nous avons trouvé une situation où « faire X » a été institué. Cette institution dans le langage de la disposition comme « savoir faire X » peut ensuite nous permettre de comparer la capacité des individus (qui est définie relativement à ce « savoir faire X ») à réaliser X⁷.

6. C'est ce qui éloigne d'ailleurs la notion de disposition chez Ryle d'une pure potentialité, elle est une potentialité attestée (cf. infra la critique de Wittgenstein).

7. Pour résumer cette conception rylienne de la disposition, nous nous permettrons de citer en longueur la lecture limpide de (Ogien, 2002) : « Bien qu'elle ne vise pas à rendre compte de ce qui constitue les contextes d'énonciation, l'analyse grammaticale postule donc l'existence d'une relation entre la formulation d'un énoncé et les conditions pratiques de son élaboration (le rapport à la matérialité des éléments qu'elle décrit) et l'anticipation de sa réception (son adéquation aux circonstances). Et telle est, en extrapolant un peu, la signification qu'on pourrait donner à la conclusion que Ryle tire de son examen des énoncés dispositionnels : "Tout énoncé qui explique l'état d'une chose par l'existence d'une autre chose requiert, pour être vrai, l'existence de ces choses ainsi que la validité du lien d'inférence de l'une à l'autre". ». Ogien prolonge et améliore de manière intéressante la conception conditionnaliste de la disposition de Ryle vers un « éventualisme » inspiré de l'ethnométhodologie. Les dispositions apparaissent non plus comme des conditionnalités mais comme des éventualités. Pour faire simple, l'éventualité d'une disposition renvoie au fait que son actualisation n'est possible que dans certaines conditions de réalisation. Une interprétation naïve de cette thèse conduirait à rendre la disposition le résultat d'un simple

4. Critique des conceptions conditionnalistes ou contextualistes de la disposition : la disparition inexplicée des dispositions

Dans les approches conditionnalistes (ou contextualistes) de la disposition, la question (3) (Que devient la disposition en dehors de ses contextes d'actualisation ?) reste encore en suspens, il est en effet difficile dans ces cadres de lui apporter une réponse. C'est par cette brèche que vont entrer les critiques qui s'y opposent : si la disposition n'est que relative aux contextes et conditions de sa manifestation, comment expliquer le fait qu'il semble bien qu'un quelque chose reste entre deux manifestations de la disposition, et que dans les manifestations de la disposition, une personne puisse graduellement plus (par l'apprentissage répété), ou graduellement moins (lorsqu'elle est peu confrontée aux situations qui permettent à sa disposition de se manifester) réussir à mettre en œuvre sa disposition. Le recours à une notion substantielle de disposition est un moyen simple et efficace de rendre compte de ces différences temporelles dans la manifestation de la disposition (on peut dire que la disposition s'acquiert par apprentissage, s'affirme par l'exercice ou l'entraînement, puis se perd éventuellement si cet entraînement n'est pas suffisamment répété, si la disposition n'est pas utilisée).

(Merchiers, 2000) insiste dans cette optique sur la différence qui réside entre les énoncés qui utilisent des termes dispositionnels et ceux qui utilisent des termes conditionnels en montrant que ces deux types de termes ne sont pas équivalents. Ces arguments soulignent que les possessions d'une disposition doivent être dissociés des situations qui sont censées en donner la preuve d'existence. Dit autrement : les dispositions sont bien des états de ou des propriétés possédées par les individus. Les dispositions sont *actuelles*, les manifestations possibles sont *potentielles*.

On retrouve aussi chez Peirce, qui défend un « dispositionnalisme lourd »⁸, cette exigence de ne pas considérer la disposition que comme un simple terme descriptif contextuel pour la seule raison qu'on ne peut pas penser que la disposition disparaît mystérieusement dans l'individu entre deux de ses manifestations. Pour autant, Peirce est conscient du caractère non-toujours-actuel des dispositions. Cette situation paradoxale des dispositions, à être à la fois permanentes et non entièrement actuelles, demeure un problème. Peirce propose une voie de sortie en distinguant le réel et l'existant : une disposition peut être réelle (et détenue par un individu) et cependant ne pas être existante, c'est-à-dire actuelle. Le problème reste cependant entier : comment

accord social : l'action X est l'action que l'on qualifie de X. Une version moins naïve fait de la conditionnalité des dispositions une faculté qu'ont les agents sociaux de déterminer en pratique si telle ou telle action aura lieu, c'est-à-dire d'anticiper. L'anticipation fixe le cadre de l'action et, en retour, de la disposition. Elle établit un ordre transitoire à partir duquel on peut juger et jauger action et disposition. De même que chez Ryle, le terme dispositionnel a une fonction théorique : elle fixe le cadre de son application et nous donne les critères de son évaluation.

8. cf. (Chauviré, 2002), « lourd » signifie avec une forte inscription ontologique, *i.e.* ce que nous avons qualifié jusqu'à présent de réalisme substantialiste de la disposition.

peut-on dire que l'on possède quelque chose qui n'existe pas actuellement ?

Ryle, pour sa part, ne donne pas de réponse directe à ce paradoxe. Extrapolant sa conception, nous pourrions cependant répondre à sa place que la question de l'existence de la disposition *en dehors* d'une situation où elle pourrait être amenée à être vérifiée n'a pas de sens : « as-tu la compétence de la conduite de vélo lorsque tu marches dans la rue ? ». Poser cette question revient à ontologiser la disposition d'une manière que la philosophie de Ryle ne permet pas ; la disposition n'est pas une potentialité permanente, mais une disposition conditionnelle c'est-à-dire dont on ne peut parler que dans dans le cas où des conditions propres à l'évaluation de cette disposition sont réunies. Lorsqu'il se retrouvera sur un vélo, la question aura de nouveau du sens, et la disposition « savoir conduire un vélo » pourra à ce moment-là se référer à des éléments dans la physiologie de l'individu que l'on pourra évaluer. Mais il reste difficile d'imaginer qu'une personne qui sait faire du vélo n'est pas, en dehors d'une situation où des arrangements cognitivo-physiologiques peuvent être visés par un terme dispositionnel, dans un état différent d'une personne qui ne sait pas faire du vélo : sa musculature par exemple peut et doit être développée d'une certaine manière pour lui permettre de faire du vélo. Le paradoxe reste donc entier.

5. Wittgenstein et l'ombre du réel

Wittgenstein avance une autre critique, qui s'adresse plus spécifiquement au dispositionalisme lourd qu'au conditionnalisme, celle de « l'ombre du réel » : si une disposition permet potentiellement de réagir à un grand nombre de situations, lorsqu'une de ces situations advient, la disposition potentielle s'actualise pour répondre convenablement aux exigences de cette situation particulière. C'est-à-dire que la disposition détient potentiellement en elle la manière de répondre à cette situation particulière actuelle mais aussi à toutes les autres situations possibles imaginables et non-actuelles, ou, autrement dit que la disposition contient en elle plus que la réalité. Wittgenstein défend au contraire l'idée que les dispositions sont des capacités qui ne se réduisent ni à des manifestations, ni à des mécaniques mentales internes aux individus. La capacité n'est pas derrière les performances, son lien avec elle est « grammatical ».

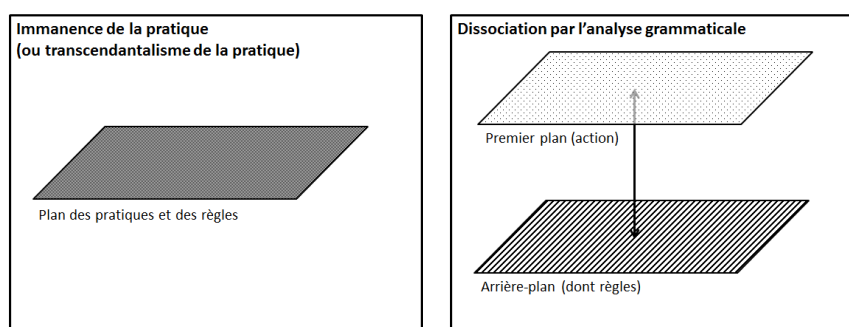
Qu'est-ce que ce lien grammatical ? Pour Wittgenstein, la disposition n'est pas une règle qui agit extérieurement et à distance, elle est plutôt à concevoir comme une forme à l'intérieur des pratiques, au même niveau qu'elles, une forme qui dégage une autorité. Pour simplifier, chez Wittgenstein, le monde de la pratique est premier ; c'est un plan de praxis où se mêlent les actions, les règles, les normes sociales. Tout est sur le même plan (d'où l'immanence normative). C'est ce que (Bourdieu, 1998) nomme un « transcendantalisme pratique ». La grammaire de ces activités pratiques (constitutives des règles, objets et sujets) nous permet de distinguer (de

mettre au premier plan) les règles, ou bien les actions.

« Dans cette perspective, agir, c'est être engagé et participer à un certain nombre de sphères pratiques collectives déterminées – que Wittgenstein appelle « jeux de langage » – qui sont comme autant de régions de rationalités distinctes, définies ou mieux rendues possibles par des règles extrêmement fondamentales – leur « grammaire » – qui déterminent, transcendentalement, c'est-à-dire antérieurement à toute action en leur sein, les objectifs qu'on devrait y poursuivre et les moyens qu'on devrait appliquer pour les poursuivre » (Chauviré, 2002) .

L'avantage d'une telle conception est de nous éviter de devoir déterminer une primauté à l'action, aux règles, aux processus mentaux en instituant la praxis comme monde premier et en excluant la relation problématique de causalité. Cette non-distinction ou cette primauté du plan de la pratique supprime l'opposition potentiel/actuel. Le deuxième avantage est d'indiquer la pré-existence des formes de vie (ou des jeux de langage) par rapport aux individus, c'est-à-dire d'insister sur une inertie des déterminations acquises et des institutions et d'éviter un constructivisme débridé. Wittgenstein contredit en ce sens la lecture constructiviste ou sociale qui a été faite de lui : les règles sociales ne sont pas un autre plan qui imprimerait (sans contrainte) la disposition ; les règles sociales sont déjà dans la pratique.

FIGURE I.1 – Le transcendantalisme de la pratique de Wittgenstein



Nos formes de vies sont des données. Elles constituent le plan de la praxis, plan d'actions, de connections, de règles et de normes immanents. Les règles n'apparaissent pas dans un arrière-plan extérieur déterminant causalement l'action. L'action peut se voir au milieu de ce grouillement. C'est lorsque ce regard est posé sur l'action que l'arrière-plan se constitue.

« Comment pourrait-on décrire la façon d'agir humaine ? Seulement en montrant comment les actions de la diversité des êtres humains se mêlent en un grouillement. Ce n'est pas ce qu'un individu fait, mais tout l'ensemble grouillant (Gewimmel) qui constitue l'arrière-plan sur lequel nous voyons l'action » (Wittgenstein, 1967) (pour plus de détails, cf. (Chauviré et Laugier, 2006).

Le défaut de cette conception est cependant d'induire une ontologie de la pratique très lourde, où, sur le plan de l'existence pratique, ce ne sont ni les individus, ni les règles ni les mécaniques mentales qui dominent, mais seulement les pratiques et leur mécanique normative et immanente. Cette représentation tend vers un réalisme de la pratique tel qu'on le trouve dans les conceptions de la pratique fondées sur la notion d'activité. D'une certaine manière, on paye ici assez cher le prix d'une ontologie fondée sur des objets – tels que les pratiques, les jeux de langage, les formes de vie, les activités, la praxis – dont il est difficile de rendre compte et auxquels il est difficile d'avoir accès de manière non équivoque.

Une prolongation des arguments de Wittgenstein dans une perspective sociologique peut cependant nous amener à entrevoir une limite du conditionnalisme de la disposition. Dans la détermination d'une pratique, tout ne peut pas être rapporté aux contextes dans lesquels les acteurs pourraient dégager ce qui tient lieu de disposition. Chez Ryle par exemple, tout fonctionne comme si l'ensemble des dispositions était remis en jeu à chaque situation et qu'il n'y avait rien d'autre que des dispositions qui se manifestent à chaque fois de façon inédite. La désignation de la disposition n'est pas totalement libre. Elle repose sur une inertie des cadres sociaux, sur leur héritage non-choisi, sur des phénomènes de reproduction dont on rend difficilement compte dans les approches contextualistes.

Annexe J

Différentes lectures de la conception des pratiques chez Wittgenstein

Le rapport de Wittgenstein aux pratiques est complexe. Ses exégètes ont produit plusieurs interprétations, parfois contradictoires, de sa conception des pratiques dans les *Recherches philosophiques* (?). La difficulté de la lecture de cette œuvre tient notamment au fait que Wittgenstein y présente plusieurs positions qu'il endosse tour à tour afin de les confronter. Nous pouvons distinguer au moins quatre positions et deux niveaux de lecture (cf. tableau ci-dessous).

Dans un premier niveau de lecture, popularisé par Kripke (1982), les *Recherches philosophiques* peuvent être interprétées comme une tentative de répondre à la question « qu'est-ce que suivre une règle ? ». Pour rappel, le problème du « suivi de la règle » (*rule-following*) s'élabore comme ceci : si nous cherchons à appliquer une règle de conduite, comment pourrions nous juger que l'action réalisée correspond effectivement bien à la règle ? Comment savoir qu'une personne que nous observons marcher soit bien effectivement en train d'appliquer ce à quoi la définition de « marcher » correspond ? Nous pouvons en effet *a priori* interpréter un nombre infini d'action comme correspondant au fait de marcher. Pour éviter ce problème, nous pourrions établir que la relation du terme « marcher » à la marche effective est déterminée par une règle générale d'application. Mais de nouveau, il semble que l'individu puisse interpréter la règle générale d'application de nombreuses façons très différentes. Autrement dit, « une règle ne pourrait déterminer aucune manière d'agir, étant donné que toute manière d'agir peut être mise en accord avec la règle. (...) Si tout peut être mis en accord avec la règle, alors tout peut aussi la contredire. » (? , §201).

Face à ce « problème sceptique », on distingue deux types de réponse. D'un côté nous avons une interprétation sceptique, qui maintient que nous

ne pourrons pas donner de réponse satisfaisante à ce problème, et de l'autre nous avons des interprétations anti-sceptiques – les individualistes et les communautaristes – qui vont apporter des réponses différentes en fonction de leur position.

La solution **sceptique** (cf. (Kripke, 1982)), consiste à repousser le problème sceptique (*i.e.* tout peut être mis en accord avec la règle, mais tout peut aussi la contredire) en admettant qu'il n'a pas de solution dans la façon dont il est formulé. S'il est impossible de dire quelle est la règle suivie par un agent au cours de l'action, c'est qu'il n'existe pas de « fait superlatif » qui émergerait de notre façon de dire une action ; il n'existe pas de lien à trouver entre une règle qui contiendrait en elle-même un sens particulier et fixe de l'action et une action effectivement réalisée :

« Wittgenstein's solution to his own problem is a sceptical one. He does not give a "straight" solution, pointing out to the sceptic a hidden fact he overlooked (...). In fact, he agrees with his own hypothetical sceptic that there is no such fact, no such condition in either the "internal" or the "external" world. (...) We merely wish to deny [with Wittgenstein's view] the existence of the "superlative fact" that philosophers misleadingly attach to ordinary forms of words, not the propriety of the forms of words themselves. » (p.69)

Autrement dit, il n'existe aucun fait qui puisse nous assurer que la règle ait bien été suivie. Mais ce problème n'apparaît que si l'on cherche à distinguer un ordre de la parole ou du langage et un ordre de l'action à propos duquel ce langage porterait.

En réponse au problème sceptique, les **individualistes** tel que (McGinn, 1984) avancent que le but de Wittgenstein est de substituer l'idée d'une représentation mentale de l'action (ou de la règle d'action) par une pratique. Cette pratique est comprise individuellement par chaque agent. Elle est forgée par l'habitude : « nous "savons comment réagir" (*how to go on*) parce que nous sommes habitués à une certaine façon de nous comporter ». Les individualistes pensent donc que chaque individu peut produire à partir de sa propre pratique une explication de ce que suivre une règle peut signifier.

A l'inverse, les **communautaristes** (Winch, 1958; Bloor, 1983) partent de l'idée de Wittgenstein que « suivre une règle est une coutume » pour avancer que la solution du suivi de la règle se trouve au niveau social : une règle est ce sur quoi s'accorde une communauté¹. Ou plus exactement le bon suivi de la règle ne peut pas être déterminé individuellement ; ce que les agents « font » respecte des usages déterminés, par convention, *collectivement* dans une communauté. Ces conventions de la communauté fonctionnent comme « arrière-plan » pour justifier leurs actions.

1. « Suivre une règle, transmettre une information, donner un ordre, faire une partie d'échecs sont des coutumes (des usages, des institutions). » (? , §199)

FIGURE J.1 – Exégèses des *Recherches philosophiques***Lecture 1** (Réponse à la question du suivi de la règle)

- Sceptiques (Pas de solution)
- Non-sceptiques :
 - Communautariste (Accord, consensus de la communauté)
 - Individualiste (Production individuelle de la compréhension)

Lecture 2 (Quiétiste/immanentiste)

- Anti-théorisme (La question du suivi de la règle ne se pose pas ; la règle est immanente à la pratique)

A un autre niveau de lecture, on peut aussi comprendre les recherches philosophiques comme un moyen de renvoyer dos à dos les positions sceptiques et anti-sceptiques (individualistes et communautaristes). Dans cette lecture, que (Stern, 2003) qualifie de « **quiétiste** », l'objectif de Wittgenstein aurait été de montrer que le problème du suivi de la règle est en réalité un faux problème. La règle est en réalité immanente à la pratique². Elle n'a pas de problème d'application si elle est directement considérée dans sa pratique. Ce n'est que lorsque nous posons la question de la règle, et que nous la détachons dans un arrière-plan, que la question de l'application devient problématique. Cette difficulté est à rattacher, selon Stern, à la critique que Wittgenstein développe contre la tentation théoricienne des philosophes³ :

« On this quietist reading, Wittgenstein's practical turn is (...) meant as therapy, to help his readers get over their addiction to theorizing about mind and world, language and reality » (Stern, 2000)⁴

2. Pour les propositions quiétistes, cf. en particulier (Stern, 2000) (Stern, 2003) et (Laugier, 2008) à qui nous devons cette compréhension des différents niveaux de lecture dans les *Recherches*. Cf. également (Diamond, 1995), (McDowell, 1981), dans une certaine mesure (Cavell, 1958).

3. Cf. Chap.2.3.2.

4. Cf. également la conclusion de (Laugier, 2008) : « On voit ici le sens de l'expression d'"arrière-plan" : nous voyons l'action, mais prise au milieu d'un grouillement, du tourbillon de la forme de vie. Ce n'est pas la même chose de dire, comme Searle et certains sociologues de la connaissance, que l'application de la règle est déterminée par un arrière-plan, et de dire qu'elle est à décrire dans l'arrière-plan d'actions et de connexions humaines. (...) Nos pratiques, scientifiques ou autres, ne sont donc pas épuisées par l'idée de règle ; au contraire, une chose que montre Wittgenstein, c'est qu'on n'a pas dit grand chose d'une pratique comme le langage quand on a dit qu'elle est gouvernée par des règles ».

Annexe K

Continuité ou discontinuité de l'expérience vécue ?

Un commentaire de l'opposition entre Giddens et Schatzki

Notre expérience du monde est-elle discrète ou continue ? Dans cette annexe, nous proposons de commenter une discussion entre deux théoriciens de la pratique, Schatzki et Giddens, qui ont, à propos de cette question, des positions contraires.

Ce commentaire nous permettra de développer plus solidement certaines de nos objections avancées au chapitre 3 concernant la discrétisation – supposée réelle ou naturelle – des actions humaines. Plus précisément, il nous servira à remettre en cause l'idée selon laquelle la nature discrète des actions serait une conséquence directe de l'aspect lui-même discret de notre propre expérience quotidienne du monde. Il nous a semblé important de prêter une attention particulière à cet argument car, s'il devait s'avérer que l'expérience humaine était effectivement discrète, nous pourrions, à partir du découpage qu'elle nous propose, trouver un point de référence stable à partir duquel il serait possible de développer une conception forte de l'action et de l'identification des actes. Nous remarquerons cependant, en nous rangeant du côté de Giddens, que supposer une séquence réelle des actes au cours de l'expérience humaine conduit à de nombreuses difficultés, parmi lesquelles, toujours, la multiplicité des descriptions de l'action. Et nous suggérerons que la vision discontinuiste de l'expérience humaine est causée par un quotidianno-centrisme, *i.e.* si nous pensons que les actes sont discrets, c'est que nous sommes familiers d'une expérience humaine au quotidien où les actes nous apparaissent comme discrets.

Nous adopterons donc la conception de Giddens, pour qui la discrétisation est opérée par les agents eux-mêmes en situation, en rappelant toutefois les quelques points de dissension avec notre propre approche de l'action ob-

servée.

Les positions

Commençons par assigner les positions. Dans *Central Problems in Social Theory* (1979)¹, Giddens, en suivant l'exemple de Bergson, souhaite décrire l'expérience humaine – l'agentivité (*agency*) – de manière continue, *i.e.* comme un « flot continu de conduites » ou encore comme un « courant d'interventions causales – actuelles ou contemplées – des êtres possédant un corps dans le processus en réalisation des événements-dans-le-monde » (p.75). Toujours en suivant Bergson, il considère que l'apparence discrète des actions et de l'instant présent et le fait d'un acte réflexif :

« [T]he reflexive moment of attention, called into being in discourse, breaks into the flow of action which constitutes the day to day activity of human subject. » (Giddens, 1979, p.55)

Schatzki défend à l'inverse dans son article « *The time of activity* » (2006), que les activités que les agents réalisent sont déjà segmentées. Notre conscience réflexive de la discontinuité des actions, qui arrive de manière postérieure à l'action, ne nous permet pas d'expliquer selon Schatzki pourquoi dans l'activité *en réalisation* nous agissons déjà consciemment de manière segmentée :

« (...) the continuum of activity is already segmented. Breaking off from reading, turning to the phone, and answering it were [actions] set out as such in my activity prior to my attending ex post facto to what I had been doing. » (Schatzki, 2006, p.169)

La discussion

Ouvrons le débat. Comme premier argument en faveur de la continuité de l'expérience humaine, Giddens avance que nous avons eu l'habitude avec la philosophie analytique, concentrée sur le langage, d'associer des actions à des verbes, c'est-à-dire à des entités déjà discrètes. Au chapitre 3, nous avons montré que cette conception de l'action dans la philosophie analytique risquait de conduire à une naturalisation injustifiée des actions. Que nous parlions d'actions n'implique pas, contrairement à ce qu'avance un Davidson, que ces actions doivent alors nécessairement exister en tant qu'entités réelles.

« Neither time nor the experience of time are aggregates of "instants". This emphasis is important for various reasons. One, which bears directly upon the treatment of action by analytical philosophers, concerns the conceptualisation of acts, intentions, purposes, reasons, etc. In ordinary English usage, we speak as if these were distinct unities or elements in some way aggregated

1. Plus particulièrement le paragraphe *Time, agency, practice* dans le chapitre *Agency, Structure*.

or strung together in action. Most British and American philosophers of action have accepted this usage unquestioningly. In so doing they have unwittingly abstracted agency from its location in time, from the temporality of day-to-day conduct. What this literature ignores is the reflexive moment of attention, called into being in discourse, that breaks into the flow of action which constitutes the day to day activity of human subject. Such a moment is involved even in the constitution of "an" action or of "an act" from the *durée* of lived-through experience. » (Giddens, 1979, p.55)

En réponse à Giddens, Schatzki admet que l'attention consciente peut être utile rétrospectivement pour mettre en avant certains aspects de l'action précédemment réalisée. En reprenant l'exemple que nous avons pris pour illustrer la sensation de l'immédiateté du vécu chez Bergson (cf. annexe H), Schatzki pourrait nous indiquer que l'attention nous permettrait une fois arrivé dans une nouvelle pièce de nous rappeler que nous avons posé le livre sur une table de la première pièce si quelqu'un venait à nous demander : « qu'as-tu fait du livre ? ». L'action de poser le livre que nous éclairons par cette attention consciente a cependant bien été réalisée de manière naturelle et non consciente lorsque nous étions dans la première pièce ; elle existait et existe toujours comme fait objectif. Mais peu importe les effets de cet acte réflexif, nous progressons en tant qu'individus pour Schatzki de manière habituelle par une série d'actions que nous réalisons.

« Attention might be required to make this or that feature of activity explicit, but the continuum of activity is already segmented. Breaking off from reading, turning to the phone, and answering it were set out as such in my activity prior to my attending ex post facto to what I had been doing. The fact that I had been thematically aware of what I read, the ringing phone, and the papers – though not the sequence or segmentation as such – makes that plain. True, both my performance of these actions and my lived-through experience of this series were continuous. But the continuous performance of action was of precisely these actions, and my continuous experience took precisely these turns. » (Schatzki, 2006, p.169)

Suivant nos remarques du chapitre 3 sur l'action concrète, Giddens pourrait cependant opposer à Schatzki qu'en supposant l'existence d'actions réelles, il s'expose au problème de la multiplicité des descriptions de l'action. Comment en effet rendre compte des descriptions rétrospectives d'un cours d'action qui ne se superposent pas à la façon dont l'action a été menée ou pensée originellement ? Comment expliquer ensuite qu'à un même cours d'action peuvent correspondre deux descriptions différentes et également valables ? Par ailleurs la description linéaire d'une suite d'actions dans un cours d'ac-

tion nous oblige à nous demander comment se finit une action avant que celle d'après puisse commencer. Par quel critère pouvons-nous à coup sûr déterminer quelle partie d'un cours d'action appartient à telle ou telle action, avant que la prochaine ne commence ? Schatzki anticipe lui-même ces deux critiques :

« In defense of the absence of discreteness and separation in ongoing activity, someone might claim (1) that any stretch of the flow of life can be articulated into different series of actions and perceptions and (2) that it is inherently uncertain how finely the continuum of activity and perception should be broken up. »
(Schatzki, 2006, p.169)

En réponse à la première question, Schatzki réplique en affirmant qu'il n'existe tout simplement pas d'articulation différente d'une même série d'action que celle qui a été vécue – sauf dans le cas d'une situation inédite ou inhabituelle. Les individus embarqués dans une situation d'action ont une relation familière avec leur environnement et leur propres actions. Ils savent naturellement ce qu'ils font sans avoir besoin de se poser la question d'une autre compréhension possible de leur action. Ceci ne répond bien entendu que partiellement à la question puisqu'il ne se demande pas pourquoi des interprétations rétrospectives d'un même cours d'action peuvent être différentes.

Par rapport à la deuxième question, Schatzki admet que la segmentation est peut-être floue ou indéfinie, ouverte, mais il affirme cependant que, à partir du moment où nous sommes dans une situation d'action en cours (*ongoing*), il est nécessaire qu'une segmentation existe pour que l'agent puisse agir, c'est-à-dire que son action ait une fin, ou en tout cas une limite. Sa réponse est difficile à comprendre, et cette difficulté tient à notre avis au fait que Schatzki se débat lui-même, comme nous allons le voir dans sa réponse, avec l'idée qu'il puisse y avoir un nombre défini de séquences réelles d'action. Quoiqu'il en soit, ses deux réponses reposent, au fond, sur une même idée : dans notre vie quotidienne, lorsque nous agissons, nous avons bien une représentation de notre propre action qui est limitée en un certain nombre d'actions. Ce nombre d'actions est fini, ou en tout cas il possède une limite supérieure.

« The first point [the flow of life can be articulated into different series] is an illusion. Only to the extent that a person is *ignorant* of the segmentation of activity can it seem to hold true, and a person usually has pretty good knowledge about the segmentation of his own life. All the second point reveals, moreover, is that the segmentation of life is limited and leaves much open : what a person more particularly (in greater detail) does and undergoes in and while carrying out action-segments is fleeting. Is it true that I first read one word and then another, that I heard the different

peals of the phone's ring, that I looked up from the book,[etc.]? I am tempted to say that there are facts of these matters and that uncertainty arises from the infirmity of memory. These matters, however, might very well be indefinite. Either way, ongoing life possesses a definite "higher level" segmentation. Even Giddens describes the flow of activity as a "stream of actual or contemplated causal interventions of corporeal beings in the ongoing processes of events-in-the-world," thereby introducing discreteness into the flow. » (Schatzki, 2006, p.169)

Dans cette réponse, Schatzki souligne le fait que Giddens utilise lui-même dans sa conception de la pratique une discrétisation des actions, ce qui est une manière habile de se dédouaner de la nécessité de fournir une justification quant à la discrétivité des actions. Il n'a d'ailleurs pas tort de signaler cet écart entre les fondements métaphysiques de la théorie de l'agir chez Giddens et son emploi, dans le reste de sa théorie, d'une notion de pratique discrète. Mais avant d'en venir à cette double dimension de la pratique chez Giddens, intéressons-nous d'abord au cœur de la réponse de Schatzki. Comme nous l'avons remarqué, ce dernier insiste fortement sur notre appréhension quotidienne de l'action-en-réalisation pour ancrer son intuition d'un ordre naturel, ou moins fortement d'une séquentialité réelle, de l'action². Cette intuition nous semble tout à fait correcte à partir du moment où l'on prend notre expérience familière du monde – la *quotidienneté* – comme point ou comme domaine de référence. Ce repliement – pour lequel nous pourrions forger le néologisme de « quotidiانو-centrisme » tant il est fréquent dans le tournant pratique – est un réflexe sensé de retour vers une expérience qui nous est familière lorsque nous perdons pied dans la détermination du sens de l'action et que nous souhaitons raffermir notre position. Ce monde quotidien de l'action nous semble concret et rassurant *parce qu'il nous est familier*. Mais nous devons cependant remarquer, contre Schatzki et contre cette tendance d'un repli sur la quotidienneté dans le tournant pratique, qu'il ne s'agit là que d'un point de vue particulier sur l'action et non d'un point de vue absolu ou de référence. Nous ne souhaitons pas remettre en doute son rôle singulier et son utilité dans l'étude de l'action sociale, mais seulement indiquer que nous ne pouvons pas justifier l'existence d'une réalité discrète des actions par notre recours familier à des actions apparemment discrètes. Ce n'est non seulement pas une justification suffisante, et cela risque en outre de masquer les différents processus de discrétisation possibles à l'œuvre dans le vécu de l'action au niveau même de la quotidienneté. Dans les exemples de Schatzki,

2. Nous pouvons d'ailleurs remarquer que du point de vue de son système total de la pratique qui s'étend sur plusieurs publications, il s'agit pour Schatzki d'un impératif plus que d'une intuition. Sa conception des activités doit nécessairement admettre une existence discrète des actions pour que son système de l'ABA puisse tenir debout (cf. annexe C). Sans action discrète il lui serait en effet impossible d'expliquer comment ses notions de pratiques « intégratives » et « dispersées » se constituent.

les individus sont comme plongés dans ce monde du quotidien qui n'aurait qu'une seule épaisseur ; celle des choses telles qu'elles sont ou telles qu'elles nous sont familières. La quotidienneté peut cependant être envisagée sous un mode pluriel et, surtout, y inclure la réflexivité, ce que n'envisage pas du tout le tournant pratique. Reprenons notre exemple d'un individu qui se déplace d'une pièce à une autre. Admettons par exemple qu'il soit dans son bureau, en train de travailler sur une théorie, et qu'il cherche à aller dans sa bibliothèque pour prendre un livre et retrouver une référence. L'action qu'il est en train de faire implique une certaine réflexivité – il conçoit une suite d'actions inédites pour aller chercher une référence et justifier dans son travail un argument qu'il est en train d'avancer. Rétrospectivement en tant qu'observateur nous pourrions dire en parlant du travail de cette personne : « elle a avancé l'argument X en s'appuyant sur les réflexions de Y ». Or, il se trouve que dans cet exemple, le fait d'aller chercher le livre dans le bureau d'à côté, c'est *aussi* pour cette personne se déplacer dans un univers familier, ou ses propres actions peuvent lui apparaître comme quotidiennes, voire naturelles : se lever, passer l'encadrure de la porte, se diriger vers la bibliothèque, tendre le bras, etc. Cette personne peut se sentir *tout aussi familièrement* en train de passer l'encadrure de la porte et être en train d'aller chercher une référence. Sa trajectoire dans le monde matériel – que la plupart des auteurs du tournant pratique considérerait comme le seul monde familier, le seul monde concret – ne lui empêche pas d'être aussi en train d'effectuer une trajectoire dans un monde intellectuel ou de la pensée. La réflexivité de cette personne peut lui permettre d'aller au-delà de son entourage matériel de proximité, il peut tout aussi familièrement se glisser dans un monde intellectuel où il est en train d'avancer un argument. Nous aboutissons donc à trois conclusions : premièrement, notre perception familière des actions dans le quotidien n'implique pas que nous ne faisons pas preuve de réflexivité, deuxièmement la quotidienneté n'est pas un domaine de référence absolu qui nous permettrait de dire que les actions existent telles qu'elles nous apparaissent dans notre trajectoire quotidienne, et enfin troisièmement, le monde du quotidien n'est pas unidimensionnel mais peut contenir en même temps plusieurs épaisseurs.

Pour en finir sur ce point, revenons à la dernière remarque de Schatzki sur Giddens. Il est vrai que la notion de pratique est chez ce dernier souvent traitée comme une entité discrète et que l'affirmation selon laquelle l'agir est un flot continu n'a quasiment aucun impact sur sa théorie de la structuration. Pour Giddens seul est important le fait de savoir que c'est par un acte réflexif que le flot de l'action se discrétise notamment dans des comptes rendus discursifs de l'action. La façon dont le mécanisme du « moment réflexif de l'attention » fonctionne pour extraire une action d'un flot continu n'est pas analysée chez Giddens. Nous pourrions considérer que notre analyse de l'action observée remédie dans une certaine mesure à cette lacune. Notre approche a en effet de nombreux points communs avec la conception des pratique de Giddens. S'agissant du phénomène de l'attention et de la

réflexivité, elle s'en démarque cependant sur quelques points mineurs par rapport à son approche. Premièrement, nous considérons que l'acte de réflexivité est un moment qui arrive très fréquemment au cours de l'action, tandis que chez Giddens, les individus semblent vivre la plupart du temps dans le quotidien de manière routinière. Deuxièmement l'exercice de cette réflexivité peut amener les individus à des conceptions très différentes d'une même situation, alors que Giddens semble supposer que la réflexivité segmente le flot de l'agir en actions et que ces actions deviennent ce faisant des entités stables. Il n'envisage pas la possibilité de la superposition des actes réflexifs pour un même cours d'action. Il n'envisage pas non plus la lutte possible qui peut émerger entre plusieurs acteurs pour la détermination de cette discrétisation de l'action. Enfin, il ne donne à notre avis pas un accès suffisamment important aux individus à cette faculté réflexive, c'est-à-dire qu'il maintient une trop grande distance entre le théoricien de la pratique et les agents que celui-ci étudie, *i.e.* entre la réflexivité théorique et la réflexivité pratique.

Bibliographie

- Ackermann, R. 1989, « The new experimentalism », *British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 30, n° 2.
- Agazzi, E. et G. Heinzmann, éd.. 2015, *The Practical Turn in Philosophy of Science*, Milano : Franco Angeli.
- Akrich, M. 1993, « Les objets techniques et leurs utilisateurs, de la conception à l'action », dans *Les objets dans l'action, Raisons pratiques*, vol. 4, édité par B. Conein, N. Dodier et L. Thévenot, Editions de l'EHESS.
- Althusser, L. 1965, *Pour Marx*, Paris : La découverte [2010].
- Anscombe, G. E. M. 1957, *Intention*, London : Harvard university press.
- Arendt, H. 1958, *Condition de l'homme moderne*, Paris : Calmann-Lévy [1983].
- Aristote. -350, *Éthique à Nicomaque*, Barthélemy-Saint-Hilaire J. (trad.), Paris : Librairie générale française [1992].
- Austin, J. L. 1975, *How to do things with words*, Oxford : Oxford university press.
- Bach, E. 1986, « The algebra of events », *Linguistics and philosophy*, vol. 9, n° 1.
- Bairgrie, B. S. 1995, « Scientific practice : The view from the tabletop », dans *Scientific practice : theories and stories of doing physics*, édité par J. Z. Buchwald, London : University of Chicago press.
- Barnes, B. 1977, *Interests and the Growth of Knowledge*, London : Routledge.
- Béguin, P. et Y. Clot. 2004, « L'action située dans le développement de l'activité », *Activités*, vol. 1, n° 2.
- Bénatouïl, T. et M. Bonazzi. 2012, *Theoria, Praxis, and the Contemplative Life After Plato and Aristotle*, Leiden : Brill.

- Berger, P. L. et T. Luckmann. 1966, *The social construction of reality : A treatise in the sociology of knowledge*, New York : Doubleday.
- Bergson, H. 1889, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris : Alcan.
- Bloor, D. 1976, *Knowledge and social imagery*, Chicago : University of Chicago press.
- Bloor, D. 1983, *Wittgenstein : A social theory of knowledge*, Columbia university press.
- Bloor, D. 1992, « Left and right wittgensteinians », dans *Science as practice and culture*, édité par A. Pickering, university of Chicago press.
- Bocquet, K. 2013, *La notion de pratique chez Foucault*, thèse de doctorat, Université Charle de Gaulle – Lille.
- Bohman, J. 1997, « Do practices explain anything ? turner's critique of the theory of social practices », *History and Theory*, vol. 36, n° 1.
- Bohman, J. 2011, « Réflexivité, agentivité et contrainte », dans *Bourdieu, Théoricien de la pratique*, édité par M. de Fornel et A. Ogien, Raisons pratiques, Paris : Éditions de l'EHESS.
- Boltanski, L. 1990, *L'amour et la justice comme compétences : trois essais de sociologie de l'action*, Paris : Éditions Métailié.
- Boltzmann, L. 1898, *Commentaire de Über physikalische kraftlinien*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Bork, A. M. 1963, « Maxwell, displacement current, and symmetry », *American Journal of Physics*, vol. 31, n° 11.
- Bourdieu, E. 1998, *Savoir faire : contribution à une théorie dispositionnelle de l'action*, Paris : Seuil.
- Bourdieu, P. 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique : précédé de trois études d'éthnologie kabyle*, Paris : Seuil [2000].
- Bourdieu, P. 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris : Éditions de minuit.
- Bourdieu, P. 1994, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris : Seuil.
- Bourdieu, P. et J.-C. Passeron. 1964, *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. et J.-C. Passeron. 1970, *La Reproduction : Éléments d'une théorie du système d'enseignement*, Paris : Éditions de Minuit.

- Bouveresse, J. 2003, « Une épistémologie réaliste est-elle possible ? », dans *La vérité dans les sciences*, édité par J.-P. Changeux, Paris : Odile Jacob.
- Brandom, R. 1994, *Making it explicit*, Cambridge : Harvard university press.
- Bridgman, P. W. 1927, *The logic of modern physics*, New York : Macmillan.
- Bridgman, P. W. 1954, « Remarks on the present state of operationalism », *The Scientific Monthly*, vol. 79.
- Bromberg, J. 1967, « Maxwell's displacement current and his theory of light », *Archive for History of Exact Sciences*, vol. 4, n° 3.
- Buchwald, J. Z., éd.. 1995, *Scientific practice : theories and stories of doing physics*, London : University of Chicago press.
- Butler, J. 1990, *Gender trouble, feminism and the subversion of identity*, New York : Routledge.
- Callon, M. 1991, *Réseaux technico-économiques et irréversibilités*, Paris : Edition de l'EHESS.
- Campbell, L. et W. Garnett. 1884, *The Life of James Clerk Maxwell : With Selections from His Correspondence and Occasional Writings*, London : Macmillan and Company.
- Campbell, N. R. 1920, *What is science ?*, London : Methuen & Co. ltd.
- Carr, D. 1986, *Time, narrative, and history*, Bloomington : Indiana university press,.
- Cartwright, N. 1983, *How the laws of physics lie*, Cambridge : Cambridge university press.
- Catinaud, R. 2014, « Communication : "en pratique ça marche, mais pas en théorie", l'"action concrète" et le problème de la multiplicité des descriptions de l'action », .
- Catinaud, R. 2015, « Sur la distinction entre les connaissances explicites et tacites », *Philosophia Scientiae*.
- Catinaud, R. et F. Wieber. 2014, « Theoretical artifacts and theorizing practices », dans *Science After the Practice Turn in Philosophy, History, and the Social Studies of Science*, édité par L. Soler, S. Zwart, M. Lynch et V. Israël-Jost, London : Routledge.
- Cavell, S. 1958, « Must we mean what we say ? », *Inquiry*, vol. 1, n° 1-4.
- Cavell, S. 1988, *In quest of the ordinary : lines of skepticism and romanticism*, London : University of Chicago press.

- Cavell, S. 1989, *This new yet unapproachable America : Lectures after Emerson after Wittgenstein*, Albuquerque : Living Batch press.
- Certeau, M. d. 1990, *L'invention du quotidien, Les arts de faire*, Paris : Gallimard.
- Chalmers, A. F. 1973, « Maxwell's methodology and his application to electromagnetism », *Studies in History and Philosophy of Science Part A*, vol. 4, n° 2.
- Chalmers, A. F. 1975, « Maxwell and the displacement current », *Physics education*, vol. 10, n° 1.
- Chalmers, A. F. 1986, « The heuristic role of maxwell's mechanical model of electromagnetic phenomena », *Studies in History and Philosophy of Science Part A*, vol. 17, n° 4.
- Chang, H. 2011, « The philosophical grammar of scientific practice », *International Studies in the Philosophy of Science*, vol. 25, n° 3.
- Chang, H. 2012, *Is Water H₂O ? : Evidence, Realism and Pluralism*, Heidelberg : Springer.
- Chang, H. 2014, « Chemistry's periodic law : Rethinking representation and explanation after the turn to practice », dans *Science After the Practice Turn in Philosophy, History, and the Social Studies of Science*, édité par L. Soler, S. Zwart, M. Lynch et V. Israël-Jost, London : Routledge.
- Chauviré, C. 2002, « Dispositions ou capacités ? la philosophie sociale de wittgenstein », dans *La régularité*, Raisons pratiques, Paris : Editions de l'EHESS.
- Chauviré, C. et S. Laugier. 2006, *Lire les recherches philosophiques de Wittgenstein*, Paris : Vrin.
- Chauviré, C. et A. Ogien, éd.. 2002, *La régularité(habitude, disposition et savoir-faire dans l'explication de l'action)*, Raisons pratiques, Paris : Editions de l'EHESS.
- Cole, M. et Y. Engeström. 1993, « A cultural historic approach to distributed cognition », *Distributed cognitions*.
- Collingwood, R. G. 1993, *The idea of history*, Oxford : Oxford university press.
- Collins, H. M. 1985, *Changing Order : Replication and Induction in Scientific Practice*, Londres : Sage.

- Collins, H. M. 2010, *Tacit and Explicit Knowledge*, London : University of Chicago press.
- Collins, H. M. 2013, « Building an antenna for tacit knowledge », dans *Philosophia Scientiae, thematic issue : Tacit and Exoplicit Knowledge : Harry Collins's Framework*, vol. 17, édité par L. Soler, S. D. Zwart et R. Catinaud.
- Collins, H. M. et M. Kusch. 1998, *The shape of actions : What humans and machines can do*, Cambridge : Massachusetts Institute of Technology press.
- Conein, B., N. Dodier et L. Thévenot. 1993, *Les objets dans l'action*, Paris : Editions de l'EHESS.
- Corcuff, P. 1998, « Justification, stratégie et compassion : Apport de la sociologie des régimes d'action », *Correspondances (Bulletin d'information scientifique de l'Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain)*.
- Darrigol, O. 2000, *Electrodynamics from Ampère to Einstein*, Oxford : Oxford University Press.
- Darrigol, O. 2005, *Les équations de Maxwell*, Paris : Belin.
- Davidson, D. 1980, *Actions et événements*, Paris : Presses universitaires de France [1993].
- Dewey, J. 1910, *How we think*, London : B. C. Heath & Co.
- Dewey, J. 1920, *Reconstruction in philosophy*, New York : Dover publications (2004).
- Dewey, J. 1922, *Human nature and conduct : An introduction to social psychology*, New York : H. Holt.
- Dewey, J. 1929, *The quest for certainty : A study of the relation of knowledge and action*.
- Diamond, C. 1991, *The realistic spirit : Wittgenstein, philosophy, and the mind*, Cambridge : Massachusetts Institute of Technology press.
- Dreyfus, H. L. 1991, *Being-in-the-world : A commentary on Heidegger's Being and Time, Division I*, Cambridge : Massachusetts Institute of Technology press.
- Dreyfus, S. E. et H. L. Dreyfus. 1980, « A five-stage model of the mental activities involved in directed skill acquisition », cahier de recherche, DTIC Document.

- Dubuisson-Quellier, S. et M. Plessz. 2013, « La théorie des pratiques. quels apports pour l'étude sociologique de la consommation ? », *Sociologie*.
- Dudley, J. 1982, « La contemplation (*θεωρία*) humaine selon aristote », *Revue Philosophique de Louvain*, vol. 80, n° 47.
- Duhem, P. 1902, *Les théories électriques de J. Clerk Maxwell : Étude historique et critique*, Paris : A. Hermann.
- Duhem, P. 1906, *La Théorie physique : son objet et sa structure*, Paris : Chevalier and Rivière.
- Engeström, Y. 1987, *Learning by expanding : An activity-theoretical approach to developmental research*, Helsinki : Orienta-Konsultit.
- Engeström, Y. 1999, « Innovative learning in work teams : Analyzing cycles of knowledge creation in practice », dans *Perspectives on activity theory*, édité par Y. Engeström, R. Miettinen et R.-L. Punamäki, Cambridge : Cambridge university press.
- Everitt, C. F. 1975, *James Clerk Maxwell : physicist and natural philosopher*, New York : Scribner.
- Festugière, A. J. 1967, *Contemplation et vie contemplative selon Platon*, Paris : Vrin.
- de Fornel, M. et A. Ogien, éd.. 2011, *Bourdieu : théoricien de la pratique, Raisons pratiques*, Paris : Éditions de l'EHESS.
- Foucault, M. 1990, « Qu'est-ce que la critique ? », *Bulletin de la Société française de philosophie*, vol. 84, n° 2.
- Foucault, M. 1994a, *Dits et écrits*, Paris : Gallimard.
- Foucault, M. 1994b, « Le sujet et le pouvoir », dans *Dits et écrits*, vol. 4, Paris : Gallimard.
- Franklin, A. 1986, *The neglect of experiment*, Cambridge : Cambridgeuniversity press.
- Gadamer, H.-G. 1975, *Truth and method*, New York : The Seabury press.
- Galison, P. 1987, *How experiments end*, London : university of Chicago press.
- Galison, P. et A. Warwick. 1998, « Introduction : cultures of theory », *Studies in History and Philosophy of Modern Physics*, vol. 3, n° 29.

- Gangloff, J.-L. et C. Allamel-Raffin. 2014, « Chemistry's periodic law : Rethinking representation and explanation after the turn to practice », dans *Science After the Practice Turn in Philosophy, History, and the Social Studies of Science*, édité par L. Soler, S. Zwart, M. Lynch et V. Israël-Jost, London : Routledge.
- Garfinkel, H. 1967, *Studies in ethnomethodology*, Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- Garfinkel, H. 2001, « Le programme de l'ethnométhodologie », *Recherches*.
- Gautier, C. 2011, « Critique et criticisme, de l'extériorité des points de vue chez bourdieu », dans *Bourdieu, Théoricien de la pratique*, édité par M. de Fornel et A. Ogien, Raisons pratiques, Paris : Éditions de l'EHESS.
- Geertz, C. 1973, *The interpretation of cultures*, New York : Basic books.
- Gibson, J. J. 1977, « The theory of affordances », dans *Perceiving, acting, and knowing : toward an ecological psychology*, édité par R. E. Shaw et J. D. Bransford, Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates.
- Gibson, J. J. 1979, *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston : Houghton Mifflin.
- Giddens, A. 1976, *New rules of sociological method : A positive critique of interpretative sociologies*, Stanford : Stanford university press.
- Giddens, A. 1979, *Central problems in social theory : Action, structure, and contradiction in social analysis*, Berkeley : University of California press.
- Giddens, A. 1987, *La constitution de la société, éléments de la théorie de la structuration*, Presses universitaires de France [2005].
- Giere, R. 1988, *Explaining science : A cognitive approach*, university of Chicago press.
- Giere, R. N. 1977, *Understanding scientific reasoning*, Fort Worth : Harcourt Brace College Publishers [1997].
- Giere, R. N. 2006, *Scientific perspectivism*, Chicago : University of Chicago press.
- Goffman, E. 1963, *Behaviour in public places : notes on the social order of gatherings*, New York : The free press.
- Goffman, E. 1974, *Frame analysis : An essay on the organization of experience*, Harmondsworth : Penguin Books.
- Gourlay, S. 2002, « Tacit knowledge, tacit knowing, or behaving (texte en ligne) ? », .

- Gulick, W. B. 1998, « Prolegomena to a polanyian theory of practice », *Tradition and Discovery : The Polanyi Society Periodical*, vol. 25, n° 1.
- Habermas, J. 1987, *Théorie de l'agir communicationnel : Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*, Paris : Fayard.
- Hacking, I. 1983, *Representing and intervening : Introductory topics in the philosophy of natural science*, Cambridge : Cambridge university press.
- Hacking, I. 1995, « Introduction », dans *Scientific practice : theories and stories of doing physics*, édité par J. Z. Buchwald, London : University of Chicago press.
- Haldin-Herrgard, T. 2004, « Diving under the surface of tacit knowledge », *Proceedings for Organizational Knowledge, Learning and Capabilities, Innsbruck*.
- Hanson, N. R. 1958, *Patterns of Discovery, an Inquiry Into the Conceptual Foundations of Science*, Cambridge : Cambridge university press.
- Haraway, D. J. 1989, *Primate visions : Gender, race, and nature in the world of modern science*, New York : Routledge.
- Harman, P. M. 1985, *Wranglers and physicists : studies on Cambridge physics in the nineteenth century*, Manchester : Manchester university press.
- Heidegger, M. 1927, *Etre et temps*, Parisn, Gallimard [1986].
- Hetherington, S. 2011, *How to know : A practicalist conception of knowledge*, Malden : Wiley.
- Humphreys, P. 2004, *Extending Ourselves : Computational Science, Empiricism, and Scientific Method*, New York : Oxford university press, 13 p..
- Husserl, E. 1964, *The phenomenology of the consciousness of internal time*, Bloomington : Indiana university press.
- James, W. 1890, *The principles of psychology*, New York : H. Holt.
- Kant, E. 1793, « Sur l'expression courante : il se peut que ce soit juste en théorie, mais en pratique cela ne vaut rien », dans *Théorie et pratique*, édité par J.-M. Muglioni, Paris : Hatier [1990].
- Kilpinen, E. 2009, « The habitual conception of action and social theory », *Semiotica*, vol. 2009, n° 173.
- Kitcher, P. 1984, *The nature of mathematical knowledge*, Oxford : Oxford university press.

- Knorr-Cetina, K. 1981, *The manufacture of knowledge : An essay on the constructivist and contextual nature of science*, New York : Pergamon press.
- Knorr-Cetina, K. 1999, *Epistemic cultures : How scientists make sense*, Cambridge : Harvard university press.
- Knorr-Cetina, K. 2001, « Objectual practice », dans *The practice turn in contemporary theory*, édité par T. R. Schatzki, K. Knorr-Cetina et E. von Savigny, London : Routledge.
- Kögler, H. H. 1997, « Alienation as epistemological source : Reflexivity and social background after mannheim and bourdieu », *Social Epistemology*, vol. 11, n° 2.
- Kripke, S. A. 1982, *Wittgenstein on rules and private language : An elementary exposition*, Cambridge : Harvard university press.
- Kuhn, T. 1962, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris : Flammarion [1983].
- Lakatos, I. 1976, *Proofs and refutations : The logic of mathematical discovery*, New York : Cambridge university press.
- Latour, B. 1996, « Sur la pratique des théoriciens », dans *Savoirs théoriques et savoirs d'action*, édité par J.-M. Barbier, Paris : Presses Universitaires de France.
- Latour, B. 2005, *La science en action : introduction à la sociologie des sciences*, Paris : La découverte/Poche.
- Latour, B. et J. Johnson. 1988, « Mixing humans with non-humans ? sociology of a few mundane artefacts », *Social Problems*, vol. 35.
- Latour, B., S. Woolgar et M. Biezunski. 1988, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, Paris : La découverte [1979].
- Laugier, S. 2002, « Ce que le behaviorisme veut dire quine, le naturalisme et les dispositions », dans *La régularité*, Raisons pratiques, Paris : Editions de l'EHESS.
- Laugier, S. 2008, « Règles, formes de vie et relativisme chez wittgenstein », *Noesis*, vol. 14.
- Le Bon, G. 1895, *Psychologie des foules*, Paris : Alcan.
- Leontiev, A. N. 1977, « Activity and consciousness », *Philosophy in the USSR, Problems of Dialectical Materialism*.

- Lévi-Strauss, C. 1948, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris : Mouton (1967).
- Lévi-Strauss, C. 1958, *Anthropologie structurale*, Paris : Plon (2014).
- Livingston, E. 1986, *The ethnomethodological foundations of mathematics*, Boston : Routledge and Paul Kegan.
- Lynch, M. 1995, « Springs of action or vocabularies of motive », *Wellsprings of Achievement : Cultural and Economic Dynamics in Early Modern England and Japan*.
- Lynch, M. 1997a, *Scientific practice and ordinary action : Ethnomethodology and social studies of science*, New York : Cambridge university press.
- Lynch, M. 1997b, « Theorizing practice », *Human Studies*, vol. 20, n° 3.
- Lynch, M. 1999, « Silence in context : Ethnomethodology and social theory », *Human Studies*, vol. 22, n° 2-4.
- Macherey, P. 2001, « A partir de bourdieu : penser la pratique (texte en ligne) », .
- MacIntyre, A. 1977, « Epistemological crises, dramatic narrative and the philosophy of science », *The Monist*, vol. 60, n° 4.
- Mackie, D. 1997, « The individuation of actions », *The Philosophical Quarterly*, vol. 47, n° 186.
- Mariyani-Squire, E. 1999, « Social constructivism : A flawed debate over conceptual foundations », *Capitalism Nature Socialism*, vol. 10, n° 4.
- Marx, K. 1845, *Thèses sur feuerbach*, Texte traduit et disponible sur marxists.org.
- Mauss, M. 1936, « Les techniques du corps », *Journal de psychologie*, vol. 32, n° 3-4.
- Maxwell, J. C. 1861-1862, « On physical lines of forces », *The London, Edinburgh and Dublin Philosophical Magazine and Journal of Science*, vol. XXI, XLIV et XXII.
- Maxwell, J. C. 1864, « On faraday's lines of force », *Transactions of the Cambridge Philosophical Society*, vol. 10.
- Maxwell, J. C. 1865, « A dynamical theory of the electromagnetic field », *Philosophical Transactions of the Royal Society of London*.
- Maxwell, J. C. 1881, *A treatise on electricity and magnetism*, Oxford : Clarendon press.

- Maxwell, J. C. 1990-2002, *The Scientific Letters and Papers of James Clerk Maxwell*, vol. 3, Chicago : University of Chicago press.
- McDowell, J. 1981, *Non-cognitivism and rule-following*, Boston : Routledge and Kegan Paul,.
- McGinn, C. 1984, *Wittgenstein on meaning : An interpretation and evaluation*, Oxford : Basil Blackwell.
- Mead, G. H. 1932, *The philosophy of the present*, Chicago : Open Court Publishing Company.
- Merchiers, J. 2000, « Enquête sur le concept de disposition en sociologie », dans *L'enquête ontologique : Du mode d'existence des objets sociaux*, édité par A. Ogien et P. Livet, Raisons pratiques, Paris : Editions de l'EHESS.
- Merleau-Ponty, M. 1969, *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard.
- Mole, C., D. S. Massachusetts Institute of Technology et W. Wu. 2011, *Attention : philosophical and psychological essays*, New York : Oxford university press.
- Morgan, M. S. et M. Morrison. 1999, *Models as mediators : Perspectives on natural and social science*, Cambridge : Cambridge university press.
- Nardi, B. A. 1996, *Context and consciousness : activity theory and human-computer interaction*, Cambridge : Massachusetts Institute of Technology press.
- Nersessian, N. 2010, *Creating scientific concepts*, London : Massachusetts Institute of Technology press.
- Nersessian, N. J. 1984, « Aether/or : The creation of scientific concepts », *Studies in History and Philosophy of Science Part A*, vol. 15, n° 3.
- Nersessian, N. J. 2002, « Maxwell and the method of physical analogy : Model-based reasoning, generic abstraction, and conceptual change », dans *Reading natural philosophy : essays in the history and philosophy of science and mathematics*, édité par D. B. Malament, Chicago : Open Court.
- Nightingale, A. W. 2004, *Spectacles of truth in classical Greek philosophy : Theoria in its cultural context*, Cambridge : Cambridge university press.
- Ogien, A. 2002, « Ce que le behaviorisme veut dire quine, le naturalisme et les dispositions », dans *La régularité*, Raisons pratiques, Paris : Editions de l'EHESS.
- Ogien, A. 2008, « À quoi sert l'ethnométhodologie ? », *Critique*, vol. 10, n° 737.

- Ortner, S. B. 1984, « Theory in anthropology since the sixties », *Comparative studies in society and history*.
- Oulc'hen, H. 2013, *L'intelligibilité de la pratique : entre Foucault et Sartre*, thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3.
- Perraton, J. et I. Tarrant. 2007, « What does tacit knowledge actually explain ? », *Journal of Economic Methodology*, vol. 14, n° 3.
- Perrenoud, P. 2003, « L'analyse de pratiques en questions », *Cahiers pédagogiques*, vol. 416.
- Perry, J. et J. Barwise. 1983, *Situations and attitudes*, Cambridge : Bradford.
- Pharo, P. 1990, « La question du pourquoi », dans *Les formes de l'action*, édité par L. Quere et P. Pharo, Raisons pratiques, Paris : Editions de l'EHESS.
- Pickering, A., éd.. 1992, *Science as practice and culture*, Chicago : University of Chicago press.
- Pickering, A. 2010, *The mangle of practice : Time, agency, and science*, London : University of Chicago press.
- Platon. -315, *La république*, Leroux, G. (trad.), Paris : Flammarion, (2002).
- Platon. -383, *Phédon*, Dixsaut, M. (trad.) Paris : Garnier-Flammarion, [1991].
- Polanyi, M. 1962, *Personal knowledge : Towards a post-critical philosophy*, Chicago : university of Chicago press.
- Polanyi, M. 1966, « The logic of tacit inference », *Philosophy*, vol. 41, n° 155.
- Polanyi, M. 1967, *The tacit dimension*, London : Routledge and Kegan Paul.
- Popper, K. 1934, *The logic of scientific discovery*, New York : Routledge [2005].
- Preda, A. 2000, « Order with things ? humans, artifacts, and the sociological problem of rule-following », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, vol. 30, n° 3.
- Puusa, A. et M. Eerikäinen. 2008, « Is tacit knowledge really tacit ? », *Electronic Journal of Knowledge Management*, vol. 8, n° 3.
- Quine, W. V. 1951, « Main trends in recent philosophy : Two dogmas of empiricism », *The philosophical review*, vol. 60, n° 1.

- Quine, W. V. 1975, « Mind and verbal dispositions », dans *Mind and language*, édité par S. D. Guttenplan, Oxford : Clarendon press.
- Quine, W. V. O. 1966, *The ways of paradox, and other essays*, New York : Random House.
- Quéré, L. 1990, « Agir dans l'espace public », dans *Les formes de l'action*, édité par L. Quere et P. Pharo, Raisons pratiques, Paris : Editions de l'EHESS, p. 85–112.
- Rao, B. N. 1994, *A semiotic reconstruction of Ryle's critique of Cartesianism*, Berlin : Walter de Gruyter.
- Reckwitz, A. 2002, « Toward a theory of social practices a development in culturalist theorizing », *European journal of social theory*, vol. 5, n° 2.
- Rescher, N. 1996, *Process metaphysics : An introduction to process philosophy*, Albany : State university of New York press.
- Ricoeur, P. « Temps et récit », .
- Robert, L. P. 2004, « « concept » », Dictionnaires Le Robert.
- Rouse, J. 1996, *Engaging science : How to understand its practices philosophically*, London : Cornell university press.
- Rouse, J. 2001, « Two concepts of practices », dans *The practice turn in contemporary theory*, édité par T. R. Schatzki, K. Knorr-Cetina et E. von Savigny, London : Routledge.
- Rouse, J. 2002, *How scientific practices matter : Reclaiming Philosophical Naturalism*, Chicago : The university of Chicago press.
- Rouse, J. 2007, « Practice theory », dans *Philosophy of anthropology and sociology*, édité par S. P. Turner et N. K. Risjord, Heidelberg : Elsevier.
- Ryle, G. 1949, *The concept of mind*, London : Routledge.
- Sacks, H. 1992, *Lectures on conversation*, Oxford : Blackwell.
- Sacks, H. et H. Garfinkel. 1970, « On formal structures of practical action », *Theoretical Sociology*.
- Salanskis, J.-M. 2014, « Chemistry's periodic law : Rethinking representation and explanation after the turn to practice », dans *Science After the Practice Turn in Philosophy, History, and the Social Studies of Science*, édité par L. Soler, S. Zwart, M. Lynch et V. Israël-Jost, London : Routledge.

- Schatzki, T. 2002, *The site of the social : A philosophical exploration of the constitution of social life and change*, University Park : The Pennsylvania State university press.
- Schatzki, T. R. 1996, *Social practices : A Wittgensteinian approach to human activity and the social*, New York : Cambridge University press.
- Schatzki, T. R. 2003, « Living out of the past : Dilthey and heidegger on life and history », *Inquiry*, vol. 46, n° 3.
- Schatzki, T. R. 2006, « The time of activity », *Continental Philosophy Review*, vol. 39, n° 2.
- Schatzki, T. R. 2010, *The timespace of human activity : On performance, society, and history as indeterminate teleological events*, Plymouth : Lexington Books.
- Schatzki, T. R., K. Knorr-Cetina et E. von Savigny. 2001, *The practice turn in contemporary theory*, London : Routledge.
- Schütz, A. 1945, « On multiple realities », *Philosophy and phenomenological research*, vol. 5, n° 4.
- Schutz, A. 1963, *Collected papers. Volume I : The problem of social reality*, London : Kluwer Academic Publishers [1982].
- Searle, J. R. 1969, *Speech acts : An essay in the philosophy of language*, London : Cambridge university press.
- Seibt, J. 2013, « Process philosophy », dans *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, édité par E. N. Zalta.
- Siegel, D. M. 1975, « Completeness as a goal in maxwell's electromagnetic theory », *Isis*.
- Siegel, D. M. 2002, *Innovation in Maxwell's electromagnetic theory : Molecular vortices, displacement current, and light*, Cambridge : Cambridge university press.
- Soler, L. 2011, « Les expérimentateurs sont-ils substituables les uns aux autres ? », *Le philosophe*, vol. 35.
- Soler, L. 2015, « Fonctions de l'invocation des "pratiques scientifiques" dans les études sur les sciences », dans *La chimie, cette inconnue ?*, édité par J.-P. Llored, Hermann.
- Soler, L. et R. Catinaud. 2014, « Toward a framework for the analysis of scientific practices », dans *Science After the Practice Turn in Philosophy, History, and the Social Studies of Science*, édité par L. Soler, S. Zwart, M. Lynch et V. Israël-Jost, London : Routledge.

- Soler, L., S. Zwart, M. Lynch et V. Israël-Jost, éd.. 2014, *Science After the Practice Turn in Philosophy, History, and the Social Studies of Science*, London : Routledge.
- Soler, L. et S. D. Zwart. 2013, « Collins's taxonomy of tacit knowledge : Critical analyses and possible extensions », dans *Philosophia Scientiae, thematic issue : Tacit and Exoplicit Knowledge : Harry Collins's Framework*, vol. 17, édité par L. Soler, S. D. Zwart et R. Catinaud.
- Stern, D. G. 2000, « Practices, practical holism, and background practices », dans *Heidegger, Coping, and Cognitive Science : Essays in Honor of Hubert L. Dreyfus, Volume 2*, édité par M. Wrathall et J. Malpas, Massachusetts Institute of Technology press.
- Stern, D. G. 2003, « The practical turn », dans *The Blackwell guide to the philosophy of the social sciences*, édité par S. P. Turner et P. A. Roth, Blackwell Malden.
- Suchman, L. 1987, *Plans and situated actions*.
- Thévenot, L. 1986, « Les investissements de forme », *Conventions économiques (version numérique du site de l'EHESS)*, vol. 29.
- Thévenot, L. 1990, « L'action qui convient », dans *Les formes de l'action*, édité par L. Quere et P. Pharo, Raisons pratiques, Paris : Editions de l'EHESS.
- Thévenot, L. 2006, *L'action au pluriel : sociologie des régimes d'engagement*, Paris : La découverte.
- Thévenot, L. et L. Boltanski. 1991, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris : Gallimard.
- Thomson, J. J. 1971, « The time of a killing », *The Journal of Philosophy*.
- Thomson, W. 1847, « On a mechanical representation of electric, magnetic, and galvanic forces », *Mathematical and Physical Papers of William Thomson*, vol. 2.
- Tiercelin, C. 2002, « Sur la réalité des propriétés dispositionnelles », *Cahiers de l'université de Caen*, vol. 38-39.
- Turner, J. 1955, « Maxwell on the method of physical analogy », *The British journal for the philosophy of science*, vol. 6, n° 23.
- Turner, S. 1994, *The social theory of practices : Tradition, tacit knowledge, and presuppositions*, Chicago : University of Chicago press.

- Turner, S. 2001, « Throwing out the tacit rule book : Learning and practices », dans *The practice turn in contemporary theory*, édité par T. R. Schatzki, K. Knorr-Cetina et E. von Savigny, London : Routledge.
- Varenne, F. 2012, *Théorie, réalité, modèle*, Paris : Editions Matériologiques.
- Vorms, M. 2009, *Théories, modes d'emploi : une perspective cognitive sur l'activité théorique dans les sciences empiriques*, thèse de doctorat, Université Panthéon-Sorbonne-Paris I.
- Warwick, A. 2003, *Masters of theory : Cambridge and the rise of mathematical physics*, Chicago : University of Chicago press.
- Weber, M. 1922, *Economie et société*, Paris : Plon [1995].
- White, H. 1987, *The content of the form : Narrative discourse and historical representation*, London : Johns Hopkins university press.
- Whitehead, A. N. 1929, *Process and reality*, New York : Free press [1978].
- Wilson, G. et S. Shpall. 2012, « Action », dans *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, édité par E. N. Zalta.
- Wimsatt, W. C. 2007, *Re-engineering philosophy for limited beings : piecewise approximations to reality*, Cambridge : Harvard university press.
- Winch, P. 1958, *The idea of a social science and its relation to philosophy*, London : Routledge [2008].
- Wise, M. N. 1982, « The maxwell literature and british dynamical theory », *Historical studies in the physical sciences*, vol. 13, n° 1.
- Wittgenstein, L. 1958a, *The blue and brown books*, Oxford : Basil Blackwell.
- Wittgenstein, L. 1958b, *Recherches philosophiques*, Paris : Gallimard [2004].
- Wittgenstein, L. 1967, *Zettel*, Blackwell.
- Woody, A. 2014, « Chemistry's periodic law : Rethinking representation and explanation after the turn to practice », dans *Science After the Practice Turn in Philosophy, History, and the Social Studies of Science*, édité par L. Soler, S. Zwart, M. Lynch et V. Israël-Jost, London : Routledge.
- Wu, W. 2011, « Attention as selection for action », dans *Attention : philosophical and psychological essays*, édité par C. Mole, D. Massachusetts Institute of Technology et W. Wu, New York : Oxford university press.

Table des schémas

1.1	Quel est le lien de la pratique à l'action ?	24
1.2	La régularité comme marque de la pratique	33
1.3	Une pratique répétée et gouvernée par des règles ou des normes.	34
1.4	Significativité	36
1.5	Attitudes et domaines de la <i>praxis</i> et de la <i>theoria</i>	44
1.6	La relation entre une activité et une réalisation concrète <i>ou</i> le problème de l'application de la règle	46
1.7	Distinction du domaine de la pratique, de l'approche en pratique, de l'entité de la pratique, des pratiques et de la logique de la pratique	53
1.8	Distinction des pratiques générales, types et particulières	57
1.9	Mécanisme extérieur	58
1.10	La pratique, en tant qu'entité, est à différencier des pratiques produites par ces entités ou de la logique des pratiques ; un exemple avec la théorie de Bourdieu	60
1.11	Exemple d'une distinction des entités intermédiaires selon l'échelle intérieur/extérieur (relativement au corps et au vécu humain)	65
1.12	Exemple de localisation des entités intermédiaires sur l'échelle intérieur/extérieur	66
1.13	Le rôle de la pratique dans le « tournant pratique » en sciences sociales	70
1.14	Le rôle de la pratique dans le « tournant pratique » des études sur les sciences	71
1.15	Une sélection des auteurs du tournant pratique par discipline	82
2.1	La conception « classique » de la pratique selon Turner	90
2.2	La conception de la pratique-habitude de Turner	97
2.3	La conception du jugement normatif de la pratique chez Rouse	108
3.1	Présupposé de l'analyse en pratique : la pratique – quelque soit sa forme et sa localisation – doit rendre compte de l'action concrète réalisée par les individus dans le domaine de la pratique	154
3.2	Multiplicité des descriptions de l'action	158

3.3	Étude de l'action intentionnelle chez Anscombe	160
3.4	L'exemple de l'empoisonnement chez Anscombe	163
3.5	Quatre actions chez Thomson	166
3.6	Quatre actions chez Mackie	166
3.7	La description en question	167
3.8	Justification de la réalité des évènements chez Davidson . . .	170
3.9	Accès de l'observateur à l'action par le sens subjectivement vécu de l'acteur	181
3.10	Émergence du sens de l'action par projection et compréhen- sion rétrospective	182
3.11	Les différentes positions d'observations relatives à l'acteur . .	184
3.12	Dissociation des réflexivités pratique et théorique	189
3.13	Suppression de la réalité vécue comme axe de référence pour l'analyse de l'action	196
3.14	Analyse de l'action interprétée	203
4.1	Variation des positions d'observation	209
4.2	La régime d'action (ou l'agir), le cours d'action, le concept d'action et les actes	216
4.3	Le modèle de stratification de l'agent	218
4.4	Les effets de composition dus au conséquences non-intentionnelles de l'action	219
4.5	Trois perspectives d'observation considérant une même situation	221
4.6	Observation d'un cours d'action	224
4.7	Observateur surplombant et observateur écarté	225
4.8	Les positions de l'observateur observant un autre acteur . . .	227
4.9	La trajectoire d'observation	229
4.10	Focalisation	230
4.11	Cadre (1) : les mouvements de l'ouvrier	236
4.12	Cadre (2) : l'objet en réalisation	237
4.13	Cadre (3) : focalisation sur un instrument	238
4.14	Croisement des perspectives d'observation	239
4.15	Les étapes du processus de théorisation	242
4.16	Focalisation sur les étapes du processus de théorisation	244
4.17	Focalisation sur l'objet	245
4.18	Changement du cadre d'observation : suivre un protocole et interagir avec une protéine	249
4.19	Le principe du changement de cadre d'observation	254
4.20	La disposition	255
4.21	<i>habitus</i> , cadre et schème	256
4.22	Le schème interprétatif	258
4.23	La situation	260
4.24	L'activité	262
4.25	Le régime	264

5.1	Interaction forme stable - individu	281
6.1	Théorie et explicitation des connaissances tacites	317
7.1	Lignes de forces suggérées par la limaille de fer projetée à proximité d'un aimant	350
7.2	Tourbillon moléculaire	355
7.3	Effet de la rotation d'un tourbillon sur un ligne de force	355
7.4	Deux tourbillons en contact doivent tourner dans le sens inverse	357
7.5	Introduction des particules	357
7.6	Chassement des particules	358
7.7	Modèles des tourbillons moléculaires	358
7.8	Déformation des tourbillons	359
7.9	La lumière : onde transverse dans l'éther	360
7.10	Processus réel de l'action	364
7.11	Polarisation d'un diélectrique et courant de déplacement	369
7.12	L'article comme reconstruction rétrospective d'un processus de découverte	389
7.13	La rédaction de l'article fait partie du processus de découverte	390
7.14	Différents choix pour l'illustration des tourbillons	391
7.15	Le problème des neuf points	399
7.16	Choc des tourbillons en rotation	399
C.1	L'activité comme unité d'analyse dans l'ABA	422
C.2	Les niveaux de l'activité	427
C.3	Modèle triadique de l'activité chez Engeström	428
C.4	Modèle complexe de l'activité chez Engeström	429
C.5	Les schémas des activités en trois niveaux chez Leontiev	430
C.6	Le système des pratiques chez Chang	431
C.7	Le champ des pratiques chez Schatzki	433
H.1	Distinction du temps chez l'individu	458
H.2	Échelle du temps vécu (1)	458
H.3	Échelle du temps vécu (2) – Étirements du soi et réflexivité	460
H.4	Temps court, moyen et long	460
I.1	Le transcendantalisme de la pratique de Wittgenstein	470
J.1	Exégèses des <i>Recherches philosophiques</i>	475

Qu'est-ce qu'une pratique ? Théories et théorisation des pratiques

Résumé

Le principal objectif de cette thèse est d'éclaircir le sens attribué à la notion de « pratique » dans la sociologie et la philosophie contemporaine et d'identifier les problèmes liés à sa théorisation. Pourquoi s'agit-il d'un problème? Car les analystes de la pratique ont tendance à considérer que les théories (abstraites) ne sont pas adéquates pour rendre compte du domaine (concret) de la pratique. Par leurs idéalizations stables et finies, les théories risqueraient, selon eux, de dénaturer les pratiques, par essence dynamiques et changeantes. Nous avancerons que cette position, au demeurant commune dans la philosophie des pratiques, (i) se méprend sur le rôle et les fonctions qu'elle attribue aux théories scientifiques, et (ii) repose sur un présupposé réaliste quant à la nature des pratiques, considérant celles-ci comme des sortes d'entités concrètes présentes dans le monde; un présupposé qui ne va pas de soi et qui peut, dans bien des cas, s'avérer problématique. Nous défendrons à l'inverse que les pratiques doivent être comprises comme des *concepts*, issus de cadres d'observation particuliers, qui nous permettent de rendre compte de différents aspects du monde social.

What is practice? Theories and theorization of practices

Abstract

The main purpose of this dissertation is to clarify the meaning of the notion of "practice" in contemporary sociology and philosophy, and to identify the issues related to its theorization. Why is this a problem? Because practice analysts tend to consider that (abstract) theories are unable to account for the concret domain of practical reality. With their stabilized and finalized idealizations, theories might alter practices, changing and dynamic by nature. We will claim that this position, relatively common in the philosophy of practice, (i) is mistaken about the role and the functions it ascribes to scientific theories, and (ii) is based on a realistic assumption about the nature of practices assuming that they are some kinds of concrete entities existing in the world; a presupposition that cannot be taken for granted and that, in many cases, might prove problematic. On the contrary, we will argue that practices have to be understood as *concepts* that are derived from particular observational frames, and that allow us to account for different aspects of the social world.